JUGONNATH SUNKERSETT
PRESENTATION.

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019

914.95
Bot/Exp
55538

J S Par
Fx-m-4

EXPÉDITION
SCIENTIFIQUE
DE MORÉE.

SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES.

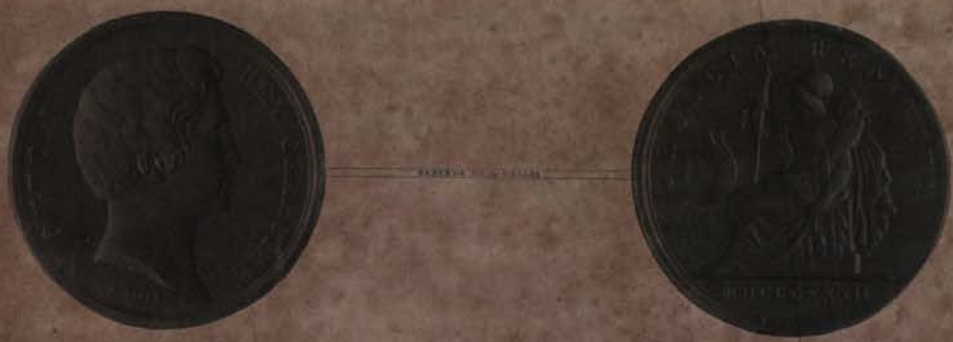
TOME PREMIER.

55538
ae

Relation.

PAR M. BORY DE SAINT-VINCENT,

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE L'INSTITUT ROYAL ET AUTRES CORPS SAVANS, COMMANDEUR DE L'ORDRE SUPRÊME DU SAUVEUR ET CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES, EX-DÉPUTÉ DE LOT-ET-GARONNE, COLONEL AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR, CHEF DE LA SECTION DE L'HISTORIQUE AU DÉPÔT DE LA GUERRE, DIRECTEUR DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DE MORÉE POUR LA SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES, ETC.



PARIS,

Chez F. G. Levrault, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n.° 81.

STRASBOURG, même maison, rue des Juifs, n.° 33.

1836.

-0
B08/Exp
55538

Malheur au siècle, témoin passif d'une lutte héroïque, qui croirait qu'on peut sans péril comme sans pénétration de l'avenir, laisser immoler une nation! Cette faute, ou plutôt ce crime, serait tôt ou tard suivi du plus rude châtiment.

CHATEAUBRIAND, *Préface de l'Itinéraire.*

A SA MAJESTÉ

LOUIS-PHILIPPE I.ER,

Roi des Français.

Sire,

Lorsque tous les cœurs généreux s'émurent aux clameurs d'indépendance et de liberté qui s'élevaient de la terre des grands souvenirs, et que des Pyrénées aux frontières de l'Asie les peuples civilisés s'unissaient avec transport à la sainte cause des Hellènes, le Cabinet des Tuileries fut le seul en Europe qui ne demeura point sourd à la manifestation de l'opinion publique, et qui voulut sans arrière-pensée que la Grèce devint indépendante et libre. Ce ne fut pas uniquement avec des notes diplomatiques, des protocoles et de vaines marques d'une stérile pitié, mais par d'énergiques mesures, que les Ministres d'alors entre-

prirent, en arrêtant l'effusion d'un héroïque sang, l'émancipation des victimes. Ils n'eurent nul égard aux considérations d'éloignement ou de dépense; ils se montrèrent hardis et généreux en toutes choses. Une formidable expédition de délivrance s'improvisa dans nos ports de la Méditerranée; sous des Princes qui naguère avaient ébranlé leurs armées pour retremper les fers d'une nation voisine, on vit ces mêmes armées porter la liberté au-delà des mers; et le général Maison, à la tête d'un corps d'élite, conduisant en Orient l'armement, en quelque sorte expiateur, et le plus honorable dont se puissent enorgueillir les temps modernes, reçut enfin, pour avoir affranchi la patrie des Aristomène, des Lycurgue et des Philopœmen, le grade au-dessus de tous, pour lequel, dès long-temps, le plus grand des capitaines l'avait signalé.

M. de Martignac, chargé du porte-feuille de l'intérieur à cette époque, voulut encore qu'un monument scientifique éternisât le souvenir d'une opération dont le succès même pouvait, au temps d'incertitude où nous vivions, ne pas produire les résultats que la sagesse du Gouvernement s'en était promis. Il avait sous les yeux ce livre immortel de la Commission d'Egypte, qui seul reste à la France de tant de victoires infructueusement remportées sur les bords du Nil. Les Ministres de la guerre et de la marine (MM. Decaux et Hyde de Neuville) secondant les vues de leur illustre collègue, une Commission

scientifique fut organisée pour compléter l'expédition libératrice. Grâce aux mesures prises par le Conseil pour assurer le plein succès de ses efforts, cette Commission a pu visiter paisiblement toutes les parties du Péloponnèse.

L'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté, contient les découvertes qu'y fit la Section des sciences physiques. Ce fut un homme d'état, aujourd'hui bien malheureux, qui en ordonna la publication. „Il est glorieux pour la France, disait-il dans „un arrêté du 8 Juillet 1830, d'avoir affranchi la Grèce; la „mise au jour des explorations scientifiques faites en ce pays, „doit éterniser le souvenir d'une gloire si pure." Les événemens qui suivirent cette patriotique décision, apportèrent d'abord quelque retard dans l'exécution du décret ministériel; mais en arrivant au département des travaux publics et du commerce, M. d'Argout prit d'efficaces mesures pour que la décision de M. de Peyronnet fut exécutée sans plus de délai; enfin M. Guizot, dont le passage à l'instruction publique aura laissé des traces si profondément salutaires, prenant à son tour nos travaux sous sa protection, en étendit le cadre et nous donna les moyens d'en porter l'ensemble jusqu'à ce degré de perfection où j'ose le croire digne d'être soumis à Votre Majesté.

En daignant, Sire, accepter la dédicace de cet ouvrage, dont j'ai consciencieusement revu l'entière rédaction, votre personne royale imposa à tous ceux que j'appelai à l'honneur d'y

prendre part, le devoir d'en faire un monument digne du Monarque dont les hautes lumières brillent sur un siècle éminemment éclairé. Si la manière dont j'ai coordonné les résultats obtenus par la Section dont la direction me fut confiée, mérite l'attention de Votre Majesté, je la supplie de garder en mémoire qu'il me reste pour son service non moins de forces que de bon vouloir, et que, si elle entendait jamais en user pour faire retentir son auguste nom en des contrées de la terre encore mal connues, je m'estimerais trop heureux qu'elle daignât jeter les yeux pour de nouvelles explorations sur celui dont les titres à l'attention publique, les plus anciens comme les plus récens, s'acquirent par deux entreprises de découvertes.

Il m'est glorieux, Sire, de trouver une occasion si rare et si belle de présenter à Votre Majesté la sincère assurance de la fidélité avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Sire,

son très-respectueux, obéissant et dévoué serviteur,

Bory de Saint-Vincent.

Paris, ce 1.er Janvier 1836.

AVANT-PROPOS.

J'ai dit autrefois, en parlant des Iles fortunées : « Les pays les plus fréquentés ne sont pas « toujours les mieux connus. » Cette assertion pourrait s'étendre à la Morée, sur laquelle on a tant écrit, qu'un si grand nombre d'auteurs de voyages et d'itinéraires parcoururent ou disent avoir parcouru, et dont Pausanias cependant, tout vieux qu'il est, demeurait encore le moins inexact des explorateurs. Aucune occasion n'étant plus favorable pour étudier et faire connaître enfin cette contrée célèbre, que l'expédition qui devait la rendre à elle-même, M. le vicomte de Siméon, protecteur éclairé des sciences et des arts, lorsqu'il en dirigeait la division au Ministère de l'intérieur, fut chargé par M. de Martignac d'organiser une Commission investigatrice, sur la composition et les attributions de laquelle l'Institut fut consulté. Les Académies des sciences, des inscriptions et des beaux-arts ayant, d'après l'invitation qui leur en fut adressée, nommé des Commissaires, MM. Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Hase, Raoul Rochette, Hyot et Letronne, sur qui tomba le choix de leurs confrères, rédigèrent les instructions convenables, en proposant de créer trois Sections, qui représenteraient les trois Académies consultées, et qui, réunies en Commission scientifique, devraient recueillir, sur la péninsule péloponnésiaque, des matériaux de toute nature pour la publication d'un ouvrage du genre de celui de la Commission d'Égypte.

Le plan soumis par l'Institut ayant été adopté, trois Sections, dites : 1.° des Sciences physiques, 2.° d'Archéologie, 3.° d'Architecture et de Sculpture furent constituées en Novembre 1828. A la première, dont la direction me fut confiée, le Ministère de la guerre adjoignit aussitôt (voyez la première partie du 2.e volume : Géographie) trois ingénieurs géographes spécialement chargés d'une triangulation, et plus tard une brigade topographique, composée d'officiers d'état-major : MM. Brullé, Pector, Sextius Delaunay en furent les zoologistes, M. Despréaux le botaniste, MM. Virlet et Puillon Boblaye les minéralogistes et géologues. Ce dernier était, en outre, attaché à la Géodésie, avec ses savans camarades les capitaines Peytier et Servier. MM. de Martignac et Siméon, qui m'avaient expressément recommandé de ne pas restreindre mes observations « aux Mouches et aux Herbes, mais de les étendre aux lieux et sur les hommes, » ce furent les propres expressions du spirituel ministre : MM. de Martignac et Siméon, dis-je, m'adjoignirent, en qualité de peintre, M. Baccuet, qui, tout officier de cavalerie qu'il est, comme je l'ai été moi-même, n'en est pas moins un paysagiste habile, dont il sera souvent parlé dans une relation à la clarté de laquelle contribue principalement la fidélité de ses dessins.

Pour répondre aux intentions des hommes d'État qui m'envoyaient, et qui me demandaient des travaux dans le genre de ceux que j'avais anciennement publiés sur les principales îles des mers d'Afrique, je me promis de tout observer, et je m'affermis d'autant plus dans cette résolution, qu'à peine débarqué dans le pays qu'il m'était enjoint d'étudier, je reconnus qu'on n'en avait guère donné que des idées fausses. La plupart de nos devanciers, ayant visité la Grèce imbus des idées grandioses qu'en impose ce qu'on appelle une éducation classique, en sont revenus fidèlement enthousiastes et admirateurs des moindres traces d'antiquité qu'ils y virent, ou tellement déçus, pour n'y avoir pas retrouvé jusqu'à ses charmes mythologiques, que les uns et les autres en ont parlé, de manière à ne les pouvoir accorder, soit avec amour, soit avec mépris et colère. La lecture de Barthélemy, qui, prêtant aux contemporains de Périclès le langage de cette bonne compagnie qu'il hantait dans les salons du duc de Choiseul, peignit

ses Grecs d'après les Parisiens de l'époque; la lecture de Barthélemy, dis-je, avait surtout contribué, depuis un demi-siècle, à tout défigurer. Le style, académiquement compassé, de l'excellent abbé, séduisant d'abord tous les esprits, les mieux ornés furent précisément ceux qui s'obstinèrent le plus à reconnaître, dans une contrée déchue, le caractère de grandeur et de politesse dont elle resplendissait dans l'Anacharsis; ils prétendirent ennoblir jusqu'aux plus honteuses misères de la Grèce moderne, dont l'antique pompe était à leurs yeux seulement voilée par des habits de deuil; il fallut jusqu'à un style approprié à leurs hallucinations pour en écrire, et, dominés par une imagination effrénée, on en vit qui, galopant à travers des ruines, appelaient par leur nom les héros des temps passés, en s'étonnant de ce que leurs ombres exilées ne répondissent point; s'étendant alors en déclamations obligées sur la barbarie musulmane, ils l'accusaient d'avoir effacé dans leur patrie jusqu'au souvenir de ceux qui la rendirent chère à nos jeunes ans. Cette barbarie turque ne fut cependant pas la principale cause du déplorable état où se trouvaient des lieux jadis si florissans; celle des premiers temps du christianisme, où des croyances neuves venaient détrôner des dieux usés; celle du moyen âge avec ses croisades sanguinaires, non moins que l'avarice d'une république de marchands, avaient, dès long-temps, ouvert les cataractes de la désolation, et causé le déluge de maux dans lequel s'était comme éteint le génie grec et noyé le berceau de la civilisation européenne.

Après les admirateurs opiniâtres sont venus les détracteurs obstinés. Également séduits d'abord par le livre dont on a peut-être imprimé le plus d'éditions, et dont les peintures trompeuses étaient devenues articles de foi dans les arts et sur nos théâtres, plusieurs de ces espèces de renégats s'étaient, avant de quitter nos ports pour se rendre en Orient, abondamment fournis de gants glacés et de romances nouvelles, dans l'espoir de figurer agréablement aux bals des Aspasies modernes, ou de faire de la musique chez quelque nouvelle Sapho; révoltés de ne plus trouver dans la ville de Phidias, d'Apelles et d'Alcibiade, ou dans l'Argos du roi des rois, un concours d'élégantes et d'artistes avec de bonnes troupes tragiques qui jouassent les chefs-d'œuvre de Sophocle ou d'Euripide, jugeant des mœurs de la Hellade entière d'après la corruption que de notre Provence aux extrémités de l'Adriatique le rebut de la population méditerranéenne vomit sur le littoral de ce malheureux pays, et surtout étonnés de ne pas retrouver de monumens aussi grands que les nôtres au milieu d'innombrables décombres, maudirent les Grecs dégénérés, et, les tenant pour des brigands sans vertus, voulurent que tout dans leur pays fût indigne de sa renommée. Ils firent comme ces têtes faibles que dans la jeunesse on remplit de superstitieuses croyances, et qui tombent dans la plus déplorable incrédulité, lorsque l'examen vient, par hasard, soulever pour elles le plus petit coin du voile de l'erreur. Cependant, si je n'ai point rencontré de Socrate, d'Aristide ou d'Épaminondas à chaque pas dans cette terre trop pompeusement célébrée ou si cruellement avilie par des plumes incapables de garder la moindre mesure, je me suis convaincu qu'on ne rencontrerait pas, même parmi les bandits du cap Ténare, de ces abominables scélérats tels que ceux pour qui la plus cynique effronterie devient, à la honte de notre civilisation perverse, une cause d'intérêt et d'admiration publique, quand d'épouvantables débats judiciaires leur transforment en pavois triomphal le banc souillé des accusés.

Au milieu de tant de contradictions, qu'aucune nuance ne rapproche, persuadé que la vérité n'était ni d'un côté ni de l'autre, j'ai dû, avant tout, observer les habitans dont on parlait si diversement, et dire en conscience ce que sont aujourd'hui les descendans de ces héros dont le renom demeure indestructible, et je le dirai franchement, afin de prouver que le généreux Gouvernement qui les secourut ne prodigua point aveuglément la vie de ses soldats et les trésors de ses sujets. Pour les mieux faire connaître, je raconterai jusqu'à des circonstances de notre voyage que certaines personnes pourront taxer de puériles, et j'en eusse rapporté davantage,

si les deux tiers de la place mise à ma disposition pour les travaux de la première Section n'eussent appartenu à l'énumération des productions naturelles, à l'examen de la constitution du sol, à la statistique, à l'éclaircissement de quelques points d'histoire, enfin à d'arides détails de géographie et de géodésie, qui, pour ne pas intéresser tout le monde, n'en sont pas moins des matières importantes. Je consacrerai aux détails qu'il m'a fallu omettre ici, un autre ouvrage que je vais publier sous le titre de *Voyage de la Commission scientifique de Morée dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique:* afin de mettre ce nouveau livre à la portée de toutes les classes de lecteurs, on n'en fera point une entreprise de luxe, et, en élaguant de ses pages les choses que tout le monde ne voudrait pas se donner la peine de comprendre, j'y raconterai avec naïveté ce que j'ai vu et ce qui m'est arrivé, quand ce qui m'est arrivé et ce que j'ai vu aura rapport aux hommes et aux lieux, dont les engagemens que je pris avec celui de qui la mémoire m'est toujours chère, me commandent de parler. Le lecteur, avec une nouvelle carte sous les yeux, m'y pourra suivre pas à pas; car il ne sera pas cité, dans mes deux volumes, une source, un ruisseau, une ruine, une pierre même, quand ces choses présenteront quelque particularité digne de remarque, que chacune ne soit indiquée dans une représentation topographique destinée à guider, par les mêmes chemins, ceux qui m'y voudront accompagner. C'est la carte sous les yeux qu'une relation fidèle doit se lire. Il ne reste que peu de chose dans la mémoire de celles qu'on croit pouvoir parcourir sans un tel secours.

L'ardeur avec laquelle les moindres places dans la Commission furent sollicitées, ne pouvait permettre de suspecter le zèle et la capacité d'aucune des personnes qu'on y admit, et la durée d'un an, qui fut assignée à nos explorations, paraissait y devoir suffire. Cependant quelques choix furent malheureux, et les fièvres qui règnent dans certaines parties du pays, ayant sévi sur ceux de mes collaborateurs qui demeuraient fidèles à leurs devoirs, les résultats obtenus, dans le cours de notre voyage, n'ont pu être aussi complets qu'ils l'eussent certainement été si toutes les santés fussent demeurées aussi bonnes que la mienne, et si chacun eût été animé du même esprit que MM. Brullé, Delaunay, Virlet, Baccuet, Boblaye, Peytier et Servier, qui la plupart m'ont en outre assisté dans la composition du présent ouvrage. Je m'empresse de faire cette déclaration, pour répondre d'avance au genre de reproches qu'on manque rarement d'adresser à ceux dont on veut méconnaître les services, et qu'on n'épargna pas même à cette immortelle publication de la Commission d'Egypte, où, dans un esprit d'ingratitude, conséquence naturelle de la versatilité du pouvoir, on a signalé des lacunes et des disproportions, qui cependant, par la nature des choses, ne pouvaient point n'y pas être. Je sais d'ailleurs qu'on a trouvé surprenant qu'avec son nombreux personnel, la Commission scientifique de Morée n'eût pas rapporté de collections aussi nombreuses en nouveautés que les circumnavigateurs et les voyageurs qui, durant cinq ou six ans, ont parcouru l'intérieur de vastes continens non encore visités. Je répondrai naïvement à de tels reproches que la région que nous étudiâmes, n'étant pas tout-à-fait aussi grande que l'Amérique du Sud, la Nouvelle-Hollande, la Polynésie ou toutes les îles de l'océan Pacifique prises ensemble, ne saurait contenir autant d'objets rares, le nombre des productions d'un lieu étant d'ordinaire proportionnel à sa surface; j'ajouterai que les maladies ont réduit la durée réelle de nos travaux à six mois tout au plus; enfin que, les Belon, les Tournefort, les Sibthorp, les Olivier, les d'Urville, outre une multitude d'autres naturalistes, d'antiquaires, d'hydrographes, d'écrivains et d'artistes habiles, ayant précédemment visité la même contrée toute foulée par les pas des savans, il était nécessaire d'y employer plus d'intelligence et d'activité que partout ailleurs, pour parvenir à en rapporter au-delà de trois mille espèces, dont un grand nombre nouvelles, appartenant aux deux règnes organiques, un nombre prodigieux de faits géologiques, tant de circonstances, négligées jusqu'alors, sur l'état physique du pays,

une statistique minutieuse, une géographie complétement restaurée, avec une triangulation à laquelle celle de la France doit seule être comparée, et des cartes non moins exactes et détaillées que le peuvent être celles des environs de Paris. Qu'on cesse donc de mettre en parallèle les résultats obtenus par nous avec ceux qui proviennent de pérégrinations entreprises en de vastes et lointaines régions du globe, dont les productions naturelles, les hommes et les monumens demeurent peu ou point connus, malgré les interminables publications que le charlatanisme de certains libraires en met dans le commerce, et dont il est si facile de hasarder des cartes et des relations qui, dans l'état actuel des choses, ne sauraient trouver des contradicteurs.

Qu'il me soit enfin permis d'achever cet avant-propos par la remarque suivante : « ou ceux « qui, ayant précédé en Morée la Commission scientifique, lui laissèrent tant à glaner, furent « négligens et inhabiles, ou ceux des membres de cette Commission qui, au risque de leur vie ne « la désertant point, ont rapporté d'un lieu si visité une si grande masse de choses et d'observa- « tions négligées, firent preuve d'une activité avec les résultats de laquelle ceux qu'obtinrent tous « leurs devanciers ensemble ne sauraient entrer en balance. » Je devais hautement à mes honorables et chers compagnons de voyage cette déclaration, qui serait le seul témoignage de gratitude qui leur eût été donné, si Sa Majesté le Roi de la Grèce n'eût glorieusement récompensé leurs périlleux travaux en les décorant de son ordre suprême; c'est ainsi que le trop modeste savant, qui daigna se charger dans le présent ouvrage de traiter une partie de l'histoire naturelle, en tête de laquelle l'Europe impartiale le place sans conteste, vient de recevoir de Londres un témoignage éclatant et vengeur d'estime étrangère.

B. DE S.t V.

EXPÉDITION

SCIENTIFIQUE

DE MORÉE.

CHAPITRE PREMIER.

DE TOULON AUX ATTÉRAGES DE MESSÉNIE.

Les trois sections dont se composait la Commission scientifique de Morée se trouvèrent réunies à Toulon dans les derniers jours de Janvier 1829. Rendant compte au Ministre de l'intérieur de mon arrivée au milieu des compagnons de voyage qui m'étaient donnés, j'écrivais en date du 19 : « Les préparatifs nécessaires pour mettre une frégate en « état de nous recevoir et de nous transporter au lieu de notre desti- « nation, retardent un départ ardemment désiré de tous. Le printemps « de la nature, qu'il ne faut pas confondre avec celui de notre calen- « drier, commence pour le climat que nous allons explorer; je n'en « voudrais pas perdre un jour. » Cette saison ne commençait pas seu- lement pour la Grèce, elle faisait déjà ressentir sa première influence sur le canton de la France où nous venions nous embarquer. La tem- pérature y était douce à toute heure, elle s'y élevait même beaucoup vers midi, où le soleil, dégagé de nuages, était assez ardent pour pousser à leur complète maturité les oranges qui se cultivent dans quelques enclos d'alentour. Nous y admirâmes, dans l'école de botanique que dirige M. Robert, habile horticulteur, et qui est entretenue aux frais

de l'administration de la marine, les plus beaux palmiers-dattiers qui croissent sur le sol provençal. Ils atteignent à toute la hauteur que comporte leur espèce.

Au moment même où je renouvelais pour ainsi dire connaissance avec des plantes que j'avais autrefois rencontrées sous les tropiques, et que je retrouvais végétant en pleine terre sur un point de notre Europe, le reste du pays subissait les rigueurs d'un hiver cruel, capable de faire périr jusqu'à des arbres indigènes, et tandis que des lettres de Paris nous représentaient la Seine profondément prise avec d'immenses amas de neige encombrant des rues que le froid avait métamorphosées en une sorte de Spitzberg, plusieurs de nous parcouraient la campagne déjà verdoyante en poussant leurs promenades jusqu'à Hyères. M. Banon, pharmacien principal au port de Toulon, entomologiste distingué, me conduisit dans cette petite ville qu'habite sa famille, et qui se trouve à trois lieues à peu près de Toulon.

Hyères s'est acquis une certaine célébrité par ses plantations d'orangers, la beauté de son ciel, la salubrité de l'air qu'on y respire et le printemps ou plutôt l'été perpétuel qui lui mérita le nom de *serre chaude de la France*. Il n'y gèle jamais, la neige même y serait inconnue s'il n'en tombait de temps en temps au faîte des montagnes qui bornent la vue vers le nord, mais où elle fond presque aussitôt au-dessous de cent cinquante ou deux cents mètres. Je tenais à visiter soigneusement ce lieu où l'on parlait de former un jardin d'acclimatation. Le Sous-Préfet de Toulon m'avait prié de lui donner mon avis sur son établissement au sujet duquel il venait de recevoir une lettre du Ministre de l'intérieur.

Les orangers et autres arbres de la famille des hespéridées réussissent parfaitement à Hyères, où conséquemment la température moyenne doit être déjà fort élevée, le thermomètre, qui monte, dit-on, à 30 degrés dans les grandes chaleurs de l'été, ne descendant pas au-dessous de 6 degrés pendant l'hiver. Le 8 Février, où l'on éprouvait à Paris un froid de 0 degré, j'observais 15° de Réaumur à Hyères en plein air à l'ombre, mais à la vérité du côté du midi, chez un particulier dont la maison était située au milieu d'une belle plantation d'orangers. A ce riche verger était

joint un jardin fourni de très-beaux arbustes des pays chauds, et deux petites serres ornées de plantes des régions équinoxiales, serres où l'on n'avait pas eu besoin d'allumer de feu, les rayons du soleil à travers les vitraux ayant jusqu'alors suffi pour y porter la chaleur au degré convenable et sans que la longueur des nuits y eût causé de refroidissement préjudiciable à la végétation.

Les oranges sont un objet de revenu assez considérable pour le canton, mais quoi qu'on puisse dire de la beauté du climat, elles n'y mûrissent bien que sur une surface très-bornée; les arbres qui les produisent sont disposés en quinconces dans des vergers clos et ne croissent pas en forêts parfumées comme on l'a dit un peu trop poétiquement. C'était ce verger où j'avais consulté le thermomètre et qui passe pour être le plus considérable d'Hyères qu'on voulait faire acheter au Gouvernement, afin d'y établir le jardin d'acclimatation; la maison du propriétaire serait devenue celle du directeur : on faisait valoir, pour déterminer l'acquisition, que des serres s'y trouvaient toutes construites. Je fis observer à M. le Sous-Préfet qu'on ne pouvait choisir plus mal, puisque, le terrain étant occupé par des arbres d'un très-grand revenu, il eût fallu d'abord arracher ces arbres pour planter à leur place les végétaux qu'il serait question d'habituer à notre climat. Lorsqu'on a voulu établir à l'Isle-de-France, ou bien au cap de Bonne-Espérance, les plus beaux jardins d'acclimatation qui aient jamais existé, on n'a pas choisi quelque riche giroflerie, ou le précieux terrain sur lequel se recueille le crû de Constance, on chercha un sol de moindre valeur. L'Espagne elle-même, si peu éclairée, n'avait pas commis la faute où des spéculateurs voulaient engager ici le Ministère; quand on y fonda l'établissement de Saint-Lucar de Baraméda, on eut garde de détruire un seul pied de ces vignes qui donnent les excellens vins de Xérès ou de Rota. L'intendant Théran, chargé par le prince de la Paix, de naturaliser en Andalousie les productions des colonies espagnoles, fit enclore un vacant bien exposé, dont l'herbe avait été abandonnée jusqu'alors à la dent des moutons, et c'est là que j'ai vu sous le roi Joseph Napoléon, qui donna des ordres pour que la création de Godoy fût encouragée, c'est là que j'ai vu, dis-je, Don Simon de Rojas y Clémente,

le plus habile des botanistes de la Péninsule, chercher dans les pratiques d'une horticulture merveilleusement entendue, des sources de richesses agricoles, dont sa patrie n'a pu profiter par suite des évènemens qui ont ramené le roi légitime Ferdinand VII sur le trône de ses pères. D'après mon rapport, l'idée d'acquérir à grands frais le terrain proposé est demeurée sans effet; mais si l'on revient jamais au projet de former un jardin d'acclimatation sur quelque point méridional du royaume, on ne devra point oublier que le Ministère dont nous tenions notre mission, eut aussi la première pensée d'une chose essentielle qui manque toujours à la France.

On ne voit guère réussir les productions des pays intertropicaux dans les environs d'Hyères, hors d'un rayon assez restreint que met à l'abri du mistral et des vents du nord, la hauteur où s'adosse la ville, et que couronnent des ruines du temps de la féodalité, probablement éparses sur quelques ruines antiques.

L'emplacement d'Hyères avec son vieux château est trop bien choisi pour que les hommes ne s'y soient établis et fortifiés dès que les côtes de Provence se peuplèrent. On n'aurait pas plus chaud pour gravir sur la montagne du Calvaire aux environs de Paris dans un beau jour du mois de Juillet, que je n'en éprouvais pour m'élever jusqu'au point culminant d'une hauteur où je me trouvai comme en été vers le cœur de l'hiver. La position du fort que j'y trouvai, les matériaux employés pour sa construction, son état de délabrement, l'aridité des monts où s'arrête la vue lorsqu'on est parvenu au faîte des tours en ruines, la nature des roches et la constitution géologique du lieu, la campagne un peu sèche, au loin la mer semée d'îles noirâtres du côté du sud, les plans assez doucement inclinés ou les brusques escarpemens par lesquels on s'est élevé, de grands murs d'enceinte, le fossé à demi comblé, régnant où la défense naturelle n'a pas été jugée suffisante, la teinte de la végétation, les espèces de coquillages terrestres collés par leur bouche contre la pierre, et les insectes qui commençaient à bruisser dans l'air, tout avait autour de moi un aspect où n'existait presque plus rien de celui que présentent les autres parties, même tempérées, de la France. C'était celui qu'on peut appeler méditerranéen,

mais renforcé, s'il est permis d'employer cette expression, c'était déjà celui du pays que j'allais visiter; il y avait plus de Péloponèse encore que de Provence dans la physionomie de tout ce qui m'environnait, et quand je reviens sans dessein sur les souvenirs de mon voyage en Grèce, j'y trouve toujours l'idée de la montagne d'Hyères et de ses ruines tellement confondue avec celle de divers acropoles où par la suite je dois conduire mes lecteurs, qu'une certaine opération de mémoire me devient nécessaire pour la rapporter en France, son image se mêlant d'abord avec celle des traces de nos seigneurs croisés ou des Vénitiens, que j'ai si souvent depuis rencontrées parmi des restes de la Grèce héroïque, de la Grèce soumise aux Romains, et de la Grèce expirant sous le Bas-Empire. On peut donc se faire sur un point très-visité de nos départemens méridionaux, une idée fort exacte de l'aspect qu'a la Morée; le dessèchement des sources y ajoute en été un trait fâcheux de ressemblance; mais le ciel y est pur, l'air vif et salubre, l'arome d'une végétation particulière s'y répand à peu près en tout temps, et le solstice d'hiver n'y ramène jamais la mauvaise saison; aussi voit-on beaucoup d'étrangers valétudinaires se réfugier à Hyères au commencement de Décembre, et s'y établir jusqu'en Mars; les logemens y deviennent alors fort chers, et les habitans comptent sur le temps où les frimas règnent ailleurs, comme à Spa, Aix-la-Chapelle, Plombières, Baden et autres lieux qui possèdent des eaux salutaires, on compte sur la belle saison pour gagner de quoi vivre durant le reste de l'année.

Hyères n'est pas le seul endroit où la Provence présente des traits frappans de ressemblance avec cette Morée que nous allons visiter; il existe aux limites des Bouches-du-Rhône et du Var un lieu très-remarquable dont je ne sache pas qu'on ait jamais signalé la singularité et qui m'était inconnu quand j'ai traité dans l'Encyclopédie, par ordre de matières, l'article *Ponts naturels* [1]. J'engage les curieux à s'y arrêter pour y étudier un phénomène de géologie que nous aurons de fréquentes occasions d'observer en Grèce où il est extrêmement commun. Je veux parler de Cujes et de son bassin fermé d'où les eaux pluviales

1. Voyez explication des planches de la Géographie physique, page 57.

ne peuvent s'échapper qu'au moyen d'un dégorgeoir percé à travers les parois environnantes pour leur procurer un cours souterrain. Les Grecs nomment *katabotron* (καταβοτρον) tout conduit mystérieux de ce genre. La France physique offre quelques autres exemples de katabotrons pareils. Ce qu'on nomme *trou du Han* dans le pays de Namur est l'un des plus considérables; M. Quetelet, mathématicien de Bruxelles, en a donné une description excellente, accompagnée de cartes; j'y renverrai le lecteur, qui me saura gré de lui avoir indiqué l'intéressant ouvrage du savant académicien belge.

Dans le département de Sambre-et-Meuse, un petit cours d'eau appelé *Rivière noire*, se perd au-dessous de Couvin, tout près de la forge de Saint-Roch, entre Fraine et Pétigny, pour reparaître à quinze cents mètres environ au lieu appelé Nismes, et se réunir non loin de Marienbourg avec une autre faible rivière, et qui, sous le nom de la *Blanche*, forme avec elle le Virouin.

Dans l'Arriége, l'Arize, tout près de sa source, se perd dans la ceinture d'un vallon fermé près d'Alzein, vallon qui fut évidemment un petit lac. Elle passe sous une voûte naturelle assez étroite; coulant après sa réapparition dans un pays accidenté, elle rencontre encore, après un cours d'environ deux lieues, un autre obstacle en manière de ceinture, appelé *Roquebrune*, et disparaissant de nouveau à la base de cette Roquebrune, elle se remontre de l'autre côté, au lieu nommé le *Mas d'Azil;* ainsi par la suite on verra l'Alphée paraître et disparaître, comme pour expliquer ce que la fable apprit à notre enfance de ce fleuve amoureux.

L'Ardèche, dans le Vivarais, est de même interrompue assez près de Vallon, hameau de Chasme, et non loin du point d'interruption existe ce qu'on nomme le *Gouffre de la Goutte*, où disparaissent deux ruisseaux qui viennent l'un du village de Vagnas, l'autre de celui de la Bastide.

Enfin, dans le département du Calvados on trouve le trou de Soucy que je visitai pendant l'été de 1825, et sur lequel je puis conséquemment donner, de même que sur le lieu qui nous arrête en Provence, le résultat de mes propres remarques. La Drôme et l'Aure, faibles ri-

vières de six à dix lieues de cours, s'y réunissent après avoir arrosé un pays assez inégal dans un vallon que côtoie la route de Bayeux à Port-en-Bessin. Port-en-Bessin est une petite ville peuplée de pêcheurs, bâtie au bord de la mer, dans une sorte de gorge que forment deux séries de hauteurs coupées à pic par des falaises du côté de la Manche, mais dont les pentes sont adoucies vers l'intérieur du pays. En sortant de Bayeux pour gagner le rivage, on s'élève d'abord insensiblement, au lieu de descendre; parvenu à une certaine hauteur, un peu après la moitié du chemin et vers la contrepente qui conduit au port, on aperçoit devant soi un bassin peu étendu, très-bien circonscrit et séparé de celui dont on sort par une colline en ceinture, à la base de laquelle s'étendent des prairies et des champs très-unis. Au pied de la colline, dans la terre grasse et fertile d'alluvion qui forme le sol, à peine trouve-t-on durant la saison sèche des traces du lit des petites rivières; ce n'est qu'au temps des pluies d'hiver, où l'eau y abonde, qu'on voit cette eau disparaître par infiltration, ou contre les rochers, en tourbillonnant dans quelques trous, sans jamais cependant s'y engouffrer avec violence, comme pourraient le faire croire les récits exagérés des paysans du voisinage.

De l'autre côté de la colline qui forme barrière, en arrivant à Port-en-Bessin, on retrouve les rivières englouties ressortant de terre; le lieu où elles se remontrent est à peine élevé au-dessus du niveau de la mer; elles y parviennent si ralenties dans leur cours, que la plupart du temps les galets en encombrent l'embouchure, laquelle devient une sorte de mare, couverte d'ulve intestinale. Pour se confondre enfin avec les flots, l'eau engloutie au trou de Soucy doit encore disparaître sous la plage; après quoi elle reparaît encore par jets abondans où les habitans du port vont puiser pendant le jusant l'eau douce et fraîche qui sert à les désaltérer; car à marée haute ces fontaines limpides sont recouvertes par les flots amers. Des bouillonnemens plus ou moins considérables et des infiltrations ayant lieu tout le long du rivage à la base des falaises limitrophes jusqu'à une certaine distance, on doit y reconnaître la même cause; il en est résulté des affaissemens longitudinaux fort remarquables, parce qu'ils sont semblables à des Alpes en

diminutif et qu'ils présentent en petit les accidens qu'on regarde comme caractéristiques des hautes montagnes. On dirait, en voyant le terrain, une des chaînes de la Suisse ou des Pyrénées, avec ses plateaux, ses contre-forts, ses vallées, ses anastomoses, ses lacs et ses torrens, représentés en relief; quand on examine ces accidens du haut des falaises qui les dominent, il n'y existe rigoureusement, quant aux formes, d'autre différence que celle des proportions, les cimes prononcées n'y ayant guère que vingt à trente pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, au lieu de trois à quatre mille mètres. Chaque forte pluie, les tempêtes et les hivers produisent de grands changemens dans ces montagnes en miniature, où des prêles fluviatiles sont comme les forêts de sapins au-dessus des humbles graminées qui figurent de verdoyantes prairies. Mais la physionomie alpine, en s'y modifiant, ne disparaît jamais. L'examen de ces lieux est conséquemment fort propre à donner, sans avoir recours à de grands cataclismes, des idées justes sur plusieurs des causes qui ont dû contribuer à donner aux pays de montagnes la configuration qu'on leur voit.

Les environs de Cujes nous offrirent entre Marseille et Toulon la conformation du trou de Soucy, dans des proportions beaucoup plus vastes, avec les caractères d'un katabotron encore mieux prononcé. Les voitures publiques, allant de Toulon à Marseille, s'y arrêtent pour donner le temps aux voyageurs de prendre leur repas tandis qu'on relaie; c'est d'ailleurs une station de poste. En venant d'Aubagnes, et quand on est parvenu au lieu nommé Albenas, on s'élève par un défilé dont la montée ne laisse pas que d'être rude et que flanquent des blocs de rochers calcaires quelquefois énormes, blancs, confusément et majestueusement entassés, liés par un peu de terre rougeâtre, d'entre lesquels s'élèvent les pins dont se compose la forêt aride qui ombrage à peine le grand chemin. Après avoir dépassé le point le plus élevé du col, et le bois s'éclaircissant, on aperçoit devant soi, à mesure qu'on commence à descendre, non pas un vallon, mais comme un bassin fermé de toutes parts; cirque immense, entouré de montagnes, au fond duquel s'étend une plaine plantée de vignes et de capriers partout où elle n'est point abandonnée à cette herbe

dure qui caractérise les sites marécageux. La route, un peu relevée en chaussée, bordée de haies ou de murs bas en pierres sèches, en traverse le bord septentrional. Une flaque d'eau assez étendue existait au côté opposé quand nous y passâmes; elle s'étendait à main droite jusqu'à la base des hauteurs méridionales : elle était le résultat des pluies de l'automne, accumulées au-dessous du niveau d'un katabotron latéral par lequel s'était dégorgé souterrainement le surplus, et qu'on appelle le *Gouffre de la Roque*. On veille à ce que ce gouffre ne se bouche point de manière à ne plus fournir d'issue à l'eau du ciel; s'il s'encombrait, la mare dont les chaleurs de la belle saison procurent l'évaporation complète, ne se desséchant plus, deviendrait en peu d'années un lac sous lequel disparaîtraient toutes les cultures et qui pourrait à la longue devenir d'une profondeur considérable. On verrait alors se renouveler précisément sur la limite de deux départemens du Midi ce qui est arrivé en Morée dans les bassins analogues à celui de Cujes, que noient aujourd'hui les lacs de Phonia et de Stinphale. Nous n'avons pu, en passant par Cujes, obtenir de renseignemens sur le point où les eaux du Gouffre de la Roque peuvent reparaître; mais je présume que ces eaux doivent aboutir au petit golfe des Lesques, situé entre la Ciotat et la plage de Beauveller où se voient les ruines d'une petite ville de Tarente. Le bassin de Cujes, qui dut être originairement un lac quand aucun dégorgeoir n'y existait, retournerait donc à son état primitif. Les montagnes qui le cernent peuvent avoir quatre cents mètres du côté du sud, et environ sept cents du côté du nord où elles se lient à la montagne de Garlaban. La maison de poste est à deux cent neuf mètres au-dessus du niveau de la mer; le gouffre et le niveau de la plaine sont beaucoup plus bas.

Les bords fangeux de ces eaux stagnantes attirent dans le canton beaucoup de bécasses; nulle part peut-être on n'en trouve davantage; et nous en vîmes en quantité de pendues aux fenêtres des moindres cabarets. Les voyageurs peuvent s'en régaler dans toutes les auberges du lieu, où l'on en couvre quelquefois les tables avec profusion. On prétend qu'elles y sont plus grasses et meilleures que partout ailleurs.

Je ne veux point toucher cette particularité, qui tient à l'histoire

naturelle par le chapitre des bécasses, sans convenir avec mes lecteurs d'un point essentiel sur lequel il est nécessaire de s'entendre avant de passer outre.

Lorsque (il y a trente ans tout à l'heure) je livrai à l'impression le fruit de mes premières pérégrinations lointaines, il m'arriva de parler quelquefois des repas que j'avais pris en route, non sans m'étendre par-ci par-là sur la nature des mets qui avaient singularisé ces repas, et sur la manière dont ils avaient été apprêtés ou servis. L'Institut, ne trouvant probablement pas que de tels détails fussent hors de lieu et qu'ils fissent tache dans mes ouvrages, m'accorda un siége dans son sein pour prix d'un gros in-quarto[1] et de trois volumes[2] moins ambitieux par leur format qu'accompagnait un atlas. Dans ces ouvrages, où je n'avais point de collaborateurs et qui n'attendirent pas pour paraître que les contrées d'où je revenais eussent cessé d'être ce que je les avais laissées, il m'arriva plus d'une fois, je le répète, d'inviter en quelque sorte mes lecteurs à dîner, ce qui n'ayant pas été du goût de quelques aristarques de l'époque, j'en fus durement repris dans plusieurs journaux. La relation d'un voyage scientifique ne doit pas être un cours de gastronomie; l'auteur, j'en conviens, ne doit pas trop souvent s'y mettre à table; mais je tiens, quoi qu'on en ait pu dire, qu'il est indispensable pour compléter la peinture des lieux et de leurs habitans, de partager quelquefois la table de ceux chez lesquels on voyage, et de dire au moins quelques mots sur les choses dont ils se nourrissent. Une description de Sparte antique serait-elle complète s'il n'y était question de ce brouet noir dont elle fit ses délices? Les détails d'un festin offert par des Spartiates modernes à la section de la commission scientifique que j'avais l'honneur de présider, ne seront conséquemment pas déplacés quand je ferai l'histoire du Magne, et dût-on m'attaquer encore: je tiens pour démontré que le chapitre des repas n'est pas moins important dans la relation d'un voyage, que celui des costumes, des armes, des meubles, des appareils de pêche ou de chasse, et de tant d'autres particularités,

1. Essais sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide.
2. Voyage aux quatre des principales îles des mers d'Afrique.

que la plupart de nos prédécesseurs ont pris un soin tout particulier non-seulement de décrire minutieusement, mais encore de faire graver à grands frais sur de grandes planches, qui augmentent considérablement le prix de leurs livraisons. Décidé que je suis à parler sans scrupule, lorsque l'occasion s'en présentera, de la bonne ou de la mauvaise chère que j'aurai faite chez les Grecs et chez les Turcs, je quitte Cujes pour revenir à Toulon, où la commission scientifique demeura jusqu'au 10 Février, qui fut le jour du départ. Tout le monde était rendu dans la matinée à bord de la Cybèle. M. de Robillard, commandant de cette frégate, fit appareiller vers midi : le temps était superbe, le vent très-bon, et avant la nuit nous traversions la rade d'Hyères, où le bâtiment était entré par ce qu'on appelle le Grand-passage. La brise fraîchit alors, la mer devint très-dure et le plus insupportable roulis faisant bientôt sentir son influence cruelle à presque tous les estomacs du bord, finit par fatiguer jusqu'à la nature.

Le gréement de la Cybèle ayant été mis à neuf, les manœuvres n'en étaient point encore éprouvées, et l'ébranlement général les avait distendues au point que les perroquets et les huniers, jouant de plus en plus les uns au bout des autres, menacèrent dès le commencement de la nuit de tomber sur le pont. Afin de prévenir un tel accident, le commandant ordonna, par le travers de Fréjus, où l'on se trouvait déjà, de virer de bord et de rentrer dans la rade d'Hyères où nous mouillâmes dans la matinée du 11, par quinze brasses de fond vaseux, ayant les îles du Titan et de Portcros au sud-est, Gien au couchant, et par le nord-ouest cette ville des orangers dont j'ai comparé plus haut le vieux château ruiné aux acropoles de la Grèce. Tout le jour et partie du lendemain furent employés à raidir les haubans et les galhaubans, qu'on renforça par des bâtards et des pataras, pour plus de sûreté.

Nous pouvions voir de notre mouillage, presque aussi bien que si nous y fussions descendus, ces tristes amas de rochers, connus sous le nom d'îles d'Hyères. Il en est de ces prétendus champs élysées, comme de tant d'autres lieux célébrés dans les traités de géographie, où l'imagination et des récits mensongers attachèrent un charme qu'ils n'ont jamais eu. Les voyages ont ceci de bon, qu'ils servent à rectifier une

multitude d'idées fausses reproduites depuis des siècles de livres en livres et d'éditions en éditions; ils instruisent bientôt à se mettre en défiance de toute relation où le conteur emprunte le style pompeux pour décrire les choses les plus communes. C'est une mauvaise méthode qu'ont voulu mettre en vogue des écrivains coloristes, qui ne sauraient montrer les objets qu'à travers le prisme des illusions et qui pensent embellir un tableau en l'exposant à travers leurs vitraux de couleur. C'est une sorte de folie que de prétendre embellir la nature en se servant, pour parler de ses merveilles, de termes boursouflés, dont le moindre bon sens suffit pour faire apprécier le vide. Ayant autrefois désenchanté, en le représentant tel qu'il est, ce Tage, dont beaucoup de livres estimés avaient fait, d'après l'antiquité et les romans espagnols, un riant pactole [1], m'étant appliqué à briser cette chaîne de Pyrénées imaginaire que les faiseurs de cartes ramifiaient à la surface de la péninsule ibérique [2], devant bientôt conduire mes lecteurs à travers des solitudes déplorables que tant d'écrivains ont essayé de peindre en cherchant leurs couleurs sur la verdoyante palette de l'Albane ou du Poussin, je dois commencer par dire ce que sont en réalité ces îles d'Hyères, que dans le reste de la France on croit être « un paradis terrestre, où le myrthe de Vénus se « marie sous des festons de pampres à l'olivier de Minerve, et dont « les forêts d'orangers sont mollement agitées par l'odorant zéphire. » J'ai lu ces livres parfumés quelque part, et celui qui les traça recommande aux poitrinaires le séjour « de l'archipel enchanté, où se réunit « depuis le mois de Décembre jusqu'à la fin de Février l'élite des va- « létudinaires du monde, pour chercher la santé sous l'ombrage de « rians et mystérieux vallons, empire salutaire et frais d'Esculape et « des amours. »

Le séjour de la ville d'Hyères, agréable en hiver, mais trop ardent durant huit mois de l'année, où les sources tarissent et dont les douceurs ont été si fort exagérées, est évidemment confondu par le géographe dont on vient de donner un échantillon avec celui des îles

1. Résumé de la géographie de la péninsule ibérique, et Guide du voyageur en Espagne, p. 82.
2. Mêmes ouvrages, p. 4 et suiv.

voisines, auxquelles on a étendu un nom qui n'est pas même le leur; car elles ne sont connues sur les côtes de Provence que par celui d'*îles d'or*, par abréviation du mot *orientales*. Ces îles d'or ou orientales sont au nombre de quatre, disposées à peu près en ligne courbe vis-à-vis la terre ferme, qui en est à une ou deux lieues environ de distance. Le Titan est la plus grande d'entre elles et la plus au levant; sa forme est oblongue; elle peut avoir deux lieues dans un sens et une demi-lieue dans l'autre; très-escarpées du côté du nord, ses côtes sont toutes déchirées par de petites baies ou calanques, dans lesquelles des bateaux pêcheurs trouvent des abris. On a imprimé quelque part que l'île du Titan était d'origine volcanique; son aspect sinistre et des fragmens de trachites roulés, trouvés sur les côtes voisines, qu'on croyait en être provenus, ont sans doute donné lieu à cette erreur. Le Titan, ainsi que les autres îles d'or, sont calcaires.

Portcros, qui vient ensuite, est séparée du Titan par un canal très-étroit; sa forme est à peu près ronde, et son diamètre n'a guère plus de trois quarts de lieue. Nous y distinguâmes des forts. L'île de Bagneau, la plus petite de toutes, n'est qu'un grand bloc de rochers, encore plus rapprochée de Portcros que ne l'est celle-ci du Titan. Le Grand-passage, qui peut avoir à peu près deux lieues de large et par où nous étions la veille entrés dans la rade, sépare le groupe des îles dont il vient d'être question de celle de Porquerolles, la moins sauvage et la plus reculée vers l'ouest; divers forts nous parurent la protéger. Porquerolles n'est séparée de la terre ferme que par un bras de mer assez étroit, peu profond, semé de petites îles, et qui doit se combler tôt ou tard. La presqu'île de Gien est le point continental le plus rapproché de Porquerolles, elle fut une cinquième île d'or; mais deux isthmes de sable, à peu près parallèles, si bas qu'on ne les aperçoit au-dessus des eaux que d'une très-petite distance, l'attachent à la Provence, en interceptant le long étang de Pesquier, dont l'eau est saumâtre. Cet étang et la conformation des lieux voisins prouvent que Gien a été réuni fort récemment à la grande terre. On connaît à peu près l'époque où, sur nos bords méridionaux, Aigues-Mortes cessa d'être un port de mer, où Antibes refusa les bâtimens d'un certain tirant d'eau, où d'autres lieux jadis fréquentés par

les marins n'ont pas pu les admettre. Il doit être facile de trouver dans quelques documens historiques de la Provence la date de la réunion de Gien, d'où résulta vers le nord-ouest la rade du même nom et qu'on rencontre à la place d'un ancien détroit. On rapporte dans le pays que des navigateurs étrangers ignoraient encore cette réunion vers le milieu du siècle dernier, et qu'un navire venu de loin, se fiant à des cartes qui n'indiquaient point les changemens survenus, se jeta de nuit contre l'isthme occidental, en voulant passer entre Gien et la plaine d'Hyères. Outre les cinq ou six petits forts que nous avions aperçus, quelques maisons de pêcheurs avec des huttes de pâtres sont les seules habitations qu'on trouve dans les îles d'Hyères, où ne se voient point les villages rians propres à donner asyle à de riches convalescens, et les délicieuses demeures qu'on pourrait croire y exister d'après la renommée. On n'y trouve aucune source, il n'y a d'eau potable que celle qui, dans la saison des pluies, remplit quelques citernes. Des myrtes y croissent, à la vérité, mais en buissons qui ne donnent point de frais ombrages; des lentisques et autres arbres peu élevés de la région méditerranéenne y sont dispersés au hasard entre des rochers; quelques orangers fatigués par les vents, des oliviers et des figuiers, y furent plantés autour des maisons, mais il est aisé de reconnaître qu'ils y croissent comme à regret. Le naturaliste seul peut avec succès visiter ces tristes Stœchades de l'antiquité, où végètent diverses plantes rares pour le reste de la France; mais il doit choisir pour s'y rendre le peu d'instans de l'année où le soleil n'a pas dévoré toute verdure. On dit que le papillon jasius s'y rencontre; la chose est possible : cependant rien n'est moins certain; tout ce que j'ai pu apprendre dans le pays sur ce rare insecte dont l'air est tout-à-fait exotique, c'est que des amateurs d'entomologie en ont découvert la chenille dans quelques fourrés d'arbousiers, entre Toulon et Fréjus, qu'ils l'ont soigneusement élevée, comme on fait des vers à soie, et que des papillons qui en sont provenus ont été obtenus presque tous les individus parfaits répandus dans les collections.

La nuit du 11 au 12 fut assez froide; le thermomètre centigrade s'était cependant tenu sur la frégate à 10 degrés vers la pointe du jour; lorsque je montai sur le pont dans la matinée, les hauteurs du conti-

nent étaient diaprées à partir de cent mètres d'élévation d'une neige qui se fondit à peu près toute avant midi. Mais l'acropole d'Hyères et les Stæchades n'avaient point été blanchis, probablement le mercure s'y était tenu à 5 ou 6 degrés au-dessus du point de congélation. Le milieu de la journée fut chaud; sur les sept heures du soir, la lune étant resplendissante, le commandant, profitant d'un bon vent d'ouest, fit mettre à la voile pour gagner la pleine mer, en repassant entre l'île du Titan et la terre ferme. On trouva ensuite des vents contraires qui nous retinrent en vue des côtes de Provence durant la journée du 13; nous distinguions le golfe Juan, et derrière les îles de Lerin se cachait pour nous cette plage de Cannes.... Les Alpes maritimes présentaient leurs sommets éblouissant de glace par-dessus la direction de Nice. Cependant, le 14 de très-bonne heure, nous commençâmes à faire bonne route, et les rivages de France ayant peu à peu disparu, nous distinguâmes la Corse qui, s'élevant majestueusement sur la droite, paraissait composée de deux grandes masses principales de montagnes, dont la méridionale, plus élevée, avait ses grands sommets couverts de neige. Nous avions le cap sur la Gorgone, espèce d'écueil de l'archipel toscan, élevé de trois cent soixante-trois mètres, situé vis-à-vis Livourne, couvert de buissons et non de bois, comme l'a imprimé Malte-Brun, couronné par une tour de signaux et rendez-vous des pêcheurs de sardines. Capraïa, île du même archipel, se montra bientôt; elle paraissait trois ou quatre fois plus grande et aussi haute que la Gorgone, qui s'effaçait vers le nord-est. Nous approchâmes alors beaucoup du cap Corte, et l'on signala l'île d'Elbe. Notre route coupait probablement celle que suivit en 1815 l'empereur Napoléon. Le calme nous surprit ici, et jusqu'au 26 il n'alterna qu'avec des vents contraires qui, nous poussant d'îles en îles, rendirent notre traversée souvent fort désagréable. Des marsouins que nous rencontrâmes, voyageant vers le nord-est, furent pour l'équipage le pronostic de ces contre-temps.

En passant près de Capraïa, je remarquai que cette île est à peu près quatre fois plus longue que large et qu'elle n'a pas moins d'une lieue et trois quarts du nord au sud; elle est montueuse, toute brisée, de constitution calcaire, et l'on y distinguait seulement quelques touffes

d'une verdure sombre, probablement formée par des lentisques et autres arbres à feuilles persistantes. Il y existe un petit port et un village vers le nord-est, c'est-à-dire sur la côte opposée à celle que nous longions, en gouvernant autant que possible sur l'île d'Elbe. Dans la matinée du dimanche, nous étions fort près du cap Pomonte, qui est la pointe terminale de celle-ci vers le sud-ouest. La Corse demeurait au loin sur notre droite, et ses cimes étaient entièrement couvertes de nuages noirs qui semblaient enserrer des tempêtes, mais qui, au lieu de produire des tonnerres et des éclairs, se réduisirent en neiges abondantes pendant la nuit. Je pus à loisir contempler l'île d'Elbe..... La cime du mont Capanne élevé de huit cents mètres, en paraissait être le point culminant, et la Cybèle en était proche, quand sa marche se trouva totalement suspendue par l'une de ces intermittences de calme dont nous étions déjà fatigués.

Des vallons peu étendus, encaissés entre des contreforts rocailleux et sillonnant une pente brusque, se présentaient à nos regards; le pays semble être aride, et sa teinte est généralement blanchâtre, quand sa surface brisée ne se diapre point de nuances sombres produites par une végétation rase, éparse en bouquets et sortant des interstices des rochers. Au-dessus d'une dépression, dans la direction de l'est-nord-est, le pilote nous indiquait la position de Porto-Longone, entre les sommets qui forment la charpente de l'île et la montagne de Calamita qui lui est unie par la plaine de Capolivéri. Cette plaine de Capolivéri est, comme les isthmes qui rattachent Gien à la Provence et dont il a été précédemment question (p. 13), formée par les débris marins réduits en forme arénacée et précipités sur la ligne d'opposition, toujours existante où deux courans viennent à s'entre-choquer, entre les caps correspondans de deux îles voisines. Beaucoup de côtes présentent des réunions semblables, dont la montagne de Gibraltar et les hauteurs sur lesquelles s'élève Alger peuvent être citées comme des exemples importans. Nous aurons occasion de signaler beaucoup de faits pareils en Morée, où l'isthme de Corinthe doit son existence à des causes de ce genre.

On apercevait à l'horizon quelques points incertains de la côte de Toscane, lorsque vers midi on mit le cap sur Pianosa, qu'on distingua

bientôt comme une ligne noirâtre au ras de l'eau. Quand on en fut à une petite distance, Montécristo, autre solitude du même archipel, à cinq lieues environ dans le sud-est de Pianosa, se montra par-dessus celle-ci comme une haute montagne au-dessus d'un rivage uni.

Pianosa, la *Planaria* des anciens, est toute plate et formée de blocs calcaires; sa surface ne s'élève guère nulle part à vingt-cinq pieds au-dessus de la mer; on y distingue tout au plus deux ou trois buttes éparses. Deux d'entre celles-ci paraissaient, du point où nous les voyions, ne pas tenir à l'île; tronquées à leur sommet, elles formaient à droite et à gauche comme deux grosses tours. On vira de bord pour gouverner de nouveau sur l'île d'Elbe, dont on s'approcha rapidement pour changer encore de direction à portée de canon d'un cap fort étroit et assez élevé qui sépare deux golfes appelés d'Acona et de la Stella. De ce point je pus distinguer parfaitement, avec ma lunette, un très-grand village situé sur le double sommet qui nous restait à l'est et qui doit être Capolivéri, dont la plaine citée précédemment a pris son nom. Les maisons blanches y sont groupées sur un mamelon derrière lequel on voyait une autre cime couronnée de tours en manière de château fort. Une muraille d'enceinte régnait à la circonférence. Dans le bassin de la Méditerranée, dans les îles surtout, les établissemens des hommes furent de tous temps ainsi perchés et environnés de défenses, parce que les rivages n'y ont jamais cessé d'être infestés par des pirates, et ce ne sera que lorsque les puissances barbaresques auront été anéanties ou contraintes à se plier à l'état de civilisation complète, qu'on pourra vivre en sécurité dans les positions riveraines que leurs escarpemens ou la difficulté de leur abord n'empêcheront point d'être embellies par la culture et l'établissement de propriétés commodes. La glorieuse conquête d'Alger fut l'aurore de cet avenir; nos arrière-neveux, n'étant plus aigris par les dissentions politiques, pourront apprécier tout ce qu'eut de philantropique et de généreux l'expédition dont la destruction d'un repaire de brigands fut le résultat.

Les pentes un peu sèches sur lesquelles s'étendaient nos regards, paraissaient passablement cultivées; on y distinguait des habitations avec des enclos fermés par des murs ou par des haies grisâtres et plantés

d'oliviers. La côte d'Italie se montrait plus distinctement qu'elle ne l'avait fait encore; mais elle disparut de nouveau, lorsque, voulant nous diriger sur Montécristo, nous fûmes repoussés sur Pianosa. On s'approcha beaucoup plus de cette île qu'on ne l'avait fait une première fois; aussi j'y distinguai mieux les rochers en forme de tours qui m'avaient paru flanquer ses extrémités. L'un d'eux semblait s'y réunir par une série de grosses pierres plantées comme des bornes, et dont la disposition me rappelait ces cônes en terre qu'on laisse dans les fouilles comme témoins pour justifier de la profondeur à laquelle on a creusé. Pianosa s'étendait évidemment en longueur du nord au sud environ une bonne lieue, toujours très-basse, rocailleuse, surtout au bord de la mer, où l'on apercevait quelques traces de plage en divers endroits. L'intérieur était assez verdoyant et je suis tenté de croire qu'il y existe de véritables prairies aux mois où le soleil n'y a point dévoré toute végétation. On y voyait aussi des buissons élevés que par leur teinte je jugeai être formés d'oléastres, d'alaternes, de myrtes, de lentisques, peut-être d'arbousiers et de ces petites espèces de chênes qui ne perdent pas leur feuillage : on eût dit la végétation des côtes de Provence.

Quand l'empire français s'étendait sur les côtes voisines, quelques paysans vinrent s'établir à Pianosa, y creusèrent des citernes qu'on y reconnaît encore, et plantèrent des jardins où les légumes de la meilleure qualité réussissaient à merveille; plus tard l'empereur Napoléon, lorsque Porto-Ferraïo était sa capitale, y fit mettre au vert quelques chevaux : l'on trouve près de la mer une jolie petite maison blanche, qui avait été bâtie par ses ordres à l'usage des palefreniers chargés de garder ces animaux. On y voit aujourd'hui un petit fort, près duquel nous passâmes, et sur ses mauvais remparts je distinguai deux pièces à barbettes, une cloche montée sur de longs ais de bois, le pavillon toscan, et trois ou quatre soldats composant, à ce qu'il paraît, toute la garnison. Une grève au fond d'une petite anse paraissait devoir servir de débarcadaire; on distinguait aux alentours quelques cultures, et un peu à gauche comme des ruines d'une tour qui me sembla avoir été taillée dans le roc; j'y crus reconnaître une fenêtre qui n'était peut-être

qu'un trou naturel, comme on en voit à travers les montagnes affreuses qu'on range pour entrer dans la rade de Marseille, en y venant par le côté de l'est le long de la côte.

On eût dit que la Cybèle ne pouvait sortir d'entre les îles d'Elbe et Pianosa, contre lesquelles nous semblions être attachés, quand on parvint pendant l'après-midi à doubler la dernière, contre le cap sud de laquelle nous passâmes presque à portée de fusil; nous y reconnûmes une seconde écurie impériale, et c'est au moment de nous en éloigner définitivement que je vis le prolongement de la côte, toujours basse, fuir au loin vers le nord-ouest, ce qui me fit juger que l'île est presque carrée dans sa partie méridionale. La nuit fut d'une parfaite tranquillité et presque chaude; dans la matinée du 16 nous approchâmes à deux mille mètres tout au plus de cette île de Montécristo, qui fatiguait nos regards depuis vingt-quatre heures.

Montécristo (l'*Oglosa* des anciens) est un sommet de six cent quatre-vingts mètres de hauteur, dont les pentes sont brusques, fracassées et dépouillées de verdure. On distingue cette île de fort loin; on assure qu'il s'y trouve beaucoup de lapins et de chèvres sauvages; il y existe une fontaine située au fond d'une grotte de la partie du sud-ouest, et près de laquelle on voit des traces d'habitations qu'on dit avoir été celles de malheureux trappistes; du côté opposé gisent les ruines d'un couvent et plusieurs citernes, non loin desquelles se trouve, au nord-ouest, la cale par où l'on peut débarquer sans danger. L'un des officiers de la Cybèle y était autrefois descendu et il nous raconta que des habitans de la côte la plus voisine d'Italie viennent de temps à autre y faire des parties de chasse, qui ne sont pas toujours exemptes de danger, parce que des écumeurs de mer fréquentent le même rocher, dont la circonférence est de trois quarts de lieue tout au plus et l'accès ordinairement si difficile, qu'on n'est pas tenté de les y poursuivre. Montécristo est calcaire; sa couleur est blanchâtre, avec des teintes ferrugineuses aux endroits que n'ombrage point un peu de végétation noirâtre.

Le faible vent qui s'était élevé vers midi étant absolument contraire, il fallut mettre le cap à l'est, en se résignant à faire la moins mauvaise route possible, et nous fûmes portés sur Giglio (l'antique

Ægilium), île que nous avions distinguée au loin dès la veille, et dans le genre Montécristo par sa conformation, sa nature, sa teinte et sa hauteur, mais qui est beaucoup plus étendue, puisqu'elle a près de deux lieues de longueur dans la direction du nord-ouest au sud-est. Giglio d'ailleurs n'est point déserte; on assure qu'elle a compté jusqu'à neuf cents colons et qu'on y trouve quelques petits vallons assez bien cultivés; on y a exploité de beaux marbres. En nous en approchant, nous distinguâmes un gros quartier de rocher, qui forme un îlot à sa base, puis des places verdoyantes éparses sur des pentes plus adoucies que nous les eussions supposées d'abord, diverses maisonnettes, des vignes et des terrains à blé que soutenaient de ces amas de pierres en manière de murs échelonnés, que nous verrons désormais en si grande quantité sur les côtes de Calabre, de Sicile, de Morée et des Cyclades, mais qui nulle part ne sont aussi nombreux et aussi bien entendus que dans cette belle partie du Magne appelée canton de Zarnate.

Sur l'un des sommets j'observai avec ma longue vue un village protégé par un mur d'enceinte, au centre duquel s'élevait le clocher; on rangeait la pointe du sud, dont la frégate ne passa pas à plus de cinq cents mètres, et nous reconnûmes que les rochers en étaient de même nature que ceux que nous ne cessions de voir depuis le lieu de notre embarquement. Quand l'île se montra par l'autre côté, nous y revîmes le village dont il vient d'être question; il présentait un tout autre aspect : une grosse tour en cachait la plus grande partie et devait en être le boulevard; cette tour dut plus d'une fois servir d'asyle aux gens du pays, que tourmentent, à ce qu'il paraît, souvent les barbaresques.

Nous portions sur l'Italie, dont nous fûmes tout près dans la soirée; Montécristo avait enfin disparu dans l'ouest; Giglio nous restait à l'arrière; le mont Argentaro, qui forme une presqu'île sur la côte d'Obitello, s'élevait devant nous, lorsqu'on jouit tout-à-coup d'un spectacle atmosphérique imposant, qui se prolongea jusqu'à la fin du jour. Des nuages sombres, qui dès le matin semblaient nous poursuivre et nous menacer d'une abondante pluie, sans que les rayons d'un soleil ardent qui en perçaient l'épaisseur de temps à autre eussent pu les dissiper, attirés par l'attraction que doivent exercer au loin les hauteurs de

Giglio, s'accumulèrent autour de cette île avec une surprenante rapidité, et nous en dérobèrent subitement la vue : Giglio paraissait alors comme fut au temps des miracles le Sinaï sous la gloire du Seigneur, et de sa masse orageuse semblaient prêts à jaillir des tonnerres et des éclairs. Les sombres vapeurs de la mer s'étant ainsi accumulées à l'ouest, l'horizon devant nous s'en trouva dégagé et la cime du mont Argentaro fut dorée par les rayons du couchant. Nous naviguions, parlant sans métaphore, entre un abyme de ténèbres et des flots de lumière. Lorsqu'on eut viré de bord, on passa tout près de l'île de Giannuti (l'*Artemisia* des Romains); cette île nous resta dans le sud; elle y était peu visible, parce qu'elle n'est pas aussi élevée que Giglio ou Montécristo, quoiqu'elle le soit six ou sept fois davantage au moins que Pianosa. Comme la nuit était close, et que j'étais descendu dans la chambre du commandant pour me rendre raison dans son Neptune des routes tenues pendant la journée, l'on distingua dans la direction que tenait la frégate deux bateaux pêcheurs jetant ou levant des filets. L'officier qui vint rendre compte de cette rencontre, demanda avec la plus impassible tranquillité s'il fallait se déranger un peu ou passer dessus : Arrivez, dit M. de Robillard, et qu'on ne dérange pas ces pauvres gens.

Les vents furent tellement contraires durant la nuit du 17 au 18 qu'à la pointe du jour nous avions rétrogradé de plus de huit lieues: nous nous trouvions de nouveau sous le vent de l'éternel Montécristo, errans toujours en vue des îles d'Elbe et de Giglio. Ce n'est que dans la matinée du 19 qu'on parvint à s'éloigner enfin de ces tristes parages, pour se trouver assez près de l'embouchure du Tibre. Ceux des membres de la Commission de Morée qui avaient autrefois visité Rome prétendirent alors en reconnaître les environs avec les lunettes du bord. Le temps était magnifique, le soleil brillant; une risée favorable du nord permit durant quelques heures de faire bonne route, et vers midi, pour la première fois depuis que nous avions quitté la France, on perdit la terre de vue; nous étions en pleine mer autant qu'il est possible de s'y trouver, lorsqu'on navigue sur la Méditerranée. C'était une nouveauté pour la plupart des passagers. Ce majestueux isolement exaltait l'imagination de l'un d'eux, métaphysicien profond, qui se rendait

en Grèce « uniquement, répétait-il, pour recueillir aussi des images et « chercher des couleurs pour orner ses tableaux. » J'aperçus cet émule de l'auteur des Martyrs, seul et pensif sur la dunette, rédigeant son journal, où il essayait de peindre en prose poétique l'agitation que lui causait la grandeur du spectacle; il me permit plus tard de jeter les yeux sur sa feuille du 19; elle commençait de la sorte : « Ici donc règne « la teinte d'azur! comme exilés entre les cieux et l'onde, elle nous « environne tantôt riante, tantôt sombre, sans que la pointe brunâtre « du rocher lointain, la blancheur de la plage sablonneuse ou la ver- « dure d'une rive fleurie y ajoutent d'autres nuances en un seul point « du vaste horizon. Nulle terre, même vaporeuse, n'apparaît à nos « yeux; nous sommes prisonniers dans les vagues limites d'un cercle « immense : c'est le désert liquide. L'infini est sous nos pas, ainsi que « sur nos têtes; mais le néant n'y saurait disputer l'empire à la teinte « d'azur, car j'entends la voix des grandes eaux qui s'élève pour m'ar- « racher à de religieuses pensées. »

La cloche du dîner vint se joindre à la voix des grandes eaux, pour avertir notre philosophe qu'il était temps de descendre dans l'entre-pont. Ce lieu devenait après chaque repas une véritable académie. Les soirées étant longues, chacun cherchait à les remplir utilement par des lectures préparatoires : Strabon, Pausanias, Thucydide, Barthélemy, l'Itinéraire à Jérusalem, ou M. de Pouqueville, passaient de main en main. Mais l'idée merveilleuse qu'on eût été tenté de se former du pays que nous allions explorer, d'après les magnifiques descriptions où s'obstinèrent de si grands auteurs, n'était guère en harmonie avec ce que nous en rapportaient les marins chargés de nous conduire; ceux-ci avaient récemment visité la Morée et s'accordaient à la représenter comme la plus triste, la plus ingrate et la plus barbare des contrées du globe. Sans prédilection ni mépris pour elle, je tenais pour fort exagéré, en sens contraire, les divers rapports qu'on nous en faisait, et tout ce que j'en avais lu; sur le chapitre de la Grèce, comme sur tout autre sans exception, j'attendais que j'eusse vu par moi-même pour asseoir mon jugement. La majesté de ce désert liquide, au centre duquel voguait notre frégate, pour employer les termes de notre compagnon

de voyage, n'exaltait pas davantage mon imagination ; cependant, lorsqu'arrivés au point où le 10.e méridien oriental de Paris coupe le 41.e parallèle, aucune terre ne demeurât plus visible pour la Cybèle, je ne demeurai point insensible aux grandeurs d'une telle situation ; je m'abandonnai aux méditations qu'elle commandait, avec la réserve cependant qu'y pouvait mettre un voyageur auquel pareille chose n'était pas nouvelle ; je me demandai, en promenant mes regards sur l'espace, comment il se faisait que je n'éprouvasse point ces fortes sensations qui m'agitèrent à vingt ans, lorsque, partant pour un autre hémisphère, je me trouvai sur l'Océan, hors de portée de tout rivage, à la distance d'une largeur de continent du continent le plus voisin. La Méditerranée ne m'inspirait point, encore que toute terre eût disparu autour de nous, cette sorte de stupéfaction, mêlée d'un respect qu'on ne sait à quoi rapporter et qui saisit tout être humain bien organisé, lorsqu'il est parvenu dans les hauts parages d'une mer qui enserre le globe. La Méditerranée n'a jamais produit sur moi d'autre émotion que celle qui peut résulter de la vue d'un grand lac, dont le rivage s'est effacé dans le lointain. Elle ne me donna jamais l'idée de l'infini ; l'habitude de voir des cartes d'Europe, où elle n'occupe guère qu'un espace égal à celui de certains empires, la rapétisse toujours dans ma mémoire. J'ai trouvé ses vagues courtes, roulantes plutôt que balancées, désordonnées, clapoteuses et sans majesté, quoique parfois mugissantes et furieuses. Je n'y ai jamais admiré, même par les gros temps qui m'ont fait courir de grands dangers à sa surface, de ces lames énormes qu'on voit sur l'Océan arriver de si loin en s'élevant comme de longues Alpes avec leurs profondes vallées et qui, s'enflant avec pompe, poussent tout à coup sur leur crête de lapis diapré d'écume éblouissante, le vaisseau qui semblait prêt à se briser contre le fond de l'abyme ou devoir s'engloutir entre les flancs verdâtres d'un précipice mouvant. L'idée d'isolement n'a rien de grand en mer quand elle ne s'y confond pas avec celle de cette prodigieuse distance de toute terre qui proscrit l'espoir de sauvetage, et tant qu'on sait qu'il existe des côtes assez rapprochées de soi pour qu'on les puisse apercevoir de quelques points de l'horizon ; c'est ce qui arrive dans la mer étroitement circonscrite que nous tra-

versions et sur laquelle on ne saurait cheminer pendant deux jours, qu'on n'y découvrît une île ou quelque cime des montagnes de terre ferme, tandis qu'on peut errer des mois entiers sur la face de l'Océan sans en découvrir une borne; chute et mort sont, dans son immensité, une même chose pour tout malheureux qu'on n'y verrait pas tomber de l'arrière d'un bâtiment poursuivant sa route; l'infortuné, parvînt-il à s'accrocher sur le plus solide corps flottant, n'y prolongerait ses heures d'angoisses que pour expirer à la fin en désespéré par la soif même, au milieu des eaux. Aussi me semble-t-il que si je me trouvai préservé, après un naufrage en plein Océan, sur quelque bouée que le premier mouvement d'instinct m'eût fait saisir, le second serait de me laisser couler à fond, afin d'en finir plus tôt, sans attendre ce que les souffrances humaines doivent avoir de plus effroyable, tandis qu'en pareille extrémité, au milieu de notre Méditerranée, je lutterais obstinément contre la destruction, soutenu par la conviction qu'il n'y ait pas un quart de lieue carré de sa surface qui demeure assez longtemps hors de la vue des hommes pour qu'on y doive jamais perdre tout espoir. Quoi qu'il en soit, notre majestueux isolement cessa bientôt, et lorsqu'ayant viré de bord pour gouverner au plus près le cap à l'est, on distingua dans la matinée du 21 les îles Ponzes dont je reconnus la nature volcanique dès le premier coup d'œil. Leur aspect n'avait rien de celui des îles calcaires entre lesquelles nous avions si tristement erré depuis quelques jours; leur couleur grisâtre se prononçait à mesure que nous en approchions; fracassée et haute, Palmerolle fut la première dont nous pûmes bien distinguer les formes et près de laquelle nous demeurâmes jusques au lendemain qu'ayant fait trois lieues tout au plus, nous approchâmes à portée de canon de Ponze proprement dite. Le pilote nous fit remarquer vers le nord, Sennose ou Zannosa, avec une roche voisine, appelée la Botta, qu'on croirait d'abord, à sa forme, être un petit navire sous voiles. D'ici Palmerolle paraissait coupée à pic et nous présentait comme une grande muraille sur laquelle ma longue vue me faisait parfaitement reconnaître des couches de lave, parallèles ou brisées, disposées en assises entre des masses de scories grisâtres; quelques bandes noires étaient peut-être

composées d'obsidiennes. Ponze, plus étendue, non moins rocailleuse, semblait cependant composée, sur quelques pentes adoucies de sa surface, d'une terre d'apparence légère qui devait être le détritus des pumites qui donnèrent leur nom à cette île, dont la masse néanmoins passe pour être trachitique. De grands quartiers de roche, tombés à la base des escarpemens qui tiennent lieu de rivage, forment çà et là des caps en contre-forts, mais de semblables caps doivent ne pas long-temps résister au choc des vagues. Aucune verdure n'égayait ce triste séjour, où cependant je distinguai en plusieurs endroits de ces gradins en pierres sèches qui protègent contre l'éboulement le peu de terrain propre à supporter des cultures. En voyant le pays par le côté du Levant, il me parut moins austère; j'y crus apercevoir des teintes d'herbes et des buissons; il y existe, dit-on, un fort bon mouillage, où quatre frégates pourraient relâcher au besoin. On y trouve aussi un village et, nous assura-t-on, des ruines antiques. Je reconnus, en effet, que de gros fragmens de rochers, dont j'avais pris d'abord l'entassement pour un effet naturel, présentaient, à mi-hauteur dans l'enfoncement d'une falaise volcanique, les débris d'un monument assez considérable, non loin duquel s'élevait une de ces tours de signaux que les Espagnols appellent *Attalaya*. Notre pilote, grand praticien de la Méditerranée, et que j'interrogeai sur chaque lieu près duquel nous passions, ne put me donner aucun renseignement sur ces objets; il me dit seulement que la Botta se liait à la grande île par une ligne de récifs, où se trouvaient bien quelques brèches par où pouvaient passer d'assez fortes embarcations, mais où n'existaient en général que trois ou quatre brasses d'eau. Le calme dont nous étions si contrariés était sans doute cause de ce qu'on ne voyait pas de brisans marquer la place de cette barre. On reconnut aussi Vendoténa, autre écueil, probablement d'origine plutonienne, et qui lie les îles Ponzes à celle d'Ischia, rattachée elle-même par Procida au système volcanique qu'on doit appeler vésuvien[1]. M. de Robillard fit jeter la sonde à mon invitation entre Ponze et Vendoténa,

1. On peut consulter sur les îles Ponzes le voyage publié vers la fin du dernier siècle par le savant Dolomieu.

après avoir ordonné de mettre en panne pour obtenir un résultat positif; on ne trouva nulle part fond à cent cinquante brasses.

La journée du 23 se passa tout près d'Ischia et de Procida, en vue desquelles on profita de quelques souffles de brise pour essayer de gagner un peu dans le sud. Nous approchâmes surtout de la première de ces îles dont on distinguait parfaitement les nombreuses *villa* éblouissantes de blancheur, comme des bastides des environs de Marseille, mais qui ont sur les brûlantes retraites des Provençaux l'avantage d'être embellies par une agréable végétation. La ville principale s'offrit aussi à nos regards, et M. Blouet, qui l'avait visitée pendant son voyage d'Italie, y reconnut plusieurs sites où il s'était alors arrêté. Le plus haut sommet de l'île atteint à sept cent soixante-six mètres d'élévation, il est nommé Eupoméus; on trouve sur son faîte un cratère appelé *Cremata,* qui pourrait bien n'être qu'assoupi, encore qu'il n'ait point donné d'éruption depuis 1301. Comme j'en examinai la forme, le temps se brouilla, et des nuages nous dérobèrent entièrement la vue de l'île, ainsi que celle du Vésuve. Cette montagne avait commencé à se distinguer parfaitement vers le nord-ouest. A partir de ce Vésuve, si souvent visité, et dont on a donné tant de descriptions, il existe donc jusqu'à Palmerolles une région volcanique longitudinale dans la direction du sud-est au nord-ouest, absolument analogue à celle que nous visiterons dans l'Archipel, et qui de Nanphio aboutit à Égine, en passant par Santorin et les îles de Christiania, Mélos et les Kaïméni voisins, Poros et la presqu'île de Métana.

Le temps s'obscurcit de plus en plus, il tomba de la pluie durant toute la soirée. La nuit fut humide, c'était jouer de malheur que de ne pas jouir du beau ciel de l'Italie, en vue de Naples dont on assurait que nous eussions dû apercevoir les feux, lorsque près du triste Montécristo nous n'avions cessé de voir briller le soleil. A la pointe du jour, le 24, on se trouvait assez près de Caprée, mais il fallut céder aux vents qui nous reportèrent sur Naples. Quand nous en fûmes à peu de distance, le Vésuve se remontra distinctement au milieu d'un éclairci; je reconnus très-bien son profil avec la crête de la Somma. Il en sortait beaucoup de fumée épaisse qu'un courant d'air violent,

passant probablement sur son cratère, poussait parallèlement au sol des campagnes dans la direction la plus contraire à celle qu'eussent dû prendre les vents pour nous être favorables.

Le Vésuve ayant disparu une dernière fois dans un lointain brumeux, et la frégate portant au sud-ouest, nous fûmes bientôt sur Caprée, île qui n'était guère connue depuis près de vingt siècles que par ses cailles grasses et par les débauches d'un tyran; elle sera désormais célèbre par l'un des plus glorieux faits d'armes dont s'illustrent les fastes militaires de la France. Cette île n'offre guère dans tout son pourtour qu'une masse de rochers à pic, élevés de trois à quatre cents pieds; son sommet atteint à cinq cent soixante et treize mètres au-dessus du niveau de la mer. Je ne m'informai point à son effrayant aspect si l'on pouvait y découvrir encore quelques traces du palais de Tibère; mais je cherchai à m'expliquer, sans trop pouvoir y parvenir, moi, voyageur aux pieds agiles, comment quinze cents soldats français, commandés par le général Lamarque, avaient pu, en plein jour, et en attachant échelles sur échelles, escalader un inaccessible escarpement que défendaient cinquante bouches à feu et deux mille Anglais d'élite, sous les ordres de ce misérable geolier, qui plus tard, sur un autre rocher, devint comme l'impitoyable vautour d'un autre Prométhée. Le souvenir du scélérat couronné, qui, fatigué de puissance et de voluptés, termina sa honteuse carrière où sir Hudson Lowe a commencé la sienne, ne me revint dans l'esprit que lorsque Caprée et ses remparts eurent disparu à nos yeux, et que nous fûmes parvenus à l'extrémité du golfe de Salerne, dont les montagnes littorales, élevées de six à sept cents mètres au moins, avaient leurs sommets couverts de neige. Des dauphins, venant se jouer pendant l'après-midi sous le taille-mer de la Cybèle, et dont on ne put harponner un seul, furent pour les matelots d'un heureux présage; notre pilote assurait que des vents favorables ne tarderaient point à les suivre, mais on n'éprouva que des bourrasques inconstantes qui firent grossir les vagues et causèrent un insupportable roulis, dont le retour du mal de mer fut la conséquence pour la plupart des passagers.

Par 39° 49′ de latitude, et 11° 55′ de longitude est de Paris, le

calme nous reprit, et la température s'éleva au point qu'après dix heures du soir le thermomètre de Réaumur se tenait encore à 17 degrés. Ayant gagné quelques lieues au sud après minuit, on se trouva le 25 vers midi à distance égale du cap Palinure et de Stromboli. Les montagnes d'Italie paraissaient encore fort élevées, quoique nous en fussions assez éloignés; nous les voyions blanchies de neige qui descendait beaucoup plus bas que dans les hivers ordinaires. Pendant quelques heures de calme et de soleil, la mer fut couverte de mollusques flottans, la plupart du genre Biphore (*Salpa*). Ainsi qu'ils le font dans l'Océan, ces animaux viennent flotter à la surface de l'eau lorsqu'elle est unie comme un miroir, et paraissent, en y trouvant un certain bien-être, absorber une partie de cette lumière qu'ils reflètent pendant l'obscurité. Les espèces dont je pus me procurer quelques individus étaient décrites, j'y reconnus les *salpa polycratica, maxima, fasciata* et *democratica.*[1]

Comme j'étais occupé à regarder plusieurs de ces animaux au microscope, un matelot, perché sur je ne sais quelle vergue, assura qu'il voyait au loin une grande tortue endormie, flottant à la surface de la mer et qu'il serait facile de saisir, à moins, ajouta-t-il, que ce ne soit un matelot tombé à l'eau, et qu'il serait possible de sauver. « Un canot « à la mer » fut le cri général, qui ne parut point séditieux à M. de Robillard, auquel pourtant les moindres riens étaient antipathiques, pour peu qu'ils parussent sortir des bornes de l'obéissance passive. M. de Robillard commanda donc qu'une embarcation fût aussitôt armée; le palan gémit, et la petite chaloupe fut promptement à flot. La route de la frégate étant nulle par le calme qui régnait, il ne fut point nécessaire de mettre en panne; Baccuet, nageant comme un poisson, voulut accompagner les rameurs en cas qu'il fallût s'exposer pour sauver un homme; il demanda vivement mon agrément, je demandai celui du commandant qui l'accorda, et notre leste compagnon s'étant précipité plutôt qu'il n'était descendu dans le bateau rapide, tous les membres de la commission escaladèrent la dunette et les haubans; les

1. Lamk., An. sans vertèbres, t. III, p. 116 et 117.

longues vues étant braquées et les cœurs palpitant, on se rappelait avec anxiété ce qui s'était dit la veille sur l'espoir qui doit soutenir jusqu'au dernier instant un naufragé dans la Méditerranée; on faisait des vœux ardens pour que le secours n'arrivât pas trop tard; l'idée de capturer une tortue endormie avait fait place à la plus douloureuse inquiétude! Cependant nos rameurs volaient pour ainsi dire, et laissaient à peine une trace à la surface de l'eau, l'embarcation arrivait comme une flèche droit sur l'objet qu'il était question d'atteindre. On distingua notre compagnon de voyage saisissant une gaffe et harponnant le corps flottant. A la vue du crochet de fer, « il était déjà noyé » se disait-on tristement, et l'on aperçut avec effroi nos gens revenir lentement, traînant à la remorque un cadavre défiguré, lequel se trouva être celui d'un cochon, mort sans doute depuis peu, car nul oiseau ou poisson vorace ne l'avait encore entamé; on abandonna la capture le long du bord, non sans de grands éclats de rire, et la chaloupe fut gaiement remise à sa place. Cette expédition avait duré plus d'une demi-heure, dès qu'elle fut terminée, il s'éleva tout à point un peu de vent, et nous nous rapprochâmes enfin assez de Stromboli pour qu'il fût possible d'en bien distinguer la figure, et d'observer le phénomène étrange qui caractérise ce volcan unique jusqu'ici dans son genre. Sa forme, du point de vue où nous l'avions à stribord sous le vent, en courant la bordée du sud-est, et louvoyant pour gagner la côte de Calabre, était, qu'on me passe la comparaison, celle d'un petit pâté; mais elle changea bientôt, et sa cime ne nous paraissant plus arrondie, elle devint tronquée et légèrement inclinée à l'ouest; au-dessous dans cette direction, en un point qui sur le profil de la montagne répondait aux deux tiers de la hauteur de l'île, était une dépression que je ne pus d'abord discerner que très-obscurément, mais que je reconnus bientôt pour être celle où s'ouvrent divers cratères contigus, de l'un desquels nous vîmes tout à coup jaillir une gerbe de matières fondues, qui, après avoir répandu un éclat rougeâtre, disparut comme le fait une girande d'artifice, où se voient toujours quelques fusées rétardataires.

Stromboli a de tous temps occupé les naturalistes. Ce que Pline en rapporte lui convient encore, et depuis que le compilateur romain

parla de ses éruptions, elles n'ont pas cessé de reparaître de cinq minutes en cinq minutes, avec une régularité surprenante. La hauteur totale de Stromboli au-dessus du niveau de la mer, est de six cent cinquante mètres, disent les uns, de huit cent dix-neuf, disent les autres. On évalue sa circonférence à quatre lieues. Dans la partie de nord-est, la base de la montagne se prolonge en une plaine fertile qui supporte une petite ville avec des habitations environnées de vignobles d'où proviennent des vins estimés. Le coton y réussit également. Spallanzani en a donné la description, accompagnée d'une figure médiocre, représentant l'île prise d'assez près et par la côte où les éruptions continuelles se voient en face et le mieux; nous ne pûmes les admirer que de loin et de côté, mais leur effet n'en paraissait pas moins magique.

Parmi les erreurs qui se sont glissées dans un article *Volcans* (t. LVIII, p. 418), où l'auteur eût rectifié beaucoup de fausses idées qu'il a recueillies dans les ouvrages de ses amis, s'il eût pris la peine de puiser à des sources dont il ne doit pourtant pas ignorer l'existence, on trouve : « Un seul cratère est en activité à Stromboli, le reste est « éteint. » Une note communiquée par mon compagnon de voyage, M. Boblaye, nous apprend cependant que cinq cratères au moins sont en éruption dans l'île dont il est question. « En regardant sa partie brû- « lante, dit notre collaborateur, depuis sa cime occidentale qui en est éloi- « gnée d'environ deux cents pieds, on peut compter sept cratères placés « sur une ligne courant du sud-est au nord-ouest; le premier, situé à l'o- « rient, a de trente à quarante pieds de diamètre; les parois intérieures en « sont formées de petites couches de lapilli, de fragmens de scories et de « cendres. A son sommet se trouvent trois petites fumerolles qui exhalent « continuellement des vapeurs bleuâtres, et dans l'intérieur on observe des « sublimations de muriate de soude et de muriate de fer. Dans ce premier « cratère des détonations et des mugissemens accompagnent l'éruption « de la fumée et des matières fondues, phénomène qui se renouvelle de « quart d'heure en quart d'heure et ne dure jamais moins d'une minute. « Ces matières fondues s'élèvent en grosses masses jusqu'à la hauteur de « cent pieds, se divisent ensuite en fragmens ou larmes immenses et « lumineuses, et retombent perpendiculairement dans le foyer dont elles

« furent lancées, ce qui démontre l'existence d'une action verticale. Le « second cratère, qui n'a guère plus de quinze pieds de largeur, est rempli « jusqu'au bord d'une matière fondue qui s'élève continuellement avec « de petites détonations en jets et bouffées moins considérables et moins « hautes que ne le sont les gerbes du grand cratère; mais, de cinq mi- « nutes en cinq minutes, la masse tout entière est lancée dans les airs à « vingt ou trente pieds, et retombe en pluie de feu, soit perpendiculai- « rement, soit dans la direction du nord-ouest, sous un angle de 60 à 70 « degrés. » Ce sont les lancemens de cette bouche que nous avons pu voir le mieux. J'en ai compté plus de vingt dans la nuit, tandis que je n'ai reconnu avec certitude le lancement bien plus considérable de la grande bouche que deux fois, des nuages m'ayant souvent caché la montagne, et la position où nous étions par rapport à elle n'ayant pas permis que je pusse jouir complétement d'un si majestueux spectacle.

« La période indéterminée des éruptions, ajoute M. Boblaye, et le « mode varié avec lequel les laves chauffées sont rejetées, donnent lieu « de croire qu'il existe dans le second cratère de Stromboli deux im- « pulsions agissantes, l'une dans le sens oblique, l'autre dans le sens « vertical, et que chacune imprime tour à tour sa force aux girandes « qui causaient notre admiration. De l'orifice d'un troisième cratère, du « diamètre de vingt pieds, s'exhalent sans cesse des fumées blanches ou « brunâtres, et ont lieu de vingt en vingt minutes des explosions de « laves incandescentes accompagnées de grandes flammes dont l'axe est « oblique et dirigé au nord-est. Le quatrième et le cinquième cratère, « situés à l'orient, forment un angle droit avec le second; l'un d'eux « produit, mais avec moins de fréquence, des effets semblables au « premier; l'autre, appelé *Bocca grande,* est très profond; il est ordi- « nairement tranquille, et quelques fumerolles paraissent seules y ma- « nifester l'action de feux souterrains. Mais de loin en loin, et sans régu- « larité périodique dans le retour de ses manifestations d'existence, il « cause des secousses dans tous les environs et lance avec grand bruit, « beaucoup plus haut que tous les autres, des blocs de scories et de ponce, « qui plusieurs fois ont dépassé l'élévation totale de l'île. Les deux der- « niers, plus petits que les autres, l'un au nord-est et l'autre un peu plus

« loin au nord, formant un triangle équilatéral avec le quatrième et le « cinquième, n'ont produit que de la fumée sans lancement de matières « fondues pendant quatre heures que M. le docteur Donati de Naples est « demeuré sur leurs bords en observation, ce qui n'est pas une raison « pour les croire éteints. »

Quoique l'apparence puisse faire supposer, toujours selon M. Boblaye, que la sommité de l'île soit un cône tronqué, comme elle nous le parut être, elle est réellement divisée en trois parties, dont deux seulement ont produit par leurs bouches des courans de laves; il existe plusieurs arêtes en dos d'âne qui sont les résultats de grandes secousses, et l'on reconnaît dans ce que les insulaires appellent plaine de Portella un vaste cratère de forme elliptique, entièrement calme, long d'un mille environ, et dont la profondeur est de cent mètres ou à peu près.

Dans la journée on avait distingué Vulcano, autre Éolienne en travail, dont les éruptions connues ont eu lieu dans les années 1444, 1550, 1639, 1775, 1780 et 1786. La hauteur de son principal sommet, où existe le cratère actuel, n'atteint pas huit cents mètres, elle est conséquemment inférieure d'une centaine de mètres à celle de Stromboli. Les volcans de l'archipel de Lipari, Stromboli surtout, avaient tellement absorbé mon attention pendant tout le temps qu'il fut possible d'en distinguer les clartés ou la fumée, que j'avais à peine tourné les yeux du côté des belles rives de Sicile et de Calabre dont on approchait enfin dans la soirée du 26. La nuit fut fatigante, parce que la mer était toujours houleuse et le roulis très-dur; mais on gagna quelques lieues au sud-est. Le soleil se leva radieux le 27, et répandit sur l'un des plus beaux tableaux qui se puissent admirer dans l'univers un éclat qui nous en fit mieux distinguer les magnificences. La frégate se trouvait en face du détroit de Messine; près de nous y engager, le commandant fit un signal, auquel accourut à force de rames, pour n'être pas devancé, un pilote sicilien, dont la barque était montée par six ou sept matelots couverts de laine et vêtus presque aussi lourdement que le sont les pêcheurs de baleine dans les parages d'Islande et du Groënland. Il faisait cependant chaud; mais l'almanach marquait qu'on était en hiver, me dit l'homme du gouvernail, auquel je demandais par l'une

des fenêtres de l'arrière sous laquelle flottait le bateau, s'il ne trouvait pas son caban trop lourd par le temps qu'il faisait.

Le pilote sicilien, quoique la Cybèle vînt évidemment de France et qu'elle n'eût pu toucher en aucun port dont l'état sanitaire donnât la moindre inquiétude, nous déclara que ni lui ni les siens ne monteraient à bord et qu'il lui était enjoint de n'avoir aucun contact avec nous; il s'amarra après avoir obtenu du commandant qu'on diminuât de voile pour attendre la marée. A ce mot de marée et à la manœuvre qui s'ensuivit, je demandai comment, la Méditerranée n'y étant pas sujette, on prenait des mesures pour l'attendre; on m'expliqua de la sorte ce qu'entendaient dire les Messinois: « Le rapprochement de la « Calabre et de la Sicile a lieu vers le fond de deux espèces de golfes « opposés au sommet, dans lesquels, lorsque les vents sont opposés « eux-mêmes, les flots sont poussés de loin en sens contraire, et s'en- « trechoquent assez rudement dans le détroit, où leur masse s'élève « d'un côté ou de l'autre, en raison des vents dominans. Il arrive « ainsi que la mer monte au nord ou au sud, non par l'effet d'un « flux, mais par suite de l'impulsion donnée de loin à sa masse : c'est « la prétendue marée. Vers le moment où le soleil atteint au méridien, « il y a ordinairement une bonace, qui donne aux vagues le temps de « s'équilibrer : c'est le prétendu descendant. » Une telle explication ne me satisfit pas; il est possible qu'en beaucoup de circonstances les deux parties de la Méditerranée qui s'unissent au détroit de Messine, soient grossies par deux vents contraires, car les mêmes vents ne règnent pas toujours au nord et au sud du prolongement des côtes de Calabre et de Sicile; mais il doit être beaucoup plus ordinaire que l'impulsion des vents y soit la même : il ne peut donc y avoir alors de flots obéissant à des impulsions opposées; néanmoins les eaux, poussées de loin soit par des vents de nord-ouest, soit par des vents de sud-est constans, trouvant des deux côtés un resserrement de rivages à peine interrompu par le détroit, s'y accumulent en trop grande masse pour se pouvoir toutes à la fois déverser d'un côté à l'autre : il arrive dans ce cas que ces eaux s'élèvent sensiblement du côté d'où vient l'impulsion, ce qui cause comme une ligne de marée beaucoup plus élevée

que la limite moyenne, et marquée par des débris marins accumulés, ainsi qu'on voit des tas de goémons sur les rivages de l'Océan, se dessécher pendant la basse marée, en attendant que le flot les revienne humecter quelques heures plus tard : mais ici le phénomène n'a aucune espèce de régularité. Par ce mot de marée, le pilote voulait dire simplement que les vents de sud, régnant depuis quelques jours, et causant dans l'entonnoir formé par les côtes de Sicile et de Calabre une accumulation d'eau capable de renforcer des courans contraires, il était prudent d'attendre, pour ne pas être obligé de lutter contre trop d'obstacles entre Messine et Reggio, que le passage du soleil au méridien amenât des risées qui nous pussent être favorables. On flotta donc plus qu'on ne navigua durant toute la matinée, laissant au loin vers le nord-nord-ouest ce volcan de Stromboli, sur lequel j'avais attaché mes regards pendant deux jours et deux nuits, en regrettant vivement de n'y avoir pu descendre. Dans une ligne qui s'étendait au couchant se distinguaient les autres îles de l'archipel de Lipari, semées comme des roches grisâtres sur une étendue d'azur, et diminuant graduellement de hauteur en fuyant vers l'horizon; les côtes de Calabre s'élevaient fièrement du côté de l'est : le phare était au midi à petite distance; nous pûmes en admirer les alentours tout à notre aise. C'est alors que nous vîmes se jouer autour de nous, et plus particulièrement sous le gouvernail, un joli poisson du genre Centronote [1], célèbre chez les navigateurs, qui le disent être un inséparable compagnon du requin et qui l'appellent pilote.

A l'instant de quitter la mer Tyrrhénienne, la Sicile se présentait à nous majestueuse et riante, mais non encore autant que nous la devions trouver dans la soirée; une plage sablonneuse s'étendait sous nos yeux, se prolongeant vers la gauche, c'est-à-dire dans la direction du Levant, en forme de bec et tellement basse, que l'on distinguait par-dessus et du pont de la frégate, sans avoir besoin de monter dans les hunes, des navires qui voguaient de l'autre côté, ainsi qu'on voit souvent en Hollande, par-dessus les digues et comme à travers la campagne, des

1. Voyez Dictionnaire classique d'histoire naturelle à l'article *Gastérostée*, t. VII, p. 155.

embarcations sur un canal qui demeure invisible. Une tour, que sa position à l'extrémité du bec rend beaucoup plus remarquable que sa hauteur, est ce phare si célèbre par la beauté du panorama dont il est le centre : carré d'un côté, arrondi de l'autre, on voit à sa base un bâtiment surmonté d'une plate-forme. Ce phare n'a rien d'imposant, et la construction même m'en parut être assez grossière; cependant nul site au monde ne mériterait peut-être mieux qu'on y bâtît un digne monument. Il est surprenant que chez les anciens, où l'on choisissait avec un discernement exquis l'emplacement des temples, on n'ait point songé à placer sur le cap où se trouve maintenant une mesquine bâtisse, quelque grand temple consacré à Neptune, entouré de son humide cour, temple qu'on eût aperçu de très-loin, s'élevant au-dessus de deux mers, et dont les soubassemens au moins seraient venus jusqu'à nos jours.

A droite de la tour, du côté de l'ouest, le terrain s'élevait en collines heureusement accidentées, couvertes d'une admirable culture et parsemées de maisons blanches, la plupart très-jolies. On voyait aux environs de plusieurs de ces habitations des plantations qu'entouraient des haies d'agavé, avec des bois d'oliviers, ombrageant un sol rougeâtre. Les champs se teignaient de la plus tendre verdure et reflétaient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, des idées printanières, auxquelles des neiges répandues sur les hautes régions des monts Pélores, mêlaient des pensées d'hiver. Ces monts Pélores, qui couronnaient le paysage, sont, à ce qu'on prétend, de constitution granitique : cela peut être; mais leurs pentes inférieures sont évidemment calcaires. Les cimes que nous avions en face s'élevaient à près de mille mètres et présentaient quelque chose de la forme qu'a la Rhune, montagne des Pyrénées occidentales, quand on l'aperçoit des hauteurs de Saint-Jean-de-Luz.

Cependant nous nous trouvions doucement portés vers le golfe de Sainte-Euphémie, sur la côte italienne; nous y fûmes bientôt tout vis-à-vis d'un grand village construit comme à trois étages, sur une pente brusque, au pied de laquelle était une gorge qui sert de havre et qu'a rendue célèbre une sanglante parodie du débarquement de Cannes. Le

pilote de la frégate me le fit remarquer, ainsi qu'une église voisine: « C'est Pitzio, » me dit-il, comme si Pitzio devait être plus connu que tout autre point du royaume de Naples et n'avait besoin que d'être nommé pour réveiller quelque redoutable souvenir. Je trouve ce lieu mentionné dans le traité de géographie de ce savant Malte-Brun, qui fut d'abord l'un des plus acerbes défenseurs des violences de nos deux restaurations, mais qui écrivit en 1828, quand son ardeur fut calmée: « Pitzio, petit port où Joachim Murat débarqua le 8 Octobre 1815, « lorsqu'il tenta de reconquérir un trône occupé par un prince qui « ne l'avait pas usurpé. Pris et maltraité par ceux qui l'avaient long- « temps salué du titre de roi, condamné comme un vil criminel, enterré « dans une église qu'il avait fait lui-même restaurer, sa mort peut être « considérée non-seulement comme une de ces catastrophes fatales qui « naissent des révolutions politiques, mais comme un trait caracté- « ristique chez une nation qui prouva plus tard qu'elle n'était point « digne des institutions qu'on lui voulait donner. » C'est M. de Pradt qui a dit si judicieusement à ce sujet: « Ceux-là n'entendent point la « royauté qui ont fait tomber sous le plomb meurtrier de ses anciens « soldats et par sentence d'une commission militaire celui que des traités « solennels avaient admis au rang des rois de l'Europe. » Quoi qu'il en soit, l'histoire remarquera, au sujet de Pitzio, que le premier et le dernier régicide (pour me servir de l'expression qu'il est convenu de donner aujourd'hui aux sentences qui frappent des têtes couronnées); l'histoire, dis-je, remarquera que le premier et le dernier régicide commis en Europe depuis que les trônes ont commencé à s'y affermir sur le principe de la légitimité, l'ont été dans le royaume de Naples, sous le règne de deux princes issus de la maison de France: l'un, frère de S. Louis, Charles d'Anjou, qui fit en 1269 trancher la tête au roi Conradin, et l'autre de nos jours.

Partout en face de nous la côte de Calabre s'élève fièrement et présente des pans de rochers coupés à pic, escarpés, entassés les uns sur les autres de la manière la plus pittoresque; leur confusion presque épouvantable est cependant égayée par de jolies maisons entourées de verdoyantes cultures, et qui reposent la vue à travers les indices d'un

fracassement général. Ce fracassement ne date certainement pas de l'époque où l'on prétend que l'île de Trinacrie fut violemment séparée des Calabres pour former ce que depuis on appela, je ne sais trop pourquoi, les deux Siciles, puisqu'il n'existe véritablement qu'une Sicile; rien n'est moins probable que la réalité d'une telle révolution physique. Il a été long-temps d'usage en géographie de détacher ainsi les îles des continens voisins : c'était alors qu'on faisait aussi voyager les Alpes sous la mer, pour lier les points les plus éloignés du globe par un système d'enchaînement impossible. Il est plus rationnel de croire à la réunion successive des îles avec les grandes terres voisines qu'à leur séparation instantanée, surtout quand ces îles et ces terres se rapprochent par deux caps entre lesquels doit exister nécessairement une ligne d'entrechoquement de deux mers. Nous avons déjà cité sur nos côtes la réunion de Gien à la plaine d'Hyères (pages 13 et 16), et rappelé d'autres faits du même genre; la Sicile un jour se réunira de même à la pointe de Calabre par un isthme bas et sablonneux, composé de débris précipités, ainsi que se comblera quelque jour le Pas-de-Calais. La pointe en bec qui supporte le phare s'alonge insensiblement chaque jour, en protégeant les dépôts que les flots roulant le long des deux plages opposées y viennent laisser. Le même phénomène aura lieu vers l'embouchure de la Gironde, qui doit se fermer dans la suite, par la prolongation de la pointe sablonneuse du Verdon, si ressemblante à celle du phare de Messine, et qu'on n'argue pas de la puissance des courans qui circulent par les détroits de Messine, de Calais ou du Verdon, pour soutenir que ces passages ne se boucheront pas un jour. Sans doute ils ne se fermeront pas subitement comme nous fermons une porte, la nature ne va pas si vite : elle commence, suspend, détruit, recommence ses opérations, sans compter avec les siècles, dont le nombre n'est rien pour elle : des tempêtes peuvent renverser ses travaux de mille ans; mais ces mêmes tempêtes sont aussi au nombre des agens qu'elle emploie et dont elle se servit pour fermer l'embouchure de l'Adour au cap Breton; il a fallu en ouvrir une nouvelle à ce fleuve sous Bayonne, et celle-ci se fermera par les mêmes causes en dépit de tous les efforts humains. La nature et les siècles rattachèrent, ainsi

qu'on l'a dit plus haut, les hauteurs d'Alger à l'Afrique, la Morée à la Grèce, une île d'Hyères à la Provence, Gibraltar à la péninsule Ibérique. L'Angleterre et la France, la Sicile et la Calabre, seront à leur tour des prolongemens les unes des autres : ainsi le commandent les lois qui régissent les courans et les dépôts de la mer à la surface du globe.

Le fracassement de la côte de Calabre, qui semblait comme suspendue sur la Cybèle, en un point où notre frégate s'en rapprocha presque à portée de pistolet, avait un air trop récent pour qu'on n'y reconnût pas un effet de l'épouvantable tremblement de terre qui, en 1783, causa tant de désastres dans le midi de l'Italie. Ce tremblement de terre ravagea aussi les parties orientales de la Sicile; les villes de Messine et de Reggio, sur les deux rives opposées du détroit, furent alors renversées de fond en comble. Les premières secousses s'en firent sentir le 5 Février, un peu après midi, et se renouvelèrent, à de très-petits intervalles de temps, durant plusieurs mois. Des sommets de montagnes s'abymèrent sur leur axe de manière à devenir des plateaux ou des enfoncemens; des vallons se comblèrent par la chute de leurs propres parois, et de grands quartiers de terre se détachant de la côte, en glissant sur les escarpemens qui résultaient de leurs cassures, entraînèrent dans la mer des villes riveraines, en obstruant plusieurs des ports voisins. Au seul lieu appelé Sciglio, dont on nous montra l'emplacement, deux mille sept cents personnes avaient été englouties avec leurs demeures; la terre changea de face, et cependant aujourd'hui de nouvelles habitations se sont élevées sur ce qu'on pourrait appeler le cimetière des anciennes, sur ce même sol tout miné, qui, d'un moment à l'autre, peut s'entr'ouvrir encore comme un vaste tombeau. Le Calabrais et le Sicilien se sont habitués à cette idée; ils bâtissent et ils dorment paisiblement sur les pentes mêmes des volcans où se préparent des éruptions dévastatrices; mais aussi la terre n'y refuse rien à leurs besoins; le ciel y est serein, et comme ils n'y aperçoivent pas l'épée de Damoclès suspendue sur leurs têtes, ils ne songent point aux feux d'un véritable enfer qui, sous leurs pieds, creusent les abymes où d'un moment à l'autre ils seront engloutis. On évalue à près de soixante mille les victimes du tremblement de

terre de 1783; il y en eut seulement trente mille à Lisbonne, dans celui de 1755.

Peu après Pitzio, en face de la pointe du phare, s'élève un promontoire à la base duquel existe, du côté du nord, un enfoncement circulaire entouré d'escarpemens affreux : nous en approchâmes assez pour y distinguer l'agitation extraordinaire des flots provenant d'un fort remous; il en sortait un mugissement sinistre qui parut à plusieurs aussi fort que le bruit des vagues poussées par une tempête contre des récifs, et pourtant la mer était aussi calme que le ciel était serein. Cet enfoncement écumant et mugissant était le gouffre où des chiens dévorent de temps immémorial la malheureuse Scylla. Depuis bien des siècles les poètes répètent ce vieux conte, dont l'origine doit remonter à l'époque des premières navigations, qui se faisaient avec de frêles embarcations le long du rivage. Les esquifs de ces premiers temps devaient se trouver souvent entraînés par le remous, qui a pu diminuer de violence à mesure que la baie où il se forme a diminué elle-même d'étendue. Des éboulemens de terre, si fréquens entre le Vésuve et l'Etna, ont comblé une partie du trou, qui maintenant n'aurait pas même un nom sur les cartes les plus détaillées, si la mythologie ne s'était chargée de sa célébrité. Ce sont les débris des montagnes environnantes qui, descendus au fond de Scylla, y forment sous l'eau ces rocailles entre lesquelles jaillissent de continuels torrens d'écume; mais, lorsque le nom de Scylla s'est transmis jusqu'à ce jour au lieu même où l'antiquité l'attachait, je ne crois pas qu'on trouvât un marin qui ait entendu parler de Charybde ou qui pût indiquer vis-à-vis où se trouvait l'écueil antiquement désigné par ce nom. Sur le côté septentrional du gouffre est un très-gros village, qui pourrait même, par la quantité des maisons blanches qui s'y font remarquer sur un sol noirâtre, être qualifié de ville. La partie inférieure au bord de la mer présentait plusieurs rues au-dessus les unes des autres, jusqu'à ce que, l'escarpement de la côte devenant trop brusque pour qu'on ait pu y adosser d'autres habitations, un chemin diagonal s'en élevait pour arriver à un second étage de maisons nombreuses, entassées sur un plateau dominé par une haute montagne coupée à pic.

On courut lentement plusieurs petits bords durant la matinée; nous allions tranquillement de Charybde en Scylla, lorsque, le pilote ayant prononcé qu'il n'y avait plus nul inconvénient à tenter le canal, nous nous y engageâmes : il est fort étroit; lorsqu'on s'y trouve dans la partie la plus resserrée, on pourrait entendre des cris humains poussés de l'un et de l'autre rivage. On aperçoit de suite l'éblouissante Messine, et l'on jouit d'une vue magnifique, où les monts Pélores, vus sous un nouvel aspect, s'élèvent tantôt arides et rougeâtres, tantôt délicieusement verdoyans, en pentes mollement adoucies ou brusquement escarpées, dont la base, enrichie de la plus belle culture, se fond en quelque sorte dans une plage demi-circulaire, au bord de laquelle sont bâties parallèlement à la mer des maisons à qui leurs portiques donnent un air monumental. Ces maisons en grand nombre, où les toits sont remplacés par des terrasses, dont le rez-de-chaussée se compose d'arcades, et que percent d'innombrables croisées à contre-vents verts, produisent, sur un fond de campagne qui s'adosse à des rochers en murs, le coup d'œil le plus ravissant que circonscrit un cadre bleu, formé par le ciel et par les flots. A tout instant on voit aller et venir des navires de toute espèce et de toute grandeur : il ne se passe guère un quart d'heure sans que des voiles s'y croisent. Le détroit de Messine représente, qu'on me passe la comparaison, pour deux moitiés de la Méditerranée qu'il unit, le Pont-Neuf à Paris, où l'on trouve le plus de passans à toute heure, allant d'une rive de la Seine à l'autre.

Obligés de courir des bordées au plus près entre la Calabre et la Sicile, pour sortir du défilé et gagner enfin la mer Ionienne, nous étions indécis sur le choix du côté vers lequel nous devions tourner nos regards pour jouir du tableau le plus riche; les deux vues sont également pittoresques; doit-on négliger Messine pour Reggio, Reggio pour Messine? Le regret de ne plus voir l'un, se mêle nécessairement au plaisir d'admirer l'autre : à chaque instant le paysage change, les sites les plus variés se succèdent; on navigue de surprises en surprises, d'émotions en émotions; mais cependant, au milieu de la grande diversité des paysages qui se succèdent, on reconnaît à tous une physionomie commune, formée de grands contrastes que produisent d'affreuses fractures et des pentes

suaves, une verdure très-variée et la plus rebelle aridité, des maisons bien carrées, symétriquement bâties, éblouissantes d'un enduit de chaux, et des blocs irréguliers, noirâtres, entassés confusément, souvent d'une manière menaçante. Des gorges, s'ouvrant à la mer en vallées riantes, paraissent, en se rétrécissant et quand l'œil les remonte dans le lointain, des précipices horribles; leurs parois sont couvertes d'arbres sombres dont la feuille ne tombe jamais; leur lit est encombré de galets énormes, roulés les uns sur les autres avec fracas quand le cours impétueux des eaux s'y grossit par les pluies, brûlans de sécheresse et éblouissans de lumière quand la saison d'été vient à régner. Les côtes de Morée et de l'Archipel, vues de loin, m'ont offert en plusieurs endroits des tableaux pareils; mais nulle part autant que sur la côte de Calabre les torrens ont cet aspect étrange qui résulte de la largeur et de la couleur de leur lit, que les eaux ne remplissent jamais d'un côté à l'autre, où nulle végétation ne peut s'établir quand l'eau n'y coule plus, et dans lesquels le plus impétueux courant n'est suspendu que par une période de desséchement complet. Dans les mois où l'on ne court pas le risque de se noyer en traversant un torrent aussi glacial que furieux, on peut y être suffoqué par la chaleur exhalée de cailloux qu'échauffe un soleil ardent, ou aveuglé par la lumière réfléchie qui jaillit des pierres brûlantes.

La nature se montre ici dans ce qu'elle a d'extrême : le ciel est serein, la terre fertile, la végétation riche, les eaux salubres; mais les tempêtes sont fréquentes; la terre, prête à s'entr'ouvrir pour vomir des laves, menace sans cesse de livrer ses productions les plus précieuses, avec ses habitans, aux horreurs des incendies souterrains; la chaleur vient tarir la dernière goutte des sources, et des vents brûlans y peuvent dessécher en peu d'instans jusqu'au dernier brin d'herbe.

J'ai trouvé peu de lieux aussi bien cultivés que les deux rives du détroit: celle de Calabre est généralement plus brisée que celle de Sicile, mais les villages et les habitations n'y sont pas moins propres et nombreux; une multitude de terrasses y soutiennent le sol ensemencé sur les pentes où les pluies le pourraient entraîner; on y voit beaucoup de beaux oliviers; des vignes règnent en longs festons de perches en perches dans

toute la campagne autour des champs; quelques cyprès et de ces pins piniers qui caractérisent le paysage en Italie, s'élèvent à propos, mais sans profusion, pour orner le paysage. Nous y reconnûmes aussi beaucoup de mûriers, mais ils étaient entièrement dépouillés de leurs feuilles, tandis que des orangers étaient parés des leurs dans les moindres jardins; beaucoup d'amandiers égayaient la campagne de leurs fleurs roses. La multitude des jardins remplis de légumes indiquait un canton d'abondance.

En doublant la pointe du phare, nous nous étions d'abord dirigés droit sur Messine, longeant la plage méridionale du cap avancé en bec, par-dessus lequel nous distinguâmes à leur tour plusieurs vaisseaux voguant sur la mer que nous abandonnions, et toujours Stromboli, causant dans ce tableau à peu près l'effet qu'avait produit quelques jours auparavant Montécristo par-dessus Pianosa. Au bord de l'eau était une espèce de rue, formée par des retraites de pêcheurs et par leurs embarcations, tirées au rivage; il y en avait un très-grand nombre. Une route, qui suivait parallèlement la côte, conduisait à la ville dont nous approchions : des habitations de plus en plus nombreuses la bordaient.

Il n'existe point de port à proprement parler à Messine, mais une rade qui est sûre, quoique ouverte. Une ligne de très-belles maisons à un seul étage régnait le long de la mer, avec des arcades; une multitude d'églises et d'autres fort beaux édifices publics s'élevaient de toutes parts; quand nous en fûmes très-près, nous remarquâmes qu'un grand nombre de façades étaient élégamment peintes de diverses couleurs, où le rose dominait. On porte le nombre des habitans à soixante-dix mille. Reggio, en face, n'en a guère que vingt mille. On sait que Messine, cité dont la fondation doit remonter à la plus haute antiquité, était peu considérable et habitée par des pirates, lorsque les citoyens de Messène, chassés du Péloponèse vers la deuxième année de la troisième olympiade[1], vinrent s'établir dans cette partie de la Sicile. Les descendans de ces exilés, étant retournés en Grèce quand Épaminondas

1. Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 23. Il y a la vingt-neuvième olympiade dans le texte, mais c'est une erreur des copistes qu'a fort bien relevée l'abbé Gédoyn; t. I.er, p. 376, note 2.

y eut abattu la puissance de leurs ennemis, laissèrent leur nom à leur pays adoptif; il l'a toujours gardé depuis. Messine, auparavant, s'appelait Zanclé, et ce nom de Zanclé était tiré d'un mot qui, dans la langue du pays, signifiait une faux; les habitans du canton faisant ainsi allusion à la figure légèrement recourbée que formait le cap protecteur de leur port. Ce cap était celui à l'abri duquel nous venons de voir tant de bateaux pêcheurs tirés au rivage, et occupant sans doute l'endroit même où s'échouaient les flottes Zancléennes. Alors le cap, en forme de faux, était barré du côté de la terre ferme par un mur d'enceinte et protégé par un fort; ces défenses ayant été forcées, et les vaincus s'étant réfugiés dans leurs temples, Anaxias, chef des Reggiens, voulut les y massacrer; mais les Messéniens, ses alliés, qui avaient eu le plus de part au succès, déclarèrent qu'ils n'y consentiraient jamais, disant: « que des malheureux, d'origine grecque comme eux, « ne devaient point être, au mépris des liens du sang, traités comme « eux-mêmes l'avaient été si indignement par les Spartiates, quand « ces barbares les contraignirent d'abandonner leur cher Péloponèse. » L'asyle fut donc respecté, et les Zancléens reconnaissans partagèrent leurs terres avec les vainqueurs; les deux peuples se jurèrent en outre fidélité réciproque et vécurent par la suite en bonne intelligence. Nous allions bientôt visiter le lieu d'où étaient venus ces généreux émigrans. Il fallait qu'alors la voix de la patrie fût bien impérieuse pour ramener sur l'Itome, qu'ils ne pouvaient connaître que par tradition, leurs descendans après qu'ils eurent pu apprécier les douceurs du séjour de Messine, incomparablement plus agréable que ne dut l'être jamais celui de Messène.

Nous passâmes si près de Reggio que je distinguai, sans employer de longue vue, des passans dans plusieurs de ses rues. Les maisons de cette ville, me parurent très-jolies, elles sont bâties comme celles de Messine, et teintes des mêmes couleurs, surtout aux terrasses, qui sont généralement roses; un grand bâtiment carré, entouré d'arcades au rez-de-chaussée, s'élève au milieu du port. La campagne, admirablement cultivée aux alentours, est bornée par d'assez hautes montagnes nues et dont le faîte présentait alors quelques neiges.

Parvenus, après avoir beaucoup louvoyé, à l'extrémité de la Calabre ultérieure, qu'on appelle *la pointe* dans les traités de géographie où l'Italie se compare à une botte, le profil des montagnes me présenta des rochers d'une forme bizarre. Ces rochers étaient comme d'immenses piliers épars, debout autour d'une masse cylindrique encore plus grande et, de même que les autres, tronquée au sommet. On distinguait parfaitement les couches en assises horizontales dont ils étaient composés, et qui correspondaient à celles des montagnes voisines, toutes calcaires : ils en avaient été détachés évidemment, mais sans avoir été renversés. Je les suppose ainsi disposés depuis une époque moderne, peut-être ne datent-ils que du tremblement de terre dont il a été parlé plus haut. S'ils eussent existé avant cette catastrophe, quelque voyageur les eût signalés, et l'antiquité n'eût pas manqué d'y reconnaître le théâtre des malheurs de Niobé, changée en pierre au milieu de sa famille assassinée par le dieu du jour. Ce tragique événement ne peut s'être passé sur le mont Panthétique, où, quoi qu'on en dise comme par habitude, on ne saurait reconnaître aucun bloc de marbre qui ressemble le moins du monde à cette mère en larmes, entourée de ses nombreux enfans percés de flèches.

En nous éloignant du dernier cap de Calabre, pour courir un dernier bord dans le détroit vers le sud-ouest, nous nous rapprochions des bases de l'Etna, et nous espérions voir ce volcan comme nous avions vu Stromboli; mais le ciel, qui avait été pur durant toute la journée, se couvrit d'épaisses nuées bien avant la chute du jour, et la Sicile disparut au milieu de brumes épaisses et humides; la température s'abaissa par un vent aigre, elle devint même très-froide; le roulis étant fatigant, force nous fut de descendre dans l'entrepont, sans avoir pu admirer le plus élevé des volcans d'Europe, et le mal de mer vint tourmenter de nouveau ceux des passagers qui ne pouvaient s'habituer au désagréable mouvement du navire. Vers la pointe du jour, le 28, on se trouvait par le quatorzième degré et demi à l'orient de Paris; un vent furieux du nord-ouest s'éleva et nous mit dans la nécessité de diminuer la voilure : la pluie tombait par torrens, les vagues se heurtaient et roulaient les unes sur les autres avec fracas; chacun demeura

tristement étendu sur son cadre; cependant la frégate gagnait du chemin. La nuit fut affreuse dans l'étendue du mot; je ne me souviens point d'avoir été si violemment et si désagréablement secoué depuis une tempête que j'éprouvai par le travers du canal de Mozambique en 1801, lorsque je naviguais sur l'hémisphère austral.

Dans ce parage d'une autre moitié du globe les vents du nord sont redoutables, parce qu'ils acquièrent plus de violence en passant entre les parois rétrécies du canal formé par l'Afrique et Madagascar. La situation où nous étions sur la Méditerranée, entre les seizième et dix-septième degrés de longitude, était analogue : nous éprouvions l'influence d'un vent qui, venant de l'Adriatique et passant à travers le canal d'Otrante, comme celui d'un soufflet sort de son tube rétréci, exerçait sa violence accrue dans la ligne que nous coupions en portant le cap au sud-est. Le temps demeura tout aussi mauvais pendant la journée du 1.er Mars, qui se trouvait être le dimanche gras; nous courûmes risque de passer celle-ci bien chaudement, le mousse chargé d'entretenir une lanterne fixée au bas de l'escalier contre la cloison qui séparait ma niche de la chambre du capitaine, y ayant mis maladroitement le feu pendant la nuit; je m'en aperçus aussitôt, j'avertis un pilotin de quart, qui me pria de ne pas réveiller mes voisins, assurant qu'à l'aide de quelques seaux d'eau que le coupable se hâterait d'apporter, l'accident n'aurait pas de suite. « Quand nous n'en viendrions pas à bout « tout à l'instant, ajouta-t-il, la frégate ne pourrait jamais brûler par « la pluie qui tombe. » Cette raison ne m'eût point déterminé à garder le silence, si les efforts de deux ou trois matelots qui s'étaient joints au mousse et au pilotin, ne fussent assez promptement venus à bout d'arrêter l'incendie. Tout se fit sans bruit, car les travailleurs paraissaient redouter plus que la flamme le réveil du commandant, et surtout celui de son lieutenant; ni l'un ni l'autre, je crois, n'en ont rien su.

Tout en souffrant beaucoup, nos voyageurs se réjouissaient à l'idée que, filant neuf à dix nœuds, on ne tarderait point à découvrir les côtes de Grèce : en effet, la pluie ayant cessé et le ciel s'étant éclairci vers midi dans la journée du 2, Zante frappa nos regards; nous étions tout près des rochers appelés îles Striliva, les antiques Strophades.

La terre de Morée s'élevait devant nous et semblait composée de deux immenses groupes : l'un par bâbord, dans la direction du nord-est, l'autre par stribord, à l'est sud-est; le premier était bien plus considérable, et quoique trois fois au moins plus éloigné que l'autre, il se montrait cependant trois fois plus haut. Le système des monts appelés Olénos, formait ce groupe tout couvert de neiges éblouissantes et qui devaient être bien épaisses, car on ne voyait dans leur étendue aucune de ces taches noirâtres qui proviennent d'une fonte, commençant sur des points exposés à l'influence locale d'une température adoucie. Les pentes de l'Olénos que nous admirions, étaient pourtant celles qui regardent le sud, et nous les verrons tout aussi blanches à la fin de Mai.

On eût certainement pu mouiller à Navarin vers la brune, tant était bon le vent qui nous poussait; mais sur les quatre heures de l'après-midi le commandant jugea prudent de mettre en panne; il ne voulait point exposer sa frégate contre les écueils méridionaux de Sphactérie. On passa donc les heures d'obscurité à la hauteur de Prodano, très-désagréablement ballotté, les flots étant encore émus par suite de la tempête des jours précédens.

CHAPITRE II.

ARRIVÉE A NAVARIN. DÉBARQUEMENT. SÉJOUR A MODON. ILES OENUSES.

Dès la pointe du jour chacun était sur le pont et venait contempler la terre de Grèce. Le temps s'étant amélioré, quelques nuages, restes de cette tourmente qui nous avait assaillis en arrivant sur la mer de Morée, erraient çà et là dans l'ouest; l'orient brillait au contraire d'un singulier éclat; une série de montagnes s'y dirigeait du nord au sud vis-à-vis de nous, et quoique plusieurs sommets se détachassent avec une certaine majesté dans le profil de ces hauteurs, on n'y apercevait de neiges en aucun endroit, le faîte éblouissant de l'Olénos ne se voyant plus et le Taygète ne pouvant se découvrir encore; entre ces montagnes, disposées en rideau, les unes bornaient la vue à l'horizon, d'autres, plus rapprochées, semblaient brusquement sortir des flots. Nous avions le cap sur l'une de ces dernières, appelée Saint-Nicolo, sa hauteur a été plus tard déterminée par M. Peytier à quatre cent quatre-vingt-un mètres. Ce mont Saint-Nicolo est d'un aspect trop remarquable pour que les anciens ne lui eussent pas donné un nom. Serait-ce leur Ægialée? S'élevant en pain de sucre, dépouillé de végétation presque partout, composé de blocs calcaires confusément entassés, d'un gris blanchâtre, ayant à sa droite un autre sommet plus bas et plus arrondi, on peut se faire une juste idée de sa forme par celle que présente le dos du dromadaire avec ses deux bosses, où l'antérieure est plus haute que celle de derrière. Sphagia (la Sphactérie de l'antiquité), qu'il nous fallait doubler, présentait aussi des côtes arides, calcaires, coupées perpendiculairement, et colorées par diverses nuances de rouille. Des rochers détachés de sa pointe méridionale se prolongent en écueils taillés à pic de toute part, contre lesquels les flots se brisent avec violence, pour peu que la mer soit agitée. Entre ces roches est une passe que peuvent tenter les petites embarcations par un temps calme. La principale est percée de part en part à sa pointe septentrionale : on dirait un majestueux arc de triomphe de construction cyclopéenne. En passant auprès, nous

aperçûmes par cette ouverture une barque entrant dans le port où nous allions entrer nous-mêmes. Ces roches se trouvent appelées île de Pylos dans la carte de Barbié du Bocage, publiée en 1814, et l'une des plus mauvaises qu'on ait jamais données au public. Cette erreur a été répétée dans la plupart des plans de Navarin, qui se répandirent lorsque l'amiral de Riguy releva dans l'Orient la gloire de notre marine par une victoire signalée, remportée sur les Turcs d'Europe et d'Afrique.

J'ai par la suite visité ce rocher, que de loin j'étais tenté de croire façonné par la main de l'homme; mais la mer n'étant pas assez tranquille, je ne me hasardai point à passer sous sa voûte. Du côté qui regarde Navarin, il existe, à mi-hauteur de l'escarpement, contre le portique naturel, une corniche, ou plutôt une sorte de petit plateau en retrait, sur lequel je trouvai un tombeau que sa blancheur m'avait fait remarquer de loin; le batelier grec, qui me conduisait, me dit, qu'un papas, mort anciennement en odeur de sainteté, y reposait. On m'a assuré depuis qu'il était celui d'un pacha fort vénéré des chrétiens même par son humanité, vertu rare chez les Turcs, et qui mourut à Navarin lorsqu'il faisait la tournée de son sandjiac. Dans cette dernière hypothèse le monument serait fort moderne, puisque la Morée a des pachas turcs depuis 1715 seulement; ce dernier asyle d'un chrétien ou d'un musulman avait été récemment violé, je reconnus que les plus grosses pierres en avaient été précipitées dans la mer, où je me reproche presque comme un sacrilége d'en avoir fait rouler moi-même plus d'une, pour admirer le bruit et les belles gerbes d'écume qu'elles produisaient en tombant de si haut. J'ai cité la place de ce tombeau, que personne ne réparera probablement jamais, pour que les voyageurs qui pourraient avoir la curiosité d'en rechercher les traces, ne le confondissent pas avec une autre construction funéraire, élevée en l'honneur du comte de Santa-Rosa par son compagnon d'armes le colonel Fabvier; celle-ci gît vers la pointe méridionale de Sphactérie, où le philhellène piémontais reçut une mort glorieuse.

Vers deux heures nous entrions dans la passe, rangeant la côte et passant au pied de Navarin, que nous avions déjà aperçu entre les écueils de la pointe méridionale de Sphactérie; à deux heures nous

étions mouillés par vingt-cinq brasses en dedans du port, et fort proche du débarcadaire, autour duquel s'élève un faubourg, dont l'étendue s'accroissait chaque jour, et que j'ai retrouvé trois ou quatre fois plus grand que je ne l'avais laissé, quand je suis revenu sur les lieux à la fin de l'année : un grand nombre d'embarcations de tout genre s'y trouvaient réunies. Le Trident, monté par M. l'amiral de Rosamel, et le Scipion, vaisseaux de haut-bord, dominaient dans la rade. A côté de quatre frégates françaises, on remarquait l'Hellas, appartenant au gouvernement grec, et qui portait l'amiral Miaulis, dont le nom n'était prononcé qu'avec respect par nos marins; construite en Amérique avec un luxe extraordinaire, cette magnifique frégate avait été précédemment celle de l'amiral Cochrane; elle vient d'être réduite en cendres par ce même Miaulis, alors si fier d'y traiter le général Maison et ses officiers qui déjeûnaient sur l'Hellas à l'instant même où nous jetâmes l'ancre. La bonne tenue du bâtiment se faisait admirer, l'équipage en était excellent et nombreux. Une foule de transports numérotés formaient avec des corvettes et des brigs de guerre une forêt de mâtures autour de nous; des canots voguant d'un navire à l'autre, revenant de terre ou s'y rendant, animaient un tableau dont je ne pouvais détacher mes regards, quand les cris de joie de nos matelots attirèrent mon attention. M. de Robillard venait de permettre à son équipage de fêter le mardi gras, et bientôt sortit de l'entrepont une procession bouffonne, en tête de laquelle deux gabiers, grotesquement accoutrés et barbouillés de noir, portaient un grand mannequin qui fut jugé sur le pont, et condamné à être pendu; l'exécution eut lieu au bout de la vergue de misaine, et carnaval fut ensuite jeté à l'eau : deux ou trois jours après, ses restes furent retrouvés au rivage, où on crut d'abord qu'ils étaient ceux d'un pauvre marin noyé. Pendant la cérémonie on apercevait au loin en mer, par l'ouverture de la passe, une masse énorme qui s'avançait avec une pompeuse rapidité, c'était le vaisseau le Conquérant, qui ramenait l'amiral de Rigny sur le théâtre de sa victoire. Les parages de Navarin, où les Athéniens vainquirent les fiers Spartiates, et les Français les Ottomans, plus orgueilleux encore, méritent d'autant mieux qu'on s'applique à les décrire, que tout

ce qu'on rapporta jusqu'ici en donne les plus fausses idées. Il est surprenant que des lieux si dignes de célébrité, et qui sont au nombre des plus fréquentés depuis vingt-cinq siècles par tous les navigateurs de la Méditerranée, soient demeurés si mal connus.

Ce que je connais de meilleur sur Navarin et sur son port, se trouve dans un ouvrage déjà ancien et peu connu de Bellin[1]. Cet ingénieur de la marine paraît avoir eu d'assez bons renseignemens sur divers points de l'Adriatique et de la Morée. « De Prode (Prodano) à Navarin, y est-il dit, « on compte quatre lieues au sud. Navarin est le plus beau port qu'il y « ait à ces côtes; il est très-grand et très-sûr, sa figure à peu près « ovale, ayant à peu près une lieue et demie de longueur, et une « lieue un quart de largeur, fermé du côté de la mer par une île « (Sphactérie) qui a une lieue et un quart de long, très-peu de largeur, « et assez élevée; l'entrée est du côté du sud, entre un cap sur lequel « est bâtie la ville et forteresse qu'on nomme le nouveau Navarin, et « plusieurs petits écueils qui sont proches de la pointe du sud de l'île « (ceux qui sont figurés dans la vignette du présent chapitre). Cette passe « peut avoir une demi-lieue de largeur; pour y entrer il faut ranger « la côte de la ville à petite portée de canon, on y trouve cinquante « brasses d'eau; lorsqu'on est en dedans on peut mouiller partout où « l'on veut, y ayant trente, trente-cinq ou quarante brasses du côté « de l'île; mais le meilleur mouillage est à une encablure ou deux de « distance du petit écueil ou îlot, qui est à peu près au milieu du « port. Ce mouillage est par dix-huit ou vingt brasses; on mouille aussi « entre cet écueil et la terre, on y trouve neuf, six, cinq et quatre « brasses d'eau. L'entrée est défendue par le canon du fort et de la « ville. Au fond du port, et du côté du nord, est le vieux Navarin, « ville fort ancienne, nommée Zunchio, connue aussi sous le nom de « *Pilus* et de Coryphasium, bâtie sur une hauteur escarpée qui n'est « que roche, dont la pente va se perdre à la mer. Cette ville est en « assez mauvais état aujourd'hui, il y a derrière elle un étang assez « considérable qui communique avec le fond du port par un canal fort

1. Description géographique du golfe de Venise et de la Morée, in-4.° Paris, 1771.

« étroit; ce qui rend les environs fort malsains; il y a aussi un passage « fort mauvais entre le cap sur lequel le vieux Navarin est bâti, et la « pointe du nord de l'île (Sphactérie); aussi n'est-il d'aucun usage si « ce n'est pour quelques bateaux du pays. Le nouveau Navarin est « mieux fortifié et plus peuplé que le vieux. Le fort qui est au-dessus « de cette ville fut bâti par les Turcs en 1752, etc. »

Deux cartes, une vue et un plan sont joints à cette notice. Dans le plan le pourtour des murs est très-exactement figuré, ces murs sont demeurés les mêmes, la citadelle seule a changé de forme par l'explosion d'un magasin à poudre, dont je parlerai vers la fin de cette relation, et par les travaux fort bien entendus de M. le lieutenant-colonel du génie français, Audoy; dans la vue, le profil des mêmes lieux pris du sud-ouest a quelques rapports avec la réalité; dans les cartes enfin (pl. 36 et 37) tout est à sa place, et c'est là seulement qu'on trouvait indiqué avant la publication de la carte de Gell, qui le marque aussi, le petit port du vieux Navarin, peut-être celui où se retirait la flotte du roi Nestor, que M. Pouqueville a signalé comme une vallée (sous le nom de vallée des Bœufs), et quelques cartes comme un village, enfin ce Βοϊδοκοιλιὰ, si remarquable par sa forme régulière, et dont on trouvera la vue dans la planche XI de notre atlas.

Il paraît qu'au temps où Bellin publia son livre, le vieux Navarin n'était pas encore tout-à-fait désert; on verra par la suite qu'il y existe quelques traces d'enclos de jardins assez récemment abandonnés, mais seulement dans les parties inférieures des pentes de la presqu'île dont l'antique citadelle occupe le sommet; car celle-ci est dans un état de ruine complet, qui doit dater des premières années du dix-septième siècle. Les ouvrages des Turcs au nouveau Navarin sont plus anciens que ne le disent Bellin et autres, puisqu'on lit dans le voyage du baron de Beauveau en 1604 : « Navarin, un des plus beaux ports « du monde, est défendu par deux châteaux, l'un, le vieux Navarin « sur une haute montagne, fut assiégé de la sainte Ligue, en 1572; « il tient une des entrées qui depuis ce temps lui a été bouchée, en « telle sorte, qu'à présent il n'y saurait passer que de petites barques, « mais sur la grande entrée plusieurs grands vaisseaux peuvent passer

« de front. Les Turcs y ont fait un lieu fort d'un château, et une ville « de guerre. »

Maintenant le vieux Navarin, où nous conduirons bientôt le lecteur, est entièrement abandonné, et le nouveau entièrement détruit; la ruine de cette dernière ville est la conséquence des siéges qu'elle a supportés depuis l'émancipation de la Grèce; les Musulmans qui l'habitaient ont été chassés ou tués. Les débris de la population grecque, que ces Turcs y toléraient avant la sainte insurrection, s'étaient, quand nous y arrivâmes, réfugiés dans les grottes des environs, ou commençaient à se construire des baraques en planches, confondues avec les maisons de bois élevées par des étrangers de tous pays au bord de la mer, là même où les Turcs eurent leur douane, contre le débarcadaire. On dit qu'anciennement il y avait un village grec sur la hauteur, que je trouve indiqué sous le nom de Navarino dans plusieurs cartes modernes; il ne reste plus une trace d'habitations en ces lieux, où l'on voit seulement des carrières et des creux, provenant des pierres qui en furent extraites pour construire les remparts de la ville. Le nouveau Navarin, du commencement de ce siècle, peut donc déjà être nommé vieux. Nul indigène n'y habitait encore l'an dernier; ce n'était plus qu'une citadelle réparée par nos troupes, et dans l'enceinte de laquelle vivaient seulement, lorsque j'en partis, le commandant de la place, les intendans militaires, le payeur, la garnison, en un mot, ce qui tenait à l'armée; la population commerçante, ou les habitans du pays, étaient descendus au rivage, et s'y construisaient une ville provisoire.

Les géographes ont jeté la plus grande confusion sur tout ce qui concerne les deux Navarin, et beaucoup de cartes en ont si mal représenté les alentours, qu'il est difficile d'y reconnaître ce qui convient au vieux ou bien au nouveau, appelés indifféremment Pylos par les uns, tandis que d'autres leur contestent également ce nom. Certains plans font de Sphactérie une simple presqu'île, tandis qu'ailleurs on la métamorphose en archipel. Les vues qu'on a de ces lieux semblent avoir été faites de mémoire; des tableaux qu'on croirait devoir être plus exacts, parce qu'ils ont été commandés par le gouvernement même, ont tellement sacrifié le paysage aux effets de bataille, qu'on n'y est plus en Morée, parce qu'on

y a trop prodigué la verdure et les agavés. Les environs de Navarin n'offrent pas plus d'agavés que de verdure. Le sol y est rougeâtre, et les rochers y sont blancs; les plantes curieuses, qu'y rencontre le botaniste en assez grand nombre, croissent clair-semées dans les fentes des pierres, sans produire d'ombrages, et sans communiquer à la campagne leur aimable teinte. Le panorama, au centre duquel on a récemment introduit tout Paris, sur le vaisseau que montait pendant la bataille mon illustre et ancien ami Milius, donne des idées plus justes, au moins pour la partie du tableau où le nouveau Navarin se trouve représenté à la base du Saint-Nicolo, et pour le midi de Sphactérie. J'y ai reconnu, au premier coup d'œil, la touche de M. Baccuet, qui vit les lieux, et qui les a parfaitement rendus; mais le reste du pourtour est loin de présenter la même exactitude. Le vieux Navarin, qui est le vrai Pylos, et la chaîne Géranienne, ainsi que les monts qui sont du côté de Koubès, sont beaucoup trop rapprochés du spectateur, et conséquemment trop élevés; on n'y aperçoit pas au fond de la rade ce vaste espace marécageux, et ces monticules richement cultivés, qui forment un premier plan de pentes étendues entre la mer et les grandes hauteurs. J'ai donc cru devoir restituer, qu'il me soit permis d'employer ce terme, les deux Navarin et leurs alentours; on en verra la carte à la planche IV, et deux représentations exactes sous les n.os VII et IX. Quant à l'histoire du canton, elle se trouvera éclaircie, lorsque, dans le chapitre IV de la présente relation, nous porterons nos tentes sur le promontoire Coryphalium, au pied de la Pylos de Nélée et de Nestor, qui fut aussi celle des seigneurs Francs, conquérans de la Morée dans le moyen âge.

A peine avions-nous jeté l'ancre, que M. de Robillard se rendit à bord de l'amiral Rosamel pour prendre ses ordres; lorsqu'il revint nous annoncer que dès le soir même chacun était libre d'aller à terre, et que le lendemain il présenterait au commandant des forces navales les directeurs des trois sections de la Commission scientifique, le Conquérant passa tout près de nous, pour aller mouiller un peu plus loin; l'Hellas salua ce magnifique vaisseau de vingt coups de canon, qui lui furent rendus. Le lendemain je fus avec MM. Dubois et Blouet à bord de l'amiral de Rigny, qui nous fit l'accueil le plus bienveillant et qui

nous promit les secours empressés de la marine, toutes les fois que nous jugerions nécessaire de les réclamer. M. de Rosamel, que nous visitâmes ensuite, nous montra la même bonne volonté. J'avais eu l'honneur de le connaître à Boulogne, lorsqu'il était aide-de-camp de l'amiral Bruix, et que j'y fus envoyé par le général en chef du camp de Bruges, pour porter la nouvelle d'un combat rendu devant Blanckenberg, par l'amiral Verhuel, combat dont le résultat fut la jonction d'une flotille hollandaise, partie de Flessingue, avec la flotille française stationnée à Ostende. L'amiral de Rosamel ne fut pas la seule ancienne et honorable connaissance que je trouvai dans le port de Navarin, Bougainville, qui faisait avec moi, en 1800, partie de l'expédition de découvertes connue sous le nom de Baudin, y commandait le Scipion, à bord duquel je ne manquai point de me rendre.

Après avoir fait nos visites de mer, nous songeâmes à celles de terre, et nous débarquâmes pour nous rendre au quartier-général sans nous arrêter à Navarin; nous étions si joyeux de fouler le sol de la Grèce, que nous refusâmes les chevaux qui nous étaient offerts. Nous voulions aller à Modon en promenant, Navarin n'en étant qu'à deux lieues. Pour y arriver, on s'élève sur des pentes pierreuses que déchire un ravin caverneux dans les grottes duquel habitaient de malheureuses familles grecques, et qui s'ouvre sur la place du village nouveau; au milieu de cette place informe se voit un vieux puits d'eau saumâtre. Les alentours en étaient alors tellement remplis de boue, qu'on y avait jeté des pierres çà et là, afin d'y pouvoir arriver en sautant d'une de ces pierres à l'autre. En atteignant le haut de la colline, nous traversâmes les ruines de l'aqueduc, dont nous visiterons bientôt la source et qui portait autrefois d'abondantes eaux dans la place. Il est maintenant détruit aux abords de la ville, mais il abreuve encore l'hôpital de la marine, que nous traverserons par la suite en allant à Pylos. Le mont Saint-Nicolo s'élevait en face, conique, blanchâtre, dépouillé, séparé de la ville de Navarin par un ravin profond, qui ajoute par le côté méridional aux obstacles de ses approches. La route laisse la montagne à droite, et, après un mauvais pont, s'élève par un col dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est d'environ cent mètres. A

gauche sont des pentes abruptement coupées, dans les flancs grisâtres desquelles se trouvent des grottes naturelles où se retirent quelquefois des bergers. Le peu de terre qui unit les blocs de rochers dont se compose le sol, est rougeâtre : il a été cultivé naguère et doit être assez bon, quoique léger; on reconnaît beaucoup d'enclos en pierre sèche et des terrassemens en degrés sur les pentes praticables; ils furent des limites de propriété maintenant abandonnées; si l'on s'en rapporte à Gell, ainsi qu'aux voyageurs qui écrivirent avant nous, ces lieux étaient alors plantés de mûriers, de cyprès et autres arbres utiles; je n'y vis plus que deux pauvres figuiers. Un poste français occupait les ruines de quelques anciennes maisons de campagne, à gauche du chemin, près d'une fontaine desséchée, parce que les canaux en avaient été rompus; ici commençait une voie pavée, large de deux mètres environ, composée de petites pierres arrondies, mal jointes, défoncée de distance en distance, mais passablement tracée. Cette route datait du temps des Vénitiens; nous en trouverons par la suite de semblables en beaucoup d'endroits : partout elles sont fort dangereuses pour les chevaux, et je ne conçois pas comment on ne s'y casse pas le cou plus souvent. Dans le peu de circonstances où je prenais des montures en Morée, j'aimais mieux me hasarder à travers les précipices voisins que de suivre de pareilles routes, et je les abandonnais ordinairement toujours pour chercher quelque passage à droite ou à gauche, quelle que fût la difficulté des lieux.

De ce col, où nous sommes parvenus, on jouit d'un magnifique point de vue en se retournant vers Navarin. La ville disparaît presque entièrement aux pieds du voyageur dans les pentes qu'il a gravies. L'aqueduc circule dans le second plan. Le port, rempli de vaisseaux, la teinte bleue du fond de la rade, Sphactérie et le vieux Navarin ou l'antique Pylos, bordent le tableau à gauche; les plaines et les coteaux du fond de la baie, surmontés par la chaîne des monts Géraniens, complètent l'encadrement de cette riche marine représentée dans nôtre planche VII.

Des buissons d'obscurs lentisques, parmi lesquels s'élevaient des phlomides frutescens à feuilles blanchâtres, protégeaient, contre les vents assez forts qui règnent habituellement sur le col, une végétation fleurie, qui me fit reconnaître au premier coup d'œil la nature et la richesse

de la flore péloponésiaque. Je me crus un instant dans les parties méridionales de cette Andalousie que j'ai autrefois tant parcourue à la tête de colonnes mobiles. Entre plusieurs espèces d'anémones il s'en trouvait une qui brillait d'un rouge de feu; partout où de l'herbe pouvait croître, l'éclat de ses fleurs effaçait celui des autres. Dans les richesses végétales dont j'étais environné, je remarquai une fritillaire, avec quelques autres jolies liliacées printanières; de gracieux cyclamens, dont les feuilles sont si agréablement peintes de violet, de vert tendre et de blanc lavé; diverses orchidées bizarres par la ressemblance de leur corolle avec des mouches; une pervenche d'un bleu tendre; la mandragore, et surtout une légumineuse (*phaca betica*), qui se trouve si abondamment dans les lieux analogues du midi de l'Espagne que les botanistes lui imposèrent le nom de cette Bétique où pour la première fois elle fut observée.

Quand nous eûmes perdu de vue Navarin, sa rade et les monts qui l'entourent, en marchant directement au sud, une plaine s'ouvrit devant nous, la mer la bornait à peu de distance, et l'île noirâtre de Sapience s'élevait à l'horizon comme pour la fermer : nous aperçûmes alors les alentours de Modon sur le rivage vers la droite où se terminaient les hauteurs qui sont le prolongement du mont Saint-Nicolo. En descendant toujours le long de la route vénitienne, culbutée et souvent interrompue par de larges rigoles, que forment et agrandissent les eaux pluviales de la mauvaise saison, nous arrivions par une pente douce au point où le vallon commence à s'élargir tant soit peu, non loin de l'emplacement du village d'Osphino ou Opsimo, détruit récemment par les Africains d'Ibrahim. Les itinéraires signalent en ce lieu un vieil olivier qu'ils appellent *agyra* (peut-être pour *agrya*), planté précisément à moitié chemin de Navarin à Modon. Je ne découvris pas le vieil olivier, mais il existait effectivement un assez gros arbre au bord de la route précisément à moitié de la distance des deux villes, et cet arbre était d'autant plus remarquable qu'il ne s'en trouvait pas d'autre dans les environs : je ne sais précisément pas si on l'appelle agyra ou agrya dans le pays; j'y ai seulement reconnu un caroubier, le *ceratonia siliqua* des botanistes. A quelque distance était une fontaine avec un

bassin contigu, mais il ne s'y trouvait plus d'eau. Un Provençal avait planté sa tente tout contre : il connaissait la source par laquelle cette mesquine construction avait jadis été alimentée, et dont quelques buissons composés d'alaternes, de lentisques et d'arbousiers dérobaient la vue. Il en vendait le cristal aux passans, avec du vin, de l'eau-de-vie, de mauvaises liqueurs et quelques grossiers comestibles. Le général Schneider, en réparant plus tard la route, a fait rétablir le canal et le bassin, où le voyageur peut maintenant se désaltérer sans payer tribut au cantinier, que M. Blouet a représenté dormant à l'entrée de sa tente, avec le petit monument à sec, ombragé du drapeau blanc, dans la figure 1 de sa planche VIII.

Des collines, beaucoup plus basses que celles que nous avions vues depuis le col, fuyaient à gauche, et sur leurs pentes creusées par diverses gorges, on distinguait les ruines de plusieurs villages saccagés ; quelques employés de l'armée s'y étaient établis ; vis-à-vis était un four à chaux, au sud du mont Saint-Nicolo, dans un vallon aride, à l'entrée duquel se voyaient les traces de quelque grande ferme non loin d'un puits dont les bords étaient éboulés ; on avait fait environner ce puits d'une balustrade grossière, le long de la route, pour empêcher qu'on ne s'y précipitât dans l'obscurité. Comme je m'enfonçais dans le silencieux vallon, en déplorant les horribles événemens qui en ont fait une solitude, et que, m'abandonnant à de tristes pensées, j'étais demeuré en arrière de mes compagnons de voyage, je m'entendis appeler par mon nom ; ne reconnaissant ni la voix de M. Blouet, ni celle de M. Dubois, déjà fort éloignés, je croyais m'être trompé, quand mon nom retentit de nouveau, et fut pour la première fois répété par les échos du Péloponèse : m'étant retourné, je reconnus, dans celui qui m'appelait, le marquis de Dalmatie, monté sur un cheval du pays, et suivi d'un chasseur d'ordonnance ; il arrivait de Smyrne, et nous nous rencontrions, comme à point nommé, en Morée, où j'avais précisément à lui remettre des lettres dont sa famille m'avait chargé. M. Soult se rendait à bord du Conquérant, M. de Rigny devait l'y recevoir pour le reconduire en France : le lieu et la singularité de la rencontre ajoutèrent au plaisir que j'éprouvai en revoyant le digne fils

d'un illustre guerrier, qui dans les temps de gloire daigna m'admettre dans l'intimité de sa famille militaire. Après nous être fait une multitude de questions mutuelles, et nous être entretenus de Paris et de l'Asie sur des ruines grecques, il fallut nous séparer : je voulais arriver au quartier-général avant la nuit, et quoique je n'en fusse guère à plus d'une lieue, je jugeai à la manière dont je me détournais à chaque instant de la voie, que trois heures au moins m'étaient indispensables pour y parvenir. J'étais rentré dans le chemin qui longe la base des hauteurs de droite; en examinant leurs pentes, je me convainquis qu'elles étaient le prolongement du Saint-Nicolo; elles étaient de même nature, formées de ce calcaire dur, criblé de trous, âpre à sa surface, que nous allons désormais rencontrer si fréquemment, et qui nous fatiguera par sa blanchâtre monotonie. Dans le profil de leurs coupures, un peu au-dessous de leur faîte, j'aperçus un quartier de roc qui de loin se dessinait sur le bleu du ciel comme l'eût fait la tête d'une statue colossale. A mesure qu'on avance, l'intervalle apparent qui existe entre ce bloc et la montagne diminue, et quand on est arrivé vis-à-vis, on ne le distingue plus des roches environnantes. J'ai plusieurs fois marché avec précaution, les yeux attachés contre sa masse bizarre, m'appliquant à le reconnaître; mais arrivé au point où l'on ne voit plus le jour derrière, il ne m'était plus possible de le distinguer : j'ai gravi sur les pentes de l'escarpement pour le retrouver, et y étant parvenu, j'ai vu qu'il ne tardera point à s'écrouler et à rouler dans la plaine, où l'on rencontre beaucoup de roches du même volume et qui furent évidemment détachées des hauteurs, d'où se doit détacher à son tour la pierre suspendue qui a si souvent frappé mes regards quand j'allais, par ce côté du vallon, de Modon à Navarin, et de Navarin à Modon.

A peu près au point où la roche dont je viens de parler commence à se confondre avec les roches voisines, la route s'élève sur un plateau de peu de hauteur, où dut exister quelque population importante dans le moyen âge. J'y ai trouvé sur la gauche, parmi les touffes de pimprenelle épineuse (*poterium spinosum*), si commune dans tous les lieux découverts, et sous les feuillages piquans de nombreuses cardua-cées, le bassin d'une fontaine creusée dans le roc; on y voit aussi des

vestiges de citernes, les indices d'enclos en pierres sèches, recouverts d'humus végétal; en un mot, des marques très-nombreuses du long séjour de l'homme. Dans les flancs de la montagne, où quelque ville dut être adossée, on découvre aussi des tombeaux creusés dans le roc; j'en ai visité plusieurs par la suite : Boblaye m'en a fait connaître un dont l'entrée était cachée par des lentisques, et qui consiste en une pièce carrée de sept à huit pieds; les parois en avaient été soigneusement polies, et des restes de peinture s'y distiguaient encore très-bien. Ces tombeaux ressemblent tellement à ceux qu'on retrouve à Égine, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître les mains d'un même peuple. Ils remonteraient donc à la plus haute antiquité. Les débris d'habitations que je venais de trouver à la base des monts, sont moins anciens, si l'on en juge par ceux d'une petite chapelle qui les domine et qu'on aperçoit de tous les points de la plaine de Modon, parce qu'ils s'élèvent au bord du plateau sur lequel la route nous a conduits. Nous nous arrêtâmes complaisamment à examiner ce reste mesquin en briques et en cailloux, qui ne mériterait pas la moindre attention s'il n'était isolé. On ne conserve aucune tradition dans le pays sur ce misérable reste, qui n'offre rien d'intéressant dans sa construction, mais qui fut une nouveauté pour nous, parce qu'il était la première vieille construction qui frappa nos regards sur un sol où nous venions interroger des ruines. Cette chapelle a été bâtie sur le plan de tous les autres édifices, dont le mauvais goût atteste les siècles du christianisme à son aurore; les murs y sont bariolés intérieurement de peintures où l'on reconnaît de ces caricatures de Saints priant, et appliqués, au mépris des règles de toute perspective, sur des fonds unis bleus, jaunes ou rouges. MM. Poirot et Ravoisié ont pris une vue très-exacte de la masure, en copiant ses fresques grossières; on en trouve les détails aux planches X et XI du travail de MM. les architectes de la Commission scientifique.

Peu après ces restes de temps plus ou moins reculés, nous passâmes près des ruines modernes d'un camp d'Ibrahim : celles-ci bordaient la route à droite; les soldats de ce sanguinaire Égyptien y furent logés dans de véritables maisons : on ne peut donner le nom de baraques aux habitations qu'ils s'y étaient construites en moellons. J'ai vu

depuis des restes de villes grecques qui ne présentaient guère plus d'importance par leur étendue; des tas de haillons, des chiffons d'étoffes grossières en laine rouge, de vieux fragmens de souliers, babouches ou autres chaussures, en encombraient les rues infectes : il est impossible de se faire une idée de la malpropreté qui régnait de ce lieu jusqu'à l'entrée de Modon, où nous arrivâmes à travers un faubourg démoli, mais que commençaient à réparer quelques pauvres familles grecques.

Le général en chef nous attendait et nous reçut avec une extrême bonté; il se déclara l'appui de la Commission; voulant la seconder efficacement dans ses travaux, il nous engagea à voir son chef d'état-major, le général Durrieu, et l'intendant général M. Volland, par les soins desquels il devait être largement pourvu aux besoins des trois sections.

La ville de Modon était alors dans un état de destruction complète; il n'y existait aucune auberge, on n'avait pas eu le temps de nous y arranger des logemens; il était trop tard pour en partir, lorsque nous eûmes rempli tous nos devoirs. Le général Durrieu avait d'ailleurs voulu nous retenir à dîner; en sortant de table chacun se casa comme il put. Le général Cubière, alors colonel du 27.e de ligne, et l'un de mes anciens compagnons de guerre, me donna l'hospitalité. Il logeait dans la maison qu'avaient occupée les femmes d'Ali Pacha, et dans laquelle, dit-on, deux de ces malheureuses étaient mortes de la peste.

Je revins à Navarin dans la matinée du 5, mais comme j'avais hâte de m'y rendre pour faire débarquer nos effets et pour m'entendre avec l'administration militaire sur les moyens qu'elle pourrait nous fournir de voyager le plus commodément possible dans l'intérieur du pays, je pris un cheval à la porte de Modon, où l'on en trouvait de prêts à toute heure du jour; pour quatre ou cinq piastres du pays (la piastre valait un peu plus de sept sous) on faisait alors le voyage d'une ville à l'autre. En arrivant au point le plus élevé du col que j'avais traversé la veille et qui sépare le versant de la plaine de Modon de celui de Navarin, je m'arrêtai pour admirer de nouveau le magnifique tableau dont j'avais chargé M. Baccuet de saisir l'ensemble pendant que j'allais régler nos affaires au quartier-général : en comparant la vue qu'il en a faite avec celle qui

se trouve en regard de la page 59 du tome VI d'un voyage en Grèce fort estimable sous beaucoup de rapports, on trouvera que l'une et l'autre n'offrent aucune ressemblance, et qu'elles ne se conviennent absolument en rien; mais je puis affirmer que la nôtre ressemble beaucoup au site dont j'ai prétendu donner une idée.

Pendant notre absence, la plupart de nos collaborateurs avaient parcouru les environs de Navarin : ils y avaient déjà fait des observations diverses; les matelots eux-mêmes avaient rapporté plusieurs curiosités qu'ils croyaient pouvoir intéresser la Commission. Des tortues et des émydes se promenaient sur le pont de la frégate, où l'on avait pêché plusieurs poissons, entre autres des céphalo (*mugil cephalus*) et des simarides (*sparus smaris*). J'employai le reste du jour à chercher des effets de couchage et de campement. L'amiral de Rigny ordonna que les premiers nous fussent fournis par la Cybèle, où nous prîmes les cadres, matelas et couvertures dont nous nous étions servis durant la traversée. Un tel secours nous devait être d'autant plus utile, qu'il eût été impossible de trouver un lit en Morée. On verra par la suite que les Grecs n'en connaissent pas l'usage, dormant tout habillés sur des coussins en manière de divans; les matelas commencent à s'introduire chez eux, mais ils n'y sont pas encore communs. Mon projet était de camper, et cependant je ne voulais pas que mes compagnons fussent exposés à dormir sur la terre. M. Volland nous fit donner des tentes, des piquets, des outils, des bidons, marmites et sacs, en un mot, tout ce qui put se trouver à notre usage dans les magasins de l'armée.

La rade de Navarin est trop vaste pour que les gros temps n'y fassent point ressentir leur influence. Elle n'est pas un port, à proprement parler, et pour peu que le vent du midi particulièrement souffle violemment, la mer y devient très-dure; son grand avantage est l'excellence du fond et la sécurité qu'elle peut inspirer aux plus nombreuses flottes. Comme le temps était mauvais, la Cybèle fut cruellement secouée, et le roulis nous y fatigua durant toute la nuit. Nous l'eussions abandonnée dès le lendemain, mais il n'y avait point encore de logement à terre; il était prudent de ne point quitter l'aimable société avec les vivres et le couvert que nous trouvions à bord, avant qu'on

n'eût assuré au quartier-général quelque gîte où la Commission pût s'installer. Pendant qu'on le préparait, M. de Robillard voulut nous faire les honneurs d'un pays qu'il connaissait parfaitement, ayant été de station, quelques mois auparavant, au fond de la baie pour observer la passe du nord, lorsqu'après la bataille, si fatale à la marine turque, on pêchait son artillerie et les carcasses de ses navires engloutis sous les flots. La Cybèle ayant reçu l'ordre de retourner vis-à-vis cette petite passe, y transporta les membres des trois sections.

M. de Robillard est un marin qui ne navigue pas seulement pour obéir, en changeant de place, aux ordres que lui donne son amiral, il observe encore les lieux où il touche, tient un journal fort intéressant de ce qu'il y voit, et ne néglige aucune occasion d'augmenter ses connaissances. Durant les longues soirées où nous avions erré sur la mer Tyrrhénienne, il nous avait lu d'excellens chapitres de son recueil consacrés à Messène et à Pylos. J'ai plus tard reconnu l'exactitude de tout ce qu'il y écrivit sur les villes d'Épaminondas et de Nestor; pour nous prouver l'exactitude de ses récits touchant cette dernière, il nous conduisit à la grotte qui porte encore le nom du sage fils de Nélée, et nous enseigna ensuite le sentier qui conduit à l'acropole du vieux Navarin : il nous avait promis des ruines au moins helléniques, nous ne trouvions d'abord que des constructions du moyen âge; mais nous ayant fait tourner les remparts du nord par une brèche composée de moellons roulans, pratiquée du côté de la mer au point de l'enceinte où le mur transversal, qui séparait la ville du château, vient aboutir, nous cheminâmes, non sans peine, après être descendus par un casse-cou, contre des assises de grandes pierres qui forment le soubassement des remparts septentrionaux, lesquels sont très-modernes en comparaison de la substruction découverte par le commandant. M. Blouet était de la promenade : nous eussions sans aucun doute trouvé plus tard l'un ou l'autre, et probablement tous les deux, ces substructions primitives de l'antique Pylos de Messénie, mais M. de Robillard n'en a pas moins le mérite de les avoir signalées à la Commission. Je suis revenu avec lui les jours suivans aux mêmes lieux, afin d'y vérifier d'autres trouvailles qu'il avait faites et parmi lesquelles je dois citer un

véritable mur cyclopéen, les débris d'une ville inférieure moins ancienne, quelques cryptes, enfin une mosaïque entre des ruines romaines et du moyen âge au bord de la mer sur ce que je regarde comme le vrai cap Coryphasium de l'antiquité. Je parlerai plus en détail de ces choses, quand je viendrai dresser mes tentes sur ce promontoire même. A la suite d'une de ces premières excursions que je fis, accompagné par M. Firino, payeur général de l'armée, amateur distingué d'antiquités, l'un des hommes les plus instruits et les plus aimables que j'aie connus, nous devions aller dîner à bord du Conquérant; mes habits furent tellement déchirés dans les mauvais pas de Pylos, dont l'épaisseur des broussailles augmentait encore les difficultés, qu'il me fallut renoncer à l'honneur de me retrouver avec M. de Rigny, ne pouvant me présenter décemment, couvert de lambeaux, devant un amiral de France.

Le 9 seulement il fut possible de nous fournir la grande chaloupe de la frégate; on y plaça les bagages de la Commission qu'elle transporta par mer à Modon, sous la surveillance d'un de mes collaborateurs, M. Despréaux, botaniste, qui déjà, se trouvant indisposé, était hors d'état de cheminer par terre. Mes autres compagnons de voyage partirent en chassant, en herborisant, en cassant des roches, se préparant ainsi aux travaux plus grands dont je dois rendre compte. Une maison avait été enfin désignée au quartier-général pour chaque section; celle qui avait été affectée à la première, se trouvant de suite habitable, MM. les architectes et les antiquaires s'y réunirent d'abord à nous pour ne s'en séparer que lorsqu'on eut mis des portes et des contrevents à leurs habitations. Tout en faisant nos arrangemens, nous ne laissions pas de parcourir les environs de la ville et d'en étudier les diverses curiosités.

Modon est certainement la Méthone de l'antiquité. La position de cette ville est bien choisie, et les hommes durent s'y fortifier de bonne heure. Pausanias, qui la nomme Mothone [1], et Strabon [2] ne doutent

1. *Lib.* IV, *cap.* 35.
2. *Lib.* VIII, *cap.* 4, §. 3.

pas qu'elle ne soit celle que désigne Homère[1] sous le nom de *Pédasos*[2], l'une des sept que promet Agamemnon au bouillant Achille. Le poète la caractérise par l'épithète de *riche en vignobles*, et l'on sait qu'il est toujours fort exact dans ces sortes de signalemens. Il n'existe plus, à la vérité, un seul vignoble dans les environs de Modon, et l'olivier paraît avoir été depuis bien des siècles la culture dominante sur l'extrémité méridionale de la Messénie; mais il ne s'ensuit pas qu'Homère se fût trompé, et l'on sait que le commerce de ses vins, enrichissant Méthone dans les temps reculés, fut même une fois la cause de sa ruine. « Les Illyriens, dit Pausanias, ayant goûté la douceur de com-
« mander aux autres, ne songèrent plus qu'à étendre leur domina-
« tion; ils firent provision de bâtimens propres à courir les mers, et
« après avoir écumé tout ce qui se trouvait à leur portée, ils allèrent
« mouiller au port de Mothone. D'abord, sous l'ombre d'amitié, ils
« envoyèrent dire aux habitans qu'ils venaient pour acheter les récoltes
« de leurs vignes; quelques gens de la ville se pressèrent de les leur
« apporter et reçurent le prix qu'ils en attendaient, ils prirent même en
« retour quelques-unes des marchandises des Illyriens. Le lendemain les
« habitans des campagnes vinrent en plus grand nombre avec leurs vins
« pour faire le même trafic; mais bientôt les traîtres étrangers, voyant
« leur proie dans leurs filets, enlevèrent toute cette multitude, particu-
« lièrement les femmes, et faisant voile pour leur pays, ils laissèrent la
« ville et son territoire changés en un désert. »

On ne sait pas exactement à quelle époque le nom de Pédase fit place à celui dont le Modon moderne est évidemment dérivé. Le témoignage de Pausanias n'est pas une grande autorité sur ce point, quand il raconte que les Mothonéens attribuent ce changement à une fille d'Œneus, fils de Porthaon qui, ayant passé au Péloponèse avec Diomède après la prise de Troie, eut de sa concubine une fille nommée Mothone, « pour moi, ajoute notre auteur, je crois que cette ville a tiré son nom
« d'une grosse roche que les gens du pays appellent *Mothon* et qui

1. Iliad., liv. IX, vers 150 - 152.
2. Écrit *Pédasus* et *Pédalos* par plusieurs, entre autres par Gédoyn, t. I.er, p. 402.

« forme au devant une espèce de rade fort étroite, en rompant la furie « des vagues de la mer dans laquelle on la voit s'avancer. » Méthone favorisa les Messéniens lorsque ceux-ci occupaient le mont Ira[1] pendant la guerre cruelle que leur firent les Spartiates, lesquels se vengèrent en chassant ce qu'il y restait d'habitans pour donner la ville aux Naupliens que Domicratidas, roi d'Argos, chassait, au contraire, de ses États parce qu'ils s'étaient montrés dévoués au parti de Lacédémone. Les descendans des Naupliens y furent trouvés par les Messéniens lorsque ceux-ci revinrent de Sicile pour occuper de nouveau leur première patrie; ces Messéniens qui n'avaient pas voulu, comme on l'a vu plus haut (p. 43), qu'on égorgeât les Zancléens vaincus, eurent encore la générosité de ne pas chasser de Méthone les petits-fils de leurs ennemis.

Dès le commencement de l'empire romain, Méthone, toujours habitée par les descendans des Naupliens, joue encore un certain rôle dans l'histoire, et ses désastres recommencent avec le siége qu'Agrippa en fit par terre et par mer; l'ayant prise, il y fit mourir Bagouas ou Boguas[2], roi des Maurusiens, qui avait suivi le parti d'Antoine, et qui s'était jeté dans cette place. Il fallait qu'après cet événement elle eût conservé quelque importance, puisqu'elle mérita que Trajan, maître du monde, se souvînt d'elle et voulût réparer sa détresse; il accorda des priviléges et des franchises à ses habitans, en leur laissant se choisir un gouvernement aristocratique, qu'ils conservaient long-temps sous les empereurs d'Orient; mais en 1124 les Vénitiens, qui s'étaient emparés de Rhodes, attaquèrent Modon et en firent la conquête : ils la détruisirent, à ce qu'il paraît, de fond en comble, « parce que, dit la chronique de « Morée[3], les Grecs qui y avaient leur marine entravaient, à l'aide « de leurs bâtimens, les opérations maritimes de la république, et « sortaient de ce port pour porter dommage aux places vénitiennes. » Dès l'année suivante la ville rentra sous la domination grecque, mais elle ne se repeupla qu'imparfaitement. On trouve qu'en 1166 seulement elle avait un évêque du rite d'Orient, appelé Nicolas. Environ trente-

1. Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 18.
2. Dion Cassius, *lib.* L, *cap.* 2, p. 611.
3. Traduction de Buchon, p. 127.

huit ans plus tard, les croisés s'étant rendus maîtres de Constantinople, qui devint la capitale d'un empire catholique, il y eut à Modon, dépendant de seigneurs francs, d'autres évêques, relevant du pape de Rome: on conserve depuis cette époque le catalogue de dix-neuf de ces évêques qui se sont succédé sans interruption jusqu'en 1506, que le siége épiscopal fut translaté à Corinthe pour n'y pas subsister long-temps.

La Morée ayant formé, comme on l'a vu dans notre introduction, un État particulier, soumis à des conquérans champenois qui partagèrent le pays en fiefs féodaux, l'évêque de Modon obtint dans cette distribution deux fiefs de chevalier et son chapitre en reçut autant. On trouve dans les documens du moyen âge qu'un Geoffroy de Ville-Hardouin, revenant de la Terre-Sainte avec Renaud de Montmirail, Étienne du Perche et autres gentilshommes français, voulant prendre la route de Constantinople, fut jeté par la tempête dans le port de Modon, et qu'il se proposa d'y séjourner pendant tout l'hiver pour réparer son bâtiment. Ce Geoffroy de Ville-Hardouin était fils de Jean et de dame Clinie, lequel Jean, chef de la seconde branche d'une illustre famille, était frère puîné du célèbre Geoffroy de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne et grand-chancelier, qui ajouta par la suite le titre de maréchal de Romanie à ses précédentes qualifications, lequel est plus connu sous le nom *du Chroniqueur,* parce qu'il est resté de lui une histoire curieuse et naïve de l'établissement de l'empire latin à Constantinople. Le neveu de Ville-Hardouin le maréchal ou le chroniqueur s'était croisé en 1199. « Durant le séjour qu'il fit à Modon, dit du Cange[1], « il se joignit à un seigneur du lieu qui, profitant des troubles de l'empire « en dissolution, voulait se rendre indépendant; s'étant donné réciproquement leur foi et ayant juré alliance, ils conquirent ensemble plusieurs places et étendirent assez loin leur domination. Toutefois « Geoffroy de Ville-Hardouin en jouit peu, car le seigneur grec étant « venu à mourir, son fils parvint à faire révolter le pays contre lui « pour en demeurer seul possesseur. Se voyant ainsi dépouillé de ce « qu'il avait enlevé aux Grecs, Geoffroy vint à l'armée du marquis « de Montférat qui était pour lors au siége de Nauplie de Romanie;

1. Édition de Buchon; t. II, p. 57; et De l'établissement des Français en Morée; p. 36.

« c'est là qu'il trouva Guillaume de Champlitte, l'un de ses meilleurs « amis, auquel il dit que s'il voulait passer avec lui dans la Morée avec « quelques troupes, il leur serait facile de faire de grandes conquêtes, « lui promettant de relever de lui pour la part qu'il en ferait. Ils partirent « ainsi de l'armée du consentement du marquis, emmenant avec eux « deux cents chevaliers d'élite et autres bonnes troupes, et arrivèrent en « Morée, où d'abord ils se saisirent de Modon, qu'ils fortifièrent. Ce fut « là où ils défirent Michel Comnène, duc de Duraz, qui était venu avec « une puissante armée, à dessein de les assiéger dans Modon; ils pour- « suivirent ses débris jusqu'à Coron, et l'ayant prise, Geoffroy demeura « maître de cette ville dont il fit hommage à Champlitte. » Les deux aventuriers ayant ensuite conquis Calamata et la presque-totalité de la Morée, Champlitte prit le titre de prince d'Achaïe qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers 1210. Ville-Hardouin, qui lui succéda et qui s'était jusque-là intitulé sénéchal de Romanie, fut alors désigné sous le nom de Geoffroy Ier, ou le Grand.

On trouve quelque différence entre ce qui vient d'être rapporté d'après le savant investigateur des écrits byzantins, et la manière dont la Chronique de Romanie conte les choses. Selon celle-ci, Guillaume de Champlitte avait déjà soumis le nord du Péloponèse où il avait pris terre près de Patras, le 1.er Mai 1205, quand il fut rencontré par Geoffroy de Ville-Hardouin au siége d'Argos, et non de Nauplie. L'historien de Morée, qui confond notre Guillaume de Ville-Hardouin avec son oncle le sénéchal de Champagne, ou le chroniqueur, ne fait point partir les deux aventuriers du golfe argolique, pour venir directement à Modon, mais il les y fait venir par terre en passant le long des rivages d'Achaïe et d'Élide, où d'abord ils s'emparent de la ville d'Arcadia dont les habitans se sauvent dans le château; ce n'est qu'ensuite que, se dirigeant sur Modon, l'une des douze places fortes du Péloponèse, ils trouvèrent cette ville encore toute bouleversée, et dans le triste état où nous avons vu tout à l'heure (p. 65) que les Vénitiens l'avaient laissée. Il n'est du reste pas dit un mot dans tout le cours de ce récit, qui porte le plus frappant caractère d'exactitude, de Michel Comnène, duc de Duraz, ni de la défaite de sa grande armée.

Pendant le règne de Geoffroy de Ville-Hardouin II, Modon avec Coron passa sous la domination vénitienne, par suite d'un arrangement que fit ce prince avec la république. Geoffroy II, « voulant reprendre « Monembasie, Corinthe et Anaplion, ou Nauplie, sur l'empire grec qui « lui avait enlevé ces places, ne trouva d'autres moyens que la cession « de deux ports de Messénie, pour obtenir les secours de ses alliés, « avec lesquels il fut stipulé qu'en échange desdites villes avec leurs « villages et dépendances, la communauté fournirait au prince deux « galères pour la garde du pays, et paierait la solde de l'équipage, le « prince n'étant tenu qu'aux frais de l'entretien. » Venise envoya donc quatre galères au lieu de deux, et toute la partie méridionale du pays devint sa propriété jusqu'en 1498, que, sous Bajazet II, les Turcs leur enlevèrent Modon; cette ville devait être alors plus forte qu'elle n'avait jamais été, car le siége fut rude, et les assaillans étaient, disent les historiens, au nombre de cent cinquante mille hommes, ce qui pourrait bien être une exagération. C'est pendant cette première période de la domination vénitienne que furent érigés plusieurs bâtimens publics où l'on reconnaît ses traces; nous les avons retrouvées dans plusieurs écussons d'armoiries sculptées sur divers murs, dans les parois d'une grande citerne près de la mer, où se lit une inscription horriblement gravée et que M. Dubois m'a communiquée[1]; enfin, dans une autre inscription sur une maison de la grande place, laquelle fut peut-être un hospice, et où se lit le millésime MCCCCLX. XX OC. En 1686 Morosini la reprit aux Turcs, et elle devint une troisième fois vénitienne, pour demeurer au pouvoir de la république jusqu'en 1715, que les Musulmans y rentrèrent en maîtres pour en être définitivement chassés à leur tour par les Français sous le commandement du général comte Maison. C'est à Modon que débarqua Ibrahim, lorsqu'au mois de Février il vint porter le ravage en Morée; les neuf mille hommes de troupes qui l'accompagnaient furent campés dans la plaine, où nous avons retrouvé les débris de leur camp (p. 59); ils s'y préparèrent

1. 1471 ADDI ZI MASO
MIHIEL ϧANDREA
FRANCESCHO VANVHOU

au siége de Navarin. Les Grecs n'opposèrent aucune résistance à leur descente.

Je vois en marge d'une vieille carte de Morée[1], bizarrement gravée d'après Cantelli, un petit plan du pourtour fortifié de Modon, daté de 1686, l'année même où Morosini s'en rendit maître : ce plan, tout mal fait qu'il soit, peut servir pour retrouver, à travers les améliorations dues aux officiers du génie de l'expédition libératrice des Français en Morée, les travaux qui, depuis la domination des Vénitiens, avaient fait de Modon une sorte de citadelle excellente, relativement aux moyens de siége qu'on pouvait avoir avant l'invention de la poudre et même plus tard. La ville, située sur un cap escarpé, était, comme aujourd'hui, de forme longitudinale du nord au sud, trois ou quatre fois plus étroite que longue, terminée par une tour étagée qui servait de phare, et qui maintenant est la prison militaire. Cette tour s'élève sur un rocher, sorte de presqu'île, dont l'isthme est un pont en pierre, sous les arches basses duquel la mer roule à deux ou trois pieds de profondeur. On l'appelle le fanal. L'entrée de la ville du côté du nord, dite *de terre*, est protégée par une citadelle ou réduit, où le général en chef de notre armée habitait les appartemens qu'avait occupés Ibrahim. Un grand fossé très-large a été creusé dans le roc de ce côté, pour unir la mer extérieure à celle de l'intérieur du port; nous l'avons beaucoup élargi et approfondi, mais cependant l'eau n'y entre qu'à peine par les vents d'est continus et du côté intérieur, qui demeure marécageux et fétide durant presque toute l'année. Un pont de bois assez élevé conduit à la grande porte par-dessus ce fossé; il peut être facilement supprimé au besoin[2]. Le lion de S. Marc, grossièrement sculpté sur une grande pierre carrée, se voit, depuis la conquête de Morosini, incrusté dans les remparts. Le port est formé par un môle évidemment antique, tout ruiné, mais encore solide, parce qu'il fut construit avec d'énormes pierres, qui, pour avoir été culbutées par les tempêtes, ne

1. *Le Peloponèse aujourd'huy la Morée*, etc.; à Paris chez Lefer, quai de l'Horloge, à la Sphère royale, 1705.

2. On trouve le fossé, le port et la porte de Modon gravés à la pl. 1, fig. 2, de la section d'architecture.

s'en sont pas moins tassées de façon à résister très-long-temps encore. Je le regarde comme ayant pour base ce rocher Mothon dont il a été question plus haut (p. 64), et qui d'après Pausanias formait le port étroit où s'abritaient les petites embarcations des anciens[1]. On a cherché ce Mothon dans une autre roche beaucoup plus considérable et près de laquelle nous passerons en allant visiter Sapience (p. 78); mais certainement on a eu tort, puisque celle-ci est à une telle distance de la côte qu'elle ne la saurait protéger en aucune manière ni contre les vents ni contre les vagues.

Le môle fut originairement continu, mais il y existe aujourd'hui une interruption au pied du phare, qui, dans le plan cité de 1686, occupe déjà la partie sud et courbée où ce môle se rattache en figure de faucille; par le côté septentrional, il s'étend jusque vers la hauteur du milieu de la ville où s'ouvre la porte de mer par laquelle les gens du port communiquent avec l'intérieur, et où la douane est établie. Des tronçons de colonnes brisées sont plantés à l'extrémité septentrionale de l'antique jetée du Mothon, et y servent encore à l'amarrage des petites embarcations, qui seules peuvent mouiller en dedans, parce qu'il ne s'y trouve plus guère qu'une ou deux brasses d'eau; on appelle ce mouillage Mandraki : des navires de trois cents tonneaux n'y tiendraient pas, quoi qu'on en ait pu imprimer; mais le Mandraki a été certainement plus profond, et comme le sol y est composé de galets roulés, souvent réduits en très-petits fragmens, il est présumable que son encombrement résulte de l'opposition de deux courans, occasionée par la solution de continuité qui s'est faite au pied du fanal. Tandis que la vague du large s'introduit dans la crique par cette solution de continuité avec une certaine violence, en venant du sud au nord, la continuation des mêmes vagues, brisant à la côte et déferlant en ligne courbe le long des rochers qui supportent les remparts intérieurs, occasionne à son tour une espèce de remous du nord au sud, qui entraîne les corps roulés pour les déposer aux points de choc. La vue que j'ai fait graver à la planche VIII, aidera à comprendre ceci : on y voit la base des murs, contre laquelle

1. Pour compléter ce que je dis ici du môle antique, voir les excellens détails donnés par M. Ravoisié dans la pl. 15 de la section d'architecture.

revient le flot, la tour du phare, sa presqu'île, le môle antique avec sa rupture et les vieux tronçons de colonnes qui témoignent de son antiquité.

Sous la direction de M. le colonel Audoy, le génie français a beaucoup ajouté aux défenses de Modon, en conservant les murs du moyen âge tels qu'on les voit sur le petit plan de 1686, cité plus haut, ainsi que la citadelle, qui pourrait servir de réduit si la place était enlevée par mer; cette citadelle fait toute la force de Modon par le côté du nord. Pour en garantir les approches, on y a fait un bon chemin couvert avec de nouveaux remparts et de beaux glacis.

La ville actuelle de Modon n'a dû être originairement qu'une sorte d'acropole. La cité devait s'étendre beaucoup plus en dehors, et sa première enceinte comprenait certainement presque tout l'espace qui se trouve entre les hauteurs et l'embouchure du torrent, à partir du pont qu'on voit sur celui-ci. Les soubassemens de ce pont sont évidemment antiques, et dans les travaux que faisait le génie pour construire le glacis, j'ai reconnu des traces de vieilles constructions qui répondaient à des murailles extérieures des âges reculés. Ces murailles furent peut-être celles de la première Pédase; maintenant ils sont pour jamais enfouis sous bien des brouettées de terre rouge. Quoi qu'il en soit, tout l'art de l'ingénieur ne pourra faire que Modon devienne autre chose qu'un de ces postes qu'on parvient à mettre à l'abri seulement d'un vigoureux coup de main, la ville étant dominée du côté de l'entrée, et ses murs anciens étant assez mauvais, dans l'intérieur du port surtout. Le siége n'en pourrait être long par terre et par mer, dans le système actuel d'attaque. Quand l'armée française en prit possession, on la trouva dans un état de délabrement complet et misérablement armée; la plupart des pièces qui garnissaient les remparts n'avaient pas d'affûts et gisaient par terre devant des embrasures éraillées, sur des plate-formes exécrables; presque toutes en fer, dataient du temps des Vénitiens, et la rouille en avait tellement attaqué la masse, qu'elles se débitaient en grosses écailles presque jusque dans la moitié de leur épaisseur. M. Dubois a cependant remarqué parmi ces rebuts de jolies pièces en bronze; l'une d'elles était ciselée vers sa

lumière d'arabesques les plus élégantes et qui attestent l'époque où le meilleur goût s'introduisait en Italie dans toute sorte d'ornemens; sur une autre j'ai lu : OPVS CAMILLI. Il y en a où se voient deux lions de S. Marc, dont le corps se termine en queue de poisson, comme la sirène, ce qui indique la suprématie que la république s'attribuait alors sur les mers, et que M. Dubois m'a assuré n'avoir rencontré nulle autre part.

On sait, dit M. de Pouqueville[1], comment le prince Dolgorouki, ayant attaqué Modon (lors de la tentative d'une révolution en 1770), fut abandonné par six mille Maniotes, au moment où la ville allait capituler. Après cette défection, le prince dut, malgré des prodiges de courage, sacrifier son artillerie pour se retirer sur Navarin. « Les Turcs, « ajoute M. Pouqueville, montrent avec orgueil les vingt-quatre pièces « de gros calibre que le général russe fut obligé de leur abandonner. » Le général en chef, comte Maison, me les montra aussi, mais avec cette simplicité qu'y devait mettre un guerrier trop habitué à conquérir de semblables trophées pour en tirer vanité. On a placé en batterie du côté de la mer, celles de ces pièces que le temps n'avait pas mises hors de service.

Vis-à-vis Modon, à une lieue environ de distance, s'élève fièrement au-dessus des flots l'île de Sapience, qui n'est point, comme on l'a imprimé quelque part, la *Sphagia* de l'antiquité, mais qui fut la principale des *Ænuses* ou *OEnusses*[2]. Ces OEnusses forment un petit archipel disposé à peu près vis-à-vis la côte méridionale de Messénie. Leur nom ancien ne viendrait-il pas de celui que portait le fils de Porthaon, dont il a été parlé plus haut (p. 64), et que Pausanias appelle Æneus, en le disant père de Mothone? Elles sont au nombre de quatre; savoir :

1.° VÉNÉTICO (*Théganusse*[3]), la plus orientale et qu'on n'aperçoit

1. Voyage de Grèce; t. VI, p. 68.

2. Pausanias (*lib.* IV, à la fin du chap. 34) mettant le mot au singulier, semble ne désigner qu'une seule OEnusse; mais Pline (*lib.* IV, *cap.* 12) met le pluriel, et veut évidemment parler d'un petit archipel.

3. Pausanias (*loc. cit.*) signale cette île comme déserte.

pas de Modon, est située au sud du cap Gallo (*Acritas promontorium*), à un peu plus de douze cents mètres de distance. Quelques roches sous l'eau ne permettent pas aux fortes embarcations de s'approcher trop de sa pointe Nord, dont les marins doivent se tenir à quatre ou cinq cents mètres; mais on peut avec sécurité traverser par le milieu de la passe que suivit, en 1735, le vaisseau de ligne l'Aquilon. Au sud, à un peu plus d'un tiers de lieue, sont les Fourmigues, écueils au ras de l'eau, lesquels ont occasioné quelques naufrages. Vénético n'est qu'un bloc de grès, prolongement du terrain de Coron, élevé et perpendiculairement taillé dans la plus grande partie de sa circonférence, qui doit être d'une lieue au moins; sa croupe est couverte de quelques buissons, dont la verdure disparaît durant les chaleurs de l'été. « Les « recherches qu'on y a faites, dit M. de Pouqueville[1], n'ont procuré « que la découverte d'un caveau funéraire, entouré de sarcophages de « deux pieds de hauteur, sans couvertures ni inscriptions, ainsi que « des déblaiemens, qui prouvent qu'on y a fait des fouilles. » Boblaye, qui a mouillé tout près dans un caïque, y distingua une source et quelques ruines que son patron assurait être celles de bains antiques.

2.° Cabréra[2], appelée aussi par les Grecs modernes *Skhiza*, qui vient ensuite au sud-est, est beaucoup plus grande que Vénético, non moins élevée, et escarpée dans presque tout son pourtour; elle demeure également déserte à cause de sa sécheresse; je ne sache point que les hommes s'y soient jamais établis fixement, quoique j'y trouve le signe d'un village dans une vieille carte de Nuremberg, reproduite en Hollande sans millésime, signe qu'Arowsmith a conservé. Le nom franc de cette île indique assez que des gardiens de chèvres, dont quelques-unes, s'étant échappées, sont devenues sauvages, s'y rendent parfois dans la saison où le soleil n'a point dévoré la triste végétation qui de loin colore quelques points de sa superficie. Sa constitution géologique est la même que celle de la côte opposée où se terminent les hauteurs orientales du petit bassin Méthonique, c'est-à-dire qu'on

1. Voyage de la Grèce, t. VI, p. 63.

2. Écrit Kabréra dans la carte de Barbié du Boccage, qui ne s'est pas donné la peine de réfléchir sur l'étymologie du nom de cette île.

y trouve, outre le calcaire, de nombreuses alternatives d'argile marneuse et de bancs minces de grès vert. Il y existe, dans la partie du sud, une anse dans laquelle on peut mouiller par quinze brasses d'eau et par tous les vents, pourvu que celui du sud ne souffle point avec trop de violence[1]. Si quelque navire se trouvait dans la nécessité de s'y réfugier, il faudrait qu'il rangeât la côte de bâbord pour éviter trois pointes de roches qui sont sous l'eau, à stribord en entrant. C'est au fond de cette baie qu'on trouve des restes de masures qui paraissent avoir été élevées par des pêcheurs, mais qui n'ont jamais constitué le village idéal que je trouve marqué sur plusieurs cartes.

3.° L'Ile Verte, *Amariani* ou *Santa-Maria*, qui gît précisément entre la précédente et la suivante, n'est qu'un rocher ovale d'un peu plus de mille mètres du nord au sud, sur un peu moins de large : cette île est plus basse que Sapience et que Cabréra; son nom n'empêche point que dès le mois de Mai elle ne présente un aspect d'aridité complet; je l'ai vue à la fin du printemps déjà toute brunâtre et entièrement brûlée par le soleil.

4.° Sapience, enfin, est la plus grande[2], au moins en longueur, car elle a presque deux lieues et demie du nord au sud; elle se rétrécit, dans cette direction, en une langue de terre montueuse, pour former en dedans, c'est-à-dire du côté oriental, une assez bonne rade, où l'on a de dix à vingt-cinq brasses d'un fond excellent à deux encâblures de la côte. C'est en ce point de l'île que se trouve *Porto Longona*, crique assez commode, couverte par le rocher appelé *Spalmador*, et au fond de laquelle on voit les traces d'un village avec quelques citernes; le tout fut protégé par un château probablement vénitien, maintenant tout-à-fait en ruines. Dans la carte d'Arowsmith l'empla-

1. La carte anglaise, dite de Gell, marque le mouillage au nord-est, peut-être en existe-t-il effectivement un en cet endroit de l'île.

2. On voit dans les vieilles cartes, faites d'après les renseignemens des Vénitiens, son nom écrit *Sapienza* ou *Sapianze*, et ce même nom y est donné au cap qui répond à la base du Saint-Nicolo, vers la moitié de la distance de Modon et de Navarin, cap qui maintenant n'a plus de désignation particulière. Dans la carte russe de 1797, cette île est indifféremment appelée Σαπιεντσιαι, Σφαγιαι et Πρώτη; ces deux derniers noms sont des fautes grossières.

Dans la carte anglaise, dite de Gell, on ne fait pas Sapience plus grande que Cabréra, ce qui me paraît être une faute palpable au premier coup d'œil.

cement du village est mal à propos marqué dans le nord de l'île, en face de Modon[1], où nous n'avons rien trouvé qui pût faire supposer que des hommes aient jamais fait la moindre construction, et où même ils eussent rencontré de grandes difficultés pour en faire, à cause de l'âpreté des lieux.

Le mouillage entre Sapience et le continent est excellent et fut autrefois très-fréquenté des navigateurs; une escadre s'y mettrait aisément à l'abri des tempêtes, et pourrait y arriver indifféremment par la passe du nord, entre la terre ferme et l'île; par celle du sud, à gauche ou à droite de l'Ile Verte; ou bien par celle de l'est, entre Cabréra et la côte du port Lambro. Pour mouiller dans cette rade, les vaisseaux et les frégates, s'ils viennent d'Europe, suivent ordinairement la première, c'est-à-dire celle du nord, dite du Mandraki: il peut y avoir une lieue de distance de Modon à Sapience; on trouve entre les deux de six à sept brasses d'eau; la passe est fort saine, en observant seulement de s'approcher beaucoup plus du sud que du continent, à cause de quelques roches qui se prolongent suivant la direction du nord jusqu'à trois ou quatre cents mètres. Le côté où mouillent les grandes embarcations s'appelle le *fer à cheval*, parce qu'effectivement la rive de Sapience y présente à peu près cette forme: on y trouve de dix à douze brasses fort près de terre, où de grandes hauteurs amortissent les vents assez avant dans la baie de Modon; le fond de celle-ci n'est pas moins bon, quoiqu'il y ait quelque danger à y mouiller, parce que les chrétiens et les Turcs, dans les divers combats qu'ils s'y livrèrent, y ont laissé une multitude d'ancres capables de scier les câbles sous l'eau.

Comme je formais le dessein d'explorer Sapience avant de quitter le quartier-général, j'eus la visite du préfet de Modon; il parlait fort bien le français, et s'était fait précéder d'un présent oriental, composé de deux moutons nourris sur les pentes du Saint-Nicolo, et d'une caisse d'oranges venues de Mistra. Depuis le temps où l'ordre et le calme s'étaient rétablis en Morée par la présence des troupes françaises, le gouvernement grec n'avait pas encore trouvé les moyens de former en Messénie d'écoles d'enseignement mutuel. M. le préfet venait présenter

1. L'auteur de la carte de 1807 n'a pas manqué de reproduire cette erreur.

aux membres de la Commission scientifique une souscription pour l'ouverture d'un établissement de ce genre, dont il eût bien désiré pouvoir doter le chef-lieu de son département. L'état-major de l'armée, les officiers de la ligne et les moindres employés de l'administration avaient rivalisé de générosité dans leurs offrandes, voulant tous contribuer ainsi à rapporter chez les descendans des antiques philosophes de la Grèce, ces lumières dont l'Europe doit au moins les premières lueurs à leurs aïeux. Notre don parut à le M. le préfet digne de la mission qui nous avait été donnée, et désirant témoigner sa reconnaissance à mes collègues, il me pria de les inviter au festin grec qu'il se proposait de leur offrir dès le lendemain sur l'île même que je me préparais à visiter.

Le préfet vint donc nous chercher le jour suivant, accompagné de quatre palikars, qui nous formèrent une suite d'honneur. Un bateau à l'arrière duquel se trouvaient étendus les tapis où nous devions prendre place, attendait à l'embarcadaire. Parmi les provisions était un baril rempli d'eau douce, dont on n'eût pas trouvé une goutte, bonne ou mauvaise, au terme de la promenade; un beau mouton vivant et fort gras, attaché par le front au pied du mât, y semblait être comme une victime sur laquelle veillait, armé d'un coutelas, le sacrificateur chargé de l'égorger bientôt; en apercevant cet animal quand nous doublâmes la pointe du môle où se dressaient des tronçons de colonnes antiques, je fus tenté de me croire remonté vers ces temps où, sur la même mer et sur des embarcations pareilles, les premiers habitans de Pédase allaient offrir sur la principale des OEnuses les prémices de leurs troupeaux, afin de conjurer la fureur des vents[1]. Accompagnés de nos palikars bizarrement vêtus, au milieu de marins parlant un langage où se reconnaissaient des mots que nous avait appris le Jardin des racines grecques, il me semblait voir dans chacun de mes collègues de la Commission, un nouvel Anacharsis venant de quelque contrée cyménienne pour chercher des leçons au pays qu'illustrèrent les sept sages.

Le temps était fort beau, et quoique nous fussions seulement dans les premiers jours de Mars, il faisait une chaleur dont nulle brise ne

1. Pausanias dit (*lib.* IV, *cap.* 35) que Mothone était désolée par des vents terribles, et que par cette raison Minerve, qui les fit cesser, y était adorée sous le nom d'Anémotis, d'ἄνεμος, qui signifie vent.

diminuait l'intensité; nous gouvernâmes sur l'île que nous avions en face, et dont nous atteignîmes le mouillage en moins d'une heure. Quoique la mer parût assez unie, il y avait cependant toujours d'assez fortes houles au milieu du canal. Nous laissâmes à gauche un écueil, qui s'élève de cinq ou six mètres, et dont le plateau, de quelques pas d'étendue, est couvert par divers gramens et autres plantes des régions littorales; cet îlot était celui dont nous avons dit tout à l'heure (p. 70) qu'on aurait tort de le prendre pour le rocher Mothon. Je ne vois nulle part que les anciens lui accordassent un nom particulier. M. de Pouqueville qui croit néanmoins y reconnaître la grosse roche de Pausanias, l'appelle Saint-Bernardin et pense qu'il est le produit d'une éruption volcanique!... Boblaye y descendit, et l'a trouvé composé de grès vert, tout rempli de ces agates de couleurs variées qu'on voit sur le rivage opposé roulées en petits fragmens et formant une multitude de brillans galets.

P. Baccuet del. Lith. de Frey. A. St Aulaire lithog.

5 MARS 1829.

CHAPITRE III.

EXCURSION A SAPIENCE. FESTIN HELLÉNIQUE. ENVIRONS DE MODON. SPHACTÉRIE. DÉPART DU NOUVEAU POUR LE VIEUX NAVARIN.

Nous débarquâmes au fond de la courbe en fer à cheval que forme la côte septentrionale de Sapience en se creusant vers son milieu. Il s'y trouve une petite baie sablonneuse[1], dans laquelle notre canot tirait trop d'eau pour que nous y puissions attérir. Il nous fallut donc sauter lestement sur les rochers voisins, dont on doit approcher avec beaucoup de précautions pour ne s'y pas briser, et sur lesquels il est impossible d'aborder pour peu que la mer soit agitée. Étant parvenus à descendre, non sans courir le danger de tomber à l'eau, notre canot alla mouiller à vingt pas en avant de l'arène, qui se prolonge assez loin dans la mer pour qu'à une certaine distance il n'y ait guère que trois pieds de profondeur, tandis qu'un peu à droite ou à gauche, et contre les parties rocheuses où nous avions pris pied, il y avait au moins trois ou quatre brasses. C'est probablement du lieu où nous avions débarqué qu'entend parler M. Pouqueville[2]; mais nous n'y avons pas plus trouvé « les traces « d'un cimetière de pestiférés turcs, que de chaussée recouverte d'une « végétation parasite. » Je crois même pouvoir affirmer qu'il n'existe pas de végétation parasite dans toute l'île de Sapience, du moins en prenant le mot dans sa véritable acception. Il ne s'y trouve pas non plus de bruyères; les arbustes de la famille des éricinées sont d'ailleurs assez peu répandus dans l'Orient et n'y dominent jamais dans les plateaux arides, comme ils le font dans ces landes de l'Europe occidentale, auxquelles on a quelquefois appliqué le nom de *bruyères;* désignation qui donne une assez juste idée de l'aspect de ces landes, mais qui en donnerait une très-fausse, si on l'étendait aux solitudes couvertes

1. Cette petite baie correspond à peu près, dans notre planche VIII, à la direction de la voile blanche d'une embarcation qu'on y voit entre un navire à l'ancre et l'île de Sapience.

2. Voyage de la Grèce, t. VI, p. 66.

par les buissons aromatiques qui forment le caractère botanique des surfaces non cultivées du bassin méditerranéen.

Le fond de la baie était le seul espace où l'on pût parcourir cinquante pas horizontalement et parallèlement à la mer, sur une très-petite largeur; le reste des côtes est composé de rochers escarpés et entassés avec une telle confusion, qu'on n'y saurait trouver un mètre carré en surface qui fût assez uni pour faire commodément deux enjambées. Des branchages secs avaient été accumulés vers l'un des bords de l'enfoncement, comme une provision préparée d'avance à l'usage des marins et des pêcheurs qui, descendus sur l'île, ont besoin d'y faire du feu. Les gens du préfet se mirent sur-le-champ à en allumer, afin d'obtenir un ardent et considérable tas de braises: pendant que le bois flambait en pétillant, on tuait le mouton, qui fut écorché, ouvert et vidé avec une rapidité surprenante. Son corps fut ensuite frotté extérieurement et intérieurement de graisse et de sel; on l'empala, à proprement parler, au moyen d'un long pieu façonné avec un échalas choisi parmi les arbrisseaux du lieu; deux fourches taillées dans un tronc de lentisque servirent à supporter la broche improvisée. Les entrailles de la victime, nettoyées, bien épicées et coupées en rouelles, furent enfilées dans les plus longues baguettes qu'on pût obtenir des myrthes d'alentour, et réservées pour être rôties à grand feu, quand il en serait temps, c'est-à-dire un quart d'heure avant que la grosse pièce du festin fût entièrement cuite. M. le préfet nous prévint que toutes ces viandes que nous venions de voir mourir seraient tendres et exquises dans deux heures tout au plus, mais qu'il fallait les manger à point si nous voulions avoir une idée exacte des délices que peut offrir un festin hellénique ou repas de klephte.

Ce nom de klephte désigne aujourd'hui, à proprement parler, un conquérant de grand chemin, un voleur à main armée; il se prend en mauvaise part: dans l'origine, et naguères même, il fut au contraire honorable et répondait à celui de héros. Le peu de Grecs qui savent qu'il est question dans les temps de leur histoire primitive des Dioscures, de Persée, d'Hercule, de Thésée, d'Oreste et autres grands redresseurs de torts, disent que ces illustres anciens étaient de puissans klephtes,

et plus d'un capitaine de nos jours se les propose pour modèle. Lorsque je conduirai le lecteur chez le célèbre Colokotroni, je donnerai quelques détails sur ces klephtes modernes, qui prétendent être les imitateurs des forts de la Grèce héroïque, comme je dirai ingénument ce que sont les palikars, lorsque sur les ruines d'Éleusis je visiterai dans son camp Vaso, l'un de leurs plus dignes chefs; je dois aujourd'hui me borner à décrire Sapience, à relever les erreurs singulières dans lesquelles on est tombé au sujet de cette rocailleuse solitude, à collecter ses productions naturelles, à mesurer la hauteur de son plus grand pic, à prendre enfin sur sa rive le dîner de héros ou de voleur que nous y faisait préparer le préfet de Messénie.

On vient de voir que Sapience, qui est la plus grande des Œnuses de l'antiquité, est aussi la seule de ces îles qui porte des traces certaines d'un établissement des hommes avec les ruines de son château; la privation d'eau en a chassé les habitans, et quand il y existerait des sources, comme il s'y trouve à peine en quelques endroits de la terre végétale capable de lier les rochers dont elle est un amas, on n'en pourra jamais obtenir assez de ressources agricoles pour nourrir seulement une population de vingt familles. C'est pourtant cette île de Sapience sur laquelle des personnes sachant lire et écrire, puisqu'elles ont fait des livres, et qui rêvaient la résurrection de l'ordre de Malte, jetèrent dernièrement leur dévolu, pour établir la capitale d'un nouveau grand-maître; il est vrai que c'était en attendant mieux. Je lis dans un ouvrage où ce sujet est traité gravement[1], le passage suivant, qui prouve à quel point ceux qui s'entremirent dans une telle affaire, connaissaient peu ce dont ils parlaient; c'est l'ordre souverain lui-même qui, *sous l'autorité de notre Saint-Père le Pape*, s'adresse à ses agens ou commissaires près du gouvernement grec. « Ce qui importe le plus à l'ordre, est-il dit dans « une de ses notes officielles, c'est d'avoir d'abord un chef-lieu en « propre, quel qu'il soit; car, dès qu'il aura planté son pavillon « dans une île ou sur un rocher, la France lui rendra vingt-neuf

1. Mémoires historiques et militaires sur les événemens de la Grèce, jusqu'au combat de Navarin; Paris, 1828, chez Brissot-Thivars.

« millions de biens non vendus, la Belgique seize, la Sardaigne huit « environ, d'après l'assurance qui vient d'en être donnée à notre « commissaire M***. C'est pourquoi il faut tenir essentiellement à « se faire céder de suite les îles Sapienza, composées de trois îlots, « dans lesquels se trouvent deux bons ports. Le rocher du milieu, ap- « pelé l'Ile Verte, peut servir pour un lazareth. » Et plus loin on lit[1] : « Il faudra non-seulement se procurer tous les détails qui concernent « les îles susdites de Sapienza, mais encore y aller en personne, et « prendre note du climat, de la nature du terrain, de sa fertilité, « des grains et denrées qu'on y récolte, de la qualité des eaux, des « pluies et des vents qui y règnent, de la position des villages, du « nombre de leurs habitans, de leur naturel, du commerce, et des rap- « ports qu'ils ont avec la Morée et les étrangers, etc. » Enfin, les régé- nérateurs de la chevalerie dans l'Orient comptent, quelques pages après, pour fournir aux premiers frais de leur établissement dans les îles de Sapienza, sur le revenu que donnent les douanes du petit archipel. Il fallait que l'appât d'un emprunt de plusieurs millions qu'on cherchait à négocier sur de pareilles bases, et dont on promettait une part au gouvernement grec d'alors, tentât beaucoup celui-ci, puisqu'on voit l'un de ses ministres entrer en pourparlers avec les auteurs d'un plan où les habitans, les villages et les douanes des îles Sapienza sont mis en ligne de compte.

Si le choix de Sapience pour chef-lieu d'un empire chevaleresque est une idée véritablement bouffonne, la possession de cette île par l'Angleterre serait une chose très-sérieuse, et à laquelle les cabinets d'Europe paraî- traient avoir tacitement consenti sans en connaître le danger. Quand des nécessiteux qui voulaient extorquer de l'argent à cette espèce de dupes avides qui se jettent si légèrement dans tous les emprunts pu- blics, donnaient une importance illusoire à des rochers, les cabinets de l'Europe ignoraient sans doute que ces rochers existent et qu'ils ont leur importance réelle. Depuis qu'en se faisant adjuger l'archipel Ionien, la Grande-Bretagne a stipulé que toute île située sur les côtes

1. T. Ier, p. 213.

du Péloponèse, de Corfou jusqu'à Cérigo, serait considérée comme ionienne, et lui serait conséquemment acquise; Sapience, l'Ile Verte, Cabréra et Vénético, font partie des possessions de cette Angleterre dont les prétentions s'étendent jusques sur Prodano et sur Sphactérie.[1] Il n'est pas jusqu'aux écueils de Trinissa, ainsi qu'au rocher de Marathonisi, où se voit le château du général mainote Dzanetaki, qui ne pussent être considérés comme des ioniennes au même titre, lorsqu'une compagnie de Londres songera à s'approprier les revenus du bassin de l'Eurotas. Si donc la Grèce constituée devenait jamais florissante par le commerce, que ses habitans parvinssent à tirer de leur propre pays de nombreux objets d'exportation, à construire des navires dans leurs ports pour transporter ces objets, ou que des vaisseaux étrangers trouvassent quelque profit à les y venir prendre, l'Angleterre, avec des forts sur Prodano, sur la pointe de Sphactérie, à Sapience ou Vénético, à Marathonisi, enfin à Cervonisi, entre Cérigo et l'extrémité sud-est de la Morée, avec des forts, dis-je, sur tous les rochers de son pourtour, intercepterait, quand lui en prendrait fantaisie, toute communication avec les côtes d'Élide, la baie de Navarin, le port de Modon, les golfes de Messénie ou Coron, et de Laconie ou Kolokythia? Nul ne pourrait doubler les caps Thénare ou Maléa sans la permission de l'amirauté de Londres; et qu'on n'allègue point que les îlots déserts sur lesquels je voudrais appeler la sollicitude des puissances qui ont intérêt à ce que la navigation de la Méditerranée ne tombe pas définitivement tout entière au pouvoir d'une seule; et qu'on n'objecte pas, dis-je, que ces îlots n'offrent aucune ressource pour que des populations s'y puissent établir : ce ne sont pas des populations qu'on y établirait, mais d'imprenables batteries, armées de gros calibre, avec tous les moyens nécessaires pour abriter ses propres flottes et brûler celles des autres. Ce n'est point pour son importance commerciale que la compagnie, sous la protection de la métropole, fit autrefois de Sainte-Hélène, dans l'Atlantique, une forteresse inexpugnable; ce n'est pas pour protéger la ponte des tortues qu'elle a récemment occupé

1. Voyez l'état nominatif des îles et écueils composant le gouvernement des îles Ioniennes, dans l'Atlas de l'histoire de ces îles; chez Dondey-Dupré. Paris, 1823.

l'Ascension : quand elle prend possession d'un rocher, la Grande-Bretagne entend que la mer qui le baigne lui demeure assujettie dans la vaste étendue de l'horizon dont il est le centre. S'il n'existe pas de possibilité d'en obtenir des récoltes, elle y accumule des magasins de vivres; si l'eau de source y manque, elle sait bien y creuser des citernes; et si par une influence particulière du climat, la pluie même n'y tombait jamais, elle saurait encore dérober de liquides tributs aux brumes humides des nuits[1], comme les habitans primitifs de l'île de Fer en obtenaient des feuilles d'un arbre révéré de leurs montagnes[2]. Il est donc certain qu'on verra des léopards sur les moindres îles voisines de la côte de Morée, dès qu'il sera jugé nécessaire à Londres d'y planter la bannière d'Albion; et ses droits, tacitement consentis sur Sphactérie et sur Sapience particulièrement, lui assurent dans l'avenir la possession des ports de Modon et de Navarin, enlevés aux Musulmans par des baïonnettes françaises. Quoi qu'il en soit, sans songer que nous fouillions le sol anglais, et pendant qu'on préparait le festin, chacun de nous se mit à escalader gaîment les blocs de pierre qu'il trouvait devant soi. J'avais établi une station barométrique au bord de la mer, sur la plage sablonneuse; MM. Pector et Delaunay portèrent l'autre instrument sur le point culminant de l'île[3], et de la comparaison de nos observations il est résulté deux cent quatre-vingt-cinq mètres de hauteur au-dessus du niveau de la vague pour ce pic. M. Despréaux, quoique malade, récolta les plantes. MM. Boblaye et Virlet étudièrent le terrain, et le trouvèrent en tout tellement semblable à celui du Saint-Nicolo, qu'ils n'hésitèrent point à prononcer que l'île entière n'était qu'un prolongement de cette montagne, tandis que nous avons reconnu dans Cabréra et Vénético le grès vert des hauteurs opposées (p. 73). Baccuet crayonna le profil de la côte de Messénie, et M. Brullé, cherchant des insectes, n'en captura qu'une douzaine qu'il avait déjà rencontrés aux environs

1. A l'Ascension, rocher privé de sources, non moins âpre que Sapience, c'est au moyen de toiles vernies, qui forment la couverture d'une étable à bœuf, que l'on obtient, pour désaltérer les animaux, l'eau qui se condense à la surface de ces toiles, pour couler en gouttes dans un réservoir qui finit par en contenir plusieurs tonnes.

2. Essais sur les îles Fortunées, chap. IV, p. 220.

3. J'ai eu soin de signaler ce sommet dans la planche VIII.

de Modon; il trouva que la vanesse belle-dame, seul papillon de l'île, s'y rencontrait en plus grand nombre que partout ailleurs : ainsi Sapience fut en peu d'heures explorée sous tous les rapports.

Évidemment sortie du fond des mers par suite d'un bouleversement général dont les contrées voisines portent l'empreinte, résultat d'un immense fracassement longitudinal qui, entre les trentième et quarante-cinquième parallèles fendit d'Orient en Occident un ancien continent pour interposer notre Méditerranée entre deux continens distincts, Sapience n'a pourtant rien de volcanique. La personne dont un auteur estimable intercale dans ses écrits une notice sur l'île qui nous occupe, en donnant cette notice « comme modèle à suivre par les voyageurs qui « seront appelés à visiter l'Archipel [1] », s'est donc trompée quand elle y a vu le résultat d'une éruption; elle s'est également trompée sur tout ce qu'elle dit du reste du pays, où nul de nous n'a reconnu ni traces de maçonnerie antique, ni grottes retentissantes comme des nefs d'église gothique, avec des pavés sous-marins en manière de tapis de Perse, etc. Sapience, dans toute son étendue, et de ses racines à son faîte, appartient, comme il a été dit tout à l'heure, au système entièrement calcaire du mont Saint-Nicolo.

En s'élevant droit devant soi du fond de la baie, on gravit par des pentes un peu plus accessibles que celles de tout le reste du pourtour; mais ces pentes n'en sont pas moins fort difficiles à escalader; nous trouvâmes en haut une manière de col, liant le point le plus élevé de l'île et les remparts abruptes des sommets de gauche. Derrière un grand fragment de rocher, qui forme un monticule dans cette direction, je parvins à l'origine d'un petit vallon, descendant vers l'une des criques inabordables du Nord; quelques gros troncs d'arbres, qui ont été coupés et brûlés sur place, y demeuraient charbonnés comme des traces d'une destruction récente; et probablement sous leur ombrage quelque pauvre grec, vivant dans une mauvaise caverne du voisinage, avait cultivé les interstices des pierres; ce que je supposai à l'avoine usuelle, aux beaux lupins, aux pois comestibles, ainsi qu'à plusieurs touffes de

1. Voyage de la Grèce, t. VI, p. 64.

blé que j'aperçus fleurissant çà et là : j'y trouvai aussi le cadavre d'un cheval mort depuis peu. On jette souvent de ces animaux avec des chèvres malades sur Sapience avant la saison des pluies, dans l'espoir qu'ils s'y rétabliront sans coûter le moindre soin à leur propriétaire. Quand on ne parvient pas à les reprendre, lorsque rétablis ils sont devenus trop agiles, ils meurent ordinairement de soif vers la fin de l'été où l'eau vient à manquer entièrement.

La Mandragore, parée de ses fleurs printanières, mêlées aux fruits provenus des fleurs de l'automne passé, les oignons souvent énormes de la scille maritime, de jolis iris d'un bleu tendre, des anémones d'un rouge vif, et autres plantes que nous avions déjà observées sur le col de Navarin, formaient le fond de la végétation locale, où dominaient par leur prodigieuse quantité, les plus élégans cyclames que j'aie jamais rencontrés.

Ce fut entre les fentes des pierres qu'ornaient les corolles penchées et les feuilles peintes de ces cyclames, que je surpris pour la première fois un reptile des moins connus, et qui jusqu'ici n'avait guères été trouvé authentiquement qu'en Sibérie. Je veux parler du shelptopusik de Pallas[1]. Ce lézard serpent commençait à sortir de son trou, soit pour se réchauffer aux rayons du soleil déjà ardent, soit pour obéir à l'influence amoureuse de la nouvelle saison. Comme il n'existait encore de cet animal que de mauvaises figures, où il est représenté roulé, et que je ne l'avais point vu dans les galeries du Muséum, où l'on ne le possédait point, je ne le reconnus pas d'abord, et n'osant, dans la crainte qu'il fût venimeux, me jeter sur lui pour le saisir, je l'assommai d'un coup de crosse de fusil, qu'il ne fit pas de grands mouvemens pour éviter : je fus bien fâché de ne l'avoir pas pris vivant, lorsque, lui ayant ouvert les mâchoires, je reconnus qu'il ne s'y trouvait point de crochets. L'individu que je venais de tuer sera décrit soigneusement par M. Valenciennes dans la partie erpétologique du présent ouvrage, et figuré avec son squelette dans la troisième série de nos planches ; il avait plus de deux pieds de longueur. Sa couleur uniforme tirait sur le marron pâle; sa

1. *Pseudopus Pallasii*, Cuv., R. A., 2.e édit., t. II, p. 69. *Lacerta apoda*, Pallas, *Nov. com. Petr.* XIX, pl. IX, fig. 1 ; Voyage, t. V, p. 492. Encycl. méth., *Reptiles*, pl. 12, fig. 7.

tête était assez grosse; il s'amincit régulièrement en une très-longue queue; ses écailles à peu près carrées, polies et luisantes, lui formaient une sorte de cuirasse assez dure; un repli longitudinal s'observait de chaque côté des flancs et paraissait plus profond à la partie antérieure; son œil, fort beau, n'était pas celui d'un animal ordinaire ou d'une brute; car selon que le shelptopusik l'ouvre entièrement ou qu'il le voile au moyen d'une ou deux de ses trois paupières, il lui donne diverses expressions empreintes de plus ou moins de douceur. C'est sans doute à cause de ce regard que les paysans de la Morée ont imaginé sur le reptile qui nous occupe des contes extraordinaires. Ils le disent être « une traîtresse « couleuvre qui, par la suave lenteur de ses mouvemens et la douceur « de ses yeux, cherche à inspirer de la confiance à l'homme et aux « animaux durant six jours de la semaine; on peut alors le toucher « sans danger, il se montre même caressant; mais le septième jour, « ordinairement le samedi, il fait mourir sur-le-champ par sa piqûre « l'imprudent qui, ne sachant pas sa malice, s'en est laissé approcher. » Pour le naturaliste qui ne croit pas plus à la trahison du shelptopusik qu'à sa piqûre mortelle, cet animal n'est pas moins l'un des plus intéressans de sa classe, où il établit un passage entre deux ordres de créatures : son aspect extérieur est celui des serpens, qui tous sont privés de pattes; mais il conserve des pattes de lézard seulement à sa partie postérieure : celles-ci n'y sont à la vérité que rudimentaires, et si peu visibles que je ne les aperçus point alors; mais de tels membres, tout imparfaits qu'ils puissent être, ajoutent une importante preuve à cet axiome promulgué par l'immortel législateur des sciences physiques, le grand Linné : « que la nature ne fait point de sauts. » En effet, soit qu'elle ait procédé des ophidiens aux sauriens, ou des sauriens aux ophidiens[1], pour introduire les pattes dans son ensemble, la nature n'a pas changé de marche, puisqu'elle a essayé tous les degrés de combinaison, et qu'entre les genres qui forment le passage des apodes, ou sans pieds, aux tétrapodes, ou à quatre pieds, il en est qui n'ont plus que deux pieds et qui sont conséquemment bipèdes, et ces deux pieds

1. Des serpens aux lézards, ou des lézards aux serpens.

sont seulement ceux de devant pour les uns, tandis qu'ils sont ceux de derrière chez d'autres.

Nous avons retrouvé plus tard en Morée un second shelptopusik, qu'avait précédemment découvert M. le capitaine de vaisseau Durville[1]; il est plus petit, d'une tout autre couleur, et sera également décrit par M. Valenciennes et figuré dans la partie zoologique de notre ouvrage. Le shelptopusik de Durville paraît être plus rare que le grand; je ne l'ai rencontré que deux fois, tandis que dans les environs de Modon et dans les décombres du vieux Navarin, on trouvait l'autre très-fréquemment. Nous avons rapporté le shelptopusik de Pallas dans notre maison de Modon, où son extrême douceur en faisait pour ainsi dire une espèce domestique ; il montrait un certain appétit pour les œufs durcis; l'un de ces reptiles avala trois ou quatre jeunes souris, dont on prit la nichée dans une boîte à chapeau. Plusieurs parvinrent à s'échapper, mais les plus beaux ont, malgré leur innocence, trouvé la mort dans un baril d'eau-de-vie où tant d'autres pauvres bêtes ont été noyées.

Au centre de la partie septentrionale de Sapience, entre les trois sommets qu'on y distingue dans la vue que nous en donnons, et de l'autre côté du col sur lequel j'avais trouvé le premier shelptopusik, nos regards plongèrent dans un bassin arrondi sans issue, environné de pentes plus ou moins rapides et qui présentait, seulement avec des proportions moindres, l'aspect de ce cirque dont il a été question, lorsque sur les frontières des Bouches-du-Rhône et du département du Var nous nous sommes arrêtés un moment sur la plaine de Cujes (p. 5 et suiv.) : on eût dit, à sa forme, un grand cratère de soulèvement, surtout par le côté de l'enceinte qui nous restait à gauche en y descendant par la contrepente du col et dont l'escarpement est assez brusque. Nous en trouvâmes le fond uni comme une table, composé d'un sol rougeâtre qui s'y est accumulé aux dépens des hauteurs environnantes par l'action des eaux pluviales; à sa surface saillaient à peine quelques pointes de blocs calcaires enterrés par leur base : cette plaine,

1. *Pseudopus Durvillii*, Cuv., R. A., 2.e édit., t. II, p. 69, où l'on ne trouve absolument que l'indication de cette jolie espèce, sans un mot qui la pût faire distinguer.

qui doit avoir un quart de lieue environ dans son grand diamètre, pourrait devenir l'assiette d'une assez jolie propriété, abritée de tous les vents, si l'on parvenait à trouver quelque source dans son étendue. La partie centrale forme une sorte de prairie couverte de graminées rigides, indicatrices d'un sol où les eaux pluviales stagnent pendant un certain temps. Elle était alors comme une nappe de verdure dont la fraîcheur réjouit nos yeux; des traces sinueuses indiquaient au travers l'existence de ruisseaux qui paraissaient converger vers un lieu où commençaient des bouquets d'arbustes, dont plusieurs ne laissaient pas que d'être assez élevés. C'est sur ce point que je me dirigeai à l'instant; j'y parvins aisément en suivant le lit d'un petit ravin, dont je trouvai l'origine déjà desséchée au point même où commençait la partie plane du bassin : il y existait un katabotron creusé dans la terre rougeâtre; ce katabotron consistait en un trou de trois ou quatre pieds de diamètre, dans lequel, directement sous l'ouverture, à dix ou douze pieds de profondeur, se voyait un gros bloc blanc et dépouillé de roche calcaire, semblable à celle des sommets pelés d'alentour: deux ou trois de nous y pénétrèrent, et reconnurent qu'il y avait quelque danger dans la descente; car au pourtour de la roche, dont les dernières eaux, en s'engouffrant, avaient sans doute lavé la pointe, on discernait des galeries rapidement inclinées et ténébreuses, où l'on eût fort bien pu glisser et disparaître sans pouvoir deviner quelle était leur profondeur. Sur les parois ombreuses du puisard croissait une jolie petite fougère (*grammitis leptophylla*) d'un vert tendre et d'une contexture délicate, qui semble ne jamais s'éloigner beaucoup des régions maritimes tempérées, quoique cette plante ait été retrouvée jusques dans les environs de Brest, vers la pointe de l'Armorique. Comment, lorsque durant deux mois peut-être le katabotron de Sapience sert d'entonnoir à l'eau des pluies, et que ses bords doivent être délayés et charroyés par d'assez forts courans, les racines ou les graines d'un végétal si délicat s'y peuvent-elles conserver? On retrouve cette même fougère jusques assez avant dans le mois de Mai sur la terre fraîche ou contre les pierres humides des pentes voisines du bord de la mer et peu élevées au-dessus de son niveau; je l'avais autrefois observée dans les environs

du Férol, en Galice, et surtout en Andalousie; M. Durville l'a recueillie jusques sur le Néokaiméni de Santorin, où elle avait disparu à cause de l'arrière-saison, quand je visitai ce volcan.

De l'autre côté du katabotron, les oléastres, les myrthes, les alaternes, des chênes à feuilles persistantes, un rosier à feuilles luisantes qui n'était point encore fleuri, et des arbousiers surtout, formaient des bocages presque aussi hauts que le sont nos taillis de France quelques années après la coupe. Il y existait des ombrages dans toute l'étendue du terme avec une végétation assez semblable à du gazon et que le soleil avait jusqu'alors respectée; en un mot, je trouvai en cet endroit de l'île déserte les élémens d'un joli jardin anglais, et j'eusse été tenté de l'y tracer, s'il y eût existé la moindre fontaine. Si par le moyen d'un puits artésien on pouvait arroser une telle solitude, elle serait digne de devenir la retraite d'un sage; mais comme nul sentier n'en perçait encore les hautes et odorantes broussailles, je me lassai bientôt d'en traverser les épais fourrés, où je déchirais mes habits, sans récolter aucune production naturelle qui me fût inconnue; je redescendis donc vers le katabotron par le lit d'un torrent formé d'échelons rocailleux qui doivent être de nombreuses cascades en Décembre et Janvier. Il ne s'y trouvait alors pas d'eau; mais l'ombre et la fraîcheur y favorisaient la végétation du cétérach, de quelques polypodes vulgaires, d'une hépatique et surtout de touffes en gazon du lycopode denticulé, plante des pays chauds qui végète jusques sur divers points des côtes de Provence, que je vis, il y a bien long-temps, pour la première fois aux Canaries, que j'avais récoltée depuis à Saint-Juan d'Alfarache, dans les environs de Séville, et qui est certainement l'un des végétaux les plus élégans qu'on ait récemment introduits dans nos serres.

Nous prîmes, en regagnant la direction du rivage, quelques nouveaux shelptopusiks : j'aperçus une perdrix que je ne pus tirer, et je cherchai vainement sous divers buissons de ces tortues qu'on m'avait assuré devoir se trouver dans l'île; il ne serait pas surprenant qu'il y en existât en effet, puisque j'ai revu depuis, dans un ruisseau de l'île de Tino, cette espèce d'émide nouvelle que nous trouverons tout à l'heure dans le torrent de Modon. Les bords de la mer, dont j'explorai

aussi les récifs, m'offraient quelques polypiers et des hydrophytes intéressans, quand un coup de fusil, signal dont nous étions convenus avec le préfet, réunit tous les membres de la Commission vers le point où nous avions pris terre. Ma montre disait quatre heures, le thermomètre de Réaumur marquait 16 degrés, le temps était délicieux, et chacun apportait avec soi cet assaisonnement que les anciens Lacédémoniens regardaient comme indispensable pour apprécier l'excellence de leur brouet noir.

Par les soins de l'ordonnateur du repas, un tapis de Turquie se trouvait étendu sur le seul espace uni qu'on eût découvert parmi de grands quartiers de pierre à demi cachés entre de tortueux lentisques; les derniers et tendres rameaux de divers arbustes avaient été coupés pour former une espèce de litière centrale, sur laquelle le mouton que nous avions vu saigner, écorcher et empaler dans la matinée, fut posé fumant, tout entier et rôti à faire envie. Le ventre, qu'on avait d'abord ouvert pour vider l'animal, avait été ensuite cousu au moyen de quatre points de suture formés des quatre pieds, entortillés de bandelettes d'entrailles; les rognons soigneusement retirés en dehors paraissaient sur les reins dorés comme deux boules plus blanches; une botte d'ache sauvage fut mise en travers dans la gueule du mouton au moment de le servir. Des assiettes de terre étaient rangées contre la litière de feuillage, sur le tapis même, où restait encore juste la place nécessaire pour que les convives se pussent accroupir tout autour à la manière de nos tailleurs quand ils travaillent sur leur établi. Les Grecs, qui ne se servent jamais de chaises, ne connaissent conséquemment point notre manière de s'asseoir; ils croisent leurs jambes, chacun de leur pied se plaçant sous l'une des cuisses en pliant les genoux, ce qui est horriblement gênant quand on n'y est pas habitué, impossible même pour peu qu'on ait des pantalons modérément serrés.

Un palikar se chargea de découper la pièce du milieu, ce qu'il fit très-adroitement avec ses doigts et après avoir donné seulement quelques coups de son yatagan à travers les principales jointures de la colonne vertébrale ou des cartilages du sternum. Il arrachait particulièrement les côtes avec une merveilleuse dextérité; je n'ai vu depuis qu'un autre

palikar chez Colokotroni, et l'espèce de maître-d'hôtel mainote du puissant Mourdzinos de Scardamula, qui s'en tirassent avec la même adresse et qui missent en autant de fragmens un gros animal, sans employer ni couteau, ni fourchette. Il fut décidé à l'unanimité que les klephtes étaient les hommes de la terre qui s'entendent le mieux à faire cuire ainsi qu'à découper les moutons. Flatté du compliment, l'écuyer tranchant et déchirant nous assura que ce qu'il exécutait sous nos yeux ne pouvait donner qu'une imparfaite idée de son savoir-faire ; « j'ai, dit-il, été de la maison de Panagioti Yatracos, que vous verrez « à Mistra : on faisait bonne chère alors chez ce général, où j'ai vu « rôtir des veaux dans lesquels on mettait un gros mouton, contenant « un plus petit mouton, puis un lièvre, puis un plus petit lièvre; enfin, « jusqu'à un oisillon, et le tout cuisait à merveille, jusqu'au petit « oiseau, sans compter que je découpais le tout aussi bien que vous « venez de me voir cuire et servir ce simple morceau. » En admirant le talent d'un si habile homme, que par la suite Yatracos m'a dit avoir été effectivement de ses gens, chacun fit, en bien mangeant, l'éloge des morceaux. Les κοκορετζι (*cocoretzi*) ou brochettes d'entrailles furent servies à leur tour, accompagnées de cette espèce d'ache sauvage dont il a tout à l'heure été parlé, et qui fut répandue par poignées sur le couvert. On sert ce végétal sous le nom de salade, quoiqu'on ne l'accommode en aucune manière, les Grecs le mangent absolument comme les troupeaux broutent l'herbe.

Le préfet avait aussi fait pêcher, durant notre promenade dans l'intérieur, et *des fruits de mer*, comme on les appelle dans tout le bassin de la Méditerranée, nous formèrent un second service, où parurent des oursins, la tonne cannelée et de gros buccins[1]; ces deux mollusques bouillis dans leur grosse coquille étaient non moins coriaces que l'eût été du vieux cuir. On nous servit aussi de cette pinne marine hérissée[2], qui est la plus grande des bivalves de nos côtes européennes, et dont on trouve communément les plus beaux individus en Morée et dans

1. *Dolium galea*, Lamarck, An. sans vert., t. VII, p. 259; et *Triton variegatum*, p. 178.
2. *Pinna nobilis*, Lamarck, An. sans vert., t. VI, p. 131.

le golfe de Tarente, partout où le fond n'est pas uniquement composé de roches. L'animal était cru, coupé par bouchées, où la chair conservait toute sa vie, car on la sentait se contracter douloureusement entre les dents. Ces morceaux nageaient dans les valves servant de plats, à travers une eau imprégnée d'humeurs visqueuses et comme sanguinolentes, dont on avait relevé la salure naturelle avec force poivre et du vinaigre. L'addition de haut goût ne rendait pas le ragoût meilleur et n'avait pas plus tué les lambeaux de la pinne qu'une espèce de crustacé du genre pontonie, lequel pourrait bien être le pinotère des anciens, ainsi nommé par le grand Aristote de ce qu'étant essentiellement parasite, c'est dans l'intérieur même des pinnes marines qu'on le voit élire domicile. Je me hâtai d'envoyer la pontonie de Sapience à M. Guérin, qui la décrira et en donnera la figure dans la partie zoologique du présent ouvrage, sous le nom d'Hétérochélide (*Pontonia heterochelis*) que je lui imposai, parce que l'une des pattes chélifères y est toujours comme avortée et moins considérable que l'autre; ce qui n'empêche pas la pontonie de pincer très-fortement avec toutes deux. Ce crustacé, qui n'a pas moins d'un pouce de long et qui présente quelque chose des airs d'une crevette, est d'un rose lavé et un peu diaphane tant qu'il n'est pas mort; il devient blanchâtre et opaque dans la liqueur: fort agile, nageant et sautant même avec vivacité, il n'inspire aucun dégoût aux Grecs, qui le croquent vivant parmi les lambeaux de son hôte, et quand il vient à leur pincer jusqu'au sang les lèvres ou l'intérieur de la bouche, ils disent que la sauce est simplement un peu plus piquante que s'il n'y avait eu que des épices. Nous en fîmes l'expérience, et comme pour ma part je la trouvai plus douloureuse que je ne l'aurais supposé, je me suis bien promis de ne plus la renouveler et de ne jamais remanger de pinnes avec leurs pontonies vivantes.

Rarement les klephtes se servent de fourchettes, qui peuvent devenir des armes; le préfet, comme les chefs les plus puissans, à la table desquels nous nous accroupirons par la suite, ne nous en ont donné que de vieilles, très-communes, en fer ou de bois; le luxe de l'argenterie est absolument inconnu chez les Grecs. C'est je crois Mourdzinos qui m'a raconté la fin tragique d'un capitaine du magne méridional,

assassiné dans son pyrgo à la suite d'un repas, par ses convives, dont la cupidité fut tentée par des couverts en plaqué qu'il s'était procurés à Zante, et dont il avait eu l'imprudence d'étaler à leurs yeux la magnificence trompeuse. On ne met pas non plus de couteaux à chaque place, tout Grec portant le sien pendu à sa ceinture, ainsi que sa coupe pour boire. Le préfet avait fait donner une serviette à chacun de nous, c'était une addition toute européenne à son festin hellénique; nous n'en avons point retrouvé dans les banquets qui nous ont été offerts par la suite, et dans lesquels des bandes de toile larges d'environ un pied, longues de plusieurs aunes, les remplaçaient, en s'étendant à la ronde comme une écharpe sur les genoux des convives. Les serviettes carrées sont réservées pour l'usage de la toilette, et ne s'emploient guère que lorsqu'un étranger arrivant dans une maison où l'on prétend le bien accueillir, l'hôte lui en offre une après que ses gens lui ont présenté un bassin, du savon et de l'eau pour qu'il lave ses mains. Dans les repas on emploie toujours la grande pièce de toile commune à tous, et qui souvent chez les gens riches est chargée de broderies en or lamé.

Lorsque nous rentrâmes à Modon, dans la soirée, on nous apprit qu'il était arrivé à Navarin un navire de France. M. de Rohan-Chabot, qui en avait profité pour revenir en Grèce, apportait au quartier-général les récompenses dont le gouvernement du Roi comblait l'expédition libératrice. Je m'empressai d'aller féliciter le chef de l'état-major qui se trouvait élevé au grade de lieutenant-général, ainsi que MM. Trézel et Cubières, faits maréchaux-de-camp; ces trois promotions particulièrement causèrent une véritable joie dans l'armée, qui appréciait singulièrement le mérite militaire et les rares qualités sociales de MM. Cubières, Trézel et Durrieu. Celui-ci présenta le lendemain, 15 Mars, la Commission scientifique avec l'état-major général chez le comte Maison, auquel on avait envoyé le bâton de maréchal. Les divers corps d'officiers et de l'administration furent à leur tour admis à présenter leurs salutations au nouveau dignitaire, lequel eut le bon esprit de ne point dissimuler sous un faux semblant de modestie la satisfaction qu'il éprouvait à les recevoir, et qui ajouta ces paroles mémorables aux remercimens qu'il

en fit : « C'est à vous, Messieurs, que je dois une marque si glorieuse « de la satisfaction royale, votre belle conduite me l'a gagnée ; elle « est une preuve éclatante de l'importance qu'ont mis les ministres « de Sa Majesté à faire cesser des horreurs que la France, marchant « à la tête de la civilisation, ne pouvait tolérer plus long-temps sans « une apparence de complicité. » En effet, le cabinet des Tuileries, qui venait de préluder à l'extinction de la piraterie barbaresque par l'affranchissement de la Grèce, occupait alors une incontestable prééminence sur tous ceux de l'Europe.

M. le maréchal annonça ensuite qu'il ne tarderait pas à partir pour la France, où devait rentrer incessamment la plus grande partie des troupes dont le commandement lui avait été confié. « Une brigade, « dit-il, restera dans le pays que nous avons délivré et suffira pour « maintenir en Morée l'ordre qui doit être partout inséparable de la « liberté. Ma présence à Paris pourrait d'ailleurs être utile à la cause « de l'indépendance des Hellènes qui a ses antagonistes comme toutes « choses; en défendant cette indépendance, ce sera toujours votre gloire « que je soutiendrai, et s'il se trouvait des politiques qui fussent ca- « pables de la méconnaître, ainsi qu'on osa appeler *fatale* la gloire de « Navarin, l'histoire viendra qui rendra justice à chacun ; et quoi « qu'on puisse dire de l'ingratitude des hommes, j'ai la conviction que « les Grecs n'oublieront jamais ce que la France fit pour eux, si la « France surtout ne leur fait pas quelque jour, en les abandonnant, « autant de mal qu'elle vient de leur faire de bien. »

Ces paroles que je recueillis scrupuleusement et qui me pénétrèrent de respect pour celui qui les prononçait, m'attristèrent pourtant en ce que j'y crus discerner la prévision d'un avenir sinistre : « est-ce donc « une fatalité, m'entre-disais-je, un arrêt inévitable du destin, qu'à Paris « on ne termine jamais une chose dans l'esprit où elle fut commencée ? »...

La journée du dimanche se passa tout entière en réjouissances. Les troupes reçurent de doubles distributions. Une messe militaire fut célébrée par l'aumônier du 27.e de ligne sur la place publique, au milieu d'une douzaine de sapeurs qui pour les habitans étaient des acolytes d'un genre tout nouveau; le Dieu de paix avant l'arrivée des Français

en Morée s'y montrait sans cortége militaire, les Turcs qui l'y toléraient n'eussent jamais souffert que des gens armés intervinssent dans son culte. Pendant la cérémonie en plein air du rite latin, le clergé du rite d'Orient invoquait les bénédictions du Ciel pour ses libérateurs dans l'une des anciennes mosquées qui fut une église catholique au temps des Vénitiens, peut-être l'un des deux temples du paganisme que Pausanias signala dans Méthone et que la France, alors courbée sous le joug de Rome, venait cependant de rendre à des schismatiques; les prières de ceux-ci étaient ferventes et portaient le touchant caractère de la reconnaissance et de la plus parfaite sincérité. Un feu d'artifice, tiré dans la soirée par l'artillerie, fut ce qui parut divertir le plus les citoyens de Modon. Les Grecs aiment prodigieusement ce genre de spectacle. Le lendemain je fis partir MM. Puillon de Boblaye et Sextius Delaunay pour Napoli de Romanie, où l'on m'avait dit qu'ils pourraient joindre le président; on annonçait que celui-ci avait quitté Égine, sa résidence habituelle, et qu'il était au moment d'entreprendre une tournée dans le Péloponèse. J'avais été invité, en quittant Paris, à me présenter à lui avec quelques dépêches, mais le plan que je devais suivre dans mes explorations ne permettait pas d'exécuter en ce point les instructions ministérielles. M. le comte Capo d'Istrias était d'ailleurs annoncé pour les premiers jours d'Avril en Messénie, où je comptais le rencontrer avant que j'eusse fini d'explorer la province. Sur les renseignemens qui leur furent donnés touchant la tranquillité parfaite qui régnait dans tout le pays, MM. Delaunay et Boblaye partirent sans escorte à cheval avec un seul guide; je transcrirai en son lieu le rapport que le dernier m'a fait de son voyage.

Le mouvement des troupes françaises pour l'évacuation de la Morée commença par la brigade qui avait tenu Patras et ses environs sur la côte d'Achaïe. Nous la vîmes arriver par mer à Navarin où elle fut transvasée en quelque sorte sur les transports qui la devaient conduire en France. Le général Schneider, son commandant, était désigné pour remplacer le maréchal à la tête des forces d'occupation, lesquelles furent concentrées à Navarin et à Modon, ce dernier lieu demeurant toujours le quartier-général.

M. le maréchal ne voulant pas quitter le Péloponèse sans visiter quelques-uns de ses lieux les plus célèbres, profita de l'arrivée du général qui devait incessamment le remplacer, pour se rendre à Messène, à Argos, et je crois jusqu'à Corinthe. Le général Durrieu, M. le payeur Firino et l'intendant Volland dirigèrent aussi leurs promenades scientifiques sur divers points, et beaucoup des officiers et des membres de l'administration désignés pour retourner en France avec le grand état-major, demandèrent l'autorisation de profiter du temps qui restait à leur disposition sur la terre affranchie, pour faire ce qu'ils appelaient *leur tour de Grèce*. Plusieurs dessinaient des sites, prenaient des notes, récoltaient des plantes, recueillaient des insectes ou autres curiosités, et empaillaient des oiseaux; j'ai vu de très-précieuses collections d'histoire naturelle, et de fort intéressantes relations, faites par des lieutenans ou des sous-lieutenans d'infanterie, par des officiers de santé ou autres employés de l'armée, et je n'ai trouvé nulle part de ces soldats grossiers ou de ces chefs ignorans qui, méconnaissant l'importance de la moindre branche des connaissances humaines, aient cru montrer de l'esprit en cherchant un côté ridicule aux explorations de la Commission dont je faisais partie. Les lumières ont pénétré partout, et l'armée n'est plus étrangère à leurs progrès; il existe une multitude d'hommes instruits dans ses rangs, et chacun dans le corps d'élite qui chassa les féroces Égyptiens de la terre classique du premier savoir, se respectait trop pour renouveler ce genre de plaisanteries qui égaya tant les vainqueurs du Nil aux dépens des membres de l'Institut du Caire; de tels lazzis eussent été des anachronismes et auraient attiré en Morée, sur quiconque se les fût permis, le mépris du dernier des valets. Je doute d'ailleurs que nul membre de la Commission en eût supporté d'aucune sorte.

Tandis que quiconque en avait la possibilité prenait ainsi sa route vers l'intérieur du pays, la Commission scientifique se dispersa à sa surface, afin d'en explorer un plus grand nombre de points à la fois. Je me dirigeai, accompagné de MM. Virlet, Baccuet, Brullé, Pector et Despréaux, sur la Pylos de Nélée, où je conduirai le lecteur quand j'aurai achevé la description de cette partie méridionale de Messénie dont la ville du quartier-général est considérée comme le chef-lieu.

Lorsque M. Pouqueville recueillit ses notes sur la Morée, Modon était, à ce qu'il rapporte[1], habité par seize cents Turcs un peu plus civilisés que ceux de Coron; le faubourg contenait trois cent quarante familles; ce qui faisait en tout environ trois mille trois cents individus. On en comptait jusqu'à huit mille cent quatre-vingt-cinq pour le canton, répartis dans quarante-huit villages ou hameaux, dont je n'ai pas retrouvé un seul qui ne fût détruit, comme si dix siècles eussent passé sur ces décombres. On peut maintenant considérer le pays comme désert. Quelques familles y rentraient; elles étaient dans la plus profonde misère, et n'eusseut pu défricher un arpent du sol, si l'administration de l'armée ne leur eût prêté, vers le temps des semailles, des bœufs destinés pour la nourriture de l'armée, et qui labouraient les champs en attendant que leur tour vînt d'être consommés. Ces animaux, qu'on trouvait après les travaux du jour paissant en troupeaux nombreux dans la plaine de Modon, venaient de Calabre, où l'armée s'en approvisionnait. Depuis le passage d'Ibrahim il ne restait plus un seul bœuf né dans le pays; ce barbare, selon l'expression des Grecs, « n'avait pas seulement fait la guerre aux hommes, « mais à la nature, tuant tout ce qui avait vie, et brûlant les maisons « avec tout ce qui verdoyait. »

Modon était peuplé, quand nous y séjournâmes, par deux ou trois cents marchands accourus de divers cantons de la Grèce, dans l'espoir de réparer leur ruine en vendant à nos troupes, pour des prix exorbitans, quelques objets usuels des plus communs. Il s'y était ouvert des cafés, ou plutôt d'assez mal-propres guinguettes, tenus par des Italiens ou par des Provençaux, et plusieurs misérables boutiques, lesquelles appartenaient à de petits commerçans de Trieste, qui, sous la protection de l'Autriche, commencent à se répandre dans tout le Levant, comme faisaient autrefois les Vénitiens et les Génois. Un tailleur nomade, originaire de Gascogne, qui, lors de l'occupation de Cadix par nos troupes, y avait à proprement parler exploité les officiers français, étant venu transporter ses établis au quartier-général, continuait à

1. Voyage de la Grèce, t. VI, p. 68.

tenir l'armée sous la coupe ruineuse de ses ciseaux. Il n'existait aucun autre genre d'industrie dans cette malheureuse ville, où l'on dit que le commerce avait fleuri sous la protection du lion de S. Marc. Des rebuts de quincaillerie, quelques gommes-résines et autres articles pharmaceutiques du Levant que ne tiennent plus les droguistes même les plus arriérés de nos petites villes de province; force olives préparées de deux ou trois façons également dégoûtantes à voir; de hideux poissons salés; du beurre coulé dans des vessies, semblable à de la graisse; du fromage pareil à du carton mouillé, et autres comestibles de mauvaise qualité; des étoffes vulgaires, qui n'auraient été de défaite en nul autre lieu, étaient tout ce qu'on pouvait trouver au bazar. On appelle bazars les marchés publics dans toute l'Asie, et ce nom a été adopté à la surface entière de l'empire ottoman, par lequel s'extravasa cette partie du monde sur les deux autres quand l'islamisme y pénétra.

Le bazar de Modon occupa, sous la domination turque, la rue principale; il y est demeuré. Ce même emplacement fut sans doute celui de l'agora au temps de Méthone; à peine pavé, il est bordé des deux côtés par des maisons irrégulières, où, sous des piliers de bois qui forment par-ci par-là des avancées, sont des boutiques élevées de trois à quatre pieds au-dessus du sol, comme elles le sont dans le reste de l'empire ottoman, et sur l'étal desquelles plus d'un négociant, immobile, silencieux, fumant sa pipe à long tuyau, et accroupi comme nous l'avions été au festin de Sapience (p. 90), semble être lui-même un mannequin vêtu exposé en vente.

C'est à l'extrémité de cet agora, qui se prolonge du nord au sud dans toute la longueur de la ville, jusqu'à la porte par laquelle on arrive au phare étagé, et un peu après une autre rue transversale qui conduit à la porte du Mandraki ou de la douane, qu'était le magasin des subsistances militaires, où j'eus l'occasion de me rendre pour me faire délivrer l'eau-de-vie dans laquelle on a vu plus haut que furent noyés les shelptopusik (p. 87). Ce magasin était établi dans la plus grande des deux mosquées où les Turcs avaient naguères invoqué Allah. L'édifice est passablement conservé, et deux rangs d'assez belles colonnes d'ordre ionique en soutenaient la toiture. La description de ces

restes de l'antiquité étant du département de la section d'architecture, nous renverrons le lecteur à ce que MM. Blouet, Poirot et Ravoisié en pourront dire ou figurer. Je crus y reconnaître l'emplacement du premier des monumens que mentionne Pausanias en ces termes[1] : « A « Mothone il y a un temple de Minerve Anémotis (p. 76) avec une « statue de la déesse. On dit que cette statue a été posée sous ce nom « par Diomède; . . . . . on y voit aussi un temple de Diane, et dans « ce temple un puits dont l'eau est naturellement mêlée d'une espèce de « résine ressemblant au baume de Cyzique. » Comme il n'existait aucune trace de puits balsamique dans le magasin, il n'était pas naturel d'y chercher le second temple, sur les restes duquel on ne saurait plus trouver la moindre donnée; la ville n'offrant nulle part d'eau qui soit mêlée d'un bitume quelconque. Le puits de Pausanias gît-il enseveli sous les couches de ruines qui se sont superposées dans l'enceinte d'une cité tant de fois saccagée? Je l'ignore. Si jamais quelques fouilles le rendent au jour, on saura positivement où Diane était adorée par les Méthonéens; ce qui pourra faire le sujet d'une belle lecture devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En attendant qu'on le retrouve, l'abbé Barthélemy n'a trouvé que cette particularité douteuse pour ramener le nom de Méthone dans son Anacharsis[2], où se lit simplement la phrase de Pausanias, textuellement recousue selon la méthode de l'auteur, qui pouvait cependant, en sa qualité d'érudit, faire sur le port une remarque dont aucun autre ne s'est avisé, savoir : que le rocher Mothon, qui lui donna son nom, et dont nous avons parlé plus haut (p. 64 et 70), dut être réuni à la terre ferme par Dotadas, fils d'Isthmius, fils de Glaucus, fils d'Épytus, fils de Chresphonte, et l'un des plus anciens rois des Messéniens, dont Pausanias a dit : « qu'aux « autres ports de la Messénie il en ajouta un qu'il fit construire à « Mothone.[3] »

Dans toute la fraîcheur de son dernier désastre, la ville de Modon ne se composait guère, en 1829, que d'une centaine de maisons qui

1. *Lib.* IV, *cap.* 35.
2. Chapitre XL, Voyage de Messénie.
3. *Lib.* IV, *cap.* 3.

ne fussent pas absolument inhabitables, encore la plupart menaçaient-elles ruine, et ne se soutenaient qu'à force d'étais; le reste s'était écroulé en obstruant presque tous les passages. Les charpentes, les poutres, les planchers des maisons détruites servaient au chauffage des voisins. Le génie avait été obligé d'en faire démolir un grand nombre, tant pour déblayer les lieux et les assainir, que pour prévenir les accidens, plusieurs habitations s'étant abymées aux premiers temps de l'occupation sur les soldats qui s'y étaient imprudemment établis. On découvrait souvent des cadavres entre les vieux murs, sous des tas de décombres, et jusques dans les puits ou les tuyaux des cheminées de cuisine; une odeur infecte venait parfois dénoncer l'existence de ces horribles restes dans quelque recoin d'un logement que le nouvel occupant achevait de réparer. Des monticules de pourriture de tout genre, croupissant au milieu de la boue verdie par ce qui restait d'eaux stagnantes de la saison pluvieuse, infectaient de petites rues latérales que le commandant de la place faisait peu à peu nettoyer, élargir, ou même détruire, pour que la peste ne vînt pas à s'y développer. Le conseil de guerre siégeait dans la maison que s'était arrangée cet officier; et le lieu de ses séances était une grande chambre où du temps d'Ibrahim furent joués des vaudevilles de la rue de Chartres. Deux ou trois de ces vagabonds, qui, abjurant tout sentiment d'honneur français, s'étaient mis au service d'Égypte contre les Grecs, conçurent l'idée de divertir le Pacha par un spectacle nouveau, lorsque, fatigué de répandre le sang des habitans de la campagne, ce barbare rentrait dans son repaire de tigre pour s'y préparer à de nouveaux massacres. Un tréteau, construit en planches et décoré par des toiles grossièrement barbouillées en manière de décoration, fut le théâtre, dont on nous a montré quelques plans de coulisses, ainsi que le rideau, où se voyait un grand croissant couronné de lauriers par les mains d'une victoire horriblement dessinée; derrière l'espace où la cour noire et blanche d'Ibrahim était admise comme public, on avait réservé, en manière de tambour, une galerie d'où les femmes de Son Altesse pouvaient voir la scène sans être vues des spectateurs. Ce genre de divertissement obtint le plus grand succès, les officiers de l'armée turco-égyptienne briguaient l'honneur d'y être

admis; mais on assure que ceux des inventeurs qui, dans l'impossibilité de trouver des actrices, s'étaient chargés des rôles de femmes, durent parfois se prêter à continuer la fiction après la pièce, les Musulmans étant à cet égard brutaux et sans aucune honte. Il n'est peut-être pas un adolescent grec, même parmi les plus hautes familles, qui, sous la domination des Turcs, n'en ait subi l'expérience, si l'on s'en rapporte au savant auteur d'un excellent livre que j'ai sous les yeux.[1]

Quand Ramon Muntaner, qui avait d'abord relâché à Sapience, probablement habitée de son temps, toucha dans le port en 1309, on l'appelait Moto; les galères y prenaient des rafraîchissemens en y renouvelant leur eau[2]. A l'époque où Pellegrin y vint en 1718, la France avait dans la ville un agent consulaire, mais il n'en existait plus un siècle après; et lorsque M. de Châteaubriand y débarqua en 1816, ce fut un vice-consul d'Allemagne (d'Autriche sans doute) qui lui donna l'hospitalité. « Ce vice-consul logeait au faubourg grec, dans « une mauvaise baraque de plâtre, où les aboiemens des chiens de « Laconie, et le bruit des vents de l'Élide ne me permirent pas de « fermer les yeux[3]; » ainsi s'exprime l'illustre pélerin.

Il n'existait plus de baraque de plâtre à Modon lorsque nous y sommes venus, et je crois même que le plâtre n'a jamais été employé en Grèce, où, minéralogiquement parlant, je doute qu'il s'en puisse exploiter. Quand il nous a été impossible de goûter un sommeil réparateur après de fatigantes excursions dans le midi de la Messénie, ce ne sont pas précisément des chiens de Laconie, dont on ne se sert nulle part en Morée de préférence aux chiens du canton, ni les vents de l'Élide, qui ne pourraient passer par-dessus deux grandes et hautes séries de montagnes interposées, qui nous empêchèrent de dormir. Nos insomnies eurent simplement pour causes les piqûres brûlantes de punaises et de puces altérées de sang; ces exécrables insectes sont le fléau des nuits dans tout l'Orient; ils abondent dans les maisons les mieux tenues, où

1. Histoire des Fanariotes, par le docteur Zallony, ancien médecin du grand-visir. Paris, 1830, 2.e édition, in-8.°

2. Chroniques catalanes, ch. CCXXXVIII, édition de Buchon, t. II, p. 245.

3. Itinéraire de Paris à Jérusalem. OEuvres complètes, t. VIII, p. 16.

55538

les premiers pleuvent des fentes d'un plafond composé de planchettes assez artistement ajustées, et les seconds s'élancent des fentes d'un plancher mal joint. Les puces, particulièrement les femelles, sont beaucoup plus grosses en Grèce que partout ailleurs; elles ne vous y assiégent pas seulement dans les chambres, mais encore dans les champs et parmi les broussailles, où le voyageur s'en trouve incessamment assailli. Les antres les plus mystérieux, qu'on croirait devoir être des retraites de Nymphes, et les abords des plus vénérables ruines, leur sont des sites de prédilection, pour peu que des pâtres s'y viennent reposer de temps à autre. On ne pénètre pas dans les cavernes sépulcrales des environs de Modon ou de Milo, dans le vestibule de la célèbre grotte d'Antiparos, dans le tombeau ou trésor d'Agamemnon à Mycène, sous une voûte cyclopéenne conservée au cœur des remparts de l'antique Thirynthe, enfin dans ce que je regarde à Délos comme le berceau de Diane et d'Apollon, qu'on n'en soit à l'instant couvert au point d'en avoir les jambes surtout entièrement noircies. On peut même avancer, sans exagération, qu'il est des lieux où la multitude des puces doit produire un bruissement perceptible quand, depuis long-temps privées de nourriture, elles s'élancent à la fois sur tout être vivant qui vient à tomber au milieu d'elles comme pour leur fournir une curée. Les innombrables plis de la fustanelle du palikar le mieux doré n'en sont pas moins infectés que la chemise d'un Grec du commun, qui est ce que j'ai rencontré de plus sale au monde après un Juif de Pologne. Les femmes, comme accoutumées aux piqûres, ne se donnent guère la peine d'en poursuivre les causes à travers leur linge, et nous en avons remarqué plusieurs, appartenant aux premières classes de la société, qui, sous le velours, les étoffes de soie, les riches broderies et les coûteuses fourrures dont se composaient leurs somptueux atours, avaient la peau aussi criblée de petits points rouges, que si elles eussent été affligées d'une éruption miliaire très-intense. De plus ignobles parasites ne pullulent pas moins sur le corps des Grecs sans qu'ils paraissent en être trop incommodés. C'est à la présence de ces hôtes incommodes qu'il faut attribuer le genre de mouvement habituel que la plupart d'entre eux se donnent comme pour se frotter dans leurs

vêtemens; mouvement qu'en France les mendians du coin de la rue ne font pas sans une expression de vergogne, mais que le divin Homère, dans son immortelle Odyssée, ne manque pas d'exprimer naïvement, quand il nous représente le grand Ulisse déguisé en mendiant et insulté par un pâtre qui lui reproche d'user les portes à force de les frotter avec ses épaules. On pourrait citer d'illustres philhellènes qui, dans leur enthousiasme pour le pays dont ils avaient embrassé la défense, ayant adopté le costume national, poussèrent l'exactitude de l'imitation jusque-là, qu'en cessant de se gêner pour assaisonner leur conversation de ce qu'en Grèce on ne distingue pas d'un simple hoquet, ils ne se gênaient pas davantage toutes les fois qu'ils se sentaient piqués, pour saisir sur leur peau ce qui les piquait, comme fit Sancho-Pança lorsqu'il voulut donner à son maître une preuve matérielle, qu'en se laissant entraîner dans un esquif au courant de l'Ebre, ils n'avaient pas encore passé la ligne équinoxiale[1]. Je n'abandonnerai point ce triste chapitre des humiliations humaines sans remarquer que la tête d'un Grec, moins négligée que le reste de sa personne, est ordinairement exempte de ce qui dégrade son corps. Les maladies de la peau m'ont même paru se rencontrer plus rarement en Morée que partout ailleurs; la gale, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'y est certainement pas aussi commune qu'en Espagne, par exemple, où cette incommodité est tellement répandue, surtout dans les provinces centrales, qu'on l'y croirait être l'état normal des hommes et des femmes de toutes les conditions.

Les environs du château de Modon, dans les appartemens duquel, comme je l'ai dit plus haut, le général en chef avait remplacé Ibrahim, se trouvaient un peu mieux déblayés que le reste de la ville; on en avait fait disparaître un magasin à poudre dangereusement situé, ainsi qu'un cimetière turc, aux dépens duquel s'était élargi la place longitudinale, à l'entrée de laquelle, un peu vers la gauche, s'élève une colonne remarquable par la matière qui la compose, et par le mauvais goût de ses proportions. Cette colonne, en beau granit rouge d'Égypte, est évidemment une œuvre des Vénitiens, qui, pour la construire, em-

1. Cervantes, part. II, chap. 29; éd. de Pellicer, part. II, t. I, p. 341.

pruntèrent d'un plus ancien monument, dont on ne saurait retrouver aucune trace dans les environs, deux puissans débris, lesquels, assez mal ajustés l'un sur l'autre, sont couronnés par un chapiteau disproportionné, ne se rattachant à aucun ordre d'architecture, et sur la face occidentale duquel M. Dubois ne parvint qu'avec beaucoup de peine à déchiffrer ces derniers mots d'une inscription latine fort mal gravée :

HIC LEOSVPER ..... RESPICIT .....

La base du monument est un bloc démesuré, dont les angles furent tellement usés tout autour qu'il semble avoir dû être long-temps exposé au choc des vagues; on serait tenté d'y voir un énorme galet, bien mieux qu'un socle taillé par la main de l'homme. Le mur du château, avec sa porte de style oriental, forme le côté septentrional de la place. On a déjà fait graver le même lieu, mais comme dans la représentation qui en fut donnée on pourrait croire que la colonne, dont la place emprunte son principal caractère, est d'un seul fût, et mieux proportionnée qu'elle ne l'est réellement, j'ai cru devoir reproduire cette entrée de Modon dans la figure 1.re de la planche XIX, d'après un excellent dessin de M. Baccuet. C'est en cet endroit qu'on trouvait tout sellés les chevaux de louage sur lesquels on se rendait de Modon à Navarin. M. de Châteaubriand a parfaitement décrit[1] l'équipement de ce genre de montures, et nous renverrons conséquemment le lecteur à ce qu'il en dit; on y prendra une idée exacte de la façon de chevaucher en Morée, aux temps de galop près, dont il parle si souvent, et qui, tout officier de cavalerie et casse-cou que j'aie été, m'ont paru devoir être au moins périlleux, sinon impossibles, par les chemins où j'eus occasion de passer après le rapide écrivain.

Il ne restait que des traces du faubourg de Modon, tel qu'il dut être au temps de M. Pouqueville. Les baraques qui s'y construisaient de mon temps ne s'élevaient même plus à la place des anciennes maisons; celles-ci, dont plusieurs cependant se réparaient, se voient à l'entrée de la route de Navarin; les nouvelles, au contraire, s'alignent en rue sur le chemin de Coron. Les alentours présentaient quelques murs de

1. Itinéraire, Œuvres complètes, t. VIII, p. 27.

clôture en assez bon état; plusieurs officiers en profitèrent pour abriter les jardins qu'ils se divertissaient à cultiver, et dont ils tiraient de grandes ressources pour leur ordinaire. M. le Maréchal avait surtout fait mettre en très-bon état celui qui jadis appartint au commandant turc; il fournissait en abondance ces légumes d'excellente qualité qui ajoutaient à la délicatesse toute parisienne de sa table. De vieux cactes mutilés, des troncs de palmiers, coupés à hauteur d'appui dans un pur esprit de destruction, se rencontraient çà et là dans les enclos abandonnés. Un peu plus loin quelques arbres fruitiers, échappés à la fureur musulmane, produisaient quelque peu d'ombrage; partout des chrysanthèmes et des malvacées d'une prodigieuse hauteur avaient envahi les terrains précédemment défrichés : ces végétaux, quand ils sont très-pressés et de vigoureuse croissance, dénotent toujours en Morée les endroits qui furent cultivés au pourtour de quelque ancien village; partout où l'on en rencontre abondamment, on peut être sûr qu'il exista des jardins. Ils atteignent alors à deux ou trois pieds et plus de hauteur, en prenant un aspect frutescent qu'on ne leur trouve nulle part dans nos contrées, lors même qu'ils y poussent sur le meilleur terreau. Ils se pressent et se lient tellement par leurs branches, qu'il est parfois difficile de traverser les espaces qu'ils usurpèrent, et sur lesquels toute autre plante se trouve étouffée. Ces espaces paraissent au printemps, lorsqu'on les regarde d'une certaine distance, colorés en violet pâle quand les malvacées y dominent, ou en jaune quand ce sont les chrysanthèmes.[1]

Le magasin des fourrages de l'armée, et des hangars servant d'écurie pour un détachement de la triste cavalerie régulière des Grecs, étaient situés extérieurement à l'entrée de la ville, sur un spacieux vacant, vers le milieu duquel, contre le pavé de la route de Navarin, se voit un grand puits dont l'eau n'est pas très-bonne; sa qualité saumâtre et fétide y fit reconnaître par quelques-uns celle que Pausanias comparait à du baume de Cyzique (p. 99); d'autres pensaient qu'il fallait chercher ailleurs la source bitumineuse de Mothone, non parce que le

1. Ces malvacées sont : les *malva sylvestris* et *lavatera cretica;* le chrysanthème est le *chrysanthemum coronarium.*

puits n'offrait rien qui ressemblât le moins du monde à du baume ou bien à du bitume, mais uniquement parce qu'on ne retrouvait point aux alentours de soubassemens d'ancien temple. L'eau des autres trous creusés dans les environs n'est pas meilleure; la plaine n'en a guère de bonne; celle que nous consommions en ville, où toutes les citernes se trouvaient à sec, faute d'entretien, y était conduite dans des barils à dos de bête, par des Grecs qui l'allaient quérir à la source voisine de cet agyra ou agrya dont il a été parlé précédemment (p. 56). Quelques chameaux abandonnés par l'armée égyptienne, et recueillis par l'administration française, transportaient de cette même eau pour l'usage du quartier-général. Quand ces chameaux avaient fini leur corvée, on les laissait paître en liberté; ils ajoutaient au paysage désolé des environs de Modon quelque chose d'africain, où ne manquaient que les anciens dattiers pour compléter la ressemblance. Leur tête dressée, aperçue à l'improviste au-dessus de fourrés de chrysanthèmes et de malvacées, assez hauts pour cacher leurs corps lorsqu'ils s'étaient accroupis dans l'épaisseur de l'herbage, étonnèrent plus d'une fois, dans le commencement, les membres de la Commission qui herborisaient ou donnaient la chasse aux insectes à travers la campagne.

La plaine qui s'étend derrière Modon peut avoir sept kilomètres de longueur du nord au sud, avec une largeur moyenne de deux du levant au couchant. Sa forme générale approche de celle d'un triangle alongé, dont le sommet le plus aigu serait au col de Navarin, et le plus petit côté au fond de la baie où la plage est légèrement courbée en arc, et toute formée de galets de mille couleurs, généralement discoïdes; les plus grands de ces galets sont parfois si régulièrement roulés en trochisques, qu'on s'en pourrait servir pour marquer le jeu, en guise de jetons, et de tels jetons ne seraient pas sans élégance.

Deux séries de hauteurs limitent la plaine de Modon, l'une à l'orient, l'autre à l'occident; la première étant, ainsi que nous l'avons déjà dit, un prolongement du Saint-Nicolo, conséquemment formée par ce calcaire que nous avons retrouvé à Sapience, on y voit sur l'abaissement méridional divers espaces creusés dans le roc, où se reconnaissent d'antiques exploitations. Ce sont évidemment les traces des

carrières à ciel ouvert d'où les remparts de la ville furent extraits, et qui, s'étant remplies, par l'effet des eaux pluviales, d'une terre rougeâtre entraînée des pentes supérieures, ont maintenant leur fond uni et très-propre à devenir d'excellens jardins, lesquels, enfoncés de quatre à dix pieds dans le rocher, se trouveraient naturellement enclos d'une ceinture continue, capable d'y protéger les cultures contre les vents, et surtout de concentrer une chaleur de réverbération dont s'accommoderaient beaucoup de productions des tropiques. Le plus grand de ces enclos n'a guère que deux arpens de surface; il doit avoir été ensemencé à diverses reprises; en plusieurs points de son pourtour on reconnaît des marches qui furent réservées en taillant la pierre pour faciliter la descente. On y réserva aussi en deux endroits de ces témoins coniques, au moyen desquels les ouvriers évaluent la masse d'une exploitation. L'*alyssum saxatile*, crucifère à corolles d'un jaune brillant, en avait tellement couvert le sol, que, vus des hauteurs de Sapience, les endroits envahis par cette plante semblaient être de grands lambeaux de drap d'or, étendus sur la pierre blanchâtre; d'autres enfoncemens voisins, mais de moindre étendue, produisaient à peu près le même effet quand ils ne se teignaient en rose par la floraison de quelques autres végétaux de la famille des caryophyllées, également touffus et pressés.

De misérables langes, étendus au soleil sur des buissons de lentisques, nous firent soupçonner que parmi les rochers du voisinage devait se retirer quelque malheureuse famille chassée de la plaine, et nous ne tardâmes point à découvrir, sous une sorte de corniche, d'où commence la pente d'abord brusque, dont l'entrée du faubourg de Modon occupe les bases, une caverne plus considérable que toutes celles où nous avons pénétré ensuite vers le nord dans le prolongement du même étage de la couche calcaire. Cette caverne mérite que je la signale, parce qu'elle offre de pieuses traces d'antiquité; ceux qui l'agrandirent, on ne sait à quelle époque, la consacrèrent à leurs morts. S'ouvrant exactement à l'est, elle reçoit au matin les premiers rayons du soleil, qui plus tard cesse d'y pénétrer. Son plafond aplati se forme tout entier de la face inférieure d'une puissante assise; sa hauteur est de huit à dix pieds, et sa largeur de dix à douze pas; on y ménagea dans le fond

quelques cloisons, entre lesquelles sont taillés des sépulcres, dont le bord extérieur ne s'élève pas à hauteur d'appui; les couvertures de ces sépulcres ne se retrouvent pas. Dès long-temps violés, aucune inscription ne peut faire connaître aujourd'hui dans ces tombeaux muets quels furent ceux dont on y déposa les restes. Un terreau noirâtre les remplit, et je ne sais si l'on découvrirait dans sa profondeur quelques débris humains; dans ce que nous en pûmes retourner avec la pointe de bâtons coupés sur les arbustes d'alentour, nous ne trouvâmes que des ossemens à demi pourris de moutons, qu'y avaient probablement apportés des chacals et autres carnassiers, lesquels doivent, quand la grotte demeure déserte, s'y retirer, afin de dévorer leur proie en pleine sécurité. Une pauvre Grecque, s'y étant établie, en avait éloigné ces bêtes sauvages. Agée de vingt ans au plus, et cependant toute flétrie, on reconnaissait, à travers l'étoffe grossière dont les grisâtres lambeaux lui formaient une sorte de tunique, qu'elle avait été d'une parfaite beauté; il lui en restait seulement ce que la plus effrayante maigreur ne saurait faire disparaître; de grands yeux bleuâtres à prunelle de jaïet et bordés de longs cils plus noirs encore; des dents admirablement rangées, dont la blancheur demeurait celle de l'ivoire, et des cheveux foncés en touffes ondées qui, lui descendant au niveau des genoux, voilaient une partie de sa misère. La malheureuse habitait celui des bas-côtés du souterrain qui fut creusé dans la paroi de gauche, où deux soupiraux carrés, indiqués sur le croquis que je ne manquai pas de prendre pour servir de vignette finale du présent chapitre, donnaient accès à quelque peu de clarté : elle s'y était fait une sorte de chambre, en se fermant par un tambour composé de moellons bruts gauchement placés les uns sur les autres, depuis le sol jusqu'au plafond de la grotte. Un étroit espace, demeuré sans pierres entre la fin de ce fragile mur et le mur éternel du fond de la catacombe, servait d'entrée au réduit, et s'ouvrait en retour dans un recoin ténébreux, où nous ne l'avions point distingué, à cause de l'obscurité, quand nous visitâmes les sépulcres; ce fut seulement lorsque, croyant avoir tout reconnu, nous allions partir, qu'ayant regardé par l'un des deux soupiraux ouverts en manière de fenêtre, je vis qu'un caveau celé avait échappé à nos

recherches. La Grecque y reposait sur une litière de branchages que recouvraient quelques peaux de brebis. Je ne l'y aperçus que vaguement d'abord, comme à travers une lueur crépusculaire; réveillée par l'exclamation qui m'échappa, épouvantée à l'apparition d'une tête vivante, elle se leva précipitamment, mais avec effort, et chacun de ses mouvemens trahissant une douleur, elle s'échappa pourtant avec une certaine légèreté dans la profondeur de son antre : je l'y vis s'effacer à travers l'épaisseur croissante des ténèbres, comme eût fait une ombre que des exorcismes venaient contraindre, en rompant les charmes qui la tenaient évoquée, de rentrer au fond de celle des tombes voisines qu'elle avait laissée vide. Ainsi disparut sans doute Euridice aux yeux d'Orphée dans les profondeurs de ce Ténare que nous irons bientôt interroger, et dans les grottes duquel de poétiques traditions plaçaient les portes de l'empire des morts.

Quand mes yeux se furent accoutumés à l'obscurité du funèbre réduit, j'y distinguai encore un objet oblong et blanchâtre, que deux cordes, fixées dans les parois opposées, tenaient suspendu entre le sol et la voûte. Comme je m'apprêtais à passer par le soupirail, pour voir ce que ce pouvait être, de faibles cris sortirent de cette sorte de paquet; la pauvre Grecque, qui reconnut, de l'enfoncement où elle s'était réfugiée, que nous étions Français, et conséquemment καλωι εφενδι (de bons seigneurs), apparut; s'étant dirigée vers l'objet dont je paraissais occupé, elle en tira un petit enfant qui s'y trouvait roulé entre deux toisons, et s'approcha en me le montrant : il était superbe, rose et potelé comme un amour; l'ayant caressé et baisé de toutes ses forces, elle le tourna et retourna en tous sens, comme pour me faire connaître qu'il ne pâtissait pas; remarquant alors l'émotion que me causait sa pantomime, ses yeux se rallumèrent avec une expression indéfinissable de tendresse maternelle; je compris à son regard qu'elle voulait dire : « voyez comme il est gras quand je suis décharnée; il est ma seule « occupation; c'est tout ce qui m'est resté avec assez de lait pour le « nourrir : il ne maigrira pas, lui, tant que la source ne sera pas tarie. » Du reste la pauvre femme ne prononça pas un mot; ses gestes exprimaient bien mieux sa pensée que tout ce qu'elle eût pu me dire en grec mo-

derne, dont je ne savais pas d'ailleurs douze paroles. Par signes, à mon tour, je tentai de lui faire prendre les petites pièces blanches que je trouvais dans mes poches; elle regarda mon argent comme si elle eût paru ne pas beaucoup s'en soucier, en portant la main à sa bouche, pour indiquer qu'elle aimerait mieux de quoi manger afin de conserver son lait. Durant le reste de notre séjour à Modon, je lui ai fait tenir chaque jour des vivres en abondance, et mon valet de chambre Villars, qui les lui portait, m'apprit plus tard que « l'hôtesse des tombeaux, « comme il la désignait, ne nous avait pas parlé parce qu'elle n'avait « pas de langue, les soldats d'Ibrahim la lui ayant coupée. » Nous avons souvent rencontré, par la suite, de malheureuses filles auxquelles on avait fait subir la même opération, mendiant sur les chemins; elles sollicitaient la pitié des passans, en ouvrant piteusement la bouche, et tenant leur menton de la main gauche, tandis qu'avec deux doigts de la main droite elles imitaient au devant des lèvres le mouvement des ciseaux avec lesquels on les avait mutilées.

En face du caveau que nous venions de trouver habité, était creusée dans le roc vif, sur la paroi de droite, une autre pièce carrée qui doit avoir été l'oratoire des catacombes. C'est là que se disaient probablement des prières pour les morts. On y entre par une porte basse et étroite, mais assez carrément taillée. Nous trouvâmes du haut en bas sur toutes ses faces, fort unies, des traces de vieilles peintures, dans le genre de celles dont les murs de la petite chapelle ruinée de la plaine sont tout chargés (p. 59); mais comme ces peintures ont été plus maltraitées par l'humidité, il est impossible d'y rien distinguer aujourd'hui.

Ce fut dans cette même excursion, qui eut lieu le 10 Mars, que nous commençâmes à trouver des tortues; ne connaissant pas encore les habitudes de ces reptiles, nous ne savions où les prendre. Il ne faut pas les chercher seulement dans les buissons; elles se tiennent assez volontiers au soleil sur les espaces arides, à portée des trous ou des amas de rochers sous lesquels elles se puissent blottir au besoin. Ce fut un chien arrivant avec nous d'Europe qui nous les fit découvrir. Il en avait d'abord eu peur, puis il s'habitua à les tenir en arrêt. La première tortue que nous trouvâmes avait été surprise par cet

animal sur la pointe d'une pierre où nous avions peine à concevoir qu'elle eût pu grimper.

La Morée nous a fourni deux espèces fort distinctes de tortues, lesquelles furent évidemment confondues d'abord sous le nom linnéen de *testudo græca*. Elles sont très-communes en certains cantons, particulièrement en Élide, en Messénie et en Argolide, jusques assez avant dans l'intérieur des terres. On n'en rencontre guère dans les hautes montagnes, quoique, en parlant du Parthénius, Pausanias ait dit[1] : « Ce mont nourrit beaucoup de tortues, dont l'écaille est propre à faire « des lyres; mais les gens du lieu, qui croient que ces animaux sont « consacrés à Pan, se font un scrupule de les tuer. » Le même auteur rapporte[2] que l'un des sommets du Cyllène est appelé Chélidore parce que « Mercure, y ayant trouvé une tortue fort grosse, l'ouvrit, la tua « et se fit une lyre de son écaille. » On n'en trouve pas davantage sur les plateaux des parties centrales, quoiqu'elles se plaisent en général au milieu des rochers, où nous les avons vues monter malgré leur pesanteur et leur maladresse sur des escarpemens presque impraticables. J'ai des raisons de croire que l'on rencontre l'une et l'autre en Calabre, en Sicile, en Sardaigne, en Corse et sur les côtes barbaresques. Je ne me souviens pas de les avoir vues dans les parties méridionales de l'Espagne, où même je crois n'en pas avoir entendu parler. Ce qu'on m'y a plusieurs fois montré sous le nom de *galapago*, était une émyde, que j'ai retrouvée dans l'Euratos, et dont M. Valenciennes a fait représenter la carapace dans la planche VIII de la troisième série de notre atlas. La plus grande de nos deux tortues est plus alongée et beaucoup plus bombée que l'autre; elle est aussi plus amincie dans son pourtour vers le milieu, noirâtre quand le centre de ses plaques assez proéminentes n'est pas devenu couleur de corne en s'usant; sa carapace se termine postérieurement par une seule grande écaille impaire, ornée d'un triangle fortement strié, et qu'on pourrait appeler uropigiale, parce

1. Pausanias, *lib.* VIII, *cap.* 54.

2. *Idem*, *lib.* VIII, *cap.* 17. Il ajoute (*lib.* XXIII) : que le bois de Soron, comme toutes les forêts d'Arcadie, nourrit des tortues monstrueuses, dont on fait des lyres aussi belles que celles qui se font des tortues des Indes.

qu'elle se relève en croupion vers sa pointe. Cette première espèce est celle que Schaff et Schweigger ont appelée *testudo marginata*. M. de Lacépède la fit représenter dans son Histoire des quadrupèdes ovipares sous le nom de *grecque*, et dans le chapitre qui l'y concerne, il en confondit plusieurs d'Asie, d'Afrique et même d'Amérique. Notre seconde espèce, moins élevée sur pattes, est bien plus arrondie et large; ses plaques, dont la surface est assez unie et luisante, sont d'un beau noir à leur pourtour et marquées de grandes taches d'un jaune souvent très-vif, principalement sur leur milieu, qui se relève moins que dans la tortue marginée. Le caractère principal de cette seconde tortue consiste dans le croupion, qui n'est pas comme celui de la première formé d'une seule plaque, mais d'une paire d'écailles, dont la suture droite et longitudinale est fort distincte jusques chez les plus jeunes individus. Ces deux écailles, au lieu de se relever en dessus, se recoquillent en dessous : il paraît que c'est celle à laquelle on a rapporté le plus ordinairement la *testudo græca* de Linné. M. Valenciennes décrira et distinguera soigneusement les deux espèces, qui sont représentées admirablement par M. Prêtre au n.° VII de notre troisième série de planches.

Les soldats français recherchaient les tortues pour s'en régaler, et les préparaient de diverses manières. Les Grecs qui le remarquèrent en portaient au marché, et les appelaient dérisoirement *gallinas*, du mot franc qui signifie poules; on s'en procurait une belle pour une douzaine de paras. Dans la profonde misère qui obligeait la plupart du temps les malheureux Moréotes à brouter l'herbe des champs comme Nabuchodonozor, ils ne purent jamais se décider à manger des tortues, pour lesquelles ils témoignent toujours la plus invincible horreur.

C'est à ce mépris que l'on fait de la chair des tortues dans tout le pays, qu'il faut attribuer la propagation extraordinaire de ces animaux. N'étant ni utiles ni nuisibles, nul ne leur donne la chasse et n'a le moindre intérêt à les détruire; leur cuirasse les protège contre les bêtes carnassières, et, n'ayant aucun ennemi à craindre, leur vie se passe dans l'engourdissement pendant l'hiver, et, durant la belle saison, à faire l'amour dans les champs; elles y sont ardentes, et s'appellent dans leurs transports par un cri sourd, qui ressemble un peu à celui que font entendre

dans nos belles soirées d'été les crapauds de nos prairies. Nous avons plus d'une fois surpris les mâles, se livrant de grotesques combats pour une femelle, qui, les regardant, semblait attendre que le vaincu, retourné sur le dos et se démenant pour se remettre sur ses pattes, laissât au vainqueur le temps de lui donner une longue preuve de tendresse. Il est facile d'observer les mœurs de ces tortues, qui sont peu farouches, et qui conservent leurs habitudes en domesticité, pour peu qu'elles s'y trouvent à l'aise. Nous en ramassâmes une si grande quantité dans trois ou quatre promenades, que la cour de notre maison s'en trouvait remplie; on pouvait les y voir de la galerie où nous préparions nos collections, grimpant aux murailles, quand des interstices entre les moellons leur permettaient d'y fourrer les griffes, et manger de toutes sortes de feuilles, en se servant de leurs pieds pour contenir ces feuilles d'un côté, tandis qu'elles les déchiraient de l'autre avec leur bec qui agissait comme eût fait un emporte-pièce. Elles pondent sous les pierres, et se blottissent dans des trous sous terre, pour peu que la température s'abaisse; elles passent alors jusqu'à trois mois sans prendre la moindre nourriture, mais quand elles ont toute leur agilité, elles mangent beaucoup, digèrent vite et semblent recevoir avec plaisir l'eau qu'on leur verse dans la gueule ou plutôt dans le bec. Cette eau passe avec une surprenante promptitude; quelques individus la rendent presque à mesure qu'ils l'avalent, mais ternie et de la couleur du petit-lait. Quand on les conserve en esclavage, elles se nourrissent au besoin de pain mouillé et de plantes diverses; on remarque leur prédilection pour la laitue romaine. Contre l'opinion reçue, nous ne leur avons jamais vu rechercher les limaçons ou les insectes; je les crois uniquement herbivores. Il n'en est pas de même des émydes, que j'ai vues se jeter avidement sur des larves aquatiques.

Les hauteurs qui bornent la plaine de Modon à l'est, sont d'une tout autre nature que celles de l'occident; elles se composent d'un schiste argileux, alternant avec des couches minces d'un grès vert, qui finit par dominer, mais qui d'abord ressemble dans ses alternances à des assises plus ou moins épaisses, bâties en briques. Le schiste, qui est également vert ou tirant sur le bleuâtre, se délite aisément en fort

petits morceaux, ou même se dissout entièrement dans l'eau, d'où vient que tous ces lieux sont profondément sillonnés par les pluies, qui, les ruinant de plus en plus, les ont ravinés et creusés d'une multitude de valloncules bleuâtres, qu'on me passe cette expression, à laquelle je ne saurais trouver d'équivalent pour donner une idée des lieux. Le schiste et le grès sont traversés en divers sens et souvent en grande quantité par de petits filons de chaux carbonatée grise ou blanchâtre. La multitude des petits torrens variables et des monticules de cent mètres tout au plus, qui se voient dans cette partie du pays, donnent au canton un aspect alpin, où se reconnaissent en petit des pics, des cols, des plateaux, des contreforts, des arêtes, des escarpemens, des pentes adoucies; en un mot, tous les accidens de forme qui se rencontrent dans les plus hautes montagnes. Tous ces torrens en miniature finissent, en se réunissant, par former un cours d'eau, dont le thalweg se dirige d'abord du sud au nord, l'espace d'une demi-lieue environ, puis qui tourne brusquement au sud-ouest en entrant dans la plaine, à travers des maisons ruinées, des moulins et autres établissemens qui dépendirent du village de Métaxidi. Sous le nom de Silozo, ce torrent se jette bientôt dans la partie occidentale de la baie, à l'entrée du faubourg de Modon, où il traverse près de son embouchure ce pont de deux arches, dont nous avons dit plus haut (p. 71) que ses fondations étaient antiques, M. Blouet, qui paraît penser de même, en a donné une figure [1], qu'on pourrait bien aujourd'hui ne plus reconnaître sur les lieux, parce que des maisons en planches y ont été bâties et encombrent les environs, mais qui n'en est pas moins aussi exacte qu'élégante. La section d'architecture a également représenté un pont du même genre qui existe à Métaxidi [2]; mais je doute que ce dernier soit de la même époque, malgré la nature de ses fondemens d'apparence hellénique. Le cours du torrent a dû varier trop de fois et même trop récemment pour que les ponts qu'on y aurait jetés, il y a seulement dix siècles, pussent servir encore à le traverser, surtout à sa partie supérieure, où les ponts doivent néces-

1. Section d'architecture, pl. 14, fig. 3.
2. *Idem*, pl. 8, fig. 3.

sairement changer de place comme le Silozo lui-même, et selon la direction que prennent ses eaux. Les ruines de l'église et de tout le village de Métaxidi n'indiquent d'ailleurs rien qui remonte au-dessus des temps de la domination vénitienne.

Dans la carte d'Arowsmith et dans celle de M. Barbié du Bocage l'embouchure du Silozo est exactement à sa place, mais son cours est très-mal figuré, et sa longueur cinq ou six fois plus considérable qu'elle n'est réellement. On le fait descendre tout droit de montagnes anonymes, qui semblent répondre à ce Lycodima que nous traverserons bientôt, en lui faisant arroser du nord-est au sud-ouest un grand vallon qui n'existe point. Cette erreur est copiée des anciennes cartes vénitiennes, où le torrent est regardé, je ne sais sur quel fondement, comme le Balyra de l'antiquité. Ces cartes grossières ont donné lieu à une erreur non moins grave, où pourtant M. Barbié du Bocage n'a pas donné; elles placent l'embouchure de leur *Silozo, olim Balyra*, à l'ouest de Modon, entre cette ville et Navarin. Il en est résulté que sur d'autres cartes modernes, où ce cours d'eau fut au contraire transporté beaucoup trop au levant et très-loin de sa véritable place, on a supposé qu'il avait dû exister une ville à chaque bord, et, en reportant Modon sur le côté que celle-ci occupe réellement, on a supposé que l'antique Méthone fut de l'autre, c'est-à-dire, au fond de la baie et vers l'est, où l'on a même prétendu retrouver les ruines d'une antique cité. Rien ne justifie cette manière de voir, qu'on trouve cependant consignée sur la meilleure des cartes de Morée. L'auteur de cette carte remarquable fut évidemment induit en erreur par Gell, qui suppose « à deux mille sept cents pas sur la gauche de Modon un *paleocastro*, « ou vieux château », dont on ne saurait pourtant retrouver le moindre vestige. Le lendemain de son arrivée, Boblaye, qui visita le bas des falaises en cet endroit, n'y trouva que des fragmens de vieille poterie, parmi lesquels j'ai recueilli plus tard quelques morceaux de verre antique; il y déterra aussi la première des médailles que la Commission ait découverte en Grèce, et l'offrit aussitôt comme d'un heureux présage à M. Dubois, directeur de la section d'archéologie. Ce savant y déchiffra l'empereur Commode, vainqueur aux jeux isthmiques. S'il n'exista

point de ville sur l'emplacement où la nécessité de détruire une erreur vient de nous arrêter, on n'y trouve pas moins les traces des antiques bains que les Méthonéens fréquentaient probablement. Le voisinage de belles sources naissant à la base du terrain de grès vert, détermina cet établissement, dont il reste des mosaïques grossières. Plus tard, les mêmes sources alimentèrent un aqueduc souterrain peu élevé au-dessus de la mer, parallèle au rivage, duquel les vieux conduits sont assez rapprochés, et dont on reconnaît le cours à des siphons solidement construits en maçonnerie, élevés de distance en distance de trente pieds de hauteur, et qui, aperçus de loin, ressemblent à des obélisques rangés sur une ligne, dont quatre au moins, si j'ai bonne mémoire, sont encore assez bien conservés. Le sol, aux environs de ces obélisques, est bas; il s'y trouve un marais, dans le milieu duquel sont des buttes provenant de vieux fours à briques. Il serait facile d'assainir cet espace de terrain et d'y établir toutes sortes de cultures, ainsi que dans le reste de la plaine de Modon, dont le sol est excellent. Cette plaine comptait avant la guerre, outre Osphino et Métaxidi dont il a été déjà question, les villages de Dia-ta-Bathani, de Theiflik, de Keupritchu-kévi et d'Agatchau. Il n'en existe plus que des pans de murs et quelques moellons épars; les matériaux tirés de leurs ruines servirent à construire ce camp égyptien, dont j'ai signalé les masures avant d'arriver au faubourg de Modon (p. 59). Les belles plantations d'oliviers, qui faisaient la richesse de tous ces lieux, ont entièrement disparu; il n'en reste même pas les racines, qui ont été déterrées pour servir au chauffage.[1]

A partir de Modon jusqu'au cap Gallo, les rivages de la Messénie forment une falaise escarpée, d'une élévation de cinquante à cent mètres, souvent presque verticale, découpée par quelques anses basses et sablonneuses, composées de couches d'argiles schisteuses et de psammites appartenant à cette formation du grès vert, où se rattachent, ainsi qu'il vient d'être dit, les hauteurs qui bordent à l'orient la plaine de Modon.

1. On trouve dans le cadastre du canton de Modon par M. Pouqueville, Osphino, écrit Ospimo, porté à trente familles; Métaxidi, écrit Métaxada, à vingt-huit; Dia-ta-Bathani, écrit Diavakini, à trente-six; et Agatchau, écrit Agachoi, à vingt-deux. Les deux autres villages sont omis; mais Gell, qui ne les indique pas dans sa carte, les mentionne dans son Itinéraire.

Au pied de ces hautes falaises, la mer n'a que peu de profondeur, ce qui est contraire à ce qu'on observe ordinairement partout où les côtes sont acores. En se promenant à sa surface sur une caïque, chacun peut reconnaître que le sol, à six ou huit pieds sous l'eau environ, y est formé par les tranches des couches qu'on voit sur les falaises coupées presque horizontalement, de sorte qu'à quatre ou cinq cents mètres du rivage la profondeur de la mer n'est encore que de deux brasses ou deux brasses et demie; mais au-delà elle tombe rapidement, comme s'il existait en cet endroit une seconde falaise abrupte, semblable à celle qui borde le plateau méridional de Messénie. La nature destructible des rochers et les diverses circonstances physiques auxquelles est soumis le golfe de Modon, rendent compte de ce phénomène, malgré l'opinion de ces géologues qui ne veulent attribuer aux causes en action de notre époque aucune destruction, ni aucuns produits analogues à ceux des époques antérieures. Indépendamment du courant général qui porte de la mer Ionienne à la mer de Crète, il existe ici pendant toute la mauvaise saison des courans violens, produits soit par les tempêtes du golfe Adriatique, soit par les vents qui soufflent constamment dans la région de l'ouest. Ces courans frappent avec violence la pointe nord-ouest de Sapience, qui les rejette sur la côte de Messénie, dont ils minent sans cesse les falaises argileuses et en emportent les débris. Ceux-ci sont entraînés jusqu'à ce que l'influence contraire des courans du golfe de Coron, et surtout de la chaîne sous-marine qui s'étend vers le sud du cap Gallo par Vénético et les Formigues, vienne les arrêter; alors ils se déposent dans la mer à l'est de Cabréra, et y forment des lits puissans de sédimens, qui doivent avoir la plus grande analogie avec ces sables argileux verdâtres de Sparte et du bassin tertiaire de la Laconie, produits comme eux de la destruction du grès vert. Ce qui concerne le sujet que nous venons d'effleurer, résulte des observations de M. Boblaye, qui promet d'y revenir dans un chapitre de géologie intitulé : *Productions de notre époque.*

Dans les débris entraînés par les eaux pluviales, descendant non-seulement dans la mer pour en combler les gouffres, mais encore dans la plaine pour en élever la surface ou pour y changer le cours du tor-

rent, et sur plusieurs plateaux voisins, entre lesquels de profonds ravins ont détruit toute solution de continuité, on rencontre des parties quelquefois très-étendues, composées d'un calcaire grossier, ressemblant à celui des environs de Paris. Ce calcaire n'est souvent qu'un dépôt de grains aréniformes jaunâtres, agglutinés en pierre homogène, fort tendre; mais ordinairement il est pénétré de fossiles abondans et pressés. Il s'y trouve des bancs horizontaux de quatre à six pieds de puissance, tout remplis de grosses huîtres, de peignes, de solens, de buccardes, de cônes, de buccins, de vis et autres coquilles nombreuses, où d'énormes pinnes marines, pareilles à celles que nous avions mangées à Sapience, se mêlent communément. Il est très-difficile d'extraire ces dernières du sable humide agglutiné qui les enserre. Nous n'avons jamais pu parvenir à nous en procurer d'entières, et celles qu'on a le mieux réussi à détacher, se brisèrent à mesure qu'elles se desséchaient. MM. Virlet et Boblaye firent des récoltes considérables de tous ces objets, parmi lesquels se trouvent plusieurs espèces nouvelles, qui feront le sujet de deux planches réservées pour les coquilles fossiles dans la seconde série de notre atlas.

Navarin étant le point d'où nous devions partir pour le voyage de Pylos, je m'y rendis dans la journée du 30, non par la route accoutumée, mais par les pentes occidentales du Saint-Nicolo, dont la mer baigne les bases escarpées. Arrivé par la plaine à l'entrée de ce vallon abandonné, où se voient les débris de la ferme près de laquelle le marquis de Dalmatie m'avait rencontré quelques jours auparavant (p. 57), je m'enfonçai sur la gauche parmi les rochers, en gravissant jusqu'à l'origine du ravin, laquelle est tout près de la côte. Je cheminai sur un terrain fort difficile, dépouillé de toute terre végétale, composé de pierres âpres, à travers la confusion desquelles on ne distingue qu'imparfaitement les assises dont la montagne est formée, mais où je reconnus des blocs d'un pouding que nous allons bientôt retrouver par grandes masses dans toute la Messénie. J'avais déjà remarqué que le col entre Modon et Navarin en paraissait composé, ou du moins en offrait de nombreux quartiers. Je fus très-surpris en découvrant un enfoncement herbeux où paissaient quelques brebis, et

qui, malgré que je n'y aie point aperçu de katabotron, porte tous les caractères de ces bassins fermés, d'où les eaux pluviales ne peuvent s'écouler qu'à travers des conduits mystérieux. En regardant le flanc de la montagne lorsqu'on longe sa base par mer, on ne saurait distinguer ce bassin ; il faut l'avoir visité pour en reconnaître la place de loin : ce fut sur l'un des buissons de ce diminutif de la plaine de Cujes et de Sapience que je tirai pour la première fois la pie-grièche rousse, très-commune en Morée comme dans toutes les contrées chaudes de l'Europe, et le passereau, beaucoup plus rare en même temps que remarquable par sa belle couleur citrine, que les ornithologistes ont ballotté jusqu'à présent du genre bruant au genre moineau, sous le nom de bruant ou moineau à tête noire. Notre collaborateur Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a fait représenter ce dernier oiseau dans la planche IV de la troisième série de notre atlas; il le fera enfin connaître avec exactitude dans le présent ouvrage; je l'ai depuis retrouvé assez communément perchant sur les arbustes aux lieux anfractueux; plus tard, en me rendant de Petalidi à Nisi, je tuai sa femelle.

J'éprouvais de grandes difficultés pour rentrer dans le grand chemin par le côté septentrional de la montagne, où nulle trouvaille ne me dédommagea de mes fatigues; à peine y croissait-il un brin d'herbe, et l'on ne saurait même reconnaître entre les blocs arides dont la pente est toute hérissée, la moindre trace d'un sentier de chèvres. Les vents, les pluies, et les rayons d'un soleil ardent, désolent tour à tour, sans obstacle, les escarpemens affreux où je m'étais engagé; mais on y jouit d'un magnifique coup d'œil, qui s'étend sur la baie de Navarin. Comme on y est plus élevé qu'au point d'où la vue gravée dans notre planche VI a été prise, on distingue dans le lointain jusqu'à l'île de Zante, distante d'une trentaine de lieues vers le nord-ouest. Presque à mes pieds s'étendait Sphactérie; cette île ionienne (p. 82), qui ferme du côté de l'ouest le magnifique bassin dont j'admirais la rondeur d'azur, n'a nulle part un quart de lieue de large, sur plus de deux lieues de longueur. Très-escarpée, souvent même coupée à pic du côté intérieur, ses pentes adoucies, mais fort pierreuses, s'abaissent à l'exposition du couchant. Elle est déprimée vers son milieu, de manière à paraître

former deux îles quand on la voit sous un certain aspect; il s'y trouve conséquemment deux principaux pics, dont le septentrional, que nous mesurerons dans le chapitre suivant, est le plus élevé au-dessus du niveau de la mer.

Le renom de Sphactérie remonte à quatre cent vingt-cinq ans environ avant l'ère chrétienne, et date d'un massacre. « Il est assez ordinaire, dit Pausanias[1], que des lieux obscurs deviennent tout à coup célèbres pour avoir servi de théâtre aux jeux de la fortune dans quelque événement considérable : ainsi le naufrage d'Agamemnon et des guerriers qu'il ramenait de la guerre de Troie, a rendu fameux en Eubée le promontoire de Cépharée, jusqu'alors ignoré; c'est encore ainsi que Psyttalie est aujourd'hui connue par la fin tragique de ces quatre cents Perses qui avaient fait une descente sur cette petite île, à l'opposite de Salamine. Il en est de même pour Sphactérie : la défaite des Spartiates a tiré cette île de l'obscurité où elle était, et l'on y voit encore dans la citadelle une statue de la Victoire que les Athéniens y ont laissée pour monument des avantages qu'ils y remportèrent. » Strabon ajoute[2] que les Lacédémoniens y perdirent trois cents des leurs. On peut lire dans l'histoire de la guerre du Péloponèse par Thucydyde[3] les détails de cette première bataille de Sphactérie, où les assiégés se trouvèrent réduits aux plus affreuses extrémités. On a remarqué[4] que ce furent les frondeurs de Naupacte, Messéniens d'origine, qui, dans cette occasion, assommèrent impitoyablement les Spartiates qui se laissaient prendre, prétendant venger ainsi leurs pères des maux soufferts au temps de la chute d'Ithome et d'Ira. L'île était alors très-boisée; elle est maintenant complétement dépouillée, on n'y trouverait pas un buisson de trois pieds de haut. Les vents d'ouest qui s'y font ressentir sans obstacle, forcent la végétation à se coucher contre le sol rocailleux. Quelques bergers en afferment la pâture durant deux ou trois mois d'hiver. Quand la dent des moutons et les rayons du

1. *Lib.* IV, *cap.* 36.
2. *Lib.* VIII, *cap.* 4, §. 11.
3. *Lib.* X et XI.
4. Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 26.

soleil printanier ont passé à sa surface, il n'y existe plus une feuille. Je descendis sur ce long amas de rochers avec M. Dubois, dans les premiers jours de notre arrivée. Il s'y voyait alors quelque peu de verdure, mais nous n'y rencontrâmes pas le moindre vestige de cette citadelle où les Athéniens avaient placé une statue de la Victoire. Les débris de quelques batteries élevées à diverses époques vers la pointe méridionale de l'île pour défendre l'entrée de la baie au moyen de feux croisés avec ceux des forts de terre-ferme, et les ruines d'une chapelle du moyen âge, nous parurent être les seules traces qu'eussent laissées des hommes dans cette solitude. Rien ne légitimait à notre sens la célébrité de Sphactérie, quand des ossemens blanchis, mêlés aux décombres épars de la vieille église, frappèrent nos regards et nous remirent en mémoire que nous foulions une terre fameuse par les flots de sang qui la rougirent; terre dont le nom indique toujours l'époque d'un massacre quand il reparaît dans l'histoire. Ces ossemens rendaient témoignage contre ceux des chefs de la Grèce moderne, dont l'incapacité et la mésintelligence compromirent la sainte cause de l'indépendance lorsqu'au printemps de 1825 l'armée turco-égyptienne vint assiéger Navarin. Je trouve ce qui concerne le charnier accusateur, que nous avions sous les yeux, raconté en ces termes dans un ouvrage[1] où les détails rappellent singulièrement ceux que nous a conservés Thucydyde, touchant la fin tragique des Lacédémoniens sur la même place. « Au lieu de profiter de la terreur « que sa présence avait répandue pour prendre Navarin par un coup de « main, Ibrahim, après être débarqué à Modon, s'amusa à préparer un « siége.... Le brave Tsamados, qui commandait une division aux ordres « de Miaulis, fit un débarquement sur Sphactérie, et y plaça quelques « pièces de canon de ses bâtimens, afin de protéger l'entrée et la sortie « du port; des marins, pris dans ses équipages, furent chargés de la « défense de ce poste, qui fut abondamment approvisionné de vivres « et de munitions de guerre; Anagnoste-Papa-Georgis, ministre de la « guerre, fut en outre chargé de s'y établir avec douze cents hommes.... « Un corps de six mille cinq cents Roméliotes et Souliotes, commandé

1. Mémoires historiques et militaires, etc., par M. Jourdain, t. II, chap. X.

« par dix-sept généraux, couvrait Navarin du côté opposé à Modon. « Il réclamait sa solde; Mavrocordato, qui se rendit au camp, les paya « en réponses évasives. . . . . Ibrahim profita des discussions qui s'en- « suivirent, dressa ses batteries contre Navarin, et prépara une expé- « dition pour Sphactérie. Le 26 Avril, ce Pacha envoya une trentaine « de transports chargés de troupes, et le débarquement fut opéré dans « les premiers jours de Mai. Les Grecs firent des prodiges de valeur « pour s'y opposer; une bataille des plus meurtrières s'engagea le 9. « Les Hellènes, pressés de toutes parts, et forcés de céder au nombre, « voulurent gagner leur flotte, mais il était trop tard. . . . . Mavro- « cordato, sans attendre le résultat de la bataille, s'était rendu en toute « hâte au rivage, y avait pris l'embarcation de Tsamados, et avait « ordonné qu'on appareillât, en disant que tout était perdu, et que « l'île était tombée au pouvoir des Turcs : on ne saurait peindre le « désespoir qui s'empara des Grecs lorsqu'ils se virent si lâchement aban- « donnés. Quelle place l'histoire réservera-t-elle à celui qui fut la cause « de la fuite précipitée des bâtimens? Tsamados cependant encouragea « ses compatriotes à vendre chèrement leur vie; et à l'exemple de ce « brave capitaine, qui tomba criblé de blessures, ils se firent tuer « jusqu'au dernier. — Stavro-Sahini, à la tête de ses Hydriotes, prit « l'étendard de la croix, chargea l'ennemi, et le repoussa deux fois. « Il fut à la fin obligé de se réfugier dans une petite chapelle (celle « dont nous venons de trouver les ruines) où étaient les munitions « de guerre, et s'y étant défendu jusqu'à ce qu'il ne restât plus que « six hommes avec lui, il mit le feu aux poudres et périt avec ses « compagnons. La prise de Sphactérie coûta cher à l'ennemi, auquel « il n'eût pas fallu beaucoup de semblables victoires pour qu'Ibra- « him se trouvât seul en Morée. Les bâtimens grecs qui emportèrent « Mavrocordato, arrivèrent fort maltraités à Hydra; le ministre de la « guerre, qui pendant le combat s'était caché dans une grotte, y fut « trouvé et massacré par les Arabes après la conquête de Sphactérie. »

Nous reviendrons sur la conquête de Navarin par Ibrahim dans le chapitre suivant, en faisant l'histoire de cette ville, qui se lie étroitement à celle de l'île où nous venons de nous arrêter. On a dit quelque

part[1] que ce fut encore sur Sphactérie que les Turcs faits prisonniers de guerre à Navarin lors des premiers temps de l'insurrection grecque, furent jetés par les vainqueurs, qui les condamnaient ainsi à mourir de faim : c'est une erreur, comme on le verra tout à l'heure (p. 131).

Rulhière[2], au sujet des intrigues russes de 1770, raconte de la sorte un autre événement tragique arrivé à Sphactérie : « Orloff, qui occupait « Navarin, où s'étaient réfugiés ses soldats battus à Coron et sous Modon, « en fit fermer impitoyablement les portes à la multitude de malheureux « Grecs qui s'étaient rassemblés au pied des remparts. Vous nous avez « promis, criaient-ils aux Russes, de nous affranchir; nous ne vous « demandons qu'un asyle. Cependant les Turcs approchaient, et quoi- « qu'ils ne vissent point paraître leur flotte, enhardis par leurs succès, « leur troupe victorieuse marchait précipitamment vers Navarin. La « foule des fugitifs, ne se croyant plus en sûreté sous les remparts dont « l'entrée leur avait été interdite, se jette, en poussant des cris lamen- « tables, dans tous les bateaux qui sont au rivage. Au milieu de cette « confusion, la mer engloutit une partie de ces infortunés; le reste par- « vint sur cette île de Sphactérie, qui forme un des côtés du port. Quatre « ou cinq mille Grecs réfugiés sur ce rocher, sans eau, sans abri, sans « vivres, y périrent de soif et de faim, voyant flotter autour d'eux les « cadavres de leurs enfans et de leurs femmes; et les Russes, de dessus « les remparts de Navarin, contemplaient ce spectacle avec des risées. »

Le souvenir de telles horreurs et de l'odieuse conduite d'Alexis Orloff, qui, s'embarquant bientôt avec tout ce qui lui appartenait, échappa aux Musulmans, s'est perpétué dans le pays; il y motive la juste antipathie qu'y inspire tout gouvernement évidemment soumis à l'influence des successeurs de cette czarine qui, par de trompeuses promesses, causa des maux infinis à la Morée vers la fin du siècle dernier.

Ce fut le 31 Mars, dans la matinée, qu'ayant fait tous nos préparatifs de départ, la section de la Commission scientifique dont j'avais la direction s'éloigna du théâtre de tant de désastres. Nous quittâmes

1. Mémoires sur la Grèce, par M. Reybaud, t. I, chap. VIII, p. 427.
2. Histoire de l'anarchie de Pologne, t. III, p. 413.

le nouveau Navarin pour nous aller établir sur les ruines du vieux; tandis que trois de mes compagnons s'y rendirent par mer, sur une grande barque chargée de nos effets, accompagné de M. Virlet et de l'interprète que je m'étais attaché, je cheminai à pied en chassant et en herborisant au pourtour de la baie. Je ne connaissais pas alors le plan qu'en avait donné dès l'an 1823 le capitaine Smyth. Cet excellent travail ne m'est parvenu que très-récemment et m'a prouvé qu'il devenait superflu « de restaurer pour ainsi dire les deux Navarin et leurs « environs dans une carte particulière. » C'est seulement à l'antique Pylos que devront se borner les corrections qui restaient à faire pour avoir de tous ces lieux des notions topographiques exactes.

Bory de St Vincent del. Lith de Frey. A. St Antoine lith.

10 MARS 1829.

CHAPITRE IV.

DES DEUX NAVARIN. LA DJALOVA. CAMPEMENT AU CAP CORYPHASIUM. SUR LA PYLOS DE NESTOR.

Le nouveau Navarin que nous quittons est une ville évidemment moderne; on ne saurait trouver chez les anciens un passage qui s'y puisse réellement appliquer. Sa position n'est pas de celles qu'on dût apprécier aux temps héroïques, ni même beaucoup plus tard, et tant qu'on ne se servit que de bateaux qui, quelle qu'en pût être la capacité, se tiraient facilement au rivage, au lieu de mouiller au large. L'usage des ancres était alors peu répandu, comme le prouvent les nombreux passages de l'Odyssée, où Homère ne manque pas de représenter Ulysse et ses compagnons « déliant les cordes qui tiennent leurs vaisseaux attachés à la côte, » quand ceux-ci ne sont pas tirés sur quelque plage accessible. Aussi dans tous les ports de la première antiquité dont l'emplacement est indubitablement connu, se trouve-t-il toujours une anse sablonneuse, pour accueillir les flottes mises à sec, hors de la portée des courroux de Neptune. Ces flottes sont dans les historiens, ainsi que dans les poètes, disposées comme l'étaient les équipages de pêche que nous avons vus en dedans du phare de Messine, à la place même qu'occupèrent les embarcations des pirates de Zanclé (p. 42 et 43), ou comme étaient les caïques d'une bande de Grecs des îles que nous allons rencontrer tout à l'heure sur les bords même où je me figure que Nestor abritait ses navires. Le nouveau Navarin n'offre nulle arène de ce genre à l'entrée d'une baie où nous avons vu (p. 61) que les gros temps ne laissaient pas que de faire ressentir leur redoutable influence, et dans la partie méridionale de laquelle les tempêtes n'eussent pas été moins à craindre qu'en pleine mer pour les vaisseaux qui portèrent les vengeurs de Ménélas aux rivages de la Troade. La côte tout autour de ce lieu est coupée et hérissée de roches, contre lesquelles la lame, brisant souvent avec violence, eût écrasé les bateaux armés du roi des rois. Ce n'est qu'à l'époque où, les forces navales décidant du sort des États, l'on a commencé à se servir de grands navires, qui ne peuvent mouiller qu'à certaine distance des plages basses

ou des rochers brisans, que l'importance de Navarin, à l'entrée d'un golfe spacieux, a pu être reconnue. Sa position militaire, par rapport au col sur lequel s'élève la route de Modon, devenait également digne de considération pour les seigneurs francs, maîtres du vieux Navarin et qui voulurent protéger le canton contre les Vénitiens, lesquels, possesseurs du midi de la Messénie, eussent pu venir les inquiéter par ce débouché. Aussi la première notion positive du nouveau Navarin qu'on puisse découvrir dans l'histoire, existe-t-elle dans la chronique de Morée, où il est dit « que messire Nicolas de Saint-Omer, vieux seigneur d'une haute « noblesse et fort riche, qui avait fait bâtir un petit fort au pays de Maina, « dans l'intention de protéger la contrée contre les attaques des Vénitiens, « fit ensuite bâtir *la place* de Navarin, dans l'intention d'obtenir du roi « (celui de Naples, alors seigneur suzerain du pays) qu'il en fît un fief « pour son neveu, qui était grand protostrator, et qui s'appelait aussi « messire Nicolas.[1] » Cette fondation dut avoir lieu dans le premier quart du quatorzième siècle[2] : c'est donc à tort qu'on l'attribua aux Turcs, en la faisant remonter à deux siècles seulement[3]. Les Turcs ne firent qu'augmenter les défenses de Navarin[4]; qui était déjà une forteresse, *une place*, selon l'expression de la chronique de Morée, « *place* qui avait été long- « temps entre les mains des infidèles; lesquels, dit Coronelli, la gardaient « avec beaucoup de jalousie.... On la voit, poursuit le cosmographe de la « république de Venise, à gauche du vieux Navarin, sur un penchant, « fortifiée de bonnes murailles, avec une citadelle à six bastions, que les « Turcs y bâtirent en 1571, au pied de laquelle est un port, le plus spa- « cieux de toute la Morée.... En 1644, le sultan Ibraïm le choisit pour « rendez-vous de la flotte, composée de deux mille voiles, avec laquelle « le sélictar Bassa s'y rendit le 21 Juin, et en partit ensuite pour en- « vahir Candie.... En 1686, le généralissime Morosini ayant pris Zan- « chio ou le vieux Navarin et voulant s'assurer l'entrée du port, afin de

1. Traduction de Buchon, p. 387.

2. De 1310 à 1320, en comparant des événemens où les chroniqueurs n'ont pas toujours eu soin de rapporter les dates précises.

3. Rhulière, Anarchie de Pologne, t. III, p. 400.

4. Vers 1500, probablement quelque temps après la chute de Modon (voyez p. 68).

« faciliter le transport des canons, des mortiers et des vivres, qui étaient « nécessaires aux troupes commandées pour former le siége du nouveau « Navarin, qui est une forteresse royale et d'une importance connue « de tout le monde, donna les ordres nécessaires pour que dans la nuit « du 4 et du 5 Juin, ses gabares entrassent dans le port.... Le général « fit porter en des lieux avantageux dix-huit mortiers, qui tirèrent des « bombes de cinq cents livres de balles, avec une batterie de vingt « pièces de canon de cinquante livres.[1] » Coronelli cite parmi les officiers qui se distinguèrent pendant le siége, un Sanudo, lequel était probablement de la famille des anciens ducs de Naxie, le général allemand Konismarck, ainsi qu'un prince de Turenne, « qui, dit toujours Coronelli, donna « dans cette occasion des preuves de cette bravoure qui est naturelle à « tous ceux de sa maison. » La place s'étant rendue, le général Morosini y entra le 18; il y trouva cent pièces de canon en batterie, plus de trois mille Turcs, dont mille bons soldats, formant la garnison, qu'on embarqua peu après en vertu de la capitulation, pour être transportés à Alexandrie, « et l'on chanta le *Te Deum* en action de grâce dans la « mosquée, qui fut consacrée au culte de la vraie religion, et qu'on dédia « à S. Vito, parce que la ville s'était rendue le jour où l'Église célèbre « la mémoire de ce bienheureux. » Ce temple, si souvent, et tour à tour, turc, catholique ou grec, devint, lors de l'arrivée de l'expédition libératrice, un magasin militaire, comme celui où nous avons retrouvé dans Modon un sanctuaire de Minerve (p. 99). Ce monument consiste en cinq arcades moresques, formant un disgracieux portique au devant de quatre gros murs, avec une sorte de dôme très-lourd : il est de peu d'importance et de fort mauvais goût, comme on en pourra juger par les dessins très-exacts qu'en a fait graver la section d'architecture[2]. On ne saurait reconnaître le moindre vestige d'antiquité dans cette église bâtie en moellons, et le reste de la ville n'en offre pas davantage. Navarin est peut-être même le seul lieu d'une certaine importance en Morée, où je n'aie pas trouvé qu'on eût transporté, de quelques ruines grecques, des chapiteaux du beau temps, pour en faire des autels, avec des fûts de

1. Description géographique de la Morée, 1.re partie, p. 64 à 70.

2. Pl. 3, plans et coupe par MM. Poirot et Ravoisié, et pl. 4, vue par M. Blouet.

colonne et des entablemens, pour les employer comme chambranles de portes ou de fenêtres. Il n'y existe pas plus de traces romaines ou byzantines : le peu de débris qu'on y voit, datent, à ce qu'il paraît, de la dernière occupation par les Vénitiens; ce sont quelques écussons d'armoiries, encastrés dans certains murs, ou tout au plus des mots à demi effacés, griffonnés sur un portail, où l'on dit qu'ils indiquaient l'entrée d'un pauvre hôpital. La ville est construite sur une pente assez rapide, exposée au couchant et un peu plus longue que large. Il ne règne point de fossés autour de ses murailles, celles-ci s'élèvent sur des roches tellement dures, qu'il eût été difficile d'en creuser, et qu'il serait impossible d'y ouvrir des tranchées pour l'attaque. C'est principalement avec la grosse artillerie des flottes qu'on en pourrait détruire les ouvrages. Quant à la citadelle qui domine la ville à l'est, et qui prend tous ces ouvrages à revers, le génie français l'a totalement changée et reconstruite à deux reprises, à cause d'une explosion qui détruisit ses premiers travaux. Parmi les décombres de Navarin encaissés entre ses remparts demeurés seuls debout, on pouvait reconnaître que les rues y furent tortueuses, mal percées, étroites et souvent disposées en escalier, particulièrement vers l'orient, aux alentours de la citadelle: on y reconnaissait aussi les emplacemens de quelques jardins, que couvraient des mauves, l'ortie pilulifère, le souci commun, des chardons et des amas d'ordures. Dans l'un de ces enclos abandonnés aux herbes sauvages, je trouvai quelques beaux pieds de l'aloès tacheté (*aloë picta*, L.), qu'on y avait évidemment plantés du temps des Turcs. Il serait donc superflu de chercher avec quelques-uns l'Abramus de Ptolomée dans une ville du moyen âge, que ses fondateurs appelèrent d'abord Neokastron, par opposition avec le nom de Paléokastron ou le vieux château, qui devint celui de Pylos, dont Abramus, Abarinus, Ivérin et autres désignations, dérivées les unes des autres par corruption, ne sont que des synonymes.

Pylos ou le vieux Navarin fut la seule ville réellement importante de toute cette côte jusqu'au quatorzième ou au quinzième siècle. Il est probable que Néokastron ou le nouveau Navarin l'absorba seulement après la conquête de Morosini, et quand la petite passe du nord entre Sphactérie

et Coryphasium se trouva insuffisante pour les grands navires devenus d'un usage plus général : il pourrait se faire même que le détroit en ait été dégradé par les hommes. Le passage de M. le baron de Beauveau, que nous avons cité plus haut (p. 51), semble l'indiquer. Quoi qu'il en soit, les Turcs étaient redevenus maîtres paisibles de tous ces lieux après la conquête de 1715, lorsqu'en 1770, au mois d'Avril, le nègre Annibal, général russe, détaché du siége de Coron, fut chargé de s'emparer de Navarin, « la garnison, dit Rhulière, capitula aux premiers « coups de canon, et fut conduite sur un bâtiment anglais dans un port « de Candie. » On a vu (p. 123) comment les troupes d'Orloff abandonnèrent leur prise peu de jours après, ayant contemplé du haut de ses remparts l'un des massacres auxquels Sphactérie doit sa sanglante célébrité. Alexis, avant de s'éloigner, fit charger toutes les mines, et donna ordre en s'embarquant qu'on allumât les mèches, afin qu'après son départ la forteresse ensevelît sous ses décombres les Turcs qui s'y seraient précipités; mais les mines ne partirent point, et ceux qu'on croyait y prendre, ayant trouvé en batterie plusieurs canons que les Russes, dans leur évacuation précipitée, n'avaient pas même encloués, tirèrent sur les fugitifs, lesquels eurent la honte de se voir tuer des hommes par leurs propres boulets.[1]

Quand M. Pouqueville visita le pays, la citadelle de Navarin ne consistait « qu'en quatre bastions délabrés, garnis de canons sans affûts; « ce qui n'empêchait pas qu'elle ne fût comptée au nombre des places « de guerre, ayant ses janissaires, ses canonniers, ses bombardiers, qui « avaient pour général et commandant d'armes, un boulanger et un « barbier, tenant four et boutique au bazar.[2] » La ville contenait six cents habitans turcs, et le faubourg ou Varochi, alors situé sur la hau-

1. Anarchie de Pologne, t. III, p. 414. Ce passage, et en général tout ce qui concerne la révolution de 1770 chez Rhulière, se trouve textuellement transcrit, sans que le lecteur soit averti du plagiat, dans l'introduction historique ajoutée par feu A. Rabbe aux Mémoires sur la Grèce de M. Reybaud. Cette introduction ne contient peut-être pas vingt lignes de suite qui soient propres au compilateur sous le nom duquel elle a paru. Ceux qui la pourraient citer comme autorité, donneraient conséquemment la preuve qu'ils ne remontent pas aux sources et que leurs recherches sont au moins superficielles.

2. Voyage de la Grèce, t. VI, p. 71.

teur et au sortir de la porte par la route de Modon, en avait cent trente, tous Grecs. « Cette population, calculée, ajoute M. Pouqueville, avec « celle de trente-six villages, dont se composait le canton, donnait un « total de cinq mille quatre-vingt-quinze individus. » Tel était encore le triste état de ces lieux si mal peuplés, quand la révolution de l'indépendance éclata. Navarin fut aussitôt investi et attaqué par divers capitaines de troupes irrégulières, aussi animées contre leurs oppresseurs qu'avaient pu l'être contre leurs maîtres, en 1792, les esclaves de Saint-Domingue. On distinguait entre les chefs des assiégeans, Papas-Fletche Dikes, l'Aristomène des temps modernes, celui qui a été tué dans une bataille contre Ibrahim, en un lieu où nous conduirons bientôt nos lecteurs, vers les racines du Manglava; un seigneur mainote, que nous visiterons plus tard dans son pyrgo formidable, et l'évêque Grégorio, qui, chassé de son siége de Modon par les Musulmans, demeurés possesseurs de la ville, portait aux sectateurs de Mahomet une haine furieuse. Ce prélat, avec des versets des saintes écritures, où le dieu des armées ordonne au peuple selon son cœur d'exterminer ses ennemis et de faire jaillir la cervelle des petits enfans, en leur écrasant la tête contre la pierre[1], exaspérant les soldats, ne négligeait aucun moyen pour leur faire adopter ses projets de vengeance : ceux-ci n'y étaient que trop disposés. Le gouvernement informe que s'était donné en 1821 l'insurrection, et que présidait le prince Ipsilanti, siégeait devant Tripolitza, dont Colocotroni et Yatracos formaient l'investissement, on apprit au camp les prédications atroces de l'évêque de Modon, et pour essayer d'en neutraliser les effets, quelques officiers furent députés vers l'armée que fanatisait ce prêtre fougueux; ils venaient conseiller une généreuse modération. Monambasie ayant capitulé depuis une douzaine de jours, la garnison de Navarin offrait de se rendre aux conditions qu'avait obtenues celle de cette ville; mais elle appréhendait la mauvaise foi et l'exaspération des vainqueurs. Cependant, « décimés par la famine, les Turcs, dit « M. Reybaud[2], se déterminèrent à capituler avec qui voulût les rece-

1. Josué, chap. VIII, v. 18 à 29; Rois, liv. I, chap. XXVII, v. 9 et 11; Psaume CXXXV, v. 19; Isaïe, chap. XIII, etc.

2. Mémoires sur la Grèce, t. I, p. 426.

« voir. » On leur promit la vie sauve, et qu'ils seraient transportés par mer sur une terre de la domination du grand-seigneur. Dès que les Grecs tinrent ces infortunés en leur pouvoir, on les jeta sur Kuloneski, écueil de quelques cents pas de longueur, aplati, peu élevé au-dessus des flots, dépouillé de verdure, entièrement privé d'eau, situé précisément au milieu de la baie de Navarin, et qui, sous son autre nom de Marathonisi, figure dans la liste des îles soumises à l'Angleterre, comme Ioniennes (p. 82). L'évêque de Modon, qui commanda cette violation de la foi jurée, pensait la justifier, en disant : « Kuloneski « n'est-il pas une terre de l'obéissance du grand-seigneur, puisqu'elle « est remplie de Turcs, dont nous avons respecté les jours et que nous « y avons transportés par mer? » Les prisonniers, au nombre de plus de quatre cents, moururent de faim et de soif sur la pierre aride. Lorsque je me suis fait descendre sur cette roche quelques années après, conduit par un canot, que Bougainville, un jour où j'avais déjeûné à bord de son vaisseau, voulut bien mettre à ma disposition, pour me promener dans la rade, je la trouvai comme un ossuaire, où se distinguaient, à leur blancheur indicatrice de plus de vétusté, les squelettes des victimes de la trahison, de ceux de quelques blessés de la bataille navale de Navarin. Ces derniers présentaient souvent des traces de fractures et des teintes ensanglantées; plusieurs étaient encore environnés d'affreux haillons, dont on pouvait reconnaître l'étoffe, tant est conservateur le climat dans tout l'Orient. L'officier qui m'accompagnait ramassa la tête d'un enfant d'environ dix à douze ans. Il paraît cependant, quoi qu'on en ait dit et imprimé, que les Turcs en état de porter les armes avaient été seuls abandonnés sur la roche homicide. Les femmes et les adolescens furent distribués comme esclaves aux Grecs qui en voulurent prendre. J'en ai retrouvé plusieurs dans la Magne, particulièrement au canton de Zarnate, dont le capitaine avait été l'un des principaux chefs à la prise de Navarin. On doit cette justice aux Mainotes tant décriés, que ces esclaves ne furent jamais maltraités par eux, et nous n'avons pas remarqué qu'ils se plaignissent beaucoup de leur sort; tout à l'heure nous verrons le respectable Mavrico-Poulo, l'un des primats du pays, en racheter un grand nombre de ses propres deniers, et les faire conduire

chez les Anglais de Cérigo, où la liberté leur fut rendue. De Kuloneski, Navarin apparaissait rougeâtre, au pied du Saint-Nicolo, tout blanc. La roche percée qu'on double en entrant à la partie occidentale de la passe, et que Baccuet a figurée dans la vignette finale du chapitre II (p. 77), s'y montre par le côté où se voit la tombe dont il a été question au commencement du même chapitre (p. 48). Sous cet aspect, que j'ai représenté dans la planche IX, la partie méridionale de la baie se dessine avec majesté, en s'ouvrant vers la grande mer comme par une simple embrasure.

Lorsque les Grecs eurent pris Néokastron, et qu'ils s'y furent établis, le brave philhellène Normann en vint améliorer les fortifications. Trois ans après, les Égyptiens d'Ibrahim étant possesseurs de Modon, et ayant successivement enlevé Sphactérie et le vieux Navarin, vinrent attaquer le nouveau, où ne se trouvaient pas plus de mille hommes de garnison, commandés par Panajotaki Yatracos de Mistra et George Mavromichalis, fils de Petro-bei, Mainote. Il y eut de beaux faits d'armes du côté des Grecs; cependant la discorde s'étant glissée entre leurs capitaines, qui, se battant bien, mais étant mal payés, ne voulaient, comme il a été dit précédemment, obéir à personne, Ibrahim, dès qu'il fut maître de Sphactérie, d'où nous avons vu Mavrocordato s'échapper (p. 122), battit vigoureusement la place, qui se trouva bientôt abandonnée à elle-même par terre et par mer. Le 18 Mai elle capitula. La garnison, embarquée sur des bâtimens anglais et autrichiens que le hasard avait conduits dans le port, fut, sous la protection des Européens, transportée à Calamata, et l'on peut juger du sort qu'elle eût éprouvé, si des étrangers ne fussent intervenus, par la manière dont, au mépris des articles du traité, le Pacha retint dans une dure prison les deux chefs, Yatracos et Mavromichalis, qu'il s'était engagé à laisser sortir à la tête de leurs troupes. Telle est l'histoire du nouveau Navarin ou Néokastron, dans les décombres duquel les troupes françaises remplacèrent les Égyptiens, en vertu d'une convention conclue vers les premiers jours d'Octobre 1828. Sous la protection de ces derniers, quelques familles indigènes, dont les pénates n'existaient plus, sont venues se grouper dans les cavernes du voisinage et dans les excavations du ravin qui descend au

débarcadaire. D'autres Grecs, particulièrement des insulaires, avec quelques petits marchands de Trieste, ont élevé des baraques ou des maisons en planches aux alentours. Les cafés surtout s'y sont multipliés avec des billards, dont on trouve toujours plusieurs dans les moindres villages du littoral, pour peu qu'il y règne quelque sécurité, les Moréotes ayant la passion du noble jeu. Le commandant de la place, l'intendant général Volland, à qui la Commission doit tant de reconnaissance, et le payeur général M. Firino, logeaient dans la ville, au pied de la citadelle. Les magasins militaires, l'artillerie et l'hôpital, la douane grecque, avec un commissaire de police, occupaient le faubourg du port, où l'on débarque à l'aide d'une sorte d'estacade en madriers et en planches, qui se prolonge à quelques toises sur la mer.

Avant que de s'établir en ce lieu, les troupes françaises avaient dû l'assainir à cause des cimetières turcs et grecs qui en infectaient presque tout l'emplacement. Comme on y trouve à peine de la terre rouge et légère entre des blocs de rochers nus pour recouvrir les cadavres, ceux-ci, dont le nombre s'était fort multiplié depuis les dernières années par tant de massacres et de misères, empuantissaient l'air : il fallut les rechercher, les exhumer et brûler ceux qui n'étaient pas entièrement consumés.

Outre les marchands grecs ou de Trieste, on trouvait aussi au port quelques Marseillais, vendant des comestibles et se livrant à toute sorte d'industrie; ce sont ces gens-là, bien plus encore que ceux du pays, qui, dans tout le Levant, rivalisent avec d'indignes vieilles, pour procurer des objets qui s'achètent, mais qu'on n'étale pas aussi ostensiblement que d'autres marchandises dans les magasins, où certains amateurs les viennent chercher. Entre ces Provençaux nomades, chez qui s'achetaient aussi quelques sirops et liqueurs, j'eus occasion de voir un ménage remarquable par la vie errante à laquelle le sort semblait l'avoir condamné : ce couple assorti, poussé par la misère et accompagné par la patience, avait presque fait l'équivalent du tour du monde. Le mari me raconta qu'étant parti de sa terre natale, afin de chercher fortune au Brésil, il avait été, je ne saurais me rappeler comment, porté à Caracas, en terre ferme. Dieu aidant, ses affaires y avaient prospéré. Sa femme, fille d'un aubergiste

de Lambesc, s'entendant bien à mener une hôtellerie, lui avait procuré assez de fortune en deux ans, pour qu'il songeât à revenir au lieu de son berceau, quand la révolution de Bolivar le ruina et le força de fuir, n'emportant de tout ce qui lui était tombé du ciel (c'était son expression) qu'un nouveau né. Jeté à New-York, il y mourait de faim avec un enfant de plus, quand se forma le Champ-d'Asyle, où il se rendit; après la ruine de cette colonie il vint à Ténériffe, où, toujours par les soins de sa femme alerte, un petit café qu'ils avaient ouvert, commençait à s'achalander, lorsque les mouvemens insurrectionnels, qui éclatèrent aux Canaries par suite de la révolution avortée en Espagne, et dans lesquels notre nomade se trouva compromis, l'obligèrent à profiter d'un bâtiment que le hasard dirigeait sur les échelles du Levant, pour quitter Sainte-Croix avec un troisième enfant. S'étant mis en route pour Rio-Janeiro, qu'il ne vit jamais, il arriva ainsi en Grèce, où il n'avait pas conçu le projet d'aller. Smyrne, où le sort le poussa, ne lui fut pas une terre plus hospitalière que les autres; aussi, dès qu'il apprit l'occupation de la Morée par ses compatriotes, il s'empressa d'y accourir. « Cette fois, disait-il, le bonheur m'a regardé; dans un an j'aurai gagné « assez pour que, si le débit continue, je puisse réaliser les moyens de « retourner à Marseille avec ma femme, qui vient de me donner encore « un héritier. Il est temps que les deux aînés apprennent à lire, et « que je leur donne de l'éducation; outre que, si ma femme me doit « faire un dernier rejeton, je veux, enfin, qu'il soit Français. J'ai honte « de lui voir un Américain du Nord, un Américain du Sud, un Afri- « cain des Canaries, avec un Asiatique, sans un Provençal! »

L'enceinte du nouveau Navarin ne possède ni puits ni sources. L'aqueduc, dont on voit une partie dans notre planche VII, et duquel nous ne tarderons pas à suivre le cours, pour en visiter la prise principale, y fournissait autrefois d'excellente eau, et date du temps des Vénitiens, mais il est maintenant tout délabré; comme en cas de siége cette ressource pouvait être coupée, de nombreuses citernes, dont pas une aujourd'hui ne se trouve en état, suffisaient à la conservation de la pluie nécessaire; il ne s'agit que de les réparer. Quant à la ville basse, on n'y trouvait d'eau qu'au puits dont j'ai parlé en y arrivant (p. 54),

et dont les pourtours ont été pavés et décemment accommodés depuis mon départ. Ce puits, qui ne fournit pas une boisson très-agréable[1], a, dit-on, été creusé lorsque les canaux d'une fontaine voisine, dont l'époque de la fondation n'est indiquée par aucune inscription, ont été brisés. Cette fontaine date probablement du temps des Vénitiens, et n'a rien de remarquable que le mauvais goût de sa forme mesquine; elle est comme appliquée contre des rochers brûlés du soleil et chargés de poussière noirâtre, où, lors même qu'elle était alimentée, la moindre verdure n'aurait pu croître pour en parer les alentours. On assure qu'elle est ce qu'on a voulu représenter, en regard de la page 74 du tome VI d'un voyage de la Grèce, sous le titre de *Fontaine de construction antique à Pylos*. Je ne saurais l'y reconnaître. Je n'ai rien trouvé, soit à Pylos, soit à Navarin, qui ressemblât à cette prétendue construction antique. La vignette qui termine le présent chapitre, où M. Delaunay a figuré ce que nous avons vu, avec les Grecs qui vendaient des guenilles, ainsi que du poisson salé, sur les dalles d'un bassin poudreux, en donnant la plus juste idée du site, détruira celle qu'en pourraient faire prendre des représentations trop embellies, où l'on essayerait de métamorphoser en monument de quelque intérêt un grossier amas de pierres, indigne qu'on le mît en parallèle même avec la moindre borne-fontaine de nos rues.

En quittant, pour sortir de Navarin, le puits saumâtre et la fontaine sans eau dont il vient d'être parlé, nous passâmes devant le débarcadaire, tout près de l'hôpital militaire, construit un peu au-dessus du niveau de la mer, à la base des monts calcaires qui dominent la baie par ce côté; nous prîmes le chemin dit de Tripolitza : ce chemin est également celui de Messène, de Calamata par Nisi, en un mot, le plus direct pour se rendre du versant de la baie dans celui du Pamisus, par la forêt de Koubeli. Il s'élève sur des pentes où circule l'aqueduc, que nous trouvâmes la plupart du temps à fleur de terre et très-dégradé. L'adianthe capillaire, qui est la fougère dominante sur les murs humides dans le bassin mé-

1: « L'eau, généralement assez mauvaise à Navarin, devient détestable dans le temps des pluies; « elle est alors rougeâtre et très-épaisse. » L'auteur de l'Histoire médicale de l'armée française en Morée, de qui nous empruntons ce témoignage, ajoute (p. 83) que le bouillon, le pain et les tisanes qu'on donnait aux malades se ressentaient des modifications nuisibles qu'éprouvait cette eau.

diterranéen, croissait abondamment où ce qui restait d'eau trouble dans le canal demeurait en contact avec la lumière. La route traverse bientôt un étroit ravin au moyen d'un petit pont en pierres où commence un pavé vénitien, en tout pareil à celui du col de Saint-Nicolo et en aussi mauvais état; nous suivîmes ce pavé fatigant, ayant la mer à gauche, souvent presque sous nos pas, et les flancs arides, jaunâtres et taillés à pic des montagnes un peu plus loin à droite : il avait traversé l'aqueduc, qu'il longeait en le laissant du côté de la rade; il le recoupa à quelque distance près des restes d'une vieille tour à peine reconnaissable, et qui dut servir pour des signaux. Nous y étions à une demi-lieue environ de la ville. Le vallon d'une petite rivière, qu'on nous dit s'appeler Navarinitza, et qui, dans le plan de M. Smyth, est nommé Pesili, s'ouvre alors au nord, et c'est en ce point que la marine française avait établi son hôpital parallèlement à l'une des sinuosités du conduit d'eau et dans une excellente exposition. Ce bâtiment, construit en planches et dont la toiture était recouverte de cette grosse toile goudronnée dont on fait les prélats, présentait extérieurement à peu près la forme qu'on donne à l'arche de Noé dans les images où sont représentés les principaux traits de la Bible; au dedans on eût dit l'entrepont d'un vaisseau de ligne bien aéré et bien tenu. Les malades qu'on y envoyait se rétablissaient promptement, et du petit jardin qu'on avait planté en terrasse sur le devant, on apercevait vers le nord-ouest, dans l'étendue basse et marécageuse de la côte, les traces de ce camp de malheur, où quelques mois auparavant tant de soldats français étaient morts victimes du mauvais choix d'un emplacement, dont personne dès-lors ne voulait convenir avoir eu la funeste idée. L'embranchement de la route que nous laissâmes à l'est sur la droite, entre le mur de l'aqueduc et les parois de l'hôpital, conduisait à Koubeh; c'était proprement le grand chemin de Tripolitza : nous marchâmes au nord devant nous par celui dit de Patras, qui longe, en passant à Gargaliano et Arcadia, la côte ouest de Messénie, jusqu'au point où, arrivant en Élide, après le passage de l'Alphée, il traverse les campagnes de l'intérieur. Nous descendîmes par une pente assez douce, à partir d'une fontaine semblable à celle de l'entrée de la plaine de Modon (p. 57), et qui alors était pareillement

sans eau; ceux qui les élevèrent eurent toujours soin de réserver dans l'épaisseur de leur maçonnerie une niche, où j'ignore si du temps de la domination des Turcs on souffrait que les Grecs consacrassent leurs images de la Panagie, mais que l'antiquité dut certainement orner d'une statue de quelque nymphe : maintenant on y trouve d'ordinaire à la place de divinités quelconques des écuelles en bois, ou faites avec des morceaux de cette espèce de Courge qui imite la forme d'une bouteille; au moyen de cette substitution les passans peuvent s'y désaltérer commodément quand le courant n'en a pas été détourné.

En arrivant dans la plaine, nous trouvâmes les ruines d'une maison semblable à nos grandes fermes de France; elle dépendait d'un village dont il reste à peine quelques débris. Ce fut celui de Zonchio ou Zunkio [1], dont le nom se trouve à tort, et je ne sais pourquoi, donné ordinairement dans les cartes et dans les livres à Paléokastron ou Vieux-Navarin. Smyth est le seul qui ne soit pas tombé dans cette erreur, et qui ait placé ce Zunkio ou Zonchio en son véritable lieu. A partir de la maison ruinée, le pays est plat, composé d'une terre entraînée des hauteurs voisines, grasse, forte, et qui paraît être très-fertile. Les environs sont maintenant incultes et couverts d'une végétation empreinte d'un caractère semi-maritime; des Soudes, des Statices à feuille de Limon, des Joncs surtout, s'y mêlant à des buissons aromatiques semblables à ceux de l'intérieur du pays. Bientôt, laissant à droite une chaumière où s'étaient mis en ménage, avec une Grecque, des cantiniers provençaux, nous passâmes la petite rivière de Navarinitza ou Pesili sur un pont de pierres très-étroit, construit d'une seule arche tellement élevée, que la montée et la descente n'en sont pas sans difficulté. Le sol devint alors de plus en plus marécageux; un autre pont, pareil au précédent, se

1. Ce nom de Zonchio, que Coronelli mentionna des premiers, est d'étymologie vénitienne; il indique un lieu bas, humide, herbeux et aquatique, et vient de *juncosus*, couvert de joncs, comme *Cañada* en espagnol s'applique à plusieurs villages où croissent des Cannevères (*Arundo Donax*, L.), appelées *Cañas*. Il fut probablement donné dans l'origine à toute la région marécageuse et couverte de Roseaux confondus avec des Joncs du fond de la baie de Navarin, puis restreint à l'endroit où nous le retrouvons, et ne put jamais convenir au site escarpé pour lequel nous sommes surpris de le voir reproduit dans les ouvrages les plus modernes. Il est d'autres lieux en Grèce appelés Zonchio, lesquels sont tous dans une situation analogue à celle du Zonchio qui vient de nous arrêter.

trouve sur ce que je crois être un second bras du Pesili, sans pourtant que je l'aie vérifié, et après l'avoir passé, on arrive sur le bord de la baie, un peu au-dessus du point où la côte, cessant d'être formée par des rochers abruptes, commence la plage de sable qui la termine en une longue courbe, et qui dure jusqu'à l'escarpement méridional de ce Pylos vers lequel nous nous dirigions. Parmi le sable calcaire et souvent bleuâtre de cette plage étaient de nombreux morceaux de pierre ponce roulés, depuis le volume d'un pois à celui d'une grosse noix; nous en retrouverons de semblables dans toutes les expositions pareilles sur la côte de Morée, et ils y viennent probablement de Santorin, que je regarde comme le grand foyer d'où cette ponce a été lancée et roulée par les vagues dans tout le fond de la Méditerranée. En cheminant au nord-ouest, nous commençâmes à rencontrer aussi des ossemens humains jetés par les flots avec des morceaux de bois à demi réduits en charbons; débris persistans de la flotte ottomane détruite naguères. On commençait à reconnaître ici l'emplacement du camp de la Djalova, dont il doit être dit quelques mots après que nous aurons passé la rivière qui lui donna son nom. En y arrivant, nous trouvâmes quelques cabanes où se tenaient des pêcheurs grecs; on passait tout auprès un canal qui se sépare de la Djalova à un quart de lieue sur la droite, pour alimenter un moulin de Saint-Spiridion, alors détruit, et dont les ruines se voyaient sur cette route de Patras, que nous abandonnions avec la direction du nord, afin de suivre le rivage en cheminant vers l'ouest. Alors se multiplièrent à travers ces lieux marécageux et fétides des traces ovales, où l'herbe n'avait point repoussé et qui subsistent quelquefois pendant deux ou trois années, après qu'on a détruit les baraques ou les tentes qui les causèrent. Je tuai ici des huppes, en tout pareilles à celles de France, et non loin d'autres cabanes, parmi lesquelles se devinaient plutôt qu'on ne les pouvait voir, des pans de murs, indicateurs de l'existence d'un ancien village, nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière; elle était alors large d'une quinzaine de pas; il fallut la passer à gué; on y avait de l'eau jusqu'aux reins. Cette rivière est appelée Kurbeh, dans le plan de Smyth, et le village, dont nous retrouvions à peine les traces, est son Jalova, qui était probablement debout lorsqu'un camp

arabe s'établit dans les environs; ce qui fit supposer que la rivière s'appelait aussi Jalova. On doit prononcer Djalova. Smyth donne le nom de Kurbeh à la rivière; mais Kurbeh, qui est synonyme de ce que les Français appelaient Khumbey ou Koumbès, et que nous croyons devoir écrire Koubeh ou Koubès, est proprement la prise d'eau de l'aqueduc de Navarin, qui donne son nom au plateau élevé que traverse la route de Tripolitza, ainsi qu'à la belle forêt où nous irons bientôt camper, et qui s'étend entre le petit mont Saint-Hélie et le Manglava, écrit Maglada dans la feuille V de notre grande carte (voyez atlas, 1.re série, Pl. III).

C'est vers l'embouchure de cette rivière de Djalova, dont l'origine traverse effectivement le plateau de Koubeh, que la plus grande partie de l'armée, commandée par M. le maréchal Maison, vint s'établir, après avoir quitté Pétalidi, lieu moins insalubre, situé au fond du golfe de Messénie. M. Roux, médecin en chef de cette armée, en a donné une histoire médicale, que nous avons déjà trouvé occasion de citer (p. 135). Il rapporte que « vers le 11 Septembre on ne comptait encore au camp « de Pétalidi, malgré l'intensité de la chaleur et les excès d'intempérance, « que soixante-quinze malades, dont seulement trente-quatre fiévreux » sur quatorze mille hommes dont se composait l'expédition. Le 15 on se mit en marche sur Navarin; la brigade commandée par le général Tiburce Sébastiani ayant pour son bonheur été envoyée sur Coron pour en faire le siége au besoin, le train d'artillerie demeura seul vers Pétalidi, parce qu'il y trouvait encore de l'herbe pour les chevaux. « Après une « journée très-pénible, à cause de la chaleur, de la difficulté des chemins « et de la rareté de l'eau, continue M. Roux, on bivouaqua à Khumbey « (Koubeh), et l'on y demeura jusqu'au 18, qu'on descendit en une « marche de trois heures à l'embouchure de la Djalova, où fut établi « le campement. » Le 3.e régiment de chasseurs avait été laissé dans la position salubre des hauteurs, et n'y a pas perdu un seul homme par les fièvres pernicieuses durant toute la campagne. Les troupes d'Ibrahim-pacha avaient naguères aussi campé à l'embouchure de la Djalova; une subite et effroyable mortalité les en avait chassées. Les traces de leur séjour devaient être d'une dégoûtante fraîcheur; car en tous lieux où

l'armée égyptienne s'arrêta, des cadavres à demi enterrés, les ossemens des bêtes qu'elle avait dévorées et des guenilles infectes jonchant le sol, témoignaient de son passage. Au bout de quelques jours seulement les troupes purent être entièrement baraquées; le temps devint pluvieux dans la nuit du 13 au 14, les cabanes furent inondées, la fièvre sévit alors dans tous les rangs: ce fléau n'avait encore enlevé que vingt-huit malades dans les derniers jours du mois; mais on en comptait déjà plus de trois cents le 30, quand le train d'artillerie, rappelé de Pétalidi, vint grossir le funeste camp. Sous Coron, où n'étaient point de marais, on n'avait guère perdu que trois soldats. Nous renverrons le lecteur à l'ouvrage de M. Roux, où le chiffre de la mortalité n'est pas très-clairement indiqué, mais dans lequel sont décrits avec soin les symptômes de la maladie, avec l'indication des moyens qu'on employa pour la combattre et la dompter enfin. Elle continua cependant à faire d'horribles ravages, même après que les troupes, ayant quitté la position meurtrière, où elles furent comme imprégnées d'un germe de mort, occupèrent Patras, Modon et Navarin. Des hôpitaux, augmentés à la hâte, offrirent un asyle moins dangereux aux malades dans ces diverses villes. Le zèle que montrèrent les officiers de santé en cette triste occasion, fut infatigable, et plusieurs succombèrent à la contagion qu'ils bravaient pour soulager l'armée. La Réglisse (*Glycyrrhiza glabra*, L., n.° 1014 de la Flore) est excessivement commune dans tout le vallon de la Djalova, où ses grosses racines saillent en traînant à la surface du sol. Cette plante salutaire fut d'un grand secours dans la circonstance et fournit abondamment la tisane dont les médecins ordonnaient le fréquent usage.

Nous apercevions vers le nord, entre la Djalova et la base des hauteurs qui bornent l'horizon, une zone dorée, ou plutôt comme une longue écharpe jaunâtre, étendue un peu au-dessus du sol; cette apparence venait des nombreux Roseaux desséchés dont se couvrent les bords du grand étang près duquel nous arrivions, mais qu'on ne pouvait, à cause des Roseaux mêmes, distinguer des lieux inférieurs où nous cheminions. Cet étang est séparé de la baie par une langue de terre basse et sablonneuse, sur laquelle nous nous engageâmes bientôt; il est appelé lac d'Osman-Aga, et peut avoir une forte demi-lieue de l'est à l'ouest sur

un peu moins de largeur du nord au sud; plus profond dans sa partie méridionale, vaseux, fourni d'herbages dans son pourtour septentrional principalement; on n'en saurait parcourir les bords sans risquer de s'y perdre à travers les boues que recouvrent des mattes tremblantes, formées par l'entrelacement des racines de Roseaux, de Scirpes et de Joncs. C'est là que j'ai tiré de belles Aigrettes blanches; de plus heureux chasseurs ont tué aux mêmes lieux des Pélicans et même des Phœnicoptères. Ces oiseaux, avec plusieurs espèces de Canards, y sont assez communs, à ce qu'on nous a dit, vers certaines époques de l'année. J'y aperçus aussi des Plongeons; mais je ne sus m'en procurer un seul, n'ayant pas trouvé de bateau avec lequel je pusse parcourir la surface du lac pour leur donner la chasse. La langue de terre qui sépare l'étang de la courbe septentrionale de la baie de Navarin se rétrécit à mesure qu'on s'y enfonce; des sentiers incommodes s'y sont creusés entre les végétaux maritimes pareils à ceux qui donnent une physionomie particulière à ce que sur nos côtes de France on appelle des prés salés. Les traces d'un aqueduc s'y reconnaissaient; je les suivis à travers les broussailles pendant une demi-heure environ : elles cessèrent quand nous arrivâmes aux bords fangeux d'un chenal, qui met en communication la baie avec l'étang, et qui, se fourchant en delta du côté de celui-ci, baignait la baraque d'un pêcheur, qui avait établi ses palissades de roseaux tout à l'entour. Je décrirai, lorsque nous arriverons à Napoli de Romanie, la manière de prendre le poisson par le moyen de ces sortes de cloisons légères et mobiles qu'on emploie beaucoup chez les Grecs. L'occasion était bonne pour se procurer ici les poissons du lac; mais je ne pouvais tout faire moi-même, et je n'obtins pas qu'on cherchât à les prendre; cependant notre cuisinier, faisant à sa façon les fonctions d'ichtyologiste, nous apprit le lendemain, par les Céphalo qu'il nous servit à dîner avec une Murène achetée chez le maître de la pêcherie, que la Murène et le Muge le plus répandus dans les mers voisines, se plaisent dans les eaux saumâtres qui baignent les bases de Paléokastron ou Vieux-Navarin.

Un pont en pierre, composé de deux arches dont la montée n'avait pas dû être moins rapide que celle des deux ponts que nous avions traversés dans la matinée, servait jadis à passer le chenal. Il avait été

rompu dans la dernière guerre; il nous fallut aller chercher un gué, que nous rencontrâmes près de la mer, où nous eûmes de l'eau jusqu'à la ceinture. En regagnant la plage, nous trouvâmes toujours des ossemens humains blanchis, autres restes de la gloire navale de 1828, et ces galets naguères vivans, que le roulement des vagues n'avait point trop défigurés, s'y voient peut-être encore. Il y avait aussi là une chaîne de petites dunes à droite et à gauche, où la Calamagrostide des sables (*Arundo arenaria*, L., n.° 163 de la Flore) me rappela nos régions littorales de France, que lient et fixent si bien les longues racines de ce précieux végétal; on le retrouve jusqu'à l'extrémité du Jutland, partout où l'arène maritime menace d'envahir le sol cultivable.

Les ruines de l'aqueduc, en cessant près du pont, y étaient plus hautes et plus distinctes que partout ailleurs. Nous rencontrâmes, en venant reprendre le chemin tracé au bord du chenal, les restes d'une chapelle carrée, la plus grande des constructions de ce genre que j'eusse encore vues, ce qui ne veut pas dire qu'elle fût bien digne de remarque; la voûte s'en était écroulée en quartiers dans le milieu : on reconnaissait qu'elle avait été décorée intérieurement de peintures; bâtie en pierres et en briques, elle devait dater du moyen âge. Nous avions à peu de distance devant nous l'escarpement de Pylos, qui paraissait, surtout vers la droite, comme un mur immense, orné de verdure seulement à sa base ou sur quelques points de son couronnement; laissant alors dans la direction du nord le chemin qui en côtoie le pied, et dans lequel nous nous engagerons par la suite en partant de ces lieux, nous joignîmes nos compagnons de voyage, dont le bateau arrivait au port que forme la jonction de l'isthme bas où nous venions de cheminer, et des rochers que nous venions reconnaître. Nous retrouvâmes dans la courbe sablonneuse que forme cette jonction les Grecs que nous y avions laissés quand M. de Robillard nous conduisit aux mêmes lieux (page 62), leurs douze à quinze embarcations, plus ou moins considérables, tirées à sec et alignées sur le rivage, représentaient à mon imagination la flotte du fils de Nélée. Les nautonniers s'étaient construit des baraques en branchages à portée de leurs bateaux; des marchands de figues sèches disposées en chapelets, de poissons salés, de fromage dur, d'huile, de graisse, d'autres

comestibles d'inférieure qualité, et surtout de Κρασι (vin) et de Ρακι (mauvaise eau-de-vie douceâtre), y avaient aussi creusé dans le sable leurs boutiques misérables, dont la toiture se composait de rameaux, supportant des toiles goudronnées ou des vieilles peaux. C'était un commencement de village, qui dura tant que ceux qui l'avaient construit trouvèrent à pêcher dans la baie des canons, des ferremens, des clous, le cuivre des doublages, des ancres, des varangues et autres grosses pièces des carcasses de tant de navires foudroyés et engloutis dix mois auparavant par des bordées françaises, anglaises et russes, qu'on croyait entendre tonner encore, étonnés de leur accord, tant l'aspect des débris accumulés et submergés conservait l'apparence d'une hideuse fraîcheur; on eût pu les croire l'œuvre de la veille, si la date glorieuse n'en eût retenti dans tout l'Orient. A moitié distance de Sphactérie, on distinguait entre autres, vers trois brasses de profondeur, le squelette d'un navire de haut bord, dont l'entrepont venait seulement d'être enlevé par des plongeurs; à côté était celui d'une frégate dont il ne restait plus un bordage et qu'on était en train de dépecer; et comme dans la destruction de la flotte turque, lorsque les marins l'abandonnèrent en mettant le feu à tout ce qui n'y brûlait pas par l'effet du combat, plusieurs de ces navires encore s'accumulèrent au fond de la baie, il y eut là d'épouvantables explosions; on en trouvait les débris lancés de tous côtés : nous étions au lieu où il en existait le plus, et nous en avions déjà rencontré, comme on l'a vu, à de grandes distances.

Ne voulant pas dresser nos tentes sous l'influence marécageuse de l'étang voisin, ni trop à la portée d'un ramas d'étrangers pour lesquels les gens de notre suite ne montraient pas beaucoup de sympathie, j'indiquai le bord de la mer, au pied du vieux Navarin, pour l'établissement de notre camp. Afin de s'y rendre, il fallait traverser la base orientale et sablonneuse des rochers abruptes vers lesquels nous nous étions dirigés jusqu'alors, et marcher le long de l'étroit canal de Sikia. Cette passe, maintenant impraticable aux grosses embarcations, sépare la montagne de Paléokastron de l'île de Sphactérie, dont le côté qui se présentait à nos yeux était escarpé, sans verdure et d'un aspect désolé. Son point culminant, avancé comme un gigantesque bastion du côté

de la grande baie, a été trouvé par nos mesures barométriques de deux cent vingt-neuf mètres au-dessus du niveau de la mer.

Au moment de quitter l'isthme sablonneux, et contre la base du mur naturel dont il était question de franchir l'extrémité abaissée vers la passe, on trouve un puits-fontaine qui fournit la seule eau potable de ces lieux, et que je suppose, par la taille des pierres qui lui servent de parois, être un ouvrage de l'antiquité. A quelques pas, après avoir tourné à gauche, le sentier qu'il faut nécessairement tenir, s'élève sur les traces d'un môle des plus vieux temps, dont la section d'architecture a donné les moindres détails (voyez fig. 4 et 5, Pl. VII). A ces débris d'un port, qui fut évidemment celui de la Pylos de Thucydide, ainsi qu'on le verra bientôt, succèdent d'autres restes, où l'on reconnaît, à la taille polygonale des pierres bouleversées, l'époque hellénique; époque intermédiaire à celle des constructions en pierres brutes, dites cyclopéennes, et des constructions en pierres de forme carré-long, pour lesquelles on doit réserver la dénomination de grecques. Sur l'arête de l'escarpement dont on traverse la base méridionale, on aperçoit des pans de murs et de tourelles qu'aux moellons et au mortier employés dans leur composition, on reconnaît pour avoir appartenu à l'enceinte du temps des conquérans français et de leurs successeurs les Vénitiens. Il y avait sans doute une porte d'entrée de ce côté; mais nous n'en avons pas retrouvé les moindres vestiges. Après l'endroit où dut être cette porte, on arrive sur un plateau couvert d'une végétation broutée qui se prolonge en dos d'âne vers l'ouest, parallèlement au canal de Sikia, et s'y termine en un cap arrondi, à l'extrémité duquel se voyaient les restes d'une batterie sur laquelle personne n'a pu nous donner de renseignemens, mais qui doit avoir été faite au temps de la sainte ligue, où le Vieux-Navarin eut à soutenir un siége. Les embrasures pour trois canons y étaient encore parfaitement reconnaissables à travers de vieux parapets en briques et gazonnés; ceux-ci, malgré leur délabrement, offrirent à nos tentes quelque abri contre un vent impétueux qui ne tarda point à souffler du large. Pour la première fois la Commission dormit sous la toile, et le 1.er Avril, en se réveillant, chacun, affranchi de tout autre soin, put se livrer au genre de recherches dont le Gou-

vernement l'avait chargé. Afin de donner à mes lecteurs l'idée la plus exacte d'un lieu à la connaissance duquel j'attachais d'autant plus d'importance, qu'il était question d'y résoudre le problème long-temps controversé du site qu'occupa la Pylos Messéniaque ou de Nestor, je commençai par en faire la carte, qu'on trouve dans la planche IV de notre première série. Deux jours, durant lesquels je ne négligeai cependant pas de me livrer à des recherches d'histoire naturelle, me suffirent pour terminer ce travail. J'avais d'abord été favorisé par le temps; mais bientôt le ciel se rembrunit, l'orage gronda, la pluie tomba par torrens et les nuits devenant des tempêtes, des rafales menacèrent plusieurs fois d'enlever nos tentes. Baccuet courut de véritables dangers pour passer à Sphactérie, d'où je l'avais prié de prendre l'aspect, vu par le côté du sud (Pl. X de notre 1.re série), des lieux dont je m'étais réservé la topographie. Le dessin qu'en ont donné MM. les architectes (pl. 5, fig. 11) est pris d'un point tant soit peu plus oriental, et montre, vu de trois quarts, une partie du rempart qui regarde l'étang d'Osman-Aga, avec l'extrémité de l'isthme par laquelle on arrive au Vieux-Navarin.

Le rivage était tout autour de notre camp formé de rocs, à l'extérieur desquels l'érosion produite par l'alternative du choc des vagues et de l'ardeur d'un soleil dévorant, a donné les formes les plus âpres. Composés de cet intraitable Calcaire moréotique dont la cassure est blanchâtre ou d'un gris tendre, leur surface, partout où l'influence des brisans peut atteindre, prend une teinte noire et fuligineuse; ils ressemblent à ces amas de suie concrétée dont s'encombrent les cheminées qu'on n'a point eu le soin de faire nettoyer, ou bien à ces bancs de scories volcaniques, si hérissés de pointes mamelonnées, qu'à Mascareigne on appelle vulgairement *Gratons*. On ne saurait imaginer un spectacle plus étrange que celui que présente la mer courroucée obéissant au vent impétueux du nord-ouest, quand elle vient briser contre les sinistres récifs dont nous admirions les formes bizarres sur l'escarpement de Sphactérie, vers l'entrée du détroit. Des flots de neige roulante s'y poussaient les uns les autres, et s'élevant en nappes de lait jusqu'aux deux tiers de ce rempart naturel, en retombaient, comme les avalanches des Alpes, à travers une infinité de saillans noirs, semblables à de grossière fonte de fer.

Quelques membres de la section d'architecture, qui vinrent à diverses reprises revoir les lieux où M. de Robillard avait été notre premier guide et que le mauvais temps avait surpris, vinrent, tour à tour, nous demander l'hospitalité, et la pluie ayant continué à tamiser à travers la toile de nos demeures durant près de trois jours, MM. Pector et Despréaux, assurant qu'ils étaient malades, me demandèrent la permission de rentrer au quartier général, ce à quoi je les autorisai avec empressement.

De nombreux fragmens de poterie antique bien reconnaissables, quoique presque toujours réduits en très-petites parcelles, et de vieux morceaux de briques, formaient la presque-totalité du sol sur le promontoire où la Commission se trouvait établie. Ces débris étaient recouverts d'une herbe que la dent des troupeaux réduit en une sorte de pelouse, où saillaient çà et là des touffes d'Asphodèle (*Asphodelus*, n.° 456 de la Flore), d'une belle Malvacée (*Malope malacoides*, n.° 922), et de cette Rose trémière (*Althæa rosea*, n.° 906) qui devient si haute et si belle dans nos parterres, où l'introduisirent les chevaliers croisés, mais qu'on y néglige depuis que d'innombrables variétés de Dahlia y sont devenues à la mode. On y voyait aussi poindre une jolie petite espèce d'Ail (*Allium Clusianum*, n.° 434), diverses sortes de Silènes, une Dent-de-lion (*Leontodon bulbosum*, n.° 1089), des Ornithogales d'une éblouissante blancheur depuis huit heures du matin jusqu'à deux ou trois heures après midi, des Paquerettes et autres plantes printanières. Sur divers espaces dominait cette petite Oseille dont la fleur a été comparée, à cause de sa forme, à la tête d'un bœuf par les botanistes (*Rumex Bucephalophorus*, n.° 497), et qui colore souvent d'une teinte vineuse fort vive les lieux où se pressent ses touffes rougeâtres.

Des restes fort distincts, quoique souvent interrompus, d'un mur d'enceinte, bordaient la passe de Sikia à fleur de terre et se continuaient à l'entour du cap, depuis l'endroit où l'on entre dans la presqu'île jusqu'au fond de la petite baie que nous avions au nord du camp. Cet enfoncement, dont l'extrémité est remplie de sable, n'a probablement jamais pu servir d'abri à des embarcations, à cause des récifs qui en obstruent l'entrée; mais il n'exista pas moins de ce côté une porte dont les soubassemens sont encore très-reconnaissables; ils sont désignés par

la lettre B dans notre plan. En y faisant creuser à droite et à gauche, j'y retrouvai deux pièces latérales pavées en mosaïque grossière. Les fondations d'une tour carrée (C) et d'autres indices de constructions cachées sous l'herbe tout autour de nous, me démontrèrent que nous campions sur l'emplacement d'une ville dès long-temps détruite. Nous y reconnaîtrons bientôt la Coryphasium qui s'élevait sur le cap du même nom. Ce qui m'a semblé le plus digne d'être annoté au pourtour de ce cap et de cette ville de Coryphasium, lorsqu'une fois j'en eus reconnu les traces en scrutant les rochers de la rive, est une voie antique qui dut longer extérieurement le mur d'enceinte, en suivant absolument le bord de la mer. Cette voie fut taillée dans le vif de la pierre, où, dans plusieurs endroits, elle a dû s'encaisser de deux à trois pieds. Les curieux qui voudraient retrouver le peu qui en reste, doivent d'abord chercher à la reconnaître à la base extérieure du talus de la vieille batterie, en dedans de laquelle je m'étais établi justement dans la ligne où cesse toute végétation, faute de terre : après en avoir saisi les amorces en ce point, il devient aisé de la suivre à droite et à gauche, quoique souvent interrompue par des fissures, résultant de quelque fracassement qu'a dû éprouver le sol postérieurement au creusement de la route, laquelle dut être trop étroite pour que deux chars de ce temps-là y pussent passer de front. On y reconnaît deux ornières où les roues se devaient emboîter, sans qu'il soit néanmoins possible de juger si elles y furent taillées à dessein comme les rainures des modernes chemins de fer, ou si elles y ont été creusées par le frottement qu'occasionait à la longue l'action des charois. On présumera, en les observant, que les équipages du doyen des héros de l'Iliade ne devaient être guères supérieurs aux charrettes à roues pleines, fixées sur un essieu mobile, qu'emploient de nos jours les paysans montagnards de plusieurs cantons, notamment dans le pays basque aux frontières d'Espagne.

On trouverait de grandes difficultés si l'on voulait faire le tour de la montagne que couronne le Vieux-Navarin par le côté occidental, surtout en arrivant au prolongement de la ligne que forme l'enceinte à partir d'une plate-forme que j'ai signalée par la lettre M, et qui est adossée à la tour carrée L, où se trouve la porte principale. On s'y

engagerait parmi des escarpemens formés de ce même Poudingue du col et du mont Saint-Nicolo, dont la couche épaisse ne présente rien qui mérite qu'on s'expose à rouler dans la mer, dont on aurait à chaque pas les abîmes au-dessous de soi. Il vaut donc mieux, pour s'élever au faîte de la double presqu'île, suivre le chemin battu. Ce chemin est évidemment le même qui, dès la plus haute antiquité, conduisait de Coryphasium à une acropole commune aux habitans de deux villes comme adossées, ainsi que nous le montrerons tout à l'heure.

En montant au Vieux-Navarin par les deux sentiers marqués sur mon plan, on arrive à mi-hauteur sur un plateau de peu d'étendue, verdoyant quand nous le traversâmes, et que doraient aussi les fleurs d'un Seneçon alors tout épanoui (*Senecio lividus*, n.° 1167). J'y reconnus quelques demeures des derniers habitans de ces lieux. Les moins anciennes avaient existé dans un enclos dont les murs, à hauteur d'appui, étaient passablement conservés, et qui pouvait avoir vingt-cinq mètres de long sur une douzaine de mètres de large: le tombeau d'un Turc, qui en fut peut-être le dernier propriétaire, s'y voyait encore. A quelque distance s'élevait un *tumulus* d'un tout autre caractère, évidemment antique, fort bien conservé, marqué G dans mon plan, et qui, ayant sans doute échappé jusqu'ici à l'attention des hommes, paraissait ne pas avoir été violé. En grimpant, à droite, parmi les blocs confusément entassés de rochers dépouillés qui correspondent à la cime de l'escarpement dont la base est baignée par l'étang d'Osman-Aga, on parvient à des espèces de créneaux naturels qu'ombragent des touffes de Lentisques et de Térébinthes, à travers lesquels on jouit d'une vue magnifique, s'étendant sur la baie de Navarin d'un côté, et les campagnes fertiles que bornent les Monts Géréniens de l'autre, ayant en face, par-dessus les Roseaux, des marécages sur lesquels on plonge des pentes du plateau de Koubeh, couronnées par le Manglava et le pic du petit Saint-Hélie. C'est ici que je vis pour la première fois le Bupreste que nous avons fait figurer en vignette à la page 29 du tome III de cet ouvrage (1.re partie, 2.e section). Il semblait s'y plaire aux extrémités des branchages sur les arbustes et les buissons.

Après le *tumulus*, à la jonction de deux sentiers, les débris de

masures et d'enclos qui protégèrent de petits jardins où persistent quelques Amandiers, se rencontrent en plus grand nombre. Quelques vieux pieds de Cactes se sont conservés dans les fentes de la hauteur pierreuse qu'on laisse à droite. On passe contre les débris d'une tour du moyen âge (H). De ce point, la route, moins dégradée, demeure, parallèlement aux remparts méridionaux, pavée à la manière vénitienne, c'est-à-dire comme l'est le chemin qu'a fait réparer le général Schneider sur le col du Saint-Nicolo, entre Navarin et Modon. Son tournant est brusque et soutenu, du côté du ravin, par un bon mur. Une grosse et forte tour ronde, à la base de laquelle le roc a été profondément coupé pour lui former comme un fossé, terminait les fortifications par ce côté-ci. On lui tourne le dos pour se diriger sur la tour carrée principale, saillant en L sur la face des ouvrages dont on suit le pied, et dans laquelle était pratiquée la porte de la ville. Un peu avant d'y entrer, on reconnaît qu'il a existé une autre porte (K) dans le rempart; mais elle avait été murée. Des portions de constructions helléniques se reconnaissent çà et là, notamment en deux endroits, où semblent avoir existé des murs dont la direction était perpendiculaire (J) à ceux du moyen âge. La grande tour de l'entrée a été évidemment fracassée par l'effet de la mine; aucune autre force n'eût pu la fendre ainsi et renverser ses quartiers en divers sens. La porte en est demeurée toute défigurée. On y reconnaît néanmoins, ainsi que dans le reste de toutes les fortifications, le système et la manière de bâtir des héros de la croix et de la République dominatrice de l'Adriatique.

La montagne du Vieux-Navarin est semblable à Sphactérie par la nature de ses roches, par ses formes, par l'exposition de ses pentes et la direction de ses escarpemens: la ville détruite dont elle se couronne fut composée de deux parties d'inégale grandeur, comprises dans une enceinte commune, inclinée en forme de carré long du nord au sud, et que séparait un puissant mur transversal. La supérieure, plus petite, sise au point culminant, en était la citadelle ou réduit; elle fut l'habitation des seigneurs du temps féodal et des podestas qui les vinrent remplacer sous l'empire du Lion de Saint-Marc. On y reconnaît l'emplacement et les restes du château avec ses dépendances. Le corps de logis

fut une très-forte tour (O), maintenant lacérée et brisée en gros quartiers épars à la base des pans qui sont demeurés debout. Elle dominait les deux parties de la ville au milieu du mur qui les séparait; ce qui n'en est pas renversé, couronne encore notre vue de Pylos prise par le côté du sud (Pl. X de la 1.re série). La seconde moitié, ou l'inférieure, qui s'étend sur la pente exposée au midi, était la ville proprement dite, qu'environnaient du côté de la mer vers l'occident, et de Sphactérie au sud, des murailles très-fortes pour le temps où l'artillerie n'était pas inventée, mais où quatre coups de gros canon suffiraient pour faire brèche aujourd'hui. Du côté oriental, c'est-à-dire de celui du grand escarpement, on s'en est reposé sur les obstacles naturels; et depuis la tour ronde de l'angle sud-est jusqu'à la citadelle, il ne fut nécessaire que d'établir un simple parapet pour prévenir les accidens. Quelques restes de maisons, dont le style et la distribution sont entièrement méconnaissables; des parois de citernes défoncées, des pans de murs renversés, des tas de pierres désunies, entre lesquelles on ne saurait retrouver la direction des rues, sont tout ce qui reste d'une cité dont la population acheva de se disperser, comme on le verra à la fin du présent chapitre, seulement vers la fin du dernier siècle. Les moindres pièces de charpente, les portes, les fenêtres, les planches, en un mot, tout le bois qui pouvait être emporté ou brûlé, a disparu. Les décombres, d'autant plus difficiles à parcourir qu'ils roulent sous les pieds, ne sont plus habités que par des Lézards de muraille, quelques Scheltopusics et des Couleuvres, qui trouvent des abris commodes dans une infinité de trous. Un Géranier très-vulgaire (*Geranium molle*, n.° 901), avec plusieurs petites Luzernes à gousses contournées (n.os 1064, 68, 69, 71), végètent au pied des murs. Quand nous montâmes au Vieux-Navarin pour la première fois, la surface intérieure en était couverte par une Crucifère prête à fleurir (*Crambe hispanica*, n.° 825) : les tiges de cette plante étaient alors presque entièrement desséchées; d'innombrables Chardons, dont les feuilles piquantes et les tiges armées commençaient à s'entrelacer, l'avaient remplacée et rendaient déjà la circulation difficile; il doit être impossible d'y marcher quand la saison, plus avancée, a favorisé le développement complet de ces intraitables

végétaux. Nous ne rencontrâmes pas un morceau de marbre façonné, pas une moulure sculptée, pas un fragment de pierre travaillée, même grossièrement, qui pût servir à faire connaître à quel point fut portée la culture des arts chez les habitans de Paléokastron, si les arts y furent jamais cultivés. Je ne découvris même rien dans les restes de la double cité qui fît connaître qu'il y eût existé quelque chapelle, église ou couvent; choses cependant qui sembleraient devoir être inhérentes aux cités du moyen âge.

La partie haute ou l'acropole, moins remplie de décombres intransitables, est aussi moins dépourvue de restes des temps passés. Il est évident qu'il s'y trouvait un jardin, dont il existe encore pour témoins quelques Amandiers, un Figuier avec des buissons d'Oléastres, provenus des Oliviers qu'on y cultiva. J'y reconnus, vers le milieu, les restes d'une petite tour cylindrique, au centre de laquelle croissait un arbre, plusieurs caves, une sorte de chambre avec une porte où se voyaient les marches inférieures d'un ancien escalier, un gros bloc de Calcaire très-dur et taillé, qui, parfaitement semblable à ceux dont on se sert en plusieurs villages du pays pour broyer des Olives, a été cité quelque part comme un *autel des sacrifices*, une grande pierre oblongue, fort épaisse et percée centralement d'un trou rond, qui fut sans doute la gorge d'un puits, enfin une citerne défoncée par en haut (O), dont le fond contenait encore de l'eau et dans laquelle je parvins à pénétrer par un trou latéral. Le ciment des parois de cette citerne était tellement dur que je ne pus qu'imparfaitement y graver mon nom. Deux Grenouilles vertes vivaient en ce lieu et n'en auront probablement jamais pu sortir; il fallait qu'elles y fussent tombées. Entre cette citerne, qui est située au pied de la muraille orientale et la petite tour où croît un arbre, est une fissure, probablement naturelle, de la roche fondamentale (P); on en avait peut-être tiré parti pour en faire une autre citerne, étroite, longue, et qui dut être fort considérable; le haut n'en est point fait en voûte, mais se rétrécit en angle ayant à peu près la figure de la lettre A; de la terre et divers débris qui s'y sont introduits du côté où l'on peut entrer et descendre, forment une pente où l'on chemine à l'aide du jour douteux qui s'introduit par deux crevasses obstruées d'Orties et autres plantes amies des

décombres. Parvenu sous la dernière de ces ouvertures, où le souterrain pouvait bien avoir vingt-cinq pieds de profondeur sur une dizaine en large, je distinguai un peu plus bas quelque chose de singulière apparence, et m'en étant approché pour reconnaître ce que ce pouvait être, j'y reconnus un squelette humain où tenaient encore quelques lambeaux de chair desséchée et des vêtemens souillés; sa tête était toute fendue. Le malheureux, dont je venais de retrouver les restes, fut sans doute quelque curieux qui se laissa évidemment choir par le trou dont je recevais la lumière, et que les herbes dont il est entouré l'avaient empêché d'apercevoir. A quelques pas encore au-dessous de l'endroit où je laissai ce cadavre, un mur terminait le souterrain. En le perçant, on découvrirait peut-être quelques communications avec les caveaux qui ont dû exister sous la grosse tour, ou avec une troisième citerne oblongue, dont la voûte s'est affaissée et qui se dirige vers le sud. On sent que nulle source ne pouvant fournir d'eau potable au Vieux-Navarin sur le sommet qu'il occupait, il y avait fallu multiplier les moyens artificiels d'y conserver celle des pluies.

Le mur d'enceinte est assez épais du côté du nord, pour qu'on y puisse circuler au moyen d'un sentier pratiqué à mi-hauteur. Des créneaux du parapet l'on jouit d'une fort belle vue. A gauche, sur la grande mer qui s'étend à l'infini, l'île de *Z*ante apparaît au loin comme un nuage, et le Βοϊδοκοιλία ou *Ventre-de-bœuf* s'enfonce au centre du tableau que termine à droite, au-dessus de fertiles plaines et de riantes hauteurs, la chaîne altière des Monts Géréniens. Le Ventre-de-bœuf est un petit port naturel, hémisphérique, creusé en demi-cuvette, parfaitement régulière, dans une plage sablonneuse et déserte, où nous ne tarderons point à descendre. Comme on n'y a guère plus de deux ou trois brasses de fond vers le milieu, de petites embarcations seules pourraient s'y retirer. Il eût été excellent pour les flottes antiques; mais il ne doit pas être lui-même fort ancien. L'étroit passage au moyen duquel on y pourrait entrer, est bordé par les rochers de la pointe septentrionale de la presqu'île où nous sommes, et les hauteurs qui lui sont opposées du côté du nord. On lit, dans M. Pocqueville[1], qu'en

1. Voyage de la Grèce, tome VI, page 26.

allant d'Arcadia à Navarin « on passe devant Voidakœlia, la vallée « des bœufs, village où l'on suppose qu'existèrent les étables de Nestor. « On y est à très-peu de distance de la grande baie de Pylos, autour « de laquelle gisent le Vieux-Navarin ou Zonchio, Pétrochorio, une « église de S. Nicolas, Bessli, entourés d'une foule de ruisseaux qui « descendent des monts Tavolaki. » Il n'y eut jamais de village appelé Vallée aux bœufs; nous ne connaissons pas les autorités d'après lesquelles on puisse établir que Nestor renfermait ses troupeaux dans ce lieu imaginaire, et les indications que donne ici le savant auteur du Voyage de la Grèce, sont tellement confuses, que toute personne qui jettera les yeux sur nos cartes, ou qui visitera le pays, ne pourra rien comprendre à la description du savant académicien des inscriptions et belles-lettres. Nous n'aurions point signalé de telles erreurs, si elles n'eussent trompé le géographe de l'époque qui possède le mieux l'art de faire des cartes, et qui a marqué sur la sienne un village de Boidochilia qui n'existe que dans la relation de M. de Pouqueville.

Quelque minutieuses que soient les recherches qu'on puisse faire dans l'intérieur du Vieux-Navarin, on n'y retrouve donc aucun indice de cette haute antiquité que nous venions y rechercher, et l'on a vu (p. 62) comment et par qui nous fut révélé l'endroit où nous en devions trouver. C'est en dehors de l'enceinte, du côté du nord, au pied de ces mêmes murailles qui, vues par leur côté intérieur, ne ressemblent qu'à celles de tous les châteaux des temps féodaux, qu'il faut chercher sous les travaux des seigneurs français et de leurs successeurs, ce qui reste des fondateurs primitifs. Les soubassemens de ce rempart crénelé, d'où nous venons d'abaisser nos regards sur le Ventre-de-bœuf, et qui couronne le paysage représenté dans notre planche XI, consistent, d'une extrémité à l'autre, en assises d'un Calcaire grossier, qui n'est pas celui des environs, dont les pierres, taillées sur toutes les faces en carré long ou polygonalement et solidement jointes sans ciment, sont représentées par MM. les architectes dans la figure 3 de leur planche 7. Ces assises, du genre hellénique, doivent remonter aux âges où vécurent Nélée et son fils Nestor; elles appartinrent à quelque acropole, dont le château et les murs d'enceinte du Vieux-Navarin ou Paléokastron recouvrent l'empla-

cement. De l'angle nord-ouest de cette acropole, c'est-à-dire de la seconde tour carrée qu'on y trouve, lorsqu'on chemine en dehors, à partir de la brèche par où M. Robillard nous avait conduits jusqu'aux soubassemens helléniques, s'abaisse vers la mer un mur cyclopéen (R), que, lorsqu'on n'a point encore l'habitude qui fait reconnaître ce genre de construction, on pourrait croire n'être qu'un amas de gros quartiers de roches brutes, entassés par hasard en ligne à peu près droite. Ce mur cyclopéen est évidemment ce qui reste de plus antique dans tout le canton, et cependant on a affecté d'y voir une bâtisse moderne sans importance! Quoi qu'il en soit, si l'on ne craint pas de se rompre le cou en suivant les ressauts et les corniches de Poudingue par où ce mur atteint le bord de la mer, on peut parvenir assez promptement au pied des escarpemens septentrionaux dominés par le Vieux-Navarin. A la base des pans de rocs qui forment les flancs de la montagne de ce côté, s'étend comme une petite plaine herbeuse le long de laquelle on reconnaît d'abord à fleur de terre les restes d'un mur en pierres taillées (S), lequel règne de l'ouest à l'est, à partir du point où le mur cyclopéen se joint aux récifs noircis du rivage, jusqu'aux sables de la pente orientale par où l'on descend au Ventre-de-bœuf.

On trouve encore ici de nombreux fragmens de poterie antique à travers l'herbe. Je m'élevai sur les pentes voisines pour visiter une seconde fois la grotte de Nestor, qui, malgré son nom pompeux, n'est guère qu'un trou de peu d'importance aux yeux de l'antiquaire et du géologue; elle résulte de quelque affaissement opéré dans les bancs calcaires dont la montagne est composée. On ne reconnaît en aucun point de ses parois que l'homme ait jamais travaillé à l'embellir ou bien à l'approprier à quelque destination que ce puisse être; rien même n'indique qu'on y eût adapté des portes; mais elle offrit en tout temps un excellent abri aux chevriers du canton, et la tradition qui lui attribue d'avoir servi d'étable aux troupeaux du fils de Nélée, est son seul titre à l'attention du voyageur. Elle ne pénètre pas fort avant dans les flancs de la montagne; un peu de jour qui s'y introduit par la crevasse qu'on trouve à l'extrémité du plafond, montre qu'elle n'atteint même pas à la perpendiculaire des murs du Vieux-Navarin, avec lequel jamais

elle ne put conséquemment avoir la moindre communication, quoi qu'on en ait pu dire. La section d'architecture s'est fort occupée de la caverne, où nous ne nous arrêterons pas davantage, et nous renverrons aux détails qu'elle en donne dans les figures 1 et 2 de sa planche 7.

Entre le mur qui se montre à fleur de terre (S) et les rochers à pic du bord de la côte, est un espace couvert aujourd'hui par des sables vagabonds qu'y poussèrent les vents d'est. Nous y reconnûmes des restes d'habitations. Il y eut encore là bien évidemment une ville; j'y trouvai des pans de construction en brique saillant çà et là au-dessus du sol mobile; on ne les y voit peut-être plus maintenant, car, sous mes yeux, de pauvres Grecs y venaient chercher des matériaux pour bâtir ou réparer des masures de la plaine naguère ravagée par les soldats d'Ibrahim. Mais ce qui mérite l'attention des archéologues et qui doit encore exister en ce lieu, parce qu'on ne le peut enlever, ce sont les marques bien reconnaissables de marches taillées dans le roc pour descendre de la hauteur sablonneuse jusqu'au niveau de la mer, et vis-à-vis les grosses roches détachées qui forment une espèce d'écueil à l'entrée du Ventre-de-bœuf par le côté du sud. Là fut évidemment un embarcadaire à l'usage des habitans de la véritable Pylos de Nestor, qui devait s'étendre entre le mur cyclopéen (R), le mur antique (T), dont on voit divers restes fort bien conservés le long des récifs; la cime de la pente sablonneuse orientale et l'escarpement de l'acropole qui la dominait du côté du sud. La grotte de Nestor était ainsi comprise dans son enceinte, ce qui se trouve d'accord avec le témoignage de Pausanias.

Pour gagner les bords du Ventre-de-bœuf et de l'étang d'Osman-Aga, nous descendîmes par une pente rapide, composée de sable blanchâtre, et non jaune, comme on l'a imprimé quelque part, absolument pareil, quant à l'aspect, à celui des dunes de nos côtes aquitaniques; on s'y enfonce par-dessus les chevilles. On distinguait à la cime du talus les restes de l'un de ces ouvrages en pierres sèches derrière lesquels les Grecs, qui les appellent Tambours, savent se défendre, dit-on; si vaillamment. C'est ici que, dans la guerre de l'indépendance, une petite armée avait résisté quelque temps contre les Turcs; mais tournée par le côté méridional de la presqu'île, elle ne put se maintenir.

Dans les endroits où le sable de Pylos, moins mobile, devient apte à supporter quelque végétation, elle y commence par cette espèce de Roseau qui, sur nos côtes occidentales, concourt à fixer les dunes (*Arundo arenaria*, n.° 163); aux lieux humides croît une variété fort singulière du Roseau commun (*Arundo Phragmites* γ, n.° 161), qui se mêle à la Cannevère (n.° 162), ainsi qu'au Sucrier de Ravenne (*Saccharum Ravennæ*, n.° 159), autre Graminée à chaumes ligneux, dont les panicules ressemblent à de magnifiques plumets. Le Tamarix d'Afrique (n.° 414) s'y parait déjà de ses élégans bouquets de fleurs d'un rose si tendre à côté du Genévrier arborescent (n.° 1319), qui se massait en buissons avec ses grosses baies odorantes quand on les brûle, et son feuillage à demi piquant d'un vert obscur varié de gris. Les Lentisques, les Térébinthes, les Alaternes et la Phlomide frutescente, déjà en pleine fleur, ne s'égaraient jamais à travers l'arène et ne croissaient, sous l'étreinte des Clématites (n.° 710), des Salsepareilles (n.° 1311) et des Aristoloches (n.° 1249), qu'entre les fissures des rochers, où leurs racines trouvaient un terrain plus substantiel.

En jetant les yeux sur nos cartes (Pl. III, feuille 5, et IV), on se convaincra que Sphactérie a été séparée des hauteurs du Vieux-Navarin d'un côté, tandis que de l'autre s'en est détachée cette suite de rochers qu'intercepte l'entrée du Ventre-de-bœuf. Originairement donc tous ces fragmens ne formèrent qu'une même arête de hauteurs, longue, étroite et puissante, qui régnait du nord au sud et formait du côté de l'occident la limite du golfe que nous appelons maintenant la baie de Navarin. Ce golfe était à peu près deux fois plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui, l'étang d'Osman-Aga, avec ses plaines septentrionales d'alluvion, jusqu'aux hauteurs de Sousman-Aga et d'Hassan-Aga, faisant primitivement partie de son domaine. Les tremblemens de terre, si fréquens dans cette région du bassin méditerranéen, y occasionèrent diverses brisures, qui devinrent des passes, dont les deux plus méridionales, celles de Navarin et de Sikia, subsistent seules aujourd'hui. L'entrée du Ventre-de-bœuf représente la troisième; la plus septentrionale, maintenant totalement ensablée, s'ouvrait entre les hauteurs que je proposerais de nommer l'Antipylos et celles où s'adosse Pétrokhori, là où, dans l'une des

plans de notre Pl. V, se voit une route riveraine pour Gargaliano par la plage de Leptor. Le Roumano, dont l'embouchure est au nord de cette suite de rochers cassés en quatre groupes, tombait alors dans le fond du grand golfe, comme le font toujours les cours d'eau qui lui sont parallèlement voisins et méridionaux; il y conduisait sa part de matériaux pour opérer un comblement qui demeure progressif, puisque la passe de Sikia s'obstrue naturellement de plus en plus, indépendamment de ce que peuvent avoir fait les hommes pour la rendre impraticable. Du sable et de la terre de transport s'y accumulent dans une ligne oblique où ne reste guère un mètre de profondeur. Un isthme dans le genre de celui qui sépare l'étang d'Osman-Aga du Boidoikilia s'y exhaussera probablement avant la fin du siècle, et ces lieux, plus exactement qu'au temps d'Homère même, pourront se caractériser encore par l'épithète d'Ἠμαθοεῖς, que donne à son Pylos le prince des poètes.

Nous fîmes le tour du Ventre-de-bœuf, qu'un banc de sable étroit distingue de l'étang voisin. Cette espèce d'isthme a tout au plus quatre mètres d'élévation vers son milieu. Des buissons en couvrent et fixent le côté oriental qui regarde l'étang; du côté opposé, sur le strant, il est totalement dépouillé de végétation.

Avant de quitter les bords du bassin, nous en prîmes une vue (Pl. XI), où s'aperçoit dans le lointain l'escarpement de Sphactérie, d'où Baccuet avait dessiné le Vieux-Navarin, pris par le côté opposé. Les remparts du nord de Paléokastron couronnent le paysage, et la tour ronde qui en forme l'angle du sud-est semble en être isolée. La grotte de Nestor s'y remarque; au-dessous se voit le monticule où nous supposons que s'étendait la ville de Nélée et de son vénérable fils, les rochers tombés à sa base d'un côté de la passe, et derrière lesquels furent l'antique débarcadaire avec ses marches taillées dans le vif (p. 155), enfin la pente sablonneuse par où nous étions descendus au rivage. Au nord du Ventre-de-bœuf, tournant à gauche, nous gravîmes sur l'Antipylos, qui est pour nous le cap opposé à celui qui termine la double presqu'île du Vieux-Navarin; ce lieu est parfaitement analogue et n'en diffère que parce que le sable mobile n'a point surmonté l'escarpement peu élevé dont il est flanqué du côté de la terre. Nous le trouvâmes également

couronné d'une esplanade herbeuse. A son extrémité étaient les soubassemens d'une construction dont on ne peut assigner l'âge, mais qu'à sa position on juge avoir dû être une tour de garde. Cette petite esplanade est bornée au nord par une seconde ceinture de rochers coupés en murs, au pied de laquelle sont quelques grottes peu profondes. Nous trouvâmes établi dans l'une d'elles un chevrier, dont le petit troupeau escaladait l'escarpement avec une singulière agilité, et grimpait de corniches en corniches. Des Momordiques, des Mauves et de l'Avoine sauvage croissaient en quantité aux approches de ces sortes d'étables naturels. Au pied du prolongement des rochers où sont ces grottes et qui forme la falaise de la côte, existe une crique profonde; la mer ne pénètre dans ce petit port, très-propre à recéler des pirates, que par une étroite ouverture; son fond est rempli de sable formant une plage commode, circonscrite, en manière d'hémicycle, par un mur naturel. Le point culminant de l'Antipylos n'a guère que cinquante-huit mètres d'élévation, tandis que la cime du Vieux-Navarin atteint à deux cent trois; ses pentes septentrionales, qui sont les plus étendues, se composaient de terres labourables abandonnées. Après avoir traversé, en marchant toujours vers le nord, l'espace sablonneux appelé plage de Leptor, où nous venons de reconnaître que dût être la quatrième passe de la baie de Navarin quand celle-ci n'avait pas diminué de la moitié, nous remontâmes la dernière série des rochers analogues à Sphactérie, à Pylos et à l'Antipylos; nous poussâmes notre reconnaissance jusqu'à l'embouchure du Roumano, petit fleuve qu'on a pris quelque part pour un village et qui circule à la racine même des pentes où se voyaient les ruines d'Hassan-Aga; ces pentes sont celles qui bornent septentrionalement la plaine d'attérissement que les charois de plusieurs autres faibles cours d'eau ont déposé au fond de la baie. Le Roumano, qui s'y jetait autrefois directement, s'est fait jour à travers les pentes expirantes des rochers qui règnent le long de la côte. Nous le trouvâmes encore assez fourni d'eau; mais en été il demeure à peu près à sec. Au pied des hauteurs étaient d'autres grottes qu'habitaient quelques malheureux restes de la population des villages de Leukos et de Pétrokhori, dont nous avions trouvé dans la matinée les emplacemens

déserts et les murs abattus; le dernier comptait quinze feux avant l'expédition d'Ibrahim; quant à Leukos ou Lesko, il n'en existait guère que les traces d'un four, et l'on nous assura qu'un tremblement de terre, dont les secousses avaient naguères fait rouler de grosses pierres du sommet de Pylos, avait aussi causé des ravages jusque dans la plaine et bouleversé le hameau dont à peine il restait quelques décombres.

Des chèvres et des brebis, échappées aux derniers pillages de l'armée arabe, nourrissaient de leur lait ces pauvres gens, parmi lesquels nous rencontrâmes encore une femme sans langue (pag. 110) avec une fille d'environ dix-sept ans, qui, ayant été esclave des Musulmans, parvint à s'échapper de leurs mains au moment où on l'embarquait pour l'Égypte. « Étant revenue au lieu de ma naissance, nous dit-elle, je n'y trouvai « plus que les ossemens de mes parens, dispersés entre les murs écroulés « de leur maison. » Elle avait d'abord pris la fuite à notre aspect, ainsi que l'ont toujours fait par la suite les Grecques que nous avons rencontrées seules dans les campagnes, où la vue d'un étranger était devenue une cause d'effroi; mais une vieille paysanne qui ne s'imaginait pas avoir les mêmes risques à courir, s'était montrée plus aguerrie; l'ayant appelée et déterminée à revenir vers nous, sa beauté nous frappa; elle se nommait Hélène; son profil était empreint du caractère antique le plus pur; mais son teint était fort basané : on eût pu la prendre pour une Indoue, si ses cheveux n'eussent été très-fins et gracieusement bouclés.

Je n'ai presque jamais quitté, durant mon séjour en Morée, des conserves, dont les verres, de couleur, étaient garnis de manière à ce que le trop grand éclat du jour ne me pût fatiguer la vue. Beaucoup de maux de tête, tellement violens qu'ils peuvent dégénérer en congestions cérébrales, proviennent dans les pays chauds, où le soleil ne se voile que fort rarement, de l'intensité d'une lumière trop vivement dardée, et particulièrement de celle que réfléchissent, de bas en haut, les rochers dépouillés et brûlans, la terre aride et desséchée ou l'éblouissante blancheur du sable. Rien n'est aussi incommode ni plus dangereux que cette réverbération, de laquelle l'œil violemment irrité s'endolorit bientôt et semble gonfler dans son orbite, où l'on dirait qu'il acquiert du poids; on croit éprouver qu'il se dessèche en se tuméfiant. Tous les

tégumens qui l'entourent, participant de proche en proche au mal-aise qu'on y ressent, s'injectent, et l'inflammation peut ne pas tarder à s'étendre jusqu'aux membranes du cerveau, qui tiennent de si près aux organes de la vision. C'est à la précaution que j'ai constamment prise de ne jamais exposer mes yeux à trop de feux, peut-être encore plus qu'à la sobre régularité de mon genre de vie en voyage, que j'attribue l'inébranlable santé dont j'ai toujours joui dans les climats très-chauds et torrides où j'ai voyagé de bonne heure. Je crois en conséquence devoir recommander l'usage des lunettes ou conserves vertes à tout explorateur qu'emportera son zèle pour les sciences et les arts vers ces régions du globe où l'astre du jour se montre presque constamment radieux et dans toute sa force.

S'étant pleinement rassurée, après que, par les soins de la vieille, qui se donnait pour sa tante, nous lui eûmes fait accepter plusieurs pièces de monnaie, Hélène voulut savoir pourquoi j'avais les yeux verts, ce fut son expression; elle demeura bien surprise lorsque j'eus quitté ce qui l'avait tant effrayée et qu'elle me trouva le regard, disait-elle encore, tout pareil au sien. Elle toucha, tourna et retourna ce qu'elle appelait mes autres yeux; mais, en lui en expliquant l'usage, l'ayant engagée à s'en servir, elle ne le voulut jamais faire; et lorsqu'on tenta de lui appliquer les conserves un peu de force, en lui tenant les mains, elle jeta de grands cris, contracta fortement les paupières, que ni menaces ni promesses ne purent la déterminer à desserrer. « Vous autres Francs, disait « Hélène, vous avez des secrets inconnus des Orientaux et des paroles « avec lesquelles vous jetez ou détournez le mauvais œil, qui est peut-« être ce que vous venez de vous ôter pour me le faire mettre. Si je « regardais une fois au travers, je ne saurais peut-être plus y voir « d'une autre façon, parce que je ne sais pas les mots qui font cesser le « charme. » Je n'ai rapporté cette marque de simplicité que parce qu'elle est caractéristique d'une population où la crédulité dépasse ce qu'on pourrait imaginer en tout ce qui se rattache aux sortiléges, aux histoires de vampires et de revenans, aux inspirations des songes et autres idées superstitieuses, ainsi que nous en rapporterons quelques exemples par la suite. Nous n'avons pas rencontré une seule Grecque à laquelle nous

ayons pu faire comprendre qu'il n'y avait nul danger à se servir de verres de couleur, et plus d'un palikar ou autre homme de guerre, dont la valeur dans les combats n'était pas douteuse, n'a pas montré plus de courage que l'imbécille Messénienne. Ceux qui, à force d'être pérorés, ont fini, pour se montrer braves, par se laisser placer mes conserves, eurent bien soin, comme Hélène, de ne pas disjoindre leurs cils tant que l'expérience dura.

D'autres familles s'étaient établies dans la plaine sous des baraques de branchages; elles étaient de Karithène, et possédaient d'assez nombreux troupeaux paissant aux environs. Nous leur louâmes quelques mules pour le transport de nos tentes et de nos effets; il fut convenu qu'on nous les conduirait le lendemain à notre camp de Coryphasium avant le soleil levé; le marché fait, les muletiers nous payèrent des arrhes, car en Grèce c'est le vendeur et non l'acheteur qui en compte. Les femmes de la petite colonie nomade d'Arcadie, dont les maris venaient de traiter avec mon interprète, étaient entourées d'une multitude de jolis enfans, et tissaient avec de grossières navettes de la toile assez belle sur des métiers qu'elles avaient l'art d'improviser en employant les premiers bâtons offerts sous leur main; elles avaient filé de même le coton qui entrait dans la composition de leurs tissus.

Je remarquai avec surprise quelques petites filles vêtues à l'européenne, ayant de jolis bonnets et de gentilles robes en percale peinte de divers dessins. Nous apprîmes que ce costume leur venait des distributions en tout genre faites aux Grecs durant leur révolution, avec autant de discernement que de générosité, par les philhellènes des États-Unis. On doit rendre cette justice aux Américains, qu'ayant moins que les autres nations civilisées occupé les papiers publics des sacrifices qu'ils faisaient pour une sainte cause, ces sacrifices cependant furent considérables et mieux entendus que ceux de la rumeur desquels certains comités de France et d'Angleterre ont en quelque sorte assourdi l'univers.

En battant la plaine, nous trouvâmes un groupe de quatre jeunes paysannes, moins déguenillées que toutes celles que nous avions jusqu'alors rencontrées; elles portaient une croix où flottaient des rubans de plusieurs nuances, avec un lambeau de bannière représentant l'image de la

Panagie ou mère de Dieu; de petits garçons et des hommes qui n'étaient pas de leur compagnie les suivaient avec quelques marques de déférence; c'étaient de ces tragodes de profession qui vivent d'aumônes en célébrant les louanges de qui leur donne quelques paras, et qui mendient en chantant des complaintes sur les saints que reconnaît le schisme oriental. On ne saurait imaginer une chose plus bizarre que l'espèce de psalmodie aigre, monotone et nasillarde de ces tragodes; d'après ceux que j'ai souvent entendus depuis, et les cérémonies d'églises où, le service divin se célébrant avec le plus d'éclat, on paie des chantres réputés excellens, je serais tenté de croire que les Grecs ne sont point organisés pour la musique, dont ils paraissent avoir les notions les plus baroques. Je n'ai jamais pu comprendre ni retenir un de leurs airs, malgré la facilité avec laquelle le chant se grave dans ma mémoire, quand il est bon; que de fausses idées on s'est faites à ce sujet, ainsi que sur le point de perfection où durent être portés chez eux, au temps même le plus glorieux de leur histoire, tous les beaux-arts, si ce n'est ceux qui ont le dessin pour principe! Il suffit de voir la forme des instrumens que les meilleurs sculpteurs de l'antiquité donnent aux chœurs de musique, représentés dans ceux de leurs bas-reliefs qui se sont conservés jusqu'à nous, pour sentir quels sons bizarres et quel désaccord probable devaient résulter d'un orchestre ainsi composé. Je sais bien que de vieux auteurs ont raconté des choses merveilleuses des joueurs de flûte, qui savaient, par des modulations diverses, enflammer ou calmer la colère, et que certains admirateurs de l'antiquité croient fermement à ces contes; mais la véritable, la bonne musique est une invention toute moderne; le tétracorde d'Orphée, qui charmait les tigres, la lyre d'Amphyon, qui faisait accourir les pierres, ne sont tolérables que dans les Métamorphoses d'Ovide; et tous ces instrumens, touchés par Apollon lui-même, n'ont jamais dû égaler nos plus pauvres guitares, encore moins nos harpes à tant d'octaves, qui pourtant n'apprivoisent pas les bêtes et ne bâtissent plus de villes. Orphée et Amphyon pourraient bien s'exposer au sort de Marsyas, s'ils osaient lutter avec nos virtuoses italiens ou jouter avec notre première flûte de l'Opéra; quoi qu'il en puisse être, la bande des tragodes, nous apercevant, vint à

nous sans montrer la moindre crainte, et comme si elle conservait la tradition que la musique est douée du pouvoir de tout dompter. Connaissant de suite que nous étions Français et philhellènes, elle entonna en parties mal d'accord le chant national de Marco Botzaris, à travers la singularité duquel brillaient de beaux vers, qui me furent traduits un à un. J'y remarquai ceux-ci : « Le sang du vrai palikar féconde la « terre; que le nôtre coule donc dans les combats sur cette terre où « nous sommes nés, et qu'il s'y marie avec elle pour en faire naître des « vengeurs. » Au pays où Cadmus, pour faire sortir des guerriers d'un sillon, y semait les dents du monstrueux serpent qu'il avait vaincu, cette pensée nous reportait naturellement aux temps héroïques.

Après la complainte du capitaine de qui la renommée était alors en Grèce la plus populaire, vint celle de la bataille de Navarin, où nos compatriotes, salués du titre de libérateurs et comblés de louanges, étaient cités seuls, comme si les Anglais et les Russes n'y avaient pas eu leur part de gloire. Au moment où nous allions nous séparer de la troupe chantante, et quand nous achevions de lui prouver par notre libéralité combien nous étions charmés de la voir se montrer si reconnaissante envers notre patrie, les jeunes filles nous firent signe de les écouter encore, parce qu'il leur restait à nous adresser un compliment personnel. L'une d'elles avait sans doute pris, pendant que les autres célébraient Marco Botzaris et M. de Rigny, des informations sur notre compte, et d'après ce qu'elle en put apprendre, toutes à l'unisson, commencèrent une improvisation qui nous fut traduite mot à mot, et dont la bienveillante simplicité portait l'empreinte des mœurs du premier temps, ce qui nous toucha d'autant plus, que les lieux où se passait cette scène étaient à nos yeux resplendissans de souvenirs homériques.

La plaine où je chassai et herborisai en tout sens est d'une fertilité extraordinaire, à en juger par la vigueur de la végétation printanière dont elle était parée, et par la beauté de quelques cultures de blé qu'y avaient essayées plusieurs paysans. De beaux Caroubiers et de très-gros Poiriers sauvages (*Pyrus parviflora*, n.° 652) s'élevaient çà et là entre une grande quantité de troncs énormes d'Oliviers coupés par le pied et qui avaient été comme soigneusement brûlés un à un. On m'a assuré,

et les signes de dévastation qui m'environnaient me portent à le croire, que durant l'occupation du pays par les Arabes, l'incendie des arbres utiles fut l'objet d'un service organisé, où les soldats étaient employés régulièrement à leur tour de corvée, sous la conduite de leurs officiers. Les richesses agricoles qui ont été détruites de cette manière dans la partie de la Messénie où nous nous trouvions, sont incalculables; l'ame attristée, en voyant les charbons qui témoignaient d'un tel acte d'incroyable barbarie, nous ne pouvions comprendre dans quel but il pût être ordonné.

Ayant poussé le long du Roumano, où croissaient abondamment de ces Nérions (n.° 336) et de ces Gatiliers (*Vitex Agnus-castus*, n.° 820), que nous rencontrerons désormais dans le lit de tous les cours d'eau, nous trouvâmes des restes d'un pont bien anciennement détruit, et dont une culée à demi ensablée me parut être de construction hellénique; un peu au-dessous se balançaient des touffes de Cannevères (*Arundo Donax*, n.° 160), plus belles encore que celles dont nous verrons bientôt une si grande quantité le long de cet Eurotas renommé par l'abondance et la hauteur de ses Roseaux. L'Aubépine en fleur parfumait le canton; la Vigne sauvage, la Bryone (n.° 1296) et des Salsepareilles s'y entrelaçaient sur les buissons d'Alaternes, de Lentisques, de Grenadiers ou de Bruyère arborescente, alors éblouissante de fleurs, et formant un bocage épais sur les berges du fleuve. Protégée par l'ombrage de ces arbrisseaux touffus, croissait à leur pied une jolie Fougère (*Asplenicum Virgilii*, n.° 1339), qui se retrouve en Italie et jusque dans le midi de l'Espagne, où je l'avais autrefois aperçue en divers lieux de la Sierra-Morena. La plupart des coteaux dans le lointain commençaient à se teindre d'une nuance de laque rosée des plus suave et que je ne savais à quoi attribuer; j'ai reconnu, quand je les ai traversés quelques jours après, ainsi qu'en d'autres endroits, que la floraison du Gaînier (*Cercis siliquastrum*, n.° 930), appelé, je ne sais pourquoi, Arbre de Judée, produit cette charmante coloration. Ce Gaînier se plaît si fort sur les expositions occidentales de la Morée, qu'il y usurpe souvent de grands espaces, sur lesquels ne peut plus croître aucun autre bois : il acquiert en certaines expositions des proportions forestières. Les fleurs qui devancent la pousse des feuilles se développent en si grande quantité, qu'on ne distingue plus

les rameaux qui les supportent, et que, durant la fin d'Avril et les premiers jours de Mai particulièrement, toute autre teinte disparaît au loin sous celle dont les Gaîniers se parent.

Une autre fois nous remontâmes le même Roumano jusques à deux mille mètres environ au-dessus des cavernes où nous avions trouvé cette Hélène qui ne voulut pas essayer mes conserves vertes. Laissant alors sur les pentes qui nous restaient à droite les hameaux en ruine de Sousman-Aga[1] et de Pisaski, nous montâmes en tournant à gauche pour nous jeter dans l'ouest, et cheminâmes ensuite au travers de terrains anfractueux, pierreux, mais fertiles, entièrement abandonnés aux broussailles aromatiques. Nous descendîmes après deux heures d'exploration dans un vallon dont l'aspect nous charma d'autant plus, que, pour la première fois depuis notre débarquement, nous y trouvions la fraîcheur de majestueux ombrages, entrecoupés de vertes prairies qu'arrosait une eau limpide, en suivant avec un doux murmure les sinuosités du fluviole[2] dont ces lieux étaient vivifiés. Ce vallon est peut-être ce que Gell a voulu désigner sous le nom de Brisoméro-Néro. Ses bords portaient les traces d'anciennes cultures; on y voyait des restes d'enclos, mais aucune maison. Les terres y dépendaient du village de Mouzousta, où nous montâmes, après avoir herborisé quelques heures dans le vallon, en suivant un chemin taillé, pour ainsi dire, dans la verdure. Nous pûmes enfin juger de l'élévation où les arbres atteignent en Grèce, à la magnificence de quelques Chênes séculaires (n.° 1277 et 1278) qui, sur les pentes dont nous étions environnés, avaient échappé à la cognée dévastatrice. Le Gaînier se montrait ici avec sa taille des futaies; les Myrtes et les Arbousiers s'y élevaient beaucoup plus qu'ils ne le font ordinairement ailleurs; parmi ces derniers, il s'en trouvait de trente pieds au moins.

1. Écrit *Osman-Aga* dans la feuille 5 de notre carte Pl. III. Ce nom appartient uniquement à l'étang des racines de Pylos et point au village.

2. On ne peut accorder le titre de fleuve à de faibles cours d'eau qui n'ont pas quelquefois deux lieues de longueur, et qui pourtant portent directement dans la mer leur tribut liquide. Ce ne sont pas de simples torrens, puisqu'ils ne sont pas entretenus seulement par la chute des pluies; ce ne sont pas de simples ravins, puisqu'ils ne demeurent jamais à sec, ni des rivières, puisqu'ils ne se jettent pas dans un fleuve, ni des ruisseaux, puisqu'ils ne tombent pas dans une rivière: il leur fallait conséquemment donner un nom distinctif, et nous le hasardons ici:

L'Arbousier abonde dans le canton; il y compose des bosquets assez considérables, mais qui finiront par disparaître, si la nouvelle administration n'interdit pas la coutume qu'ont les bergers de brûler partout les arbustes et les buissons, pensant que les cendres qui résultent de leurs incendies promettent pour la saison suivante des pâturages plus fournis. Gell ayant remarqué dans le voisinage cette abondance d'Arbousiers, la signala probablement dans son Itinéraire par le nom qu'on donne en botanique à l'arbre dont il est question; son traducteur a pris ce nom pour celui d'un village, et l'excellente carte de 1826 a marqué un *Arbutus*, qui n'a jamais existé sur la route de Navarin à Gargaliano, par un autre village de *Romanos*, qui n'exista pas davantage. L'erreur est remontée à sa source, et l'on retrouve l'imaginaire Arbutus dans la carte même de Gell, où celle de M. Lapie fut évidemment copiée en plusieurs endroits.

Le 7, dès la pointe du jour, le camp de Coryphasium fut levé; nous nous mîmes en route en suivant, par le pied de l'escarpement de Paléokastron ou Pylos, le bord occidental de l'étang. Il a fallu, en plusieurs points, attaquer le roc pour rendre praticable le chemin, qui est fort étroit, où l'on reconnaît les restes d'un pavé à la manière vénitienne, et que des éboulemens menacent sans cesse. Il suffit de quelque bloc de pierre détaché du rempart dont il est flanqué d'un côté, pour l'intercepter, et de tels accidens ont eu lieu plus d'une fois, si l'on en juge par les pierres considérables éparses au bord de l'eau, où elles proviennent du déblaiement de la route qui fut, dit-on, obstruée en entier à la suite du tremblement de terre dont le village de Leukos fut ébranlé avant sa totale destruction par Ibrahim (page 159). Au sortir du défilé, on débouche sur les amas de sable mobile par lesquels l'étang d'Osman-Aga est séparé du Ventre-de-bœuf; nous côtoyâmes une dernière fois celui-ci, laissant ensuite à gauche la chaîne de rochers de Pétrokhori et la plaine à droite. Après avoir traversé le Roumano, nous remontâmes encore à Mouzousta par le joli vallon du fluviole, que nous supposons être le Brisoméro, et nous y fîmes halte; ce village est situé sur un plateau capable de supporter les plus riches cultures; quelques maisons s'y rétablissaient; ce qui restait de vingt-sept familles qu'on y avait comptées naguère, ne tarda point à se réunir autour de nous et nous fit le plus gracieux accueil.

Jusqu'ici nous n'avions vu aucune population réellement grecque, celle de Modon et de Navarin ne se composant alors que de vagabonds et d'une peste de petits industriels de tous les pays, comme il ne tarde point à s'en accumuler partout où sont réunies des troupes, leur quartier-général et le nombreux personnel de leur suite. Nous pûmes ici commencer à nous faire une idée des véritables Moréotes, que l'amour du sol natal y rappelle toujours, et que les mauvais traitemens des Turcs, avant la révolution, n'avaient pas suffi pour en éloigner, quelle qu'eût été la pesanteur du joug. C'est à Gargaliano que nous allions achever de faire complétement connaissance avec les indigènes, et que nous ne devions pas tarder à revenir de la mauvaise opinion que nous avions été tentés d'en prendre à force de les entendre calomnier, surtout quand nous n'avions encore guère rencontré que des mendians importuns et mal-propres. Dès Mouzousta nous reconnûmes qu'il existait des restes intéressans d'un peuple illustre, dans lesquels persistent les germes de toutes les qualités brillantes qui rendirent leurs aïeux si justement célèbres et chers à notre jeune âge. C'est dans l'église de Mouzousta, toute ruinée, et dont la toiture s'était affaissée, que nous commençâmes à trouver de ces petites bougies que la superstition allume devant quelque figure de Vierge ou de saint grossièrement barbouillée sur des morceaux de planches. Les autels ayant été profanés par les Musulmans, qui ne permettaient point aux Grecs de réparer les lieux saints, les iconoclastes en ayant auparavant détruit les statues et les peintures vénérées; il ne restait plus depuis long-temps dans les églises de campagne le moindre ornement servant au culte qui fût digne d'attention; les moins dégradés conservaient tout au plus divers misérables restes de fresques grossières sur leurs murs; il ne s'y trouvait même pas de siéges; tout y portait le cachet de la misère et de l'abandon. Il n'était pas rare que les passans et jusques aux troupeaux n'y entrassent pour se reposer et dormir aux heures où les Papas et leurs paroissiens ne s'y réunissaient plus pour prier.

Les églises et les chapelles de l'Orient, notamment dans la Morée et les Cyclades, s'élèvent presque toujours sur l'emplacement de temples ou hyérons antiques; chaque lieu que l'idolâtrie consacra une fois au

culte, lui est demeuré à jamais acquis, même sous l'empire du christianisme. Il en est de ces fondations pieuses comme des fontaines dont on remarque la transmission d'âge en âge toujours aux mêmes places. Les demeures des dieux furent abandonnées, spoliées, abattues même, à mesure que les beaux siècles de la Grèce s'évanouirent. Rome les pilla pour s'en embellir, comme on les vit piller de nos jours par l'avarice anglaise et la brutalité musulmane; mais à chaque époque de repos, la nouvelle religion les a relevées en se les appropriant et en les adaptant à ses rits. Ce sont toujours les mêmes matériaux qui reservent; des parties souvent considérables de constructions primitives y demeurent parfois à leur même place, mais ordinairement englobées à ne s'y pouvoir plus que difficilement reconnaître, entre le moellon des maçonneries postérieures. Les Grecs modernes, en réédifiant pauvrement et selon leur état d'oppression les temples de Jupiter, d'Apollon, de Vénus, de Mars ou autres divinités de leurs aïeux, pour les métamorphoser en chapelles du Père, du Christ et de la Vierge, de Saint-Dimitri ou bien de Saint-Nicolas, ont seulement rapetissé des bâtimens qui ne durent jamais être fort considérables, à en juger par ceux qui nous sont parvenus intacts ou suffisamment reconnaissables, et adopté dans leur construction une forme invariable. Leurs églises, depuis les plus ornées jusqu'aux plus mesquines, consistent en une pièce quadrilatère, où vers les trois quarts de la longueur s'élève un mur transversal qui distingue la partie abandonnée aux fidèles du sanctuaire où les prêtres seuls ont le droit de pénétrer: une ouverture au milieu de ce mur de séparation y sert de porte, et là sont ordinairement dans les pauvres campagnes des chapiteaux de colonnes ou des pièces de marbre dérobées à quelque grande ruine du voisinage pour servir d'autel. L'entrée est indifféremment en face du sanctuaire ou de côté; on ne voyait en Morée de notre temps ni lampes, ni candélabres, ni vases sacrés, encore moins d'orgues, et il ne s'y trouvait pas toujours de fenêtres. On y recueillait dans quelque coin les ossemens humains rencontrés par hasard dans les champs, où ils sont ordinairement les indices de crimes demeurés impunis, et qu'il serait réputé impie d'abandonner sans asyle, quoiqu'on ne leur doive pas la sépulture dans les règles: ceci est encore un usage antique perpétué.

De Mouzousta, pour se rendre à Gargaliano, jusqu'où j'avais résolu de pousser notre reconnaissance, on traverse des coteaux calcaires qui séparent successivement deux bassins contigus de peu d'étendue : le premier, entièrement fermé, est du genre de ceux où les eaux pluviales n'ont d'issue que par des puisards ou katavotrons imparfaits; le fond en était planté d'Oliviers et de Mûriers. Le suivant s'ouvrait vers le nord, sa fertilité se manifestait par une multitude de belles plantes; on y reconnaissait des marques d'anciennes et nombreuses cultures; plusieurs jardins commençaient à s'y rétablir. Les ruines d'une chapelle un peu plus considérable que celles que nous avions vues jusqu'alors en occupaient à peu près le milieu à gauche et contre la route; elles n'ont point échappé à Gell, qui les indique sous le nom de Saint-Nicolas : de vieux arbres fruitiers en ombrageaient les décombres. A peu de distance sur la droite s'élevait un monticule d'où l'on jouit d'une fort belle vue, et dont le sommet, qui n'a pas moins de 352 mètres au-dessus du niveau de la mer, a servi de signal pour notre triangulation : on domine de ce point tout le canton de Kambo, qui est un plateau faisant suite à celui de Koubeh, et qui s'étend du sud au nord à la base de la chaîne Gérénienne. Cette étendue nous paraissait fort unie; mais des ravins très-encaissés, courant de l'est à l'ouest, la sillonnent; sa pente générale est fort adoucie vers la mer, et cesse tout à coup par un escarpement dont on longe la base pour se rendre à Philiatra, et qui distingue, en plaine supérieure et en plaine inférieure, l'espace contenu entre les monts et la mer. La blancheur du village de Kristiano, situé au loin et au pied de l'Hagia-Varvara, nous fit remarquer ce lieu, qui ne comptait plus guère qu'une vingtaine de familles, mais qui passe pour avoir été anciennement fort considérable. Un évêque en porta le titre jusqu'assez avant dans le moyen âge; on a cru que c'était celui d'Arcadia; mais si cette ville eût possédé un siége épiscopal dès l'origine, pourquoi son pasteur eût-il pris un autre nom? Il est probable que le siége de Kristiano fut le premier fondé dans la Messénie occidentale, et qu'il fut transféré au Cyparissias de l'antiquité, quand cette cité, se relevant de ses ruines, commença à s'appeler Arcadia; tandis que le chef-lieu du canton vint au contraire à se dépeupler. Il est difficile d'établir à quelle époque précisément ces changemens ont eu lieu.

Quoiqu'il eût beaucoup souffert de l'invasion égyptienne, Gargaliano était encore, quand nous le visitâmes, un bourg assez beau. Il y restait environ cinquante à soixante familles de deux cents au moins qu'on y avait comptées précédemment; toutes étaient grecques, aucun Turc ne s'étant jamais établi dans le canton, malgré sa bonté; plusieurs maisons se relevaient de leurs ruines, et les habitans à qui elles appartenaient, ayant vu les bâtisses que des étrangers faisaient à Navarin, adoptaient, pour rendre leurs logemens plus commodes, les améliorations qu'ils y avaient remarquées. L'église principale, située au centre du lieu, était assez grande, propre, ornée de peintures et d'un aspect moins misérable que celle même de Modon; elle fut, nous dit-on, bâtie sous le régime vénitien, et s'achevait seulement lorsque les Turcs enlevèrent définitivement la Morée à la République. Il existait encore une autre église, beaucoup plus petite, au sortir du bourg par le sud-ouest; on nous assura qu'elle était la plus ancienne. Le bazar était en partie rétabli; on y remarquait déjà un café avec son billard, et plusieurs boutiques tenues par des marchands de Trieste, lesquels bientôt se seront approprié le commerce de la Grèce, si Marseille n'y met ordre. Les femmes filaient, assises à leur porte, le coton de leur champ; d'autres y tissaient de la toile qui n'était pas toujours grossière. On ne boit guère à Gargaliano que de l'eau de pluie conservée dans de nombreuses citernes; on trouve celles-ci à côté des caves et celliers dans les moindres carrefours, ainsi qu'aux coins de chaque rue. Ce lieu est indiqué dans les premières mappes de Morée sous le nom de Gurgulia, écrit *Gurguglia olim Pelane* sur une carte de 1685 : cette position répond exactement à celle que d'Anville donne au Platamodes que mentionne Strabon[1], et qu'il dit « se trouver à 120 stades de Coryphasium et de la ville qu'on nomme « aujourd'hui Pylos. » Dans Mercator il est marqué en double-emploi; d'abord à peu près à sa place, puis beaucoup plus au nord et près d'Arcadia. Le Papas et le Démogeronte, qui vinrent fort civilement au-devant de nous, m'assurèrent que primitivement Gargaliano avait été bâti sur le bord même de la mer, dont il se trouve aujourd'hui distant d'une lieue environ, et vis-à-vis de Prodano ou Prode, l'antique Proté,

1. *Lib.* VIII, *cap.* III, §. XXII.

que nous apercevions à une petite distance de la côte ferme, avec laquelle cette île forme une espèce de port ou plutôt d'abri pour les pirates.[1] Ceux-ci, se tenant autrefois habituellement en ces parages, les rendirent tellement dangereux et commirent de si grands excès le long de la côte, que les habitans s'en éloignèrent et vinrent s'établir sur les hauteurs, où ils avaient moins à redouter les surprises. Les rives occidentales de l'Élide et de la Messénie, fertiles, riches, peuplées, ouvertes, dépourvues de ports où des vaisseaux protecteurs se pussent retirer en cas de mauvais temps, ayant de tout temps été fort mal gardées, l'espace qu'on appelle encore golfe d'Arcadia fut de tous temps sujet aux entreprises des écumeurs de mer. Un vieil adage, qui nous a été traduit plus tard chez les Kakovouniotes, dit que « Belvédera est la vache à lait du Magne. » La Messénie et l'Élide, comme on le verra dans la partie géographique de notre ouvrage, portaient le nom de province de Belvedère dans le moyen âge, et quand les Maniotes commencèrent à se rendre redoutables par des expéditions maritimes, ils s'y prenaient absolument comme les Maroquins et les Barbaresques l'ont fait si long-temps avec impunité sur les côtes méditerranéennes d'Espagne, dont ils étaient encore le fléau vers le milieu du siècle dernier. M. Pouqueville n'a pas manqué de signaler ce fait, lorsque, voyageant au couchant de la Morée, il « rencontre partout des *périscopes* veillant aux *plagiaires*, » c'est-à-dire des sentinelles chargées de signaler les forbans. Nous n'avons plus trouvé ni plagiaires ni périscopes, et nous devons cette justice à la mémoire du président Capo d'Istria, que, sous son administration, la piraterie avait entièrement cessé; le pays était parfaitement sûr; durant plus de deux ans, il ne s'est pas commis en Grèce le moindre vol, soit sur la mer, soit sur les chemins, et les tribunaux n'ont pas eu occasion de prononcer une seule condamnation pour cause de brigandage à main armée.

Un assez bon pyrgo ou tour carrée, susceptible de défense et capable de résister à toute attaque imprévue, s'élevant non loin de l'église prin-

1. « Prode est éloignée de la côte d'environ trois quarts de lieue; elle a un peu plus d'une demi-« lieue du nord-est au sud-ouest. On peut mouiller à l'abri de cette île, entre elle et la terre; on « y trouve dix-sept et dix-huit brasses bon fond et bonne tenue. » Belin, part. II, pag. 191.

cipale de Gargaliano, dominait tout le bourg : des meurtrières étroites seulement s'y trouvaient percées à hauteur d'homme ; la porte, ouverte du côté du levant, était située à près d'une vingtaine de pieds au-dessus du sol ; il n'y existait de croisées qu'au second étage : l'édifice était surmonté d'une plate-forme en terrasse crénelée tout autour ; l'escalier, bâti en dehors, se composait d'un massif entièrement séparé du corps de bâtiment, dont il demeurait à trois mètres environ de distance ; des pièces de bois, placées comme un pont de la marche supérieure au seuil de la porte et pouvant se retirer au besoin dans la tour, n'en permettaient l'entrée qu'autant que ses habitans le voulaient bien. Cette espèce de fort servait, sous la domination turque, de résidence à l'agent du fisc quand il venait percevoir le kharadg ou tribut annuel, et tant que duraient ses recouvremens.

De nombreux jardins paraient les environs, mais les cultures n'en étaient pas fort variées ; on ne plante guère en Morée, et même dans les îles, que des espèces d'Ail et d'Ognons communes chez nous, le Gombeau ou Ketmie mangeable (*Hibiscus esculentus*, n.° 919), dont les fruits mucilagineux sont appelés Bamiès, le Persil, quelques autres herbes potagères et des Fèves, dont notre cuisinier nous prépara un plat abondant lorsqu'à Paris on n'en servait point encore sur les meilleures tables. On y voyait aussi de beaux carrés de Lin. Un pied de Bourrache (*Borrago officinalis*, n.° 261) semble être une nécessité dans chaque enclos ; j'ai retrouvé ce végétal cultivé de même jusque dans l'Archipel. Des champs de Blé et de Cotonniers, des Vignes passablement tenues, et surtout beaucoup d'Oliviers, enrichissaient la campagne ; un charmant coteau, par lequel Gargaliano est garanti des vents du nord, était couvert de vieux Cyprès pyramidaux, que leur effet pittoresque a fait remarquer par le voyageur Gell.

A peine nos tentes furent-elles dressées en dehors et à l'est du bourg, qui s'abaissait en pente douce à l'exposition du couchant, que nous fûmes entourés de Grecs et de Grecques. Plusieurs avaient été en captivité chez les Turcs, et attribuant leur délivrance aux Français, ils nous bénissaient les larmes aux yeux ; leur reconnaissance était sincère ; les expressions dont ces bonnes gens se servirent pour la peindre, achevèrent de

nous convaincre qu'on se fut trompé grossièrement en confondant avec les véritables Hellènes l'ignoble population des ports de Morée devenus, par la fréquentation des nations civilisées de l'Europe, de véritables égouts de corruption. Comme nous allions croiser nos jambes autour de notre souper, où, faute de chaises pour s'asseoir, force nous était de nous accroupir à la mode du pays, un enfant de six à sept ans tout au plus, s'approchant de mon interprète, le pria, avec la gravité qu'y eût mis un vieillard, de me demander si je voulais qu'il chantât pour égayer le repas. « Mon père, ma mère et mes sœurs, dit-il, étaient tragodes, « Ibrahim les a tués, mais je savais déjà les accompagner de la voix « quand ils moururent; et si votre effendi veut les complaintes de Marco « Botzaris et du combat de Navarin, je les chante fort bien. » Au murmure approbateur qui s'éleva de toute l'assistance, je compris que je ferais un grand plaisir aux spectateurs en acceptant l'offre du pauvre petit orphelin, lequel se mit, en nasillant, à répéter exactement les airs et les paroles que nous avions déjà entendus au pied de l'antique Pylos (pag. 163). Il improvisa ensuite des complimens rhythmés sur notre voyage, et sa petite intelligence nous parut surprenante. Cette faculté lui donnait une sorte de crédit parmi ses compatriotes, qui ne le laissaient manquer de rien et qui nous dirent l'avoir adopté; il était considéré comme l'enfant de tout le village.

Les mules étant demeurées assez nombreuses ici, nous fîmes marché avec le fils du Papas ou curé et un autre habitant du lieu pour qu'on nous en conduisît une douzaine au quartier-général pour le 15 du mois, comptant en partir à cette époque pour visiter l'intérieur de la Messénie.

Gargaliano étant situé sur l'étage inférieur des racines du Système Gérénien, sur la limite même de ce plateau élevé de Kambos, qui contient une vingtaine de villages, il nous fallut, le 8 au matin, quand nous nous remîmes en route, en descendre l'escarpement par une pente diagonalement adoucie. Au sortir du bourg par le côté du sud-ouest on marche sur les restes d'un vieux pavé vénitien tout détérioré. La plaine inférieure, où l'on est bientôt rendu, large de plus d'une lieue au pied de l'endroit que nous quittions, était d'abord couverte de beaux Oliviers. L'île de Prodano se montrait vis-à-vis; elle est moins élevée et moins

grande que Sapience, et les rochers qui la composent paraissent être groupés en trois portions principales; l'eau y manque absolument, ce qui n'empêche pas les habitans de Gargaliano, qui s'imaginent en être les propriétaires, d'y avoir des vignobles et des jardins, qu'ils assurent être assez productifs. Ces bonnes gens ne se doutent pas que Prodano est réputée île Ionienne, et qu'en cette qualité elle ne leur appartient point, puisqu'elle est une dépendance de l'empire britannique.

Après trois quarts d'heure de marche dans le bas pays vers le sud, toute culture cessa, le sol devenant ingrat et aride; il ne se composait plus que d'un détritus de brèche, pareille à celle du Saint-Nicolo et du Vieux-Navarin, dont les cailloux étaient désagrégés, et le ciment réduit en terre rougeâtre. Il fallut traverser successivement le lit de deux torrens ou ravins à sec et sillonnant peu profondément un terrain qu'ont envahi diverses espèces de Cystes frutescens, aux racines desquels des Hypocystes (n.° 1250) assez communs étaient en pleine floraison. On trouvait aussi çà et là des pieds de Bruyère arborescente, moins élevés que ceux dont les panaches d'ivoire ornaient les sites moins brûlés où nous avons herborisé les jours précédens; plusieurs des Ophris à corolles en forme d'insectes, représentés dans notre Pl. XXXII, et le Limodore, *Limodorum abortivum* (n.° 1240), croissaient sous la protection de ces arbustes, qui donnent généralement peu d'ombre.

La physionomie générale du canton n'avait aucun rapport avec nos Landes, elle rappelait plutôt celle de ces espaces secs, quoique buissonneux et dépourvus d'arbres, que dans les colonies on nomme Haliers ou Hasiers. C'est ce qu'on appelle *Chaparales* dans le midi de l'Espagne, parce qu'il y croît aussi des Câpriers appelés *Chaparas*. Des Gaîniers et l'Aubépine, que l'odeur de ses bouquets nous avait annoncée d'une certaine distance, se retrouvèrent avec les Arbousiers quand nous arrivâmes au Brisoméro, qu'il fallut traverser; et vers midi, ayant laissé derrière nous le pont du Roumano, nous fîmes halte pour déjeûner dans la plaine à l'ombrage de petits arbres couverts de Clématites, de Salsepareilles et de Vignes sauvages, qui croissaient sur un espace humide arrosé par un cours d'eau qu'on me nomma Nérolagada; ce fluviole, qui se divisait en plusieurs petits bras, dont l'eau était fort bonne, et alors

assez abondante, demeure à sec pendant l'été; il vient de la montagne de Manglava, en passant par le village de Niklena. Près du lieu où nous nous arrêtâmes était un puits desséché dont les rebords, s'étant écroulés en dedans, prêtaient dans leurs décombres un abri à des Couleuvres, qui s'y précipitèrent plutôt qu'elles n'y descendirent lorsque nous en approchâmes. Ces animaux, roulés sur eux-mêmes, se chauffaient au soleil à quelque distance de leur retraite; d'une extrême agilité, ils se développèrent sans que nous en pussions surprendre aucun, et glissant avec une étonnante vélocité sur la terre plutôt qu'ils n'y rampaient, ils descendirent le long des moellons qui formaient les parois du puits, qui n'a pas moins de huit à dix pieds de profondeur, et d'où je ne conçois point comment ils pouvaient ressortir. Nous ne sommes jamais parvenus à nous procurer un seul individu de cette espèce, que pourtant nous avons cru revoir en plusieurs endroits; elle appartient probablement au sous-genre des Dendrophyles, étant extrêmement mince et alongée, avec la tête fort petite; sa taille est de deux pieds et demi à trois pieds; son diamètre n'a pas trois pouces; elle nous a paru d'une couleur claire de vert d'olive, tirant au bistre en dessus, et d'un blanc jaunâtre en dessous.

Comme je n'avais quitté Modon que pour décider la question de la célèbre Pylos de Nestor, je n'y voulus pas rentrer que je n'eusse visité le petit village de Pyla, où M. Pouqueville, qui d'abord avait reconnu la ville de Nélée dans le Vieux-Navarin, la transporta plus tard[1]. Nos gens furent conséquemment expédiés en droiture sur ce lieu où je voulais passer la nuit: accompagné seulement de MM. Brullé et Baccuet, je me jetai sur la gauche et m'enfonçai le long de la Djalova, en suivant

1. « J'avais autrefois (Voyage en Morée, tom. I, 1805), d'après de fausses notions, dit M. Pou-
« queville (Voyage de la Grèce, tom. VI, liv. 18, chap. 5, pag. 72), déterminé l'emplacement
« de Pylos où sont les restes du château de Zonchio; mais une connaissance plus exacte des localités
« m'a fait connaître que cette ville exista au village de ce nom, qu'on trouve à l'orient du port,
« vis-à-vis de Sphactérie. Quoique situé sur la montagne, il domine un beau plateau arrosé par
« une rivière, cultivé et abondant en pâturages. Si on n'y trouve plus que les débris consistant en
« grands polygones de l'acropole construite par Pylos, chef des Léléges, sans nulle trace des rem-
« parts, ouvrage des Pélasges, dont Nélée fut le chef; si on ignore où se trouve le souterrain dans
« lequel Nestor renfermait ses troupeaux, on y voit encore la même source que Bacchus avait,
« dit-on, fait jaillir de la terre en la frappant de son thyrse. C'est à cette fontaine que les Turcs

la base des hauteurs septentrionales qui en bordent le cours et lui forment une vallée jusqu'à mille mètres environ de son embouchure. Le terrain, excellent, consistait en terres de labour, dont on avait ensemencé plusieurs arpens, qui promettaient une abondante récolte. Je voulais visiter des cascades dont on m'avait beaucoup vanté la beauté, et qui tombent le long d'un rempart très-escarpé, au pied duquel circule la rivière profondément encaissée. Nous avions aperçu la plus considérable de ces cascades, qui est en même temps la plus voisine de la mer, du point culminant de Sphactérie, quand nous l'escaladâmes pour en prendre la hauteur barométrique. De ce point, c'est-à-dire à plus de 6000 mètres de distance, elle nous avait paru comme un ruban de soie blanche qui se déroule sur un tapis de couleur sombre; quand nous fûmes parvenus au lieu même où elle se précipitait perpendiculairement tout en se brisant contre des pointes saillantes d'un mur gigantesque composé par des assises calcaires, nous la trouvâmes comparable, pour le volume de ses eaux écumeuses, à plusieurs de celles à l'aspect desquelles on s'émerveille dans les plus beaux pays de montagnes, et qu'on se plaît à représenter dans les paysages de Suisse ou des Pyrénées. Mais en été elle est moins abondante, et quelquefois, nous a-t-on dit, elle ne consiste plus qu'en ruisselets. Quand nous vînmes l'admirer, elle s'échappait d'une fissure en forme de V, ouverte dans la crête du rempart, où croissait un Platane séculaire, entre les puissantes racines duquel bouillonnaient des globes d'écume. La Grèce, dans ses temps poétiques, n'eût pas manqué d'y supposer le séjour de quelque nymphe, épanchant le liquide azur et les perles roulantes de son urne cachée au sein du vieil arbre vaste et creux. La végétation la plus vigoureuse parait du faîte à

« ont établi la prise des aqueducs qui transportent ses eaux à Navarin. Il est probable qu'ils em-
« ployèrent, pour construire cet hydragogue, les pierres des remparts de la divine Pylos, et qu'ils
« nous ont ainsi privés d'une construction cyclopéenne des plus anciennes du Péloponnèse. »

Pyla, et non Pylos, est à plus d'une lieue de la prise d'eau que prétend désigner M. de Pouqueville, et qui n'a jamais eu aucun rapport avec ce village. Un *hydragogue* est, selon l'Académie, un terme d'apothicaire, qui ne saurait être, en bon français, synonyme d'aqueduc. L'aqueduc de Navarin qui vient du plateau de Koubeh et non de Pyla, n'est point bâti en grosses pierres arrachées de quelques constructions cyclopéennes; il est bâti de moellons à la manière vénitienne: en un mot, il n'est pas dans ce passage une assertion qui ne soit une erreur, une phrase qui ne donne une fausse idée.

la base de l'escarpement les moindres corniches de rocher. La cascade, dont les humides exhalaisons entretenaient tant de feuillage, est le tribut qu'apportent à la Djalova deux torrens venant du plateau de Koubeh et réunis au village de Koukoumara, pour ne plus former qu'un canal jusqu'à la chute de leurs eaux, qui se déployaient en trois nappes successives; l'inférieure n'avait guère moins de quarante à cinquante pieds: elle alimentait en bouillonnant un bassin arrondi fort creux, d'où s'élevait une fraîche vapeur. Le bruit continu de la chute était assez fort pour que dans son voisinage il fût nécessaire de crier pour s'entre-comprendre. Le pourtour des petits réservoirs et ressauts d'où rejaillissaient les eaux précipitées eût été, dans les sites semblables de tout autre pays chaud, paré de nombreuses espèces de Mousses et de Fougères; il n'y en existait pas une seule espèce. Au lieu de Lianes, c'étaient simplement des Ronces et des Clématites vulgaires avec des Pampres sauvages, qui formaient les festons de verdure suspendus aux masses de rochers confusément éboulées ou entrelacées parmi les branchages de quelques arbres communs dans le reste de l'Europe.

Trois ou quatre familles de pâtres s'étaient établies dans ce pittoresque séjour; elles y habitaient, sur un petit plateau situé contre le joli bassin circulaire dont il vient d'être parlé, de fragiles baraques, faites en Roseaux cueillis dans la région de Zonkio; des vaches, des brebis et des chèvres, dont les mamelles distendues semblaient prêtes à rompre, composaient, avec quelques poules, les richesses de ces bonnes gens, qui, chaque matin, allaient vendre du laitage et des œufs au marché de Navarin. A leurs vêtemens nous présumâmes que tous vivaient dans une sorte d'aisance, et les petits enfans même ne nous demandèrent pas l'aumône; c'étaient encore des Karithéniotes. Nous vîmes là trois jeunes femmes qui partout eussent été réputées singulièrement belles, et dont le profil présentait les caractères rectilignes des meilleurs types de l'antiquité. Leur tête eût pu servir de modèle pour un tableau représentant le jugement de Pâris; mais ce dont une raisonnable quantité est indispensable au beau sexe pour compléter sa perfection, était chez elles, quoique assez voluptueusement arrondi, et se soutenant encore passablement en son lieu, d'un tel volume que la forme de mon chapeau n'eût point suffi pour

en cacher seulement la moitié. Ces innocentes Arcadiennes ne paraissaient pas embarrassées le moins du monde d'en laisser voir l'énormité allant et venant par-dessus le bord de leur chemise profondément fendue, et qui d'ailleurs n'atteignait guère qu'à l'estomac. L'une d'elles, âgée au plus de seize ans, déjà mère, dont l'éclatante fraîcheur et la fermeté dans le système musculaire annonçaient la plus robuste santé, en était quasi-monstrueuse. Son sein de marbre blanc veiné présentait deux hémisphères parfaits, saillant de six à sept pouces, et dont le mamelon, parfaitement conformé, se dressait en bouton de rose au centre d'une aréole dont le diamètre était au moins égal à celui d'une pièce de cinq francs. On devine à quel point un tel luxe peut dégénérer en abus après la deuxième ou troisième couche; aussi chez les Grecques de pur sang le volume de la gorge, ainsi que celui d'une autre partie du corps analogue, mais opposée, est sujet à devenir inconvénient; les sculpteurs de l'antiquité l'avaient bien remarqué, et ce n'est probablement pas sans dessein que l'un des plus habiles tailla sa Vénus Kallipyge, pour nous enseigner la limite en dehors de laquelle l'une des plus indispensables perfections de la femme peut devenir une difformité. Ces détails, où j'ai tâché de me faire comprendre, sans trop m'y abandonner, pourront sembler superflus à plus d'un lecteur; mais comme il y est question de caractères spécifiques chez le genre humain, je ne les pouvais passer sous silence, la Commission ayant d'ailleurs reçu l'ordre de ne laisser échapper aucune observation zoologique. J'en ai fait beaucoup d'autres de même sorte et non moins importantes, au moyen desquelles je porterai jusqu'à l'évidence les différences caractéristiques très-considérables qui séparent, dans l'espèce Japétique, la race Pélasge de la Celte et de la Teutonique; mais ce n'est point ici le lieu de les publier toutes; je les réserverai pour la future édition de mon Essai sur le genre Homme.[1]

La seconde cascade est à deux mille mètres environ plus haut que celle où nous venons de nous arrêter et du même côté de la Djalova; elle était un peu moins considérable, mais non moins abondante : nous traverserons bientôt le ravin qui l'alimente et qu'on dit s'appeler Kalamari; il vient de la forêt de Koubeh. Après avoir reconnu combien la réputation

1. Deux volumes in-18; Paris, chez Rey et Gravier, 1827, avec carte.

pittoresque de ces lieux était méritée, je cherchai sur la paroi méridionale du vallon, ou plutôt de l'encaissement, une rampe praticable, et l'ayant trouvée, je m'acheminai avec MM. Brullé et Baccuet, qui m'avaient accompagné, dans la direction où je supposais devoir trouver le village dans lequel j'avais commandé qu'on dressât nos tentes; quoique nous n'en fussions guère à plus d'une demi-lieue, la montée et la descente des lits adoucis de deux ravins sans eau qu'il fallut successivement traverser nous alongèrent la route, et le jour tombait quand nous arrivâmes au camp.

Dès la pointe du jour, le 9, j'explorai minutieusement Pyla et ses environs alors complétement abandonnés. Ce village fut autrefois habité par vingt familles; nous n'en reconnûmes qu'une quinzaine de maisons en débris, dont une seule paraissait avoir été assez considérable. Des murs, abattus en grande partie, en avaient jadis circonscrit les jardins où se voyaient encore beaucoup de Figuiers et quelques Orangers qui, depuis plusieurs années, étant abandonnés à eux-mêmes, ne présentaient guère que des rameaux épineux, les sauvageons en ayant étouffé les greffes; quelques Amandiers, Grenadiers et Mûriers s'élevaient par-ci par-là, avec les restes d'une magnifique treille, qui était morte, parce que les piliers de soutien en avaient été abattus; les plantes habituelles aux décombres y abondaient. J'y cherchai des indices de l'antiquité, sans pouvoir découvrir une seule pierre cyclopéenne ou taillée à la manière hellénique, ni le fût ou le chapiteau d'une colonne; je ne vis que moellons et morceaux de briques modernes, qu'avait naguère unis de la boue plutôt que du mortier; je n'y trouvai point de fontaines, et nulle source ou même un suintement d'eau douce n'existait dans le canton; je m'obstinai vainement à retrouver les moindres choses qui pussent rappeler Nestor, dont je venais chercher quelques reliques, sur la foi de l'ancien consul de Janina; la confiance que j'avais dans cet écrivain, me fit perdre une partie de la matinée en investigations obstinées. Les débris d'un mur d'acropole, consistant en grands polygones, n'eussent point échappé à des recherches scrupuleuses, comme le furent les nôtres, sur un aussi petit espace, s'ils y eussent jamais existé; peut-être se trouvaient-ils sur un tertre que j'aperçus à cent cinquante pas

environ du village dans la ligne de Navarin, qu'on apercevait vers le sud-ouest : je m'y rendis; mais je n'y vis que les restes d'une très-petite église, au lieu de la Pylos de M. Pouqueville. Un hyéron, dont cet auteur ne dit précisément pas un mot, pouvait cependant avoir existé en cet endroit, puisque partout ailleurs, ainsi que je l'ai dit plus haut, les fondations pieuses du christianisme ont remplacé celles des païens. Le site était d'ailleurs remarquable par l'étendue de la vue dont on y jouissait, avantage que l'antiquité dédaigna rarement pour l'érection de ses temples; mais la pauvre chapelle, composée de matériaux sans dignité, n'avait jamais eu plus de dix à douze pas de long sur six de large, et ses fondemens, où je fis faire d'assez profondes fouilles du côté du sud, ne me présentèrent pas même une trace de ces substructions solides, qu'on manque rarement de reconnaître sous la plupart des autres églises grecques.

Si M. Pouqueville eut visité lui-même les lieux dont il parle et près desquels il a dû passer, il n'eût probablement pas changé d'avis et s'en fût tenu à son premier dire. Il nous appartient peut-être, après l'exploration que nous venons de terminer, de prononcer sur l'emplacement de l'antique ville de Nélée et de Nestor; et c'est ce que nous essayerons, en déclarant qu'il y aurait du ridicule à nous attribuer personnellement une découverte qui ne peut pas plus appartenir à qui que ce soit dans la Commission scientifique de la Morée, que la découverte de l'emplacement de Sparte n'est due au célèbre pélerin de Jérusalem; il existe une grande différence entre découvrir et constater un fait; la Commission ne saurait avoir d'autre mérite, au sujet de celui qu'il était question de décider, que d'avoir levé les doutes provenant des contradictions existantes entre Strabon et Pausanias, touchant la Pylos de Nestor; ce dernier s'explique si clairement qu'il est impossible, lorsqu'on visite les lieux, de ne pas appliquer sa description au Vieux-Navarin. On y voit de suite que cette ruine fut nécessairement la capitale du doyen des héros d'Homère, et que les contrées environnantes composèrent le royaume soumis à ce pasteur des hommes.

« Il y a tout au plus, dit Pausanias [1], cent stades de Mothone (Modon) « au promontoire de Coryphasium, sur lequel Pylos était située. Cette

1. *Lib.* IV, ΜΕΣΣΗΝΙΚΑ, *cap.* XXXVI.

« ville fut fondée par Pylus, fils de Cléson; il y amena une colonie de « Léléges, qui habitaient alors la Mégaride; il n'en jouit pas long-temps: « ayant été chassé par Nélée et les Pélasges d'Iolcos, il se retira dans le « voisinage et fonda un autre Pylos en Élide. Celle de Messénie devint « si florissante par les soins de Nélée, qu'Homère la nomme proprement « sa ville. On y voyait le temple de Minerve Coryphasia; la maison qui « portait le nom de Nestor, où son portrait était peint; son tombeau « était aussi dans la ville.... Il y avait encore une caverne qui servait, « dit-on, à Nélée, et ensuite à Nestor, d'étable pour leurs bœufs; ces « bœufs étaient de race Thessalienne.... Ils paissaient sans doute loin « de Pylos, car les environs, en étant sablonneux, n'eussent point pro- « duit assez d'herbe pour les nourrir. J'en prends à témoin Homère, qui « dit toujours, en parlant de Nestor, le roi de la sablonneuse Pylos.... « L'île de Sphactérie est, devant le port, située de même que Rhénée « devant l'île de Délos. »

Strabon, qui paraît avoir fort mal connu le Péloponnèse, mais qui pouvait savoir son Iliade et son Odyssée par cœur, dit[1]: « qu'Homère « reconnaît plus d'une ville du nom de Pylos. » S'occupant d'abord de celle qu'il appelle Triphyliaque ou Lépréatique; citant, en torturant leur sens, les vers du poète, dont la géographie l'occupe bien plus que celle du pays; dénaturant les noms de lieux, pour en altérer la position; voulant, pour justifier des étymologies forcées, que l'épithète d'*Émathoïs* (la sablonneuse) vienne du fleuve Amatus ou Pamisus, qui n'a jamais coulé sur les côtes d'Élide; brouillant tout, dans le but de transporter à cette dernière province l'honneur d'avoir été soumise à Nélée, et d'avoir possédé la capitale de Nestor, il ajoute[2]: « De cette ville de Pylos et de celle « de Lépréum, il y a environ 400 stades jusqu'à l'autre Pylos et à Co- « ryphasium, autre place forte de Messénie, situées sur la mer en face « de Sphagie, qui est environ à 750 stades de l'Alphée. »

L'existence de deux Pylos célèbres, la plus ancienne en Messénie, vis-à-vis Sphactérie, et l'autre au-delà de l'Alphée, demeure évidente, d'après les écrits de l'antiquité; mais la difficulté consiste à déterminer celle qui fut la ville de Nélée pour Homère. Pausanias se prononce pour

1. *Lib.* VIII, *cap.* II, §. I. — 2. *Loc. cit.*, §. XX.

celle qui possède un port où pouvait commodément tenir la flotte nombreuse que l'éloquent monarque conduisit au siége de Troie. Strabon veut qu'on l'aille chercher de l'autre côté de l'Alphée dans l'Élide, à plus de trente stades du rivage « dont les habitans, à ce qu'il assure [1], « jaloux de posséder la Pylos sablonneuse d'Homère, ajoutent, au nom « de leur ville, d'autres marques distinctives, telles qu'un lieu voisin « nommé Géranus, un fleuve Géron et un autre Gérénius, dont ils « infèrent que le poète a donné à Nestor l'épithète de Gérénien » : comme s'il n'était pas plus naturel d'en chercher le motif dans le système des monts Géréniens, qui pouvaient, par un côté, servir de frontières à son empire. Strabon se range à l'avis des Pyliens d'Élide, tout en convenant que « les Pyliens de Messénie se servent des mêmes argumens « avec quelque vraisemblance; car ils disent que Géréna est une des « villes les plus connues de leur pays, et qui fut autrefois bien peuplée. » Du reste il n'apporte aucune preuve à l'appui de l'opinion qu'il adopte. L'abbé Barthélemi qui, comme lui, composa un livre descriptif sur des lieux et des hommes qu'il ne connaissait pas, et dont il écrivit comme il eût pu faire sur les environs de Paris, adopta les idées de Strabon, et mit ses raisonnemens dans la bouche de son jeune Anacharsis [2], visitant Pylos Messéniaque, où les habitans lui disaient que Nestor avait gouverné la contrée: « Nous avions beau leur assurer, leur « répliqua l'Anacharsis imaginaire, que, suivant Homère, Nestor « régnait en Triphylie, pour toute raison on nous montra la maison « de ce prince, son portrait et la grotte qui renfermait ses bœufs. Nous « voulûmes insister; mais nous nous convainquîmes bientôt que les « peuples et les particuliers, fiers de leur origine, n'aiment pas tou- « jours qu'on discute leurs titres. » Barthélemi n'a pu voir un mot de tout cela dans Homère, lequel n'entendit jamais désigner la Pylos Triphyliaque par le surnom de Sablonneuse, quoi qu'en ait pu dire le géographe qui s'est fait son commentateur. Le royaume de Nestor ne fut jamais l'Élide; en vain Strabon, qui en disserte, feignant de confondre avec les sujets de Nestor les alliés qu'il conduit à la guerre, et parmi lesquels il nomme ceux de Tyron « où se trouve le gué de l'Al-

1. *Lib.* VIII, *cap.* III, §. VII. — 2. Voyage de Messénie, chap. XL.

« phée; » en vain, dis-je, Strabon porte ce royaume vers l'embouchure d'un fleuve qui lui fut toujours étranger, avec quelques annexes au-delà de la Néda, telles que Cypariséis et autres lieux voisins de la mer Pylienne. Homère étend cette mer jusqu'à Pédase (Modon), où commençait celle qui baignait les sept villes *toutes voisines du territoire de Pylos Émathoüs*, qu'Agamemnon voulait donner à Achille pour fléchir sa colère. Or, ces villes, « *toutes voisines du territoire de Pylos Émathoüs*[1], » sont fort éloignées de l'Élide, et conséquemment de Pylos Triphyliaque, qui, d'ailleurs, n'eût pu donner son nom à aucun rivage, puisqu'elle était située à trente stades dans l'intérieur des terres. Pausanias rapporte[2], « que la famille d'Apharéus s'étant éteinte « par la mort d'Idas, frappé de la foudre, Nestor, fils de Nélée, réunit « les États de ce prince aux siens, et se trouva par là roi de tous les « Messéniens, excepté de ceux qui obéissaient aux fils d'Esculape. » On ne saurait douter, d'après ce passage, que le domaine du sage Nestor ne s'étendît le long de cette mer Pylienne d'Homère, qui répond à peu près à ce que dans le moyen âge, et jusque dans ces derniers temps, on appelait encore mer de Sapience[3]; ainsi que sur la côte du golfe de Coron jusqu'à l'entrée du Magne, où nous retrouverons bientôt Phéræs dans Calamata, et cette Gérénie où se voyait le tombeau de Machaon, dans le canton de Zarnate. Nulle contrée dans tout le Péloponnèse n'était cependant plus propre à nourrir de grands troupeaux de bœufs, qui, s'ils n'eussent pas trouvé l'herbe nécessaire dans les sables du pourtour de la capitale, n'en pouvaient manquer dans la plaine qui s'étend au nord de l'étang actuellement nommé d'Osman-Aga, et dans les nombreux vallons des environs de la baie de Navarin, où l'on voit descendre durant l'hiver ces bandes de Karithéniotes que nous y avons rencontrés, cherchant pour leurs bestiaux de gras pâturages.

De ce qu'il conste, par divers passages des anciens, que le nom de Coryphasium ne fut pas seulement celui d'un cap et qu'une ville le portait aussi, cette ville peut bien n'avoir pas été absolument la même que Pylos; je soupçonne que nous avons campé sur son emplacement

1. *Ilias, lib.* IX, *v.* 153. — 2. *Loc. cit. cap.* III. — 3. Voyez la partie géographique de notre ouvrage, tom. II, part. 1.re, pag. 14.

qui fut la partie méridionale de la double presqu'île où nous avons déjà reconnu indubitablement le cap du même nom. C'est à tort qu'on prétendrait trouver celui-ci au pied du San-Nicolo, en regardant cette montagne comme l'Ægalée; ce qui reporterait naturellement l'antique Pylos sur l'emplacement du Nouveau-Navarin. Cette opinion n'est pas soutenable; le Nouveau-Navarin, fondation moderne de Nicolas de Saint-Omer et des Turcs, réparée par Morosini, relevée de ses ruines par M. le maréchal Maison, ne date pas de si loin; si l'on veut en illustrer l'origine, on peut la faire remonter à l'Abramus de Ptolémée ou l'Abarimus de quelques commentateurs. La double presqu'île de Paléokastron contenait une autre cité du côté septentrional, vis-à-vis notre Antipylos, la même où nous avons reconnu des murs antiques, les marches taillées dans le roc, qui conduisaient à un débarcadaire, là même où sont accumulés le plus de ces sables qu'a signalés le Mélésigène, enfin l'endroit où existe encore la grotte de Nestor; ce fut là évidemment qu'exista la cité fameuse, dominée par le véritable Ægalée, au sommet duquel le Vieux-Navarin a remplacé une acropole commune à deux populations adossées, et dont M. de Robillard fit connaître les soubassemens primitifs à MM. Dubois et Blouet, ainsi qu'à moi.

Quant à la Pylos de Thucydide, il est évident qu'elle répond à notre Coryphasium, et que c'est encore sur son emplacement que nous campâmes du 1.er au 7 Avril. Il n'était pas besoin d'avoir visité le théâtre des événemens rapportés par cet historien pour deviner où il dût être; Thucydide précise ordinairement si bien les faits et les lieux, que du pont de la Cybèle nous avions reconnu jusqu'aux accidens de terrain, si bien décrits dans sa guerre du Péloponnèse. Il paraît que depuis long-temps le pays était désert, Pylos et Coryphasium abandonnés, et Sphactérie couverte d'une épaisse forêt, lorsque Démosthènes, général athénien, qui voulait, contre l'avis de ses alliés, prendre terre à Pylos, y fut poussé par une tempête[1]. Aussitôt il demanda qu'on revêtît la place de murailles, déclarant que c'était dans ce dessein qu'il s'était mis de l'expédition. Il montra qu'on trouvait sur place du bois et des pierres en abondance, que le site était fort de sa nature.

1. *Lib.* IV, §. III, IV *et* VIII.

On répondit à Démosthènes qu'il se trouvait dans le Péloponnèse assez de promontoires déserts dont il était maître de s'emparer, s'il voulait jeter la république en dépenses. Cependant l'endroit avait sur tout autre des avantages particuliers; il offrait la commodité d'un port qui, étant rendu aux Messéniens, à qui jadis il avait appartenu, donnerait à ceux-ci la facilité de s'élancer désormais sur les ennemis pour leur faire beaucoup de mal.... Le général ne persuada d'abord personne; mais les soldats se trouvant dans l'inaction, il leur prit d'eux-mêmes la fantaisie de se fortifier. Ils se mirent donc à l'ouvrage, et, faute d'outils pour tailler les pierres, ils choisirent les plus commodes et les posaient aux endroits où elles pouvaient convenir; pour porter le mortier, ils le prenaient sur leur dos en se courbant et en croisant les mains par derrière afin qu'il ne tombât point; ils faisaient, en un mot, la plus grande diligence afin d'être retranchés avant que les Lacédémoniens fussent en mesure de les venir attaquer. Dans le plus grand nombre d'endroits les lieux étaient assez forts naturellement pour qu'on n'eût pas besoin d'y élever de murailles. Les travaux indispensables furent terminés en six jours, et la flotte devenue disponible par l'établissement de Démosthènes, on ne laissa que six vaisseaux à sa disposition. L'occupation de Pylos fit une puissante diversion, et les Spartiates, ayant abandonné l'Attique, vinrent pour attaquer la nouvelle forteresse, en publiant dans tout le pays qu'on eût à diriger les plus prompts secours sur ce point, où ils mandèrent de Corcyre leur flotte, forte de plus de soixante voiles. Déjà était arrivée l'armée de terre; mais Démosthènes, tandis que les Lacédémoniens tenaient encore la mer, eut le temps d'appeler à son secours Eurymédon, qui se trouvait à Zacynthe (Zante) avec ses navires, et qui fit grande diligence. Cependant l'ennemi, dans la pensée qu'un lieu fortifié à la hâte et dans lequel ne se trouvaient que peu de défenseurs, ne résisterait point à une attaque vigoureuse, résolut de l'enlever de vive force, en l'assaillant à la fois par terre et par mer; il se proposait, si son coup de main ne réussissait point, de boucher l'entrée du port, afin d'empêcher que les Athéniens en pussent recevoir des secours; « car l'île de Sphactérie s'étend en « face; elle en est très-voisine, et tout en la mettant à l'abri des vents, elle

« en rend le passage étroit du côté des ouvrages construits par les Athé-
« niens de Pylos (la passe de Sikia), par où ne peuvent entrer que deux
« vaisseaux, tandis que par le passage qui regarde la partie du continent
« (la grande passe du Nouveau-Navarin), il en peut entrer huit ou neuf. »

Comme notre but est simplement de reconnaître les lieux mentionnés dans Thucydide, nous ne suivrons pas cet historien dans les détails qu'il donne sur la suite d'événemens dont il a d'ailleurs été dit quelques mots précédemment (p. 120). Il suffira de remarquer ici que ce ne fut point Démosthènes seul qui eut l'honneur de mettre fin à une entreprise dont les lenteurs impatientaient la populace d'Athènes, mais un certain Cléon, qu'elle éleva au commandement. On a affecté dans quelques ouvrages modernes de surnommer ce Cléon le *corroyeur* et même le *cordonnier*. Le ridicule soin de rappeler la profession de son père ne saurait altérer la gloire qu'il acquit en cette occasion. La révolution française a prouvé que la naissance n'y faisait rien, et qu'il n'était pas nécessaire d'être issu d'un prince pour en avoir les qualités. Penserait-on, par exemple, flétrir la mémoire d'un duc de Montebello en l'appelant le *teinturier*? De tels moyens de dénigrement sont indignes du style de l'histoire et suffisent pour stigmatiser quiconque se complaît à les reproduire. Cléon, fils de Cléœnète, effectivement corroyeur ou cordonnier, qui avait alors beaucoup d'ascendant dans la république, pouvait être dans toute autre circonstance le plus violent de ses citoyens; mais il se montra homme d'État et général habile à Sphactérie: quoi qu'il en soit, sa victoire ne consolida point la puissance d'Athènes en Messénie, où le nom de Pylos disparaît avec le sien. Il n'est plus question de ce lieu dans l'histoire jusque bien avant dans le moyen âge.

La ville de Nélée et de Nestor, repeuplée et fortifiée de nouveau durant la guerre du Péloponnèse, se trouvait probablement encore une fois déserte lors de la conquête de la Morée par les seigneurs de Champlitte et de Villardouin, puisque leur chronique n'en fait aucune mention en énumérant les fiefs qui formèrent la nouvelle division du pays. Quand ces conquérans marchèrent, pour s'emparer de Modon, par Arcadia, qu'ils attaquèrent en ajournant la prise de son château, ils durent passer près de l'antique Pylos, dont ils n'eussent pas manqué de

s'assurer si ce point eût été de quelque importance; ce n'est que plus tard qu'on voit une dame française, veuve de Guillaume de La Roche, seigneur de Karithène, venir s'y établir et en relever les murailles: c'est à ses successeurs, ainsi qu'aux Vénitiens, qui ne tardèrent pas à s'approprier tout ce que les Français avaient réparé ou construit, qu'il faut attribuer des ouvrages dont plusieurs ne manquaient pas de bonté, et qui maintenant sont tombés en ruine sur des ruines plus vieilles qu'ils nous cachent. Plus tard encore le Vieux-Navarin reparaît sur la scène des combats; Coronelli, qui l'appelait dès-lors, mais à tort, Zonchio, rapporte[1] que les Barbares ayant pris Modon, ceux de cette ville se rendirent à leur approche; il ne nous dit pas quels étaient ces habitans; mais il ajoute que les Vénitiens y rentrèrent peu de temps après par le moyen d'un certain Démétrius de Modon et d'un Albanais de ses amis, qui taillèrent en pièces la garnison ottomane à portes ouvrantes. Les infidèles, c'est-à-dire les Turcs, qui voulaient absolument la reprendre, la firent investir, du côté de la terre, par un gros corps de cavalerie, et du côté de la mer, avec quatorze galères et cinq fustes, commandées par Tun-Gamali. La république n'avait que trois galères dans le port pour la défendre, et ceux qui étaient chargés du soin de cette garde, tombèrent dans la négligence; ne se persuadant pas que Gamali les pût attaquer, ils lui laissèrent la liberté tout entière d'entrer dans le port, et il en profita pour s'en rendre maître. Les chrétiens surpris se jetèrent en désordre dans de petites barques et se sauvèrent sur cinq grosses gabares chargées de marchandises, qui se trouvaient mouillées à proximité. Ceux qui les commandaient furent étonnés de cet événement imprévu et prirent aussi la fuite. « Cependant les malheureux habitans de Zonchio « regardaient ces disgrâces de dessus leurs murailles, et ils furent aussitôt « attaqués par les Barbares, auxquels ils jugèrent à propos de se rendre, « ne se sentant pas en état de résister. »

En 1686, le généralissime Morosini, résolu de poursuivre ses conquêtes dans la Morée, fit une fausse marche du côté de Lépante, pour y attirer les forces de l'ennemi; son dessein ayant réussi, il rebroussa chemin, et, le 2 Juin, il arriva à la vue du Vieux-Navarin, suivi d'une

1. Description du golfe adriatique et de la Morée, part. I.re, pag. 65 et suiv.

flotte de deux cents voiles.... Une armée si formidable jeta l'épouvante dans la ville; le résultat des manœuvres de Morosini fut la prise de la citadelle, qui eut lieu en peu d'heures et sans perte d'un seul homme, avec quatorze cents prisonniers, « dont cent, ajoute le cos-« mographe de Venise[1], eussent suffi pour défendre une place où l'on « trouva quarante pièces de canon de divers calibres, beaucoup d'autres « armes, et toutes sortes de munitions de guerre et de bouche, place « naturellement si forte qu'elle ne peut être attaquée que par un en-« droit. » On y mit une garnison de cent soixante hommes de pied sous les ordres du sieur Pietro Grioni, qui en fut nommé provéditeur ordinaire. Maître du Vieux-Navarin, Morosini se disposa sans délai à s'emparer du Nouveau, et nous avons raconté la manière dont il s'y prit (pag. 127); nous avons aussi dit comment, après la bataille de Lépante, les Turcs, s'étant retirés dans ces parages, essayèrent de combler la passe du nord ou de Sikia, pour qu'on ne pût venir les surprendre à leur tour par ce côté, dans la baie qu'ils occupaient.

Ces siéges, prises et reprises, ruinèrent totalement Paléokastron, dont les habitans se dispersèrent insensiblement dans le voisinage. Il devait cependant en rester quelques-uns vers la fin du siècle dernier, et Bellin écrivait, en 1791: « cette ville est en assez mauvais état au-« jourd'hui, et le Nouveau-Navarin est plus peuplé que le Vieux. » On ne peut guère préciser l'époque de son abandon total.

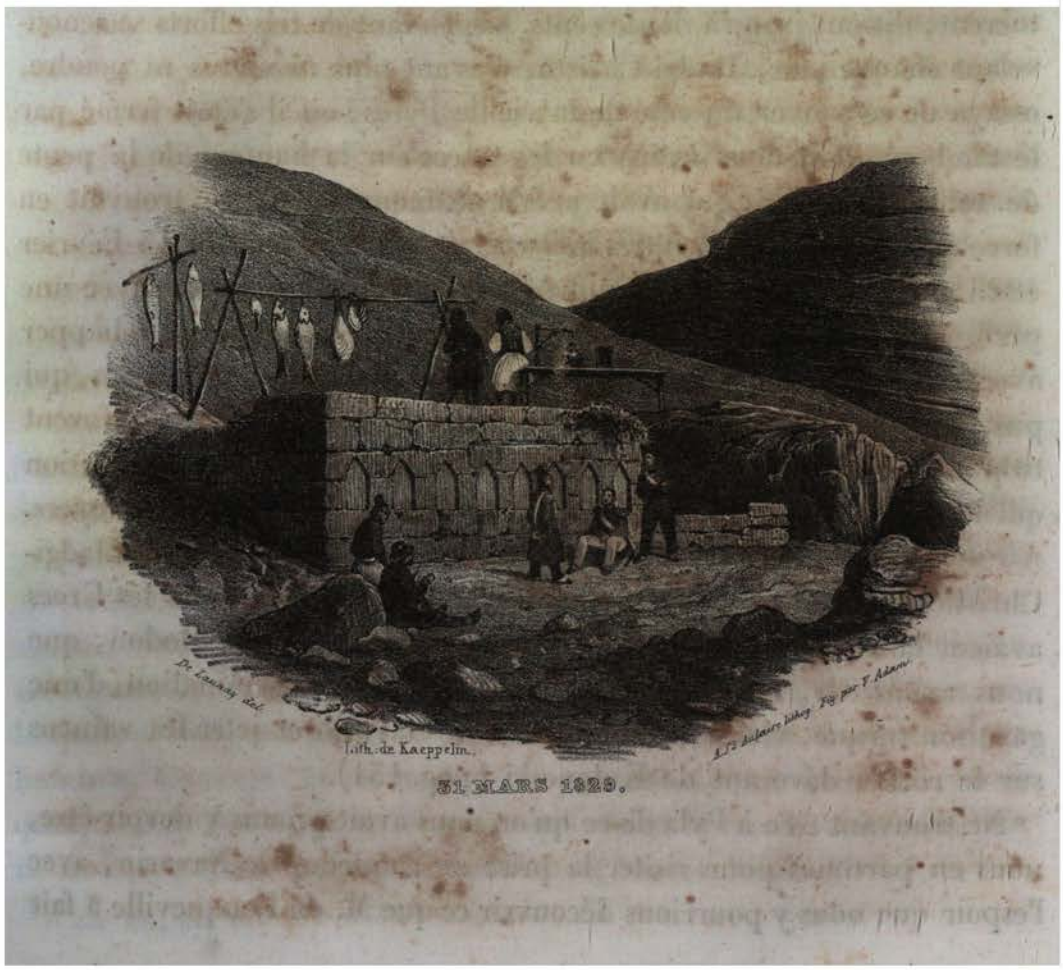
On a vu (p. 121) qu'avant de faire le siége de Néokastron (le Nouveau-Navarin), Ibrahim, dans le commencement de ses opérations, s'empara de Sphactérie. C'était sans doute une tradition adoptée, qu'il fallût prendre nécessairement le Vieux-Navarin avant de porter tous ses efforts sur le Nouveau, et le général égyptien tenta de s'en rendre maître, tout ruiné qu'il était depuis long-temps. Les Grecs, à qui la même tradition enseignait qu'il le fallait défendre, en occupaient les décombres sur lesquels le Bulgare Hadgi-Christo avait pris position avec six cents hommes. Ce poste, qu'on négligerait probablement aujourd'hui, avait quelque importance pour Ibrahim, qui craignait que le canal de Sikia ne donnât passage aux brûlots des émules de Canaris.

1. *Loc. cit.*, pag. 69.

Ce Paléokastron, ce Vieux-Navarin des anciens conquérans français, bâti sur les fondemens de l'acropole de Nestor, où nous n'avons pas trouvé un recoin qui pût servir d'abri aux plus misérables d'entre les hommes, fut alors vivement attaqué et héroïquement défendu. Nous avons vu dans quelques embrasures de ses murailles de la paille pourrie, qui restait de cette époque où elle avait probablement servi de couchage à des héros de l'indépendance. Le brave Tsamados étant mort à Sphactérie au milieu de ses compagnons de gloire, Ibrahim ayant pu faire entrer sa flotte dans la baie, ce dernier en fit occuper le fond où il ordonna d'embosser quelques bâtimens en face du petit canal; il fit débarquer des troupes sur le plateau de Coryphasium, et tirer des coups de canon contre les remparts; mais les assiégés, qui n'en éprouvèrent nul dommage, engagèrent un combat très-vif avec les Arabes, dont ils tuèrent, dit-on, jusqu'à douze cents. Cependant de tels efforts se renouvelant chaque jour, Hadgi-Christo, n'ayant plus ni vivres ni poudre, essaya de se sauver du côté de la vieille Pylos, où il s'était fermé par le tambour dont nous avons vu les traces sur la hauteur de la pente de sable. L'ennemi qui avait prévu ce mouvement; se trouvait en force au débouché du Ventre-de-Bœuf, et, dans la nuit du 13 Février 1825, la sortie des Grecs ne put réussir; ils furent repoussés avec une perte énorme. Le capitaine Poniôropoulo parvint cependant à s'échapper avec moins de deux cents hommes. Les débris du petit corps qui purent regagner les ruines, où il ne leur restait même plus d'eau, furent trop heureux d'obtenir, dans la journée suivante, une capitulation qui leur assurait la vie et leur permettait de rentrer dans leurs foyers. Au mépris de cette convention, le vainqueur retint prisonnier Hadgi-Christo, qu'il se proposait d'échanger contre un pacha que les Grecs avaient en leur pouvoir dans Nauplie, et cet évêque de Modon, que nous avons vu, la Bible à la main, prêcher l'extermination d'une garnison turque, violer la capitulation de Navarin et jeter les vaincus sur le rocher dévorant de Kuloneski (pag. 131).

Ne trouvant rien à Pyla de ce qu'on nous avait promis y devoir être, nous en partîmes pour visiter la prise de l'aqueduc de Navarin, avec l'espoir que nous y pourrions découvrir ce que M. de Pouqueville a fait

figurer comme une construction antique voisine de Pylos, qu'on a cru reconnaître dans la fontaine représentée ci-dessous et qui ne ressemble à rien de ce que nous avons vu dans le canton (voy. p. 135). Je voulais en même temps explorer la forêt dont on nous avait vanté les ombrages, et qui des cimes de Sphactérie et de Paléokastron se distingue au pourtour du Manglava, montagne isolée vers le milieu du plateau assez élevé qui s'étend entre le Système gérénien et les hauteurs dont se couronne la pointe méridionale de Messénie. La grande route qui du versant de la baie conduit dans le bassin du Pamisus, et qui se compose de la réunion des chemins de Navarin et de Modon à Tripolitza et à Calamata par Nisi, la traverse dans la plus grande partie de sa largeur.



CHAPITRE V.

AQUEDUC DE NAVARIN ET SA PRISE D'EAU. LE PLATEAU DE KOUBEH ET LA FORÊT QUI LE COURONNE. DU CLERGÉ ET DES SUPERSTITIONS DE LA GRÈCE MODERNE.

A quelque distance de Pyla, d'où nous étions partis dans la matinée du 9, le sol est entièrement composé d'un minérai de fer oxidé en grains disjoints de la grosseur d'un pois à celle d'une cerise, et qui serait exploitable à la pelle. L'espace qui en est couvert est assez étendu et à peu près dépourvu de végétation. Il s'élève en monticule arrondi, isolé, où se voient des couches d'argile entièrement pénétrées de ces mêmes grains, dont il est difficile d'expliquer l'accumulation dans un pareil gisement. De cette hauteur nous embrassions l'ensemble du beau plateau que je voulais reconnaître, et qui serait l'un des plus riches du monde, s'il se couvrait jamais de cultures convenables. La végétation cependant s'y montrait beaucoup moins avancée que je ne l'eusse supposé, et ce retard semblait indiquer une plus grande élévation au-dessus du niveau de la mer, que celle dont le baromètre donnait la mesure. Nous laissâmes à droite Zaimogli, qui fut un joli hameau situé sur le contrefort formé par le confluent d'un ravin latéral avec le vallon de Pezili. Ses pentes portaient les verdoyantes traces de jardins abandonnés; on distinguait au milieu les ruines d'une maison d'importance, qu'on nous dit avoir été celle d'un riche Turc. Nous redescendîmes ensuite vers la rivière dont la veille nous avions visité les cascades; le murmure de la seconde, c'est-à-dire de celle qui se trouve le plus éloignée du rivage, se faisait entendre.

Le terrain, sur le penchant où nous cheminions, absolument pareil à celui des hauteurs orientales de Modon, nous offrit des Schistes argileux alternant avec des couches d'un Grès vert, qui finit par dominer, mais qui d'abord ressemble dans ses alternances à des assises plus ou moins épaisses, bâties en briques mal cuites. On a profité de cette disposition pour former un pavé naturel en plusieurs endroits du chemin que nous tenions et par lequel nous ne tardâmes point à gagner ce

qu'on appelle la grande route de Tripolitza. La jonction a lieu à la descente du vallon de la Djalova, que nous traversâmes dans sa région mitoyenne, près des ruines d'un moulin qu'environnait la plus brillante végétation. Parmi des Aubépines fleuries, de la plus haute venue et semblables à des Pommiers, je vis des Nérions de plus de quinze pieds. Au-dessus des masses d'un feuillage aussi varié qu'épais s'ouvrait sur la droite une gorge de rochers verdoyans, dans l'écartement desquels s'apercevait le confluent lointain de deux autres encaissemens dont l'un ou l'autre pouvaient être indifféremment considérés comme l'origine de la rivière. L'aqueduc duquel nous avions retrouvé les traces, passait à mi-hauteur de la brèche et de l'une à l'autre de ses parois comme un pont étroit soutenu par des piliers qui s'arrondissaient en humides arcades couronnées de Prêles (*Equisetum fluviatile*, n.° 1323), croissant entre des guirlandes de Ronces et de Douce-amère (n.° 315). On reconnaîtra dans la vignette du présent chapitre, où se trouve figurée cette partie de l'*Hydragogue de Navarin*, comme l'appelle M. de Pouqueville, que nuls débris « d'une des constructions cyclopéennes les plus anciennes du Péloponnèse » n'entre dans sa composition. C'est tout au plus si l'on y aperçoit quelques mesquines pierres de taille; il est entièrement bâti avec des véritables moellons, à la manière des Vénitiens et des Turcs, qui, tout en soignant assez leurs constructions hydrauliques, ne montrèrent jamais la prétention de leur imprimer de formes monumentales.

Nous rencontrâmes, en descendant dans le lit de la Djalova par le ravin que suit la route, des officiers français qui venaient de faire ce qu'on appelait dans l'armée libératrice *leur tour de Grèce*. Ils avaient visité Messène, Mantinée, Argos et Corinthe; mais ils n'avaient point dépassé l'isthme.

Commençant à s'élever sur le plateau de Koubéh après le moulin, le chemin ne s'éloigne bientôt plus de l'aqueduc, qu'il longe à peu près parallèlement jusqu'au lieu de sa naissance, où nous arrivâmes après une bonne demi-heure de marche par une pente insensible. Le conduit en était défoncé en plusieurs endroits. On s'occupait de sa réparation par ordre du général en chef, dont la sollicitude ne se bornait pas uniquement à ce qui concernait l'armée, et nous trouvâmes en

divers lieux des sapeurs du génie vérifiant les regards du canal en tous lieux où son cours s'enfonçait sous terre. L'eau en était exquise, fraîche, claire, abondante et rapide. La fécondité du sol se décelait dans toute la surface du plateau par l'abondance des plantes sauvages qui s'y pressaient. De grands espaces y ressemblaient à nos plus jolies prairies d'Europe aux endroits que n'avaient point encore envahis de vigoureux buissons ou des bocages composés d'arbustes semblables, pour la hauteur et l'aspect, à nos plus forts taillis. On voyait qu'il y avait eu de grands arbres aussi avec des champs cultivés; mais le fléau de la guerre n'avait pas plus épargné les uns que les autres. Les arbres avaient été abattus et brûlés, et les champs abandonnés s'étaient couverts de cette Fougère (*Pteris aquilina*, n.° 1342 α) si commune dans nos landes, où son feuillage fournit une excellente litière pour les bestiaux. Arrivés à la prise d'eau de l'aqueduc, nous fûmes surpris de n'y pas trouver de village, ou du moins quelque maison de paysan; ailleurs les hommes n'eussent point négligé de s'établir dans un site pareil, si bien arrosé et dont la terre serait si productive. La mal-propre baraque d'un pauvre cabaretier s'élevait seule à proximité. Si nous eussions compté sur les provisions qu'on y devait trouver, nous eussions bien mal déjeûné. Des figues sèches en chapelet, des membres salés de Poulpes (*Octopus vulgaris*), du pain noir, du fromage semblable à du carton et du petit vin saturé de résine en poudre, composaient les ressources que pouvait offrir aux passans la cantine de Koubeh. A l'époque où nous voyagions en Morée, les kans n'étaient guère fournis d'autres choses. Ces kans, diminutifs des caravansérais de l'Orient, sont les seuls asyles qu'on rencontre de distance en distance sur les routes de la Grèce: ils avaient beaucoup souffert de l'invasion arabe; la plupart étaient abattus et abandonnés. Dans les temps de paix on était à peu près sûr d'y trouver un marchand établi tenant du riz, d'assez bon pain, des œufs, du vin de Santorin, quelquefois même du gibier et du poisson. On pouvait s'y procurer d'excellens moutons à fort bon marché; notre troupe consommait ordinairement un ou deux de ces animaux par jour, et les plus beaux ne coûtaient guère que six francs, de sorte qu'avec un cuisinier tant soit peu passable, on eût autrefois vécu assez

bien et à bon marché dans ce même pays où nous étions obligés de porter avec nous jusqu'aux objets de première nécessité.

C'est ici que nous mangeâmes pour la première fois des Kavouris, que nos gens avaient le matin pris eux-mêmes au passage de la rivière; nous en avions déjà vu quelques-uns dans le Roumano et dans le fluviole de Mouzousta, nous en reverrons dans toutes les eaux courantes du Péloponnèse où le Kavouri représente l'Écrevisse de notre Europe occidentale; mais ils appartiennent à une tout autre famille de Crustacés; ce sont des Crabes ou Cancres d'eau douce, très-semblables pour leur figure et leur taille à ceux que de nos ports de mer on envoie sur nos marchés, et que les zoologistes, qui les appelaient premièrement Potamophiles, rapportent maintenant au genre Thelphuse; les plus grandes vertus médicinales leur furent attribuées dans l'antiquité par Dioscoride, Pline, Nicandre et Galien qui en ordonnait la poudre contre la rage. « Æschiron, homme fort expérimenté, dit Rondelet[1], les « faisait brûler vifs dans un plat d'airain jusqu'à ce qu'ils fussent réduits « en cendre. » De telles pratiques, énumérées dans le vieil ichthyologiste de Montpellier, sont totalement abandonnées, et la figure qu'il donne de son *Cancre de rivières* ne vaut pas mieux que ce qu'il en dit. Il l'avait pourtant fait portraire d'après nature en Italie, où cet animal, réputé exquis et aphrodisiaque, était recherché, dans les quatorzième et quinzième siècles, pour la table du pape et des cardinaux. Les paysans de Morée en sont très-friands; ils les mangent bouillis, cuits dans les cendres chaudes ou même crus, et disent qu'alors ils sont d'un meilleur goût, ce que nous n'avons pas vérifié; mais préparés à la manière des Écrevisses, nous les avons trouvés très-bons, et j'ordonnai qu'on nous en servît partout où l'on s'en pourrait procurer. Les Kavouris se cachent parmi les pierres, dans la terre et sous le sable du fond des ruisseaux, au bord desquels, lorsque rien ne les vient effrayer, on les voit s'ébattre et sortir de l'eau à la manière des Tourlouroux. La Sicile, l'Italie méridionale, Candie, la Syrie et le Nil en produisent aussi; le grand ouvrage de la Commission d'Égypte en a donné les meilleures figures, où manquent malheureusement les couleurs, qui

1. Hist. des poissons, 2.e partie, chap. XXXI, pag. 153.

sont verdâtres, variées de brun en dessus, blanchâtres en dessous et passant au rouge par la cuisson. Olivier l'a médiocrement représenté dans son Voyage de l'empire ottoman[1], et dans les planches du bel atlas du Dictionnaire des sciences naturelles (édition Levrault) on lui a donné une teinte orangée jaunâtre, qu'il ne présente en aucune circonstance.

Une voûte, saillant en maçonnerie de quelques pieds au-dessus du sol comme un cylindre, avec un regard à la clef, recouvre la prise d'eau; une enceinte polygone des plus mesquines règne autour de cette pauvre bâtisse: aucune dalle portant la moindre inscription, n'y dit quels en furent les constructeurs. On en trouve la vue au trait dans le travail de MM. les architectes (pl. 2, fig. 2); une crevasse latérale et quelques suintemens alimentaient tout auprès un petit marécage, dans lequel une espèce de Véronique (*Veronica Anagallis*, n.° 14), qui n'est qu'une plante médiocre dans les fossés de la France, atteignait à plus de deux pieds de hauteur, et se montrait gigantesque dans toutes ses parties.

Comme nous allions nous remettre en marche, passèrent, avec leur suite, deux évêques qui se rendaient à Modon, où l'on devait, le dimanche suivant, métamorphoser en grande cérémonie une mosquée en église, sacrer un prélat et recevoir M. le président, qui, faisant une tournée dans la péninsule, avait fait annoncer sa visite au général en chef. Nous reçûmes leur bénédiction et conçûmes une haute idée de leur évangélique humilité. Jamais prêtres chrétiens ne semblaient s'être plus réellement voués à cet état de pauvreté que recommande la sainte Église à ses ministres, et dans lequel vécurent les apôtres. Chaque éminence, couverte d'une large robe noire assez délabrée, était montée sur sa mule, autour de laquelle marchaient les caloyers de sa suite avec deux ou trois domestiques armés, mais mal vêtus; une sorte de guide, qui précédait la troupe, portait le seul paquet dont paraissait se composer tout son bagage.

La misère du clergé de Morée était alors incroyable et véritablement digne de pitié. Les fidèles, entièrement ruinés par la guerre d'extermination, à laquelle la France venait de mettre fin, n'ayant plus le moindre

1. Pl. 30, fig. 2.

revenu, ne pouvaient rien payer aux ministres du culte; les temples y étaient presque entièrement détruits; les pompes religieuses n'attiraient personne; les offrandes avaient cessé; les terres des couvens demeuraient en friche, faute de bras; la faim parlant plus haut que la piété, chacun gardait, pour satisfaire aux pressans besoins de sa famille, ce qu'autrefois il se fût fait un scrupule de ne pas donner aux prêtres. Ceux-ci se divisent en deux classes, celle des réguliers et celle des séculiers : les premiers sont voués au célibat et tirés des ordres religieux, on les nomme caloyers et ils correspondent aux moines de l'Occident; au-dessus d'eux sont les archimandrites, les évêques, les archevêques, les métropolitains, les exarques et les patriarches, dont la dignité répond à celle du pape des catholiques. On sait que les Grecs, qui s'intitulent *orthodoxes*, c'est-à-dire de doctrine droite par excellence, regardent le saint-siége de Rome comme le quatrième seulement dans l'hiérarchie, ne venant qu'après ceux de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Antioche. Celui de Constantinople ne date que du cinquième siècle, quoique l'apôtre S. André soit censé avoir institué un évêque à Byzance, mais ce siége demeurait sans importance avant la translation de l'empire; quoi qu'il en soit, les prélats ne jouissent pas en Morée du haut degré de considération qu'ils obtinrent dans la catholicité, parce qu'ils sont trop nombreux et pas assez riches. Dans un pays qui naguère, ainsi qu'on le verra dans notre partie géographique[1], n'avait pas plus de surface que trois départemens ordinaires de France, on compte huit métropolitains ou archevêques[2] et vingt évêques[3], celui d'Amyclée ayant été récemment supprimé. L'archevêque d'Argos, qui passe pour être celui dont les revenus sont les plus considérables, n'a, dit-on, que 36,000 piastres, et celui de Patras 30,000; le moins riche était celui de Monembasie, qui n'en avait guère que 12,000. Le revenu total du haut clergé n'était que de 317,500. Or, de notre temps la piastre, de plus en plus altérée par la rapacité turque, ne valait réellement qu'un

1. Tome II, part. 1.re, p. 8. — 2. Corinthe, Monembasie, Mistra, Patras, Argos, Kristianopolis (aujourd'hui Arcadia), Rechontas (Prastos) et Olenos (Gastouni). — 3. Trezen (Damala); Androussa, Kalamata, Maïna, Stavropygi, Kolokythias, Platia, Skala, Bourdounia, Brystenis, Kariopolis, Androuvista, Malkynis, Modon, Koron et Navarin, Kalavrita, Vostitza, Phanari, Londari, Karithæna et Tripolitza.

peu plus de sept sous. Les évêques de Tripolitza, de Calamata et de Kalavrita étaient les mieux rentés, touchant 10, 12, et 15,000 piastres; mais ceux de la pointe du Magne n'en avaient que deux ou trois mille tout au plus; encore ne touchaient-ils point leurs médiocres revenus exactement, parce que la misère de leurs ouailles remontait jusqu'à leur siége. Aucune pompe ne les environnait, et ces pasteurs des peuples n'avaient ni grands vicaires, ni chantres, ni enfans de chœur. Leur suite modeste, et souvent du plus misérable aspect, se composait de quelques caloyers ou moines tirés de leurs couvens, ou de clercs aspirans aux dignités de l'hiérarchie, et qui remplissaient près de ces modestes éminences jusqu'aux dernières fonctions de la domesticité. Ils étaient leurs cuisiniers, leurs valets servant à table, balayant l'appartement, préparant les lits, battant les tapis, tenant l'étrier quand monseigneur montait sur sa mule, et voyageant à pied à ses côtés quand il se mettait en route. Presque tout le temps de ces pauvres acolytes étant consacré au service de leur maître sacré, à peine peuvent-ils trouver quelques instans pour apprendre à lire et à chanter du nez; on n'exige guère d'eux que ces deux choses pour avancer dans les ordres. Lorsqu'ils sont jugés assez instruits, on les replace dans quelque monastère pour s'y perfectionner dans les cérémonies d'église et se préparer à de l'avancement, de sorte que celui qui vous donne à laver, qui se tient humblement debout derrière vous quand vous êtes accroupi sur le divan d'un évêque, et qui vous change l'assiette lorsque vous dînez avec son éminence, pourra fort bien quelque jour vous présenter fièrement sa main à baiser, et vous faire mettre à ses genoux pour recevoir sa bénédiction épiscopale.

Les prêtres séculiers sont les papas, dont les fonctions répondent à celles de nos curés de campagne et de leurs vicaires, mais qui ne sont point comme eux condamnés au célibat; leur nombre dans la péninsule s'élevait à près de deux mille quatre cents, dont le revenu n'atteignait pas à cinquante mille écus; on le disait être de 596,000 piastres environ. Ces papas sont conséquemment de bien pauvres ecclésiastiques dans toute l'étendue du terme, car à peine savent-ils lire et encore moins écrire. Un paysan qui se destine à ces saintes fonctions apprend chez

quelque maître d'école de village à épeler et former ses lettres, et tâche ensuite de se placer près de quelque caloyer dans les mêmes conditions où se trouve celui-ci près de son prélat, c'est-à-dire qu'il se fait valet de laquais; si son maître est moins ignare que ses confrères, l'apprenti parvient, en l'imitant, à s'instruire dans les pratiques du rituel, ainsi qu'à retenir les formules usitées pour le baptême, les mariages et les enterremens, avec quelques prières, dont beaucoup même ne sont pas écrites, et qu'on se borne à retenir par cœur en les transmettant oralement. Souvent le néophyte n'y comprend rien, ce qui ne l'empêche point, dès qu'il a réuni la petite somme qui lui est nécessaire pour acheter le prix de son ordination, de trouver quelque archevêque, qui la lui donne: pour deux ou trois cents piastres au plus, c'est-à-dire pour l'équivalent de quinze à vingt pièces de cent sous, plus ou moins, il acquiert la faculté de se mettre en rapport direct avec l'éternel et souverain créateur du monde, dans le saint sacrifice de la messe. Il lui faut ensuite acheter une église, dont le prix varie selon l'importance de la population; et, lorsqu'il l'a acquise, il faut encore qu'il paie à son archevêque, pour les fêtes de Pâques, un tribut annuel de quelques sequins vénitiens, sous peine d'excommunication. Ces malheureux papas sont les parias du sacerdoce; et pourtant ils sont ceux dont le pauvre peuple tire le plus de consolations. Comme les interdictions et les pénitences que leurs chefs leur infligent se rachètent soit en argent, soit en denrées, on ne les leur épargne pas; ils imposent à leur tour le plus d'expiations qu'ils peuvent à leur crédule troupeau: outre les messes à six sous, dont ils lui disent le plus qu'ils peuvent, ils l'ont soumis à une multitude de pratiques dont, quelque médiocre qu'en puisse être le prix, ils tirent de quoi vivre et soutenir leur famille, qui, en retour, les aide au travail des champs, car les papas ne sont point exempts de labourer la terre et de bêcher leur jardin; on en voit même qui gardent les chèvres et les brebis. Ils disent des prières et répètent des psaumes sur les hommes, les enfans et les bêtes malades, exorcisent les démoniaques, excommunient les charançons, les sauterelles, les chenilles, les limaçons et les vers de la farine, au nom de S. Tryphon, comme les Espagnols vous guérissent du mal aux dents en invoquant leur sainte

Engracia; ils bénissent l'étrenne de tout ce dont on se pare, les arbres que l'on plante, le grain que l'on sème, l'huile et le vin de la récolte, qui aigriraient nécessairement sans cette précaution, l'aire où l'on bat le blé avant que d'y épandre les moissons, la première coupe des cheveux et de la barbe, les puits qu'on creuse, les fontaines où se serait noyé quelque animal, et qu'il serait par conséquent nécessaire de purifier, la barque, les hameçons et les filets du pêcheur, les armes neuves, le seuil de la porte de chaque maison au moins au premier jour du mois, quand le propriétaire ne veut pas s'astreindre à cette cérémonie le premier jour de chaque semaine; toutes ces pratiques ne coûtent au reste que quelques paras. Les papas, qui ne jouissent pas en droit de la faculté d'appeler leurs paroissiens au tribunal de la pénitence, et de donner la communion, se l'arrogent néanmoins, et quand leurs ouailles viennent à la sainte table, ils ont bien soin de leur faire apporter le plus gros pain, dont ils ne brisent que la plus petite parcelle possible pour la consécration, et dont ils réservent pour leur propre repas la principale part. Réduits à ne jamais sortir de leur condition, les dignités de l'Église leur sont interdites, mais ils s'en consolent au sein d'une famille, qui rarement leur est une cause de misère: leur sort est préférable sous ce rapport à celui des ministres des autres sectes du christianisme où le mariage des prêtres est permis; ceux-ci, à qui l'on impose un genre d'existence dont un certain *decorum* est inséparable, croiraient se déconsidérer en faisant travailler leurs enfans à la terre; ils leur donnent un genre d'éducation au-dessus de la position dans laquelle ils les doivent laisser par leur mort; aussi en Angleterre, par exemple, voit-on les filles publiques se recruter principalement entre les demoiselles du clergé, tandis que chez les Grecs la fille du prêtre, à laquelle on ne donne point à la vérité les airs du beau monde, demeure une bonne paysanne, ordinairement citée pour ses vertus; recherchée en mariage entre celles qui travaillent le mieux, elle devient ordinairement une excellente mère de famille. On a vu aussi des papas s'arroger de fulminer des excommunications, et ce moyen conserve jusque dans leurs mains une grande puissance. Il est surtout efficace quand ce sont les personnages éminens dans la hiérarchie qui l'emploient, ainsi que le montrera l'anecdote suivante.

Lorsque la Commission scientifique eut adopté le genre de vie nomade, ses tentes étaient à peine dressées que les paysans du voisinage accouraient pour les visiter; ils s'émerveillaient en voyant la promptitude avec laquelle les sapeurs du génie, qui nous servaient d'escorte, « faisaient sortir notre kan de terre, » c'était leur expression. Ils nous témoignaient la plupart du temps beaucoup de confiance, que nous leur rendions en démonstrations bienveillantes; ils profitaient de l'espèce de familiarité qui s'établissait bientôt entre eux et nous, pour regarder et toucher tout ce qui dans nos bagages leur était des choses nouvelles, ainsi nos fusils à piston, nos instrumens, mon nécessaire et jusqu'à mes effets furent-ils examinés, maniés et remaniés plus d'une fois. Je dois rendre cette justice aux Moréotes, dont l'indiscrétion fut souvent poussée loin, que leur probité égala presque toujours leur envie démesurée de tout voir. Une seule fois je fus volé; les portraits en miniature de personnes qui me sont chères ne me quittaient pas en voyage; la boîte qui les renfermait, se trouvant un jour en évidence au-dessus de l'une de mes malles demeurée ouverte à l'entrée de ma tente, dans le fond de laquelle j'étais absorbé par un travail sérieux, je n'aperçus point deux Grecs qui sans façon s'étaient introduits chez moi en y touchant tout ce qui leur paraissait singulier. Je ne sais depuis combien de temps durait ce manége, lorsqu'un certain bruit continu, ressemblant à une sorte de murmure et provenant de paroles qu'on marmotait à voix basse, appela enfin mon attention, et me fit tourner la tête vers le côté d'où venait le bruissement. J'aperçus alors les deux indiscrets qui, ayant remarqué l'écrin en maroquin rouge, s'étaient empressés de l'ouvrir; saisis d'admiration en y trouvant deux jolis visages, ils n'imaginèrent point que ce pussent être des créatures humaines qu'on eût voulu représenter; et les prenant pour des figures de saintes, ils s'étaient signés, agenouillés et mis en prières devant deux de mes filles. C'étaient les discrètes oraisons qu'ils leur adressaient, balbutiées tout doucement, qui m'avaient rappelé à moi; ils ne les interrompirent point malgré le dérangement que je causai en allant à eux, et dont ils ne parurent pas d'abord s'apercevoir. Leur prière terminée, ils remirent à leur place, avec de grandes démonstrations de respect, les objets de leur culte; et mon interprète étant entré

sur ces entrefaites, ils demandèrent laquelle des deux était la Panagie, tenant celle qui ne serait pas la mère de Dieu pour sainte Irène, dans laquelle ils avaient la plus grande dévotion. Cette aventure nous divertit beaucoup, et j'exposai désormais mes portraits de manière à ce qu'elle se renouvelât souvent, parce que j'éprouvais peut-être une orgueilleuse joie à voir offrir un tribut d'adoration à ce que j'adorais moi-même. Enfin, il advint un jour qu'étant dans un lieu dont, à l'exemple de Cervantes, je ne veux pas me rappeler le nom, quelque superstitieux, je ne dirai point un dévot, déroba mes bienheureuses. Il y eut aussitôt grande rumeur parmi les gens de notre suite, qui accusaient indistinctement tous les curieux, en ce moment fort nombreux autour de notre camp; ils les voulaient fouiller sans exception, ce dont fût nécessairement survenue quelque rixe violente, sans me faire retrouver ce qu'on m'avait pris. L'un des muletiers s'avisa du vrai moyen : il se rendit chez l'évêque de l'endroit et lui raconta l'aventure; celui-ci, qui m'avait la veille fait l'honneur de dîner sous ma tente où il avait vu les portraits, me fit dire d'être tranquille et que je ne tarderais point à les recouvrer. En effet, le lendemain se trouvant être précisément un jour de fête où le prélat officiait, il profita de la cérémonie pour fulminer contre le larron une excommunication des plus terribles, conçue à peu près en ces termes : « Qu'il soit maudit et devienne tout jaune; qu'il sèche et « brûle en cette vie même, en attendant qu'il brûle dans l'autre; qu'il « ne songe point à appeler les consolations de la religion à l'heure « suprême qui est proche pour lui, car toutes les prières dites sur sa tête « se changeraient en anathème devant Dieu qui voit tout. Son corps « deviendra noir et souffrira dans la terre, qui aurait horreur de le con- « sommer, tandis que son ame souffrira en enfer, s'il ne rend prompte- « ment à César ce qui appartient à César. » Le résultat de ces menaces ne tarda point à s'effectuer, et comme je rentrais dans ma tente sur le soir, j'aperçus un panier sur mon lit; mon valet de chambre l'ayant ouvert, y trouva les portraits proprement enveloppés dans un morceau de linge blanc, et deux poules grasses, offertes sans doute aux deux saintes en expiation.

Le costume des papas, des caloyers, des archimandrites et des prélats

grecs est représenté dans une multitude de voyages en Orient. Il est pompeux et théâtral dans les métropoles riches. L'ignorance de tous ces prêtres est, pour ainsi dire, devenue lieu commun dans les moindres relations; mais s'ils sont mal-propres et peu instruits, même excessivement superstitieux habituellement, ils ne sont point intolérans et fanatiques : c'est une justice qu'on leur doit. « Assossiés au peuple par les liens « de la morale, de famille et des malheurs, dit M. de Pouqueville, dont « nous saisissons une occasion pour citer quelques bonnes lignes, les « papas appellent leurs compatriotes aux autels en leur inspirant une « affection véritable pour le culte chrétien. La religion entre les mains « de ces hommes simples, au lieu d'être un instrument politique, est pour « les infortunés une consolation qui se joint à leurs intérêts les plus « chers; aussi, loin de prêcher de sinistres maximes, les papas ne font « entendre que des paroles de paix et d'amour; ils convient les enfans « et la jeunesse aux fêtes religieuses par le double charme des cantiques de grâce et de plaisir qui accompagnent chaque solennité. Ils « ne rougissent pas ces ministres d'un Dieu de clémence, d'entonner l'épithalame; ils boivent avec l'homme des champs à l'oubli des maux communs; ils font couler le vin des sacrifices au banquet de l'amitié, persuadés que celui qui travaille doit aussi se réjouir, et que le méchant « seul passe sa vie dans la tristesse; enfin, leurs fonctions, comme aux « temps antiques où le sacerdoce ne formait jamais un corps particulier, « se bornent à présenter à l'Éternel les vœux des peuples.... Aux jours « de fête l'office divin est annoncé par des décharges de mousqueterie, « et quelquefois on se rend à l'église dès minuit; la liturgie est entendue « avec recueillement; on verse comme consolation quelques rasades « d'eau bénite aux fidèles préparés pour la communion, et les festins « commencent même dans le temple où l'on se met en appétit en mangeant des crêpes et en buvant des verres de raki... Les caloyers, qui « dans cette circonstance donnent l'exemple, rivalisent avec les plus « intrépides buveurs, en portant aux saints des santés qui sont toujours « précédées de la formule : Seigneur pardonnez-nous; l'hégoumène boit « à S. Dimitri; le moine à S. George, vainqueur du diable, etc.[1], » et

1. Voy. de la Grèce, t. VI, chap. 5, p. 197 et 163.

tout ceci ne se pratique pas seulement au Péloponnèse ou chez les autres chrétiens de la Turquie d'Europe, je me souviens avoir lu dans Chardin, que le patriarche d'une province de l'Asie, où il voyageait, avait coutume de dire: « Celui qui ne s'enivre pas aux grandes fêtes, notamment « à Pâques et à Noël, ne saurait passer pour orthodoxe et doit être « excommunié. »

Si les fonctions du sacerdoce sont demeurées, chez les Grecs convertis à la loi de Christ, ce qu'elles furent chez leurs aïeux plongés dans les erreurs du polythéisme, la religion même n'a guère fait que se modifier pour eux. On a déjà vu que le culte des trois personnes, dont se compose un dieu unique, et des saints qui forment leur cour céleste, n'est, à peu de chose près, que celui des divinités de l'Olympe sous d'autres noms et autrement vêtues, et que partout où fut un temple ou quelque hiéron antique, se retrouve une église ou quelque chapelle moderne. Il en est de même des superstitions et de la presque-totalité des croyances populaires. Chez les habitans primitifs, dont la mythologie n'est que l'histoire poétiquement altérée, les Dryades et les Hamadryades habitaient les sombres forêts, et en protégeaient les vieux arbres; les Néréides régnaient dans les fraîches fontaines dont le cristal servait de miroir aux Nymphes des champs ainsi qu'aux bergers, entre lesquels un certain Narcisse devint amoureux de lui-même. Ces immortelles d'un ordre subalterne, toujours douées d'un pouvoir surnaturel, existent de même pour les Moréotes d'aujourd'hui. Nous choisirons, afin de faire connaître les idées qu'on s'en forme encore, une des mille histoires qui nous en ont été contées, et nous laisserons parler le bon homme André, cuisinier de la commission, vieux Messénien, qui, ayant beaucoup voyagé d'une extrémité de la Grèce à l'autre et même jusqu'en Barbarie, avait la mémoire ornée de traditions et d'anecdotes locales; il était surtout fort instruit touchant ce qui concerne les Néréides qu'il appelait Anaraïdes, et il jurait par la panagie et la sainte croix en avoir vu de ses propres yeux. « Elles habitent, nous disait-il, dans le plus profond des mers, des « sources et des fontaines abondantes; on les y voit plonger et disparaître « lorsqu'on s'en approche tout à coup : alors leurs beaux cheveux flottent « autour d'elles comme des nuages, la mobilité des eaux les faisant

« ressembler à des masses soyeuses de limon; elles en sortent quelque-
« fois la nuit, et les habitans du voisinage, qui connaissent bien leurs
« retraites, n'ont garde de s'en approcher tout seuls. Les voyageurs
« qui passent à portée, sans le savoir, sont souvent atteints de petits
« cailloux qu'elles s'amusent à leur lancer, et plusieurs ont entendu les
« éclats moqueurs de leur rire, quand celui qu'elles lapident cherchait à
« découvrir d'où lui pleuvaient les coups. Je suis bien surpris que pareille
« chose ne vous soit pas encore arrivée quand vous allez si imprudem-
« ment chercher des herbes dans les képhalovritzi et dans le creux des
« rivières, sur lesquels je vous avertis toujours inutilement de ne pas
« vous pencher comme vous le faites, et où il finira nécessairement
« par vous arriver malheur, tout Francs que vous êtes. Les pâtres
« qui font de même et qui vont seuls se désaltérer aux lieux écartés
« où se tiennent les plus belles, et dont la bonne mine séduisit ces lu-
« briques esprits, se sont plus d'une fois trouvés enlacés dans leurs
« bras amoureux. Les Anaraïdes empruntent dans ces cas-là des formes
« humaines et de la plus grande perfection. Malheur à ceux qui s'y
« laissent aller! ils goûtent des torrens de plaisirs, dont aucune autre
« femme ne saurait donner l'idée. Une fois que les hommes s'en sont
« délectés, ils ne peuvent plus se contenter des caresses accoutumées,
« qu'ils prennent même en dégoût. Ils reviennent sans cesse au bord de
« la fontaine où tant de voluptés les enivrèrent; ils appellent la séduc-
« trice, et si celle-ci y prend plaisir, on ne tarde point à les trouver
« morts d'épuisement. Si l'Anaraïde n'en veut plus et dédaigne la ten-
« dresse de celui qu'elle avait comme ensorcelé, celui-ci se laisse bientôt
« mourir de chagrin à la place même où commença pour lui, au sein
« des caresses, la carrière des vains regrets. Il arrive parfois, quand ces
« Anaraïdes craignent que l'indiscrétion de celui à qui elles s'étaient
« prodiguées trahisse leur asile, qu'elles prennent le parti de s'en
« défaire. Gare alors au prochain rendez-vous, qu'elles ne manquent
« point de donner pour l'heure la plus chaude du jour. Quand l'im-
« prudent amoureux y accourt, pressé par une ardeur irrésistible, il
« trouve sa perfide jouant gracieusement à la surface de l'eau, mon-
« trant tour à tour ses épaules et sa poitrine de neige, plongeant et

« replongeant pour enflammer davantage sa dupe et lui faire désirer plus « ardemment les délices qu'il se promet; alors, au lieu de sortir de son « cristal, elle l'engage, avec un visage riant, à venir s'y plonger avec elle « pour prendre à la fois, comme un poisson, de brûlans plaisirs et de la « fraîcheur. A peine le pauvre malheureux, haletant d'amour, a-t-il « cédé aux invitations de l'enchanteresse, qu'il se trouve saisi et entraîné « au fond de la source, dans laquelle il est aussitôt noyé. » Ainsi disparut Hylas chez les poètes et les historiens qu'André n'avait pourtant pas lus. Ce bon homme, qui nous recommandait sans cesse de nous défier des Anaraïdes, n'eût, pour rien au monde, été puiser de l'eau pour son service, s'il n'eût été accompagné de quelqu'un, et lorsqu'on lui faisait remarquer qu'il n'était plus d'âge ni d'encolure à plaire, il hochait la tête en disant : « qui peut deviner leurs caprices! si l'envi leur en « prenait, elles ressusciteraient des morts pour s'en divertir; je vous dis « que j'en ai vu, et qu'il n'y a pas fort long-temps encore j'ai failli, « moi qui vous parle, tomber dans leurs piéges. C'était à minuit, en « rentrant au port de Coron, où j'avais alors ma maison et ma famille, « que les Égyptiens ont détruites. » — Et comment étaient faites ces Anaraïdes que vous avez vues, lui demanda Baccuet, qui eût donné tout ce qu'on aurait voulu pour en rencontrer. — « Elles étaient deux, répondit « André, et se tenaient assises près d'une fontaine que je vous montrerai « quand nous irons par là; elles m'entendirent venir, parce qu'étant seul, « sans armes et ayant quelque appréhension de passer si tard en cet « endroit, je fredonnais une chanson. Quand je fus trop près d'elles pour « qu'il y eût moyen de leur échapper, même alors que je me serais senti les « forces nécessaires pour fuir, elles se levèrent d'un air caressant et sou- « riant ainsi que des anges. Leur taille était comme celle de cette Hélène « qui vous parut l'autre jour si jolie, mais elles l'étaient bien davantage. « Je n'ai jamais rien vu de si engageant.... Ah! ma pauvre femme, si « je n'avais eu si peur...! » André s'animait dans cette partie de sa narration, et nous décrivit, en énumérant les charmes des deux objets de sa vision, les perfections du beau sexe telles qu'il s'en formait l'idée; il avait bien remarqué l'éclatante blancheur de leur peau, la suave rondeur de leurs formes, et surtout leurs yeux et leur longue chevelure

flottante, qui étaient d'un bleu admirable, pareil à celui de la mer quand elle est calme; un grand voile d'un bleu plus pâle leur servait de vêtement, et sa transparence était telle que pas un des détails de leur corps gracieux ne lui avait échappé. « Je ne sais ce qui en serait « advenu, continua le narrateur, mais quatre Turcs arrivant sur mes « traces, les Anaraïdes disparurent, et je retrouvai mes jambes pour « gagner mon logis. » « Mais comment, maître André, lui dit-on alors, « avez-vous pu, puisqu'il était minuit, distinguer ce qui vous fait si fort « briller les yeux quand vous en parlez? » « Oh! répliqua sans hésiter « le poltron lascif, il faisait clair de lune. »

On m'a fait plus tard remarquer près Tragodi, en allant à Bassæ, un magnifique Platane ombrageant un torrent rapide, dont l'eau tourbillonnait entre les puissantes racines et sous le feuillage duquel on ne se fût point reposé impunément si l'on eût été seul, son vieux tronc creux étant la demeure d'une Anaraïde des plus amoureuses. Au-dessus de ce lieu, sur le Cotylus même, nous trouverons dans la suite, avant d'arriver au temple, une fontaine que des êtres surnaturels du même genre fréquentent dans la belle saison. Le témoignage unanime des habitans du canton confirme ce que disent des Néréides Théocrite et Virgile, lesquels les donnent également pour être aussi perfides que séduisantes. [1]

Les cavernes sont également les demeures d'une autre sorte d'esprits, qu'on y a entendus parfois hurler comme des Loups, ou glapir comme des Chacals. Ceux-ci sont tellement redoutés qu'on n'ose seulement pas prononcer leur nom, ce qui fait que, n'étant point parvenu à l'apprendre, nous ne le pouvons dire au lecteur; ce sont peut-être les mêmes que les Mires, auxquelles les jeunes Grecques vont offrir des gâteaux où entre du miel, pour qu'elles ne les empêchent pas de trouver des époux. On les invite à la naissance des enfans, dans l'espoir de désarmer leur haine, ainsi que, dans les vieux fabliaux, on conviait les fées malfaisantes avec les bonnes pour obtenir qu'elles ne jetassent pas de mauvais sorts; on les qualifie alors de *bonnes demoiselles;* mais malgré les politesses qu'on leur fait, on ne parvient pas toujours à les apaiser, et pour

1. Idylle XIII et éclogue VI.

qu'elles ne tordent point le cou aux nouveau nés, on n'abandonnerait le berceau de ceux-ci sous aucun prétexte pendant leurs visites, qui ont lieu durant la fièvre de lait de la mère. Ces êtres invisibles ont le pouvoir de métamorphoser en bêtes les Hommes que leur mauvaise destinée conduit dans leur repaire, pour y chercher la fraîcheur et goûter des douceurs du sommeil; aussi nous recommandait-on de ne jamais entrer dans les grottes, sans nous être informés auparavant dans le pays s'il y avait sûreté.

Les Broucolacas sont encore des êtres malfaisans qui, à l'instar des Gnomes, demeurent sous terre et fréquentent les tombeaux. Ils sucent les cadavres, et lorsque cette horrible nourriture leur manque, on assure qu'ils mangent les racines bulbeuses de l'Asphodèle; idée bizarre, qui vient peut-être de ce que chez les anciens cette plante était consacrée aux morts. Les Broucolacas peuvent aussi revêtir nos formes et vivre dans les cités, sans y être reconnus pour ce qu'ils sont réellement; on en mentionne qui ont demeuré successivement dans plusieurs villes, où pendant les heures du sommeil ils épouvantaient de leurs cris affreux les habitans, qui n'osaient plus se livrer au sommeil : ils y dévastaient les cimetières. De tels monstres n'ont été reconnus que dans le cercueil, après avoir été enterrés à leur tour; car, en se faisant nos semblables, ils étaient devenus sujets au trépas. C'étaient alors de véritables vampires, et pour donner une idée plus complète de leur histoire, nous renverrons le lecteur à ce qu'en dit Tournefort[1], qui fut témoin à Mycone de l'exhumation d'un mort de ce genre, lequel, depuis qu'il était enterré, était devenu l'effroi du pays par ses excursions nocturnes; il fallut lui arracher le cœur et brûler son corps pour le forcer à se tenir tranquille. Peu avant notre arrivée dans la même Cyclade, un autre Broucolaca y avait fait beaucoup de bruit et l'on s'en entretenait encore. On en a vu à Tine, ainsi qu'à Santorin; mais ces cas sont, dit-on, plus rares encore que les mauvaises rencontres qu'on est exposé à faire près des fontaines et des eaux profondes.

De la prise d'eau, où nous avions fait halte, il reste une lieue de chemin à parcourir pour atteindre la forêt de Koubeh; le vaste plateau de

1. Voyage dans le Levant, t. I.er, lettre III, p. 158.

ce nom s'étendait à nos yeux en plaines mollement accidentées, dont la pente générale s'abaissait doucement de l'est, où surgit le Manglava, à l'ouest, où s'enfonce la baie de Navarin. Plusieurs ravins, dont les encaissemens dissimulés dans les ondulations du terrain ne se pouvaient apercevoir, en sillonnent cependant assez profondément l'étendue, et le premier que nous rencontrâmes, après trois quarts d'heure de marche par la route unie de Nizi, fut celui qui, venant du petit Saint-Hélie, tombe dans la Djalova, où ses eaux alimentent cette seconde cascade dont le murmure était venu jusqu'à nous pendant la matinée. Son lit était profond, caverneux, coupé d'un grand nombre de ressauts interceptant des bassins remplis d'une eau profonde et bleue, sur laquelle se courbaient en corniches des blocs de rocher fracassés, souvent énormes, couronnés d'une épaisse verdure. Les bosquets qu'il nous fallut traverser étaient principalement composés par des Chênes à feuilles persistantes et de petite espèce. Ce ne fut qu'après avoir monté sur la berge de droite du torrent que, le plateau s'élevant de plus en plus, mais insensiblement, nous commençâmes à trouver de magnifiques arbres. Le sol était sablonneux, mais susceptible d'être fertilisé; sa surface était en grande partie couverte d'Asphodèles (n.° 456) en pleine floraison, qui coloraient le canton en gris de lin nué d'un violet tendre, tandis que dans les sites inférieurs de la région riveraine cette plante n'était plus chargée que de ses capsules d'un vert assez foncé. L'Asphodèle, chez les anciens, était l'herbe des mânes : elle abonde dans les parties incultes de toute la Grèce, depuis les bords de la mer jusqu'à près de six cents mètres d'élévation; au commencement du printemps les baguettes terminées en thyrses, qui lui servent de tiges, se développent avec rapidité, atteignent de deux à trois pieds et ressemblent d'abord à des Asperges très-minces; les corolles, d'un blanc lavé et rayées de pourpre en dehors, s'ouvrent depuis la mi-Mars dans les bas, jusqu'à la fin d'Avril dans les hauts : elles servent d'asile, durant quelques jours seulement, à une élégante espèce de Cantharide, que M. Brullée a décrite et figurée (Pl. 41, fig. 7 et 8 de la 3.e série, T. 3, n.° 417) sous le nom de *Dives*. Cet insecte disparaît avec la floraison de la plante. Dans les temps de misère et de famine où nous voyagions, de pauvres

Grecs arrachaient les bulbes fasciculées des Asphodèles pour les faire cuire et les manger; mais ils n'y avaient recours qu'à la dernière extrémité, et lorsque les Mauves et la moelle des tiges de Chardons venaient à leur manquer.

La végétation se montrait moins avancée dans cette région que nous ne l'avions laissée au bord de la mer et dans la plaine de Modon particulièrement. Entre les fleurs hâtives, celles des modestes Cyclamen et des Anémones, purpurines ou couleur de feu, étalaient un grand luxe de teintes vives ou suaves; ces dernières surtout se pressaient à tel point sur divers lieux, qu'ils en paraissaient être entièrement teints de vermillon; nous fûmes frappés par l'unanimité avec laquelle leurs brillantes corolles se tournaient vers l'astre du jour; sur plusieurs milliers que nous pouvions distinguer à la fois, il n'en était pas une qui, penchée du côté de l'orient dans la matinée, ne se fût redressée durant le passage du soleil au méridien pour se recourber, en se tournant du côté du couchant, dès le commencement de la soirée. Toutes, sans exception, nous regardaient à cinq heures de l'après-midi quand nous marchions vers la forêt de Koubeh; le lendemain, lorsque nous levâmes le camp pour cheminer en sens contraire, elles nous regardaient encore et semblaient saluer le jour nouveau. Je serais tenté de croire que ce mode de gyration invariable chez les Anémones, lequel ne s'observe à un si haut degré dans aucune autre plante, dût être remarqué de temps immémorial, et que c'est à ces végétaux, bien mieux qu'à ce qu'on appelle Héliotrope et Tournesol, que l'antiquité voulut faire allusion par l'histoire de la nymphe Clytie, morte d'amour pour Apollon, et qui, métamorphosée en fleur, semble conserver l'habitude de poursuivre de ses regards le radieux ingrat dont elle fut dédaignée.

Le sol devenait sablonneux et de plus en plus léger, mais il demeurait toujours excellent; il produisait diverses belles Orchidées; les grands arbres se multipliaient, leurs gros troncs étaient chargés de Mousses, de Cladonies (n.° 1431) et de Polypodes (n.° 1331) du côté du nord seulement. Sur le soir, nous étions au plus profond de la forêt; on eût pu s'y croire dans quelques épaisseurs de celles de Saint-Germain ou de Fontainebleau, parce que les mêmes espèces de Chênes y dominaient et

que le Vellani (n.° 1276) n'y existait pas, l'élévation du lieu l'assimilant à notre climat; j'y fis dresser notre camp sur le bord de la route dans une clairière herbeuse, qu'on me dit s'appeler Kiliakhoria. Quoique nous ne nous fussions point aperçus que nous changions de versant, nous étions sur celui du golfe de Coron; à quelques pas de notre établissement coulait, bien chétif, le Djané, fluviole qui tombe dans le golfe messéniaque un peu au nord de Pétalidi. On y trouvait l'eau nécessaire; et près de nous étaient quelques baraques habitées par des pasteurs karythéniotes. Ces bonnes gens, qui nous vendirent du laitage et des œufs, vinrent visiter nos tentes et nous servirent de guide dans les fourrées, où nos récoltes d'histoire naturelle furent malheureusement peu satisfaisantes; c'est ici que j'aperçus pour la première fois des Chacals, mais je n'en pus tirer aucun. Ces animaux glissent plus encore qu'ils ne fuient dans les broussailles; on dirait des ombres, tant est grande leur agile souplesse. La nuit fut humide et froide; vers une heure du matin le thermomètre de Réaumur ne marquait que 7 degrés.

CHAPITRE VI.

RETOUR A MODON. LE PRÉSIDENT CAPO D'ISTRIA. EXCURSION PAR LE PLATEAU DE KOUBEH A GARGALIANO, PHILIATRA (L'ANTIQUE ARÈNE), ARCADIA (CYPARISSIA ou CYPARISSÉIS) ET PAVLITZA (PHIGALIE). TEMPLE DE BASSÆ. LA NÉDA.

Dans la conviction où je fus bientôt, que le temps employé à fouiller la forêt serait à peu près perdu pour l'histoire naturelle, je me déterminai dans la matinée du 10 à redescendre vers les régions maritimes. Nous prîmes la direction de Modon, à travers les montagnes que nous avions au sud. Elles forment le système central du prolongement de la Messénie, dont les principaux sommets, rangés sur une courbe peu distincte, de l'est à l'ouest, sont le Likodyma (les deux Loups), haut de 957 mètres; le Zarnaoura (la queue du Renard), un peu moins élevé, et le petit Saint-Hélie ou pic de Koubeh, qui n'atteint qu'à 816 mètres. Ces montagnes ont été, comme le Manglava, que nous avions au nord, évidemment boisées; mais les pentes en ont dès long-temps été mises à nu; on n'y rencontre plus de grands arbres que çà et là, et ce sont toujours des Chênes alors bourgeonnant, avec des Poiriers sauvages, encore tout blanchis de leurs éblouissantes fleurs. Nous voyageâmes d'abord, pendant une heure, à peu de distance de l'un des principaux ruisseaux qui forment l'origine du Djané. Le sol, aussi uni qu'une table, était herbeux, humide et même marécageux en certains endroits. On y voyait des pièces de terre qui avaient été autrefois labourées. Quand nous nous élevâmes sur les pentes d'un col, vers lequel nous nous étions dirigés sans suivre aucun chemin tracé, l'écoulement des eaux semblait devenir indécis entre le fluviole dont nous remontions un des premiers affluens et le torrent que nous avions traversé la veille, après la halte de la prise d'eau de Koubeh; nous retrouvâmes le Grès vert mêlé au Schiste argileux saillant partout, et se délitant comme dans les environs de Modon et les hauteurs de Pyla; mais à droite et à gauche, à mesure que les montagnes se prononçaient, c'était le Poudding qui en formait la masse. Le terrain était brisé en tous sens; nous pénétrâmes bientôt comme dans une vallée étroite entre les pentes occidentales du sommet

de Zarnaoura et le revers du Saint-Hélie; nous y marchions sous de jolis bouquets de petits arbres; au bout d'une lieue, le versant du plateau et de la forêt cessant sans qu'il y paraisse, on se trouve sur celui du Pézili; en y débouchant, nous jouîmes d'une vue des plus vaste et des plus variée. A droite la forme ovoïde de la baie de Navarin se dessinait comme un lac dans une carte de géographie; Sphactérie et Pylos, dont la séparation nous échappait, semblables à une série de taupinières, la distinguaient de la haute mer, dont l'azur allait au-dessus se confondre avec celui du ciel. La grande passe ne se voyait pas non plus, le Saint-Nicolo, en s'élevant isolé et dominant des amas de hauteurs calcaires, nous la cachant. Sapience, apparaissant noirâtre et déchirée au sud-ouest, semblait y couronner le terrain de Grès et de Schiste argileux, avec lequel pourtant cette île n'a aucun rapport. Toutes les collines dans cette direction, formées dans un terrain éminemment altérable par les eaux pluviales, étaient creusées, hachées, sillonnées, déchirées par une multitude de valloncules, et leur couleur bleuâtre, jointe à la singularité de leur figure, donnait au pays l'aspect des vagues d'une mer orageuse, mais immobilisée comme par enchantement. La chaîne du Taygète s'élevait fièrement de l'autre côté par-dessus le golfe de Coron, et présentait des flancs dépouillés où de profondes vallées, se dessinant en ombres épaisses, contrastaient avec la neige éblouissante du Pentadactyle ou grand Saint-Hélie des Maniotes. Le sommet de Lycodimo, à l'orient, terminait pour nous le sinus Messéniaque, et ses pentes septentrionales nous cachaient les belles plaines de Nizi avec l'embouchure du Pamisus; mais dans la direction du nord-est, par-dessus ce que nous pouvions encore apercevoir de la forêt de Koubeh et des flancs adoucis du Manglava, on nous fit remarquer une montagne isolée, qu'on m'assura être celle de Vourcano, et qui se trouvait être effectivement l'Ithome où ma lunette me fit déjà discerner une partie de ces grands murs d'Épaminondas, que le lecteur viendra bientôt admirer avec nous. Dans la position d'où l'on apercevait le faîte de l'antique Messène, l'Évan ou mont Saint-Bazile ne s'en distinguait pas; par-dessus et beaucoup plus loin les crêtes du Tétrage resplendissaient encore de neiges que nous ne devions plus y trouver au mois suivant.

Après avoir admiré le magnifique tableau que présentait le contraste d'une si vaste étendue de mer azurée, de pentes verdoyantes, de rochers blancs ou gris, saillant à travers une végétation disséminée, d'espaces totalement arides ou de places fleuries, nous descendîmes à travers d'inextricables ravins, rencontrant çà et là des Oliviers, qui nous firent connaître que ces lieux avaient fait anciennement partie des domaines de l'homme, et pourraient facilement lui être rendus. Nous dûmes passer non loin du village de Kandiliskévi, situé entre les affluens du Navarinitza; mais le pays était trop accidenté pour que nous l'y pussions apercevoir. Nous arrivâmes, après bien des mauvais pas, dans le lit d'un ravin où coulait encore d'assez bonne eau; on me dit qu'il se nommait Paléolaka : l'herbe y était fraîche et abondante; aussi quelques Karithéniotes s'y étaient établis avec leurs troupeaux. Nous fîmes halte auprès des fragiles baraques couvertes de toisons que ces Arcadiens s'étaient construites; la chasse aux insectes et l'herborisation y furent très-productives. Le Paléolaka tombe dans le Navarinitza ou Pézili, dont nous trouvâmes le vallon assez ouvert, uni, et rempli d'une terre qui doit être très-fertile. Les cultures s'y rétablissaient, et nous y vîmes plusieurs champs récemment labourés et ensemencés; le sol y descendit des pentes latérales et des sommets voisins, maintenant stériles par dépouillement; il fut évidemment la vase du fond d'un lac à la manière de celui de Cujes en Provence (p. 8), et qui s'est vidé quand son katavotron, dont l'emplacement était non loin du confluent du Paléolaka, s'est brisé pour former l'embouchure par laquelle aujourd'hui se précipite le petit fleuve lorsque les pluies d'hiver en font une cascade en cet endroit; mais l'eau y manque durant neuf mois de l'année, à peine en restait-il quand nous le traversâmes sur un vieux pont en pierres de construction vénitienne, où nous joignîmes le chemin de Modon à Koubeh : aussitôt après le passage du torrent, le chemin monte diagonalement sur la paroi occidentale ou de gauche; celle-ci est assez élevée, rapide, rocailleuse, et couverte de buissons ou d'arbustes souvent très-fourrés. Le pavé que nous trouvâmes, était horriblement dégradé et rendait la marche plus pénible qu'elle l'eût été sans lui. Parvenus sur la hauteur, nous entendîmes les coups de canon qu'on tirait au quartier-général pour l'entrée de M. le Président; en ce

point le pavé devenait moins mauvais, et nous en parcourûmes bientôt une partie de plus d'un quart de lieue de longueur, qu'on eût cru être construit de la veille; il ne tarda point à se défoncer de nouveau à la descente dans un bassin qui paraissait être fermé de toutes parts et dont le fond était parfaitement horizontal. La terre, dans ce bassin, est très-propre à la culture du blé, mais elle demeurait inculte; il n'y croissait point de buissons, et la sécheresse se faisait déjà violemment ressentir à sa surface; aucun cours d'eau ne sillonnait cet espace de forme à peu près quadrilatère, long d'environ quinze cents mètres du nord au sud, et de moitié à peu près plus étroit. La route le traverse diagonalement; rendu vers le milieu, le voyageur y croirait être dans un enclos ceint de hautes murailles, lesquelles, dans plusieurs portions de son pourtour, surtout du côté de l'est, présentent d'épaisses et régulières assises calcaires, semblables à de grandes constructions helléniques; tandis que vis-à-vis on dirait des constructions cyclopéennes, à la manière dont d'informes blocs s'y trouvent entassés. Les ruines d'une misérable petite chapelle sont au centre du bassin et nous restèrent à droite; de cet endroit j'aperçus sur la gauche une ruine qui, s'élevant à travers des massifs de verdure, se dessinait contre l'escarpement voisin comme une colonne isolée, carrée et d'une légèreté singulière. Je me hâtai de reconnaître à quelle sorte de monument un tel débris pouvait appartenir; je trouvai parmi de grands arbustes les restes d'une église que ceux-ci m'avaient cachés, et qui consistaient en un amas conique de décombres entremêlés de quelques dalles en pierres culbutées. Le clocher, qui pouvait avoir un peu moins d'une quarantaine de pieds de hauteur, était demeuré seul debout; c'est lui que j'avais aperçu; sa partie supérieure était formée de grands piliers, s'élevant l'un vis-à-vis l'autre et laissant entre eux un espace égal à leur épaisseur, qu'unissait par le haut une petite toiture anguleuse; on voyait le jour entre ces deux montans; d'autres fois ils se confondaient en un seul, selon l'endroit d'où on les apercevait. Les cloches en avaient sans doute disparu depuis la domination turque, sous laquelle l'usage des sonneries fut interdit aux pauvres Grecs. Quelques pâtres que je trouvai dans les environs ne surent me donner aucun renseignement sur notre découverte; et nous n'avons

depuis, soit à Modon, soit à Navarin, rien pu apprendre qui la concernât; peu d'habitans du pays connaissent même ce reste, dont j'ai pris la vue pour la faire servir de vignette au présent chapitre. Tout auprès de la vieille église, et non loin d'assez beaux arbres qui ombragent la base du rempart naturel, je trouvai de grands puisards à sec, katavotrons imparfaits, par où l'eau des pluies s'engouffre en hiver, et qui restent, dans la saison sèche, obstrués de boue comme le trou de Soussy, dans le Calvados (p. 7). De gros Sureaux prêts à fleurir, avec des amas de Ronces robustes, en voilaient les bords et cachaient leur concavité. Sur la pente d'une butte arrondie assez proche étaient les débris d'un hameau; il y restait encore deux puits en bon état, mais dont l'eau était trouble et jaunâtre. Un peu vers l'ouest, étaient les ruines d'un village plus considérable, situé contre les pentes de l'enceinte vers l'angle du sud-ouest, au point où s'ouvre le défilé étroit par lequel passe le chemin; on nous nomma ces deux endroits Kinigou et Péra-Kinigou. Ils semblaient avoir été détruits antérieurement à la dernière guerre; la sécheresse des environs en aura probablement commandé l'abandon aussitôt que le pays commença à tomber dans cet état de décadence où les beaux sites eux-mêmes perdaient leurs habitans; mais ce qui restait des maisons bouleversées indiquait qu'elles avaient été plus solidement bâties que ne le sont aujourd'hui les demeures précaires des Grecs. Les malheureux sujets des Ottomans, continuellement exposés à voir leurs propriétés dévastées, n'y vivant, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qu'au jour le jour, ne se donnent guère la peine de construire de ces habitations que leur solidité rendrait des objets de convoitise pour leurs oppresseurs. C'est probablement au temps des Vénitiens, où la Morée compta quatre fois autant d'habitans qu'il n'en restait au commencement de ce siècle, que remonte l'existence des villages de Kinigou, et à l'époque de leur retraite, qu'il en faut rapporter la destruction. Quoi qu'il en soit, laissant sur la droite les ruines silencieuses du village, nous sortîmes de son bassin par un défilé étroit, où le sol était de plain-pied, et auquel ses parois presqu'à pic, surtout à gauche, donnaient l'aspect d'une longue rue, sans portes ni fenêtres, ou plutôt de ces chemins flanqués de murailles éblouissantes qui, dans les environs

de Marseille, conduisent à ces brûlantes Bastides dont les propriétaires croient passer le dimanche à la campagne, parce qu'ils s'échappent de leur comptoir le samedi, pour aller s'emprisonner au soleil, dans un enclos de quelques toises carrées et resplendissant d'une couche à la chaux qui réverbère les rayons d'un jour ardent.

Le défilé nous conduisit dans un autre espace uni, du genre de celui d'où nous sortions; mais il était plus étroit et s'ouvrait vers le sud, où ni rempart ni collines ne bornaient la vue, qui s'étendait jusqu'à la mer, laissant à droite, sur un plateau d'aspect crayeux et brûlé, les ruines de Misokhori, village de vingt familles, avant l'expédition d'Ibrahim. Nous ne tardâmes point à distinguer les collines si ravinées et toutes verdâtres de Schiste argileux et de Grès, qui se prolongent jusqu'à l'extrémité du pays à l'est de la plaine de Modon; les hauteurs de Mandila, qui sont formées d'un Calcaire grossier rempli de fossiles, nous restaient à gauche. Nous trouvâmes successivement un tombeau turc et un four à chaux très-considérable sur les bords de la route. Le vallon du Silozo se creusait profondément sur notre gauche; et des rochers, composés d'âpre Calcaire moréotique, s'élevaient à droite, quand nous parvînmes au point où, pour arriver sur la plaine de Modon, il faut descendre par l'un des plus mauvais pas qui fût dans toute la péninsule. Son existence sur l'une des principales communications du pays, suffit pour donner une idée de l'état de barbarie où toutes choses y étaient laissées sous l'empire du Croissant; heureusement la hauteur de l'espèce de muraille le long de laquelle on descend en zigzag, n'était pas de cinquante pieds. De cet endroit, la plaine dévastée de Modon s'ouvrit à nos yeux; la journée avait été forte; il était nuit quand nous entrâmes en ville; les rues en étaient grotesquement illuminées et décorées de ces guirlandes touffues, que les Grecs ont un talent particulier pour tresser. Ces feux et ce feuillage étaient les signes de l'allégresse publique, occasionée par l'arrivée du chef de l'État, qui logeait dans la maison du préfet, et auquel, dans la matinée du lendemain, je présentai les membres de la Commission scientifique de ma section. Le comte Capo d'Istria les reçut avec distinction; nous nous convînmes mutuellement sans doute dès la première entrevue, car il

me pria de demeurer quand tout le monde serait parti; j'éprouvai du plaisir en cédant à cette invitation, et dès ce jour il s'établit entre le président et moi une liaison aussi intime qu'il s'en peut former entre un diplomate de profession et un homme de mon caractère, c'est-à-dire qui pense tout haut. Les longues et agréables conversations que j'ai souvent eues avec lui, m'ont persuadé que, s'il n'était pas ce qu'on eût pu trouver de mieux pour la Grèce, son gouvernement était au moins préférable à l'anarchie dont ce malheureux pays ne pouvait manquer de devenir la proie si le comte venait à lui manquer.

Les épanchemens des diplomates sont encore une nuance de ce genre de finesse dont ils usent, assure-t-on, jusque dans leur intimité même, surtout lorsque la familiarité de pareilles conversations n'est pas motivée par une liaison dès long-temps établie entre les interlocuteurs. Ceux qui les reçoivent en échange de leur bonne foi, doivent être bien convaincus d'avance que de tels semblans d'abandon cachent toujours au moins une chose qu'on n'y dit pas, et je crus deviner que le président, imaginant que j'étais dans certains rapports avec le plus illustre de mes compatriotes, m'ouvrait son cœur par le côté où il voulait que j'en pusse entretenir M. de Martignac; je compris que la bienveillance charmante, dont je devenais l'objet de prime-abord, était accordée à celui qu'on imaginait être propre à devenir sans le savoir un canal pour transmettre des professions de foi et des protestations, par la manifestation desquelles on ne se pouvait compromettre. Je poussai la politesse jusqu'à me donner tous les airs de la plus complète crédulité, me réservant intérieurement de ne point être dupe, tout en laissant à l'homme d'État la liberté de me tenir pour tel.

« Je sais bien, me disait le président, que de ces gens que vous appelez « pompeusement philhellènes, avec qui je n'ai pas voulu partager le « pouvoir, et sous qui je n'entends pas me mettre en tutelle, en leur « abandonnant la réalité du gouvernement, c'est-à-dire le commande- « ment des troupes, me travaillent, non-seulement dans le pays, où je « m'arrangerai pour qu'ils ne restent pas long-temps, mais encore près de « votre Gouvernement et de M. le Maréchal. Heureusement son Excel- « lence et vos Ministres ont trop de perspicacité pour me croire Russe,

« comme on le dit. J'ai, il est vrai, servi la Russie avec fidélité; et « l'empereur Alexandre, qui fut mon bienfaiteur, me témoigna trop « de bontés, pour que je ne fusse point le dernier des ingrats si je ne « conservais à tout ce qui le touche la plus vive et profonde affection; « mais, premièrement, je suis Grec, et encore plus que sa majesté le roi « de Suède n'est Suédois, puisque je suis né dans le pays. Je le suis de « père et de mère; je le suis par la grâce de Dieu, qui m'a remis le « gouvernement de ce pauvre peuple, et qui me commande de le rendre « heureux en garantissant son indépendance. Je suis Grec par naissance, « par amour-propre, par sentiment, par devoir et par ma religion. « Voulant le bonheur de mes compatriotes; chargé par les grandes puis- « sances de leur régénération, puis-je si facilement me décharger des obli- « gations qui me sont imposées à tant de titres; et ne faut-il pas être au « fond capable d'avoir livré son pays, pour oser dire que je veux vendre le « mien et que je veux en faire une province russe? Je vous le demande, « mon cher monsieur de Bory, cela ne fait-il pas hausser les épaules? « Y aurait-il d'ailleurs possibilité et la moindre chance de réussite? « Croyez-vous même qu'on m'eût grande obligation à Saint-Pétersbourg « de le tenter? Nous ne sommes plus au temps où Voltaire montait la « tête à l'impératrice par ses flagorneries, et où des intrigans venaient « au nom de cette princesse, mais sans son aveu formel, faire ici des « équipées. Est-il d'ailleurs dans les intérêts de l'empereur Nicolas « d'étendre son empire du cap Nord au cap Matapan? et peut-on ima- « giner, sans méconnaître son bon sens, que sa majesté puisse rêver la « monarchie universelle au siècle où nous sommes? Nous autres Grecs « nous avons deux ennemis naturels: les Musulmans, dont, grâce à la « France, nous voilà débarrassés à tout jamais; et les Anglais, qui vou- « draient bien s'arroger la puissance de Venise dans le Levant. On dit « que je suis boutonné; eh bien, je le dis et redis hautement à qui veut « l'entendre, de ces deux ennemis les Anglais sont toujours les plus « redoutables à mes yeux; et ceux qui vous parlent à tout venant des « barbares du Nord, qu'ils peignent embrassant l'Europe par tous les « côtés, et la menaçant déjà par le midi, ne font que travailler dans « l'intérêt de l'Angleterre, qui veut faire de la Morée une île ionienne,

« et voilà tout. Elle laisse près de moi un chargé d'affaires, qui, je le « déclare, travaille, en apparence les bras croisés, à nous perdre, et « fait diplomatiquement plus de mal à notre pauvre Grèce, que ne lui « en eût jamais pu faire Ibrahim avec tous ses Égyptiens, qui du moins « agissait au soleil, et dont M. le Maréchal nous a délivrés. Ce Dawkin « voudrait susciter l'anarchie chez nous, dans l'espoir qu'il en sortirait « toujours quelque chose pour lui, j'entends pour le gouvernement dont « il est la plus parfaite expression; il n'est pas d'embarras qu'il ne cherche « à me causer. Il n'attend que le départ des troupes françaises, que « ses notes font presser à Londres, et par contre-coup à Paris, pour me « mettre hors d'état d'administrer le pays; et quand par ses intrigues il « n'y aura plus moyen d'y tenir, je sais bien qu'on m'improvisera un « successeur couronné qui viendra des bords de la Tamise, sous pré- « texte qu'il n'y a pas moyen de mettre le hola dans nos affaires. Dussai-je « être assassiné, pour prouver que les Grecs ne sont pas gouvernables « par un gouvernement indigène, on fera sentir à l'Europe la nécessité « de nous anglaiser. Il n'y a pas d'autre moyen, selon ce Dawkin, pour « maintenir la paix dans l'univers, pour empêcher les peuples de s'agiter « dans le but de se donner des chefs à leur fantaisie, pour que les Turcs ne « profitent pas des dissentions qui me succéderaient, enfin pour faire que « les Russes, qui n'y songent guère, ne nous prennent point, que de réunir « la Morée à l'empire britannique. Comme si les peuples, dont on s'effraie « trop, n'attendaient qu'une occasion pour renverser tous les trônes; « comme si les Turcs n'étaient pas à la veille de s'exterminer entre eux; « comme si les Russes n'avaient pas les yeux sur la Perse! Croyez-moi, « mon cher monsieur de Bory, ajoutait le président, les Français, qui « n'ont pas de Dardanelles à passer pour voler à notre secours; qui sont « toujours prompts à prêter leur appui à qui le sollicite, sans intérêt, « sans même statuer, avant de se lancer, ce qui leur reviendra d'une « intervention où la gloire est tout ce qu'ils calculent, et qui peuvent « sans obstacle, en passant le détroit de Messine ou l'Adriatique, venir « promptement à notre aide, sans nous rien coûter, les Français, dis-je, « sont les amis naturels, les vrais amis des Grecs, les seuls appuis géné- « reux et loyaux sur lesquels je puisse compter. C'est ce que me prouve

« bien le choix que votre Gouvernement a fait de M. le Maréchal Mai-
« son pour chasser Ibrahim d'ici; et de son chargé d'affaires, avec lequel
« mes relations sont si douces; tandis que celles que j'ai avec ce Dawkin,
« me sont insupportables. Vous savez bien qui, lorsque son Excellence,
« qui voit de haut et juge d'un regard la fin des choses, voulait de suite
« marcher sur l'Attique et nous rendre Athènes de prime-abord, en y
« ajoutant Négrepont; vous savez bien, dis-je, qui empêcha l'exécution de
« ce grand dessein, dont la conception seule décèle dans le Maréchal un
« digne élève de la grande école. Je sais bien que de prétendus philhel-
« lènes, qui sont venus ici travailler pour eux et qui m'appellent Russe,
« parce que je ne veux pas accepter leur joug, disent que c'est moi; mais
« son Excellence sait bien à quoi s'en tenir. Dès que le royaume de
« Grèce s'étendra en dehors de l'isthme de Corinthe, que l'Attique, la
« Béotie, la Phocide et l'Eubée y seront jointes, il ne sera plus possible
« de la traiter comme Prode, Sphactérie, ou Sapience (voyez p. 81 et
« suiv.), c'est-à-dire d'en faire une ionienne; et voilà pourquoi cet inévi-
« table Dawkin a fait intervenir son gouvernement, qui n'a pas voulu
« que votre armée rattachât, dès le principe, la presqu'île au conti-
« nent par des arrachemens plus larges que ceux que présente l'espace
« contenu entre Léché et Kenkrès..... S'il ne m'arrive pas malheur,
« et si l'appui de la France ne m'est pas enlevé, j'espère prouver que
« je ne suis pas Russe, mais que je suis Grec..... Ah, si M. le Maré-
« chal restait ici avec ses troupes seulement dix-huit mois encore, je
« n'aurais pas besoin d'employer les deux tiers de mon pauvre budjet
« à payer des soldats réguliers, dont tôt ou tard il sera connu que
« nous n'avons que faire, au moins tant que la paix extérieure ne
« sera pas troublée. Je ne serais pas réduit à gaspiller de l'argent pour
« acheter ces espèces de *Condottieri* qui s'appellent palikars, et certains
« chefs qui se trouveraient naturellement annulés par l'ordre qu'il me
« serait facile d'établir avant que je fusse réduit aux forces du pays, ordre
« que je me propose d'établir sur l'intérêt bien entendu des masses. Si
« l'on nous ôte M. le Maréchal, qui comprend si bien la Grèce, qui
« l'aime, qui en est aimé et respecté, et avec lequel je suis convenu
« qu'un budjet de trois millions par an (dont le pays me donnera tout à

« l'heure plus de moitié) me suffirait pour tout organiser avant dix ans « révolus, qu'on me remplace, qu'on envoie en mon lieu un roi légitime « quelconque, je suis prêt à lui remettre un pouvoir que je crois impos- « sible de bien asseoir sans la coopération de la France.... Eh bien, mon « cher M. de Bory, croyez-vous après tout cela que je sois Russe? »

Je remerciai M. le Président de la confiance qu'il voulait bien me montrer; mais en même temps je lui fis observer que, si plusieurs des choses qu'il m'avait fait l'honneur de me dire avaient été dites à d'autres qu'à moi, elles pouvaient bien courir le monde sans que je fusse indiscret. « Ne craignez rien, répliqua-t-il, je vous répète que je répète tout « cela à qui veut l'entendre; et que c'est parce qu'il connaît bien le fond « de ma pensée que ce Dawkin travaille si bien à tout perdre, sans « avoir l'air d'y toucher. Mais je n'ai pas les poumons aussi forts que « ceux qui crient incessamment le contraire. J'ai eu l'honneur de le dire « à M. le Maréchal, à l'excellent général Trézel, à M. Férino, à votre « ami Fabreguette[1], à D....., dont je ne suis plus si content qu'au « commencement, ainsi qu'à tous vos généraux, qui me comprennent « à merveille; je voudrais pouvoir le dire à vos Ministres, notamment « à MM. de Martignac, Decaux et Hyde de Neuville; je ne changerais « pas un mot à la conversation que nous avons ici. » En ce cas, dis-je, M. le Président, vous ne trouveriez pas mauvais que j'en tinsse note, que je vous lusse ce que j'en aurais confié au papier; et que je le fisse parvenir par voie sûre à ces messieurs, comme si vous ignoriez cette communication. « Avec grand plaisir, répondit le comte; il « est bon que vous ne fassiez pas mention de mon consentement, pour « qu'on n'aille pas dire que nous nous entendons pour tromper vos « Ministres par des airs de bonne foi, et que mes ennemis ne rabâchent « pas que je vous ai mis la tête sous l'aile, comme ils disent en termes « de corps-de-garde que j'en ai agi avec son Excellence, et autres que « j'ai endormis, selon une autre de leurs expressions. » Ce furent là les

1. M. Fabreguette était venu comme philhellène dans ce pays quelque temps avant l'expédition de Morée; il était alors attaché à M. le payeur général. M. le président avait eu occasion d'apprécier son mérite. Fabreguette avait dans le commencement vu beaucoup le comte Capo d'Istria, qui se plaisait à sa conversation et qui lui témoignait une bienveillance particulière; il est aujourd'hui consul de France à la Canée dans l'île de Candie.

propres paroles du Président dans plusieurs entrevues que nous eûmes durant les deux ou trois jours qu'il passa au quartier-général. Depuis ce temps, ses bonnes et cordiales manières à mon égard ne se sont jamais démenties; il m'a montré une confiance entière, du moins en apparence, jusqu'à l'avènement du ministère qui succéda à celui dont je tenais ma mission. Comme il paraissait se plaire à ma conversation, je me laissai aller à la sienne toutes les fois que je le revis, et nous avons depuis bien souvent et longuement devisé soit à Argos, soit à Napoli, soit à Ægyne, où sa table et son cabinet me furent toujours ouverts. Son esprit était délicat et très-orné. Il avait beaucoup d'instruction en divers genres, une prodigieuse mémoire et un à-propos de citations qui rendait aussi substantiels qu'intéressans ses moindres entretiens. Une fois que je rencontrai à Argos, si je ne me trompe, Colocotroni sortant de chez lui, il me fit avec des passages d'Homère qu'il savait par cœur, le portrait du fourbe Ulysse, et me dit: « Ne le trou-« vez-vous pas bien ressemblant? » Colocotroni me paraissait, en effet, n'être qu'une caricature de ce perfide héros. Le son de voix de M. Capo d'Istria était agréable et persuasif, quoique un peu monotone, et il possédait au suprême degré l'art d'écouter; chose fort rare chez ceux qui parlent bien. Il semblait réservé plutôt que froid; et s'il avait grand soin de ne jamais exprimer que ce qu'il voulait dire, il le faisait sans qu'on pût soupçonner qu'il y mît la moindre réticence. C'est un grand art que peu d'hommes d'État possèdent au degré où le poussait M. Capo d'Istria; du reste je me conformai exactement à ses intentions, sans m'en ouvrir à personne, et c'est la note rédigée sur nos premiers entretiens dont je viens de reproduire textuellement les principaux passages, que j'ai envoyée confidentiellement par une voie particulière au Président du Conseil; je ne sais comment elle avait pu passer dans les mains de M. de Polignac; mais elle m'est revenue quatorze mois plus tard par le département dont il fut le chef.

Le lendemain de notre arrivée, M. le Maréchal donna un grand dîner au Président, où furent invités les Généraux, les Colonels, les principaux Chefs de l'administration et les membres de la Commission scientifique de Morée. Son Excellence ne négligeait aucune occasion de montrer la

déférence qu'elle avait pour nous; et comme le botaniste qui m'avait été adjoint, se disait trop malade pour remplir ses devoirs, M. le Maréchal s'empressa de mettre à ma disposition, pour le remplacer, M. le docteur Panaget, fort habile dans la connaissance des végétaux, passionné pour leur étude, l'un des médecins de l'armée qui avait montré le plus de zèle et de talent au camp de la Djalova; mais que, hélas! nous eûmes bientôt le malheur de perdre, victime de son ardeur. Les fièvres du pays nous l'ont enlevé. J'eusse bien désiré découvrir dans le pays un genre nouveau, pour le consacrer à la mémoire de l'infatigable et excellent Panaget, comme Linné dédia l'*Hasselquistia* au disciple chéri qu'il perdit en Orient. N'ayant pas trouvé l'occasion de rendre un tel hommage scientifique à notre infortuné compagnon, je recommande aux botanistes de ne le point oublier quand une de leurs découvertes nécessitera l'imposition d'un nom nouveau.

M. le Président ayant quitté Modon pour achever la tournée qu'il faisait dans la péninsule, et mes dispositions étant faites pour nous remettre en route, j'expédiai M. Sextius de Launai, qui m'avait rejoint peu de jours auparavant, avec un autre membre de la Commission pour Coron, dans le but d'explorer les rivages du golfe et d'en recueillir les poissons ou autres productions marines; accompagné de MM. Brullé, Baccuet, Panaget et Virlet, je me réservai de visiter l'intérieur du pays. Nous partîmes dans la matinée du 16 Avril. Une douzaine de mules, pour lesquelles nous avions traité à Gargaliano, étant venues charger nos tentes, nos provisions et tout le bagage qui nous pouvait être nécessaire pour faire le plus fructueusement et le plus commodément possible de la science en plein champ, nous prîmes d'abord la route de Koubeh par Nizi, et repassâmes par les endroits que nous avions récemment visités jusques au confluent du Paléolaka dans le vallon du Navarinitza, en traversant cette fois du sud au nord le bassin fermé de Kinigou, où nous jetâmes sur notre droite un dernier coup d'œil vers la ruine dont la vue se trouve en vignette à la fin du présent chapitre.

Tenant toujours la grande route, et gravissant pour sortir du vallon de Navarinitza, nous trouvions le terrain de plus en plus sillonné, les eaux pluviales exerçant une action puissante sur les Grès verts et

les Schistes argileux, qui alternent sur les moindres coteaux. Le Calcaire grossier pénétré de fossiles, dont on trouve aussi de puissantes assises, a été percé par le courant du fluviole lequel forme dans le rideau de l'escarpement que nous laissions à gauche, une embrasure ou porte, par où il se précipite, quand les pluies le grossissent, en cascade souvent très-considérable, mais dont quelques filets liquides étaient tout ce qui en restait alors. Par cette embrasure nous aperçûmes en échappée un peu de la baie de Navarin, de Sphactérie et de la mer par-dessus cette île. A mesure que nous nous élevions sur les montagnes d'un bleu grisâtre, où la végétation était disséminée, et qui se ravinaient de plus en plus, nous discernions un grand nombre de points qui nous étaient connus; et c'est ici que nous prîmes pour la première fois un bel insecte du genre Bupreste[1], que nous crûmes d'abord être fort rare, mais que par la suite et durant l'été nous avons trouvé en abondance le long des touffes de Gramens desséchés. Employant beaucoup de temps à chasser, à examiner et casser des roches, à herboriser et à faire des croquis topographiques, nous cheminions fort lentement; aussi ne fûmes-nous rendus à la prise d'eau de Koubeh qu'assez tard. Le camp fut dressé tout près, et nous y demeurâmes pendant la journée du 17, qui fut consacrée à des recherches d'histoire naturelle. M. Virlet gravit sur le petit Saint-Hélie; MM. Brullé et Baccuet battirent la campagne; je pris une vue du groupe de montagnes qui nous restaient au sud-ouest, et que nous avions traversées dans la journée du 10. Cette vue (1.re série, pl. XII) donnera une idée de l'aspect général de la végétation, du plateau et de la fontaine où nous nous sommes déjà arrêtés (p. 195). La nuit fut orageuse; il plut un peu, ce qui rendit à la verdure un aspect de fraîcheur qu'elle commençait à perdre, surtout dans les régions inférieures, et qui nous réjouit lorsqu'il fallut se remettre en route le 18 de grand matin. La température était fraîche, quelques nuages erraient sur nos têtes; ce furent, jusqu'aux premières pluies de Septembre, où nous commençâmes à en revoir, les derniers que nous aperçûmes en Morée, si ce n'est durant un orage subit par lequel nous fûmes surpris et mouillés en arrivant à Tripolitza dans le mois de Juin. Nous avons constamment

1. *Buprestis onopordinis*, t. III, 1.re part., p. 136, n.° 184.

joui, même sur les cimes du Taygète, d'un ciel parfaitement serein, dégagé de toutes vapeurs, d'un bleu transparent, brillant d'une lumière blanchâtre ou tirant sur l'azur foncé, selon l'heure où nous y promenions nos regards; aussi nous sommes-nous bien gardés de remplir le ciel de nos paysages avec des masses brumeuses, ressemblant à des balles de coton, dont tous les voyages en Grèce sont si singulièrement barbouillés; on dirait qu'on a voulu représenter dans les gravures qui en enrichissent plusieurs, des sites pris dans les régions circumpolaires; si la végétation de Palmiers souvent imaginaires, ou de bois d'Oliviers avec des tronçons de colonnes et autres vénérables débris helléniques n'indiquaient, outre le nom de lieu gravé au bas de la planche, qu'il s'agit d'un point du radieux Péloponnèse, on s'y croirait parfois au Cap-Nord, au Spitzberg, ou bien au Groenland. C'est un grand défaut de vérité qui dépayse l'œil et qu'il faut laisser aux faiseurs d'*Album*, dans lesquels on recherche l'effet et non l'exactitude; mais dans les ouvrages sérieux, où l'on s'émerveille à chaque page sur la limpidité de l'atmosphère et sur la pompe du jour; où l'on parle sans cesse de soleil resplendissant, dardant ses rayons les plus vifs sur une végétation qu'il dévore, et sur des rochers qu'il embrase, n'est-il pas ridicule de mettre en regard des planches obscurcies par des bouffées de nébulosités liserées de blanc et projetant de fantastiques ombres?

En nous tenant toute la matinée dans la région supérieure du plateau de Koubeh, nous nous élevâmes d'abord vers les pentes du Manglava, puis, cheminant sur l'après-midi vers l'ouest, nous traversâmes, non loin de leur origine, près d'une douzaine de torrens qui tombent dans la baie de Navarin ou dans le Roumano. Nous rencontrions des sites enchanteurs, de jolies prairies, des endroits autrefois parfaitement cultivés, et des hameaux déserts. Il nous fallait traverser des gorges plus ou moins encaissées, que séparaient des hauteurs couronnées par des plateaux. Nous trouvâmes d'abondantes fontaines emprisonnées dans de mesquins massifs de pierre, et des étendues bien boisées où l'on se fût cru au cœur de forêts alpines, tant les arbres y étaient anciens et robustes. Plusieurs des vieux chênes y étaient chargés de masses arrondies d'un feuillage d'apparence étrangère, et dont la teinte d'un vert tendre con-

trastait avec l'obscure épaisseur de la verdure ordinaire; j'y reconnus de loin le Loranthe d'Europe (n.° 488), arbuste parasite fort rare dans les herbiers, que jusqu'alors je n'avais jamais eu occasion d'examiner vivant, et appartenant à un genre fort nombreux en espèces équinoxiales, dont il est le seul représentant sur la zone tempérée. Il croît à la manière du Guy, et comme il est une rareté au-dessus du 42.e degré de latitude nord, il se pourrait que ce fût lui qu'on eût regardé comme emblématique et sacré dans le culte des Druides; car il est douteux que ces prêtres trouvassent le véritable Guy (*Viscum album*, L.) sur des arbres où personne aujourd'hui ne le rencontre plus. Le Loranthe aura donc disparu de nos climats avec les forêts séculaires où la superstition le venait cueillir.

Après avoir traversé successivement les deux torrens dont la réunion à Koukoumara forme la première cascade de la Djalova, nous remontâmes le bord de celui du nord, jusque dans les environs de plusieurs maisons, qu'on nous dit être Sounzi. Il y avait dans tout le canton des vergers et des prés ravissans de fraîcheur, quelques-uns étaient tant soit peu marécageux; et en traversant l'un d'eux, au bord duquel était une jolie fontaine, nous faillîmes perdre deux mules, qui s'étaient embourbées jusqu'au poitrail. Ayant abandonné tout chemin tracé, nous passâmes près des deux Krommidy, dont les terres étaient fort bien cultivées, et où nous vîmes beaucoup de jolis arbres fruitiers; à une heure de marche, à peu près, nous nous trouvâmes sur un plateau couvert de grands arbres, et dans un espace herbeux, où les gens de notre suite s'arrêtèrent en se signant pour prier; j'aperçus alors les ruines d'une petite chapelle, autour de laquelle étaient amoncelés des ossemens humains, que les Chacals paraissaient avoir arrachés des fosses où ils furent confusément inhumés. Ce fut en ce lieu qu'environ quatre ans auparavant les Grecs éprouvèrent un grand échec et perdirent le valeureux papa Fletche Dikes, l'un de leurs plus braves chefs.

Il était présumable qu'après la chute de Navarin, Ibrahim, maître des côtes de Messénie, ne tarderait point à s'enfoncer dans le pays pour le dévaster; en effet, dès le 8 Juillet 1825 il se mit en mouvement et prit la route que nous venions de tenir; pour éviter la forêt de Koubeh,

qu'il savait être garnie d'un corps considérable de Maniotes, commandés par Atanasouli Komodoraki; le général égyptien voulut gagner le riche bassin du Pamisus par un chemin qui, passant au nord du Manglava, débouche au village de Milioti. Papa Fletche Dikes occupait ce lieu; brûlant d'en venir aux mains, il n'y laissa qu'un poste, et se porta avec une troupe de 1500 Messéniens et Arcadiens au-devant de l'ennemi; les deux avant-gardes s'étant rencontrées à la pointe du jour près de Krommidy, par où la gauche de Fletche s'était liée à la droite d'Atanasouli, le combat s'engagea avec la plus grande vigueur de part et d'autre. Les Grecs, malgré leur petit nombre, résistaient avec avantage aux Égyptiens, qui, vers midi, avaient déjà perdu près de 800 hommes; quand Ibrahim s'aperçut que le chef des Maniotes s'était retiré, il ne perdit pas un instant pour tourner les Hellènes et les attaqua par derrière vers cinq heures du soir. Ceux-ci se défendirent en désespérés à l'arme blanche et corps à corps; le nombre l'emportant, deux Grecs, qui se cachèrent entre les morts, parvinrent seuls à se sauver vers la tombée de la nuit, et furent rendre compte du désastre à Mavromichalis, qui occupait Calamata pour garder l'entrée du Magne. Papa Fletche, retiré dans la chapelle, s'y défendit le sabre à la main, si vaillamment, en recommandant son ame à Dieu, que le pacha, étonné de sa bravoure, lui fit offrir la vie, s'il voulait se rendre. « Qui sait se « révolter contre la tyrannie, sait aussi mourir! » répondit le héros, en tombant sous le fer de trois Arabes qu'il venait de blesser. Marchant, sans perdre un instant après la victoire, que lui avait évidemment livrée Atanasouli, Ibrahim surprit avant l'aube le reste des troupes que Fletche avait laissé à Milioti; il en poursuivit les débris jusqu'au village de Pédémenan, au revers des montagnes, et se dirigeant, après y avoir tout détruit, sur Arcadia, il y arriva encore de grand matin. Les hommes avaient pris la fuite, laissant dans leurs maisons environ 250 enfans et vieillards, dont ils croyaient que la faiblesse serait la sauve-garde; tous furent brûlés dans les maisons, où le feu fut mis incontinent.

A quelque distance du lieu où tant de braves périrent autour de leur généreux chef, on nous montra à droite sur le bord de la route, qui en cet endroit n'était guère qu'un sentier, un creux léger, où l'on assure

que, lors de l'échauffourée d'Orloff en 1770 (p. 123), un officier russe, fait prisonnier par les Turcs, se prosterna quand on lui coupa le cou; « depuis ce temps, nous dirent nos guides, ce trou qui vous paraît bien « peu de chose, où il n'y a, comme vous voyez, place que pour deux « genoux, s'est miraculeusement conservé; ni le temps, ni les pluies « n'ont pu l'effacer; tout le monde le connaît et fait le signe de la croix « en passant. La tête tomba ici. Des fidèles l'avaient pieusement inhumée « dans cette même chapelle, contre laquelle vous venez de voir les osse- « mens de nos frères. »

Nous laissâmes le Manglava sur la droite; entre cette montagne et l'extrémité méridionale de la chaîne Gérénienne est un plateau ou large col couvert d'arbres, parmi lesquels les Poiriers sauvages se faisaient remarquer par leur blanche floraison, et d'où naissent les divers affluens du Roumano et de l'étang d'Osman-Aga, que nous avions dernièrement traversés vers leur embouchure. Ce sont des torrens profondément encaissés, remplis de futaies, interceptant des plateaux buissonneux ou boisés, sur l'un desquels nous coupâmes l'une des routes qu'on nous dit aller du Vieux-Navarin et des bords de sa baie à Androussa. Peu après nous descendîmes dans l'encaissement du Roumano, à une bonne lieue au-dessous de Skarmina, village de 28 familles, où l'on nous dit que le vallon s'élargissait un peu et offrait d'assez belles cultures. Le fleuve vient du nord; il naît des racines orientales de l'Hagia-Varvara dans un petit bassin environné de rochers et de pentes brusques, qui paraît avoir été un ancien lac, dont les eaux s'échappent maintenant par une cassure fort étroite. Le Roumano tourne brusquement à l'ouest vers l'endroit où nous y descendîmes; une chapelle était pratiquée contre sa paroi de gauche, moitié creusée dans le rempart de l'escarpement, moitié suspendue sur des précipices; la plus grande partie de sa toiture se composait d'assises de Poudingue qui s'avançaient en corniche; les puissantes racines et le feuillage épais d'un arbre séculaire en couvraient le reste. L'autre côté du fleuve, dont il nous fallut remonter diagonalement l'escarpement, était très-ombragé et fort boueux, des suintemens d'eau s'y faisant jour en une multitude d'endroits; la botanique s'y montrait d'une grande richesse. Pour arriver à Ligoudista, nous dûmes

parcourir un sol profondément raviné, couvert d'arbres séculaires ou de bocages d'Arbousiers et de grands Lentisques, coupé de vallons herbeux, de cols et de brisures; quoique peu éloignés des bords de la mer, nous y étions dans un pays de montagnes varié où le Calcaire moréotique s'élevait en murs, surmontés de grandes masses anguleuses et entassées de Poudingue, lesquelles saillaient parfois d'une manière très-pittoresque à travers d'obscures touffes de feuillage. Au pied de l'une des plus brusques coupures que présentent de ce côté les monts Géréniens, et cependant sur un plateau environné de jolis vallons au fond desquels sont de verdoyantes prairies et des plantations de Mûriers, nous trouvâmes Ligoudista, grand village divisé en plusieurs hameaux, où presque tous les habitans étaient rentrés : avec Tchiphliki, Khorès et Kavaléria qui en dépendent, ce beau lieu ne comptait pas moins de 153 familles. Nous n'avions vu nulle part une aussi grande quantité de si beaux oliviers; les environs en étaient entièrement couverts. Les Arabes avaient sans doute trouvé qu'il eût été trop pénible d'abattre tant de gros troncs, et la prospérité du canton n'aura été qu'interrompue par une invasion dont la région inférieure a souffert peut-être pour plus d'un demi-siècle. Le pays de Kambos commence à partir d'ici, et le chemin qui s'y prolonge vers Arcadia par Khristiano (p. 169), conserve en plusieurs endroits des traces d'un ancien pavé vénitien. En quittant notre halte, qui eut lieu sur une place où coulait une belle fontaine et que formaient quelques boutiques, ce chemin, en assez bon état, descendait dans l'un de ces vallons étroits et profonds, dont le canton est sillonné; on l'appelle Agorélitza, d'un village voisin peuplé de vingt-huit familles. On y trouve un pont solide en pierres et d'une seule arche. Les ruines d'un grand moulin étaient auprès, et l'eau très-pure qui l'avait alimenté coulait abondamment sur un lit de rochers : elle allait à deux lieues environ dans le sud tomber au Roumano, vis-à-vis l'un de ces torrens dont nous avions traversé plus haut le lit dans la matinée. Le triple encaissement qui résulte des deux confluens opposés avec le cours principal, au pied de Pisaski, est, dit-on, un lieu assez curieux à voir, mais jusqu'où nous ne fûmes point lorsque peu de jours auparavant nous remontâmes le fleuve; ayant gravi sur le

plateau par une pente longue et assez rapide, la nuit nous surprit à Pyrgo, et nous y dressâmes nos tentes. Ce village, habité par vingt-huit familles, tire son nom d'une puissante tour dont nous cherchâmes en vain les restes, et qu'on nous assura avoir été entièrement détruite au commencement du siècle par un tremblement de terre. Les environs étaient fort bien cultivés; les Mûriers, les Noyers, les Oliviers y abondaient, et ce lieu ne paraîssait guère avoir plus souffert de l'invasion des Arabes que Ligoudista.

Le dimanche matin, au moment de lever le camp, nos gens remarquèrent qu'il n'y avait plus de paysans dans les maisons où, étant entré pour en savoir la cause, j'appris d'une vieille femme, demeurée avec quelques enfans en bas âge sous un hangar, que le reste de la population était partie avant le jour pour aller entendre la messe à Gargaliano, où se célébrait une fête au sujet de l'élection d'un député pour l'assemblée nationale. Nous étant mis en route vers l'ouest, nous vîmes au hameau de Phloka l'origine de ce Brisoméro ou vallon de Mouzousta, dans lequel nous avions trouvé pour la première fois des ombrages et de la fraîcheur en Morée (p. 165): des dépressions circonscrites formaient la surface du plateau où nous cheminions; nous ne tardâmes point à nous retrouver dans celle au nord de laquelle est situé Gargaliano, et nous repassâmes contre ce qui restait de la chapelle de Saint-Nicolas. Il y avait un grand concours de gens; averti de notre venue par les habitans de Pyrgo, le petit tragode, qui avait égayé de ses chants notre souper du 7, était accouru vers nous à quelque distance du bourg; il tenait beaucoup à nous montrer un petit espace de terrain qu'il avait ensemencé avec de la graine de coton, payée avec nos aumônes. Il espérait, nous dit-il, « avec la bénédiction de la Panagie et de S. Dimitri, en retirer bientôt une récolte qui décuplerait son avoir. » Ce trait peint les paysans grecs de tout âge; sobres, économes et laborieux, quand ils sont sûrs de ne pas travailler pour un primat ou un Turc avide, ces braves gens, quoi qu'on en ait pu dire, se montrent reconnaissans du moindre bien qu'on leur fait; avec une éducation raisonnable et quelque sécurité ils deviendraient promptement les meilleurs campagnards de l'univers.

Nous fûmes reçus par la multitude comme si nous eussions été des compatriotes qu'on revoyait avec plaisir. Des ménétriers qui nous aperçurent vinrent en gambadant racler gaîment leurs violons, en précédant par les rues les sapeurs, qui formaient notre tête de colonne. Ils ne cessèrent de faire entendre leur exécrable musique pendant tout le temps que dura notre halte. Les femmes de nos muletiers vinrent nous offrir des fleurs, et le docteur Panaget alla visiter des malades, pour lesquels on était venu me demander des secours et des médicamens; nous voyant recueillir des plantes, on imaginait que nous étions tous de grands médecins, et que nous devions avoir des remèdes pour chaque mal. Ma provision de quinine s'en ressentit notablement.

Lorsque nous nous remîmes en route pour Philiatra; les violons ne cessèrent de nous précéder, et ne nous quittèrent qu'à l'endroit où, descendus sur la plaine inférieure, se trouvent une fontaine et un petit pont mentionnés par Gell. C'est en sortant de Gargaliano dans cette direction que le bourg se présente sous le plus charmant aspect, et que sa colline septentrionale avec la multitude de Cyprès pointus qui la couvrent, embellit singulièrement le paysage. L'ancien pavé était entièrement culbuté et le chemin détestable. En certains endroits, où le banc calcaire y était à nu, le pas des mules avait creusé des empreintes très-prononcées et plusieurs traces, exactement de la forme du sabot des bêtes de charge, ayant plusieurs pouces de profondeur; nos animaux ne manquaient pas d'y emboîter, avec les plus grandes précautions, leurs pieds, qui souvent y disparaissaient entièrement, au point de nous donner de l'inquiétude sur la manière dont ils les en pourraient retirer. La durée de plusieurs siècles a certainement été nécessaire pour creuser ces marques qu'on pourrait appeler des monumens de l'instinct et de l'habitude.

Nous laissâmes à gauche le chemin assez droit qui conduit à Prodano à travers des Oliviers, et voyageâmes sur le plat pays à peu de distance du mur de rochers dont le haut correspond au sol du plateau de Kambos; sa base est percée de grottes peu profondes, d'où l'on retire du salpêtre, ce qui mérita à l'une des moins mesquines, et dans laquelle nous jetâmes un coup d'œil, le nom de *Baroutiśpilia* (caverne de la

poudre). Nous laissâmes bientôt sur la droite une petite chapelle et à gauche une butte arrondie, couverte de Chênes verts ou autres arbres, qu'on nous dit s'appeler Kutchuvéri. Il nous fallut ensuite traverser un ravin qui, naissant à droite de la racine des monts, et traversant le plateau supérieur, forme dans son rempart une vaste embrasure, où semblait, par je ne sais quel effet d'optique, exister à mi-hauteur un grand pont naturel. Ce lieu était appelé Kokina. Virlet se détacha pour l'aller reconnaître et pour visiter les flancs de la chaîne, où il gravit, et dont il ne revint que le lendemain; en nous rejoignant à Arcadia, il rapporta l'énorme Crapaud[1] que j'ai fait représenter dans la Planche XV de notre troisième série.

A un quart de lieue, nous nous désaltérâmes dans une fontaine dont l'eau était aussi pure qu'abondante, et sur les murs de laquelle croissait de l'Adianthe. La route, à partir de ce point, descend dans le vallon du Longobardo, dont le fond uni et assez large est encaissé à droite et à gauche; ce vallon forme aussi dans le rempart de Kambos une coupure imposante. Avant de traverser le fluviole sur le petit pont de pierre qu'on y construisit, nous nous écartâmes jusque sur le bord de la mer, qui en était à un bon quart de lieue, pour reconnaître les ruines d'Ordina, dont il est fait mention sur plusieurs cartes récentes. Nous n'y vîmes que des moellons épars, et aucun autre indice qu'il y ait jamais eu de ville en cet endroit; sur la montée du nord était une fontaine absolument pareille à celle de la descente opposée, et située à la même hauteur. A partir du faîte de l'escarpement les arbres cessent, la plaine n'est plus couverte que de buissons d'Alaternes, de Cistes ou de Genêts, aux pieds desquels des Trèfles et autres herbes, que n'avait point encore desséchés l'ardeur du soleil, forment de véritables pâturages, dans lesquels nous fûmes surpris de ne pas rencontrer de troupeaux. Nous étions tentés de nous demander si les *plagiaires* de M. de Pouqueville y étaient encore la terreur des bergers. Un dernier ravin encaissé se trouve avant d'arriver à Philiatra, avec une fontaine et des suintemens d'eau bouillonnant à travers le sable. A partir de ce lieu la plaine toujours large, et dont le sol est rougeâtre et léger, est de plus en plus fertile

1. *Bufo palmarum*, Cuvier, Règne anim., t. II, 1.re partie, p. 111, 2.e édition.

et cultivée. Il contient des veines d'Argile colorée, avec laquelle on fait des briques grossières; des fossés, des murs en terre et des haies vives très-bien tenues, environnent des cultures soignées, qui, se multipliant sans qu'il reste un pouce de terrain perdu, annoncent l'approche d'un lieu qu'habite une population laborieuse; des arbres fruitiers de diverses espèces, de beaux Poiriers et des Figuiers surtout, avec de magnifiques Oliviers, finissent par former une riche forêt partout où ne s'étendent point des vignobles entièrement composés de plant de Corinthe. Le raisin que produit ce plant, faisait autrefois la principale richesse des côtes méridionales du golfe de Lépante, et Patras était l'entrepôt où l'Europe en venait chercher les grains sans pepins soigneusement séchés; depuis quelque temps la ville qui lui donna son nom en avait perdu le monopole; parce que vers le commencement du siècle on s'est avisé d'en cultiver sur les rives occidentales de la Morée, où ce genre de plantation réussit au-delà de toute espérance.

Quand nous entrâmes sur le soir à Philiatra, où Brullé, en poursuivant des insectes, était arrivé bien avant nous, les habitans se livraient à la joie et dansaient en bandes par les chemins qui en forment les rues. Ils célébraient les approches de leurs Pâques, en fêtant plus bruyamment que de coutume un dimanche où il leur était permis de manger des œufs, parce qu'il était le dernier de leur plus rigoureux carême, où jusqu'à ce genre de mets leur est interdit. Ils nous firent bon accueil, et nous vinrent encore étourdir de leurs aigres violons sur la place herbeuse où les sapeurs établirent le camp. Trois papas et le démogéronte, homme assez instruit, étaient venus à notre rencontre; nous les retînmes à souper, et ils nous donnèrent des renseignemens sur les productions et la richesse du pays. Leur bourg se composait d'assez jolies maisons isolées, perdues, pour ainsi dire, à travers l'épaisse verdure des Aubépines, des arbres fruitiers et des Cyprès; mais où nous n'avons pas vu cette quantité d'Orangers et de Citronniers parfumés dont il est parlé dans un voyage de la Grèce; en général, ces deux derniers arbres sont rares en Morée; ce n'est guère qu'à Magoula, entre Mistra et Sparte, qu'on en cultive en assez grand nombre. Les oranges qu'on servait sur les tables du quartier-général et ceux qu'on vendait dans les cafés de Navarin, venaient de Malte.

On compta 310 familles à Philiatra, et même jusqu'à 2000 habitans, selon le démogéronte, avant la guerre de l'Indépendance; il n'en restait que la moitié à peu près, et tous paraissaient jouir d'une sorte d'aisance; du moins ne fûmes-nous point importunés par des mendians.

Philiatra n'est pas marqué dans la plupart des vieilles cartes de Morée; chez Merçator, et ceux qui l'ont si long-temps copié, c'est un Lépréum ou Lépréo qui paraît en occuper la place. La détestable mappe de Défer, en 1705, l'indique pour la première fois, en écrivant *Philitra*. Un bourg si populeux et assis dans un lieu si fertile, ne peut cependant être que fort ancien; et, quoiqu'il n'en soit pas question dans la chronique de Morée, il dut être nécessairement quelque riche fief. On est tenté, lorsqu'on l'a visité, d'y reconnaître l'agréable Arène d'Homère[1], qui florissait sous les lois de Nestor. Sur ce que le nom d'Arène est étroitement joint, par le prince des poètes, à celui de Pylos dans le dénombrement de la flotte grecque, Danville a pensé que les deux villes n'en formaient qu'une; et nous lisons dans sa carte de 1772, *Pylos vel Erena;* opinion adoptée par Gosselin[2], qui paraît, d'après Xilander, regarder Arène et Éréné comme une seule et même chose; ce que Strabon ne croyait point. « A la suite de Cyparisséis, dit ce dernier[3], « en longeant la côte vers Pylos de Messénie et le Coryphasium, on « trouve Éréné, que quelques-uns ont cru mal à propos avoir été autre- « fois appelée Arène. » Pausanias[4] ne fait aucune distinction entre ces deux endroits; mais, en disant qu'aucun Messénien ou Éléen n'a pu lui apprendre positivement où étaient les ruines de la ville d'Homère, il incline, comme Strabon, à les chercher dans Samicum au-delà de l'Alphée. Quoi qu'il en puisse être, qu'Éréné ou Éréna réponde ou non à l'agréable Arène d'Homère, la position de celle-ci est pour nous celle de Philiatra, qui représente conséquemment une ville fondée, dès la plus haute antiquité, par Apharéus. Ce prince lui donna le nom de sa femme, fille d'Æbalus, en même temps sa sœur utérine. C'est là qu'il reçut Nélée, son cousin, auquel il céda le rivage où l'on avait déjà bâti plusieurs autres villes jusqu'à Pylos.

1. Iliade, l. II, v. 592. — 2. Édition de Strabon, où l'on voit en marge, t. III, p. 166 « Arène mentionnée comme répondant au Vieux-Navarin. » — 3. *Lib.* VIII, *cap.* 3, S. 22. — 4. *Lib.* IV, *cap.* 2.

Nous continuâmes à voyager dans la matinée du 20, à travers des vergers et des bois d'Oliviers, toujours entremêlés de plantations en raisin de Corinthe. Dès qu'on a passé sur un petit pont en pierres le ravin appelé, dans Gell, Philiatra-Néro, la plaine se rétrécit de plus en plus, et l'escarpement, dont on longeait la base depuis Gargaliano, s'efface dans les pentes inférieures de la partie septentrionale des monts Géréniens, qui se rapprochent de la côte. Un piton, qu'on a sur la droite au sud du Psykhro, conserve le nom de Gérénios. Le sol toujours rougeâtre devient plus sablonneux, et enfin tout-à-fait aride après les ravins de Belalclava, où il n'y avait plus d'eau; ce n'est qu'aux deux tiers du chemin avant d'arriver à Arcadia, et à partir du torrent d'Arméni, que les Oliviers recommencent. On trouve en ce lieu les restes d'une chapelle; puis, après s'être un peu élevé sur une pente adoucie, les ruines d'une assez belle habitation, arrosée par un courant d'eau pure, et dont l'enclos était rempli d'arbres de toute espèce. Nous commençâmes d'ici à distinguer en détail Arcadia et son château, que depuis le matin nous avions toujours eu devant les yeux, comme une carrière de pierres blanchâtres creusée sur des pentes dépouillées et rapides. Lorsque nous en fûmes plus près, et sur le point d'y entrer par le côté du nord, Baccuet en prit une vue. (Pl. XIII, 1.re série.)

Arcadia est le chef-lieu d'une éparchie des plus considérable; où vivaient autrefois un assez grand nombre de familles musulmanes; celles-ci ayant disparu dès le commencement de la dernière révolution, et la plupart des grecques ayant été exterminées en partie durant la guerre qui s'ensuivit, il n'y avait plus guère de cinq à six cents personnes quand nous y arrivâmes; les maisons étaient entièrement abattues; mais il rentrait chaque jour quelques fugitifs, et tout annonçait que bientôt Arcadia serait aussi peuplée qu'elle l'avait jamais été. Les rues y sont irrégulières, étroites, sinueuses, et l'on y grimpe comme par des chemins de chèvres. L'église de la Trinité, bâtie dans le haut, est assez belle; deux évêques y avaient officié peu de jours auparavant en l'honneur de M. Capo d'Istria, qui, à son départ de Modon, avait continué sa tournée par la Messénie maritime et l'Élide. On y voyait encore, ainsi que sur toute la route, des arcs de triomphe en feuillage et des guirlandes

fanées; c'était à peu près tout ce qui témoignait du passage de M. le président, que le sous-préfet nous dit avoir été reçu avec enthousiasme par la population entière du canton.

La pointe du contrefort de Psykhro, sur l'extrémité de laquelle est bâtie la ville, se relève comme pour dominer celle-ci; et dès la plus haute antiquité on dut profiter de la coupure à pic des rocs dont elle est formée, pour y construire une acropole, où je me hâtai de monter. J'y reconnus d'abord du côté du Sud des substructions primitives, reposant sur la roche vive; elles étaient composées d'assises d'un Calcaire grossier jaunâtre, qui n'est pas celui des environs, taillé en grosses pierres de trois à quatre pieds de long, sur deux environ de hauteur. La Section d'architecture en a dessiné de polygonales (pl. 49, fig. II), qui se trouvent d'un autre côté. Ailleurs sont d'autres constructions en pierres moins considérables tirées des environs, et qui ressemblent à celles des remparts que nous verrons bientôt à Messène; deux grands contreforts et une petite porte encastrée dans un mur méridional moderne avec sa partie supérieure en encorbellement, remontent évidemment à la même époque, et présentent surtout un caractère grec qui disparaît parmi des constructions d'une époque postérieure. Ses remparts firent d'Arcadia, dès avant le treizième siècle, une place importante, que Buchon mentionne entre les douze principales de Morée, vers 1205[1]. La citadelle fut excellente pour ce temps-là; élevée sur des escarpemens dont les septentrionaux sont inaccessibles, elle était étroite et alongée; ses murs, très-solides et munis de bonnes tours, sont crénelés au-dessus d'une banquette par laquelle on peut intérieurement en faire le tour à mi-hauteur. Du côté qui regarde la montagne, dont une large coupure naturelle les sépare, ils se terminent par une batterie voûtée, où des embrasures pour des canons sont fort bien conservées. Une tour carrée, plus forte que toutes les autres, en occupe le milieu, et la plate-forme de celle-ci atteint à 164 mètres au-dessus du niveau de la mer. La chapelle est de l'autre côté de la porte intérieure, qui était fort bien défendue et d'un difficile abord; on y montait par une étroite rampe couverte de bonnes murailles, percée de meurtrières du côté de la ville,

1. Chronique, p. 3, à la note.

où se voit la première entrée qui est de style vénitien. De très-grandes citernes en fort bon état et encore remplies d'eau existent dans la première cour et dans plusieurs autres parties de la forteresse, du haut de laquelle on jouit d'une vue immense, qui s'étend du Nord au Sud sur un grand développement de côtes. L'enfoncement, appelé golfe d'Arcadia ou de Cyparissia, s'y montre comme un arc ouvert. Pline[1] et Pomponius Mela[2], mentionnent ce golfe; mais Strabon l'omet dans son énumération des golfes du Péloponnèse.

Il est à peine fait mention d'Arcadia dans l'histoire, et l'on ne voit pas d'où lui put venir le nom d'une province avec laquelle jamais ce lieu ne dut avoir guère de rapports; elle est nommée Cyparisséis ou Cyparissias chez les anciens. Pausanias non plus que Strabon ne nous apprennent rien de ce qui la concerne; il paraît qu'au temps de ce dernier elle était déserte[3]. Il n'en est plus question nulle part jusqu'à l'époque où des seigneurs français vinrent enlever le Péloponnèse, alors généralement désigné sous le nom d'Achaïe, à l'empire d'Orient. On lit dans la chronique de Romanie et de Morée[4]: « Que le Champenois (Guillaume de « Champlitte) ayant pris d'assaut Ponticos, et y ayant laissé une bonne « garnison, mit ses bâtimens en mouvement; et que, tandis qu'ils « gagnaient la haute mer, les troupes de terre se dirigèrent sur Arca- « dia, où elles devaient rejoindre la flottille et se reposer quelques ins- « tans. Arrivés devant la ville, ils étaient bien décidés à ne l'attaquer « que lorsque la flottille serait proche, et qu'on pourrait prendre en « même temps le château qui est du côté de la mer et domine le port; « mais quelques troupes d'infanterie, ayant engagé le combat sans « ordre, pénétrèrent dans les faubourgs et tuèrent à coups de sabre « ceux qu'ils surprirent, et le reste se sauva dans le château. Après ce « conflit, les Francs se mirent en marche du côté de Modon. »

Il n'existe plus de port à Arcadia; le château est assez loin du golfe, et la flottille de Champlitte n'eût rien pu contre lui. Ou la côte s'est

1. *Lib.* IV, *cap.* 5. — 2. *Lib.* II, *cap.* 3, §. 125.

3. « Cyparisséis appartient à l'ancienne Messénie, au-delà de la Néda (en venant de Triphilie), mais elle est déserte ainsi que Macistus. Il existe aussi dans la Messénie une ville nommée Cyparissia; toutes deux portent aujourd'hui le même nom. » Strabon, l. VIII, c. 3, §. 22.

4. Livre II, p. 127.

défigurée en cet endroit, où le récit du chroniqueur est inexact; quoi qu'il en soit, après avoir conquis Modon, le Champenois revint sur Arcadia: « Ayant paru devant la ville vers midi, il déploya ses tentes « dans la plaine, et somma les Grecs de se rendre aussitôt. Ceux-ci « s'y refusèrent, attendu que le château est situé sur un rocher d'un « difficile accès, et qu'il est protégé par une tour très-forte, bâtie du « temps des Hellènes. Ils étaient bien approvisionnés et espéraient ne « pas être obligés de se rendre. Le jour entier se passa ainsi; mais à la « pointe du jour suivant, le Champenois ordonna de dresser les trébu- « chets; de l'autre côté les arbalétriers attaquèrent avec vigueur; les « Arcadiotes, en voyant cette attaque formidable, élevèrent une croix « haute en demandant qu'on les reçût à capitulation. Le maréchal mes- « sire Geoffroi fit aussitôt cesser les hostilités. Les Arcadiotes deman- « dèrent à conserver leurs franchises et leurs propriétés; on le leur pro- « mit par serment, et la place fut livrée.[1] » Comme le château venait de se rendre, Guillaume de Champlitte apprit la mort de son frère aîné, le comte de Champagne, et se détermina à retourner en France. Avant son départ, il distribua le pays à ses guerriers, comme Guillaume le Conquérant l'a fait en Angleterre. Ses principaux officiers eurent des fiefs, dont la valeur et le rang étaient proportionnés aux emplois qu'ils avaient occupés dans l'armée, ainsi qu'à leurs services; sans qu'il soit parlé de ce qui fut laissé ou donné aux habitans du pays, dont cependant plusieurs paraissent avoir été des seigneurs ou des personnages puissans. Le maréchal, qui n'avait rien réclamé d'une conquête où il s'était pourtant si distingué, procéda, avec deux prélats, deux barons et cinq autres chefs, au partage des terres; alors le Champenois, admirant le désintéressement de son compagnon de gloire et principal conseiller, lui donna un anneau d'or, et l'investit de la mense de Calamata et d'Arcadia, en lui disant:

« Messire Geoffroi, dores et en avant vous êtes mon homme lige; « maintenant vous tenez vos terres sous ma suzeraineté; votre devoir « est de m'être soumis en toutes choses. Je vous confierai de mon côté « toutes mes affaires; et, puisque je dois passer en France, je vous prie,

1. Chronique de Morée, p. 131.

« je vous ordonne même, de recevoir de moi, et de tenir par affection « pour moi, tous les pays que j'ai conquis dans la Morée, sous la con- « dition qu'ils me resteront en sûreté, et que vous en serez le Bail.... « Messire Geoffroi, en homme plein de sagesse, continue le chroniqueur[1], « s'inclina respectueusement devant le Champenois, lui fit mille remer- « ciemens de l'honneur qu'il lui faisait, des éloges qu'il lui donnait, « des dons précieux dont il le comblait, et accepta le Baillat avec la sou- « veraineté du pays, ainsi que le Champenois l'en priait. » On a vu dans notre Introduction, comment messire Geoffroi s'arrangea plus tard pour demeurer en possession définitive de ce qu'il semblait n'avoir accepté provisoirement que par complaisance. La seigneurie d'Arcadia passa dans la suite au sire Anceau de Toucy, maréchal de Romanie, l'un des chevaliers français qui s'était signalé dans la guerre; elle appartint plus tard à messire Vilain d'Aunoy, dont le chroniqueur dit, que la fille Agnès épousa messire Étienne Lenoir; il ne resta de celui-ci pour héritier qu'un seul enfant, du nom d'Érard, qui prenait le titre de seigneur d'Arcadia, « et de l'administration duquel se sont bien trouvés « les orphelins. Grâce à lui, les veuves ont amélioré leur situation, et « les pauvres et indigens ont été arrachés à la misère; souvenez-vous « de lui dans vos oraisons, et priez Dieu pour lui, car c'était un bon « prince. » Il n'est plus question d'Arcadia après Érard, et Coronelli n'en dit pas un mot. On a vu comment Ibrahim avait traité de nos jours cette malheureuse ville.

Après avoir bien examiné le château, nous descendîmes à la base du contrefort qu'il domine, afin d'y rechercher les restes des anciens temps, que le sous-préfet nous assurait y exister. En sortant de la ville par le chemin qui conduit à la plaine, on trouve d'abord un assez grand nombre de tombeaux turcs, qui forment une sorte de nécropole autour d'une mosquée abattue; ils avaient été ouverts et renversés. Des jardins, dont beaucoup étaient enclos de haies, succédaient aux ruines de la cité des morts; entre ces plantations nous trouvâmes effectivement des traces d'antiquité grecque qui mériteraient qu'on les étudiât. Des fouilles, si nous eussions eu le temps d'en commander, nous y

1. Page 137.

eussent certainement donné des résultats intéressans : on nous fit d'abord remarquer une fontaine abondante, avec un bassin qu'ombrageait une masse serrée de Cannevères (*Arundo Donax*, n.° 160), construit en pierres carrées, dont la taille et le volume dénotaient la grande ancienneté. Pausanias dit[1] : « qu'en arrivant à Cyparissias du côté de « Pylos, on voit non loin de la mer, au-dessous de la ville, une source « que Bacchus fit, dit-on, jaillir en frappant la terre de son thyrse, et « qui se nommait par cette raison Dyonisiade. » C'est pourtant cette source, dont la position est si bien précisée, que M. de Pouqueville nous avait fait chercher à Pyla, dans la prise de Koubeh, et dans la fontaine à sec de Navarin?

Pausanias ajoute qu'il y avait au même lieu un temple d'Apollon, et un temple de Minerve Cyparissiade; les ruines d'une chapelle, avec des tronçons de colonnes dispersés aux environs, sont-ils des restes de l'un ou de l'autre de ces monumens? C'est ce que leur désordre ne permet plus de constater; mais un indice assez certain peut aider à reconnaître l'emplacement du premier de ces temples. Nous trouvâmes dans un long fourré de Lauriers des fondations évidemment antiques, construites en grosses pierres, semblables en tout à celles des soubassemens septentrionaux de l'acropole de Pylos. Cette sorte de muraille, qui parfois saillait de quelques pieds au-dessus du sol, était toute crevassée, les matériaux en ayant été écartés ou soulevés par les racines des arbres verts réduits en épais buissons. Des rameaux nombreux, qui n'appartiennent plus à aucun tronc, et qui sortent des fentes des pierres, sont probablement les rejetons de Lauriers antiques, où les adorateurs du dieu venaient tresser des couronnes avec le feuillage que préférait l'amant de Daphné. Le premier site d'Arcadia, que traversait la route de Messénie et d'Élide, dut être dans cette partie unie et riveraine, d'où la ville a remonté sous la protection immédiate du fort, lorsque la piraterie devint le fléau des côtes occidentales de Morée.

Le sous-préfet nous ayant donné un guide qui connaissait les chemins du temple de Bassæ, en passant par Sidérokastron et Pavlitza, nous nous mîmes en route dans la matinée du 21 pour visiter ces lieux. Nous sor-

1. *Lib.* IV, *cap.* 36, à la fin.

times d'Arcadia par le chemin de la côte, qui passa à la base occidentale de l'acropole; des jardins environnés de haies le bordaient : tournant ensuite à droite, nous voyageâmes au milieu de grands Oliviers, aux pieds desquels se pressaient des fourrées de Cistes, où dominait celui de Montpellier (n.° 680). Nulle part les espèces ligneuses de ce genre ne croissent avec plus de profusion; certains pieds atteignaient un et deux mètres de haut; leurs fleurs délicates et fugaces, épanouies en quantité, étincelaient entre leur verdure foncée. De nombreux filets arrosaient un sol qui me parut être d'une excessive fertilité, et qui devint marécageux au-delà du ruisseau de Kartela, où nous nous élevâmes sur la pente douce d'une longue colline, qu'on nous dit s'appeler Mavrolymi (marais noir). De ce lieu on découvre à droite sur une hauteur boisée, vis-à-vis le mont Psykhro, une chapelle de S. Constantin, où l'on célèbre l'office divin le jour de la fête du bienheureux sous l'invocation duquel on l'érigea. Cheminant au Nord-Est, nous traversâmes successivement trois ruisseaux avant d'arriver au petit fleuve d'Arcadia, qui a été confondu dans certaines cartes avec le Kartela, et qui fut le fleuve Cyparissus de l'antiquité. C'est lui qui paraît être désigné sous le nom de Laguardo dans la carte de 1705, et que Défer, son auteur, regarde, avec d'autres vieux géographes, comme l'Amatus; l'ayant passé en un gué où il y avait environ deux pieds d'eau, nous nous élevâmes sur des coteaux, d'où Baccuet prit une vue par le côté septentrional (Pl. XIV de la 1.re série), où se distinguent la coupure qui sépare l'acropole de l'extrémité de la chaîne Gérénienne, le peu de maisons d'Arcadia qui se trouvent situées au nord du col, et à leur pied vers le petit cap qui se prolonge dans la mer, l'espace uni où nous avons trouvé les Lauriers révélateurs d'un temple d'Apollon; on y distingue aussi le revers du mont Psykhro, dont la cime s'élève à 1114 mètres, et à la base duquel sont plusieurs hameaux, entre autres Wrissi ou les sources, et Mili ou les moulins; de ces lieux s'écoulent les abondantes et cristallines eaux qui servent aux arrosemens assez bien entendus des premières pentes que nous avions parcourues en nous éloignant de la ville. Le chemin que nous tenions passait près d'une espèce de ferme ruinée, et qui dut être assez considérable; elle dépendait du village de

Marmara, qui s'apercevait à quelque distance vers le Nord-Ouest. Peu après ce lieu, nous descendîmes dans l'un des affluens du Cyparissus qui coulait du Nord au Sud, et venait des hauteurs que nous allions bientôt traverser : sur des collines arrondies j'aperçus une petite chapelle de Saint-Hélie à droite. Nous voyagions par des lieux qui furent naguère bien cultivés, particulièrement le long des pentes, où de petits cours d'eau, autrefois dirigés avec soin, arrosaient la terre; en plusieurs endroits il y avait des prés, des champs et de jolis bouquets d'arbres soigneusement ménagés. Laissant à droite les ruines du village de Kakava, il fallut, pour passer d'un vallon que nous avions remonté durant quelques instans, à celui par lequel nous devions arriver à Sidérokastron, gravir péniblement sur un contrefort dans la longueur duquel est un col, d'où l'on jouit du plus beau coup d'œil; le Taygète, éloigné de onze lieues environ, s'y faisait remarquer par l'éclat de ses neiges, l'Itome semblait faire partie de ses racines un peu vers la droite; un ravin ou vallon profondément creusé, descendant du Nord, était à nos pieds; sur l'escarpement oriental de celui-ci se distinguait Mourato, qu'à son étendue on eût pris pour un gros bourg, quoiqu'il n'y ait pas deux cents habitans; on compte deux heures et demie de ce village à Arcadia. La route devint meilleure ou du moins plus distinctement tracée à partir du col; elle contourne et passe un valloncule, laissant à gauche deux sommets inégaux, et descend ensuite par une pente assez bien ménagée dans le grand ravin de Mourato, que l'on passe pour le remonter par sa rive droite : un mur la soutient du côté du torrent, et les flancs des remparts latéraux, dépouillés de terre, présentent de puissantes couches de Calcaire moréotique passant souvent au saccharoïde le plus beau, parmi lesquelles nous vîmes certaines veines magnifiques d'une éclatante blancheur, qui ne l'eût cédé en rien aux marbres de Paros et du Panthélique pour la sculpture. A l'extrémité du vallon, la montée devient très-rapide, et l'origine du ravin se confond avec la route étroite toujours flanquée de veines de Marbre. Après quatre heures de marche au moins, nous étions parvenus sur le petit plateau que forme un col à la gauche duquel est situé Sidérokastron : ce lieu, qui fait partie du canton de Soulima, contient environ quarante familles, avec une chapelle où sont plusieurs débris

antiques et des fragmens de Marbres travaillés; ses maisons sont éparses dans l'espace que laissent entre eux deux monts ou mamelons assez élevés; à notre droite il y avait d'autres mamelons, dont trois, assez rapprochés, avaient également l'aspect de cônes volcaniques, encore qu'il n'existe pas la moindre trace de l'action des feux souterrains dans leur constitution. On dit que les habitans du pays sont grossiers et peu habitués à la vue des étrangers; leurs terres cependant me parurent bien tenues. Sidérokastron est indiqué sur la plupart des vieilles cartes qui me sont connues, mais n'en manquait pas moins dans celle de M. Barbier Dubocage; ce lieu doit pourtant être fort ancien, et peut-être même y trouverait-on des restes helléniques à travers ceux du moyen âge qui y sont évidens. Lapie et Gell l'ont aussi appellé Isidorokastron ou château de S. Isidore, d'où par corruption, sans doute, s'est fait le nom actuel qui équivaut à Château-de-Fer. Ce prétendu château de fer, qui était comme perché à une certaine distance, n'est accessible que par une route fort escarpée; il ne consiste aujourd'hui qu'en décombres, et l'on ignore à quelle époque et par qui ses murs composés de petites pierres furent bâtis. Il existe encore d'autres ruines plus ou moins reconnaissables dans les environs et sur les montagnes de Koutra (antiquement Élaius), qui se rattachent au Tétrage par le sommet de Kouvela, et l'on y découvrirait plusieurs choses fort intéressantes, si l'on explorait soigneusement les vallons et les sommets du bassin de la Néda surtout par son côté méridional.

Nous fîmes halte, ayant à nos pieds le vallon de la petite rivière de Kouroucéna, qui se jette dans le Bourzi, à la fontaine de Petrokhristi, située contre une route qui rejoint probablement celle du pont de l'embouchure du fleuve. Les sommets dont nous étions environnés, étaient assez variés, et parés d'une belle végétation; après nous être reposés, nous descendîmes par des pentes herbeuses pour reprendre la route que nous avions abandonnée pour trouver de l'eau : elle circule d'abord dans un joli bassin parfaitement uni, où se voyait à droite un moulin en ruine; puis le chemin de Ripézi, village considérable, environné de riches cultures, que nous aperçûmes sur les hauteurs; peu après étaient des pans de rocs coupés en murs, sur lesquels je cherchai à tirer de grands Aigles, sans pouvoir parvenir à m'en approcher suffisamment.

Celles des pentes du mont Koutra, que nous longions et qui régnaient du côté du Nord, étaient entièrement couvertes de Pistachiers (n.° 1307); après lesquels vinrent des bois de Gaîniers en fleurs, qui teignaient tout le pays de leur carmin tendre. Nous trouvâmes ensuite une région d'Asphodèles, et je n'en avais vu autant nulle part. En un endroit où la plaine s'élargissait, on laisse à droite le chemin du chef-lieu appelé Soulima; ce bourg est peuplé de cent vingt-cinq familles; peu après, la rivière était bordée de Platanes en un endroit nommé Kriovritzy, où les habitans de l'éparchie se devaient réunir les jours suivans en assemblée électorale; ils avaient, nous dit-on, choisi ce champ pour leurs élections en plein air, en commémoration de la première réunion insurrectionnelle du pays, qui avait eu lieu sur cet endroit même, lorsque dans ces derniers temps le Péloponnèse se réveilla aux accens de la liberté. Arrivés à l'origine de la petite rivière, que nous remontions depuis notre départ de Sidérokastron, il fallut gravir les flancs rapides de la chaîne, que domine en ce lieu un gros sommet calcaire qu'on nous dit prendre le nom du village de Ripézi, qui en est pourtant assez éloigné; comme nous arrivions contre sa base méridionale, nous laissâmes à droite une autre route qui descendait à Soulima, et franchîmes un col assez dangereux, par lequel on parvient dans un vallon analogue et parallèle à celui que nous venions de quitter; ces lieux sont fort bien exprimés dans la carte de Gell[1], et leurs eaux s'épanchent aussi dans le fleuve Bourzi; c'est ce vallon dont les villages de Karamoustapha, avec ses dix-neuf familles, et Platania, qui en a quarante, occupent la gauche et la droite. Il est très-bien boisé dans le haut, tandis que le fond consiste en bonnes terres de culture, souvent soutenues en échelons par des murs en pierre sèche, susceptibles d'être fort bien arrosées par divers torrens latéraux et par plusieurs sources, dont une formait une jolie cascade en un lieu où il nous fallut encore monter en zigzag afin de sortir par un nouveau col de ce site pittoresque, susceptible de devenir l'un des

1. Nous devons faire au lecteur l'aveu que cette partie du pays et notre route, depuis Sidérokastron jusqu'à Pavlitza, est totalement défigurée dans la feuille 3 de la Pl. III. Il faut, pour mieux se reconnaître dans notre relation, avoir recours à la carte de Gell, dont nous nous faisons un devoir de proclamer la supériorité pour l'itinéraire que nous suivons.

plus agréables séjours de la Grèce. Nous nous trouvâmes alors au pied d'une belle montagne arrondie qu'on nous dit s'appeler Gligoréma et qui reste à droite; d'innombrables Chênes dont le feuillage commençait à poindre, en couvraient les flancs majestueux, et le plateau sur lequel nous marchions nourrissait de puissans Hêtres; à nos pieds était un vaste enfoncement, semblable à l'un de ces bassins fermés d'où l'eau des pluies ne peut sortir que par quelque katavotron. Une épaisse forêt tapissait les pentes assez douces de cet entonnoir dont nous côtoyâmes le côté occidental sans pouvoir vérifier s'il s'y trouvait quelque ouverture. Le pays était magnifique et le chemin assez bon, lorsque, distinguant sur notre droite à quelque distance le sommet boisé de Kouvela, qui s'élève à 1400 mètres, nous commençâmes à descendre au lieu nommé Dryna, le long d'un ravin bordé d'arbres séculaires énormes, où le nombre des Platanes dominait; les branches robustes de ceux-ci s'entrejoignaient d'un bord à l'autre. Nos Alpes n'offrent nulle part de plus somptueuses voûtes de verdure; en quelques endroits les arbres étaient tellement serrés, et leurs troncs laissaient si peu d'espace de l'un à l'autre, que, pour circuler et faire jour à nos bagages, il fallut en abattre plusieurs; malgré toutes les précautions que nous prîmes, deux de nos mules roulèrent dans le ravin d'où il fut très-difficile de les ravoir. Il était résulté une grande perte de temps de cet accident, quand nous arrivâmes en un lieu charmant où coulait à plein bord avec le plus suave murmure un torrent limpide, qui, descendant des cimes de Kouvela, répandait au loin une salutaire fraîcheur. A l'endroit où nous le joignîmes, une riante prairie mollement inclinée s'étendait entre la rive humide et la forêt profonde dans l'épaisseur de laquelle nous voyagions. Fatigués d'une longue marche, séduits par la beauté du lieu, nous songeâmes d'abord à camper au bruit des eaux sur le tapis de verdure qui s'étendait à nos yeux; mais comme il nous restait encore deux heures de jour, et que le guide assurait que Pavlitza ne restait guère plus qu'à une lieue, je me décidai à pousser jusqu'à ce village, afin de consacrer la matinée du lendemain à l'exploration des ruines de Phigalie, et l'après-midi au voyage de Bassæ, où je me proposais de coucher. Quelques pas encore, disaient nos gens, et nous ne serons plus séparés de Pavlitza que par le Bourzi; je n'imaginais

pas que passer ce Bourzi fût une grande affaire; j'ignorais qu'il fallut y descendre par d'abominables casse-cous durant environ deux heures, et en remonter l'autre bord à travers presque autant de difficultés. Quittant donc à regret le torrent et la prairie enchanteresse, où Panaget avait fait en peu d'instans une assez belle récolte de plantes, nous continuâmes à cheminer par une pente de plus en plus rude, d'abord au bruit d'une cascade qui tombait sur notre gauche; peu après, où se trouvent des escarpemens de rochers tapissés de Lierres éternels, on traverse le lit du Dryna, le long duquel nous cheminions depuis notre entrée dans les bois. Sur quelques ressauts de la pente étaient de bonnes terres cultivées; mais tout se creusait de plus en plus autour de nous, et quand nous passâmes contre une seconde petite cascade tombant des rochers de la gauche, je puis dire sans métaphore que nous nous précipitions dans l'abîme. Le jour finissait comme nous aperçûmes les restes d'une muraille transversale avec des ruines qui doivent être celles de quelque moulin fortifié; bientôt, le crépuscule ayant cessé, nous demeurâmes plongés dans une obscurité qu'accroissait la profondeur du lieu et l'épaisseur du feuillage. Le voyage devint alors aussi dangereux qu'il était déjà pénible; sans les branchages secourables et les troncs des arbustes, auxquels nous nous accrochions, plusieurs de nous eussent probablement roulé à travers les cascades dont le bruit se faisait entendre de tous côtés et souvent comme sous nos pas. Nous descendions les uns au-dessus des autres, prenant de grandes précautions pour ne pas faire détacher de pierres, et frémissant à l'idée que, si quelqu'une de nos mules fût venue à s'abattre au-dessus de nos têtes, elle eût entraîné plusieurs de nous dans sa chute. La voix de nos gens, encourageant leurs bêtes, s'abaissait vers nous comme s'ils eussent parlé du haut d'un clocher, et j'avoue que j'étais outré contre le Grec qui nous avait engagés dans les zigzags dont je ne pouvais distinguer la fin, lorsqu'ayant, peut-être pour la cinq ou sixième fois, repassé le torrent contre une coupure à pic que nous suivions à tâtons en nous y accrochant, je crus m'apercevoir que nous étions sur un espace herbeux et découvert, au-dessus duquel on distinguait le ciel; Baccuet et Brullé, qui me suivaient, s'aperçurent qu'il y avait en cet endroit un petit plateau de quelques

pas de largeur, où le guide assura se reconnaître fort bien, et qui, disait-il, ne devait pas être fort éloigné du fond de cet introuvable Bourzi, où l'on devait rencontrer un bel endroit pour camper. J'avais perdu toute confiance dans cet homme qui nous avait si imprudemment engagés dans un danger véritable, et ne jugeai point à propos de continuer sur sa parole un voyage si pénible; nous fîmes donc halte sur une place à peine suffisante pour poser trois de nos tentes serrées les unes contre les autres, et véritablement comme au fond d'un puits, n'apercevant qu'un cercle d'azur foncé au-dessus de nos têtes, sans pouvoir juger aucunement de la distance des parois obscures qui nous emprisonnaient. Il faisait très-frais, et au bruit continu de plusieurs chutes voisines, qui semblaient devoir être considérables, se mêlaient parfois le glapissement du Chacal ou les cris des oiseaux de nuit. Pour juger du lieu dans lequel nous avions attendu le jour, je me levai dès qu'il en descendit la moindre lueur; lorsque ses premières clartés furent parvenues au fond du précipice et que je pus contempler la singularité du site, j'eux peine à deviner par où nous y étions parvenus. Gell parle de cette descente en zigzag, qu'il signale comme très-dangereuse, même de jour; mais qui l'avait été bien davantage au milieu de l'obscurité. Il est possible que si nous y avions vu, nous ne l'eussions trouvée que curieuse; réduits à n'en rien distinguer, elle nous fut horrible : quoi qu'il en soit, il ne nous restait guère qu'un dernier mauvais pas d'une dizaine de mètres d'élévation pour être au fond de la gorge si prodigieusement encaissée, où roulait ce Bourzi qui fut dans l'antiquité la Néda renommée par ses cascades, et c'était précisément celle que Pausanias cite comme étant la plus considérable, au grondement de laquelle nous nous étions endormis et réveillés.

Selon l'antiquité, Nèdès ou Néda fut l'une des nourrices de Jupiter[1]: cette nymphe était représentée avec d'autres personnages autour du dieu-enfant dans le magnifique temple de Tégée[2]; elle donna son nom au fleuve où rien ne le peut faire reconnaître dans le mot barbare qu'on lui applique aujourd'hui, encore que Gosselin[3] dise qu'il s'appelle toujours Néda ou Nédina. Pausanias rapporte[4] que ce cours d'eau prend sa source

1. Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 33. — 2. *Lib.* VIII, *cap.* 47. — 3. Dans son Strabon, t. III, p. 144, note 1. — 4. *Lib.* VIII, *cap.* 41.

au mont Cérasius, qui fait partie du Lycée et qu'il passe assez près de Phygalie (il eût été plus exact de dire aux pieds même de la cité); il ajoute que les enfans de la ville y vont couper leurs cheveux en l'honneur du fleuve qui, près de son embouchure, porte de petits navires et peut se comparer au Méandre par la multiplicité des tours et détours qu'il décrit. On verra par la suite que sous ce dernier rapport le cours inférieur de la Néda est demeuré le même; mais la moindre barque n'y saurait plus entrer, tant les rivages se sont ensablés et remplis de galets.

« Sur les côtes de la Triphylie, dit Strabon[1], on trouve les fleuves « Acidon et Néda; aujourd'hui la Messénie est séparée de cette province « par le cours de ce dernier fleuve, qui est fort rapide et qui naît sur « le Lycée, montagne de l'Arcadie, de la source dont la fable attribue « l'apparition à Rhéa, qui s'y purifia après qu'elle fut accouchée de « Jupiter, etc. » Ce n'est point la Néda qui naquit pour la toilette de la mère du maître des dieux, mais bien le Limax, dans l'origine duquel nous nous désaltérerons tout-à-l'heure. Strabon se trompe ici comme sur beaucoup d'autres lieux, dont il parlait sans les connaître; quoi qu'il en soit, rendus enfin au bord du Bourzi ou Néda, nous nous empressâmes d'en examiner le lit autant que le permit l'âpreté de ses brisures dans les limites étroites que nous traçaient de chaque côté des rochers coupés à pic, et suspendus au milieu de la plus riche verdure. Un peu au-dessus il recevait, par une autre gorge étroite, un torrent écumeux venant du Nord, et qui baigne la base du Cotylus, dont l'angle saillant méridional s'élevait en contrefort non loin de nous, vis-à-vis un angle rentrant des remparts de gauche. La route qui, rendue au pied de la pente horrible dans un des ressauts de laquelle nous avions campé, traversait un pré uni de peu d'étendue, est, en atteignant le fleuve, soutenue par une muraille au-dessus des cassures à pic au fond desquelles on entendait gronder celui-ci; un pont qui le traverse, entre des Aunes et de vieux Lauriers, est fort élevé, étroit, solide; mais sa construction ne porte point le caractère de cette haute antiquité qu'il doit pourtant avoir. A quelques pas au-dessous sont les restes d'un moulin, et un peu plus bas l'étroite embrasure par laquelle s'échappait la Néda, se présente

1. *Lib.* VIII, *cap.* 3, §. 31.

dans toute sa singularité, c'est-à-dire flanquée de deux escarpemens gigantesques, presque à pic, richement verdoyans et n'ayant peut-être pas dix à douze mètres de large. Pour distinguer les premiers rayons du soleil, qui vint bientôt dorer les limbes du précipice, il fallait nous tenir penchés en arrière dans cette attitude fatigante qu'on prend pour admirer les plafonds du Louvre. Comme nous avions ainsi la colonne vertébrale renversée en demi-cercle, nous aperçûmes presque au-dessus de nous et bien haut à travers les branchages, des voyageurs, que nous crûmes d'abord appartenir à la Commission scientifique; quand ils furent descendus, nous reconnûmes M. Lenormand, jeune savant récemment arrivé d'Égypte, et M. de Caraman, aide-de-camp du général en chef; l'un et l'autre revenaient d'une excursion à Bassæ où ils s'étaient rencontrés : il faut, lorsqu'on est animé des mêmes goûts, s'être ainsi joints sans se chercher sur une terre lointaine et célèbre, dont on vient explorer les ruines solitaires, pour se faire une idée du plaisir que nous eûmes tous à nous embrasser, quoique nous nous connussions peu. Les nouveau venus avaient, en arrivant au bord du rempart opposé à celui par lequel nous étions descendus, plongé leurs regards dans le fond de l'abîme, où, ayant distingué des tentes, ils se doutèrent bien que j'avais passé la nuit, et cette vue leur avait fait faire diligence; ils nous joignirent comme nous allions déjeûner avant de lever le camp, et voulurent bien partager un repas frugal dont les Kavouris furent, avec du gibier que j'avais tué la veille, les principales délicatesses. Je proposai à nos hôtes de rebrousser chemin, et de se joindre à ma petite caravane pour étudier ensemble la partie la plus intéressante des antiques confins de l'Arcadie et de l'Élide triphylienne en se rabattant ensuite sur cette Messène qui, depuis Fourmon, n'avait été visitée par personne qui en eût publié quoi que ce soit. M. de Caraman, qui prenait d'intéressantes notes, et se faisait un album rempli de jolis dessins, eût été un compagnon de route précieux pour nous aider de quelques élégans coups de crayon; M. Lenormand, antiquaire habile et versé dans les langues anciennes, nous pouvait expliquer les inscriptions que devaient offrir des fondations qui remontent sans doute aux temps héroïques. Le premier, rappelé par son devoir près de M. le Maréchal, ne put céder à

mes sollicitations, et s'engagea avec son domestique et le palikar qui lui servait d'escorte ainsi que de guide sur l'abominable pente par laquelle nous étions descendus dans l'obscurité; le second voulut bien grossir la troupe, dont il fit pendant une semaine le charme par son amabilité, comme il en fut le flambeau par son érudition. Vers 7 heures du matin nous étions en marche; la montée que nous prîmes était plus praticable que celle qui lui est opposée, il y existait du moins une sorte de route, et après moins d'une demi-heure, nous arrivâmes sur un plateau borné au nord et au couchant par des rochers coupés à pic; le sol en était fertile; des pans de murailles et des traces d'enclos, avec des amas de décombres recouverts de terre, tout indiquait que ce lieu avait été autrefois peuplé et qu'il y eut beaucoup de maisons et de jardins; c'était peut-être l'emplacement de quelque bas quartier de cette Phigalie que nous venions reconnaître; le chemin, après avoir traversé l'emplacement de cet antique faubourg, passe, à l'origine de deux faibles ravins, contre un escarpement, d'où tombent deux jolies petites cascades à la suite l'une de l'autre, et dont la seconde, plus abondante, alimente des canaux d'arrosement qui se perdent dans les cultures inférieures du village de Pavlitza, où nous parvînmes par une dernière montée fort rude; on y trouve çà et là de grosses pierres taillées qui, pour être disjointes et dispersées, n'en indiquent pas moins qu'on s'élève à travers l'épaisseur d'une antique muraille et qu'il dût y avoir même une porte de ville en cet endroit.

Je ne trouve le nom de Pavlitza sur aucune des anciennes cartes qui me sont connues, et celle de M. Barbier Dubocage ne marque pas ce point important. Danville cependant, plus de quarante ans auparavant, avait assez bien deviné la position de Phygalée ou Phigalie, qui répond précisément à Pavlitza. Avant le restaurateur de la géographie, on marquait à peu près dans les environs un village de Dario, et peut-être ce nom de Dario était celui que portait Pavlitza avant les invasions des Albanais, qui furent à plusieurs reprises le fléau de la Morée. Tout l'espace contenu entre les pentes septentrionales des monts Géréniens, depuis Arcadia et le Psikhro, jusqu'à Lala en Élide, fut plusieurs fois dévasté et usurpé par des bandes composées de ces barbares que M. de Pouqueville appelle des Schipétars, prenant ce nom pour celui d'une

nation; ce qui, soit dit en passant, n'est pas plus exact que si l'on donnait les palikars pour un peuple belliqueux particulier; quoi qu'il en soit, Pavlitza pourrait bien être la désignation albanaise qui remplaça celle de Dario; ni l'une ni l'autre n'ont le moindre rapport avec le nom de Phigalie ou Phygalée, qui dut être une ville considérable et puissante, si l'on en juge par ce qui reste de ses murailles, mais dont il est peu question dans l'histoire, où ne se trouve point mentionnée l'époque de sa totale destruction. Ce nom de Phigalie vient, d'après d'antiques traditions, d'une Dryade, et semble indiquer que, lorsque les hommes s'établirent en ces lieux, ils s'y trouvèrent au milieu des forêts dans l'épaisseur desquelles étaient censées se plaire ces sortes de divinités. Sa fondation remonte, selon Pausanias, à Phigalus, l'un des enfans de Lycaon[1]; autocthone, selon d'autres[2], c'est-à-dire qu'elle se perd dans la nuit des temps. Un Héraclide, appelé Phialus, y ayant ensuite régné, lui imposa le nom de Phialie; mais celui de Phigalie prévalut après la mort de Simus, fils de Phialus, qui fut annoncée, dit le crédule descripteur de l'ancien Péloponnèse[3], par l'incendie de la statue en bois de Cérès Mélæné. Il devait s'y pratiquer des mystères fort renommés dès les premiers temps historiques, puisque Pausanias, roi de Sparte, tourmenté par ses remords, alla, au rapport de Pausanias le géographe[4], « jusqu'à Phygalée, en « Arcadie, vers ceux qui évoquent les ames. » Thoryx, citoyen de cette ville, avait épousé la sœur de l'illustre Aristomène.[5]

La possession de Phigalie devait assurer la domination d'une bonne portion de l'Arcadie, puisque les Lacédémoniens, projetant la conquête de la province, vinrent s'emparer de cette forteresse vers la seconde année de la XXX.e Olympiade. Les Phigaliens, chassés de leur pays, allèrent consulter l'oracle de Delphes. La Pythonisse leur répondit: « que « ce serait en vain qu'ils tenteraient de reprendre leur ville avec leurs « propres forces; que, pour y parvenir, il fallait qu'ils se procurassent « cent hommes d'élite d'Oresthasium; que ces hommes perdraient tous « la vie dans le combat; mais que les Phigaliens rentreraient dans leur « patrie par leur secours. » C'était un singulier temps que celui où de

1. Pausanias, *lib.* VIII, *cap.* 3. — 2. *Ibid.*, *cap.* 39. — 3. *Ibid.*, *cap.* 5. — 4. *Lib.* III, *cap.* 17. — 5. *Lib.* IV, *cap.* 24.

malheureuses filles hystériques, assises sur un diabolique trépied, décidaient ainsi de l'existence des plus braves gens et du sort d'une cité; mais ce qui me paraît plus singulier encore, c'est que les Oresthasiens, dont on ne nous explique point les motifs, ayant eu connaissance de l'oracle, se disputèrent l'honneur de faire partie des cent combattans qui devaient infailliblement mourir; ceux qui furent choisis ayant attaqué la garnison lacédémonienne de Phigalie, se firent donc tuer jusqu'au dernier, pour remporter une victoire dont il ne devait rien revenir à leur patrie, si ce n'est la gloire d'avoir produit des guerriers capables d'un dévouement extraordinaire. Les Phigaliens recouvrèrent leur ville, et le tombeau commun des héros qui la leur avaient rendue, se voyait sur la place publique, où des sacrifices annuels étaient offerts à leurs mânes. « La ville, ajoute « Pausanias, est située dans un endroit très-élevé et très-escarpé: ses murs « sont en grande partie bâtis sur des rochers; en montant un peu, la « colline devient plus unie et forme, en s'élargissant, une grande plaine. »

Cette description est exacte; du côté du Midi se précipite la Néda, avec ses majestueux escarpemens; vers l'Est sont les remparts naturels qu'il nous a fallu gravir; au Couchant et au Nord coule un torrent profondément encaissé, dont l'origine couvrait une acropole extérieurement inaccessible, par laquelle la ville demeurait protégée. Un plateau accidenté assez considérable se trouve ainsi compris entre de hautes coupures qu'on avait couronnées de murailles, qui ne le cédaient en rien, pour la force et l'étendue, à celles que nous admirerons bientôt à Messène. La ville antique n'occupait sans doute point la totalité d'une si grande surface, qui n'a pas moins de six à sept cents toises dans son moindre diamètre, et sur laquelle se voient aujourd'hui des pâturages, des champs cultivés et des bosquets, avec deux fontaines. C'est ici que nous rencontrâmes des laboureurs employant la charrue de Triptolème dans toute sa simplicité; le soc, en soulevant un terrain substantiel, quoique léger, en fit sous nos yeux sortir quelques médailles, qui nous furent présentées et que nous acceptâmes par complaisance, car elles étaient si petites et si détériorées, que M. Dubois, à qui nous les donnâmes plus tard, ne put y rien reconnaître. MM. les architectes ont fait graver[1] un plan de

1. Tome II, pl. I. — M. de Stakelberg donne aussi une vue de Phigalie prise d'un autre point et dans laquelle nous ne reconnaissons pas aussi bien les lieux.

Phigalie, qui nous dispense de reproduire celui que nous en avions relevé nous-même. Dès que notre camp fut posé à l'endroit où s'y voit un astérisque, nous nous empressâmes de rechercher la trace des murailles qu'avec la moindre attention on ne perd nulle part, et dont une grande partie demeure à peu près debout: elles sont beaucoup mieux conservées du côté de l'Est à la circonférence de l'acropole que partout ailleurs. Là, une vingtaine de tours carrées et d'autres tours rondes persistent de distance en distance; près de l'une de ces dernières est une petite porte parfaitement intacte, et l'on en voit plusieurs autres en moins bon état. Une hauteur en pain de sucre était la citadelle, au faîte de laquelle nous trouvâmes les décombres d'un château du moyen âge, avec les restes de deux chapelles, l'une dédiée, nous dit-on, à S. Hélie, et l'autre à la Panagie; celle-ci remplace probablement un temple de Diane Soteira ou conservatrice, qui était construit, dit Pausanias, sur une plate-forme assez spacieuse, « d'où, selon la traduction de Clavier[1], partaient ordi- « nairement les processions. » La statue de la déesse était de marbre et la représentait debout. En descendant, est une grotte cachée entre des buissons et marquée *F* dans le plan de la section d'architecture. Nous fûmes demander du lait à des bergers qui s'étaient établis dans la saillie de l'enceinte en *M D*. A partir de ce lieu jusqu'à l'escarpement de la Néda, le mur paraît avoir été démoli à dessein jusqu'au tiers au moins de sa hauteur: aux approches d'une porte dont le haut manque, on dirait que les grosses pierres en ont été placées les unes sur les autres en dehors et en dedans des remparts, auxquels on voulait ôter leur hauteur sans les détruire entièrement.

Phigalie possédait un gymnase, où se voyait un Mercure qui semblait mettre son manteau, mais qui était carré par le bas et n'avait pas de pieds; dans la place publique était la statue d'un certain Arraclica, célèbre Pancréatiste, qui fut couronné deux fois aux jeux olympiques, et la seconde malgré qu'il fût mort dans le combat; enfin, il y existait un temple dédié à Bacchus. Sans beaucoup d'espoir de reconnaître toutes ces choses, nous examinâmes au pourtour de notre camp trois restes de monumens antiques, dans lesquels il serait difficile de spécifier aucun

1. Tome IV, p. 496.

de ceux que mentionne Pausanias. Le premier, au nord-est de notre camp, était le plus petit; il avait été reconstruit en moellons, et dans le mur de derrière était encastrée une dalle de pierre, au milieu de laquelle fut sculptée une croix grecque; en y entrant, on voyait d'abord un pavé en grosses pierres polies et carrées, des morceaux de colonnes, un fragment d'autel antique; ensuite, dans le sanctuaire, un tronçon cannelé, d'environ deux pieds et demi de diamètre, celui-ci supportait un chapiteau mutilé, reste du paganisme, qui servait aux pauvres Grecs d'autel pour célébrer l'office divin accommodé à de nouvelles croyances.

Le second, plus rapproché, et que nous avions au nord, était un peu plus considérable, c'est probablement ce que cite Gell[1] comme une église de la Panagie, et que MM. les architectes ont marqué *B* dans leur plan. Ils y ont découvert un tombeau, dont ils donnent les détails dans la planche 3 de leur tome II. Doit-on le rapporter à celui des Oresthasiens? Quoi qu'il en soit, les soubassemens primitifs du petit monument sont fort reconnaissables, on y descend par une marche; de grandes pierres carrées, détachées probablement du lieu qu'elles occupaient primitivement, forment des bancs pour les fidèles, qui venaient y entendre la messe malgré le délabrement des lieux. La porte est à droite et repose sur deux montans en Calcaire très-dur; l'on reconnaît dans le mur les parties inférieures de deux colonnes qui sont peut-être demeurées à leur véritable place; on distingue également, encastrées dans les moellons de chacune des parois, trois autres colonnes entières plus petites que celles de la porte, d'un Calcaire plus blanc, à distance pareille les unes des autres; enfin, deux autres colonnes plus petites encore sont également comprises dans la bâtisse des deux côtés du sanctuaire. Plusieurs débris d'antiquité gisaient çà et là; en débarrassant ce qui reste des constructions antiques de tout ce dont on les a si grossièrement encroûtées, on pourrait aisément restaurer le monument dont il est question. Des peintures en mauvais état, mais fort reconnaissables, y subsistent en plusieurs endroits; d'un côté étaient des saints debout à la suite les uns des autres avec des figures bien pâles, environnés d'auréoles d'or et couverts de vêtemens de couleur vive sur un fond bleu d'azur; ailleurs était un

1. Itinéraire, trad. franç., p. 34.

tableau allégorique de la Terre; dont nous avons retrouvé des copies dans plusieurs autres églises : elle est représentée par la confusion de ses créatures; ce sont des animaux de toute sorte, qui se pressent comme s'ils venaient se faire dénombrer par Adam, qui ne s'aperçoit pourtant pas. J'y reconnus particulièrement un scorpion parfaitement représenté; le Jugement dernier s'y voyait aussi, et des inscriptions grecques, en lettres blanches, servaient de légende explicative à ce chaos de figures baroques entassées sans perspective.

Enfin à l'ouest des maisons du hameau, au bord du petit chemin, bordé de murs en pierres amoncelées, qui traverse la partie méridionale de l'enceinte de l'une de ses portes à celle de l'occident, se trouvent à l'ombre des vergers, les restes d'un dernier temple (*A*), peut-être celui de Bacchus peint en rouge[1], puisque d'assez beaux Lierres croissaient à proximité. De grosses pierres, dans le genre de celles des remparts, en formaient les bases et ce qu'on pouvait distinguer du pavé; il s'y trouvait encore des fragmens de colonnes avec une grande table en pierre sur un morceau d'autel où l'on célébrait quelquefois la messe, quoique la toiture et les murs fussent tombés; Saint-Denys y était, nous dit-on, le successeur du dieu des ivrognes. On y avait réuni quelques briques cassées, où se reconnaissaient d'assez jolis fragmens de palmettes en relief; il y avait surtout une plaque de Marbre grossier, de dix-huit pouces en carré environ, avec une inscription qu'à la simple inspection de ses lettres, M. Lenormand jugea devoir appartenir à la plus haute antiquité, et qu'il se proposa de copier. Le démogéronte, qui nous accompagnait, montrait d'abord la plus grande répugnance à nous la voir déplacer; il était tard, il fut convenu que nous reviendrions le lendemain la revoir, mais nous ne la retrouvâmes plus; on l'avait enlevée pendant la nuit, et le magistrat, qui sans doute avait voulu s'épargner les explications, étant parti dès avant le jour, nous ne sûmes à qui nous adresser pour ordonner les démarches nécessaires pour la retrouver.

Afin de nous rendre au temple de Bassæ, que dans le pays on nomme

1. « On voit aussi à Phygalée un temple de Bacchus que les gens du pays nomment Acratophore. « Tout le bas de la statue est caché par des Lauriers et des Lierres, de sorte qu'on ne le voit pas, « et toute la partie découverte est enluminée de vermillon. » Pausanias, *Lib.* IV, *cap.* 39 à la fin.

Styli (les Colonnes), nous descendîmes d'abord vers l'Est au milieu des arbustes, et trouvâmes couché par terre un grand tronçon de colonne, peu avant de traverser le ravin dont nous avions vu les jolies cascades plus bas en venant du fond de la Néda. Comme on nous assura, mal à propos, que les chemins étaient impraticables pour les mules, nous partîmes à la légère, laissant nos gens et nos bagages au camp de Pavlitza; étant remonté bientôt et parvenu sur un col étendu en plateau, on distingue à gauche le village de Graditza, où sont vingt-cinq familles. Après avoir coupé un chemin, qu'on nous dit être celui d'Andritzena, nous découvrîmes, au milieu des champs et au ras de terre, les bases d'une construction antique assez importante; notre guide assura qu'il y avait eu là un grand réservoir d'eau, et Gell, qui, en allant directement de Graditza à Bassæ, n'a pu voir cet endroit, le mentionne cependant comme ayant des bains. Cette opinion vient de ce qu'on y rencontre çà et là de grandes dalles creusées en gouttières, comme j'en ai vu effectivement depuis en Argolide à Épidaure; mais je ne reconnus pas dans tous les environs le moindre suintement d'eau, qu'on eût pu recueillir pour alimenter un tel établissement. Les sources, qu'on serait parvenu à y emprisonner, se seraient-elles échappées pour aller se faire jour ailleurs? L'antiquité parle d'eaux thermales au confluent du Limax : n'est-ce point ici qu'elles auraient existé et disparu? Quoi qu'il en soit, c'est de ce point que le Cotylus commençait à se montrer dans son austère majesté : il était comme un long contrefort, séparé de nous par le torrent dont le confluent existe un peu au-dessus du pont de la Néda, et qui, comme la montagne, suit à peu près la direction du Nord au Sud. Nous y descendions par des pentes douces, autrefois passablement cultivées, et en nous dirigeant sur Boika ou Kato-Tragodi; afin d'arriver à ce village, il nous fallut traverser deux faibles ravins, dont le second, qui, dit-on, demeure à sec pendant l'été, roulait alors des eaux abondantes et pures, au-dessus desquelles nous passâmes sur les racines vigoureusement entrelacées de deux énormes Platanes qui formaient comme un pont de treillis. L'immense tronc du plus gros des vieux arbres était entièrement creux, encore que ses vastes branches fussent parfaitement saines et parées d'un épais feuillage du plus beau vert. « Vous n'y entreriez pas impuné-

« ment, si vous étiez tout seul, » dit alors André à ceux de nous qui s'y étaient introduits, en leur rappelant que c'était l'arbre qu'il nous avait signalé dans son histoire des Anaraïdes, comme étant l'asyle de l'une des plus amoureuses de toutes les sorcières aquatiques (p. 206).

Kato-Tragodi se composait de six maisons, en ruine ainsi que son église. Une aire ronde, vaste et bien entretenue dominait le hameau; de ce point la vue s'étendait sur les flancs sauvages du Cotylus et sur les cimes boisées où fut Ira de l'autre côté de la Néda, laquelle s'est creusée entre les monts un étroit passage où l'on peut entendre mugir ses ondes bleues à de très-grandes profondeurs. Des jardins étaient comme suspendus en terrasses au faîte de l'escarpement occidental de la rivière qu'il nous restait à traverser pour monter à Bassæ, en passant par Apano-Tragodi[1]; c'est ce torrent que je crois être le véritable Limax, encore qu'il ne baigne point Phigalie, mais tout près duquel cependant il se précipite dans la Néda. On sait, pour peu qu'on soit versé dans la mythologie, que ce fut là que se purifia la déesse Rhée quand elle eut enfanté Jupiter[2]. Nous traversâmes ce Limax sur un pont en pierre d'une seule arche, et qui doit exister depuis les temps les plus reculés; à son extrémité, contre des rochers humides et sous la protection de Platanes touffus, est une chapelle près de laquelle bouillonne une jolie fontaine. Il y eut de tout temps, on n'en saurait douter, quelque hiéron à cette place: le site a quelque chose de trop religieux au passage d'une rivière sacrée, pour que les Nymphes, qui assistèrent l'épouse de Saturne, n'y aient point été adorées; cependant aucun auteur n'en dit mot. Il y a dans les fondemens de la modeste et pittoresque église de trop grosses pierres, pour que la taille en doive être attribuée à des ouvriers du moyen âge, ou des temps modernes. D'ici, la route affreuse s'élève de ressauts en ressauts vers l'autre moitié du village sur l'aire duquel nous nous sommes arrêtés tout à l'heure, et dont la totalité se composait autrefois de deux cents habitans environ; ce qui en restait, accourut pour nous voir passer. Au sortir d'Apano-Tragodi, on prend la direction du nord-est afin de gravir diagonalement la montagne, où sont épars des blocs

1. Écrit *Dragogi* dans la feuille 3 de la grande carte, pl. III de notre première série.
2. Pausanias, *lib.* VIII, *cap.* 41.

souvent très-gros d'un Grès bleuâtre ou gris, tombés des couches supérieures, qui se superposent en se pressant, et à travers desquelles sont des veines d'un Jaspe rouge, souvent fort vif en couleur; mais au-dessous, à partir du village que nous laissions en arrière, saillit un Calcaire presque partout d'une remarquable blancheur, notamment près de la chapelle du Limax. Quelques espaces d'un terrain uni ou moins inclinés et cultivés, environnés ou soutenus de murs en pierres sèches, se voient d'abord çà et là; après trois quarts d'heure de marche, on arrive dans une région boisée où l'Yeuse (n.° 1273) persistait, mais où les Lauriers, les Gaîniers et les Caroubiers ne s'élèvent point. Des Roures (n.° 1277) ou Chênes, pareils à ceux de nos environs, étaient l'essence dominante de la forêt, mais à peine s'en trouvait-il dont les feuilles commençassent à poindre; on eût dit des arbres morts entre les Poiriers (n.° 652), les énormes Aubépines chargés de fleurs éblouissantes et parmi cette première verdure printanière des hauts lieux dont l'éclat est si tendre; doublant alors l'angle septentrional du Cotylus, nous reconnûmes que cette montagne est une sorte d'arête également rapide sur ses deux flancs. Nous nous désaltérâmes dans une jolie fontaine dont le pourtour était rempli de Cresson (n.° 866), et que nous crûmes d'abord être celle que mentionne Pausanias au voisinage du temple dont nous approchions, comme étant celle dont plusieurs avaient cru que naissait le Limax; mais à quelque distance, ayant passé vers son origine un torrent qui pourrait bien être la rivière naissante, et qui distingue la montagne que nous venions de doubler de celle sur laquelle, à proprement parler, se trouve le temple, nous arrivâmes sur une pente charmante, couverte d'une herbe aussi fraîche que serrée, et nous y vîmes une autre fontaine, mieux bâtie, dont le cristal s'échappait avec murmure pour remplir un réservoir verdi par les filamens d'un genre d'êtres ambigus aquatiques, que nous avons appelés du nom de la nymphe Salmacis (n.° 1509), mais où nous ne trouvâmes point de ces Anaraïdes qu'on nous avait dit y devoir habiter; au reste, s'il y en eût existé, le bassin n'était pas assez profond pour qu'on courût risque d'y être noyé par de telles perfides. La bâtisse qui protégeait la source était évidemment moderne; mais il se trouvait entre les matériaux qu'y avaient employés de barbares restaurateurs, des quartiers de beau Marbre blanc, et des frag-

mens de sculptures de la bonne époque. Nous fûmes tellement charmés de la beauté du lieu que, si nos tentes ne fussent pas demeurées à Phigalie, nous y eussions campé. Il ne nous restait guère plus à faire, pour atteindre le temple, que dix minutes de chemin, et cependant nous n'en distinguions aucun indice. Il fallut encore gravir par un sentier rapide, qui doit être un torrent lorsqu'il pleut, entre des arbres à peine bourgeonnans, mais au pied desquels le printemps se révélait par la floraison des Violettes et des Anémones. Un tambour de colonne cannelée, gisant dans l'étroit passage, fut le premier débris qui nous apprit que nous touchions au terme de notre excursion : tout à coup le lieu sacré apparut à nos regards émerveillés, majestueux dans la solitude des hautes régions et comme encadré entre des cimes qui environnaient une plateforme surchargée de décombres dont il occupait le milieu.

Nous étions les premiers membres de la Commission scientifique qui, avec M. Lenormand, portions nos pas vers ce temple si long-temps inconnu, où trente-cinq colonnes cannelées et d'une teinte pâle demeuraient debout avec leur entablement, formé de longues pierres allant de l'une à l'autre et dont le toit seul semblait manquer; les débris de ce toit, avec ceux de la cella, jonchaient les environs. Baccuet prit aussitôt une vue du monument pour constater l'état où il se trouvait; mais je me suis dispensé de la reproduire, la section d'architecture en ayant donné plusieurs[1] avec un excellent plan et beaucoup de planches, où les moindres détails de ce qui en reste sont soigneusement représentés. On est ici vers les confins de l'Élide et de l'Arcadie, à 1130 mètres environ au-dessus de la mer, dans le site le plus aérien et le plus intéressant qu'il soit possible d'imaginer, dominant à droite la mer Ionienne, où l'on aperçoit au loin les Strophades, antique asyle des fabuleuses Harpies, et plongeant à gauche sur le golfe de Coron, de l'autre côté duquel se dresse la majestueuse chaîne du Taygète; le Tétrage, région des vieux souvenirs, s'élève

1. Tome II, pl. 30, comme le temple apparaît en y montant par le côté où nous y sommes venus; pl. 4, plus près et du côté méridional, par où Baccuet l'avait pris; pl. 6, également de près et du côté opposé; pl. 7, vu de côté, et pl. 8, en dedans et de l'endroit où devait être la statue du dieu. M. de Stackelberg a aussi donné deux vues des mêmes lieux; la plus petite ne nous satisfait point; la plus grande nous paraît au contraire parfaite et la meilleure de toutes celles qui existent.

entre nous et ses crêtes neigeuses, tandis que l'Ithome et l'Évan semblent s'abaisser aux pieds de tant d'imposantes masses; en gravissant sur les hauteurs qui sont au nord du temple, on voit la Méditerranée presque tout autour de soi; l'Olénos, non moins éblouissant de frimas que les sommets de Laconie, y rattache seul le spectateur au continent. Le long d'une rampe de rochers voisins est l'autre route, par laquelle on peut monter à Bassæ, en passant par Skhiro, et en venant d'Ampélonia; route durant laquelle on ne perd pas un instant de vue l'ensemble des monts Tétrage sur la gauche, et que suivit M. Dodwell, qui était parti de Karithène; on sait comment en 1812 encore, ce temple, dont il ne reste que des débris, fut retrouvé intact par le voyageur anglais, lequel en avait entendu parler par hasard, comme Fourmon avait entendu parler de Messène, quand il eut l'heureuse idée d'en visiter les ruines; il n'y manquait que la statue du dieu qu'avaient encensé les antiques Phigaliens; en peu d'instans ses magnifiques frises et tout ce qui en faisait l'ornement disparut spolié par une troupe de spéculateurs qui en ont enrichi Londres[1]. Un

1. On lit dans la gazette qui, au temps de la domination française, paraissait à Xante, une note sur la découverte du temple de Bassæ, sous la date de Septembre 1812. Il y est dit: « Ceux qui « s'intéressent à l'antiquité grecque, apprendront avec satisfaction qu'une nouvelle et très-importante « découverte a été faite tout récemment dans le Péloponnèse sur le mont Cotylus en Arcadie dans « le temple d'Apollon. Elle consiste en 96 pieds de bas-reliefs en marbre avec cent figures de la « proportion de plus de deux pieds et presque non autrement endommagées que par la chute « soufferte lors de la destruction du monument. Le sujet est double : une suite de cinquante-trois « figures représente un combat d'amazones avec les héros héléniens, et de quarante-sept figures « représentant le combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Périthoüs. On ne saurait dire « exactement combien de siècles ces restes précieux de la sculpture grecque sont restés ensevelis « sous les gros blocs de pierre qui les cachaient; mais Pausanias nous apprend que l'architecte « Ictinus, le même qui bâtit sous Périclès avec Callicrate le Parthénon d'Athènes, bâtit aussi ce « temple dorique, qui fut, après celui de Tégée, regardé comme le plus accompli de tout le « Péloponnèse : or, Périclès ayant vécu cinq siècles avant J. Chr., il ne peut s'être écoulé moins de « 2300 ans depuis l'érection de ce monument. » Le temple datait conséquemment de deux mille trois cent dix-sept ans quand nous le visitâmes. Ce qu'on en a transporté à Londres, n'a pas été jugé, par quelques personnes, digne des éloges qu'on y avait prodigués afin de donner plus de valeur aux objets que les spoliateurs avaient soi-disant préservés de la destruction, moins par amour pour les beaux-arts que pour les vendre. Il est naturel que des frises sculptées pour être vues de bas en haut à vingt ou vingt-cinq pieds d'élévation, ne produisent point, appuyées au bas d'un mur et dans un grand état de délabrement, l'effet qu'elles devaient produire, lorsqu'elles étaient à leur place, et celles de Bassæ n'en sont pas moins fort précieuses, soit qu'on les vante, soit qu'on les dénigre outre mesure.

La gazette ajoute : « La longueur de la frise s'accorde exactement avec le pourtour de l'entablement

savant Allemand[1] dit à se sujet: « Les colonnes ioniques du temple de « Bassæ supportaient cette célèbre frise que le vandalisme en arracha « et enleva à main armée, pour la porter sous le ciel brumeux d'une « ville enfumée, où peu d'artistes étrangers sont admis à l'étudier, et « dont peu d'habitans sentent la beauté. C'est un trait qui fait pendant « avec le brigandage auquel lord Elgin s'est livré à Athènes; ces deux « expéditions seront toujours caractéristiques dans l'histoire de l'art; et « la postérité saura que ce qu'aucune nation n'eût osé faire, ce qui « répugnait aux Turcs même, les Anglais le firent. » En effet Véli Pacha, fils d'Ali, s'étant opposé à ce qu'on détériorât, pour en emporter des morceaux, le monument qu'avaient respecté tant de siècles, et qui fût peut-être le seul dans l'univers que la barbarie du moyen âge n'eût point dégradé, on s'en empara clandestinement, on le vola. On rapporte à ce sujet qu'un ambassadeur de la Grande-Bretagne, croyant faire sa cour à S. M. Louis XVIII, qu'il savait être amateur éclairé des beaux-arts, en lui offrant des Camées faits sur le modèle du Parthénon et de Bassæ, le Roi ne daigna seulement pas y jeter les yeux, « ne voulant pas, disait-« il, qu'on pût imaginer qu'il approuvât, même en regardant les Camées, « l'action des Érastrates modernes. »

Nous ne prîmes aucune mesure du monument que nous savions devoir être bientôt visité par MM. Poirot, Blouet et Ravoisier; mais après avoir soigneusement recueilli divers fragmens dispersés, échappés au pillage,

« et de la cella du temple qu'elle couronnait dessous l'hypètre; l'un et l'autre étaient portés de « chaque côté par cinq pilastres ioniques et par une seule colonne isolée vis-à-vis de la porte. « Ces pilastres avaient avec l'entablement vingt pieds de haut, la cella en a autant de large sur « trente-quatre de long. La statue d'Apollon doit avoir été placée contre la colonne vis-à-vis de « la porte.... On trouva dans les fouilles deux mains et deux pieds en marbre blanc d'un beau « travail et d'une grande proportion.... nombre de fers de lance, quelques ornemens en bronze « et en argent, un petit vase en bronze, une petite statue d'Apollon en bronze, mais rustiquement « travaillée et du style égyptien; plus une petite armure de jambe en cuivre, exactement de la « forme qu'on voit sur les vases étrusques, c'était sans doute un *ex voto*.... Il reste encore sur « pied trente-six colonnes des trente-huit qui composaient le péristile dorique de dix-neuf pieds et « demi de haut, six à la façade et treize latérales. » Les possesseurs des dépouilles du temple de Bassæ, ayant étalé leurs larcins dans l'une des îles Ioniennes, sous la protection du gouverneur britannique, firent publier par toute l'Europe qu'ils les vendraient à l'enchère le premier Mai 1814, et que nulle offre ne serait admise au-dessous de *soixante mille talaris d'Espagne*.

1. Christian Miller, Voyage en Grèce et aux îles Ioniennes. Lettre IV.

de Marbres sculptés, qui nous parurent présenter encore quelque caractère et mériter un certain intérêt, nous en formâmes comme un petit musée, en déposant religieusement chaque pièce en évidence à côté les unes des autres sur ce que nous jugeâmes avoir dû être le piédestal de la divinité. Nous déjeûnâmes ensuite à cette même place où des libations sacrées avaient coulé avec le sang des victimes, et ouvrant alors le *Pausanias* que nous avions apporté, nous y lûmes[1] : « La ville de Phygalée « est tout environnée de montagnes, le Cotylus à gauche et l'Élaïus à la « droite; le premier en est à quarante stades, l'autre n'en est qu'à trente. « Sur le Cotylus est un lieu nommé Bassæ, où vous verrez un temple « d'Apollon Épicurius (secourable), dont la voûte est de pierre de « taille: après celui de Tégée c'est, de tous les temples du Péloponnèse, « le plus estimé, soit pour la beauté de la matière, soit pour l'élégance « et la symétrie de l'édifice; le surnom d'Épicurius vient de ce que les « peuples furent délivrés de la peste par le secours du dieu; de même « que les Athéniens l'appelèrent Alexiphacus pour un semblable sujet. « Je crois que l'un et l'autre nom lui furent donnés durant la guerre « des Athéniens avec les Phigaliens et les autres peuples du Péloponnèse; ce qui me le persuade, c'est premièrement la conformité des « deux noms; et en second lieu c'est qu'Ictinus, qui a été l'architecte « du temple d'Apollon Épicurius, vivait du temps de Périclès, et qu'il « fut aussi l'architecte du Parthénon. J'ai déjà dit que la statue du dieu « avait été transportée dans la place publique de Mégalopolis. » Effectivement, en décrivant cette ville, le même Pausanias[2] rapporte qu'on y voit « devant le frontispice du temple de Jupiter Lycéus une fort belle « statue d'Apollon en bronze, haute de douze pieds; ce sont, ajoute-t-il, « les Phigaliens qui la firent couler à leurs dépens, et elle a été transportée là pour servir d'ornement à Mégalopolis. » Il fallait que ces Phigaliens composassent un peuple riche et puissant, pour avoir si bien fortifié leur cité, pour avoir fait jeter en fonte un colosse de douze pieds sur de hautes montagnes d'un si difficile accès, et pour avoir employé dans la construction du temple, qu'ont dévasté les marchands anglais,

1. *Lib.* VIII, *cap.* 41.
2. *Ibidem, supra, cap.* 30.

des Marbres d'Athènes, avec l'architecte célèbre du monument dont le siècle de Périclès s'est le plus enorgueilli.

Nous constatâmes que la pierre employée dans le temple d'Apollon Épicurius, était, à l'exception du panthélique des frises et des plafonds, un Calcaire compacte à grain très-fin, d'une teinte de café au lait, blanchâtre dans sa cassure, où se voient quelques veines saccharoïdes, et que fournissent les montagnes environnantes. Un Lichen crustacé (n.° 1387) formait des taches rosées sur les cannelures des colonnes. Parmi le peu de végétaux qui croissaient entre les décombres, se remarquait une jolie variété de Pensée (n.° 1213); les jets d'une Mousse soyeuse et jaunâtre (n.° 1362) rampaient aussi au bas des murs intérieurs.

Nous étions trop loin du gîte pour nous mettre à la recherche d'un autre temple, dont les ruines devraient exister au-dessus de Bassæ, si l'on en croit l'auteur des Arkadikes, lequel ajoute aux passages que nous venons d'en transcrire: « qu'au lieu nommé Cotylus on honorait Vénus, « qui y avait une statue; mais que déjà l'édifice n'avait plus de toit. » Nous étant donc remis en marche dans la soirée, un peu moins de trois heures nous fut nécessaire pour regagner le camp de Phigalie, en suivant, sans nous arrêter, le chemin que nous avions tenu le matin.

En partant de Pavlitza le 13 dès la pointe du jour, nous traversâmes du sud-est au nord-ouest l'emplacement de la ville dans sa plus grande largeur; nous en sortîmes par une brèche où fut évidemment l'une des portes; on y voyait encore, contre les pans détruits de la grande muraille, le bas des grosses tours carrées qui l'avaient flanquée. A partir de ce point, la route descend dans le ravin large et profond qui servait comme de fossé septentrional à l'enceinte: le fond en était rempli de Platanes; il y avait aussi une fontaine environnée de Lauriers élancés; le Frêne Ornier (n.° 9) s'y couvrait de ses panaches d'un blanc d'ivoire. Nous eûmes ensuite une montée assez rude; puis il fallut redescendre dans un second ravin, où l'on rencontre une autre fontaine non loin de l'embranchement d'un chemin d'Andritzena qu'on laisse à droite, pour monter sur un plateau de peu d'étendue, où s'élève le hameau de Smarlina, habité par seize familles, et que nous avions aperçu de dessus les remparts occidentaux de Phigalie. Il paraît que c'est par ce côté que les troupes

envoyées par Ibrahim pour ravager ces cantons montueux entreprirent d'enlever Pavlitza. Les habitans du village, avec quelques-uns de leurs voisins, couverts par les constructions helléniques, se défendirent vaillamment, et plus de cent assaillans demeurèrent sur la place. Nous eûmes, à notre tour, un autre genre de combat à soutenir, non loin de ce même champ de bataille.

Comme nous approchions de Smarlina, trois chiens énormes vinrent fièrement à notre rencontre, sans aboyer et sans montrer la moindre colère; si nous n'avions déjà eu affaire à de tels animaux, nous n'aurions pris aucune défiance; mais connaissant leur manière d'attaquer, nous soupçonnâmes d'abord les mauvaises intentions de ceux-ci et, ramassant des cailloux, nous nous mîmes en mesure de nous bien défendre. Il était temps, les agresseurs n'étaient plus guère à dix pas lorsque, poussant de véritables rugissemens, ils s'élancèrent sur la tête de notre colonne avec une furieuse impétuosité. La grêle qui tomba sur eux de toute part les surprit à leur tour : ils s'éloignèrent en silence plus rapidement qu'ils n'étaient venus, et furent s'accroupir à quelque distance sur un tertre d'où, comme honteux de leur défaite, ils nous regardèrent passer en grondant.

Les chiens sont ce que les voyageurs isolés ont le plus à redouter en Morée, et les voleurs y sont beaucoup moins à craindre, parce qu'ils n'assassinent presque jamais; tout brigand qui se mettrait en embuscade pour tuer les passans et les dépouiller ensuite, n'exercerait pas long-temps son affreux métier, dont les Klephtes les plus déterminés ont toujours eu la plus sainte horreur; et je dis sainte, parce que cette horreur a sa source dans les croyances religieuses, qui signalent l'homicide sur la grande route comme le plus irrémissible des péchés. Les voleurs grecs ne ressemblent en rien aux bandits de l'Espagne ou de l'Italie; plus braves, moins sanguinaires et tout aussi superstitieux, ils ne se montrent impitoyables que lorsqu'un sentiment patriotique vient exalter leur colère et que des Turcs, par exemple, leur tombent sous la main; alors ils ne se bornent pas à détrousser, ils tuent. Le Moréote le plus pillard ne frappe que dans les expéditions guerrières, où le frein de la religion se relâche : se bornant dans les temps ordinaires à dépouiller les gens,

surtout ceux qui ne sont pas bien armés ou d'un air aguerri : ils s'y prennent avec une sorte de politesse. « Combien de temps, mon bon ami, « disent-ils, avez-vous porté cette fustanelle, cette veste, ces souliers, ce « féci? » ou toute autre pièce du costume convoité par le larron; « ne « pourriez-vous me les prêter? » Le volé sait dans quelles vues on lui fait des questions si courtoises, et s'il ne se trouve pas en mesure d'y répondre par la force, il se laisse enlever paisiblement ce qu'on lui demande à titre d'emprunt; un danger plus sérieux ne commencerait qu'aux cris ou aux menaces, qui pourraient bien être étouffés d'un coup de fusil. Il est arrivé que des malheureux, qui s'étaient prudemment résignés, ont été attachés à des arbres, afin qu'ils demeurassent dans l'impossibilité d'aller réclamer du secours et qu'ils ne pussent mettre, par leur plainte, quelque détachement sur les traces du voleur; mais les risques sont bien autres lorsqu'on passe dans le voisinage des Moutons, surtout de ceux dont on rencontre des troupeaux loin des lieux habités; les vigilans gardiens de ces animaux paisibles sont beaucoup plus féroces que tous les brigands et les klephtes imaginables; ils sont de l'espèce du Chien de berger et appartiennent à une race plus forte et plus irascible que celle qu'on trouve répandue dans le reste de l'Europe. Il existe entre eux des métis de divers pelage, et de plus ou moins grande taille. Les Chiens de Laconie ne l'emportent en rien maintenant sur ceux des autres cantons, qui sont probablement issus de la race que les anciens nommaient *Molosses;* tous sont également alertes, ombrageux, sournois, braves et prudens. Leur poil hérissé est ordinairement noirâtre, avec l'oreille droite et courte; l'œil saillant et vif; la queue forte, se relevant comme si on l'eût niquetée, ayant des soies qui retombent vers l'extrémité où sont les plus longues. On les entend grondant ou hurlant dans les montagnes, surtout durant les ténèbres : on dirait que, par leurs cris, ils avertissent au loin les Loups et les Lynx qu'ils sont sur leurs gardes; ces aboiemens nocturnes équivalent au *sentinelle prenez garde à vous* du soldat en faction. Peu familiers avec leurs propres maîtres, qui ne leur tiennent aucun compte de la vigilance et du dévouement qu'ils montrent à toute heure, c'est par un instinct particulier qu'ils servent si fidèlement, sans attendre la moindre caresse : ils sont dans la famille du berger, comme les eunuques au sérail, pour contenir la faiblesse

au profit d'un pouvoir qui n'en daigne exprimer nulle gratitude; ils ne reçoivent guère pour les bons offices qu'ils rendent que des menaces et des coups de bâton avec une assez bonne nourriture. Les pasteurs grecs, quoiqu'ils n'aient aucune notion du principe de la métempsychose, pensent que les ames des Turcs, par lesquels ils sont à tout propos traités de Chiens, passent après leur mort dans le corps des Chiens mêmes, qu'ils appellent Turcs en représailles et parce que ce sont peut-être les seules créatures douées de quelque force auxquelles il leur soit permis de rendre une partie des mauvais traitemens dont on les excède. Il faut que ces animaux trouvent quelque compensation à tant de mépris dans la faculté qu'on leur laisse de rendre le mal au centuple à ce bon bétail dont ils semblent se complaire à mordre les oreilles et les jarrets pour les maintenir dans la subordination. Le genre de fidélité, dont le Chien est l'emblême, ne paraissant être que l'effet d'un irrésistible instinct, n'est donc pas plus une vertu chez certaine classe de gens, qui se vantent d'en faire profession, que l'activité dans les machines qui obéissent à des forces dont il ne leur est pas donné de s'affranchir. Quoi qu'il en soit, tout en ne témoignant aux argus de leurs troupeaux que du dédain, les bergers arcadiens tiennent beaucoup à les conserver, surtout lorsqu'ils sont ce qu'on appelle γενναια σκυλια; il serait fort dangereux de les battre en présence de leur maître, c'est un droit que celui-ci se réserve, et l'on s'exposerait à la colère de la multitude si on en tuait quelqu'un, même à son corps défendant. Tous les pâtres du canton prendraient fait et cause pour le propriétaire du mort; cependant il arrive tous les jours qu'on ne peut éviter de passer à portée d'une bande de Brebis ou de Chèvres, et qu'on est conséquemment exposé aux attaques de Chiens que les armes n'épouvantent guère, pour qui tout ce qui ne ressemble point à des bergers est suspect, que la moindre nouveauté de costume irrite, qui s'approchent sans japper, et qui enfin, prêts à vous mordre, n'ont point encore donné la moindre marque de leur mauvaise intention. Des cailloux qu'on a l'air de se préparer à leur lancer, les peuvent seuls tenir en respect, si celui qui s'en est muni sait prendre un air résolu, que l'agresseur discerne avec un tact merveilleux; on dirait à les voir, silencieux, laisser quelquefois passer un homme de courage, qu'ils ont deviné à travers ses vêtemens que

les battemens de son cœur n'étaient point accélérés. Il faut néanmoins, dès qu'on entend leur voix par la campagne, avoir l'œil au guet, et quand, se taisant, ils sont assez près pour causer la moindre inquiétude, on doit ramasser des pierres, ce qui suffit parfois pour les arrêter; pour peu qu'ils continuent à marcher on court sus en tirant résolument aux jambes, qu'ils refusent avec une singulière vélocité, parce qu'ils savent probablement qu'un seul coup portant en plein dans ces parties suffit pour les leur casser; lorsqu'ils sont atteints, ils abandonnent l'attaque pour se jeter avec une incroyable fureur, et en rugissant d'une manière particulière, sur le projectile encore roulant, qu'ils mordent dès qu'ils l'ont saisi, sauf à courir ensuite après quelque autre caillou, qui les a frappés de nouveau tandis qu'ils se livraient à la plus aveugle fureur contre le caillou précédent : quand ils ont ainsi épuisé leur colère sur des pierres, bientôt toutes souillées de l'écume de leur gueule, ils reviennent quelquefois contre le passant, qui doit avoir réservé des munitions pour une seconde décharge, dont, si l'on conserve le sens froid, le résultat est le même que celui de la première, et qui dispense ordinairement d'avoir recours à la troisième. Lapidés ainsi, juste et de près, les Molosses les plus redoutables se rebutent, se retirent exactement la queue entre les jambes, pour aller gourmander en rodant autour, les animaux commis à leur garde et comme s'ils n'eussent point éprouvé d'échec. Si l'on se trouvait en pareille occurrence dans quelques prés et terres labourées, où ne seraient pas de roches dont on pût s'armer, on risquerait d'autant plus d'être mis en pièces, que la plupart des Moraïtes, comme s'ils aimaient à voir ce que nous appelions des σκυλιομαχαι, châtient rarement ceux de leurs Chiens qui s'y engagent.

Dans l'une de nos marches, où je me trouvais en avant de la colonne, avec Baccuet et Brullé, ce dernier s'étant un peu éloigné sur la droite pour attraper quelque insecte, trois Chiens démesurés s'élancèrent d'un campement d'Arcadiens avec une telle rapidité que le temps nous manqua pour ramasser des pierres; le plus ardent, déjà dressé sur ses pattes de derrière, la gueule ouverte et l'œil en feu, allait saisir le jeune entomologiste qui, tournant le dos et ne se doutant de rien, touchait à l'instant d'être étranglé; le danger était si imminent, que je fus réduit,

au risque de blesser Brullé, de tirer un coup de fusil presqu'à bout portant dans la poitrine de la bête furieuse, laquelle fut tomber en roulant, presque entre les jambes de notre camarade, aussi surpris de voir jaillir du sang autour de lui, que de l'explosion qui venait de se faire entendre à son oreille; la rage des deux autres Chiens changeant aussitôt d'objet, ils se ruèrent avec des hurlemens affreux sur leur pareil abattu, le mordant et le déchirant à nos yeux, comme s'il eût été quelque pièce de gibier abandonnée à leur dévorant appétit. Le râlement extraordinaire du mourant, les cris des enragés qui le mettaient en lambeaux, la détonation de l'arme à feu et nos voix, ayant bientôt attiré nos gens et toute la troupe des Karithéniotes, ceux-ci commencèrent à ramasser des pierres et à les brandir; les femmes, avec glapissemens, excitaient les hommes à nous les jeter. «Vengeance, que la malédiction et l'anathème « soient sur vous,» s'écriaient-elles en tordant leurs bras. Sans perdre une seconde, je rechargeai avec une balle que j'eus bien soin de montrer, le canon que je venais de tirer, et ma caravane ayant eu le temps de se mettre en garde, je déclarai fermement, par la voix de mon interprète, que j'allais, quoi qu'il pût s'ensuivre, abattre net, comme le Chien expirant sur la place, le premier ou la première qui lancerait soit un caillou soit la moindre poignée de terre. Cette sorte de proclamation de la loi martiale dissipa l'attroupement à la minute; les bergers et les bergères changeant de gestes, se jetèrent, pour les arrêter, sur plusieurs autres Chiens, qui venaient se mettre de la partie, et les ayant couchés par terre, leur maintinrent à deux mains la tête contre le sol, en leur couvrant les yeux; alors nous défilâmes en sécurité au milieu de ces bonnes gens, que je n'avais offensés que malgré moi, et dont je m'étais pourtant vu au moment de tuer peut-être une paire.

De Smarlina nous portâmes un dernier coup d'œil sur les remparts de Phigalie, restant de l'autre côté du ravin, qui les défendait du côté occidental comme une sorte de large fossé : ils se montraient encore imposans; on les pouvait suivre de l'œil jusque sur l'acropole avec les tours carrées qui persistent dans cette partie; commençant ensuite à descendre, nous tînmes, pour gagner le lit de la Néda, un sentier rapide sur des pentes souvent dangereuses par leur raideur, mais où l'on trouve toujours des

branchages pour s'accrocher, avec des plantes fort curieuses, au nombre desquelles se distinguait une élégante Campanule (n.° 296). A mesure que nous cheminions, les remparts latéraux du fleuve s'éloignaient l'un de l'autre en diminuant de hauteur; l'austère gorge devint un riant vallon, où nous arrivâmes sur un terrain parfaitement uni, composé de sable et de galets variés, qui, de loin, nous avait paru d'une grande blancheur, et vers le milieu duquel l'onde couleur du ciel décrivait, ainsi qu'au temps de Pausanias, qui l'avait fort bien remarqué, de nombreuses et molles sinuosités (voyez p. 248). Bientôt nous rencontrâmes le torrent qui vient des hauteurs de Vervitza, avec une route pour Andritzéna et Phanari: cet affluent était presque aussi fort que le fleuve lui-même, et sa rapidité encore plus grande; l'eau en était admirablement pure, nous en eûmes jusqu'aux genoux, et continuâmes à cheminer le long de la rive septentrionale sur un espace uni assez large, difficile à parcourir à cause de la rondeur, de la désunion et du volume des cailloux qui le composent; on y trébuchait à chaque pas sur du Calcaire moréotique poli, du Grès, du Jaspe et autres roches roulées. Le Gatilier en touffes pressées bourgeonnait çà et là, mais n'étalait point encore ses bouquets d'épis de la couleur du Lilas pâle; des Nérions, que leurs corymbes de corail commençaient à empourprer, s'y mêlaient avec de glauques Tamaris. Il nous fallut successivement passer, vers leur embouchure, trois autres cours d'eau venant du Nord, et dont le tribut était fort abondant, particulièrement dans celui qu'on nous dit venir de Tzourla. Nous arrêtant, après quelques heures de chasse et d'herborisation, à l'ombre de plusieurs beaux Platanes, avec lesquels croissaient quelques Noyers, nous contemplâmes les hauteurs somptueusement boisées que nous avions vis-à-vis : on y distinguait les gorges des petites rivières dont nous avons traversé l'origine en nous rendant de Sidérokastron aux cascades du fond de la Néda. Plusieurs kalives y étaient éparses; elles dépendaient des villages délicieusement situés de Platania et de Karamoustapha.

A partir de notre halte, qui eut lieu non loin des ruines d'un moulin assez considérable, le lit du fleuve le plus cristallin que j'aie jamais vu, se contourne de plus en plus en se divisant, et nous en passâmes plusieurs bras non sans quelque danger; à l'endroit où nous dûmes traverser son

principal courant, la rapidité de l'eau était telle que Brullé faillit en être emporté. Nous dûmes, pour y résister, former une chaîne en nous tenant par les mains. Les sinuosités de la Néda inférieure se prononçaient d'autant plus, que le vallon s'élargissait davantage; elles venaient baigner la lisière des bosquets dont la rive méridionale est couverte, et à l'ombrage desquels nous marchions par un assez bon sentier. Après les ruines d'un village, que nous aperçûmes sur les hauteurs de gauche à quelque distance, nous arrivâmes au kan voisin du pont de Bourzi et contre lequel passe la grande route de Navarin à Patras. Il y avait une fontaine abattue à l'endroit où nous la prîmes pour regagner Arcadia, et à une demi-heure de marche vers le Sud, nous en trouvâmes une beaucoup plus riche, appelée Hagios-Joanis : sa construction répondait à l'abondance de ses belles eaux, et doit dater de la plus haute antiquité; du Cresson et des Véroniques (n.os 13 et 14) en bordaient le bassin, dans lequel croissaient aussi des Batrachospermes (n.° 1314) et des Charagnes (n.° 4).

Ayant à gauche les racines des montagnes, et la mer à droite, on marche sur une large plage de sable mobile et bleuâtre, où nous trouvâmes une très-grande Caouanne[1] échouée, et sans doute morte en venant pondre. Des blocs de Poudingue gisent confusément épars et dépouillés parmi la verdure de la base des escarpemens littoraux, au-dessus desquels on remarque à sa forme le piton isolé et dominant, appelé Sténo-Vouno. A partir de ce lieu, les hauteurs fuient sur la gauche, la plage s'élargit et, après avoir marché encore une demi-heure, on traverse le Kalonéro, qui vient d'Agalliani. Là cesse le sable, et il y exista probablement une baie dont la ceinture de rochers, qui forme la rive gauche du fluviole, dût être la côte méridionale. Après avoir traversé le Kalonéro, se retrouve le même terrain sur lequel on voyage depuis Navarin jusqu'à Arcadia, où nous allions rentrer, et que nous apercevions à une petite distance: on y rencontrait des broussailles pareilles, mêlées de Phylaria (n.os 6 et 7) et d'Alaternes (n.° 326). Vient ensuite le lit d'un petit torrent desséché, avec une chapelle du moyen âge, qui

1. *Chelonia Couanna*, voyez t. III, 1.re partie, p. 64 et pl. VI de la 3.e série de notre atlas, nommée mal à propos *Chelonea Pelasgorum* par M. Valenciennes qui avait méconnu une espèce dès long-temps décrite.

devait être ruinée depuis long-temps, et bientôt il nous fallut passer à gué le Cyparissus non loin de son embouchure, qu'encombrent des galets. Par l'effet de transports, que repoussent les flots de la mer à mesure que le cours du fluviole les roule, celui-ci a changé de direction et ne passe plus sous le pont qu'on lui avait bâti; ce pont demeure du côté opposé à celui par où nous arrivions, et se compose de trois arches, dont la mitoyenne, très-ouverte, est aussi tellement élevée que, pour y passer, il faut monter et descendre par des marches disposées en escalier rapide; nos mules le longèrent en le laissant à droite, tandis que nous l'examinâmes en dessus et en dessous; nous nous retrouvâmes ensuite parmi les Cystes et les bois d'Oliviers dont nous avions traversé une partie au pied de l'acropole de Cyparisséis en partant pour Phigalie.

CHAPITRE VII.

D'ARCADIA AU BASSIN DE LA PIRNATZA. PALÉOKLEPHTO. ANDANIE. L'ITHOME ET MESSÈNE. ANDROUSSA. — M. LE MARÉCHAL MAISON RETOURNE EN FRANCE ET REMET LE COMMANDEMENT EN CHEF AU GÉNÉRAL SCHNEIDER.

Après le passage du torrent de Kartéla existe une riche fontaine revêtue d'une forte maçonnerie, et dont la surabondance va se jeter dans la mer: sous les arbres d'alentour était une troupe de jeunes et jolies Grecques occupées à laver du linge; la suite de la princesse Nausicaa, parfaitement semblable aux déesses, quand Ulysse, tout nu, la surprit faisant également la lessive de ses robes, n'avait probablement pas meilleur air.

Il était nuit lorsque nous campâmes au pied de la ville d'où nous partîmes le lendemain pour aller à Mavromati, sur l'emplacement de l'antique Messène, afin de nous trouver dans un village qu'on nous assurait être encore assez populeux, aux solennités de la Pâques des Grecs et aux réjouissances qui accompagnent une si grande fête.

Tandis qu'on levait le camp, je conduisis M. Lenormand vers ces jardins qui s'étendent au pied de l'acropole, et dans lesquels nous avions déjà reconnu des constructions helléniques. Il tint, comme moi, les pierres taillées du massif des Lauriers (p. 240) pour les restes du soubassement d'un temple d'Apollon, cité par Pausanias.

Ayant quitté à une demi-lieue environ d'Arcadia le chemin que nous avions suivi précédemment pour nous rendre à Sidérokastron, et nous dirigeant à l'Est, en abandonnant les pentes humides du Mavrolymni, nous nous élevâmes, après avoir traversé plusieurs ruisseaux, sur les flancs méridionaux de quelques monticules arrondis qu'on laisse sur la gauche; la route ayant passé entre les deux derniers, nous fûmes bientôt au milieu d'épais bosquets d'arbustes sur un petit plateau, séparé par un encaissement large et profond des racines prolongées des revers de la chaîne Gérénienne, dont les sommets nous restaient au loin sur la droite. On apercevait à quelque distance dans la même direction le hameau de Mirou, et beaucoup plus loin un village qu'on nomma

Alimachi; nous descendîmes l'escarpement en haut duquel nous nous trouvions, par un chemin très-rapide, tracé en zigzag et d'autant plus désagréable qu'il est tout rempli de cailloux désunis de la grosseur d'une pêche à celle d'un melon, roulant sous les pieds et provenant de la destruction d'un banc immense de Poudingues, à la formation desquels appartiennent les remparts environnans[1]; parvenus, non sans avoir couru plus d'une fois risque de nous donner des entorses, au fond du vallon où serpente le Cyparissus, nous passâmes ce petit fleuve alors assez rapide, sur des arbres abattus, couchés d'un bord à l'autre et qui formaient un mauvais pont accidentel. Lorsque nous fûmes sur la rive septentrionale, nous nous retournâmes pour admirer la bizarrerie des parois par où nous y étions arrivés, et qui, avec leur prolongement dans l'est, ressemblent à d'immenses fortifications du moyen âge, ayant comme leurs tourelles et leurs créneaux construits en gros cailloutage. C'est au confluent de la rivière qui vient directement du Sud, et qui arrose, en le sillonnant profondément, le canton de Kondovounia, que l'aspect de ce rempart est le plus étrange : élevé d'une centaine de pieds, coupé par des embrasures qu'y forment d'autres petits torrens perpendiculaires, on dirait une suite de pyrgos ou de bastions disproportionnés, mais dont plusieurs ressemblent à des constructions de main d'homme; on y reconnaît que le Cyparissus s'est fait jour dans l'immense épaisseur d'un banc de galets, dont beaucoup de parties, particulièrement aux endroits où sont les accidens d'apparence gothique, passèrent à l'état de Poudingue.

Abandonnant le vallon au lieu où il se rétrécissait, et nous élevant sur les pentes dont nous suivions les bases depuis le passage du fluviole, nous traversâmes près de son embouchure l'affluent qui, coulant du Nord au Sud, vient de Sidérokastron, et qui passe auprès du bourg de Mouratou; il y existe un pont en pierres d'une seule arche, plus ouverte que ne sont celles de tous les autres ponts de la Morée; celui-ci est aussi le mieux construit, et ce qui nous surprit, c'est qu'il était aussi plat que l'est celui de Neuilly. Il ne coulait point d'eau par-dessous, les

1. Cette descente, avec la partie de route que nous tenons en ce moment, a été omise dans la feuille 3 de la grande carte en six feuilles; mais il sera facile de l'y rétablir d'après notre itinéraire.

saignées que font les paysans dans les parties supérieures de la rivière pour les arrosemens, en interceptent la totalité pendant près des deux tiers de l'année. A quinze minutes de distance et arrivé dans un bois épais, on traverse un autre vallon, où n'existe pas de pont, mais où il y avait beaucoup d'eau qu'il fallut passer à gué, mouillé jusqu'au-dessus du genou; pour en remonter la berge de gauche, la route est assez profondément creusée, mais devient de plus en plus large et commode. Sur la hauteur commence une forêt magnifique; il s'y trouvait sur la droite une prairie des plus riante, dont la Botanique nous paraissait devoir être fort riche : l'herbe étant fraîche et d'une extrême abondance, nos muletiers nous demandèrent à y faire paître leurs animaux; séduit par la beauté du lieu, j'y fis dresser les tentes.

A partir de cet endroit, la route ressemble à l'une des plus jolies allées d'un parc bien tenu : unie, comme artificiellement sablée, elle n'est embarrassée d'aucune pierre et sa pente est très-douce; sous les dômes de verdure qu'y forment des Chênes de la plus fière venue, parfaitement sains et assez espacés, croît un fin gazon que protège l'ombrage, et parmi lequel ni buissons, ni ronces ne sauraient se propager, parce qu'il n'y pénètre point assez de lumière. Quand on arrive dans la plaine où le bois se continue, on aperçoit, par quelques éclaircies sur la gauche, les flancs méridionaux des monts de Ripézi, dont nous avons parcouru le revers opposé en nous rendant à Phigalie, et sur lesquels sont plusieurs villages; le plus rapproché, composé d'une vingtaine de familles, se nommait Agrilia. Au loin, sur la droite, s'élevait le sommet de Sekhy, qui atteint à 1391 mètres; sur ses longues pentes on distinguait Sarakadiana, de 34 feux, et Varibopi, de 51. Toutes ces populations sont composées des enfans de ces Albanais appelés Schipétars dans le Voyage de Pouqueville, par lesquels fut dévasté le Péloponnèse après la révolution d'Orloff en 1770, et qui s'établirent dans presque tous les villages du bassin de la Néda ou des environs d'Arcadia, après en avoir chassé les anciens et légitimes possesseurs moraïtes. Nous trouvâmes successivement deux ruisseaux qui circulaient dans de vertes prairies qu'on nous dit être fort marécageuses en hiver, et qui étaient encore assez humides; auprès du second était une chapelle ruinée du moyen âge, construite sur de grosses pierres

appartenant probablement à quelque substruction antique. Nous étions rendus sur le plateau qui sépare le bassin du Pamisus de celui du Cyparissus, et qu'on peut considérer, entre les monts du Tétrage et du système Gérénien, comme le couronnement d'une vaste dépression. Nous marchâmes alors durant plus d'une heure sur des pentes insensibles, apercevant dans les montagnes du nord, qui limitaient au loin de belles plaines parfaitement unies, Soulima, chef-lieu du canton, où l'on compte 135 familles[1], et Vlaka, composé de 45. Ce nom de Vlaka est évidemment d'étymologie slave; les habitans de tous ces lieux passent pour fort braves et pour avoir, ainsi que les Maniotes, su conserver une sorte d'indépendance sous le gouvernement des Turcs.

Nous étions arrivés sans nous en apercevoir dans le bassin supérieur du principal fleuve de Messénie, et conséquemment dans le versant du golfe de Coron : le premier ruisseau de ce versant, que nous passâmes sur un petit pont en pierres, appelé Bassouvlina[2], venait de la gauche, et se réunissait à peu de distance avec des ravins descendus des monts boisés de droite, pour former l'origine du Mavrozoumèna que nous allons suivre désormais, et dont les habitans d'Ætos (village des Aigles), du côté du Sud, ainsi que ceux de Plavi, du côté du Nord, prétendent posséder la source dans leur territoire. De jolis monticules arrondis, couverts de Poiriers sauvages, sont épars au bord de la rivière, et comme jetés isolément entre les confluens qu'y forment ses divers affluens; ils dominent des prairies verdoyantes qui s'étendent jusqu'à l'endroit où nous trouvâmes les fondations de Kokla, l'un des kans les plus connus de la Morée, et que signalent tous les itinéraires; il n'en restait guère qu'un monceau de pierres sans liaison; tout le bois qui en fit partie avait été dès long-temps brûlé par les passans. On voit à Kokla une de ces magnifiques sources que les Grecs appellent *Kephalovritzi* (têtes d'eau ou sources mères): celle-ci pourrait bien être cette fontaine d'Achéa qui coulait, selon Pausanias, sur la route d'Andanie à Cyparisséis; le Mavrozoumèna me semble être ce Balyra où Thamyris perdit sa lyre, après avoir perdu la vue, et

1. Et non 80, comme il est dit dans le Voyage de la Grèce, t. VI, p. 19.

2. Soit que le ruisseau ait changé de place, soit qu'au temps des pluies il forme plusieurs bras, il existait un second petit pont sans eau et à quelque distance sur la route, contre un bois taillis.

le tributaire qui, venant du nord à travers la plaine, s'y jette un peu au-dessous du kan, pourrait bien correspondre à l'Électre de l'antiquité. Ayant passé l'eau à gué, nous voyageâmes sur sa rive droite, qu'ombrageaient toujours quelques beaux arbres : nous y trouvâmes une autre belle fontaine et les restes d'une assez grande chapelle; puis, ayant repassé de nouveau le Balyra ou Mavrozoumèna, duquel des rochers et des coupures brusques rendaient la droite difficile à parcourir, nous vînmes faire halte près d'un moulin récemment rétabli, et dont les habitans avaient des Poules et des œufs à nous vendre. Ici se terminait la plaine supérieure du bassin dont nous venions d'explorer la partie occidentale, et qui fut évidemment un lac autrefois. La rivière s'étant fait jour, par une brisure, à travers une suite de hauteurs qu'il fallut gravir, nous y traversâmes un bois qu'on citait comme fort dangereux, parce que des voleurs aguerris l'infestaient au temps des Turcs, qui ne s'y engageaient jamais que par troupe, en s'éclairant soigneusement. Dès le matin nous avions aperçu sur la droite, à la cime d'un monticule en pain de sucre formé par le confluent d'une rivière qui vient de Milia, les restes d'un château fort du moyen âge, appelé Paléaklephto : trois grandes tours carrées avec l'enceinte qui les unit, rappellent ces repaires féodaux dont le reste de l'Europe a été hérissée; il fut bâti sur le modèle de ceux dont quelques ruines se voient principalement en Champagne, d'où venaient sans doute les seigneurs qui en firent leur manoir. Un Français dût en être possesseur vers le treizième siècle; cependant on ne peut savoir aujourd'hui quel comte ou baron le fit construire. Baccuet prit une vue de cette ruine de l'endroit où nous nous étions reposés (voyez Pl. XV); c'est peut-être à la place où elle est qu'il faudrait chercher celle de l'antique Dorium ou celle d'Électre : une ville et sa citadelle y eussent été fort bien situées de tout temps pour protéger les défilés voisins. S'abandonnant à des rêves chevaleresques à l'aspect de ses donjons, notre compagnon y figura un banneret avec sa troupe des temps héroïques de l'ère chrétienne, revenant de quelque expédition guerrière.

Rendu au faîte du col, on découvre devant soi le fond d'un second lac desséché, dont le sol est composé d'un limon de transport très-fertile et qui maintenant se couvre de cultures et de villages; dès la plus

haute antiquité, on appela Sténiklέros ou Sténiklέria cette plaine encadrée de montagnes. Il y eut aussi une ville du même nom, où le roi Cresphonte, ayant épousé cette Mérope, fille de Cypsélus, dont Voltaire a fait l'héroïne de l'une de ses plus belles tragédies, bâtit un palais pour sa résidence.[1]

La plaine de Sténiklέros répond à peu près à ce qu'on nomme aujourd'hui le canton d'Emblakika, mais non à celui de Nisy, comme il est dit mal à propos dans l'Histoire de l'académie des inscriptions[2], et comme le marque Danville dans sa carte de 1767; c'est dans cette plaine qu'eurent lieu plusieurs des batailles qui signalèrent les grands démêlés des Messéniens et des Spartiates. La plus ancienne capitale des princes venus d'Iolcos, située dans son étendue, était Andanie, que des cartes dont les auteurs furent induits en erreur par M. Pouqueville[3], placent à Francoéclésia près d'Alitouri, village où nous passâmes; mais où nous ne reconnûmes pas plus de traces de haute antiquité, que nous n'en avions reconnu à Pyla. Francoéclésia n'est qu'un débris byzantin sans importance, dont il n'existe même que des briques éparses et quelques pans de murs; un monticule en est à proximité, et pourrait bien être un tumulus, sur lequel sont des fragmens de Marbre et de colonnes en Calcaire commun. La position qu'assigne à cette ville d'Andanie le réformateur de la géographie, qui voyait la plaine de Sténiklέros vers l'embouchure du Pamisus, répond à celle d'Androussa, où nous passerons en quittant Messène.

Andanie, qu'on ne retrouve point, fut néanmoins une cité importante; sa fondation est attribuée à Polycaon, fils de Lélex, qui régnait lorsque les Messéniens n'habitaient point entre des murailles, et, encore sauvages, vivaient dispersés dans la campagne. Le siége du gouvernement ayant été transporté à Pylos, sous le règne de Nestor, Andanie perdit le titre de capitale, mais on y célébra long-temps encore les mystères des grandes déesses. Gonippus et Panorme, ces deux beaux klephtes antiques que les Laconiens, célébrant une fête en l'honneur des Dioscures, prirent pour ces jumeaux divins, et qui profitèrent de cette erreur pour tuer quelques adorateurs de Castor et de Pollux, étaient

1. Pausanias, *lib.* VIII, *cap.* 3. — 2. Tome VII, p. 354. — 3. Voyage de Grèce, t. VI, p. 36.

d'Andanie[1]. Une ardente et nombreuse jeunesse y florissait alors; Aristomène, que, selon Pausanias[2] « on y révérait comme un héros, et qui, « pour relever sa naissance au-dessus de celle des simples mortels, « assurait que sa mère Nicotélie avait eu commerce avec un génie revêtu « des formes d'un serpent; Aristomène brillait au milieu de cette géné- « ration guerrière, ardente à provoquer la dernière guerre de Messénie, « trente-neuf ans après la destruction d'Ithome, et dans la quatrième « année de la XXIIIe Olympiade. » Les Messéniens furent d'abord favorisés par la fortune; après une bataille qu'ils gagnèrent au lieu nommé le monument du Sanglier, leur général vainqueur se rendant à Andanie, « y entra en triomphe; les femmes et les vierges allèrent au-devant « de lui, jonchant de fleurs le chemin par où il passait en chantant « un distique qui a été conservé à la postérité, et qui était conçu à « peu près en ces termes : Aristomène victorieux dans la glorieuse « plaine de Sténiklère a mis en fuite les Lacédémoniens et les a pour- « suivis jusque dans le haut des montagnes.[3] » Mais les ennemis ayant repris la supériorité, et les Messéniens étant tombés dans l'impossibilité de défendre le plat pays, Aristomène lui-même n'y vit d'autre remède que de l'abandonner pour se retirer sur le mont Ira; dès-lors Andanie s'efface dans l'histoire. Mais la valeur n'y pouvait plus rien; il avait été prononcé par l'oracle : « que, lorsqu'un Bouc boirait dans la Néda, Ira « tomberait comme Ithome. » Nous renverrons aux auteurs des Messéniaques et des Hommes illustres[4] pour l'explication de l'énigme sacrée, dont le mot était un Figuier qui croissait au bord du fleuve, dans les eaux duquel s'abreuvaient ses racines.

Pausanias, venant de Carnasius, laissa l'emplacement d'Andanie sur sa gauche; il ne dit point qu'il l'ait visité et ne nous en apprend absolument rien. La route de Tripolitza, que nous laissâmes également à gauche, traverse le pays plat pour gagner le camp de Tzacona par un endroit nommé Sandanie, où nous n'avons point été, mais dont le nom, qui rappelle, presque sans altération, celui de la ville perdue,

1. Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 27; voyez aussi Polybe et Plutarque. — 2. Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 14. — 3. Plutarque, Vie d'Aristomène. Traduction de Bellanger; t. IX, p. 316 et 317. — 4. Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 20, et Plutarque, *loc. cit.*, p. 331.

semble indiquer qu'on pourrait bien y retrouver des ruines qu'on n'a encore recherchées qu'en des lieux où rien n'indique qu'elles peuvent être.

En descendant le cours du Mavrozoumèna, le long duquel étaient successivement deux moulins, nous avions sans cesse l'Ithome devant les yeux; cette montagne nous présentait son côté septentrional, par où elle est escarpée et presque coupée à pic, surtout vers sa partie supérieure, qui s'alonge horizontalement comme un mur du Nord-Ouest au Sud-Est; sa base semblait être formée d'éboulemens et de vastes fragmens de rochers disloqués, entremêlés d'une verdure qui contrastait avec la ferrugineuse nudité des remparts naturels d'alentour. Nous eussions déjà pu en atteindre le pied dès le matin par deux chemins que nous avions laissés à droite, et qui, partant du moulin de notre halte, et de celui qu'on trouve ensuite, traversent la rivière à deux gués successifs; mais nous voulions voir la jonction du Mavrozoumèna avec la Pirnatza, où existe un pont triangulaire, célèbre dans tout le pays, et qui mérite en effet qu'on le visite.

La Pirnatza est, à proprement parler, le seul véritable fleuve de Messénie, qui prend sa source au pic de Kouvella. Cette Pirnatza coule d'abord à travers la plaine de Sténikléros du Nord au Sud, où elle reçoit par sa droite l'affluent que nous venons de suivre, et dans lequel nous avons reconnu le Balyra; tandis que par sa gauche un peu avant le confluent que son pont particularise, elle se grossit d'une autre rivière, formée de la réunion de deux assez grands cours d'eaux, descendus l'un du faîte du Tétrage, l'autre des flancs des monts Hélénitsa. Sa totalité ne répond point au Pamisus de l'antiquité, dont les sources, que nous visiterons bientôt, étaient censées exister près de l'antique Thuria; son cours étant plutôt renommé par le volume de ses eaux et la largeur de son embouchure où entraient les vaisseaux, que par sa longueur. Le nom de Pamisus ne s'appliquait qu'à la partie inférieure du fleuve, où se voit aujourd'hui Nizi, et que Danville a pris pour la plaine de Sténikléros. Sa partie supérieure était sous un autre nom considérée comme une rivière distincte et comme un simple affluent, qui fut peut-être ce qu'on appelait le Cnéus. Quoi qu'il en soit, le pont que nous venions de voir est fort remarquable : ses fondemens et les assises inférieures de toute sa construction appartiennent

évidemment à l'époque où furent élevés les remparts de Messène; ce sont de grosses pierres en carré long, qui semblent porter le cachet d'Épaminondas. Le plan et les vues qu'en a donnés la section d'architecture (T. 1.er, pl. 48), nous dispensent d'en faire la description; il suffit de dire qu'il se compose d'une arche à trois piles, reposant sur les trois angles de terrain du confluent de deux rivières, et que la route que nous suivions s'y fourche pour aller par la droite à Mavromati, et par la gauche dans la basse Messénie. Je me rappelle en avoir vu un du même genre, jeté au point où se croisent deux canaux de Flandre, dans les environs de Dunkerque, et sous lequel j'ai passé en barque. Gell, qui donne du pont triangulaire une idée fort juste en peu de mots[1], le compare à celui de Crowland dans le Lincolnshire.

Ayant passé ce pont singulier, et laissé successivement à gauche la route de la plaine supérieure qui conduit en Arcadie, celle de Calamata ou des bords de la mer par Géféremini, bourg considérable, et le fleuve qui descendait au Sud, nous tournâmes le dos à la fertile Sténikléros, pour nous acheminer vers le village de Belzi, en remontant la petite vallée du même nom, creusée au nord de l'Ithome: nous vîmes d'abord un peu au-dessous du pont un moulin mentionné par M. de Pouqueville[2], qui paraît avoir réellement passé en cet endroit et avoir suivi la gorge dans laquelle se resserre ensuite la Pirnatza. Gell a de même pris la direction du Sud pour monter à Messène, où il arriva par la panagie des Cyprès.[3] Ayant d'abord cheminé à travers des prairies, et ensuite laissant sur un monticule à droite Belzi avec ses douze chaumières, nous commençâmes à gravir les bases de l'Ithome, pour gagner diagonalement le prolongement qu'il projette vers le Nord-Est et qu'il était question de doubler, parce que le reste de la montagne est inaccessible par le côté d'où nous

1. Le voyageur anglais y passa en venant de Constantino à Mavromati, et le signale en ces mots: « A trente-deux minutes d'Alitouri (p. 24 de la traduction française) l'ancien pont très-singulier porte sur une pile qui forme le centre de deux rivières. De ce centre partent des arches qui conduisent aux trois pointes de terre formées par le confluent; de là vient qu'on le nomme le *pont triangulaire*. Le pont primitif paraît avoir été construit par le rapprochement de plusieurs blocs sans voûte et devait être d'une très-haute antiquité: deux pierres restent encore hors de l'eau, dont l'une est fort considérable. » J'ai aussi vu ces pierres, qui paraissent venir de quelque écroulement ou d'une plus grande largeur qu'avait peut-être un pont antérieur.

2. Tome VI, p. 38. — 3. Itinéraire de Constantino à Mavromati, p. 25.

venions : des arbres, entre lesquels se distinguaient des Pins, y croissaient au milieu des éboulemens sur des pitons coniques assez nombreux, disposés sans ordre, se surmontant les uns les autres et semblables à de grands *tumuli;* sur des gradins couronnés de pelouses paissaient quelques troupeaux, dont nous entendions parfois, au-dessus de nos têtes, aboyer les gardiens vigilans. Vourcano est le nom qu'on donne aujourd'hui au sommet tronqué qui portait dans l'antiquité celui de l'une des deux nourrices de Jupiter. Après une forte demi-heure de marche fatigante, ayant passé par une cassure de roches dissimulée par des arbres, nous tournâmes assez brusquement à gauche, et continuant à nous élever par un sentier moins difficile à suivre dans la direction du Sud, nous aperçûmes au loin derrière nous dans le Nord ce Paléoklephto, dont nous avions, le matin, pris une vue par son autre côté, ayant à gauche le revers des grands pans de rochers qui forment le prolongement de l'Ithome, et à droite un vallon dont l'origine est au pied même des remparts de Messène; nous ne découvrions point encore ceux-ci, quoique nous n'en fussions plus guère à 1000 mètres; ce n'est qu'après avoir traversé deux ravins remplis d'arbres et d'arbustes, et lorsque nous n'en étions plus à deux cents pas, qu'ils frappèrent nos avides regards. Aux bords de l'un de ces ravins sont des tombeaux antiques, dont la plupart paraissent devoir être encore intacts, et qu'il serait fort intéressant de fouiller. J'avais, avec M. Lenormand, devancé la colonne de plus d'une demi-lieue : à l'aspect des restes imposans que nous venions étudier, nous poussâmes simultanément un cri de surprise et d'admiration; ce ne fut qu'après plusieurs minutes d'une sorte de stupéfaction que, nous étant remis en marche, nous entrâmes les premiers dans la ville d'Épaminondas par la grande porte, qu'on peut nommer indifféremment d'Arcadie ou d'Élide. Remettant aux jours suivans l'examen des détails de si majestueux débris, nous poussâmes jusqu'à Mavromati (les yeux noirs), où nous fûmes rendus en un peu moins d'une demi-heure. Les cent quarante et quelques habitans de ce village sont aujourd'hui tout ce qui représente la population de la noble Messène; ils sont établis au centre du vallon qu'occupait cette illustre ville au temps de sa splendeur. MM. Dubois et Blouet, avec ceux de leurs collègues qui ne les

avaient point abandonnés, s'étaient logés dans leurs maisons; ainsi la Commission scientifique s'y trouva entièrement réunie; accompagné de M. Lenormand je fus rendre visite à mes collègues, tandis que sur l'un des degrés de la pente du mont Vourcano on établissait notre camp contre les ruines d'une chapelle. Les antiquaires et les architectes, rendus sur les lieux depuis plusieurs jours, y avaient déjà fait de nombreuses fouilles; mais les moissons hautes et l'épaisseur d'une végétation printanière des plus riche, couvrant le vallon dans presque toute son étendue, dérobaient à leurs recherches la plus grande partie des objets qu'ils venaient interroger; ainsi le grand nombre de plantes rares qui, dans ces lieux chéris de Flore, faisaient la joie de Panaget, désespérait mes autres collègues.

La journée avait été fatigante, mais nous avions tenu à nous trouver dans un lieu peuplé à l'expiration du carême des Grecs, voulant assister aux fêtes qui le terminent et qui devaient commencer dans la matinée du dimanche 26 Avril.

Les Moréotes sont peut-être de tous les chrétiens ceux qui observent le plus étroitement les rigueurs souvent un peu antihygiéniques et nuisibles à la santé, qu'impose notre sainte et infaillible religion[1] : ils sont exacts à jeûner aux époques prescrites, aucune considération ne les saurait décider à manger gras quand ils doivent manger du maigre; ils gardent plusieurs carêmes, dont celui que termine la Pâques est le plus long et le plus sévère. Sur les 365 jours de l'année, ils en ont jusqu'à 182 d'abstinence, durant lesquels la très-petite quantité d'alimens qu'ils sont autorisés à prendre est strictement désignée; on peut dire, sans exagération, que les pauvres Grecs que nous rencontrions ou auxquels nous avions affaire, étaient au vert depuis quarante jours comme on y met les chevaux au printemps. Ils vivaient de Mauves, de pousses d'Orties et d'Asperges sauvages qu'ils faisaient bouillir, ou de moelle et de têtes de Chardons, de bulbes d'Hyacinthes, d'Ail et d'Oignons crus, qu'à peine ils assaisonnaient avec quelques grains de sel; ils y ajoutaient

1. Voir pour de plus amples détails sur les quatre carêmes des Grecs et leurs jours de jeûne, ainsi que sur leurs cérémonies religieuses, la troisième lettre du tome I.er du Voyage de Tournefort dans le Levant. Rien n'est changé à ce que notre savant devancier en rapporte.

tout au plus un peu d'huile en manière de sauce. Le poisson leur était interdit; les œufs ne leur étaient tolérés que certains dimanches, et le vendredi saint avant l'heure de la résurrection, il n'en est pas un qui, eût-il été à l'instant de succomber à de trop longues privations, eût osé prendre un aliment quelconque. Les restes de nos repas demeuraient perdus; pas un de nos guides ou de nos muletiers n'en voulut jamais accepter quoi que ce fût, et tel mendiant qui tendait la main pour solliciter un para, refusait un morceau de perdrix ou de mouton qu'on lui offrait, en disant: « Je n'en puis manger, je suis chrétien. » Ces bonnes gens nous croyaient de véritables païens, parce que nous faisions bonne chère: durant les petits carêmes qu'ils gardent en divers temps de l'année, ou bien le vendredi et le samedi, ils sont moins gênés, le poisson frais ou salé, les poulpes, les coquillages, les kavouris et les œufs leur étant permis; mais dès quinze jours avant la fin du grand carême à peine leur passe-t-on le laitage; « rien de ce qui a vie ne « devant entrer dans le corps. » Ce sont les propres expressions de la défense sacrée; aussi quelle joie gloutonne quand dès minuit chacun se prenant par la main droite et passant sa gauche sur l'épaule du premier venu, l'embrasse par trois fois, en disant: « Oui, je vous le dis, « Jésus est ressuscité; » c'est la formule que l'on emploie durant le reste du jour quand on se rencontre. On croit avoir remarqué que, par suite d'une interprétation exagérée de la formule qui prescrit l'abstinence de toute chair, les sept huitièmes des naissances ont lieu chez les Grecs neuf mois précisément après Pâques où l'usage de la chair redevient licite: quoi qu'il en soit, chaque famille s'est dès la veille procuré un mouton gras, qu'on tue à la pointe du jour, et qu'on met aussitôt à la broche. Lorsque nous sortîmes de nos tentes le 26 au matin, il n'y avait pas une seule maison dans Mavromati contre le mur de laquelle on ne vît un grand feu où se rôtissait la principale pièce du festin, préparée comme celle de notre repas de Sapience (p. 79).

Un papas parcourait le village en faisant sonner une petite clochette; il eut bientôt réuni tous ceux des habitans qui n'étaient point occupés à faire rôtir des moutons; à travers la fumée de tant de cuisines en plein vent et d'une odeur de graisse brûlée, nous vîmes monter processionnel-

lement les villageois, au nombre de cent cinquante environ des deux sexes et de divers âges; le cortége s'acheminait vers les décombres près desquels nous étions campés, et que nous n'eussions pas soupçonné pouvoir servir encore d'église : il n'y existait pas la moindre trace de toiture, les murs en étaient totalement écroulés; je n'y avais rien reconnu qui eût seulement l'apparence d'un autel; mais la place était consacrée; c'était là qu'on avait célébré l'office divin de temps immémorial, avant que les Égyptiens fussent venus saccager Mavromati, et le papas avec les fidèles y revenaient toujours, « dans la confiance que, la colère de Dieu s'étant « enfin apaisée, le Président donnerait bientôt aux ouailles du vallon « les moyens de relever leur temple. » Ce furent les paroles du bon prêtre qui, ayant tiré de dessous sa souquenille une figure de la Panagie peinte avec celle de son fils sur un morceau de planche d'un pied carré tout au plus, posa cette espèce de mauvais tableau, fort dégradé, sur la première roche, laquelle devint par là, et par une simple bénédiction, digne de servir de trône à l'Éternel. Les paroles du pauvre ministre ayant conséquemment fait descendre la divinité sur l'oratoire en quelque sorte improvisé, chacun pria avec recueillement, mais debout. J'avais été engagé à venir entendre cette messe, je m'empressai de me rendre à l'invitation ; il faisait déjà une chaleur accablante, le soleil dardait ses rayons les plus vifs sur nos têtes découvertes, chacun tenait à la main un petit cierge dont la flamme s'effaçait dans les flots de lumière dont brillait la matinée, et je n'eusse jamais soupçonné qu'ils fussent allumés, si je n'eusse, après la cérémonie, trouvé mes habits tout tachés de cire fondue. Quand le prêtre eut cessé de nasiller, les hommes de leur côté, et les femmes entre elles, formèrent deux chaînes d'union, s'embrassant avec affection en prononçant les paroles que j'ai rapportées plus haut et qui nous poursuivirent pendant tout le reste du jour; car, toutes les fois qu'ils trouvèrent quelque nouvelle figure dans leur chemin, les membres de la Commission ne furent pas plus exempts des accolades que s'ils eussent été gens du pays; chacun alla ensuite s'accroupir pour manger l'agneau pascal, c'est-à-dire dévorer sa part d'un mouton rôti. André n'avait pas manqué d'en préparer deux, un pour nous et l'autre pour notre suite ; il eût été mal vu des Grecs de notre suite et considéré

par ses compatriotes comme mauvais chrétien, si dans un si grand jour il eût négligé le mets national et sacré; connaissant d'ailleurs un peu sa religion, il n'ignorait pas que l'usage de servir dans certaines solennités un animal cuit tout entier, vient de la source la plus respectable, et que le patriarche Abraham[1] avait présenté un veau aux trois anges envoyés de Dieu, qui vinrent lui demander à dîner, comme ils allaient faire brûler Sodome, Gomorrhe et autres grandes villes.

On se livra encore à la joie durant les jours suivans: une aire pratiquée vers le milieu du village, à proximité de quelques maisons, devint une salle de bal, où l'on dansa au grand soleil du matin au soir, aux chants aigres d'un chœur de jeunes filles, qui en vérité semblaient miauler douloureusement bien plus que se divertir.

La danse chez les Grecs est au niveau de la musique, c'est-à-dire barbare et ridicule; elle n'y dût jamais être un art soumis à des règles certaines et ingénieusement calculées, en prenant pour élément tout ce que les contours du corps humain et ses poses peuvent offrir de gracieux: des sauts forcés, des attitudes extravagantes, des mouvemens désordonnés hors de la ligne d'aplomb, des contorsions d'épaules et de cou, de grands ronds de jambe la pointe en l'air, de bizarres ployés et des tours sur soi qui, parodiant la pirouette, font voler en rond la fustanelle du danseur, ou ce qui tient lieu de jupes aux danseuses, composent la danse des Grecs, qui se tiennent par la main en sautant lourdement, à peu près comme font nos paysans dans leurs rondes villageoises. Les hommes et les femmes ne s'y mêlent point, et chaque sexe se trémousse séparément; la gaîté semble pour eux bannie d'un exercice dont elle fait l'essence dans le reste du monde; on dirait un travail, auquel on se livre pour remplir quelque devoir. L'homme et la femme réputés les plus habiles mènent chacun leur bande en chantant, faisant voltiger dans la main qui demeure libre un mouchoir ou quelque autre guenille; il n'en était pas autrement dans l'antiquité, si l'on en juge par les sculptures qui nous en sont restées, et où sont représentées les danses d'alors que nous reconnûmes être identiquement les mêmes sur l'aire de Mavromati; nous les avons retrouvées partout où nous avons vu danser ces

1. Genèse, chap. XVIII, v. 7, 8.

Grecs modernes, dont le caractère, les croyances, les usages, la manière de vivre et de sentir, et jusques aux costumes, ont beaucoup moins changé qu'on ne l'imagine; toutes ces choses conservent chez eux un cachet hellénique que ni la métamorphose de religion, ni la perte de la liberté, ni la dégradation de la nationalité n'ont suffi pour faire disparaître. Le sol de l'aire devenu le salon de Mavromati, était humecté de sueur, et les accès de gaîté d'autant plus vivement manifestés que, pour la première fois de leur vie peut-être, les Messéniens figurans pouvaient s'y livrer sans la moindre crainte. Au temps des Turcs, qui ne manquaient jamais de leur jeter quelque pierre ou de les insulter en passant, ils étaient sans cesse exposés à voir troubler des plaisirs auxquels aussi ne se livraient-ils guère que clandestinement. En voyant quelques-uns de nous se mêler à leurs jeux, leur joie redoubla, ce qu'ils témoignèrent en célébrant dans leurs chants « cette France si généreuse, qui venait de rendre « la sécurité aux débris d'une pauvre nation si long-temps opprimée. »

L'emplacement de Messène et les monts environnans étant très-riches en productions naturelles, nous y demeurâmes une semaine entière, pendant laquelle je fis le plan qu'on trouve dans la planche IV de la première série de notre atlas. Le mont Vourcano, élevé de 802 mètres au-dessus du niveau de la mer, en est le point culminant et en fut l'acropole; ce qui fait comparer Messène à Corinthe par Strabon.[1] Ce nom de Vourcano, dont l'étymologie m'est inconnue, ne se trouve sur aucune ancienne carte, on ne commence à le voir que dans les plus modernes; il a remplacé, comme nous l'avons déjà dit, celui de l'une des nourrices de Jupiter. L'Ithome se couronnait d'une ville bien avant que Messène existât, et lors des premiers revers qu'éprouvèrent les habi-

1. « La ville de Messène ressemble à celle de Corinthe; l'une comme l'autre est dominée par « une montagne haute et escarpée et qui lui sert de citadelle, chez les Messéniens sous le nom « d'Ithome et chez les Corinthiens sous celui d'Acrocorinthe. Aussi Démétrius de Pharos avait « raison de conseiller à Philippe, fils de Démétrius, de commencer par s'emparer de ces deux « places s'il voulait conquérir le Péloponnèse. Une fois saisi les deux cornes, lui disait-il, vous « serez aisément maître de la vache; il entendait par cornes l'Ithome et l'Acrocorinthe. C'est à « cause de cette importance qu'on s'est plus d'une fois disputé la possession de ces deux places. « Les Romains détruisirent de fond en comble Corinthe, puis ils la rétablirent; les Lacédémo- « niens ruinèrent Messène, qui fut rétablie par les Thébains, ensuite par Philippe, fils d'Amyntas; « mais les citadelles de ces deux villes sont restées désertes. » *Lib.* VIII, §. 8.

tans du pays dans leurs guerres avec les Lacédémoniens, « ils prirent le parti, dit Pausanias[1], d'abandonner toutes les villes du plat pays « pour s'établir sur cette montagne, où il y avait déjà une cité qui est, « à ce qu'ils prétendent, celle qu'Homère cite lorsqu'il dit, dans le dénom- « brement de la flotte grecque, l'*escarpée Ithome*[2], ils en agrandirent « l'enceinte, afin qu'elle pût servir d'asyle à la quantité de nouveaux « habitans qu'elle devait contenir; c'était une place très-forte d'assiette, « étant située sur une montagne aussi haute qu'il y en eût dans l'isthme « du Péloponnèse, et les approches en étaient fort difficiles. »

Aristodème gouvernait alors les Messéniens; en la cinquième année de son règne, jugeant que la prolongation indéfinie des hostilités nuisait également aux deux partis, on résolut de côté et d'autre d'en venir aux mains. Il est difficile, d'après ce qu'on rapporte des dispositions prises par les combattans, de reconnaître le terrain où la bataille qui porte le nom d'Ithome, et dont on n'a pas laissé que de faire graver une vue[3] pût être donnée; on sait seulement « qu'Aristodème y sut si bien ajuster « son armée au terrain, qu'elle eut toujours la montagne derrière elle; » mais comme il y est question d'une embuscade de cavalerie légère qui détermina le succès, en chargeant à l'improviste et par derrière la droite des Lacédémoniens et de leurs alliés, nous avons inutilement cherché dans l'étendue qu'a plus tard occupée Messène, une place propre à des manœuvres de troupes à cheval. La bataille d'Ithome n'a donc point eu lieu de ce côté, il faudrait peut-être l'étudier à l'entrée du vallon de Belsi: quoi qu'il en soit, malgré la victoire qui dans cette occasion se montra favorable aux Messéniens, les affaires de ceux-ci tombèrent dans un état déplorable, et après un long siége, qui ne finit qu'au commencement de la XIVe Olympiade, et qui dura vingt-deux ans, ils furent obligés d'abandonner leur citadelle, que les Lacédémoniens détruisirent de fond en comble. Nous ajouterons, pour compléter l'histoire de ce lieu, que plus tard[4] des Ilotes révoltés vinrent se fortifier sur les ruines

1. *Lib.* IV, *cap.* 9.

2. « Ceux qui habitent Tricca et l'escarpée Ithome et la riche Œchalie, qui était sous la domi- « nation d'Eurytus, suivaient, sur trente vaisseaux, Podalyre et Machaon, fils d'Esculape et tous « deux excellens médecins, » Iliade, l. II. Trad. de Dacier, t. I, p. 103.

3. Tome I, p. 546 de la traduction de Gédoin. — 4. Vers la LXXIXe Olympiade.

d'Ithome, et que, s'y étant défendus vaillamment pendant dix ans, ils finirent par obtenir une capitulation qui leur permettait de se retirer où bon leur semblerait; la plupart choisirent Naupacte.[1]

Il n'existait point alors de cité appelée Messène: ce fut long-temps après, qu'ayant par sa victoire de Leuctres humilié l'orgueil de Lacédémone, Épaminondas, qui voulait lui donner un contre-poids dans le Péloponnèse, fonda la ville à laquelle on imposa le nom de cette fille de Triopas, qui passait pour avoir régné la première chez les Messéniens des temps héroïques. Ce grand homme ne voulut point rétablir Andanie, parce que trop de malheurs, arrivés durant l'existence de cette ville, en avaient fait en quelque sorte un lieu de malédiction; mais ayant reconnu que le site où se trouve maintenant Mavromati, était le mieux fait pour la fondation d'une bonne place, il ordonna aux devins de savoir si la volonté des dieux était d'accord avec ses projets: les augures ayant assuré que tout promettait un heureux succès, le général thébain réunit les matériaux nécessaires et des architectes, dont les travaux se faisaient, au milieu des sacrifices et au son de la flûte, vers l'année 369 avant Jésus-Christ. Ce fut ainsi que les Messéniens revirent leur patrie cent quatre-vingt-dix-sept ans après la chute d'Ira, et que l'Ithome redevint leur plus formidable boulevard; ils recommencent dès-lors à jouer un rôle respectable dans l'histoire de la Grèce: ligués aux Athéniens contre les Éléens unis aux Spartiates, ils empruntent du poète Homère le stratagème qui les rend maîtres de la capitale de leurs ennemis; ils demeurent d'abord neutres dans les affaires qui déterminent la formation de la ligue achéenne; mais y étant entrés, ils s'y distinguent et repoussent les Macédoniens qui étaient venus les attaquer à l'improviste. Nous emprunterons à Pausanias le récit de ce fait d'armes, parce qu'avec notre plan sous les yeux on pourra s'en rendre parfaitement compte.

« Philippe, ayant absolument besoin d'argent, et voulant s'en pro-
« curer, envoya Démétrius avec des vaisseaux dans le Péloponnèse; celui-
« ci, étant débarqué dans l'un des ports les moins fréquentés de l'Ar-
« golide, conduisit sans perdre un instant ses troupes à Messène, par

1. Pausanias, *lib.* V, *cap.* 24.

« les chemins les plus courts, et marcha droit à l'Ithome, dont il con-
« naissait bien la topographie. Le jour commençait à peine qu'il avait
« déjà escaladé, sans qu'on s'en fût aperçu, le mur qui existait entre la
« ville et le sommet de la montagne: le lever du soleil découvrit aux
« Messéniens le danger qu'ils couraient; imaginant d'abord que c'étaient
« des Lacédémoniens qui étaient entrés par surprise dans la place, ils
« fondirent sur les assaillans avec toute la fureur que pouvait inspirer
« une haine invétérée; mais ayant reconnu, à leurs armes ainsi qu'à
« leur langage, des Macédoniens et Démétrius fils de Philippe, l'idée qu'ils
« avaient de la supériorité de celui-ci dans l'art militaire leur inspira
« d'abord de la consternation. Cependant l'imminence du péril leur rendit
« le courage; ceux de la ville marchèrent résolument à l'ennemi, tandis
« que ceux de la citadelle le pressaient avec tout l'avantage que leur
« donnait la situation des lieux: toutefois les Macédoniens résistèrent
« d'abord très-vaillamment; mais fatigués de la route, pressés par les
« hommes, en même temps qu'ils étaient accablés de pierres et de tuiles
« par les femmes, ils furent réduits à la fuite, et se précipitèrent en
« désordre et en jetant leurs armes par les parties les plus escarpées
« de l'Ithome.[1]» Ce passage prouve d'abord qu'il fallait que Messène passât pour une ville fort riche en numéraire et autres valeurs qui peuvent s'emporter facilement, puisqu'un prince nécessiteux avait songé à la mettre à contribution si loin de ses États; secondement, que dans les forteresses dont les approches et les murailles passaient pour inaccessibles, on se gardait très-négligemment, s'en remettant pour la sûreté intérieure aux obstacles naturels et multipliés par l'art: s'il y eût eu seulement quelques sentinelles du côté par lequel s'introduisit l'ennemi, et qui doit avoir été entre la porte de Laconie et l'extrémité sud-est de l'acropole, l'attaque eût été facilement déjouée, et nul pillard n'eût impunément gravi les rochers qui regardent l'Orient. Le combat dut se donner sur les petits plateaux et les pentes où se trouvait situé notre camp. « Peu de temps après l'association de Messène aux Achéens, con-
« tinue Pausanias, Cléomènes, fils de Léonidas, fils de Cléonymus, prit
« Mégalopolis, ville des Arcadiens, contre la foi des traités, en massa-

1. *Lib.* IV, *cap.* 29.

« crant plus d'un tiers de ses habitans. Les Messéniens, se rappelant alors « les services que leur avaient rendus les aïeux des victimes au temps « d'Aristomène, en recueillirent les restes avec humanité. Combien peu « de stabilité ont les choses humaines! Les Messéniens donnèrent à leur « tour un asyle aux Arcadiens, et ce qui pouvait encore moins se pré- « voir, les dieux voulurent qu'ils prissent Sparte; car ils combattirent « contre Cléomènes à Sellasie, et s'emparèrent de Lacédémone avec « Aratus et les Achéens..... Le tyran Nabis ayant pris Messène à son « tour, Philopœmen et les Mégalopolitains y arrivèrent dans la même « nuit et la délivrèrent.

« Les Achéens, ayant eu dans la suite quelques sujets de plainte « contre les Messéniens, marchèrent contre eux; mais Dinocrates, qui « en était le chef, vint avec ceux de la ville et de la campagne garder « tous les défilés, et força leur commandant Lycortas à la retraite. « Philopœmen, qui vint à son secours avec quelques cavaliers, fut lui- « même vaincu et fait prisonnier; ce héros ayant été conduit à Messène, « l'on s'assembla pour délibérer sur ce qu'on ferait de lui. Le peuple « le voulait sauver; les plus considérables d'entre les citoyens le firent « mourir par le poison. Mais bientôt après, Lycortas, ayant rassemblé « des forces, accourut pour venger Philopœmen; le peuple de Messène se « rangea de son côté, et les meurtriers, abandonnés, subirent la punition « qu'ils avaient méritée. Dinocrates, le plus coupable, se tua lui-même. « Les Arcadiens emportèrent le corps de leur général à Mégalopolis.[1] »

Dans la grande agonie de la république romaine, Messène prit parti pour Antoine contre Auguste; le vainqueur l'en punit: après le châtiment qui lui fut infligé, sur lequel l'histoire donne peu de renseignemens, et qui consista principalement dans une diminution de territoire, cette ville n'est plus que très-légèrement citée dans les troisième et sixième siècles de l'ère moderne; elle s'efface ensuite, pour ainsi dire, à petit bruit, quoiqu'on y trouve les indices d'une population de l'époque byzantine, et que le devin Bacis lui eût prédit une éternelle durée[2]. Il n'en

1. ΑΡΚΑΔΙΚΑ, *cap.* 51.

2. « Ce Bacis a fait des prédictions relatives à différens peuples de la Grèce, et particulièrement « sur le retour des Messéniens. *Alors*, dit-il, *Sparte perdra la brillante fleur de sa jeunesse et Mes-* « *sène sera rétablie pour tous les siècles à venir.* ΜΕΣΣΗΝΙΚΑ, *κεφ. κζ'.*

est pas dit un mot dans la Chronique de Morée, aucun chevalier croisé ne s'y étant, à ce qu'il paraît, établi et retranché féodalement; enfin, totalement abandonnée, car le pauvre village qui en occupe le centre ne saurait la représenter, son emplacement demeure inconnu; l'on s'en forme une idée si fausse, d'après l'indication de Ptolomée[1], que toutes les vieilles cartes, depuis celle de Mercator jusqu'à celle où Danville vient enfin remettre les choses en leur lieu, placent Messène, écrite *Messegnia* ou *Messeniga*, au bord de la mer dans le golfe de Coron, à une distance à peu près égale de la ville qui lui donne son nom et de l'embouchure du Pamisus, en un point qui répond à peu près à celui où nous voyons maintenant Pétalidi. C'est l'abbé de Fourmon, auquel en 1729 une sorte de hasard découvre la vérité : « De Nissy (Nisy), dit l'historien de l'aca-
« démie des inscriptions[2], il prit le chemin qui conduit à Androussa;
« il apprit dans ce dernier lieu qu'il y avait autrefois dans les montagnes
« qui sont proches, une ville que l'on nomme Mavromatia (Mavromati);
« il y alla et à la vue de ses murailles, de son étendue et des morceaux
« du Marbre le plus beau, il fit fouiller; et les inscriptions qu'il trouva ne
« lui permirent pas de douter que ce ne fût l'ancienne Messène. Cette ville,
« à ce que l'on en voit aujourd'hui, a été la plus grande du Péloponnè-
« nèse; ses murailles, ouvrage d'Épaminondas, ont fait l'étonnement de
« Pausanias; cet auteur les compare à celles de l'ancien Byzantium, de
« Rhodes et de Babylone; il en reste trente-huit tours dans leur entier.
« M. Fourmon suivit, pendant une heure de chemin, la partie de ces
« murailles, qui comprenaient la moitié du mont Ithome et d'une autre
« montagne qui lui est opposée à l'Orient; il trouva ensuite la porte de
« Mégalopolis, avec les inscriptions qui la désignaient. Au-delà de cette
« porte sont les trente-huit tours, éloignées les unes des autres de 150
« pas, ce qui forme une enceinte de cinq quarts de lieue au nord de
« la ville; la muraille s'étendait encore davantage vers l'Occident et au
« Midi dans des vallons, où l'on voit les débris du Stadium, de beau-
« coup de temples et d'autres édifices publics. Il resta quelque temps
« dans le monastère de Vulcano (Vourcano), situé sur le mont Ithome;
« il en sortit pour aller à Kalamata. »

1. Voyez la carte d'en bas de notre planche VI. — 2. Tome VII, p. 355.

Depuis Fourmon aucun voyageur, si ce n'est Gell, n'avait revu les grands débris que nous venions, cent ans précisément après l'illustre académicien, visiter à notre tour. M. de Châteaubriand, qui, dans ses Martyrs, nous représente, d'une manière si contraire à la réalité, l'Ithome « s'élevant comme un vase d'azur au milieu des champs de la Messé- « nie, » est plus exact dans son Itinéraire[1], et parle raisonnablement d'un lieu dont il n'insinue point avoir déterminé le site et reconnu les diverses constructions; mais passant au pied du Vourcano, en se rendant de Nisy à Tripolitza, il remarque fort bien que l'enceinte de la ville n'a pu l'environner. « Je me convainquis en examinant cette montagne, « dit-il judicieusement, de la difficulté de bien entendre les auteurs « anciens, sans avoir vu les lieux dont ils parlent; il est évident, par « exemple, qu'au sujet de Messène il faut expliquer la particule grecque « περι par *devant* et non *autour*. » Ce fut Barthélemy[2] qui, ayant dit « que les murs de la ville embrassaient le circuit du mont Ithome, » entraîna M. de Pouqueville dans l'erreur; ce dernier, qui n'était pas allé plus que le jeune Anacharsis ou que l'illustre pélerin de Jérusalem dans la forteresse d'Épaminondas, mais qui paraît avoir suivi la même route que nous pour venir d'Arcadia à la base du Vourcano, rapporte: « qu'il voyagea dans un bois avant d'arriver *en vue de Messène;* de « l'endroit où je me trouvais, ajoute-t-il[3], à la gauche de la rivière de « Mavrozoumèna, j'étais trop éloigné pour pouvoir juger de ses diverses « époques de reconstruction, *mais bien placé pour déterminer le site « de Messène, qui enveloppe entièrement le mamelon le plus occi- « dental du mont Ithome, dont l'élévation est très-inférieure à celle « du pic méridional qui est appelé Vourcano.* »

Le Vourcano n'a pas plus de pic méridional que de mamelon occidental, et n'est en aucune de ses parties entouré de murs; ne s'étant pas détourné de sa route pour chercher au cœur des montagnes Messène, que celles-ci recèlent en quelque sorte, M. de Pouqueville n'a pu en rien apercevoir, il n'a même pu en soupçonner le site où il faut de toute nécessité avoir pénétré, pour s'en faire une idée, pour en parler

1. Tome I.er, partie 1.re, p. 39. — 2. Anacharsis, t. V, chap. 40. — 3. Tome VI, liv. XVIII, chap. 11, p. 31.

raisonnablement, et dans lequel n'existent point de *tours hexagones:* l'ex-consul de Janina cite à la vérité un architecte anglais, nommé Cockrel, qui aurait levé un plan exact de la ville et fait une bonne description de tous ses monumens; mais ce M. Cockrel n'en ayant rien publié, on peut regarder de tels matériaux comme n'existant pas, et notre topographie demeure la seule exacte qu'on possède d'un endroit où tant de choses restent encore à découvrir. La description qu'en donne Pausanias[1] en était toujours la plus reconnaissable, et nous la transcrivons ici: « En allant de Thuria du côté de l'Arcadie, vous trouvez les sources du « Pamisus, qui sont très-salutaires pour les petits enfans; en avançant à « gauche, à quarante stades environ de ces sources, on arrive à Messène, « au pied du mont Ithome. Messène est entourée en partie par ce mont[2], « et du côté du Pamisus par le mont Évan, qui a pris son nom du cri « bachique *Évoé;* cet endroit étant le premier où Bacchus et les femmes « de sa suite l'aient fait entendre. » Ce mont Évan se nomme aujourd'hui Saint-Bazile, il n'est pas aussi haut que l'Ithome, dont un col le sépare; beaucoup moins escarpé, ombragé par quelques Chênes à feuilles persistantes, et tout couvert d'une herbe que l'ardeur du soleil dévore dès les premiers jours de l'été, on trouve à son sommet une chapelle qui, de notre temps, était entièrement renversée; les fondemens de cette chapelle furent sans doute ceux d'un monument consacré au dieu des Bacchantes, peut-être à l'endroit où elles poussèrent le cri qui devint le nom de la montagne. Le même auteur énumère tous les monumens publics et les statues dont Messène était ornée de son temps; M. Lenormand s'appliqua à reconnaître ce qui en pouvait rester, il copia, ainsi que M. Dubois, plusieurs inscriptions; tandis que MM. les architectes découvraient au bas du stade une sorte de miniature de temple, dont M. Blouet a donné la restauration dans les planches 31 et 32 du tome Ier des travaux de sa section. Ce stade, situé dans la partie inférieure de la ville près des murs du sud, est fort détérioré et tout raviné; des tronçons de colonnes l'environnent et sont tout ce qui reste de ses portiques: c'est d'une fouille faite dans ses gradins que fut prise la vue de l'Ithome, que j'ai fait graver dans la planche XVII de notre première série.

1. *Lib.* IV, *cap.* 13. — 2. Ce qui est vrai, mais ce qui est précisément tout le contraire de ce que disent Barthélemy et M. de Pouqueville.

Ce qui reste de l'antique Messène occupe l'origine d'un vallon duquel les eaux s'écoulent dans le Pamisus, en suivant d'abord la direction du Midi; une grande dépression, dont les débris des grandes murailles occupent la ligne culminante ou de partage, sépare la tête de ce vallon du bassin où coule le ravin de Belzi, et par où nous étions arrivés. Pour juger de l'aspect général de ce beau site et l'embrasser d'un coup d'œil, je me hâtai de gagner le faîte du mont Ithome, où l'on peut se rendre assez commodément à dos de mulet, et sur lequel je rencontrai M. Dubois, qui venait y admirer le lever du soleil: on y jouissait en cet instant d'une admirable vue, dont mille jeux de lumière augmentaient la variété, et peu de panoramas offrent autant de pompe, quant à l'ensemble, ou de richesse, quant aux détails; du côté du Nord, les neiges de l'Olénos, l'un des vieux Olympes, resplendissaient des teintes rosées de l'aurore par-dessus les cimes des monts Tétrages, et quelques-unes de celles de la chaîne qui se rattache au Diaforti entre les deux systèmes. La plaine de Sténikléros, qui commençait presque sous nos pieds au pont triangulaire, s'étendait large, et comme si elle eût eu l'exacte horizontalité d'une table, entre les éboulemens de Belzi et mille hauteurs aux sommets bizarrement diversifiés, arides, couverts de végétation ou revêtus de frimas. Entre les points qui nous étaient connus dans cet immense tableau nous distinguâmes ce Paléoklephto, au pied duquel nous étions passés par le côté opposé, et par-dessus le monticule qu'il couronne, la plupart des villages du canton de Soulima, depuis Sidérokastron jusqu'à Constantina; la mer Ionienne, toute d'azur, formait l'horizon du côté où Zante semblait sortir du sein des eaux comme un nuage grisâtre. Le pays de Kondovounia, qui se rattache à la chaîne Gérénienne, encadrait l'occident; et le sommet arrondi du Psariari, formant un des côtés du vallon même de Messène, en était, par rapport à l'Ithome, le point le plus rapproché: on y trouve, nous assura-t-on, un monastère de Saint-André, dans l'intérieur duquel la source d'une rivière, que nous traverserons en sortant d'Androussa, jaillit impétueusement de terre. On m'assura encore qu'il existait dans le même canton une enceinte antique, sur laquelle nous appellerons l'attention des voyageurs à venir, qui ne sauraient trop mettre de soins à vérifier le fait.

Au Sud, entre le Psariari et l'Évan, par une large embrasure, les crêtes des monts de la pointe Messéniaque se découpaient au loin sur le bleu du ciel; nous y reconnûmes le revers du Manglava et la forêt de Koubeh, qui s'alongeait entre les flancs de cette régulière cime et le petit Saint-Hélie, parfaitement semblable à la pointe d'un pain de sucre; puis venaient Zarnaoura et Lycodyma. Entre ces monts et nous, le pays très-accidenté semblait être formé d'une multitude de mamelons distincts et disséminés à côté les uns des autres, comme on voit souvent des taupinières couvrir le terrain de quelques maigres prairies; la ressemblance nous frappa d'autant plus que la couleur brunâtre en était la même. Au pied de l'Évan, vers la sortie du bassin et sur un plan assez rapproché, nous distinguions à la suite les uns des autres, dans une même ligne, six de ces monticules coniques, en tout semblables à des taupinières gigantesques dont l'aspect est fort remarquable : couverts d'herbe verdoyante, ils sont d'une telle régularité que je serais tenté de leur soupçonner une origine artificielle et de les regarder comme des *tumuli*, si leur masse ne paraissait être trop considérable pour avoir été entassée par la main de l'homme. On distinguait par-dessus le canton mamelonné les eaux du golfe de Coron; à droite et à gauche du mont Saint-Bazile, les mêmes eaux bornaient l'horizon; à sa base orientale fuyaient les plaines de l'embouchure du Pamisus vers les Oliviers grisâtres de Calamata, au-dessus desquels s'élevait le Taygète immense et tout neigeux; la hauteur de celui-ci nous semblait être absolument pareille à celle de l'Olénos qui couronnait le panorama du côté opposé. Les plaines d'Emblakika, avec les coteaux qui s'y prononcent, paraissaient vers l'Orient, comme si nous n'en eussions été qu'à un jet de pierre, ainsi qu'une bande fertile, au-dessus de laquelle s'entassaient, pareils aux vagues tout à coup solidifiées d'une mer tumultueuse, les monts Hélénitza; et partout régnait une opposition d'ombres et de lumière tranchée, de fraîche verdure et de rougeâtre aridité, que le pinceau le plus exercé ne saurait rendre.

Le sentier très-sinueux qu'on suit pour atteindre le faîte de l'Ithome, passait d'abord, en partant de notre camp, contre les soubassemens de tours antiques (*P*), qui durent appartenir à celle des enceintes qu'avaient

surprise les Macédoniens quand ils vinrent se mettre si imprudemment entre la ville et l'acropole: j'entrai dans cette acropole par une interruption de murailles qui correspond évidemment à quelque porte antique, et que borde sur la droite la base d'une forte tour carrée. Je me hâtai de chercher les restes de ce temple de Jupiter si célèbre que fonda Glaucus, fils d'Æpytus: avant ce prince, il n'existait qu'une enceinte sur la montagne; cette enceinte, réparée sans doute par les Thébains, qui ne firent que profiter de son tracé, soutient encore une magnifique terrasse du côté du Nord; mais le monument de la piété du chef de la branche des Æpytides, a disparu sous les murs d'un couvent qui remplace le berceau de l'ancien maître des dieux. Nous ne reconnûmes de ses fondations cyclopéennes que d'informes et gros quartiers de rochers entassés du côté de l'Ouest, dont on trouve la vue dans l'une des figures de notre planche XV. Ce couvent était bâti sur un plan mesquin; les moines l'ayant récemment abandonné pour descendre dans celui des Cyprès, les quatre murailles de leurs cellules n'étaient plus habitées que par quelques restes de ces légions de puces qui les y avaient dû tourmenter. On voyait dans la cour irrégulière, que fermait une mauvaise porte en planches, trois fragmens de colonnes supportant, en manière de table, de grosses dalles carrées et d'un travail évidemment antique; une inscription incrustée au-dessus d'une porte en dehors, et dont la date porte le 8 Mai 1797, indique qu'elle fut restaurée récemment; mais il s'en trouve une autre qui reculerait de beaucoup la construction du couvent, s'il est vrai, comme nous l'ont assuré les caloyers, que celle qui le dédia à la Vierge, fut la femme de l'empereur Andronic [1]. Dans l'église, qui est petite, se voient contre les parois des fresques grossières trop bien conservées pour être fort anciennes: on y a représenté le poids des ames par des enfans en bas âge placés dans l'un des bassins d'une balance montant vers le ciel; tandis que des rois et des prélats dans l'autre descendent vers l'enfer; ailleurs c'est une adoration de la croix par S. Joseph et la

1. Voici cette inscription: ΔΕΙCIC ΤΗ
C ΔΟΥΛΗC Τ
ΟΥ ΘΕΟΥ Δ
ΕCΠΗΝΟΥ.

S.^e Vierge. On y voit aussi les principaux traits de la vie de S. Nicolas, et les miracles de plusieurs bienheureux qui me sont inconnus : dans une niche est représenté Dieu le fils en costume de patriarche, avec des croix grecques distribuées sur sa robe, et une légende qui dit : *Christ est le sacerdoce;* dans le bas côté de droite, vis-à-vis la croisée, sont S. Dimitri sur son cheval rouge, et S. Nikitas à pied. Un petit autel antique, assez bien conservé, était jeté dans un coin, avec quelques ossemens humains, et il y avait un tronc pour les besoins de l'église, où je déposai mon offrande, ainsi que M. Dubois, qui m'accompagnait dans cette exploration matinale.

En avant de celle des extrémités de la montagne que couronne le couvent de Jupiter Ithomate, et séparée par une coupure impraticable, est une cime de rochers moins haute, sur laquelle on aperçoit les bases de grosses tours carrées, semblables à celles qui flanquent les murs de l'enceinte de la ville, et qui paraissent avoir appartenu au même système de défense; les paysans de Mavromati les regardent, on ne sait pourquoi, comme d'anciens moulins bâtis par les premiers habitans du pays, qui devaient être, disent-ils, bien plus grands et bien plus forts que ceux des temps actuels. De trois citernes, que nous découvrîmes au faîte de la montagne, celle qui était creusée contre le couvent même était encore remplie d'une eau très-pure, la plus légère et la plus fraîche que j'aie jamais bue; je suis remonté souvent en ce lieu pour m'en délecter, en contemplant le beau panorama au centre duquel on s'y trouve. C'est peut-être dans ce réservoir sacré que les Messéniens portaient chaque jour de l'eau puisée dans la fontaine Clepsydre, en mémoire de ce que le maître des dieux, né, selon quelques-uns, sur l'Ithome, avait été lavé dans la source qui s'échappe de ses flancs[1]. A l'endroit marqué *B* dans mon plan, sont les soubassemens, avec le pavé d'un autre temple, qui pourrait bien avoir été celui des grandes déesses.

Cette fontaine Clepsydre, où Néda et sa compagne Ithomé baignèrent

1. « Lors même qu'on voudrait le faire, on ne saurait dire combien de peuples prétendent que « Jupiter est né et a été nourri chez eux. Les Messéniens, qui ont cette prétention, disent qu'Ithomé « et Néda furent ses nourrices, et donnèrent leurs noms, l'une à un fleuve, l'autre à la montagne. « Les Curètes ayant soustrait Jupiter à la barbarie de son père, les deux nymphes le lavèrent « dans la fontaine Clepsydre, qui prit son nom de ce larcin. Ils portent tous les jours de l'eau de « cette fontaine dans le temple de Jupiter Ithomate. » Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 33.

l'enfance du roi de l'Olympe, est évidemment la même qui coule encore au centre de Mavromati, et devant laquelle passe la route transversale de la vallée de Messène: l'abondance de son eau délicieuse est toujours la même; des buissons séculaires couronnent le mur des trous duquel s'élancent ses gerbes limpides (v. notre Pl. XV, de la 1.re série). Au-dessus est un reste de chapelle à demi cachée entre des ronces, à la place où fut sans doute une statue mentionnée par Pausanias. La surabondance de la Clepsydre circulait ensuite dans de mystérieux canaux qui, aboutissant sur la place publique, y alimentaient cette autre fontaine appelée Arsinoé, dont je pense avoir retrouvé l'emplacement au lieu marqué *E*. On y reconnaît assez bien conservés, les parois et autres restes de conduits avec les bassins où ceux-ci se dégorgeaient; je ne rencontre cette indication en nul autre endroit et cependant elle est importante, parce que la détermination de la fontaine Arsinoé, inférieure à la Clepsydre qui l'alimentait, sert à faire reconnaître positivement où fut la place publique, autour de laquelle devait alors se grouper le portique du stade (*S*) et le plus grand des monumens de la ville, dont la partie inférieure en carré long, saillant encore de plusieurs pieds au-dessus du sol, est formée de pierres parfaitement taillées, par assises alternativement plus minces ou plus épaisses (*G*). Ce dernier pourrait bien avoir été celui où se montraient les statues de plusieurs grands hommes: on y a fait des fouilles infructueuses pour vérifier le fait, mais qui ont servi à révéler à M. Brullé un cas d'histoire naturelle assez singulier; ce jeune savant trouva des scorpions vivant à plus de quinze pieds sous terre dans les interstices des fondations mises à jour par nos sapeurs.

Le stade qu'avait vu l'abbé Fourmon a été trop soigneusement décrit, restauré et gravé par les membres de la section d'architecture[1], pour que nous entrions ici dans le moindre détail à son sujet; mais ne nous dispense point d'en donner une vue (Pl. XVII), prise par un autre côté que celui où le représentèrent ces messieurs. Il est aujourd'hui très-reconnaissable, quoique bouleversé de fond en comble, rempli de terre labourée et traversé par un filet d'eau résultant de ce que la consommation des habitans de Mavromati ou l'étanchement du sol entre la Clepsydre et le

1. Tome I.er, planches 24 à 29.

stade, n'absorbent pas; des tronçons de colonnes cannelées, dont une soixantaine, si j'ai bonne mémoire, sont encore debout à leur place et le reste couché dans les blés, indiquent qu'un double portique régnait en ce lieu. La partie méridionale des murs d'enceinte en bordait l'extrémité inférieure, et c'est au point de contact de ces deux grandes constructions que fut ce petit édifice minutieusement décrit et restauré par M. Abel Blouet, dans ses planches 30 à 34, et dont le premier étage du théâtre des Variétés sur le boulevard Montmartre eut pu suffire pour donner une idée assez juste, au moins quant aux dimensions.

De nombreux tombeaux occupaient les environs, soit en dedans des murs, soit en dehors dans le fond de la vallée où la rivière commence à se prononcer; le théâtre (*H*), qui doit avoir occupé le centre de la cité, est adossé aux pentes assez brusques où sont les jardins de plusieurs des maisons du village : moins dégradé que le stade, il suffirait de le débarrasser de la terre qui en encombre les gradins pour qu'un demi-millier de spectateurs environ s'y pussent encore commodément asseoir; une construction, qui probablement en dépendait, y est contiguë du côté occidental. On se fera une idée de la taille et de l'arrangement des pierres qu'on y employa, et que ne joigne aucun ciment, en jetant les yeux sur la vignette du présent chapitre : il y existe des portes dont le haut est couronné par des pierres posées en encorbellement l'une sur l'autre, comme nous en avons observé dans d'autres constructions du même genre, notamment dans un mur de l'acropole d'Arcadia, ce qui échappa à tous ceux qui ont visité ce même lieu : un escalier donnait dans l'une de ces portes. Sur un monticule, à peu de distance de ce monument, est en *J* un temple ou plutôt une église, que je pense devoir dater des premiers temps de la chrétienté, parce que des matériaux provenant de monumens plus anciens, et qu'on détruisit sans doute au commencement des siècles de barbarie, entrent dans sa composition. Sur une pierre longue d'une toise environ, large d'un pied, formant un des montans de la porte, se lit cette inscription dont les lignes sont dans le sens de la longueur (ce qui prouve qu'elle fut déplacée) et qui, précédemment publiée par M. Boeckh[1], a été

1. *Corpus inscriptionum Græcorum*, n.° 1297.

reproduite avec corrections par M. Lenormand, page 4.e du 1.er volume de la section d'architecture; elle indique qu'à une époque de la domination romaine qui ne se peut reculer au-delà du règne de Tibère, on s'honorait encore en Messène de porter les noms de Cresphonte et d'Aristomène. Dans les angles de la chapelle qui s'élève peut-être sur l'emplacement d'un temple de Sérapis, que Pausanias dit avoir été voisin du théâtre, se dressent des colonnes ou plutôt des pilastres grêles et taillés à facettes, qui font le passage à ce qu'on appelle le genre gothique; divers autres débris de constructions antérieures sont accumulés en cet endroit, qui fut probablement consacré au culte nouvellement introduit à Messène vers le temps où cette ville achevait de se dépeupler. Le maître-autel, notamment, consistait en une pierre placée sur un beau chapiteau d'ordre ionique, pareil à celui qu'on voit dans la figure 1.re de la Pl. 36 de MM. les architectes qui l'ont découvert dans les murs de la même église, où il est employé comme un simple moellon.

J'ai marqué de la lettre *R* beaucoup d'autres ruines qui, dans la partie supérieure de la ville, paraissent avoir fait partie de portiques ou de temples plus ou moins considérables: on y voit çà et là beaucoup de tronçons de colonnes abattues avec des soubassemens, qui vont disparaissant chaque année davantage sous le terrain qu'exhausse sensiblement la succession des cultures, dont, en cet endroit, des vignobles composent la principale partie. Il est quelques-uns de ces restes parmi lesquels on pourrait obtenir de bons résultats au moyen de fouilles bien entendues; mais rien n'offre autant d'intérêt que la partie septentrionale de l'enceinte. Du côté par lequel nous étions arrivés (p. 281), trois tours, situées entre sa grande porte et l'Ithome, dont une (*K*) a deux étages, et sept qui se succèdent du côté de l'Ouest (*L, M, N*), produisent, avec les espèces de courtines qui les lient, un effet imposant; on ne s'étonne plus, en voyant ces magnifiques restes, de l'opinion qu'avait Pausanias des remparts de Messène, lorsqu'il les trouva encore parfaitement entretenus (p. 291). Nous en recherchâmes soigneusement le tracé, qu'on a quelquefois de la peine à reconnaître; mais que, de débris en débris, de fondations en fondations et de tours en tours, nous avons fini par vérifier, au point de pouvoir marquer exactement sur notre plan ce

qu'ils durent être. La section d'architecture ayant fait une étude particulière de ce qui en reste, nous n'en reproduirons point la description, malgré l'admiration que nous causa la pierre longue de 19 pieds, sur trois de face, qui formait l'architrave de la porte intérieure et qui, maintenant renversée et fendue, produit un effet très-pittoresque, dont l'une des planches du Voyage de M. de Stackelberg donne la meilleure représentation; on voit encore dans les montans qui supportaient cette pierre les marques de l'incrustation des gonds.

Durant notre séjour à Messène, passèrent divers curieux; plusieurs s'y arrêtèrent deux ou trois jours pour se livrer au plaisir de la chasse, de grosses Perdrix rouges y étant si communes que, sans trop interrompre mes travaux topographiques, j'en tuais communément cinq ou six chaque matin, surtout en dehors des remparts du Nord-Ouest, dont Baccuet a si bien représenté l'aspect (planche XVI de la 1.re série). Le général Trézel avec le commandant Pélicier, se rendant à Nauplie, acceptèrent l'hospitalité sous nos tentes; et M. Dubois, ayant achevé ses travaux sur la ville d'Épaminondas, nous quitta pour se rendre à Olympie, où, étant arrivé le premier, il fut aussi le premier qui reconnût l'emplacement du fameux temple de Jupiter. Un quartier de construction saillant sur le sol lui en ayant révélé l'existence, il y commença ses fouilles par le côté de l'Ouest, et il les continuait avec fruit depuis plusieurs jours, lorsque M. Blouet, qui était demeuré environ un mois à Mavromati, vint le seconder dans ses recherches. On trouve la description des découvertes faites par ces messieurs dans le bassin de l'Alphée, au 1.er volume de la section d'architecture, depuis la planche 56.e jusqu'à la 78.e C'est de là que sont venues ces représentations d'animaux assez grossièrement sculptés qui ont fourni le sujet de la dissertation zoologique dont M. Geoffroy Saint-Hilaire a bien voulu enrichir la première partie de notre second volume, et la statue maintenant exposée au Musée des antiques qu'on regarde comme une Minerve, parce qu'on y distingue quelque chose qu'on assure ressembler à l'égide. Cette statue, avec ses pieds nus, sa tunique arcadienne, sa physionomie modeste, plutôt gracieuse que belle, sa tête désarmée, et ses mains oisives appuyées sur le roc où elle est assez nonchalamment assise, ressemble

bien plutôt à quelque bergère rêvant à son berger et chantant: « Vien-« dras-tu pas, toi que mon cœur adore; » je n'y saurais reconnaître la fière divinité des combats qu'on représente toujours le casque au chef et la lance au poing, avec la figure de la Gorgone sculptée sur son impénétrable cuirasse. Il ne manque à la prétendue Minerve d'Olympie que la mangoura, pour en faire une jolie gardienne de chèvres ou de moutons: la mangoura est cette longue canne ou bâton recourbé par le haut que portent sans exception tous les pâtres de Grèce, en signe de commandement, et que les plus antiques hiéroglyphes de l'Égypte placent dans les mains d'Osiris, où il est l'attribut du pasteur des peuples.

Quand on sort de Messène par la porte orientale ou de Laconie, qui fut pratiquée au centre du col entre l'Ithome et l'Évan, on trouve encore des restes de belles fortifications, mais plus dégradées (*R*). Il y eut évidemment en ce point une citadelle particulière qui, dans le système de défense d'alors, devait être opposée aux assaillans qui se fussent établis sur la montagne méridionale, pour dominer la partie inférieure de la cité; on y voit plusieurs restes de fortes tours carrées, de plates-formes, et d'un véritable réduit. C'est par cette porte de Laconie que Gell vint à Mavromati, et que Fourmon en partit. Nous suivîmes les traces de ce dernier, pour nous rendre au couvent des Cyprès, appelé aussi la Trinité ou la Panagie de Vourcano; en sortant de notre camp par les pentes herbeuses des racines de la montagne, et après avoir traversé successivement trois petits ravins, on parvient aux ruines de ce qui reste de la porte orientale, laquelle dut être moins ornée que celle du Nord, et la route descend diagonalement le long de l'escarpement extérieur du col, en plongeant sur le bassin de la Pirnatza; le bouquet de Cyprès qui caractérise la pieuse fondation se montre d'abord, et c'est à peu près tout ce qui reste des bois aux troncs parfumés qui dans l'antiquité couvraient le canton sur les flancs des deux montagnes; les pentes de celles-ci sont d'abord très-adoucies jusqu'à des ressauts qui en rendent les parties inférieures de plus en plus ravinées et d'un difficile accès. Après avoir traversé l'enfoncement qui rentre, pour ainsi dire, dans le Saint-Basile, et tourné brusquement à gauche, on traverse un petit aqueduc qui conduit au couvent l'eau produite par une abondante source sortie des

flancs de l'Évan. On arrive, après trois quarts d'heure de marche environ, chez les bons caloyers, qui nous accueillirent de leur mieux: ils étaient au nombre de six, et passaient pour avoir été riches, au moins pour des moines grecs; leurs jardins et ce qu'ils pouvaient encore cultiver de leurs terres continuaient à leur donner une bonne partie de ce qui dans le pays compose les élémens d'une joyeuse vie; ils vinrent joindre les artichauts et autres légumes frais de leur déjeûner aux quartiers de mouton du nôtre, sur l'aire qui est à l'entrée de leur demeure, et où nous nous étions arrêtés pour jouir de la vue du riche bassin de la Messénie. Ils nous montrèrent ensuite fort complaisamment leur église, en nous racontant le peu qu'ils savent de son histoire. « Au temps de « l'empereur Andronic, nous dit l'hégoumène ou supérieur, un grand « orage éclata sur le Vourcano, où l'on vit de vives lumières à travers de « gros nuages noirs, et où l'on entendit des bruits extraordinaires semblables à ceux du Sinaï; quand le beau temps fut revenu, des bergers, qui « montèrent, y virent dans les branches d'un arbre l'image miraculeuse « de la Panagie que les anges y avaient déposée; quelques hermites, qui « vivaient à la place où nous sommes, furent chercher la sainte représentation pour la transporter dans leur église, mais dans la nuit elle en « disparut, et des clartés qui brillèrent sur la pointe de la montagne « indiquèrent que la reine du ciel y était retournée. Les hermites furent « encore l'y prendre, mais elle y remontait sans cesse; alors on comprit « que c'était en ce lieu qu'il lui fallait bâtir une chapelle, ce que la renommée ayant appris à l'épouse de l'empereur, cette sainte princesse ordonna « que l'on bâtît le monastère où vous avez bu de si bonne eau; les hermites « furent chargés de veiller à son culte, et l'église qu'ils devaient quitter « à mi-côte pour aller s'établir là-haut, est devenue le couvent où nous « avons l'honneur de vous recevoir, et l'on y fonda un chapitre avec de « grands priviléges, priviléges que les Vénitiens nous avaient gardés, mais « que nous avons perdus sous les Turcs. Dans ces derniers temps de désordre, nous avons descendu la Panagie chez nous; elle daigne y demeurer, parce que les jours sont changés et qu'elle n'était plus en sûreté « dans sa première chapelle, où d'un grand concours de fidèles qu'on y « voyait monter tous les ans à la fête de la Vierge, il ne venait peut-être

« plus dix pélerins, encore étaient-ils souvent insultés au passage par « nos tyrans. » Il est probable qu'au temps où le Champenois conquit la Morée, le couvent des Cyprès fut au moins restauré, s'il ne fut pas même une de leurs œuvres, dont les moines croient illustrer l'origine en l'attribuant à la magnificence d'un empereur d'Orient; les fleurs de lis sculptées aux deux côtés de la porte de l'église, indiquent assez son origine française. Le dedans en est représenté dans la planche 21 du tome 1.er de la section d'architecture; mais comme ses dehors ne se voyaient nulle part, je les ai figurés du point, situé dans l'intérieur de la cour, où l'habitation des moines demeure à droite[1]. Le dôme est extérieurement décoré de plats en faïence incrustés dans le mortier qui en lie les pierres et les briques; on voit de pareille vaisselle employée comme embellissement sur beaucoup d'autres édifices de la Grèce actuelle : ce genre de placage y remplace les sculptures où excellaient les aïeux de ces Péloponnésiens modernes, si ignorans dans les arts du dessin, et qui, pour barbouiller leurs églises des figures monstrueuses de saints qu'on y révère, font ordinairement venir leurs décorateurs des côtes du golfe de Venise, où pas un d'eux ne trouverait seulement à peindre des portes et des contrevents. Entre les fresques dont l'un de ces pauvres diables chargea les parois du couvent de Vourcano, nous citerons celle qu'on distingue au-dessus de l'entrée et qu'on a derrière soi quand on regarde l'autel : la mort de la Vierge en est le sujet; on y voit la Mère du Verbe, étendue sur un lit magnifique, entourée d'une multitude de saints personnages et rendant l'ame. En haut, dans une gloire, est son divin Fils au milieu de sa cour céleste, recevant cette ame de sa mère qui a la figure d'un enfant au maillot; c'est aussi là que je crois me rappeler avoir vu un Jonas énorme, s'échappant du ventre d'une Baleine de moyenne taille, couverte d'écailles comme une Carpe, par le côté opposé à la gueule et comme s'il sortait d'un étui. L'église est au milieu d'une cour qu'environnent des magasins ainsi que les demeures des personnes attachées au couvent, avec des jardins fort bien arrosés; le tout est protégé par un mur de clôture, dont la porte est semblable à celle d'une grande ferme de Picardie; contre un des côtés de cette porte sont incrustés

1. Voyez la vignette qui termine la table de notre atlas.

les deux pieds en marbre blanc d'une statue perdue, qui dût être de grandeur de nature et fort belle : ces pieds, si étrangement placés, jouissaient d'une certaine célébrité dans le pays même, ayant été remarqués et mentionnés par divers voyageurs[1]. Mon interprète avait décidé l'hégoumène à me les céder moyennant un prix raisonnable; mais lorsque j'envoyai le lendemain des sapeurs pour les extraire, il ne voulut plus tenir le marché; un quidam qui n'avait point eu l'idée d'en offrir quelques talaris, et qui n'eût pas souffert qu'un autre que lui rapportât en France des objets de sculpture, dont il s'était imaginé avoir le monopole, s'étant entremis dans l'affaire pour la gâter, les caloyers crurent tirer beaucoup d'or de ces pieds, qu'un tel incident leur faisait croire plus précieux qu'ils ne le sont à tout prendre, et les témoignages de leur barbarie sont demeurés incrustés où je les avais vus. Un employé de l'armée qui, nous ayant précédés au couvent des Cyprès, n'avait point rencontré une rivalité du même genre, acquit pour six à huit écus une tête en Marbre de Paros, qui fut peut-être celle de la statue dont je n'ai pu acheter les extrémités inférieures; j'ai examiné cette tête à Navarin, elle offrait les traits d'un bel adolescent, et son exécution était du meilleur style: on nous fit remarquer au-dessus de la porte du logement des moines la console en saillie qu'elle avait long-temps occupée; on nous montra aussi la pièce où avait été la bibliothèque, brûlée, à ce qu'on assura, par les Arabes; je ne crus pas d'abord à cet incendie, prenant la chose pour une manière de s'excuser de ce qu'il n'existait pas même un livre de prières dans la maison; mais je revins de cette idée par les détails où les moines entrèrent, en spécifiant que les neuf dixièmes de leurs volumes, dont le nombre avait pu monter à mille, étaient italiens et avaient été réunis par un supérieur dont la réputation de science s'était long-temps conservée, et qui vécut sur les derniers temps de la domination vénitienne. Il y avait, ajouta-t-on, existé quelques manuscrits et cahiers de priviléges ou chartres en vieux français, ce que je regrettai beaucoup plus que les ouvrages imprimés, parce qu'on eût pu en exhumer des documens sur des événemens touchant lesquels la chronique de Morée

1. Le traducteur de Gell, n'ayant pas trouvé naturel que des pieds de statue pussent faire partie d'une muraille, a imaginé qu'il était question dans le voyageur anglais de *deux piédestaux*, p. 25.

laisse beaucoup à désirer. Quoi qu'il en soit, il demeurait constant que les soldats d'Ibrahim avaient mis le feu au logement des caloyers, après avoir pillé tout ce qui les y avait tentés; pour réparer le dégât, on équarrissait et sciait en planches, sous un hangar, de grands Cyprès: le bois de cet arbre passe pour incorruptible, et répand une odeur balsamique des plus suave, que le temps n'affaiblit pas. J'ai vu dans les îles des charpentes qui en étaient faites et qui, remontant authentiquement au temps des premiers ducs de la Dodécanésie, conservaient leur parfum et n'avaient pas une piqûre.

Nous remarquâmes sur la longue pierre qui formait le chambranle d'une porte voisine de celle par où l'on entrait dans la bibliothèque incendiée, une mauvaise inscription que je transcris ici:

ΜΝΗΜΗ ΘΑΝΑΤΟΥ ΧΡΥΣΙΜΕΥΕ ΤΩ ΒΙΩ ΑΨΙΕ.

La traduction qu'en donna M. Lenormand[1], me fit supposer que là se déposaient les dépouilles mortelles des religieux, et je demandai au supérieur s'il y aurait quelque inconvénient à ce qu'on nous montrât le caveau. « Hélas! répondit l'hégoumène en soupirant, vous n'y trouve- « rez plus rien de ce qui en faisait autrefois la richesse, ce n'est pas « comme aux bons jours où cette pièce était sans cesse abondamment « fournie. » En effet, il n'y restait plus que cinq ou six outres de breuvage avec quelques pots de mauvais beurre et un tas de blé; ce que nous avions pris pour un sépulcre n'était point la dernière demeure des moines, mais leur garde-manger.

C'est ici que les deux membres de la Commission que j'avais expédiés de Modon pour recueillir les productions marines du golfe de Coron, vinrent me rejoindre; l'un d'eux, M. Delaunay, était déjà malade, et je me hâtai de le faire transporter au quartier-général, seul point où l'on pût lui administrer les secours nécessités par le délabrement de sa santé. L'autre avait cassé le baromètre commis à ses soins, ainsi que les vases remplis d'eau-de-vie, où il disait avoir enfermé des poissons, et ne m'apportait pas la moindre observation utile, si ce n'est qu'il avait vu aux environs de Nisi des paysans mangeant une sorte de

1. Mémoire de la mort est utile à la vie.

Truffes blanches qui croissait dans les champs[1]. Je cite ce fait pour réparer une omission de notre Flore, où le genre *Tuber* n'est pas compris.

La Commission scientifique quitta Messène dans la matinée du 3 Mai, en suivant la route du Midi qui traverse le ravin par lequel l'Évan est séparé de l'Ithome; une troisième porte de ville dut exister en ce lieu : du point où je suppose qu'elle fut, au village de Simiza, composé d'une quinzaine de familles, il n'y a guère qu'un quart d'heure de marche à travers des prés et des champs bordés de haies ou d'arbres, entre lesquels dominent les Mûriers; la feuille de ceux-ci forme la richesse de l'endroit, où l'on élève beaucoup de vers à soie. Les femmes, à qui les soins de cette éducation sont commis, préparaient des branches du Thym de Crète (n.° 782), pour les placer à portée des larves fileuses. Ce petit sous-arbrisseau très-rameux, qui couvre les coteaux secs, me parut être préféré pour cet usage; non-seulement il est depuis le printemps jusqu'assez avant dans l'été l'un des ornemens des lieux arides, par ses jolies têtes de fleurs pourprées; mais il parfume l'air d'une odeur qui tient de la Menthe et de la Myrrhe. On traverse successivement, après Simiza, deux petits vallons descendus de l'Évan, et dont le fond était fort bien cultivé; sur les contre-forts légers qui en font la séparation se voyaient d'abord les ruines d'une chapelle que la route laissait à droite, puis quelques tombeaux turcs. Les Musulmans d'un certain rang se font souvent enterrer ainsi le long des chemins, dans l'idée que les passans leur accorderont des prières. Ayant laissé à gauche un embranchement pour Mikromani et Nisi par Anaziry, les grands monticules en forme de *tumuli* alignés, dont la régularité avait, du faîte de l'Ithome, attiré notre attention, nous restèrent peu après du même côté; on traverse ensuite le lit rocailleux du ravin venant de Messène, où nous quittâmes la route d'Androussa, afin de passer à Samari, monument pieux, situé environ à une lieue et demie de Mavromati, et dont on nous avait vanté la belle conservation. Du sommet plat

1. « Vers l'embouchure du Balyra, tout-à-fait au fond du golfe, près d'un moulin assez bien « construit, je vis des Grecs manger une sorte de Truffe, qui a la grosseur d'une Pomme de terre, « qui est rosée à l'intérieur et qui a la saveur du Champignon. On ne la fait point cuire; on « l'appelle dans le pays ὕτσυο, par corruption, sans doute, de l'ancien mot ὕδνον qui servait à « désigner la Truffe.» *Rapport du sieur Pector.*

et assez régulièrement arrondi d'un monticule qu'il fallait gravir, nous jetâmes un dernier regard sur l'origine du vallon où nous venions de passer une semaine. Il est peu de lieux d'où l'on en puisse mieux saisir l'ensemble. Baccuet y prit la vue qui fait le sujet de notre Pl. XVIII.

Samari fut une succursale du couvent des Cyprès, et l'église y est évidemment construite sur les restes d'un temple antique, dont il n'est fait mention chez aucun écrivain; les colonnes et les Marbres y sont des larcins faits aux ruines de quelque monument grec des beaux temps; tout un bas côté et partie du porche appartiennent même à la construction primitive, et se composent de belles pierres carrées, parfaitement ajustées; dans la bâtisse supérieure, qui est moderne, on a placé deux rangs de briques entre chaque assise de pierres taillées; l'espèce de clocher et le dôme qui en compliquent les combles, produisent un effet pittoresque. Les fresques dont l'intérieur était orné, ne me parurent pas être sans mérite, et plusieurs conservaient toute leur fraîcheur; de grandes dalles en Panthélique formaient le pavé de l'église. MM. les architectes, dont nous trouvâmes les noms charbonnés sur les murs, en ont donné une jolie vue (tome 1.er, pl. 20), avec un plan et divers détails fort soignés de son intérieur (pl. 19); ils ont aussi mentionné les tronçons de colonnes gisant aux environs, et qui sont en Brèche. Il y existe une bonne citerne, et une autre chapelle ou ossuaire isolé, dont les ruines sont également curieuses, mais qui ont été négligées par nos prédécesseurs. Un Chêne fort beau et des plus sains que j'aie vus, s'élevait à proximité; son vaste ombrage était la salle de bal où les Grecs de six à huit villages voisins accourent le premier mardi après Pâques. On y reconnaissait les traces de leur dernière réunion, le sol étant jonché d'ossemens de moutons rôtis, débris de la bonne chère qu'avaient faite les danseurs en mémoire de la résurrection d'un Dieu immortel.

Le pays que nous traversions abondait en fossiles; sous un roc calcaire qui en était pénétré, non loin de Samari, sortait une fontaine dont l'eau fraîche et brillante avait jadis alimenté un assez grand réservoir construit au devant. Après avoir herborisé quelque temps dans les environs, où l'humidité favorisait une végétation épaisse, nous reprîmes la route d'Androussa, où nous arrivâmes en moins d'une heure, par le côté

où circule un aqueduc dont l'étendue prouve que le bourg à l'usage duquel on le construisit, devait être populeux. Androussa, situé au milieu d'un terrain fertile et dans un site agréable, d'où l'on domine la plaine de Nisi, comptait, nous dit-on, avant la guerre près de cent cinquante familles, la plupart musulmanes, et qui passaient pour être généralement fort à leur aise. Les maisons des deux plus puissans de ces Turcs me parurent avoir été belles, et leurs jardins fort agréables; à travers les broussailles, dont ils étaient remplis, se distinguaient encore de jolis massifs d'Éléagnes (n.° 226), qu'on appelle, je ne sais pourquoi, Oliviers de Bohème, et de Grenadiers, sur lesquels grimpaient des Jasmins fleuris; quelques kiosques et des salles de bain avaient échappé à la dévastation. La Ciguë tachetée et le Phytholaque au suc pourpré étaient les grandes plantes sauvages qui dominaient parmi les décombres: les fruits de cette dernière plante pourraient être avantageusement employés dans la teinture.

Les ruines d'un bâtiment carré, situé vers le centre du bourg, étaient probablement celles de la mosquée, il y restait à peine une pierre en place : parmi ses débris se remarquaient des fragmens de sculpture assez nombreux; ils consistaient en quartiers de Marbre blanc chargés de rosaces et de guirlandes d'un style lourd, et venaient sans doute de quelque monument du temps de la décadence byzantine. Une jolie église, moins endommagée, s'élevait à gauche sur le chemin de Nisi dans un bois d'Oliviers; elle est construite en pierres carrées, dont les assises alternent avec d'autres assises en brique, et date probablement du moyen âge; la vue en est élégamment gravée dans la planche 18 de la section d'architecture. Androussa eut aussi son château, qui datait du temps des seigneurs français; on n'en trouve plus que le mur d'enceinte et quelques débris intérieurs, où domine une plate-forme, avec une très-belle vue que la mer borne à droite, et que le Taygète couronne à gauche. Les maisons du bourg sont comme perdues au milieu d'une forêt d'Oliviers, de Mûriers et de Figuiers; les propriétés sont environnées d'impénétrables haies de Nopals.

Nous partîmes d'Androussa par le côté du couchant, longeant d'abord le lit encaissé dans les roches de cette rivière qui naît dans le couvent du mont Psoriari, dont nous avons parlé plus haut, et qui se jette dans

le golfe de Coron; à une lieue de distance environ, après l'avoir traversée, on voit une fontaine avec des bassins détruits en haine des anciens dominateurs du pays, qui les avaient, dit-on, construits pour y faire leurs ablutions. Nous voyagions dans cette étendue de terrain qui, vue de la cime d'Ithome, nous avait paru composée d'un amas de monticules semblables à des taupinières confusément rapprochées sur une pente générale adoucie. Nous y marchâmes effectivement entre une multitude de cônes ou mamelons de toute grandeur, formés d'une terre meuble, de couleur ferrugineuse, et dans laquelle abondaient des concrétions verticalement implantées, dont les formes étaient si bien celles de certaines racines potagères, que les anciens oryctographes n'eussent pas manqué d'y voir des Panais, des Carottes ou des Salsifis pétrifiés. On nous avait promis une grande inscription et des sculptures peintes à la surface d'un gros rocher que nous fûmes visiter en nous détournant de la route sur la droite: nous n'y trouvâmes qu'une grosse pierre, dont la surface accidentée comme par des représentations topographiques, était entièrement colorée en brun, en noir et en jaune par des Lichens léproïdes. Nous traversâmes ensuite deux grands ravins, qui se réunissent pour se jeter en commun dans le Typhlopotami qui passe près du village de Philippaki avant de tomber dans la mer; et ayant laissé à gauche les villages de Kato-Dalakli et de Mamési, nous arrivâmes sur une plaine verdoyante couverte d'un foin tendre comme d'un tapis, partout où des bouquets d'Alaternes, de Myrtes et autres beaux arbustes ne couvraient pas entièrement le sol. Nous y fûmes assaillis par un grand troupeau de bêtes à cornes, et connûmes par cette rencontre que l'armée d'Ibrahim n'en avait cependant point entièrement exterminé la race; il y avait en ce lieu, qu'on me dit s'appeler Typhlorevma, une source des plus remarquables où je me sois jamais désaltéré; son eau, d'une admirable limpidité, remplissait un grand bassin carré, que verdissaient des touffes de Renoncules, de Potamots et de plusieurs autres Nayades végétales, avec des nuages de Conferves. Une pauvre chapelle en était voisine; à quelques pas plus loin coulait, entre des arbres et des buissons, un premier bras de cette Vélica que nous devions traverser le lendemain, et qui tombe aussi dans le golfe de Messénie. De l'autre côté, le pays était

également uni, fertile, couvert de prés, de Trèfles et de cultures; une seconde chapelle, ombragée de Lentisques, d'Alaternes et d'Oliviers sauvages, y devint le site de notre camp, que nous ne levâmes qu'assez tard le lendemain, parce que les environs fournissaient d'abondantes récoltes en botanique et en entomologie. Le village voisin se nommait Logi ou Loki : une quinzaine de maisons, dont il fut composé, dépendaient d'un château consistant en une grosse tour carrée qui, avant la guerre, était le manoir d'un seigneur turc opulent; qui avait été certainement l'un des mieux partagés entre tous les Musulmans de la Morée, ce canton écarté, que nul voyageur n'avait encore parcouru, étant des plus rians, des plus fertiles et le mieux arrosés qu'il soit possible de s'imaginer. Le délicieux vallon de la rivière le long de laquelle il nous fallut descendre dans la matinée du 4, en faisant un crochet sur notre gauche, se creuse de plus en plus et à mesure que nous nous rapprochions de la mer pour venir chercher un pont de pierres, dont l'arche est d'une hauteur véritablement imposante; lorsqu'on a passé celui-ci, on gravit par une pente rapide et dans un bois où je vis enfin quelques Lichens foliacés; je n'en avais point encore trouvé une seule espèce : on arrive alors sur un plateau assez aride, à l'extrémité duquel on passe auprès du village de Deraz, où l'on arrive dans le versant du Skarias, autre fluviole qui arrose une campagne charmante. A la belle végétation qui parait ses abords, aux prairies naturelles qu'on y foulait, et sous l'ombre des arbres élancés dont ses eaux baignaient les racines, on s'y fût cru, s'il y avait eu d'élégantes maisons de campagne, au fond de notre jolie vallée de Bièvre; il s'encaisse tout à coup près du lieu où nous le dûmes passer; nous commençâmes alors à monter vers la forêt de Koubeh, qui s'étend jusque sur les interminables pentes souvent très-rapides, de ce qu'on nomme le Katzovouno. Au faîte de cette montagne on est rendu sur un plateau bien boisé, et peu après on arrive au kan d'Arnautali, où nous fîmes halte. Il n'existait pas même de masure en cet endroit, celle qu'on y avait construite, dit-on, sous la domination vénitienne, ayant été dès long-temps renversée de fond en comble; une hutte formée de branchages, couverte de toisons et de toiles goudronnées, était le seul abri qu'on y trouvât, avec quelques comestibles et de mauvais vin.

Ayant herborisé quelques heures aux alentours, nous continuâmes à cheminer sous d'épais ombrages, parmi des arbres de la plus grande beauté, entre les racines desquels saillissaient çà et là, à travers la terre, de gros blocs d'une roche calcaire grisâtre, qu'à leurs formes, ainsi qu'à la confusion de leur entassement, on eût pu confondre avec les Grès de Fontainebleau, surtout peu avant d'arriver à cette clairière de Kiliakhoria, où nous avions passé l'une des nuits du mois d'Avril. La journée ayant été fatigante, et désespérant de gagner Navarin, nous replantâmes nos tentes auprès de la prise d'eau de Koubeh et ne descendîmes que le lendemain vers la baie, sans quitter un instant les traces de l'aqueduc qui passe au pied de l'embrasure par où le Pézili ou Navarinitza s'est fait jour à travers une ceinture de rochers. Nos yeux étaient habitués à la suavité de campagnes verdoyantes et de forêts ombreuses; l'aspect de Navarin, lorsque de l'hôpital de la marine nous en aperçûmes tout à coup le site aride et déjà brûlé du soleil, nous causa une sorte d'effroi. La terre rouge, d'où s'élevaient ses remparts et ses baraques, semblait être pétrie avec du sang; tous les désastres qui depuis plus de deux mille ans ont signalé l'histoire de ces lieux, se représentèrent subitement à mon esprit: aussi je ne m'arrêtai guère dans cet endroit sinistre, et de bonne heure nous étions rendus à Modon, où je fus présenter, sans perdre un instant, mes hommages à M. le Maréchal, de qui se préparait le départ. Son Excellence, avant de quitter le théâtre de sa philanthropique gloire, montra sa sollicitude pour la Grèce, en remettant le commandement au général Schneider qui avait fait partie de l'expédition libératrice, et dirigé la brigade qui la première occupa Patras. Le général Schneider avait une parfaite connaissance du Levant, une importante mission l'y ayant déjà conduit sous l'Empire; il avait même écrit un excellent Traité des îles ioniennes[1], et philhellène éclairé, il s'était pénétré de la sagesse des plans

1. Ce traité a été publié en 1822 chez Dondey-Dupré en un volume in-8.°, accompagné d'un atlas grand in-4.° composé de cartes et de planches. L'auteur ayant alors eu des motifs pour n'y pas mettre son nom, je fus prié d'en être l'éditeur et d'y ajouter un discours préliminaire, ce qui fit qu'on m'attribua la totalité de l'ouvrage. L'honneur qu'il me fit, ainsi que les éloges mérités dont il fut accueilli par les journaux du temps, reviennent à M. le général Schneider. Les raisons qui le déterminèrent à ne pas revendiquer une gloire qui lui était due, ayant cessé, je le prie de vouloir bien rentrer dans tous ses droits, afin qu'on puisse ajouter à tant d'autres titres qui lui méritent l'estime publique, celui d'auteur judicieux et d'écrivain distingué.

conçus par celui qu'il venait remplacer. Il a commandé l'armée d'occupation jusques en 1832; et les Moréotes, conservant le souvenir du bien qu'il ne cessa de leur faire, ne prononcent jamais son nom qu'avec une respectueuse gratitude.

Nous consacrâmes la première partie du mois de Mai à compléter l'exploration de la région littorale, et nous expédiâmes pour le Muséum d'histoire naturelle de Paris les récoltes faites pendant les excursions dont je viens de retracer les principales circonstances. Ayant fait ses préparatifs pour en entreprendre de nouvelles, la section se remit en route dans la matinée du 20 : j'avais chargé M. Delaunay d'explorer l'Élide; j'expédiai MM. Pector et Despréaux, avec des instructions pour visiter les rivages de la péninsule depuis Coron jusqu'à Napoli de Romanie. Ainsi, tout était calculé pour visiter le plus d'endroits à la fois.

CHAPITRE VIII.

EXCURSION AU POURTOUR DU GOLFE DE MESSÉNIE. ASINÉ, CORON (L'ANTIQUE COLONIS), PÉTALIDI (CORONÉ). NISI. CALAMATA (PHÆRE). CANTON DE ZARNATE (GÉRENIE). SCARDAMULA. SUR LES MANIOTES. ASCENSION AU TAYGÈTE ET DE SON SOMMET AUX SOURCES DU PAMISUS PAR LES RUINES DE THURIA.

Lorsque nous partîmes de Modon dans la matinée du 20 Mai, il n'y avait plus d'eau sous le pont du Silozo, qui n'attend pas l'été pour demeurer totalement à sec. Dans la partie naguère marécageuse de la plaine, le sol était devenu dur comme du fer. Les hirondelles, d'une extrême familiarité et se laissant approcher lorsqu'elles étaient posées, au point qu'on les eût pu attraper avec un filet à papillons, trouvaient à peine dans quelques trous demeurés humides la boue nécessaire pour la construction de leurs nids. La route, laissant à gauche le hameau de Kalafati entièrement abattu, s'élève non dans les montagnes, comme on l'a récemment imprimé quelque part, mais sur de modestes hauteurs que commandait la plus méridionale des redoutes égyptiennes, qu'on laisse à gauche, et sur laquelle je montai avec Baccuet pour contempler le Taygète, que je projetai d'escalader incessamment. On ne se dirige point vers le Sud, comme le dit l'auteur de l'Itinéraire à Jérusalem, mais exactement à l'Est, et l'on marche durant quelque temps sur un plateau anfractueux, dont les eaux coulent d'un côté dans le Silozo, et de l'autre à la mer. Nous rencontrâmes une longue colonne d'Arcadiens, suivie d'un nombreux bétail, qui, ayant passé l'hiver à l'embouchure de l'un des torrens de droite, où l'eau et l'herbe avaient abondé, en étaient chassés par le commencement de la saison sèche, et s'acheminaient vers leurs montagnes, où les neiges, en se fondant, découvraient de succulens pâturages; le petit vallon d'où ces nomades paraissaient sortir se nomme, nous dit-on, Hamilorevma : à sa rive gauche, près de la mer, étaient les ruines du hameau de Kamaria. A deux lieues environ, nous étions descendus dans une plaine du genre de celle de Modon, que traversent successivement deux cours d'eau, dont le second, qui est le plus considérable, s'appelle Lakanades, d'un village situé à une lieue de la mer sur sa rive

gauche: ce fluviole descend presque en droite ligne des pentes méridionales de Zarnaoura et de Lycodimo; il a près de trois lieues de longueur, et s'est légèrement encaissé vers son embouchure dans le sol gras de l'atterissement que ses transports lui ont formé. Nous traversâmes une étendue herbeuse où la végétation commençait à jaunir, pour gagner le point du rivage où semblait devoir être son embouchure. Des Nérions, entremêlés à des touffes de Canevères, se pressaient sur ses bords; il tombait dans un petit lac oblong, que la profondeur de ses eaux très-pures faisait paraître d'un bleu très-vif, et qu'une barre de sable séparait de la mer, où nous avions cru qu'il se jetait directement; il n'avait donc point d'embouchure à proprement parler. Tous les fleuves de la Morée, les plus grands comme les plus petits, sont sujets au même inconvénient, auquel les côtes d'Élide notamment, bordées de lagunes et d'étangs, doivent leur insalubrité; ce n'est que dans la saison hyémale, et lorsque les grandes pluies y coulent à plein canal, que, rompant leurs barres et triomphant de tous les obstacles que leur oppose l'action des vagues, ils portent directement leur tribut au réservoir commun; en tout autre temps, les terres et galets qu'ils entraînent, s'arrêtant et s'amoncelant dans la ligne de contact de leur courant et des flots contraires, s'accumulent en bancs de sable et de galets, et finissent par en obstruer les dégorgeoirs. L'Alphée, le Pamisus et l'Eurotas sont les seuls qui ne se bouchent point complétement; néanmoins des barres s'y élèvent au point que les moindres bateaux n'y sauraient plus entrer dès la fin de Juin.

C'est dans la plaine arrondie de Lakanades que nous commençâmes à trouver communément ce joli Névroptère appelé *Coa* (n.° 355), qui, pour Linné, était une Panorpe: cet insecte aux ailes de gaze, avec les deux longues rames qui, loin de faciliter son vol, semblent l'embarrasser dans l'air, a des allures singulières de gaucherie qui contrastent avec l'extrême légèreté et l'élégance de ses formes.

De l'autre côté d'un très-faible contrefort est une autre petite plaine riveraine, également herbeuse et, vers la mer surtout, couverte de roseaux. Les Turcs, dit-on, mettaient autrefois beaucoup de chevaux au vert en cet endroit; il y coule un fluviole qu'on nous nomma le Grivi, et qu'on passe sur un pont d'une arche en pierre alors fort détérioré. A droite

entre la route et le rivage, qui dans cet endroit forme un enfoncement très-prononcé, existent des ruines dignes de toute l'attention des géographes et des antiquaires. Celle d'entre elles qui attira d'abord notre attention est en briques : des ornemens en stuc altérés en paraient encore la voûte et dénotaient le bon goût romain. MM. les architectes, qui en ont donné le plan et deux charmantes vues (Pl. 46), tiennent ces restes pour ceux d'un bain : sur une butte voisine s'élevaient les débris d'une église assez considérable du moyen âge; au pourtour, principalement vers la côte, étaient des citernes comblées, beaucoup de décombres, de moellons et de fragmens de poterie, avec les traces d'un mur qui pourrait bien avoir appartenu à quelque enceinte, et comme les fondations d'une porte de ville du côté du Nord-Est. Ces témoignages de l'existence d'une cité antique m'intéressèrent d'autant plus que Danville place Asiné en ce lieu même, où nous pouvons dire que nous en faisions la découverte, puisque nul voyageur n'en avait encore parlé[1], et qu'on ne trouve pas un mot dans l'histoire moderne qui s'y puisse rapporter. Il est bien entendu que nous n'attachons aucun mérite à ces découvertes où le hasard conduit, et que la route qu'on est forcé de tenir, vous contraint en quelque sorte à faire; quoi qu'il en soit, l'opinion de Danville est justifiée par ce que rapporte Pausanias, touchant une ville dont le Scythe de l'abbé Barthélemy ne fait pourtant pas plus mention dans son périple du Péloponnèse, que Ptolémée, dans lequel on ne trouve pas même le nom d'Asiné. « Asiné, dit l'auteur des « Messéniaques[2], était à quarante stades de Calonides, à la même « distance d'Acritas, promontoire qui répond à une petite île déserte « nommée Téganuse. » Les cartes modernes, qui se sont généralement accordées à retrouver Calonides dans Coron, ont conclu de ce passage, qu'Asiné avait dû exister à moitié chemin de Coron au cap Gallo; or, on ne trouve dans cette étendue non-seulement pas de traces d'une ville, mais encore pas un site où il y en ait jamais pu avoir. La côte y

1. M. de Châteaubriand et tous ceux qui ont été de Modon à Coron, n'ont pu cependant se dispenser de passer tout près de ces ruines, auxquelles on n'attachait aucune importance, faute de consulter le restaurateur de la géographie, qui semble avoir été doué d'un esprit de divination.

2. A la fin du chap. 34.

est dangereuse et ne présente pas la moindre anse dans laquelle pût s'abriter la plus frêle barque; il n'y a de difficulté que dans les quarante stades supposés entre les deux villes. Mais si, ne tenant point un compte rigoureux des mesures de Pausanias, qui ne sont pas toujours fort exactes ou rapportées à une même donnée, on prend dans la feuille 5 de notre planche III la distance du cap Gallo à Coron, on la trouvera égale à celle qui est entre chacun de ces deux points et les ruines qui nous occupent; c'est-à-dire que Calonides, Acritas et Asiné y font à peu près un triangle équilatéral. C'est là probablement ce qu'entendit exprimer Pausanias, si bien compris par Danville, de qui Strabon confirmerait encore le témoignage par un passage formel, si, au milieu de la confusion qui règne dans tout ce qu'écrivit ce géographe sur le Péloponnèse, il ne se contredisait quelques lignes plus bas. « Les sept villes, dit-il[1], qu'Agamemnon promit à Achille, étaient « sur le golfe de Messénie, *et sur un autre golfe voisin, nommé golfe « d'Asiné, du nom d'Asiné, ville de Messénie.* » Or, *cet autre golfe* ne répond-il pas précisément à celui qu'on nomme aujourd'hui port Lambro? celui au fond duquel nous trouvons des restes si importans d'antiquité? qui offre encore un très-bon mouillage quand les vents du Sud ne sont pas trop violens! et dans qui Gell n'hésite point à reconnaître ce port des Phéniciens ou Phénisques, mentionné par les anciens? Un tel abri n'avait pu être négligé dans un temps où, naviguant le long de terre, les marins attachaient une grande importance aux moindres plages sur lesquelles pouvaient se tirer leurs navires, surtout quand il fallait se préparer à passer d'un golfe dans un autre, en doublant un cap dangereux. Telle est au reste l'insuffisance des données qu'on peut réunir pour fixer la position de ces ports, que M. Boblaye, dont l'avis est d'un poids à peu près concluant en fait de géographie péloponnésiaque, place, dans la planche II de notre atlas, Colonis ou Coloné dans l'endroit où nous croyons reconnaître Asiné, et Asiné à Coron, où tous ses devanciers avaient placé Colonis. Sans préjuger de la valeur des argumens dont il étayera ce changement, nous pensons que le port Lambro ou Phénique demeura une ville maritime jusqu'assez avant dans le moyen âge; une

1. *Lib.* III, *cap.* 4.

tour vénitienne passablement conservée, bâtie sur le modèle de celles que les Espagnols appellent *Atalaya,* s'élevant à peu de distance sur les rochers de la gauche du port, lui servait de vigie et peut-être même de phare.

Peu après les ruines où nous venons de nous arrêter, on quitte la conque pour gravir à l'Est, sur les montagnes qui en forment le pourtour, par un étroit et rapide défilé, nommé Paléodervéna; ce mauvais pas est creusé à travers des rochers, et passe pour avoir été jadis l'un des plus dangereux de la Morée; des bandits s'y tenaient habituellement en embuscade. Les Turcs construisirent vers le milieu un corps-de-garde retranché, contre les restes duquel nous passâmes. Quand Pélegrin se rendit de Modon à Coron, deux troupes de brigands albanais l'occupaient et augmentaient, dit ce voyageur, la misère et la confusion qui régnaient alors au royaume de Morée. Ce voyageur raconte[1] comment ces bandes furent enfin exterminées en moins de trois mois par suite des mesures vigoureuses que prit le sérasquier, lequel fit empâler une partie de la population; Pélegrin fut curieux de voir mettre à mort de la sorte deux prisonniers, qui arrivèrent à l'endroit du supplice portant eux-mêmes l'instrument qui leur était destiné, et qu'ils remirent aux Turcs chargés de l'exécution. Ceux-ci, ayant fait coucher les patiens le ventre contre terre, avaient peine à faire pénétrer le pal d'un bout à l'autre de leur corps à grands coups de massue. Un pays, où l'on empale

1. Page 40 d'une Relation in-18, en deux parties, formant en tout 190 pages environ, imprimée chez J. B. Boy, Marseille, 1722. Ce livre est maintenant assez rare. — L'auteur visita la Morée de 1718 à 1720; c'était un pauvre diable de poète, qui, «ne pouvant parvenir à se faire un établissement en France, où il avait épuisé toutes ses ressources, accepta le parti qu'on lui fit d'aller exercer un vice-consulat dans une ville du royaume de Morée. Cette place n'était qu'un misérable os à ronger, et après tous les efforts qu'il fit pendant deux ans dans la carrière diplomatique en Grèce, il n'avait pas gagné huit cents piastres turques.» Pélegrin ne nous apprend du reste rien d'important sur Coron, qu'il habita environ trois ans. Son livre n'est guère rempli que d'histoires scandaleuses, de mauvais vers et de chansons bachiques de sa façon, analogues pour la médiocrité aux œuvres de cet abbé Pélegrin:

« Catholique au matin, et le soir idolâtre,
« Qui dînait de l'autel et soupait du théâtre.»

L'un et l'autre étaient Marseillais; ils durent être à peu près contemporains et furent peut-être parens. On ne doit pas les confondre, et les biographes qui n'ont point oublié l'article du prêtre mondain, mort en 1663, ne disent pas un mot du vice-consul de Coron qui a pourtant fait un livre.

les paysans qui ne veulent pas se soumettre à toutes les exigences de leurs oppresseurs, doit se dépeupler promptement; aussi le canton montueux où nous entrions, et que sillonne un grand nombre de vallons susceptibles de culture, était-il presque désert dès la fin du siècle dernier. Nous y rencontrions les traces d'une multitude de maisons et de villages, renversés évidemment avant l'invasion d'Ibrahim, qui n'a qu'achevé la ruine de cette extrémité de la péninsule.

Après la montée, on trouve un plateau fertile, et sur la droite s'élève, à 516 mètres, le sommet de l'Hagios-Dimitrios; nous distinguions au Nord-Ouest le mont de Mandilia, si riche en fossiles, qui, sous l'aspect où il se montrait, présente des formes plus prononcées que je ne lui en supposais; vers le Septentrion étaient les crêtes du Lycodima et de Zarnaoura. Leurs pentes adoucies vers le Sud, entièrement dépouillées d'arbres, paraissaient sillonnées par des ravins profonds, qui séparaient de petits plateaux. Les monts sur lesquels nous étions, regardant au contraire le Nord, étaient plus verdoyans; plusieurs des torrens qui s'y creusent des encaissemens assez profonds, n'avaient, nous assura-t-on, pas d'issue, et forment des bassins à katavotrons. Ayant encore monté jusqu'à l'emplacement du village ruiné de Paléogritzi, l'abondance de l'herbe et de l'eau nous décidèrent à y camper; ce nom de Paléogritzi (ancien Gritzi) semblerait indiquer que ce lieu avait eu jadis une certaine importance, et probablement on trouverait quelques ruines dans les environs, si l'on avait le temps de les y chercher. Il est indiqué dans les plus vieilles cartes sous le nom de Grisso ou Crisso, où quelques-unes ajoutent *olim Colone.* Arowsmith y voit Asiné : il eût mieux valu, à l'exemple de Gell, ne point citer cette ville antique que de la placer ainsi; Gosselin est tombé dans une erreur semblable quand il dit[1] : « qu'Asiné paraît avoir été situé près du village actuel de Sa-« rachta." Il n'existe point de village de ce nom en Messénie, mais un Saratza, qui n'a jamais pu avoir le moindre rapport avec un port donnant son nom à un golfe, puisque ce lieu est situé précisément au milieu des montagnes de l'intérieur, à près de 400 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer.

1. Dans son Strabon, t. III, p. 195, note 5.

Les environs de Paléogritzi où croissaient d'assez beaux arbres fruitiers, entre autres des Cerisiers et des Pruniers, étaient merveilleusement arrosés par une multitude de fontaines et de filets d'eau exquise descendant d'un képhalovritzi, situé dans un enfoncement de la montagne, espèce de col qui séparait le faîte de l'Hagios-Dimitrios d'une autre cime boisée, qui prend le nom de ce village de Saratza dont Gosselin a fait un port de mer. Dans les fourrés de roseaux et de joncs qui couvraient certains espaces aux lieux humides, croissait cette nouvelle espèce de Massète qu'on trouvera décrite dans notre Flore (n.° *90, t. III, p. 338). Nous entendîmes distinctement sur le soir le coup de canon de retraite tiré à Navarin, d'où nous n'étions pas à moins de quatre lieues; et peu après des vapeurs épaisses, se reposant sur les cimes dont nous étions peu éloignés, descendirent jusqu'à notre camp, qui finit par disparaître au milieu d'un brouillard épais. Il fit alors un froid humide très-pénétrant, et contre lequel l'épaisseur de nos couvertures de laine nous protégeait à peine. Les brumes s'étant dissipées vers la pointe du jour, nous continuâmes à traverser des plateaux, des pentes douces et des ravins plus ou moins creux, dont l'origine sillonnait le flanc des monts qui nous restaient à droite. Après la jolie fontaine de Kaponi et une dernière montée, nous passâmes par une église de San-Nicolo, dans les ruines de laquelle quelques peintures étaient encore reconnaissables; nous l'avions aperçue de fort loin, et dès la veille, en descendant des hauteurs de la redoute égyptienne. On venait de célébrer, entre ce qui restait de ses murailles, une cérémonie religieuse qui avait attiré un grand concours de Grecs.

Après l'église de San-Nicolo, on entre dans le versant du golfe Messéniaque ou de Coron, par l'origine d'une rivière appelée de Kandil-Oglou, qui coule directement vers le Nord pour tomber presque à angle droit, à deux lieues, vers l'embouchure du fluviole qu'on traverse après Kastélia, et qui circule de l'Est à l'Ouest. Nous admirâmes alors la belle contrée dans laquelle nous allions descendre; entre le point d'où nous la contemplions, et le rivage occidental du golfe qui semblait très-rapproché, quoiqu'il fût à une grande distance, il y avait deux lieues d'un terrain en pentes moelleusement ondulées, à qui la multi-

tude des Oliviers donnait une riche teinte de vert argentin. A travers les forêts oléagineuses on découvrait un grand nombre de villages, autrefois florissans par leurs récoltes en divers genres, alors presque tous abattus, déserts et environnés d'herbes sauvages; on en comptait au moins quatre-vingts au temps de ce Pélegrin dont il a été question plus haut; il n'en existait plus guère le quart; mais ce qui en restait donnait encore au canton un air plus populeux que ne l'ont toutes les autres parties de la presqu'île. Les eaux calmes du golfe interposaient entre nous et le prolongement de Laconie, parallèles à celui de la Messénie, une large bande d'azur foncé, sur laquelle des lignes grisâtres diversement sinueuses indiquaient divers courans; au-dessus s'élevait vers les cieux, aussi bleus que la mer, l'éblouissant Taygète, avec ses cinq pointes de neige. Nous reconnûmes sur notre gauche vers le fond du bassin du Pamisus, l'Évan et l'Ithome, qui se confondaient en une seule montagne; à droite c'était la vaste étendue de la Méditerranée, qui limitait tant de pompe.

Peu après avoir commencé à descendre, la route passe à Draiza, qui fut autrefois habité par une quinzaine de familles turques, dont quelques Grecs s'étaient déjà approprié les maisons réparées, nous commençâmes à rencontrer sur le versant plusieurs belles plantes, et jusqu'à des insectes que nous n'avions pas vus sur les pentes exposées à l'influence occidentale; le *βασκομιλια*, entre autres, y devenait beaucoup plus commun et de plus grande taille. Ce *βασκομιλια* est l'espèce de Sauge mentionnée dans notre Flore sous le n.° 27 (*Salvia triloba*, L.); les Grecs en récoltent les feuilles, qu'ils font sécher, et dont l'infusion aromatique, prise en guise de thé, est éminemment stomachique et d'un usage aussi salutaire qu'agréable. Je m'en suis très-bien trouvé : une tasse qu'on en boit le matin peu après le réveil est moins excitante que le café ou que les liqueurs fortes, et, réveillant pour ainsi dire l'estomac, ouvre l'appétit, qu'il faut toujours attendre avant de rien manger; c'est un conseil d'hygiène que je prends la liberté de donner à ceux qui marcheront sur nos traces, et dont ils se trouveront très-bien : en le suivant, ils éviteront certainement cette paresse de digestion qui est l'une des premières causes des fièvres meurtrières de Morée, par qui

l'armée libératrice et la Commission furent si cruellement décimées. La βασιλικὸς, que les Francs appellent Phascomile ou Vascomille, est également commune dans l'Archipel, où celle de Syra est réputée la meilleure. Un insecte pique les feuilles de cette Sauge bienfaisante : il résulte de la blessure envenimée, faite au tissu de la plante, une galle ronde, de la grosseur d'un pois, verte, teinte de rougeâtre sur un côté, semblable à une petite baie et que les Grecs recherchent; ils en sont très-friands et disent qu'elle parfume l'haleine. C'est vers la fin de l'été qu'on en trouve le plus, et qu'un palikar, qui sait son monde, en remplit ses goussets pour les offrir aux femmes de sa connaissance.

Au fond du vallon de la rivière de Kandil-Oglou, qui n'était qu'un filet d'eau à l'endroit où nous la traversâmes, le terrain calcaire est converti en une Craie homogène, fort blanche, légèrement humide, tellement pure et compacte qu'on en fait des pipes; il s'y était établi une sorte de fabrique de blanc d'Espagne, où des soldats français venaient chercher de quoi blanchir leur buffleterie. Les habitans du voisinage, y mêlant quelque autre terre, en composaient aussi des briques grossières, qu'ils faisaient simplement cuire au soleil, et dans lesquelles, pour leur donner plus de solidité, ils pétrissaient en assez grande quantité des feuilles de Zostères (n.os 1363 et 1364), ramassées au rivage, et bien dépouillées par des lavages dans l'eau douce de tout sel marin. Ces Zostères, qui fournissent le meilleur des couchages que puissent employer les personnes jalouses de la conservation de leur santé, et qui tôt ou tard prévaudront sur le crin et sur la laine dans la confection des matelas, ne sont employés en Grèce qu'à lier les matériaux de bâtisse, comme en Égypte c'est la paille qu'on fait entrer, de temps immémorial, dans la composition des briques, ainsi qu'il conste par un passage de l'Exode.[1]

La maison forte d'un Musulman, dont les jardins et les champs étaient abandonnés, s'élevait sur la droite, et du nom de son ancien propriétaire tous ces lieux avaient pris le nom de Kandil-Oglou, auquel nos troupes

1. *Nequaquam ultra dabitis paleas populo ad conficiendos lateres sicut prius; sed ipsi vadant et colligant stipulas.* Chap. V, v. 7. Calmet remarque que « cette paille était peut-être mêlée avec « la brique ou avec la terre broyée pour lui donner plus de consistance. »

avaient substitué celui de Vallée à terre de pipe. Une fontaine abondante en était voisine, on nous la donna « comme une de celles où « les Néréides se plaisent le plus, et où elles font mille niches aux « passans. » Il y avait aussi des revenans dans une grande tour carrée du moyen âge, qui tombait en ruines sur la gauche, et que, malgré les représentations unanimes de nos gens, nous fûmes visiter. Bâtie en pierres et en briques rouges, très-bien cuites et conséquemment meilleures que celles dont nous venions de voir une fabrique moderne, il n'y avait jamais existé de portes au niveau du sol, où paraissait avoir régné un fossé; on y entrait probablement à l'aide d'échelles par une des croisées du premier étage. La plate-forme, tout effondrée, avait été entourée de créneaux, dont plusieurs couronnaient encore les murailles: nous pénétrâmes dans l'intérieur par une brèche pratiquée du côté de l'Ouest, si j'ai bonne mémoire, et tout y était culbuté; on y avait fouillé la terre en plusieurs endroits, probablement dans l'espoir d'y trouver des trésors cachés. Une chapelle dans le genre gothique du moyen âge, se reconnaissait cependant fort bien dans l'un des angles, ce qui me fit supposer que cette construction datait de l'époque où des conquérans français se partagèrent le pays; ce fut quelque croisé qui s'établit probablement dans ce lieu, où le nom d'un Turc a fait disparaître celui du baron chrétien. A un quart de lieue sur la gauche de ce témoignage muet des temps féodaux qui modifièrent la Grèce pour leur part, on voyait d'autres ruines, qu'à leur nom d'Ossoglou nous tenons pour turques. A partir de ce lieu, on entre tout-à-fait en plaine à l'ombre des Oliviers les plus hauts et les plus gros que j'eusse encore vus, et supérieurs par leur beauté à ceux de Ligoudista. Ibrahim, qui aurait eu trop à faire de les détruire tous, s'était contenté de brûler çà et là ceux qui appartenaient à des chrétiens; on avait, dans l'incendie, épargné les plants innombrables dont les Musulmans étaient propriétaires, dans l'espoir qu'ils rentreraient en possession d'un canton dont le commerce des huiles fit de tout temps la principale richesse.

A une demi-lieue de Kandil-Oglou, est Karakoupio, village de quatre-vingts familles autrefois, mais où vingt restaient tout au plus; de cet endroit jusqu'à Coron, qui n'en est plus guère qu'à une lieue, on

aperçoit sur la gauche et sur la droite plusieurs hameaux, appelés Arméni, Pétriniadès ou Katiniadès, Ardini, Phanari, Saint-Dimitri, Hadji-Békivi, Drasiroglou, etc. A partir de Gérakada, où n'étaient que trois ou quatre maisons, le pays se découvre, et bientôt commence un pavé vénitien assez bien conservé : on passe contre un cimetière clos de murs, sur la droite, et dans le milieu duquel se faisait remarquer le monument d'un officier supérieur d'artillerie, que l'armée française venait de perdre. Non loin de ce lieu funèbre la roche dénudée dont se compose le sol, est remplie d'excavations, témoignages de l'existence d'un autre cimetière, mais des plus antique, et dont les tombeaux ont été violés à diverses époques; on trouve aussi à proximité, sur le milieu du plateau à l'extrémité duquel est la ville, les parapets d'une batterie dirigée contre la citadelle, lors de l'échauffourée de 1770, et quand Théodore Orloff, parti de Vitilos sur des vaisseaux russes, vint avec les Maniotes attaquer la place où son frère Alexis le rejoignit. On doit consulter Rhulières [1] sur les événemens qui ensanglantèrent alors la Messénie. Cette batterie est indiquée sur le plan particulier de Coron, gravé dans la feuille 3.e de la belle carte de M. le colonel Lapie, et qui donne une idée fort exacte des lieux. Coronelli [2] avait le premier publié un plan de la même forteresse, en y joignant un tracé à plus grands points de l'enceinte et de ses tours. C'est d'après ces matériaux que Bellin a dessiné la planche 40.e de sa description géographique. [3]

Nous entrâmes dans la ville, après en avoir longé les murailles septentrionales, par la porte qui est de construction vénitienne et qui en occupe à peu près le milieu (voyez planche XXX, fig. 2). MM. les architectes ont reproduit la même porte, prise d'un peu plus haut, avec la fontaine desséchée qui en est voisine. Coron, où M. Boblaye pense retrouver Asiné, ainsi que nous l'avons dit plus haut [4], est pour Danville le Colonis ou Colonides dont Pausanias raconte [5] que les habitans se prétendaient Athéniens d'origine et non Messéniens; ils

1. Anarchie de Pologne, t. III, p. 370 et suiv. — 2. Description de la Morée, 1.re partie, p. 93. — 3. Golfe de Venise, 2.e part., p. 200. — 4. Page 317; voyez aussi la carte II de notre première série. — 5. *Lib.* IV, *cap.* 34.

ajoutaient que Célœnus, en les emmenant d'Attique, avait suivi une Alouette, qui servit de guide à l'émigration. MM. les architectes ont trouvé, parmi les matériaux de quelques constructions modernes, un chapiteau antique, représenté dans l'une des figures de leur planche 17.e, où des oiseaux mutilés se reconnaissent sous les quatre volutes : n'y auraient-ils pas été sculptés en mémoire du pilote ailé des fondateurs?

Je suis tenté de croire que la cité primitive n'occupait pas précisément l'emplacement où est celle d'aujourd'hui. Nous pensons en avoir retrouvé la position sur le prolongement du cap qui forme un petit plateau, appelé *le rocher* dans le plan de Bellin, à l'Est, au bas et au devant d'une sorte de tenaille flanquée de deux tours rondes, qui couvre le centre des murailles orientales; ce plateau calcaire, au pied duquel sont de nombreux fossiles, où se remarque un banc inférieur de fort grandes Huîtres, et qui est escarpé dans son pourtour, est maintenant couvert de végétation. Là sont d'innombrables fragmens de poterie presque réduits en terre meuble, à force d'avoir été brisés par la culture : des morceaux de brique s'y mêlent en quantité, et l'on y trouve des citernes, la plupart rondes, mais dont quelques-unes, carrées, sont indiquées dans l'une des vues de Coronelli. Les parois en étaient enduites d'un ciment tellement bon que l'eau s'y conservait encore; mais comme leurs voûtes se sont défoncées, et que des Mauves et des Chrysanthèmes touffus en cachaient les bords, elles étaient fort dangereuses. On reconnaît sur les rochers riverains des marches taillées, par où l'on descendait probablement au port.

Bellin, induit en erreur par Coronelli[1], lequel avait été probablement trompé par la similitude des noms de Coronis et de Coron, rapporte à cette ville moderne ce que les anciens disent de celle dont nous visiterons demain les remparts au-dessus de Pétalidi. « Du côté du Midi, « ajoute le cosmographe vénitien, se trouve le faubourg d'environ cinq « cents maisons. » Ce faubourg ou la ville grecque, qui était situé le long de la mer au pied de la place turque et parmi les décombres duquel nous campâmes, est au contraire du côté du Nord. Il n'y restait plus une habitation debout : on y voit les vestiges d'un môle antique,

1. *Loc. cit.*, 1.re part., p. 93.

consistant en quelques roches et grosses pierres taillées, à l'abri desquelles on mouille par quatorze brasses de sable et de vase, ayant à une assez grande distance, exactement par le Sud, la pointe du plateau de la ville primitive. De ce point la mosquée, redevenue une église, reste à mille mètres environ vers le Sud-Ouest; et le cap Gros, cachant le cap Ténare au Sud-Est, par cinq degrés Sud. C'est de ce point qu'on distingue le Taygète, dans la figure 2 de notre planche XX. Il y présente absolument le même profil que lorsqu'on l'aperçoit de cette redoute d'Ibrahim que nous avons laissée à gauche en sortant de la conque de Modon, ou de l'endroit où, quittant le versant de ce que je regarde comme le golfe d'Asiné, nous sommes entrés dans celui du golfe Messéniaque. Le prolongement de la chaîne, à partir du pentadactyle neigeux qui en couronnait le centre, s'abaissait graduellement vers le Midi jusqu'à l'extrémité du canton des Kakovouniotes, qui en paraissait être séparé par la dépression de Phocas, évasée, très-profonde et comme creusée entre les baies de Liméni d'un côté, et celle de Pagania de l'autre, c'est-à-dire de Vitilos à Scutari.

Colonis ou Colonides ne joue aucun rôle chez les anciens, où il n'est guère question que de son origine quasi-ornithologique. C'est dans le treizième siècle de l'ère moderne seulement qu'elle reparaît sous son nouveau nom, comme l'une des places fortes de Morée [1]. Durant l'anarchie qui désolait alors l'Orient, le corsaire génois Léon Vertano ou Scutrano s'en empara, ainsi que de Modon, mais en fut bientôt chassé; vers ce temps se présentèrent devant les murs de la ville les seigneurs croisés, dont Champlitte était le chef. On lit dans la Chronique de Morée [2], « que les Francs, étant sortis de Modon après l'avoir pris, se dirigèrent « sur Coron; ils trouvèrent également cette place dans le plus mauvais « état, aussi bien sous le rapport de ses murailles que de ses tours; « c'était comme une espèce de caverne profondément encaissée dans « l'intérieur du rocher. La cavalerie et l'infanterie commencèrent l'at- « taque par terre et dressèrent leurs trébuchets, la serrèrent de près, « et ne permirent pas aux assiégés de se montrer sur les murailles:

1. Buchon, Chronique de Morée.
2. Livre II, p. 127 et 128.

« effrayés du nombre des troupes franques et de leur audace guerrière, « ceux-ci capitulèrent et convinrent de rendre la place, à condition « que les Francs jureraient de leur conserver leurs maisons et toutes « leurs propriétés. Le maréchal messire Geoffroi n'hésita pas à leur « assurer ces avantages par serment, et les hostilités cessèrent. Les « Francs entrèrent dans la place, en prirent possession, l'approvision- « nèrent et y mirent une garnison : ils partirent le lendemain et arri- « vèrent à Calamata; cette place était peu habitée et avait bien l'air « d'un couvent; à leur arrivée ils l'attaquèrent et la prirent d'assaut. « Les vainqueurs accordèrent à Calamata les mêmes avantages qu'aux « autres places. » Au partage d'Andravida, l'évêque de Coron fut porté pour deux fiefs de chevalier[1]. On trouve d'après un autre acte de partage, rapporté dans la Chronique de Dandolo[2], que les Vénitiens avaient antérieurement élevé des prétentions sur Modon et Coron; et Buchon pense que les difficultés furent levées par l'arrangement définitif, au moyen duquel, Guillaume de Villehardouin ayant livré les deux places à la République, les galères vénitiennes, qui devaient servir d'auxiliaire pour les siéges d'Anaplion (Nauplie) et de Monembasie, arrivèrent dans le second de ces ports[3], qui, suivant toujours le sort de Modon, passa avec celle-ci sous la domination de Bajazet II en 1498. Les Vénitiens, en 1555, étant venus ravager le pays, reprirent la ville, mais en furent presque aussitôt chassés par les Turcs. En 1633, l'amiral Doria l'attaqua avec une flotte espagnole, forte de 35 gros vaisseaux et de 42 galères : il fit d'abord débarquer les troupes castillanes, sous le commandement de Jérôme de Mendoza; puis des Italiens, aux ordres de Tuttavilla et du comte de Sarno, qui avec 14 pièces firent brèche et s'emparèrent de la ville. Les Turcs ne tardèrent point à préparer une expédition pour la reprendre, et leur point de réunion fut Androussa, où nous avons déjà conduit le lecteur (p. 309); cette fois

1. Chronique de Morée, livre II, p. 141. — 2. Livre X, chap. 3.

3. « Messire Guillaume de Villehardouin en ayant reçu la nouvelle, il expédia des commissaires « pour livrer Coron aux Vénitiens avec toutes ses dépendances, et la place de Modon avec les « villages qui relevaient immédiatement de la juridiction du prince et qui devaient à l'avenir être « possédés par le duc de Venise; mais dans cette cession ne se trouvaient point comprises les terres « et les fiefs des seigneurs féodaux. » Chronique de Morée, p. 181.

seulement le nom d'Androussa est mentionné dans l'histoire. Les Chrétiens, pour déjouer les projets des Musulmans, les y vinrent attaquer; ils les y trouvèrent campés au nombre de 70,000 hommes. Le visir Acomat, leur chef, perdit la vie dans la bataille, ainsi que le commandant des Espagnols; ceux-ci, cédant au nombre, firent leur retraite en bon ordre et se rembarquèrent à Coron, qui retourna ainsi au pouvoir des infidèles, mais pour peu de temps, Morosini étant venu l'an 1685 en faire le siége. Ce général fit jouer dans la matinée du 24 Juillet une mine formidable qui produisit une large brèche, dont on ne put d'abord profiter, parce que, des secours puissans arrivant aux assiégés par terre, il fallut d'abord recevoir la bataille du grand renfort de Turcs qu'on vit apparaître dans la journée. Le camp des Vénitiens était dressé où se voit encore la batterie des Orloff : ils s'y trouvèrent à leur tour assiégés; mais, s'étant défendus avec non moins de courage qu'ils furent assaillis, leur victoire fut complète. Le général fit mettre cent têtes des officiers ennemis, tués dans la bataille, au bout des piques de son infanterie, afin d'intimider les habitans de la forteresse; et comme le 30 il allait donner l'assaut, une nouvelle armée turque vint encore le surprendre; il fallut rendre un nouveau combat, où le visir Cosil-Bassa perdit la vie. Cependant la défense des assiégés était opiniâtre, des attaques contre le camp se succédaient chaque jour, jamais le général vénitien n'avait éprouvé tant d'obstacles; pour en triompher, Morosini, ayant pris de savantes dispositions, fit le 7 Août une attaque générale contre l'armée de secours, et l'ayant complétement battue, il emporta la ville, où l'on passa tout au fil de l'épée sans distinction d'âge ni de sexe. On y trouva cent vingt-huit pièces de canon, dont soixante-huit en fonte. Il se fit durant ce mémorable siége de grandes actions de bravoure, maintenant toutes oubliées, mais dont l'Europe ne retentit pas moins alors : un commandeur de Latour, gentilhomme français, un prince de Brunswic et un comte de Savoie s'y distinguèrent; la gloire qu'en acquit Morosini enivra, pour ainsi dire, Venise, qui proclama son général le vainqueur des vainqueurs, et lui décerna l'étendard du grand-seigneur, dont, parmi divers trophées, il avait fait hommage à la République. Un sieur Beuzon fut laissé dans la ville en qualité de pro-

véditeur extraordinaire; ce magistrat dut être un bon administrateur, puisqu'il établit un tel ordre dans les ruines sanglantes dont on lui confia le gouvernement, que la ville ne fut jamais aussi prospère que l'année suivante, où elle put fournir à Morosini un renfort considérable, pour l'aider dans le siége de Néokastron ou Nouveau-Navarin.[1]

Coron demeura donc pour la troisième ou quatrième fois aux Vénitiens, qui la perdirent définitivement en 1716, où cette malheureuse ville revint aux Turcs: c'est de cette époque que date la ruine complète du pays, où le commerce des Européens devint à peu près nul; l'avarice et la cruauté de pachas absolus et capricieux qu'envoyait la Porte, ôtant toute confiance aux étrangers. Il y resta cependant quelques agens consulaires : c'est de 1718 à 1721 que résidait à Coron, en cette qualité, un parent de ce Pélegrin dont il a été parlé plus haut, et qui nous apprend à quel point d'avilissement ce qu'on appelait la *Nation,* c'est-à-dire l'ensemble des négocians français, était tombé dans l'Orient au commencement du dernier siècle. Le consul général se tenait à Nauplie; ses agens de Mistra et de Monembasie avaient été supprimés; depuis l'expédition des Orloff, Coron tombait dans un état de décadence toujours croissant; quelques bâtimens de Trieste y venaient à peu près seuls enlever à vil prix l'huile employée dans les savonneries qui, au détriment de Marseille, prospèrent maintenant en Istrie.

Les Turcs de Coron, qui passaient pour les plus méchans de la péninsule, avaient provoqué trop de haines pour n'être pas au nombre des premières victimes du réveil des Grecs; les massacres qui s'ensuivirent achevèrent la destruction d'un lieu dont les remparts avaient causé tous les malheurs. L'entrée des Français, en 1828, vint sauver le peu qui restait d'une population misérable, réduite tout au plus à cinquante familles au lieu d'environ trois cents, qui s'y trouvaient au temps où M. de Pouqueville vint s'embarquer dans ce port. M. le maréchal Maison livra la ville, avec ses fortifications délabrées, au gouvernement grec peu après s'en être emparé, et le célèbre Nikitas en eut d'abord le commandement: c'est ce capitaine que les Gazettes avaient surnommé le

1. Coronelli, Descr. de la Morée, 1.re part., p. 71.

Turkophage, on ne sait trop pourquoi; car il n'a certainement jamais mangé un seul des Turcs qu'il tua dans cent combats, où sa valeur était incomparable, ainsi que sa magnanimité. J'avais eu occasion de voir ce brave dans la suite de M. Capo d'Istria, qui lui montrait beaucoup de déférence et qui croyait, à ce qu'il me parut, en avoir fait un éloge suffisant en me disant : « Celui-là n'est pas un brigand. » M. le Maréchal et le général Schneider l'avaient aussi accueilli avec distinction. Il était l'un des guerriers les plus renommés que possédât la Grèce : de mœurs rigides, mais douces, simple, désintéressé et d'une intrépidité sans pareille, il est Arcadien de naissance, et fils d'une sœur de Colokotroni; mais non de cette famille des Nikitas de Londari, qui passe pour une des plus riches de la province. Il fit ses premières armes dans la troupe de klephtes qui, sous le commandement de son oncle, était la terreur des Turcs long-temps avant la dernière guerre : son humanité et sa valeur le rendirent bientôt célèbre et cher aux pauvres Moréotes; il courait sus aux Musulmans, non dans un esprit de rapine, mais parce qu'il voyait en eux les oppresseurs de la patrie. Les malheureux paysans qui craignaient les autres bandes, parce qu'elles les rançonnaient souvent, ne redoutèrent jamais l'approche de celles dont la direction lui était confiée : « Celui-là ne vexa jamais un Grec, il leur « fut toujours aussi accessible qu'il était terrible aux Turcs, » nous disaient, en parlant de lui, des pâtres du Diaforti et des habitans de Dimitzana, que nous rencontrâmes à Gortys. Aussi Nikitas, qui était chargé de gloire et de bénédictions, ne l'était point de richesses : son costume n'avait rien de brillant, il ne portait pas comme les Vazo, les Grivas et autres vrais bandits de renom, des armes resplendissantes d'or et d'argent; mais il maniait avec autant d'adresse que de force le sabre sans ornemens, avec lequel on prétend qu'il a tué de sa main plus de mille ennemis dans les différentes batailles, où il combattit toujours corps à corps. Quand il avait de l'argent, il le distribuait aux malheureux, réparant ainsi, autant qu'il lui était possible, les pertes causées à ses compatriotes par la guerre; il empruntait souvent pour donner, notamment à son oncle Colokotroni, qui lui en faisait reproche et ne lui prêtait pas toujours. Nikitas ne possède, nous a-t-on assuré, qu'une maison à

Napoli de Romanie, où M. de Vaudrimey fit le portrait fort ressemblant qui se voit dans la première série de notre atlas.

La route de Coron à Pétalidi suit à peu près le bord de la mer; le ruisseau de Lahanou ou Lekanou, qu'on traverse à une lieue, passe pour être le séjour de quelques diables, dont on assure avoir souvent entendu les soupirs ou les hurlemens; nous n'avons pu découvrir la cause de cette tradition. Plus loin est le village de Kastélia, qui conserve encore quelques vestiges de fortifications vénitiennes, et où nous cherchâmes d'abord les ruines du temple d'Apollon Corynthus[1]: elles n'existent point *sur une montagne,* comme on l'a imaginé dernièrement, mais sur une simple butte appelée, malgré son humilité, Agios-hélias; elles consistent en un massif en forme de parallélogramme, avec une citerne voisine, ainsi qu'en fragmens de Marbres de grande dimension dispersés à l'entour. Un quart d'heure après Kastélia on arrive au Kakorevma, dont les eaux étaient alors rapides et atteignaient dans le gué au-dessus du genou. Peu après il faut passer encore un torrent, venant d'une gorge où se massaient élégamment des Cyprès et des Gaîniers, dont les jeunes feuilles, du vert le plus suave, succédaient aux fleurs pourprées; le beau Pyrgo de Longa dominait ensuite sur la gauche les plus ravissans coteaux qu'il soit possible d'imaginer. Ce lieu, déjà mentionné dans les cartes grossières du commencement du siècle dernier, sous le nom de Longo, pourrait passer pour un magnifique château en tous pays; il avait appartenu à un seigneur turc puissant et fort détesté. On m'a assuré que le président Capo d'Istria avait l'intention de provoquer un décret de l'assemblée législative, dont on préparait la convocation, en vertu duquel la nation en offrirait la propriété, avec toutes ses dépendances, à M. le maréchal Maison: cette idée portait un caractère de grandeur et de générosité qui fait honneur à quiconque la conçut; sa réalisation eût certainement illustré la Grèce, dont un des anciens lieutenans du grand Napoléon avait étanché le sang. L'ordre de choses qui a succédé à celui qu'avait établi M. Capo d'Istria, ayant

1. « A 80 stades environ, en partant de Coroné, on trouve sur le bord de la mer un temple « assez célèbre. Les Messéniens disent qu'il est très-ancien; les malades y vont chercher la guérison. « Le dieu se nomme Apollon Corynthus; sa statue est en bois.» Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 34.

pris une direction toute différente, il paraît qu'on ne se souvint plus en Morée qu'une expédition française, partie de Toulon, avait affranchi le pays, quand les autres puissances y laissaient égorger la population. Quoi qu'il en puisse être et advenir, cheminant toujours à travers une campagne ondulée, fertile et couverte de cultures, *guéant*, comme dirait l'ex-consul de Janina, plusieurs ruisseaux, et laissant à quelque distance d'une fontaine abondante les ruines d'une sorte d'attalaya ou tour de garde ronde, nous gravîmes sur une colline qui s'avance dans la mer et y forme un cap; on descend ensuite à Pétalidi, après six heures de marche environ. Il y exista un môle dont on reconnaît à peine les traces: c'est principalement le cap avancé qui garantit des vagues du sud l'anse sablonneuse creusée en forme de conque, qui fut dans la haute antiquité appelée Port des Achéens, sans qu'on en sache la raison, et que représente le Pétalidi moderne, lieu qui n'est point « un village, situé au milieu de Coroné[1], » mais un simple cabaret contigu à une ferme, dont le jardin est enclos d'un mur, et qui est construite sur l'emplacement d'un ancien bain romain. A quelque distance au Nord, toujours dans la conque près de la mer, et après avoir traversé deux ruisseaux, sur le premier desquels fut un pont en pierre, où ne passe plus la route parce qu'il est ruiné, s'élèvent les restes d'un grand bâtiment qui fut le magasin des douanes du canton : quelques décombres et autres traces d'habitations fort anciennes sont disséminés entre les bouquets d'arbustes et les buissons de la petite plaine; ces vestiges témoignent de l'antique existence d'un faubourg maritime, que dominait Coroné, dont il faut aller chercher l'emplacement à quelque distance sur les hauteurs. Nous y rencontrâmes aussi une riche fontaine, protégée par de solides bâtisses; mais où l'on ne saurait reconnaître ce Plataniston dont les eaux étaient celles que buvaient les habitans de la ville[2], quoiqu'elle en fût distante de vingt stades.

« Coroné, dit Pausanias, est une ville vers la mer, au pied du mont « Thmathias[3], non loin de l'endroit où Ino sortit des flots pour monter

1. Pouqueville, Voyage de Grèce, t. VI, p. 55. — 2. Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 34.

3. Ce mont Thmathias devait être l'ensemble de ces sommets messéniaques dont nous avons donné une vue dans notre pl. XII, prise du plateau de Koubeh, du côté opposé à celui par où leurs pentes inférieures sont baignées par la mer de Coron.

« au ciel, après avoir été mise au rang des divinités sous le nom de « Leucothoé. Cette ville se nommait anciennement Épéia; mais Épimé- « lide ayant été envoyé par les Thébains pour la rétablir, quand ils « eurent rappelé les Messéniens dans leur patrie, lui donna le nom de « la sienne. Il était de Coronée en Béotie; d'autres disent que ce chan- « gement de nom vient de ce qu'on y trouva une Corneille de bronze, « en creusant pour les fondations de nouvelles murailles. Diane Pé- « dotrophos, Esculape et Bacchus y avaient des temples : on y voyait « sur une place publique la statue de Jupiter Sauveur en bronze; une « Minerve du même métal, tenant une Corneille à la main, était en « plein air dans la citadelle; on y montrait le tombeau d'Épimélide. »

Épéia ou Æpéia est mentionné dans Homère[1], avec l'épithète de *belle,* au nombre des villes situées pour la plupart sur le golfe Messéniaque, qu'Agamemnon promet à l'impétueux Achille qu'il veut apaiser. Il n'est aucunement fait mention de Pétalidi dans l'histoire moderne; on ne retrouve pas plus ce nom que celui de Coroné dans les auteurs du moyen âge, soit byzantins, soit francs ou vénitiens, et Bellin omet ce port dans l'énumération qu'il fait des moindres criques de la Morée; la carte même si récente d'Arowsmith ne l'indique que par une petite ancre qui, en hydrographie, est le signe d'un simple mouillage. C'est à sa position que répond précisément celle qu'assignaient à Messène nos vieux géographes copistes de Mercator, qu'avait induit en erreur une fausse détermination de Ptolémée[2]; on marquait quelquefois le nom d'Ithome à côté, croyant reconnaître cette montagne et l'acropole dont elle fut couronnée, dans les restes de la citadelle détruite qui domine Pétalidi. Danville, ici comme en tant d'autres lieux, remit les choses en leur véritable place; et c'est sur l'indication que lui emprunta M. Lapie, dans sa belle carte, que l'expédition française vint débarquer en ce lieu à la fin du mois d'Août de 1828. On campa dans la partie septentrionale de la conque, qui n'était point encore entièrement brûlée par les ardeurs du soleil d'été; quelque verdure parait plusieurs vallons voisins, où les chevaux trouvèrent à paître. On a vu (p. 139) comment, tandis que la brigade du général Tiburce Sébastiani se diri-

1. Iliade, *lib.* IX, *v.* 150-152. — 2. Voyez la carte inférieure de notre pl. VI de la première série.

gea sur Coron par le chemin que nous venions de suivre, le gros de l'armée se porta sur les bords de la Djalova.

Sur les hauteurs qui dominent Pétalidi, où l'on monte le long de pentes assez douces par un chemin passable, sont les ruines de Coroné; leur emplacement était couvert d'épaisses moissons qui commençaient à se dorer, et qui nous en dérobaient la plus grande partie. Nous y trouvâmes d'abord les débris de plusieurs constructions des temps byzantins à peu de distance les unes des autres, qui doivent avoir appartenu à de petites églises ou chapelles d'un genre fort extraordinaire auquel je ne saurais rien comparer de ce que j'ai vu ailleurs; les murailles de la moins détériorée, contre lesquelles croissaient des arbustes au milieu d'un champ de blé, se composent d'assises alternatives de galets bruts, joints par du ciment, et de tuiles très-courbes, posées longitudinalement les unes sur les autres, les bords de celles d'une rangée supérieure portant sur le dos au milieu de la partie convexe de celles de la rangée d'au-dessous, de manière à former un travail à figure écaillée, et semblable aux balustrades à jour dont sont environnées les terrasses de quelques maisons très-modernes de Paris.[1]

Plus haut sont des décombres tantôt épars, tantôt disposés en tas alongés, sur lesquels un peu de végétation s'est établie; dans le voisinage de l'un de ces tas, nous trouvâmes abattue et gisant sur le dos une statue, d'un quart environ plus grande que nature, en beau Marbre blanc, à laquelle manquaient la tête, les mains et les pieds; son corps était assez bien conservé, avec des draperies largement plissées de fort bon goût; ce fut peut-être une Muse; sur un gros bloc voisin de Marbre non moins beau était une large palmette sculptée, qui pouvait avoir dix-huit pouces de haut; d'autres fragmens, qui semblent avoir appartenu au plafond d'un temple, gisaient épars çà et là. Nous remarquâmes encore deux grandes pierres soulevées de trois pieds au moins sur huit pouces d'épaisseur avec une plaque de Marbre blanc à moitié enterrée

1. On essaie d'en donner ici une idée, en disposant convenablement des parenthèses : ⌒⌒⌒. Quelquefois on a employé de grandes briques très-dures, un peu courbées et minces, pour produire à peu près le même effet; quelquefois aussi les espaces quadrilatères compliqués de courbes, laissés entre les briques et les tuiles, sont bouchés avec une pierre grossièrement arrondie et du mortier.

et toute couverte de Lichens crustacés grisâtres, qui ne nous empêchèrent point d'y copier l'inscription dégradée, que voici:

ΠΟΛΙΣ
. . . . . ΛΗ ΕΠΙΧΑΡΕΟΣ
ΠΟΛΥΤΑΣ ΕΥΕΡΓΕΤΑΝ
. . ΣΕΝΕΚΕΝ ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ
ΣΕΝΟΝΔΙΑ ΤΕΛΕΕΙΣ ΑΥΤΑΝ.

Nous vîmes aussi tout près de la statue, quelques autres restes qui peuvent bien avoir appartenu à des tombeaux; enfin, plus haut et contre l'escarpement du ravin où le plateau se terminait brusquement, nous découvrîmes les fondations de la muraille d'une acropole qui, presque partout, ne s'élève plus guère au-dessus du sol, mais où l'on voit de grosses pierres en carrés longs, solidement ajustées, comme celles des remparts de Messène, avec les soubassemens de fortes tours carrées de distance en distance. Quelques paysans, que nous rencontrâmes ici, nous montrèrent au fond du vallon brusquement enfoncé, qui bordait Coronis du côté du Sud, et le long duquel se continuent les murailles, un endroit où beaucoup de Grecs et de Turcs perdirent du temps et de l'argent à faire des fouilles, dans l'espoir de trouver de grands trésors que les habitans de la ville antique ont dû y enfouir. C'est à partir de ce point, où l'on peut descendre par une brèche pratiquée dans l'espace contenu entre deux des vieilles tours rasées, que nous vîmes une chose fort étrange qui, depuis trois ou quatre jours, attirait l'attention générale; on accourait de dix lieues à la ronde pour s'en entretenir, et nous ne sommes pas plus que le reste des curieux parvenus à nous l'expliquer: les blés fort hauts ou l'herbe, sur près de douze cents mètres de long et trois de largeur, étaient couchés et foulés dans une ligne du Sud au Nord, comme si une colonne d'infanterie, traversant le plateau, y eût tracé une route; je n'avais jamais rien vu de pareil qu'aux armées, où les troupes sont quelquefois obligées de traverser des champs ou des prés, dans lesquels leur piétement demeure marqué. Les uns disaient qu'une légion de diables ou de fantassins avait sans doute passé en ce lieu durant la nuit; d'autres, qu'un énorme serpent y avait rampé et laissé la marque de son vaste corps. Nous demandâmes si les laboureurs

ne promenaient pas quelquefois de grands cylindres de bois traînés par leurs bœufs sur la terre récemment labourée, pour en égaliser les mottes, et si quelqu'un de ces agriculteurs négligens n'aurait pas traîné son rouleau sur des terres cultivées en revenant de son travail; mais de tels instrumens sont inconnus des Grecs et l'on nous objecta qu'une machine de la dimension de celle qui eût été nécessaire pour faire un si large ravage n'aurait pu passer par la brisure d'où commençait le dégât, lequel cessait tout à coup au milieu d'une pièce d'Épeautre.

J'avais d'abord conçu l'idée d'entrer dans le Pamisus par son embouchure, où l'on dit que les vaisseaux des anciens remontaient jusques à dix stades, et je m'étais procuré un caïque, sur lequel je m'embarquai avec MM. Brullé et Baccuet; mais il fallut renoncer à ce dessein, la mer étant, par je ne sais quelle raison, devenue tout à coup fort agitée. Nous eûmes même beaucoup de peine à regagner la rive, dont nous nous étions éloignés d'une lieue, et nous nous estimâmes encore fort heureux d'être jetés violemment à l'embouchure de ce Djané dont nous avons naguère visité l'origine (p. 210 et 211); les eaux que roulait alors ce fluviole étaient pures et rapides. Marchant à la racine des hauteurs expirantes dont se forme cette région accidentée, que du sommet de l'Ithome nous avons comparée à un amas de taupinières, et dont nous avons traversé une partie en nous rendant d'Androussa à Léqui, nous admirions la plaine qui s'étendait entre ces hauteurs et la plage, richement cultivée; des vignobles, des bois d'Oliviers et des plants de Mûriers y étaient entrecoupés de champs diversement utilisés; quelques-uns étaient couverts d'une sorte de haricots qu'on assure être originaire de l'Inde, et qui donne des récoltes extraordinairement abondantes. La route, qui se réunit bientôt avec celle de Nisi à Navarin, traverse successivement quatre fluvioles, qu'on nous dit être ceux de Skarias, de Vélika, de Typhlopothami et de Tzitziuro ou Gigiori. L'on passe les deux derniers sur de solides ponts en pierre : tous ces cours d'eau sont à peu près du même volume, de largeur et de longueur pareilles; ils descendent des montagnes du Kondouvounia, arrosent du Nord-Ouest au Sud-Est l'éparchie d'Androussa, tombent dans le golfe de Messénie, et peuvent indifféremment être considérés comme le Bias de

l'antiquité, que Boblaye rapporte au Djané, dont le cours est entièrement défiguré dans la carte de Gell. D'autres, notamment celle de M. Lapie, appliquent ce nom à l'avant-dernier, qui est celui que nous avions traversé à quelques lieues plus haut, en allant d'Androussa à Logi (p. 310).

A mesure que nous approchions de Nisi, le sol devenait rougeâtre; le Nopal (*Cactus Opuntia*, n.° 638) se multipliait, et les chemins finirent par se border de haies impénétrables et souvent hautes de dix pieds, qui étaient entièrement composées de ce végétal d'un aspect si singulier. Il y a quatre heures de marche de Pétalidi au bourg de Nisi. Je ne trouve aucune indication de ce lieu dans les cartes publiées avant M. Barbier Dubocage, qui l'établit assez convenablement: ne pourrait-on le reconnaître dans ce Calonisi, écrit sur une vieille et détestable mappe vénitienne vers l'endroit où le bourg actuel est situé? On ne conçoit pas comment Gell le met à la gauche du Pamisus, dont il est à une certaine distance sur la rive droite; sa position répond exactement à celle que Danville assignait à son Sténikléros. Placé au centre d'une contrée extrêmement fertile, sa population s'élevait vers le commencement du siècle à près de deux mille habitans, tous agriculteurs; ses maisons en torchis, qui avaient été entièrement renversées, se rétablissaient rapidement avec leur teinte de pierre sanguine. L'église, plus considérable qu'aucune de celles que nous eussions encore vues en Morée, était entièrement bâtie en roches dérobées à quelques-unes des villes antiques du voisinage, probablement à Thuria et même à Messène. C'est ainsi qu'en Grèce les matériaux des bâtimens passent d'un lieu à un autre; personne ne s'y donne depuis long-temps la peine de tailler un morceau de Marbre ou la moindre partie d'une construction quelconque; on va chercher les masses préparées nécessaires où les anciens les avaient originairement posées, et les temples élevés par eux, si long-temps l'objet de l'admiration du monde, ne sont plus pour les modernes que des espèces de carrières. Un château d'apparence féodale avait existé à Nisi, mais il n'en restait plus que quelques pans de murs encore assez élevés et des parties de tourelles dans les trous desquelles nichaient de petits oiseaux de proie, dont les stridemens aigus attirèrent mon attention pour leur malheur; ils planaient souvent de

manière à paraître immobiles. J'en abattis une vingtaine d'individus des deux sexes, et il se trouva que c'étaient des Cresserelettes[1], espèce assez rare dans le reste de l'Europe, qui n'ayant jamais été figurée jusqu'alors dans les ouvrages d'ornithologie, a dû trouver place dans la première série de notre atlas.

On nous montra le lieu où le Mavromichalis, père de Pétro-bey d'aujourd'hui, se défendit en 1770 pendant trois jours, avec vingt-deux Maniotes, contre une armée turque, donnant par cette héroïque résistance le temps aux Orloff de se retirer avec leur troupe sur les villes maritimes de Messénie, où l'on a vu que ces agitateurs abandonnèrent si traîtreusement les malheureux Moréotes à l'impitoyable vengeance des Turcs (p. 123). Nous fîmes dresser nos tentes au nord du bourg, au milieu de prairies ombragées de Saules, de Peupliers blancs et autres grands arbres. Il y avait en cet endroit une abondante fontaine avec son lavoir. Dans les fosses bourbeuses qui séparaient les propriétés autour de nous, je fis pêcher beaucoup de jolies Tortues d'eau douce du genre Cystude, dont nous avons fait représenter les deux sexes dans la planche VIII de notre 3.e série, où M. Valenciennes, les ayant pris pour deux espèces différentes, leur imposa deux noms. On en trouvera la description dans la partie zoologique du présent ouvrage (tome III, 1.re partie, page 61).

Après un quart-d'heure de marche toujours entre des haies de Nopals, on arrive, en sortant de Nisi par le côté du Levant, à la Pirnatza, qu'on traverse au moyen d'un bac à 4000 mètres environ de la mer. Ce fleuve, un peu enfoncé entre ses rives de terre forte, était alors comparable pour sa largeur à la Marne. Le sol profond et gras, à travers lequel coulent ses eaux, devint de plus en plus marécageux, et durant près d'une lieue ce n'était qu'une affreuse boue tenace entrecoupée de fossés dangereux, à travers lesquels on ne saurait voyager en hiver; durant la saison pluvieuse il faut, pour se rendre de Nisi à Calamata, chercher d'autres chemins. Dès la fin de Juin la surface de cette fangeuse étendue devient au contraire dure comme du fer, et l'herbe courte qu'elle produit sert au pacage des bestiaux. On se servait autrefois de Buffles

1. *Falco Tinnunculoides*, voyez t. III, 1.re partie, p. 47, et pl. II et III.

pour en labourer quelques parties; ces animaux ont entièrement disparu pendant la dernière guerre. En sortant de ces insalubres marécages, qu'il serait facile d'assainir et de fertiliser, on passe le Langada, fort ruisseau qui descend de Kalamia. Kalamia pourrait bien représenter l'antique Kalamé, que plusieurs ont mal à propos cru reconnaître dans Calamata, où nous arrivâmes après avoir marché encore une heure et demie, et traversé Asprokhoma, bourg situé sur un monticule et dans lequel on parvient entre des haies de Nopals, qui sont encore plus hautes et fourrées que celles des pourtours d'Androussa et de Nisi. Nulle part je n'en avais vu de si belles. Asprokhoma, très-riche par le revenu de ses huiles, ne comptait pas moins de 167 familles; lorsqu'on en est sorti on ne quitte plus les bois d'Oliviers, jusqu'à l'instant où l'on arrive sur les bords d'un large torrent venant de Mégaloahastova, village situé à quatre ou cinq lieues dans les montagnes. Ce torrent fut certainement le Nédon de l'antiquité; son lit, où quelques filets écumeux d'une onde impétueuse roulaient encore, était encombré par des blocs de toute sorte de roches polies et bleuâtres qui, pendant plus de deux cents mètres de largeur, présentaient un tableau de désolation. L'encaissement où ce Nédon s'enfonce, depuis sa naissance jusqu'à son entrée dans le plat pays sous le fort de Calamata, est étroit, effroyablement escarpé de côté et d'autre, il porte un caractère de déchirement rempli d'horreur et de majesté. La ville est située sur la rive gauche et s'élève en pente douce: elle est le chef-lieu d'une éparchie peu étendue, mais des plus importante; on n'y comptait plus guère que mille habitans. Elle avait été très-florissante vers le milieu du siècle dernier; une industrie locale s'y exerçait sur les matières premières que prodigue son territoire; l'on y fabriquait particulièrement de fort bonnes étoffes de coton, et des espèces de foulards en soie, que la vivacité de leurs couleurs, ainsi que la modicité de leur prix, faisait rechercher dans tout le Levant. Les Turcs y traitaient les habitans assez doucement, laissant l'administration entre les mains des principaux d'entre eux, qui jouissaient du privilége de régler la cote des contributions. Calamata suivit toujours la destinée de Modon, depuis l'ère chrétienne: au treizième siècle elle était comptée parmi les forteresses de Morée, et l'on a vu comment, après être tombée

au pouvoir du Champenois, elle fit partie de la mense qui échut au grand-maréchal Villehardouin lors du partage des fiefs (p. 238); son successeur, deuxième du nom, l'affectionnait parce qu'il y était né, et se distinguait par l'épithète de Calamatis, qu'il aimait à s'entendre donner[1]; il voulut y être enterré; son tombeau doit exister dans l'église principale, où j'oubliai de le chercher. Passée dans les mains des Vénitiens, qui en agrandirent le château, elle tomba bientôt au pouvoir de ce Bajazet duquel date la domination définitive des Osmanlis en Europe. On lit dans Coronelli[2]: « qu'il s'y trouvait, en 1659, une grosse « garnison de Turcs, qui empêchait six mille Maniotes de la religion « grecque d'exécuter le dessein qu'ils avaient formé de secouer le joug « des Infidèles, et d'offrir leur service au généralissime Morosini. Ce « seigneur profita de cette occasion pour faciliter à ces peuples le moyen « de se joindre à la République; et le chevalier de Grémonville fut « chargé, avec de bonnes troupes, d'enlever le château. » On trouve dans les Mémoires de Dangeau, sous la date du mardi 1685[3], que l'ambassadeur de la République a donné part au roi de la prise de Calamata en Morée par les Vénitiens, et d'une défaite des Musulmans, qui venaient au secours de la place. L'année suivante, d'après le même courtisan[4], il ne restait plus aux Turcs, dans tout le pays, que Patras, Napoli de Romanie et Napoli de Malvoisie. Coronelli donne aussi quelques vues de Calamata, mais elles sont détestables. Pélegrin[5] rapporte que, de son temps, cette ville passait pour un séjour très-agréable, « mais qu'il en fut « chassé par la peste, qui força une partie des habitans de l'abandonner « pour se réfugier dans deux vastes monastères, où, ayant porté le mal, il « en mourut plus des deux tiers. » Les effets de cette horrible plaie étaient effacés quand Bénaki, dont le nom est devenu fameux en 1770, fut nommé Poestos ou primat du pays. « Ce magistrat, dit Rhulières[6], exer- « çait une sorte de puissance, et jouissait auprès des Turcs même d'une « singulière considération. Sous prétexte d'arrêter les incursions des « montagnards, qui récemment encore avaient pillé et ruiné la ville,

1. Buchon, Chronique de Morée, p. 160. — 2. Description de la Morée, 1.re partie, p. 112. — 3. Tome I, p. 198. — 4. *Ibid.*, p. 276; 8, 9 et 10 Août 1686. — 5. Voyage, 1.re part., p. 27. — 6. Anarchie de Pologne, t. III, p. 316.

« la maison qu'il s'y était fait bâtir était une véritable forteresse. » J'ai rendu visite à la fille de ce Bénaki, qui s'était flatté d'affranchir la Grèce, dans ce qui restait de la demeure de son père; elle y jouissait d'une grande influence et d'un reste de fortune qui lui fut laissé par les Turcs, lorsqu'ayant fait mourir les chefs de l'insurrection russe, Calamata, où l'incendie s'était allumé, fut châtiée avec une extrême rigueur. Mais l'heure de la liberté étant venue « et le réveil de la Morée, dit M. Reybaud[1], « ayant éclaté le 4 Avril 1821 à Calavryta, Pétro-bey descendit aussitôt « à Calamata, où il organisa un sénat messénien, dont il fut président. « C'est de ce lieu qu'il adressa son manifeste à l'Europe. »

La ressemblance des noms ayant fait prendre Kalamé et Calamata pour la même chose, on avait aussi cru reconnaître dans cette dernière la Thuria de l'antiquité, et toutes les vieilles cartes avaient adopté cette manière de voir, que semble partager Danville lui-même. Calamata répond bien mieux à Phæré ou Pharæ, dont il est dit quelques mots dans Pausanias[2], et qu'on prétendait avoir été fondée par un fils de Mercure, appelé Pharis. Il n'y reste néanmoins aucune ruine du temple qu'Isthmius, fils de Glaucus, y fit bâtir en l'honneur de Gorgasus et de Nicomachus, non plus que de celui où l'on invoquait la Fortune[3]; mais les premiers temps de l'ère moderne et du moyen âge y sont profondément empreints. Le baron de Stackelberg, qui voit aussi Phæré dans Calamata, en donne une très-belle vue, où nous reconnaissons parfaitement l'aspect du canton. Le château, situé sur une hauteur escarpée du côté de l'Ouest, porte tous les caractères de l'époque des Croisés et de la domination vénitienne : on reconnaît que l'enceinte en était assez considérable, et formée de grosses murailles flanquées, de distance en distance, de bonnes tours carrées, entre lesquelles celle où était la porte subsiste encore dans son intégrité; le réduit ou château intérieur dominait tous les ouvrages et plongeait sur le lit du Nédon. Du haut de ses ruines on jouit d'une vue merveilleuse qui, du côté des montagnes, s'arrête dans l'embrasure épouvantable par où se précipite le torrent, et de l'autre s'étend sur d'immenses forêts d'Oliviers, dont le vert grisâtre est encadré dans la bande d'azur que forme le golfe de Laconie. Deux

1. Première partie, p. 298. — 2. *Lib.* IV, *cap.* 30. — 3. *Ibid.*, *cap.* 3 à la fin.

églises principales fixèrent mon attention : la plus considérable est située dans le bas de la ville où se tient le bazar; elle date de l'époque byzantine : des pierres carrées proprement taillées en forment les murs, et y sont disposées en assises qui alternent avec d'autres assises de briques. La seconde, bâtie dans l'une des rues de la partie haute et dont la façade fait l'un des côtés, pourrait bien remonter au règne de Villehardouin Calamatis, et me semble être contemporaine du couvent des Cyprès (p. 302) : comme dans celui-ci, deux fleurs de lis très-reconnaissables sont sculptées aux côtés de la porte d'entrée; la toiture en avait été brûlée; l'autel, formé de Marbres antiques, gisait renversé, et quelques pourceaux dispersaient sur les dalles calcaires du pavé des ossemens humains arrachés aux tombes d'un petit cimetière contigu; mais une lampe y brûlait devant une image presque entièrement effacée de la reine des anges. Des peintures, où je distinguai le martyre de S. Étienne, et diverses scènes de la Passion, couvraient encore les parois du temple profané. Un Français renégat, qui occupait un grade important dans l'armée égyptienne, s'était, m'assura-t-on, diverti à creuser avec un couteau les yeux de tous les personnages qui s'y trouvaient représentés, ce qui produisait un affligeant et singulier effet.

Dans la matinée du 25, nous nous acheminâmes vers le Magne, dont les habitans ont une réputation si bien établie que, si j'eusse pu croire à tout ce qu'on m'en racontait, je ne m'y serais jamais enfoncé. On jugera par mes récits du degré de confiance que méritent les rapports calomnieux qu'on trouve partout imprimés sur leur compte, et qui, selon l'expression du judicieux Polybe, « ont tous l'air de sornettes prises « dans quelque boutique de barbier, et rapportées d'après la plus vile « populace.[1] » Nous voyageâmes d'abord à l'ombre des Oliviers pressés qui font la richesse de Calamata; de cette ville à la mer, dont la plage sert de port, il peut y avoir 1500 mètres tout au plus. Après une demi-heure de marche, on se désaltère à la fontaine appelée Épiscopi; une demi-heure plus loin on traverse un fort ravin venant de Gianitza dans les montagnes, et qui semble destiné par la nature à servir de limite entre la Messénie et Sparte actuelle; un vieux kan d'Agios-Jassio était sur sa

1. *Lib.* IV, *cap.* 5 au commencement; tome IV, p. 20 des Commentaires de Folard.

rive. A partir de ce point, le golfe demeure à droite au pied d'un escarpement, au haut duquel on marche sur un espace uni et fréquemment coupé par des ravins parallèles, qui viennent des monts qu'on a sur la gauche; des sources saumâtres, désignées sous le nom générique de *Glygonéro*, suintent à la base des rochers riverains, et forment dans l'étroite et buissonneuse plage de petites flaques d'une eau toute verdoyante de Solénies (n.° 1486 de la Flore). Des pépinières d'Oliviers composent la seule culture de ces lieux: elles consistent en de milliers de baguettes feuillues qui proviennent de noyaux semés dru, et que protègent des murs de quatre à cinq pieds de haut, formant de nombreux enclos en carré long disséminés parmi les makis aromatiques.

Armyros, où l'on arrive après un peu moins de deux heures de marche, est le moins mauvais mouillage de tout ce côté du golfe, et les embarcations de deux ou trois cents tonneaux y tiennent assez sûrement sur un fond de vase graveleuse où l'ancre mord profondément: d'assez jolies maisons forment cette espèce de port où l'on bâtissait plusieurs nouvelles demeures, avec un magasin de douanes. Une fontaine orne la place publique, où nous vîmes une école d'enseignement mutuel remplie de beaux enfans, et tenue dans une espèce de maison fortifiée qui semblait être la partie inférieure d'un ancien pyrgo: on ne comptait guère que vingt familles à Armyros, dont la principale est celle des Kapitanaki, qu'on nous dit être alliée des Mavromichalis. On aperçoit les tours de ces capitaines sur les pointes de diverses hauteurs coniques et isolées des environs; nous vîmes ces hobereaux, richement vêtus, tout chargés d'armes embellies de dorures, dans un café où les gens considérables de l'endroit jouaient au billard, et dans lequel nous entrâmes pour juger de la qualité des rafraîchissemens qui s'y vendaient. Comme nous étions vêtus très-simplement en voyageurs naturalistes, ces personnages ne prirent pas la peine de nous saluer, ce qui me donna d'abord une assez mauvaise idée des notabilités avec lesquelles nous allions bientôt nous trouver en rapport dans le reste du pays; mais nous avons plus tard reconnu la légèreté de ce jugement, au noble et cordial accueil qui nous a été fait partout ailleurs; au demeurant ces quasi-Maniotes des confins de Sparte ne sont considérés dans le véritable Magne que comme de simples Messéniens; on les y traite de gens nouveaux.

Un marais, alimenté par une source douceâtre et par un torrent qui descend de la montagne couronnée par un village de Sélitza, dont nous apercevions les maisons, couvre Armyros du côté du Nord : les Maniotes y avaient élevé dans ces derniers temps un de ces retranchemens qu'ils appellent tambours, composé d'épaisses murailles et de grosses tours carrées sur le modèle des fortifications helléniques. Le feu nourri qu'ils y firent par les nombreuses meurtrières dont ils avaient percé tout l'ouvrage, arrêta l'armée d'Ibrahim à diverses reprises, et le dévastateur ne put triompher d'un obstacle improvisé qui lui ferma la contrée.

Armyros paraît être une fondation nouvelle, qu'on ne trouve indiquée dans aucune des cartes du siècle dernier. A une demi-lieue au Sud, toujours sur le bord de la mer, est situé ce qu'on a appelé Mili (les Moulins); l'antiquité en avait déjà signalé l'existence[1] : on y voit une rivière salée qui, sortant tout à coup d'un rocher à proximité du rivage, fait tourner sans cesse quatre meules où les habitans du canton viennent moudre leur grain. Au devant de la grotte d'où s'échappent impétueusement les eaux amères, est un petit bassin dans lequel je recueillis une espèce d'Hydrophyte que je n'ai revue nulle part, et qui se trouve décrite et figurée dans la Flore, sous le n.° 1494. En partant de Mili, on suit la plage au pied d'une série de rochers en Calcaire grossier, mou, très-destructible, coupés à pic, et entre lesquels s'enfonce la gorge d'un ravin où il y a un puits d'eau douce; chose assez rare en ce district, dont le nom d'Armyros désigne la salure. On aperçoit dans l'intérieur du pays, qui semble composé de collines entassées les unes sur les autres, divers bourgs ou grands villages, et bientôt on entre dans le canton de Zarnate, l'un des plus curieux et peut-être le mieux cultivé de l'univers, sans en excepter la Chine et le Japon. Il est peu de terrains qui soient plus coupés, où se rencontrent autant de pierres ingrates ou de roches roulantes, et dans lequel les torrens se côtoient et se multiplient davantage; cependant des moissons sans pareilles, entremêlées de magnifiques plants de Mûriers, nous y dérobaient sous des vagues d'or et de verdure la vue du sol et la forme des montagnes; en tous lieux

1. « On trouve sur la route d'Abia à Phares une abondante source d'eau salée. » Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 30.

la terre végétale est soigneusement protégée contre l'action des eaux du ciel qui la pourraient entraîner au temps des pluies, par une innombrable suite de murs, formant des degrés adaptés aux formes de chaque espace que de tels échelons doivent garantir de l'entraînement: espaces qui n'ont pas toujours une toise de long sur un pied de large; mais dont la superficie, qu'on finit toujours par rendre exactement horizontale, est quelquefois assez considérable. On peut dire rigoureusement qu'il ne s'y trouve pas un pouce de terre perdu, et de degrés en degrés, lesquels ont d'un mètre à trois et plus d'élévation, on peut arriver comme par de gigantesques escaliers, depuis l'étroite et humble plage jusqu'aux plus aigus et altiers sommets. Les soins qu'on prend dans le Zarnate de ce qu'on y cultive, sont si minutieux qu'il n'y existe peut-être pas un caillou de la grosseur d'une aveline parmi les champs; on n'y saurait même trouver de plantes sauvages. Le botaniste peut se dispenser de visiter ce lieu où l'homme arrache tout ce qu'il n'a pas semé, et ne souffre point un brin d'herbe qui ne lui soit de quelque rapport: de laiteux et caustiques Euphorbes échappent seuls à sa vigilance, ou peut-être même les tolère-t-il dans les interstices des pierres blanches, qui ne sauraient produire autre chose, pour tempérer de leur feuillage bleuâtre l'ardeur de la réverbération; les touffes glauques des plus belles espèces de ce genre (n.ºs 617, 618, 619, 621 et 636) y tranchent seules sur la teinte des moissons, et nourrissent une immense quantité de ces élégantes chenilles, peintes de jayet, de safran, d'émeraude et de corail, d'où provient l'un des plus beaux lépidoptères de nos climats (*Sphinx Euphorbiæ,* n.° 602). Nous eussions pu en ramasser au moins un millier dans une demi-lieue de chemin; mais nous nous contentâmes de prendre quelques-unes de celles qui devaient incessamment se métamorphoser.

Nous fîmes bientôt rencontre de jeunes filles qui, montées sur des mûriers, en récoltaient les feuilles, et de femmes qui, bravant les feux du radieux soleil de midi, commençaient à scier les blés. Lorsque nous manifestâmes à ces vaillantes Grecques notre surprise de ce que leurs frères ou leurs maris ne les aidaient point, entrant en propos franchement, sans timidité ni effronterie, elles nous répondirent: « que les hommes, nés « pour les armes et les affaires, ne devaient pas descendre aux travaux des

« champs. » L'incomparable culture du pays, ainsi que l'air symétrique de propreté et de richesse qui en résultait, m'avaient jeté dans une admiration toujours croissante. Je fus bien autrement émerveillé en regardant avec attention celles qui venaient de nous parler d'une façon à la fois si humble et si fière; ce n'étaient certes pas des Européennes ordinaires, et je connus alors que les écrivains qui, dans je ne sais quel but, nièrent qu'il restât aucune trace du peuple formé par Lycurgue dans les flancs du Taygète, n'ont jamais visité les endroits sur lesquels pourtant ils font de la poésie et des romans, intitulés relations de voyages, itinéraires, etc. Ce sont ces femmes de Zarnate qui, seules, de leurs mains, sans relâche et pierre à pierre, ont élevé cette prodigieuse multitude de degrés protecteurs, par qui le sol de leur patrie est annuellement sauvé de la fureur des orages et de l'impétuosité des torrens : elles ont entassé une masse de constructions, à laquelle toutes celles de l'Égypte primitive, de Rome antique et de notre moderne Paris, ne sauraient être comparables pour l'étendue et l'utilité : ces constructions modestes, mais immenses, n'ont à la vérité rien de monumental, et l'architecte de profession, qui ne juge de la beauté des œuvres humaines qu'au moyen du tire-ligne, ne jettera qu'un regard de mépris sur leur monotone et confuse grandeur; mais l'observateur judicieux les doit admirer à plus juste titre que les inutiles pyramides, que les fastueuses et parasites colonnades, et surtout que tant de monumens ambitieux qui, durant presque toujours plus que le souvenir des hommes et des événemens en l'honneur desquels on les érige, finissent tôt ou tard par demeurer muets pour les races futures.

Le premier endroit où, tout saisi de surprise, je m'arrêtai pour m'accoutumer à la vue de chefs-d'œuvre auxquels tant de générations d'un seul sexe ont mis silencieusement la main, fut au bord de la mer, dans le fond d'une petite crique entourée de cultures en cirque, au-dessus desquelles verdoyaient de petits bois d'Oliviers; à travers ceux-ci s'élevait, au milieu d'une enceinte en pierres sèches, une église, qu'on me dit être sous l'invocation de la Panagie. Cet endroit s'appelait Paléokhori, comme presque tous ceux où les Grecs conservent la tradition qu'il exista quelque ville autrefois; en effet, une grande quantité de morceaux de bri-

ques et de fragmens de poterie jonchait les alentours. Une inscription antique, où je ne pus atteindre, se lisait au sommet de la porte en ogive sur une plaque de Marbre blanc, encastrée dans le mur; des dalles également de Marbre, confondues avec du Calcaire moréotique, formaient les pavés, sur l'un desquels était grossièrement gravée l'aigle impériale à deux têtes, que nous retrouverons désormais dans toutes les églises. Un fragment d'autel des temps où florissaient les arts, et la moitié d'une urne superbe en panthélique, qui avait peut-être servi de bénitier ou de fonds baptismaux dans le moyen âge, étaient renversés dans l'intérieur de l'édifice, qu'on a bâti avec les débris d'édifices antérieurs. Je me trouvais évidemment sur l'emplacement d'Abia, cette antique Iré, « l'une des sept villes de la Messénie riveraine, que, suivant Ho- « mère, Agamemnon promettait à Achille. » Hyllus et les Doriens, ayant été vaincus par les Achéens, Abia, nourrice d'Hyllus, se retira, dit-on, à Iré, s'y établit, et y érigea un temple à Hercule, père d'Hyllus; c'est pour cela que Cresphonte lui décerna depuis divers honneurs, et donna son nom à la ville. Outre le temple d'Hercule, on y remarquait alors celui d'Esculape [1]; quand j'en aurais eu le loisir, la hauteur des céréales m'eût empêché de me livrer aux recherches nécessaires, pour reconnaître quelles durent être l'étendue et la forme d'Abia, où je ne crois point qu'il existât d'acropole ni de grandes murailles.

Peu après Paléokhori, le chemin se fourche: on peut suivre la rive pour atteindre plus tôt Kitriès ou Chitriès; mais après quelques fours à briques, environnés par les plus grands Euphorbes arborescens (n.° 618) que j'aie jamais vus, et vers l'extrémité d'une plage qui règne au pied d'un redoutable escarpement, on trouve un pas fort dangereux; ne voulant pas m'exposer inutilement à m'y laisser choir dans la mer pour économiser deux ou trois cents pas, je suivis la route la plus battue, où l'on reconnaît quelques restes d'un pavé vénitien et par laquelle, ayant monté assez commodément, on se trouve sur les hauteurs septentrionales de l'encaissement du Sandavapotamos, torrent furieux durant la mauvaise saison, mais alors à sec. Ce Sandavapotamos vient du Taygète, arrose d'abord une partie des plateaux de Zarnate, s'encaisse

1. Pausanias, *lib.* IV, *cap.* 30; trad. de Clavier, t. II, p. 444.

ensuite entre de formidables brisures, et suit la direction de l'Est à l'Ouest : on trouve en y arrivant deux petites chapelles, creusées en partie dans les Poudingues et les Calcaires confusément entassés, qui forment ses parois; celle de gauche est dédiée à sainte Irène, celle de droite à sainte Catherine. A partir de l'embrasure, où les Grecs, en passant devant la demeure des deux bienheureuses, fléchissent le genou, la descente est rude, et souvent comme taillée dans un conglomérat rougeâtre lorsqu'il est brut, mais où le poli révèle une grande beauté; c'est la même roche que celle de Marathonisi, dont on voit la figure dans la 2.e série de notre atlas (pl. X, fig. 4).

Malgré l'âpreté des sites, la belle culture, soutenue par des murs échelonnés, se continuait toujours : nous avions en face les sommets bizarres du Képhaly, bornant la vue du côté du Sud, et Kitriès se distinguait à mi-hauteur au fond de l'anse que forme le promontoire; ce lieu fut nommé Portocitres sur de vieilles cartes : on n'y trouve qu'un misérable abri pour les caïques, avec quelques maisons au pourtour, et un pyrgo fortifié qui domine celles-ci. On a voulu y reconnaître l'Énopé d'Homère, ou cette ville dont Nestor tirait son surnom de Gérénien; je n'y vis qu'un repaire à pirates, habité par le capitaine Antonaki, frère de Pétro-bey. Je ne me suis pas informé comment la possession de ce château est passée dans la famille des Mavromichalis; elle était autrefois dans celle de ce Dzanet-bey, bey de Kantoupharis, qui régna jusqu'en 1783, et qui en faisait son séjour. N'ayant rien trouvé en cet endroit qui fût digne d'attention, je me hâtai de m'enfoncer dans ce beau Zarnate, que je ne pouvais me lasser d'admirer : nous y pénétrâmes, en remontant la gorge pittoresque formée par le torrent le plus voisin de Kitriès, et dont les moindres anfractuosités cultivables étaient aussi soigneusement utilisées que tout ce que nous avions vu jusqu'ici : nous laissâmes d'abord sur la droite une chapelle dédiée aux Apôtres; puis, au bout d'une demi-heure de marche et du même côté, la fontaine Pripina, où l'on nous assura que se tiennent de petits diables qui, de temps à autre, jettent des pierres aux passans. Le ravin se fourche ensuite, les parois de ses deux bras sont également échelonnées de plantations, où l'on voyait quelques arbres fruitiers : sur la mon-

tée, par laquelle nous sortîmes du ravin, on trouve une seconde fontaine, appelée Mernos; les trois arcades et les trois bouches en avaient été récemment taillées dans le roc: son eau passe pour être la meilleure du Magne. Un peu au-dessus était une église de S. Jean, sans portes et tombant en ruines: on voyait à quelque distance vers le Sud, dans l'escarpement du vallon, un joli monastère, dont l'hégoumène nous envoya complimenter, en nous priant d'accepter l'hospitalité au milieu de ses caloyers: je ne pus répondre à ces offres obligeantes, voulant camper au centre du pays, pour avoir tout le temps de le bien explorer pendant les journées suivantes.

Nous fûmes bientôt arrivés aux deux bourgs contigus d'Apano et de Kato-Dolus, qu'on désigne ordinairement sous le nom commun de Dolis, et dont Baccuet prit la vue par le côté où nous étions montés (pl. XX). Ils contiennent 260 familles selon les états qui nous ont été fournis, et près de 350 au dire des habitans; l'un et l'autre sont renommés dans la péninsule par la beauté de leurs filles. Celles que nous y rencontrâmes par le chemin, justifient pleinement une si flatteuse célébrité: entre une quinzaine, qui s'offrirent à nos regards dans leur simple accoutrement de campagnardes, il n'en est pas une dont la taille haute et la démarche noble, les larges épaules, le sein bien placé, le profil rectiligne, la face régulièrement ovale, ou les grands yeux foncés avec de longues paupières, garnies de longs cils noirs, ne nous aient tous frappés. On peut se faire une idée du genre de régularité du sexe Doliote, quant aux formes, en jetant les yeux sur cette statue de Vénus en bronze, qui, groupée avec une tortue d'eau douce, est placée dans le jardin des Tuileries, à l'entrée du pavillon central, vis-à-vis un gladiateur. J'ai trouvé dans le reste du Magne, au Diaforti, en quelques autres parties du Péloponnèse, et dans plusieurs des îles de l'Archipel, des femmes semblables, auxquelles, selon l'idée qu'on se fait de la perfection physique dans les salons, on pourrait reprocher d'avoir le pied tant soit peu fort, la tête trop petite, le bas de la jambe presque gros, la gorge sensiblement basse, et le milieu du corps épais; par comparaison avec ces tailles de guêpe qu'on se façonne à grand renfort de buscs et de lacets, aux dépens de la place que doivent occuper d'importans viscères; mais ces femmes n'en ont pas moins

un charme majestueux, qui rappelle les grandes déités du paganisme. Parmi elles, cependant, je n'ai plus retrouvé de ces Hébé, de ces Eucharis, de ces Églé, de ces Grâces en un mot, qu'on nous montre plus jolies que belles, et plus sveltes qu'imposantes : ce type de gentillesse ingénue semble s'être effacé : c'est celui des Junons, des Pallas ou des Thétis, qui persévéra; le modèle calqué sur la mère d'amour, sortant des flots émus, et qui fut intermédiaire, existe encore; mais il est fort rare. De sorte, qu'en style de coulisses qui, dans cette circonstance, peut rendre seul le résultat de nos observations, on peut dire qu'au Magne toutes les femmes ont le physique de *reines* et *grandes princesses;* quelques-unes celui de *jeunes premières,* mais qu'on n'y saurait plus trouver d'*ingénuités.* Quant aux *coquettes,* je doute que jamais on y ait su ce que ce pouvait être et il n'existe pas un mot dans le langage maniote pour l'exprimer.

La grande église où nous entrâmes était massive, mais décente; on en réparait les peintures, qu'avait noircies la fumée des lampes. Le capitaine du lieu, ayant appris mon arrivée, m'y vint prendre pour me conduire dans son manoir; il se nommait Janaki-Ketzéas, et passait pour guerrier courageux, autant que pour homme juste. Son manoir était à l'abri de surprise; mais n'était point, à proprement parler, ce que dans le Magne on appelle un *pyrgo* ou château. Les forteresses de ce genre sont en général isolées, situées hors des populations qu'elles protègent ou plutôt qu'elles menacent, et perchées à la pointe de quelque roc en pain de sucre : leur forme est à peu près partout celle de la tour que nous avons décrite en nous arrêtant à Gargaliano (p. 171); leur force et leur distribution intérieure varient selon la puissance ou la fortune du possesseur. Il en est d'excellentes, et qu'il faudrait un siége en règle pour réduire; d'autres sont tout au plus à l'abri d'un coup de main.

Chez les primats, surtout au Magne, les femmes logent à part entre elles et dans un appartement du pyrgo qui répond au gynécée des anciens; aucun homme n'y saurait être admis, pas même le mari, qui fait appeler dans la partie du logement qu'il occupe, celle de ses dames ou demoiselles dont il a affaire. La mère, si elle vit, y exerce une sorte

de suprématie : considérée comme la première personne de la famille, sa bru doit lui témoigner les plus grands égards ; les sœurs y sont aussi recueillies lorsqu'elles n'ont point de mari chez qui elles puissent occuper le premier ou le second rang. Dans ce réduit, qui servit peut-être de modèle au sérail des Turcs, lorsqu'ayant conquis l'empire grec, ces barbares en empruntèrent plusieurs usages en les modifiant à leur façon ; dans ce réduit, dis-je, pénètrent seulement les servantes, qui y dorment dans quelque recoin, quand on ne leur permet pas d'étendre leur couche au bas du gradin qu'une balustrade sépare de la portion réservée pour les maîtresses ; du reste, le confortable est chose absolument ignorée dans ces repaires féodaux où le moyen âge semble s'être retranché, pour nous montrer dans sa réalité quel genre de vie menaient nos aïeux dans leurs donjons. Les cheminées qui, pendant deux mois d'hiver, y seraient nécessaires, et les croisées vitrées, y manquent entièrement ; les parois des meilleures pièces sont tout au plus blanchies à la chaux ; des armes y sont accrochées et en font le seul ornement ; on n'y voit ni lits, ni fauteuils, ni chaises ; un divan tout au plus y tient lieu de ces diverses choses. Il n'y existe point de tables, encore moins de consoles, de guéridons ou de secrétaires ; ce sont des coffres ou bahuts, quelquefois cependant d'un certain prix à cause de leurs ornemens, qui en garnissent le pourtour ; on renferme dans ces sortes de magasins tout ce qu'on possède, depuis la plus vile chaussure jusqu'au linge de corps, aux trésors et aux titres de famille. Les dames, quand elles se font mutuellement des visites, aiment à les faire ouvrir, pour étaler les bijoux et les beaux habits qu'on y conserve, et qui se transmettent de génération en génération. Les seigneurs étalent également avec complaisance aux yeux de ceux qui les viennent visiter, ce qu'ils y ont de plus précieux, comme aux temps barbares de notre histoire le faisaient nos rois eux-mêmes, qui n'étaient guère avec leurs hauts barons que des capitaines à la manière des Maniotes : leur territoire et leur puissance avaient plus d'étendue ; voilà tout : et plus d'une guerre de château à château, n'eut d'autre source que cette vaniteuse coutume.

Le capitaine Ketzéas, lorsque nous fûmes montés dans son manoir par une échelle, nous ayant fait donner à laver, présenter ensuite le

gliko, le verre d'eau, le café avec son marc et la pipe, nous témoigna en peu de mots son amour pour la France et son respect pour le général en chef; « qu'il voyait, nous dit-il, avec surprise et de sinistres « pressentimens s'éloigner d'un pays où sa présence eût été nécessaire « pour long-temps encore. » Il était fort dévoué au nouvel ordre de choses, mais trouvait que le Président accordait trop d'importance à certains chefs qui, pour avoir été beys, ou s'appeler encore beïzades, ne valaient pas certains nobles capitaines, dont les pères n'avaient point à la vérité gouverné le pays, mais qui, par cette raison, étaient de meilleurs Grecs, puisqu'ils n'avaient jamais rien tenu des Turcs. Le Spartiate entendait désigner personnellement son voisin de Zarnate, dans les terres duquel nous devions camper le soir même. Il nous conseilla de ne point accepter l'hospitalité dans sa tour; je lui répondis que je ne dormais que sous la tente. « Vous pourriez sans inconvénient, me « dit-il, faire infraction à cette règle, quand vous visiterez Mourdzinos « de Scordamule, ou Dzanetaki de Mavrovouno. Ce sont deux grands « capitaines et gens d'honneur. »

A peu de distance de Dolis, on entre dans le bassin central du canton; trois grands villages presque contigus, Malta, Varoussi et Malévrianika, s'y présentèrent en même temps à nos yeux, et de puissans pyrgos couronnaient les hauteurs sur lesquelles s'étendait chacun d'eux. Le plus fort de ces pyrgos était celui au pied duquel nous campâmes dans une superbe plantation de Mûriers; nous n'avions jamais vu un si grand concours de monde s'empresser autour de nous : les hommes étaient presque tous armés de leurs atagans, et portaient à leur ceinture des pistolets plus ou moins enrichis de placages; faisant, sur ce point, peu de cas des ordres du Président, qui avait défendu qu'on marchât ainsi armé. Les femmes et leurs enfans nous regardaient comme si nous eussions été des miracles. Notre camp dressé en six minutes par les sapeurs, qui voulurent montrer leur adresse à cette multitude, provoquant l'admiration générale, fut envahi en un instant; nous n'y étions plus chez nous. J'avoue, que je m'attendais à ce qu'il nous serait dérobé beaucoup de choses; l'affectation que mettaient les curieux à se dire emphatiquement Spartiates, ne me rassurait point. Je me rappelais que

les lois de leurs pères autorisaient le larcin, et je ne pus m'empêcher d'en faire l'observation à l'un des visiteurs, qu'à son costume et aux airs qu'il prenait envers les autres paysans, je jugeai devoir jouir de quelque influence. « Ne craignez rien, me dit-il, sans paraître blessé de « mes soupçons; les Spartiates ont, en effet, les mains longues hors de « leur pays; mais ils n'en exercèrent jamais la souplesse sur les voya- « geurs qui, ayant bravé les mauvais chemins et les histoires pires qu'on « en raconte, pour les venir visiter chez eux, se livrent entièrement « à la bonne foi publique. » Je connus bien, lorsque Villard fit dans la soirée la revue de nos effets, pour voir s'il y manquait quelque chose, que le Spartiate m'avait dit vrai.

Je voulus passer une journée tout entière au milieu de si braves gens et dans un si beau pays. Le 26, d'assez bon matin, je reçus la visite de Mavrico-Poulo de Malta; ce capitaine était un véritable philosophe, représentation vivante de l'un de ces sages, au nombre de sept, dont la Grèce antique tire une partie de son illustration, et comme il en est encore plus d'un dans cette Grèce moderne où des voyageurs superficiels les ont méconnus. Mavrico-Poulo, vêtu d'une longue robe noire toute unie, que retenait autour de ses reins un schall écarlate attaché en manière de ceinture, portait une longue barbe et marchait sans armes, suivi seulement de son frère Dimitri, bel adolescent, assez richement vêtu, et de deux ou trois serviteurs. Cette simplicité d'allure était une chose unique dans un pays où les personnages d'un certain rang affectent un luxe guerrier de sabres, de poignards, de pistolets, de fusils et d'escortes brillantes, qu'on peut comparer à ces suites de gentilshommes que traînèrent après eux nos grands seigneurs jusque vers le commencement du siècle de Louis XIV. Mavrico-Poulo voulait montrer par là qu'il ne se connaissait point d'ennemis; et lorsqu'il s'aperçut que sa sécurité me surprenait, d'après ce que je connaissais déjà des choses du Magne, il me dit avec une expression de modestie, empreinte de dignité : « Je n'ai jamais « causé de tort à personne; le respect dont on m'environne partout vient « de ce que je me rends utile en raccommodant entre eux mes compatriotes « quand ils sont brouillés et en empêchant, autant qu'il est possible, les « disputes ou les guerres. Ils savent bien que si je venais à leur manquer,

« on se tirerait bientôt des coups de fusils d'un village ou d'une maison « à l'autre; ma tranquillité se fonde sur celle d'autrui, que j'ai bien soin « d'entretenir, et sur le besoin qu'ils ont tous, plus ou moins, de mon « influence pacifique. » Le capitaine de Malta s'était en quelque sorte établi juge de paix dans l'éparchie, où cependant il eût pu s'ériger en tyran tout comme un autre, ayant un bon pyrgo, de hautes alliances, avec assez d'argent pour acheter de la poudre et entretenir des gens de guerre. Il n'y avait jamais eu de beys dans sa maison; mais de bon lieu, il avait épousé la sœur d'Atanasouli-Kormodoraki, capitaine de Kambos ou Campos, ce qui le rendait en outre beau-frère de Mourdzinos, seigneur d'Androuvista, homme puissant et guerrier redouté. Nous avons déjà dit qu'après la prise de Navarin, où se trouvait Atanasouli en 1821, le fougueux évêque de Modon ayant fait jeter sur le roc de Kuloneski des Turcs qu'on avait pris dans la place (p. 131), Mavrico-Poulo, profitant de l'influence de son beau-frère, sauva un grand nombre de ces infortunés, et qu'il les fit transporter à ses frais dans l'île de Cérigo pour y être rendus à la liberté; sa philanthropie ne faisait nulle acception de religion ou de patrie, il suffisait qu'on fût malheureux pour avoir droit à sa commisération. Il mit une complaisance extrême à nous conduire dans tous les endroits qui méritaient qu'on les visitât, et nous montâmes d'abord avec lui dans l'église de Varoussi, devant laquelle était une terrasse d'où l'on jouissait d'une vue ravissante: cette église était fort bien tenue, avec des dorures en profusion, et des peintures dont le papas nous donna l'explication à sa manière; comme je regardais dans le pavé un Marbre sur lequel était gravée l'aigle à deux têtes, surmontée d'une couronne impériale, avec deux rosaces latérales, il m'assura « que c'était « l'emblême de la Religion, qui, dominant l'Orient et l'Occident, devait « également et à la fois regarder ces deux moitiés du monde. » Mavrico-Poulo, l'ayant laissé dire, pensa que c'était quelque témoignage de la domination byzantine, et je vis par là qu'il n'était pas seulement un sage, mais qu'il était de plus un homme instruit; je fus confirmé dans cette opinion quand je trouvai chez lui quelques vieilles cartes vénitiennes des pays levantins; une mappemonde latine, tirée de Mercator; plusieurs livres d'histoire et de sciences, la plupart italiens, avec

une édition in-folio d'Aristote en grec ancien, qui faisait sa plus chère étude. Son château carré, situé sur la pointe d'une montagne en pain de sucre, dominait Malta, qui contient environ 200 habitans, et dont l'église très-décente a aussi une terrasse d'où se découvre une grande partie du canton. Le chemin pour y monter est difficile, et quand nous fûmes parvenus d'échelle en échelle à l'appartement qu'il y occupait, il nous présenta sa femme, vêtue de velours vert foncé, galonné d'or, et garni de fourrures, comme si elle eût été quelque boyarde des environs d'Archangel: elle pouvait avoir trente-six ans et passer encore pour belle; sa fille, qui en avait tout au plus seize, était charmante, et l'éclat de son teint nous frappa d'autant plus qu'il était relevé par une épaisse garniture de martre noire capable d'étouffer toute autre qu'une Grecque, par les 34 degrés de chaleur que marquait le thermomètre centigrade; la chevelure de ces dames descendait jusqu'à la hauteur des genoux en grosses tresses, entremêlées de rubans couleur de feu. Deux femmes de leur suite, dont les vêtemens ne répondaient point au luxe d'atours sous le poids duquel marchaient dignement leurs maîtresses, donnèrent à laver; et la demoiselle châtelaine nous ayant présenté modestement l'essuie-main, se retirait en faisant une si profonde révérence, accompagnée d'une génuflexion si humble, que j'en étais tout confus quand je sentis que la charmante fille, me prenant la main droite, la portait à son front. C'est la manière dont les Grecques bien élevées saluent leurs grands-parens et les personnes d'un rang supérieur: elle est la marque de l'espèce d'asservissement dans lequel on les tient dès l'enfance, et j'en fus tellement surpris, je dirai même choqué, que, sans réfléchir à des bienséances qui avaient si peu de rapport avec les nôtres, je m'opposai à ces semblans de prosternation; je m'inclinai au contraire le plus révérencieusement qu'il me fut possible, et, m'empressant de relever l'aimable créature devant laquelle je faillis moi-même tomber à deux genoux, j'allais lui baiser respectueusement la main, quand je m'aperçus au maintien des assistans que ma galanterie devenait un ridicule; prenant alors les airs d'un homme qui savait vivre selon les lieux, je me laissai faire toutes les démonstrations d'humilité qu'on voulût, avec la gravité qu'y eût mis le plus fier des capitaines spartiates. Cependant les femmes sont l'objet du

respect de ces mêmes Maniotes devant qui elles se montrent si soumises; quoique vivant dans une sorte de servitude apparente, elles n'en ont pas moins leur part de domination; aucun homme ne leur manqua jamais d'égards : chargées des soins du ménage, qui chez les classes rustiques s'étendent jusqu'aux plus rudes travaux des champs, nul n'oserait se permettre avec elles, du moins en public, les moindres façons de familiarité, et ne se mettrait à son aise vis-à-vis la dernière de toutes. J'ai souvent rencontré de ces habitans des montagnes de Laconie voyageant avec la totalité de ce qu'ils possédaient, c'est-à-dire leurs munitions de guerre, leur famille et quelques paquets de hardes; marchant en tête parés de leurs armes, ils donnaient un bras à leur vieille mère, soutenant de l'autre la plus jeune de leurs filles, suivis de leur femme et du reste de leurs enfans, qui portaient les bagages quel qu'en fût le poids; mais ces hommes, qui n'eussent en aucun cas soulagé une épouse du moindre fardeau, eussent exposé leur vie sans hésiter dans l'expédition la plus hasardeuse pour lui conquérir de brillans habits, des colliers, des agrafes d'or ou d'argent et autres bijoux, dont ils se complaisent toujours à la voir parée. Ils leur font en chaque occasion la première et la plus riche part dans le butin, la protégent sans cesse, et ils la vengeront jusque dans la dernière génération de l'insolent qui lui manquerait, ou refuserait seulement de lui céder le pas dans quelque étroit sentier. La mère de famille ne prendra point place au repas de son mari, où elle doit le servir debout; mais le meilleur morceau lui sera réservé, et tout en recevant de ses mains, avec un air de dignité presque risible, le mets qu'elle lui présentera, il lui fera connaître par un coup d'œil de bienveillance, qu'il est sensible aux soins qu'elle mit à préparer ce qu'il aime davantage; des coussins et des tapis sur lesquels on se repose, les plus moelleux seront à son usage; enfin, durant les guerres civiles qui s'élevaient si fréquemment de cantons à cantons, ou de pyrgos à pyrgos, les femmes pouvaient circuler sans crainte d'être jamais mulctées par les combattans; et si, lorsque, se rencontrant à la fontaine, au moulin ou en tout autre endroit, elles viennent à se quereller pour la cause de leurs maris, ceux-ci, ajoutant en ligne de compte dans leurs haines les mauvaises paroles dites à leur moitié, en deviennent implacables, et cherchent

à se venger de ce genre de tort avec plus d'ardeur que de ceux qui les touchent personnellement. Celui qui maltraiterait la femme la plus misérable, et surtout celui qui battrait la sienne à la vue de tous, courrait risque de devenir un ennemi public; il serait au moins réputé abject, ou maltraité et battu à son tour, non-seulement par ses voisins, mais encore dans chaque endroit où le bruit de sa brutalité serait parvenu. Il est reçu qu'on tue d'un coup de pistolet son épouse infidèle, sa sœur ou sa fille séduite; mais non qu'on les avilisse en les frappant ignominieusement. Il faut que ce soit à Janina qu'on s'arroge de les excéder de coups[1]; mais on ne le ferait point chez les Spartiates impunément et sans être à jamais déshonoré.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les mœurs ou sur l'histoire d'un peuple calomnié, dont Rhulières a le mieux écrit jusqu'ici. Je ne regarde point ces montagnards comme des Spartiates de pur sang, malgré la prétention qu'ils ont de descendre en ligne directe et sans mésalliances des fils de Lélex; mais je ne saurais voir en eux une race de bandits venus on ne sait d'où et à diverses époques, à dater du tyran Nabis. Ils sont des hommes de Lycurgue, comme les Français sont des Francs, les Anglais des Bretons, les Espagnols des Ibères, les Allemands des Germains, et les Polonais des Sarmates; mais cependant, plus qu'aucun de nous, ils ont conservé de leur caractère antique : les habitans des chaînes du Taygète sont encore ceux de tous les Européens dont les siècles ont le moins altéré la primitive physionomie et le sublime langage. Les pourra calomnier qui aura des raisons pour le faire; je crois, en les étudiant, avoir acquis le droit de les justifier, et je reviendrai sur cet intéressant sujet dans une relation plus détaillée que j'ai déjà promise. Il suffit ici de dire, qu'insoumis depuis l'époque où Rome, dont ils furent toujours assez bien traités, perdit ses droits sur eux, les empereurs d'Orient, les princes indigènes appelés Despotes, les conquérans français du temps des croisades, les Vénitiens et les Turcs eux-mêmes, ne purent jamais les réduire à cet état de servitude où se plia, presque sans résistance, le reste de l'Orient. En vain l'on éleva des forteresses sur toutes leurs communications pour les tenir en respect, ils n'ont guère payé que les tributs qu'ils s'imposaient eux-mêmes, et n'ont jamais fourni un

1. Voyez le Voyage de la Grèce, t. VI, p. 173.

soldat pour servir hors de chez eux, qui n'ait été un volontaire dans la pleine signification du mot; enfin, les Musulmans, lassés de ce qu'ils appelaient leurs insupportables révoltes, avaient fini par consentir à leur émancipation, moyennant quelques légères redevances, et sous la promesse qu'ils ne descendraient plus dans le plat pays pour le mettre à contribution; il fut réglé, par un traité de 1777, que, sur leur présentation, la Porte nommerait, pour les gouverner selon leurs coutumes, des chefs indépendans, décorés du titre de Bey. Ces petits princes, toujours remuans, souvent adonnés à la piraterie, donnèrent plus d'un sujet de mécontentement au Divan, qui, les faisant enlever ou les attirant à Constantinople sous divers prétextes, les fit presque tous mourir l'un après l'autre. Ils étaient constamment tirés des familles les plus illustres par leur ancienneté et leurs richesses; il s'en est succédé huit jusqu'à l'époque où l'affranchissement de la Morée a placé le Magne sous la loi commune. Mavrico-Poulo nous raconta à peu près dans les termes suivans ce qu'il savait de leur histoire.

« Notre premier bey fut Dzanetaki-Koutoupharis, qui commanda « sept ans : il était de Kitriès et de la famille du capitaine actuel de « Marathonisi, si considérable par son origine et par ses grands biens : « il se fit aimer dans le Magne, qu'il voulait étendre jusqu'au fleuve « Iri et dans tout l'Hélos, soutenant que nous y avions des droits « incontestables depuis les temps les plus reculés. Ayant été engagé à « venir à Constantinople pour y exposer ses prétentions, il eut l'im- « prudence de s'y rendre sans réfléchir que le cordon l'y pouvait atten- « dre, et fut effectivement étranglé peu d'heures après son arrivée. On « rapporte, dans Sparte orientale, des actions merveilleuses de sa veuve, « qui, femme guerrière, vengea Dzanet-bey d'une manière éclatante, « et fut durant le reste de sa vie le plus redoutable ennemi qu'aient eus « les Turcs de Morée. Elle fit à ceux-ci autant de mal à elle seule que ne « leur en ont fait ensemble les klephtes les plus fameux; ses conquêtes « furent si grandes au canton de Mavrovouno, qu'elle incorpora au « Magne le territoire de Trinisa, en deçà de Marathonisi.

« Le successeur du premier Dzanet-bey, fut Michael-bey, de la maison « de Troupianos, et père de mon beau-frère Mourdzinos, à qui vous vous

« proposez d'aller rendre visite dans Scardamule : il était dès-lors ennemi « déclaré de la famille des Mavromichalis de Mayni, lesquels ne cessèrent « de travailler, par des agens secrets qu'ils avaient près de la Porte, pour « le renverser; cependant, il commanda durant six ans, au bout desquels, « oubliant le sort qu'avait eu son prédécesseur, il fit l'inexplicable faute « d'accepter un cafetan d'honneur que lui fit offrir le sultan; et s'étant « rendu à Constantinople pour recevoir ce hochet, il y trouva la mort. « Mais les intrigues de ceux qui l'avaient perdu, ne leur procurèrent point « encore ce pouvoir dont ils avaient soif, et auquel, dès cette époque, « ils ont toujours prétendu : ils ont continué d'intriguer pour faire « détrôner chaque nouveau bey, espérant qu'à la fin la première dignité « tomberait sur l'un d'eux; dès-lors aussi les grandes familles se liguè- « rent, afin de traverser leurs projets ambitieux, et l'odieuse politique « du moyen âge vint s'enraciner dans nos éparchies, si unies autrefois « par cet esprit de patriotisme qui faisait de nous comme un seul homme. « La domination, qui échappait aux instigateurs du trépas de Michael- « bey, fut dévolue en 1789 à Dzanetaki-Glygoraki, père du Dzanetaki « qui commande maintenant dans le Magne oriental, et chez lequel vous « ne pouvez manquer de vous rendre : c'était un homme sage et prudent, « dont l'administration fut paternelle; il régla beaucoup de choses « qui, jusqu'à lui, avaient été des causes de troubles entre nos devan- « ciers, et affermit la puissance de sa maison en y incorporant défi- « nitivement les conquêtes de cette veuve terrible qu'avait laissée le « premier Dzanet-bey. Il a construit des routes, des châteaux, des canaux « et des moulins dans son éparchie de Marathonisi, ainsi qu'au canton « de Mavrovouno, qui, de son temps, devint très-florissant : il est celui « de tous nos princes qui s'est le plus long-temps conservé à la tête des « affaires; après seize ans de sourdes menées, les Mavromichalis ont « pu seulement opérer sa chute; mais Dzanet-bey second ne fit point la « faute de passer les Dardanelles. Il disait de Constantinople, comme « le père de l'apologue de l'antre du lion; et pour ne point s'exposer à « un supplice qui eût entraîné la confiscation de son patrimoine, il parut « résilier volontairement le pouvoir, quand il connut qu'il ne le pouvait « plus conserver, et se retira dans les îles ioniennes, où plusieurs voya-

« geurs ont pu le voir sur la fin de ses jours paisibles jour du respect « universel.

« Panayot-bey Komodoraki de Kambos, le remplaça en 1805 : c'était « le père de ma femme, de celle de Mourdzinos et d'Atanasouli, qui « occupe aujourd'hui le pyrgo de Zarnate, où nous l'irons visiter « demain : enlevé avec ce fils à peine adolescent, par les troupes du fameux « pacha de Janina, sur quelqu'une de ses possessions où il avait porté « les armes, son vainqueur l'envoya au sultan son maître, qui le fit « enfermer dans un cachot, où nous présumons qu'il a fini cruellement : « Ali réserva mon jeune beau-frère, dont la beauté l'intéressa, comme « otage avec plusieurs autres enfans grecs : c'est là qu'Atanasouli a « pris les grands airs qui vous frapperont en lui, et qui lui ont fait « tant d'ennemis dans le pays depuis qu'il y est revenu avec l'agré- « ment du tyran de l'Épire, qu'il ne saurait se hasarder à sortir de « son château sans être environné d'une grosse escorte. Anton-bey, « Grégoraki d'Agéranos, près de Passava au Magne oriental, succéda « à mon beau-père en 1808. Il n'occupait point encore depuis un « an sa haute dignité, que déjà le Divan avait décidé de le faire « enlever; il le sut, se mit en mesure de se défendre dans ses domaines, « où l'on n'osa point le venir attaquer, et fut de son vivant remplacé « par Constantin Zervacos de Malévri. Celui-ci fut surpris l'année sui- « vante, conduit à Constantinople et ignominieusement pendu, sous pré- « texte de piraterie. Théodoro-bey, de la famille Glygoraki, régna « à sa place en 1810; il était natif de Mavrovouni, et ses biens sont « passés au Dzanataki actuel, à qui tout bonheur vient, parce qu'il est « un homme sage et prudent. Quand ce pauvre Théodoro-bey s'est « laissé, malgré tant de sinistres précédens, attirer à Constantinople, « où il est mort dans les prisons, la famille Mavromichalis a pu « enfin parvenir au but vers lequel on la voyait tendre depuis un « quart de siècle : son chef, sous le nom de Pétro-bey, a été élevé à la « première dignité de Sparte, en 1811, et ne s'en regarde point comme « dépossédé par la révolution même; il y prétend toujours, et n'attend « qu'une occasion pour le manifester hautement. » Nous devons au capi- taine Vaudrimey le portrait, très-ressemblant (voyez Pl. ....), de ce

dernier souverain électif des Maniotes, que son frère George qualifiait encore devant nous à Kitriès de βασιλευς, et chez lequel nous ne poussâmes point notre reconnaissance; les premiers pas que nous avions faits dans Sparte nous ayant, pour ainsi dire, jeté dans l'alliance de ses principaux ennemis.

Le repas que nous acceptâmes chez le capitaine de Malta, en nous faisant connaître les usages de table des Maniotes, nous apprit que le brouet noir n'y était plus d'usage, et que la profusion des mets s'y trouvait en contravention avec la frugalité qu'observait l'antique Lacédémone: le luxe y consiste aujourd'hui à servir jusqu'à vingt ou trente plats l'un après l'autre, dont un mouton, arrangé de diverses manières, fournit environ la moitié; le reste se compose de gibier, de volaille, de poissons et de riz, le tout assez fortement pimenté. La table, autour de laquelle on s'accroupit sur des coussins, est ronde: je m'y fis enfin une idée exacte de la manière dont les anciens se tenaient dans leurs festins; ils n'y étaient certainement pas couchés sur des lits, comme on se l'est imaginé, et comme on l'a répété dans tant de livres et depuis tant de siècles. Des érudits se sont creusé l'esprit pour concevoir la manière dont on pouvait manger commodément et bien digérer en se tenant dans une situation horizontale, calculant l'espace qu'il fallait aux convives d'Aspasie, de Lucullus, ou d'Antoine et de Cléopatre dans leurs soupers fins; si de tels savans eussent seulement dîné chez Mavrico-Poulo, chez Mourdzinos, chez Yatrakos ou dans un pyrgo quelconque du Magne, ils n'eussent plus été embarrassés pour placer leur monde à la table de ces illustres personnages. Dans Rome et dans Athènes alors, comme dans tout l'Orient aujourd'hui, on s'accroupissait tout simplement à la façon des garçons tailleurs sur des coussins ou sur des tapis, sans s'étendre sur des lits pareils à ceux où nous dormons et comme les peintres ont coutume d'en représenter ordinairement dans la sainte cène ou autres banquets des dieux. Les vêtemens larges des peuples de race orientale (*gens togata*) motivaient cette manière de se tenir pour manger; tandis que les escabeaux, les bancs et plus tard les chaises, furent des exhaussemens nécessités chez les Occidentaux (*gens bracata*), où des bragues, qui sont devenues successivement des grègues, des culottes et des pantalons, gênèrent de tout

temps la flexion du genou. Combien de vieux usages ont fourni le sujet de profondes dissertations, qu'une promenade sur les lieux où les traces s'en perpétuent de nos jours, eût mieux fait connaître que le vain fatras de tant d'érudition employée pour avoir le droit de s'asseoir dans un fauteuil vert?

Une longue serviette, brodée d'or, se développait autour de la table et servait, à chacun devant soi, pour s'essuyer fréquemment les doigts, avec lesquels on mange, à la turque, au lieu de se servir de fourchettes; chacun apporte son couteau, et même sa coupe ou gobelet de métal, qui pend à sa ceinture. Notre hôte nous donna cependant des couverts en étain, et sa magnificence alla jusqu'à nous mettre plusieurs verres; du reste, la chère fut copieuse, le vin très-bon, et l'on but frais. Nous faisant des excuses sur ce que nous n'avions point d'argenterie, il ajouta : « elle est absolument inusitée chez nous, il y a même des en- « droits où il serait imprudent d'en étaler la richesse. Un capitaine des « environs de Tzimova qui fut un vaniteux pirate, et qui avait trouvé « des couverts en plaqué dans une prise, en fit la funeste expérience : « il avait la folie d'étaler à tous les yeux ce qu'il croyait être de bon « argent; il fut à la fin tué avec tous les siens dans son pyrgo par « des Albanais, qu'il avait invités à dîner, et qui, croyant enlever des « trésors, ne reconnurent plus tard que du cuivre dans ce qui les avait « portés au plus grand des crimes. » Ce qui rendait l'action si noire aux yeux de notre philosophe maniote, était peut-être moins le meurtre dont le vol se compliquait, que la violation de l'hospitalité. « Car, ajouta-t-il « en prenant une inflexion de voix lamentable, celui-là doit être maudit « dans cette vie et dans l'autre, qui étend son bras contre celui dont il a « mangé le pain en joie et sous le même toit. » On voit encore par la tournure de cette moralité que les Spartiates d'aujourd'hui conservent dans leur langage de ces tours sentencieux et apophthegmes si fréquemment employés dans les écrits où l'on fait parler leurs aïeux.

Mavrico-Poulo, qui d'ailleurs passait pour un code vivant, et dont la parole avait force de loi, tant il était instruit dans les traditions et les vieilles coutumes, nous donna en outre sur l'histoire du pays des renseignemens fort curieux, qui cadrent parfaitement avec ce que rapporte cette chronique de Morée qu'il ne connaissait pourtant pas;

il n'ignorait point que des seigneurs francs avaient autrefois dominé dans toute la chaîne du Taygète, et beaucoup altéré les lois et les mœurs primitives. « Depuis le tyran Nabis, nous dit-il, qui, pour opprimer « Lacédémonia en sécurité, se forma une garde de mercenaires étrangers, « d'affreuses dissentions ont toujours affligé notre patrie, et achevé « d'y détruire le peu qui restait des institutions auxquelles nos pères « durent tant de renommée: il s'établit sur nous de méprisables despotes, « sous le règne desquels accoururent des hordes du Nord et du Midi; « des Sclavons particulièrement y vinrent exercer de grands ravages, et « soit qu'ils trouvassent leur châtiment dans nos défilés, soit qu'ils em- « portassent quelque butin de nos bourgades surprises, il en resta des « familles qui, parvenant à s'enraciner sur notre sol, imposèrent leur « nom à certains villages, où leur race s'est perpétuée en se mêlant aux « aborigènes. C'est ainsi que vous ne reconnaîtrez plus cette Amyclée, « qui fut un siége de la chrétienté, dans le Sclavokhorio, que vous « explorerez nécessairement en allant voir Yarakhos; cependant Sparte « (le Magne) demeurait indépendante de Byzance, et les despotes relevant « de l'empire, ne dominaient que sur Lacédémonia dans le bassin de l'Iri. « Vitilos, qui avait son archevêque, était notre chef-lieu, et nos pre- « miers magistrats y tenaient les assemblées du peuple, quand il vint « de vos contrées occidentales des nuées de guerriers, comme des sau- « terelles vêtues de fer qui, sous prétexte de combattre le faux Mahom « pour délivrer le sépulcre du Dieu vivant, tombèrent sur nos pères, « chrétiens comme eux, et s'établirent princes de Morée. Ils ne péné- « trèrent pas d'abord impunément dans nos gorges, Armyros d'un côté, « Trinisa de l'autre, eussent suffi pour les arrêter; et même il y eut « entre eux et les nôtres une grande bataille aux passes des Mélinges, « d'où faillit résulter une haine de vindicte inextinguible; mais ils sen- « tirent qu'il valait mieux traiter que de combattre, et firent des alliances « avec les principaux du pays, métamorphosant en châteaux et pyrgos « imprenables les habitations des chefs de famille chez lesquels ils par- « vinrent à prendre femmes. C'est ainsi que l'un d'eux fortifia Zarnate; « l'autre, Passava; celui-ci fonda Mistra; celui-là Mayni, et peu à peu « nous nous trouvâmes enlacés par cent boulevards. Alors nous nous

« mîmes à nous fortifier aussi sur nos domaines, et depuis lors nous « vivons en défiance les uns des autres, mais indépendans; chaque « village étant sous la protection d'un chef, qui n'y laisserait point impu- « nément commettre le moindre dommage par ceux des villages voisins. »

On voit par ceci que le régime féodal existe au Magne dans toute sa pureté; que beaucoup de coutumes apportées par les conquérans français du treizième siècle, s'y sont perpétuées; que l'indépendance du pays, telle que la comprenait le narrateur, n'assura jamais la liberté individuelle pour le peuple, et que les beys n'y étaient que des sortes de ducs feudataires de la Porte, dont les capitaines étaient les barons ou hommes liges. Nous ne pousserons pas plus loin la comparaison de Sparte au dix-neuvième siècle, avec le reste de l'Europe du huitième au quinzième; mais nous pensons qu'un séjour de trois semaines dans ce pays en apprendra plus, sur le gouvernement du moyen âge, à l'observateur attentif, que l'étude de tant de chroniques, recueils de chartes et livres, écrits sur la matière, dont il devient à la mode d'encombrer nos bibliothèques. Nous renverrons, pour ce qui nous resterait à dire sur un sujet si intéressant, à la relation particulière que nous nous proposons de publier à la suite de celle-ci, et dans laquelle les spécialités scientifiques, peu intéressantes pour le plus grand nombre des lecteurs, n'absorberont point des pages réservées pour faire mieux connaître les hommes et les lieux; nous y renverrons également un plus ample récit de la visite que nous fîmes à ce capitaine de Zarnate, auquel ses grands airs turcs avaient fait tant d'ennemis, selon l'expression de son beau-frère. Le pyrgo de ce redoutable seigneur dominait sur tous les environs : il est l'un des plus forts de la contrée, mais ne ressemble pas davantage que le site de l'ancienne place qu'il dût protéger, aux vues qu'en donne Coronelli, dans sa Description de la Morée. « Ce lieu, dit le cosmographe de Venise[1], est une « forteresse située sur une éminence très-agréable, sa figure est presque « circulaire, et c'est un poste où il semble que la nature n'ait rien oublié « pour le rendre considérable. » Aujourd'hui la hauteur est horriblement pelée; la ville a disparu, il n'en reste que la tour, jetée jusqu'ici presque au hasard sur toutes les cartes. Prise par les Turcs quand, pour la pre-

1. Première partie, p. 113.

mière fois, ils envahirent le Péloponnèse; reprise par les Vénitiens en 1685; retombée au pouvoir des Musulmans, quand la République perdit définitivement la domination du pays, et ceux-ci en ayant été chassés peu après par les habitans soulevés, on ne trouve plus de la cité que des décombres, avec les restes de plusieurs chapelles presque méconnaissables, devant lesquelles cependant ne passe jamais un Grec sans fléchir le genou. La population s'est portée vers le centre de la plaine, à Kambos, bourg qu'habitent plus de 60 familles d'agriculteurs guerriers, et dont les maisons étaient fort proprement blanchies; des femmes vinrent nous y voir passer, en nous offrant, selon l'usage du pays, des fleurs qu'elles cueillaient dans les pots dont se paraient les fenêtres et les toits. L'église de Kambos est grande et assez jolie, avec un portail ceintré du genre gothique, où sont autour quelques figures grossièrement seulptées, entre lesquelles les habitans nous signalèrent celle d'un Chat, qu'ils prétendaient être antique: ce qui l'était véritablement, consistait en chapiteaux ioniques de la bonne époque, en tambours de colonnes de divers Marbres et en plusieurs sculptures dont la plupart fort belles avaient été employées dans la construction des murs d'une autre église voisine, à peu près carrée. J'y découvris des mains et un pied de statue en Paros blanc de la plus grande perfection, mais que je ne pus arracher; il y avait aussi des plaques de Grès rouge où se reconnaissaient des guirlandes de pampres du meilleur travail. De tels restes indiquent que c'est dans Zarnate et dans Kambos qu'il faut reconnaître le chef-lieu de ce canton de Gérénie dont il est question dans Pausanias[1], et qu'Homère appelait Énopée. Le baron de Stackelberg partage notre opinion à cet égard, puisqu'il donne le nom de Gérénie à l'une des vues les plus ressemblantes de son beau voyage pittoresque, où sont représentés les environs de Malta. Machaon, fils d'Esculape, et son frère Podalyre, autre docteur en médecine, guerrier et monarque des temps héroïques, y eurent leur tombeau, et l'on y trouvait une statue de ce dernier qui rendait la santé aux malades. Les limites de la Messénie et de la Laconie étaient en cet endroit.

Malgré que son père eût fini si misérablement (voyez p. 360), le capi-

1. *Lib.* III, *cap.* 26.

taine de Zarnate n'en conservait pas moins les honneurs attachés au titre de βειζαδες (fils de bey). Quand nous montâmes vers lui en venant de Gérénie, et après que nous eûmes passé près d'une première tour qu'occupaient quelques-uns de ses gens, nous le trouvâmes bouchant exactement la porte de l'enceinte extérieure de son pyrgo, d'où il était descendu pour nous recevoir : il était d'assez belle taille et d'un certain embonpoint, vêtu d'étoffes d'or et de velours, fourré de zibeline, comme un Moscovite, coiffé d'un turban, et ressemblait beaucoup plus à un visir turc qu'à ses compatriotes. Les vieux amateurs de la comédie française, qui ont vu l'acteur Saint-Prix dans le rôle d'Acomat, s'en pourront faire une juste idée. Il me tendit noblement la main, tout en jetant un regard de méfiance sur ma suite, qui était assez nombreuse et en armes; à toute autre époque, il n'eût certainement point souffert qu'elle fût admise, et c'est tout au plus si la compagnie de son beau-frère, le sage Mavrico-Poulo, qui nous servait d'introducteur, le rassurait. En grimpant par la première échelle, qui conduit à la pièce d'apparat où nous fûmes reçus, j'aperçus contre une niche pratiquée dans le mur, une jeune fille qui s'efforçait d'en masquer l'ouverture, et deux pattes, où je crus reconnaître celles d'un puissant Lion, qui semblaient sortir du bas de son espèce de tunique : des rugissemens se firent aussitôt entendre, mais l'enfant faisait effort pour les étouffer; l'un de nous parut effrayé, Mavrico-Poulo s'en étant aperçu, essaya de le rassurer, en lui disant : « C'est le Chien du seigneur mon beau-frère; il ne connaît au monde « que son maître et la petite qui le nourrit; tout autre serait mis en pièces « par ce redoutable animal qui couche au chevet, ce qui fait qu'il n'y a « pas besoin de garde autour du lit; celle-ci se tient seulement dans la « pièce qui précède la chambre où dort Atanasouli. La petite vient « chaque matin retirer le Chien pour l'enchaîner dans l'endroit où « vous venez de l'entendre, et où elle lui donne son premier repas « qui consiste en un jeune agneau. » Je me rappelai à ce propos la description que nous donne Plutarque du séjour d'Alexandre, tyran de Phérès, « que remplissaient des soldats veillant à toute heure autour du « prince que gardait un Chien enchaîné très-dangereux, qui ne connaissait que le maître, la maîtresse et une seule esclave qui lui donnait

« à manger. Quand son épouse, qui, lassée de ses cruautés, ayant con-
« juré sa mort, introduisit ses frères dans la chambre nuptiale pour
« l'assassiner, elle avait eu bien soin, en garnissant les échelons, par où
« il fallait monter, de laine qui empêchait d'entendre le bruit des pas,
« de faire retirer le Chien.[1] » J'ignore si la femme d'Atanasouli Komodoraki fut assez connue du terrible Chien pour n'en point être mordue, et voulut aussi assassiner son mari; mais dès long-temps sa famille très-puissante l'avait retirée du pyrgo de Zarnate; elle résidait à Kambos dans le sien. Plutarque et ses traducteurs qualifient sans façon de palais les demeures de tous ces petits rois ou tyrans dont l'histoire des anciens Grecs est saturée, qu'on me passe cette expression; les peintres et les décorateurs ne manquent jamais de les représenter avec de belles colonnades en portique, de grands vestibules, des sculptures et des pavés en Marbres polis de diverses couleurs. Il est cependant probable que ces demeures n'étaient guère que des tours fortifiées, en tout semblables au repaire du beyzades et autres seigneurs maniotes chez lesquels nous avons eu accès : ces seigneurs eux-mêmes doivent être en tout pareils, selon qu'ils sont bons ou mauvais, à ces Pisistrate, Denys, Aristocratès, Hiéron, Abantidas, Polycrate, Lydiadès, Aristodème et autres tyrans historiques, qui ne furent pas tous des scélérats, quoiqu'ils eussent usurpé le pouvoir absolu dans leur patrie. Il n'a peut-être manqué que des biographes à la plupart des klephtes et des capitaines du Magne, pour que cette histoire, qui donne souvent aux petites choses la plus grande célébrité, leur accordât de brillantes pages.

En quittant le canton de Zarnate, nous nous rendîmes à Scardamula, les chemins devinrent horribles, ou plutôt nous n'en trouvâmes bientôt plus d'aucune sorte : il nous fallut d'abord descendre vis-à-vis le revers du Képhali, où se trouve un petit golfe dans le fond duquel on parvient de brisures en brisures, à travers lesquelles j'ai toujours peine à comprendre comment nos mules ne se rompirent pas les jambes mille fois; ce fut surtout pour remonter et atteindre le chapelle de Soros que j'admirai l'adresse de ces animaux. On raconte, que des Turcs ayant fait autrefois une descente en cet endroit, la Panagie, qu'on y invoque

1. Traduction de Dacier, T. III, p. 160.

sur le faîte des escarpemens, les précipita dans les flots de sa propre main; le sentier que nous trouvâmes ensuite, passe près d'une grotte dont l'étendue s'est, dit-on, très-augmentée par affaissement dans l'un des derniers tremblemens de terre; profonde de trente à quarante pieds, semi-circulaire, quasi-encombrée par des blocs de rochers éboulés, de l'eau très-pure y forme un petit lac vers le fond, où l'on entend dans le silence à travers le jour douteux, qui seul y pénètre, tomber mélodieusement de grosses gouttes d'infiltration. L'Adianthe (n.° 1341) y venait fort grande; un vieux Micocoulier (n.° 3459), qu'enlaçait entièrement une Vigne sauvage énorme, en ombrageait l'entrée, dont il faillit à nous dérober la vue. Parvenus dans la plaine, après avoir longé les murs d'une assez grande maison ruinée, et marché environ une demi-heure, nous campâmes sous des Oliviers, qui s'étendent jusqu'au rivage le long d'un torrent considérable, alors entièrement à sec; la culture n'étant plus en ces lieux tout-à-fait aussi soignée que dans le canton de Zarnate, nos herborisations y redevinrent fructueuses: la conque et les monts d'alentour reconnaissaient la domination de Dionissos Mourdzinos, chef de la puissante et antique famille des Troupianos, qui de temps immémorial fut rivale de celle des Mavromichalis; ces deux maisons avaient employé depuis plusieurs siècles tous les moyens possibles de se faire du mal, elles n'avaient pu parvenir à se détruire. La guerre sourde ou déclarée, les assassinats, les traités d'amitié, les mariages et le poison même, servirent tour à tour leur politique, laquelle tendit sans cesse à faire entrer dans leurs querelles les capitaines voisins, qui tantôt étaient les auxiliaires, tantôt les ennemis de l'une ou de l'autre: l'histoire de leurs longs différens, que nous entendîmes avec le plus grand intérêt de la bouche même de Mourdzinos, ressemble d'une manière frappante à cette portion des annales de l'Italie sous l'inspiration de laquelle écrivit le grand Machiavel. Je n'en négligerai pas les principaux traits dans mon prochain ouvrage, où je m'étendrai sur les détails de notre séjour à Scardamula, parce que j'y suis parvenu à bien connaître les Maniotes. L'éparque d'Androuvista, respecté, et non moins aimé que craint, ne se tenait pas soigneusement renfermé dans son aire comme Atanasouli; il descendit au contraire vers le camp afin de nous engager à partager sa demeure tant que nous voudrions

rester sur ses terres, et Baccuet vint m'avertir dans la matinée du 27, qu'on le voyait arriver par le lit pierreux du torrent qui séparait le bois d'Oliviers où nous campions, de l'escarpement couronné par sa tour; je me hâtai d'aller au-devant de lui. Il avait, pour me donner une idée de son influence dans tout le pays, engagé les capitaines de Zygos, de Laghia, de Castania et de Milia, à l'accompagner, et c'est avec ces chefs, qu'il avait dès long-temps détachés de l'alliance de Pétro-bey, que je passai quelques jours chez lui. Tous mirent une extrême complaisance à satisfaire aux questions dont je les fis accabler par mon interprète; et dans les joies du premier festin, où nous nous accroupîmes ensemble, Mourdzinos, avec sa pompeuse parole, se plaisait à dire: « Il ne manque ici que Dzanetaki « de Marathonisi, avec lequel je suis ainsi que le doigt et l'ongle, et dont « la jeune fille, que Pétro-bey eût bien voulu obtenir pour son fils, est « aujourd'hui promise à l'héritier de mon nom. Lorsque ces jeunes gens « seront en âge de s'unir, Tzimova, de qui Dzanetaki a séparé les Kako- « vouniotes, sera réduit à ses seules forces; et Sparte n'aura plus d'homme « insolent qui, pour lui avoir été imposé jadis par les Turcs, y prétende « parler en roi et opprimer ses égaux. Il ne saurait y avoir de rois ici, « et nous n'en souffrirons jamais le joug, de quelque part qu'on le veuille « établir. » Celui qui s'exprimait ainsi était un Hercule, d'une cinquantaine d'années, beau, fier, éloquent, et couvert d'arquebusades, dont on distinguait plusieurs sur ses bras musclés et velus, lorsqu'en gesticulant il rejetait sur ses épaules les larges manches ouvertes de sa chemise; son costume était rigoureusement national; il affectait à tout propos de dire: « Je ne suis qu'un Spartiate ignorant; » mais il savait plus qu'il ne voulait paraître en savoir; il produisit sur moi l'effet d'un héros de Plutarque et je me sentis irrésistiblement porté vers lui. Je ne sais comment mes façons modernes et occidentales lui purent convenir, mais nous fûmes en peu d'instans, et malgré sa gravité singulière, à peu près comme il se disait être avec Dzanetaki : il était grand partisan de M. Capo d'Istria, « parce que, « disait-il, je suis bien sûr que le comte n'a pas le cœur anglais; faites-moi « le plaisir de lui dire, si vous le voyez avant moi, que nous n'avons ni « or ni argent pour fournir aux contributions, que d'ailleurs, nous avons « payé d'avance avec notre sang toutes celles qu'on prétendrait exiger,

« et que nous avons besoin de pain et d'écoles d'enseignement mutuel, « pour apprendre à nos enfans tant de choses que, tel que vous me voyez, « je suis honteux d'ignorer, et qu'un homme doit savoir pour ne pas « demeurer une brute, comme est ce Pierre Mavromichalis, qui rêve « toujours qu'il est bey, et comme j'avoue que je suis moi-même. Il nous « faudrait aussi des médecins; car, malgré que les fièvres et la peste « soient inconnues dans nos montagnes, on ne s'y casse pas moins les « membres à coups de fusil, sans que personne les sache raccommoder. « Moi, qui vous parle, j'ai encore trois balles dans le corps, que personne « n'a su m'ôter, et la nature seule a fait la dépense de ma guérison toutes « les fois que j'ai été blessé. »

Ce respectable Mourdzinos, type du Spartiate actuel, nommé député à l'assemblée nationale, partit quelques jours après pour Argos, où je l'ai revu avec son beau-frère Atanasouli, lequel, s'étant en quelque sorte échappé de son château pendant la nuit, l'était venu joindre. Le Président s'attacha l'un et l'autre par beaucoup d'égards; tandis qu'il n'a jamais pu venir à bout d'apprivoiser les Mavromichalis, qui l'ont tué. Cependant le seigneur d'Androuvista n'était point destiné à voir réaliser pour son fils, les projets d'établissement dont il nous avait entretenu; il est mort, ainsi qu'Atanasouli, des fièvres que Lerne envoie toujours, comme au temps de l'Hydre, dans les plaines où se tenait le panhellenium, et ce fils, objet de si douces espérances, ne lui ayant guère survécu, les maisons de Troupianos et de Komodoraki doivent être éteintes.

C'est le 28 Mai, qu'accompagné de MM. Brullé, Virlet et Baccuet, je laissai nos bagages au bord de la mer pour gravir à plus de 2400 mètres de hauteur au-dessus de son niveau; il n'y avait pas trois lieues à vol d'oiseau de notre camp au sommet qu'il était question d'atteindre, et pourtant il ne faut pas moins de six à sept heures de marche soutenue pour s'y rendre par des pas difficiles, et même souvent périlleux. La route passe d'abord au pied de l'escarpement de Scardamula, dans lequel sont des grottes fréquentées par les troupeaux: cet endroit est, du consentement de tous les géographes, l'antique Cardamyle; mais il paraît que la ville de ce nom, citée dans Homère, n'était précisément point située où demeurent, autour du château de Mourdzinos, une soixan-

taine d'habitans, également retranchés dans des maisons fortes où chacun est à l'abri de toute surprise. Le Cardamyle, dont parle aussi Pausanias [1], devait être sur le sommet tronqué d'une montagne un peu plus éloignée du rivage, coupée à pic dans son pourtour, qui présente d'épaisses assises de roches calcaires, et qu'on reconnaît au milieu de notre pl. XXII, ainsi que dans une autre vue des mêmes lieux qu'a donnée M. de Stackelberg. Il y avait dans cette Cardamyle un temple de Minerve et une statue d'Apollon Carnésius. On rapporte que Pyrrhus, fils d'Achille, venant à Sparte pour épouser Hermione, et passant par ici, les Nymphes, filles de Nérée, voulant contempler ce beau prince, sortirent de leurs humides retraites, et s'avancèrent hors de la mer jusques en un lieu où, pour éterniser le souvenir d'un tel événement, on bâtit une enceinte sacrée, qui pourrait bien répondre à celle du château où nous avons été si bien reçus : quoi qu'il en soit, et sans chercher à recueillir des preuves de ce fait, nous montâmes par un chemin moins mauvais que ceux auxquels nous commencions à nous faire, sur le flanc d'un rempart calcaire, dans lequel étaient creusés d'anciens sépulcres. On nous en fit remarquer un qui consistait en une chambre carrée un peu plus grande que les autres, avec une tombe taillée dans la pierre, sur chacun des côtés : « là furent ense-« velis, nous dit-on, deux princes des temps anciens, qui étaient jumeaux « et qui sont montés au ciel en chair et en os, pour y habiter deux des « plus brillantes étoiles. » Cette tradition n'indiquerait-elle pas qu'il faut chercher aux environs ces petites statues des Dioscures, qu'on dit avoir été à Pephnus, port que pourrait bien représenter celui où se voit la maison de douane peu éloignée de Scardamula, et devant lequel est un îlot ou plutôt un grand rocher, semblable à celui où l'on rapporte qu'étaient nés Castor et Pollux [2]. Nous n'avons pas vérifié si « les fourmis y paraissent « plus blanches que ne le sont ordinairement les insectes de cette espèce. [3]

Plus haut était une abondante fontaine, avec trois arcades, récemment taillées dans la roche par ordre de Mourdzinos, qui lui a donné le nom de S. Denis, son patron : un joli monastère s'élevait sur la droite et dépendait du village de Gornitza, que nous laissâmes sur la gauche. Comme au sortir de Gargaliano, des pieds de mulets s'étaient si profondément

1. *Lib.* III, *cap.* 28. — 2. Pausanias, *lib.* III, *cap.* 26. — 3. *Ibid.*

empreints dans la roche calcaire du chemin en escalier qu'il nous fallut tenir, qu'on distinguait à peine la fin de plusieurs des trous qui en étaient résultés, et que deux bêtes, que nous avions prises pour porter quelques provisions le plus loin possible dans la montagne, s'y engageaient jusqu'au tiers de la jambe. On voyait au loin, sur la droite, Prastos ou Prastios, qui compte de 180 à 200 familles; peu après sont des grottes d'où l'on tire du sable provenant de la décomposition des parties inférieures d'une couche de Grès mou qui s'étend à droite et à gauche, confondu avec d'autres couches de Calcaire grossier. Au milieu du banc de pierres dures sur lequel on chemine ensuite, nous remarquâmes un trou non moins singulier par sa profondeur que par la grosseur des quartiers de roche qu'on en avait retirés, et dont la plupart étaient ensuite retombés dans le trou même en l'encombrant. Nous le prîmes d'abord pour quelque carrière exploitée à ciel ouvert: « Il y a « dix ans à peu près, nous dit l'un de nos guides donnés par Mourdzinos, « qu'un riche particulier de Messénie passant par ici, pris de vin, s'y « endormit; il rêva que sous la place où il était couché, se trouvait « un caveau rempli de trésors, et courut, à son réveil, trouver notre « glorieux capitaine pour lui faire part de sa découverte, en lui pro- « posant de creuser à frais communs pour s'approprier les richesses « immenses que renfermait le sol. Mourdzinos, en homme prudent, ne « voulut point entrer dans cette dépense; mais il autorisa l'étranger à « creuser tant qu'il voudrait, ne se réservant que la dîme de ce qu'il « pourrait obtenir de ses fouilles. Le Messénien creusa donc et boule- « versa tout l'espace que vous voyez ici sens dessus dessous; il y ense- « velit tout son bien, et ne découvrit pas un thalari. » Nous avons vu la même chose en beaucoup d'autres lieux; on nous a montré dix trous pareils où des chercheurs de trésors se sont ruinés, particulièrement à Coronis, à Mégalopolis, en Argolide, ainsi qu'à Salamine. Il est peu de Grecs qui ne soient encore prêts à fouiller la terre en tout lieu où la moindre indication superstitieuse leur fera soupçonner l'existence de richesses enfouies, et cette maladie de leur esprit est fort ancienne; il en est fait mention en beaucoup de pages de leur histoire: on sait qu'Épaminondas lui-même ne retrouva l'urne cachée sur l'Ithome par

Aristomène que pour avoir eu des révélations nocturnes, et Pausanias nous rapporte sérieusement que ce fut Conon qui apparut en songe à ce grand homme pour lui montrer la place où l'on devait creuser. Le même auteur[1] cite, comme ayant existé dans le canton où nous sommes, « un « temple et un oracle d'Ino où l'on apprenait l'avenir en dormant, la « déesse montrant par des songes ce qu'on désirait savoir. » Cette superstition s'étendit à presque tous les peuples avec lesquels les Grecs se mirent en communication; on la retrouve jusqu'en Libye, et sur les confins de la Cyrénaïque, et le bon Hérodote[2] nous raconte que chez les Nasamons, qui sont acrydophages et voisins du pays des Dattes, « on se rend, « pour exercer la devination, au tombeau de ses ancêtres, pour y prier, y « dormir ensuite, et régler sa conduite d'après les songes qui surviennent. »

Androuvista, où nous arrivâmes peu après, chef-lieu d'un canton qui se compose d'une quinzaine de villages, est un petit bourg où réside l'évêque de Sparte occidentale: une vingtaine de maisons, dispersées sur des pentes fertiles entre des arbres fruitiers, le composent; des deux églises qui s'y trouvent, la plus grande, à peu près carrée, contient quelques débris vénitiens, entre autres de vilains Griffons sculptés sur des chapiteaux difformes; on m'a dit depuis qu'il s'y trouvait des inscriptions antiques, mais elles m'ont échappé. Des tombeaux voûtés, dont trois sont assez remarquables par leur structure, s'élèvent au pourtour; des têtes de morts blanchies par le temps et pieusement déposées dans des niches qui s'y trouvaient pratiquées, présentaient les caractères ostéologiques d'où le plus beau profil d'une figure humaine puisse résulter. Au sortir d'Androuvista, on descend au fond de l'épouvantable torrent qui passe au loin sous Scardamula, en laissant à droite une première fontaine qui sort des rochers et que remplissait d'excellent Cresson: au fond de l'encaissement sont des moulins, situés de façon à ne point être emportés par les crues d'eau; il y existe aussi des grottes vastes, profondes, d'un accès difficile, et dans lesquelles les habitans du pays se pourraient retirer et défendre au besoin. Ils nous dirent qu'elles étaient fort curieuses à voir, mais qu'ils n'aimaient point à y conduire les étrangers.

1. *Lib.* III, *cap.* 26, au commencement. — 2. Dans son chapitre 4, intitulé Melpomène, livre IV, §. 172.

Nous fûmes bientôt environnés d'éboulemens horribles, entre lesquels se trouvaient çà et là, comme dans le Zarnate, des cultures soutenues par de petits murs qui nous furent de grands sujets de surprise par leur situation, où nous les jugions inaccessibles : il en était qui paraissaient être suspendues au-dessus de véritables abîmes. Parmi les fracassemens qui nous tenaient en admiration, s'élevait une petite chapelle sur la pointe d'un roc, où je ne puis comprendre qu'on ait jamais pu monter; quelques dévots y viennent cependant entendre la messe à la fête de je ne sais quel saint. L'encaissement au fond duquel nous voyagions, en grimpant d'obstacles en obstacles, est tout rempli de blocs brisés, entraînés des hautes régions par l'onde furieuse qui, au temps des pluies ou des grandes fontes, se précipite à plein canal : ces blocs se sont tellement entreheurtés que leurs angles en sont demeurés arrondis, et que leur surface est souvent assez polie; on y reconnaît divers Marbres superbes, entre lesquels le blanc saccharin et celui qui présente des teintes rosées, sont les plus beaux. Nous trouvâmes, à une heure de marche, la jolie fontaine de Saint-George, ainsi nommée d'une petite chapelle contiguë qu'ombragent de vieux Noyers; un peu plus loin, dans un adoucissement des pentes de gauche, il y avait une habitation, avec un assez bon jardin enceint de murs, dont le possesseur cultivait de très-beaux Artichauts, quelques Laitues romaines et autres légumes, que nous n'avions point rencontrés dans le reste de la Morée. Il y avait près de trois heures que nous cheminions, quand nous arrivâmes à la dernière habitation qu'on trouve dans la gorge, peu avant l'endroit où celle-ci se fourche et prend le nom de Dylangada; c'était un petit pyrgo, dont les habitans absens avaient emporté l'échelle, et bien fermé la croisée du premier, qui servait sans doute aussi de porte. Nous prîmes l'affluent de gauche où, nos deux mules ne pouvant plus marcher, il fallut les abandonner dans les grottes creusées à la base des remparts de l'encaissement; des bergers et leurs moutons fréquentent ces cavités, quelques pâturages croissant encore aux environs. Ayant dîné sous les voûtes de marbre de ces étables naturelles, nous y laissâmes le peu de bagages que nous avions portés, parce que l'escalade allait devenir si difficile qu'il eût été impossible de s'y embarrasser de quoi que ce fût; chacun

prit donc ce dont il crut pouvoir se contenter jusqu'au surlendemain et se mit à grimper, de son mieux, jusque vers une petite fontaine aux environs de laquelle commençait la région des Sapins (n.° 1284), d'abord grêles et disséminés, puis énormes et pressés les uns contre les autres. Le Gui (n.° 1304), que dans nos contrées on ne trouve guère que sur les arbres fruitiers, croissait ici sur le branchage résineux des forêts; je ne l'avais encore vu sur des conifères qu'au Guadarama, dans le cœur de l'Espagne, en 1809. Il faisait très-beau, mais le jour baissait lorsqu'engagés sur des pentes très-dangereuses, où nous eussions certainement roulé si des arbres ne nous eussent prêté leur appui, nous entendîmes à quelque distance la voix redoutable de plusieurs Chiens, et bientôt après le bêlement de nombreuses Brebis : un de nos guides nous avertit qu'il allait passer devant pour prévenir les pâtres qui s'étaient élevés dans une si haute région, afin qu'ils eussent à retenir leurs vigilans gardiens; et sur ses pas nous arrivâmes dans une conque de montagnes où était, à la jonction de deux torrens pittoresquement enfoncés entre des rochers boisés, un petit plateau vers le milieu duquel s'élevait, isolé et comme un clocher, le plus beau des Sapins séculaires de la montagne; cet endroit s'appelle Saint-Paraskévy : un enclos de ramée formait autour du vieil arbre le parc dans lequel était déjà recueilli le bétail dont nous avions entendu les voix; le tout appartenait à Mourdzinos, et les gens aux soins desquels la garde en était confiée, ayant su que nous étions les amis de leur maître, nous reçurent avec les plus grandes démonstrations de respect, mettant à notre disposition tout ce qu'ils possédaient. Ils se hâtèrent de nous construire un abri de feuillage, de rassembler pour notre sommeil une litière de mousses, de préparer des agneaux gras, de traire du lait excellent et d'allumer de grands feux. Le soleil s'était montré radieux durant toute la journée, qui fut assez chaude; la nuit fut douce, et lorsque nous nous mîmes en route, dès la pointe du jour suivant, le thermomètre de Réaumur marquait 9°. Je découvris d'abord parmi les rochers, en sortant de la couchée, une jolie petite Fougère inconnue des botanistes (*Aspidium Taygetense*, n.° 1336); et passant peu après le ravin sur la gauche duquel est Saint-Paraskévy, à 1900 mètres environ de hauteur, toute apparence de sen-

tier cessa. Pour gagner la cime du Taygète, il fallut désormais chercher sur ses pentes, souvent effroyablement rapides, quelque échancrure où l'on pût placer le pied, en s'aidant souvent des mains. Un premier mur à pic menaça de nous arrêter; mais de trous en trous, de saillies en saillies, suspendus sur des précipices, nous parvînmes à en gagner le haut, et ce pas dangereux fut appelé par nous celui du Schiste, à cause de la nature des roches qui le formaient. Ici commençait ce que les montagnards nomment *Tou Boa to Diasséli* : c'est un bois de Pins clair-semés sur une pente extraordinairement inclinée, que les feuilles sèches tombées des arbres rendent très-glissant; à chaque instant nous y eussions certainement roulé à plus de cent toises, si des troncs propices ne nous eussent fourni les moyens de nous arrêter quand nous commencions à trébucher. Après cette pente boisée, la déclivité s'adoucit un peu, mais elle se forme de blocs arrondis, de toutes les grosseurs, entassés pêle-mêle et sans liaison; ces espèces de galets de la haute région, se détachant sous nos pas, faillirent cent fois nous entraîner dans d'incommensurables précipices, surtout lorsque, nous accrochant machinalement aux masses qui semblaient pouvoir nous prêter secours, celles-ci, qui n'étaient pas mieux assujetties que les autres, se détachaient et s'en allaient en bondissant faire jaillir bruyamment des milliers de pierres au-dessous de nos pas. Nous appelâmes Pas calcaire, ce lieu où l'on chemine durant plus d'un quart d'heure en péril de mort; nous commençâmes ensuite à trouver les neiges à l'endroit appelé Dodéka-Stravopighia : elles couvraient çà et là par nappes isolées des espaces plus ou moins étendus : leur surface était onduleuse ou hérissée de petites pyramides, semblables pour la forme à celles que représentent plusieurs glaciers de nos Alpes françaises, mais dont la plupart n'atteignaient guère à un pied de hauteur. Autour de ces nappes s'épanouissaient, à mesure que la fonte avait lieu, et que la lumière venait favoriser la végétation dans les interstices des pierres, les fleurs couleur d'outremer de la Seille à deux feuilles (n.° 463), la livide Fritillaire à feuilles de Tulipe (n.° 444), un joli Safran inconnu à teinte pourprée (n.° 42) et une Fumeterre lavée de violet (n.° 923); partout où ne se voyaient pas ces jolis mais chétifs végétaux, la montagne était dépouillée, aride, d'une teinte grisâtre ou

jaunâtre, et diaprée de grandes places éblouissantes. Arrivés à l'extrémité du torrent, sur les bords duquel nous avions passé la nuit, et dont nous avions remonté les escarpemens de droite, le faîte du Saint-Élie, qui est le sommet du système des monts de Laconie et le point culminant du Taygète, se présentait à nous comme un vaste piton dominateur, composé de blocs calcaires, semblables à ceux entre lesquels nous venions d'avoir tant de peine à marcher, mais chargés de neiges, ce qui, les fixant un peu, les rendait moins dangereux, encore que leur inclinaison fût plus forte. Après nous être reposés quelques instans, laissant derrière nous le pic appelé Halasméno, nous escaladâmes les trois cents pieds à peu près qui restaient pour atteindre à plus de douze cents toises (2408 mètres) au-dessus du niveau des golfes de Messénie et de Laconie, sur lesquels la vue plongeait à droite et à gauche du Nord-Ouest au Sud-Est. Il était environ six heures du matin, quand nous fûmes rendus au terme de notre périlleuse ascension : aucun voyageur n'avait encore tenu la même route, et ne s'était élevé au faîte de ce Pentadactyle si célèbre; les Spartiates eux-mêmes paraissent avoir depuis long-temps renoncé aux pélerinages qui les y attiraient jadis, une fois l'an. Les premiers donc nous contemplions l'ensemble du Péloponnèse, d'un point où l'on peut dire assez exactement qu'on le découvre tout entier : je sais bien qu'on a imprimé quelque part « qu'au « temps du voyage de M. Scrophani, deux voyageurs anglais montèrent à « la cime la plus élevée du Taygète; » mais le fait est controuvé, comme tant d'autres assertions emphatiquement entassées dans le même ouvrage.[1]

Taygète, selon les plus anciennes traditions, eut de Jupiter un fils, nommé Lacédémon, qui épousa Sparte, fille d'Eurotas[2]; elle donna

1. Pour éclaircir ce qui en était, nous avons interrogé tous les habitans du pays avec lesquels nous nous sommes trouvés en rapport. Ils se sont d'abord montrés étonnés de la curiosité qui nous avait fait braver tant de fatigues pour grimper comme des chèvres sur la pointe d'une montagne où nul vœu fait à S. Hélie ne nous obligeait de gravir. « Jamais aucun Franc n'en fit autant, » ajoutaient-ils; « pas un Mylord n'eut cette fantaisie, » nous disait Mourdzinos. « J'ai pourtant ouï « conter, m'écrivait Mavrico-Poulo, que des voyageurs venus d'Angleterre voulurent, il y a une « trentaine d'années, se rendre là-haut : ils prirent la même route que vous; mais, parvenus vers « Dylangada, ils se dégoûtèrent et s'en revinrent après avoir écrit leurs noms et la date de leur « voyage manqué sur un grand quartier de rocher, où on les voit encore. » En redescendant la montagne, nous avons vainement cherché cette inscription dans le lieu indiqué.

2. Pausanias, *lib.* III, *cap.* 1, au commencement.

son nom à la principale montagne du pays, comme l'une des nourrices de Jupiter avait donné le sien à l'Ithome. « Le Talétum, sommet du Taygète, dit Pausanias[1], s'élève au-dessus de Bryssées; il est consacré au « soleil, à qui l'on sacrifie sur ce sommet des chevaux et différentes victimes. L'Évoras, qui est peu éloigné du Talétum, nourrit différentes « espèces de gibier, surtout des Chèvres sauvages : en général, tout le « Taygète fournit des Chèvres, des Sangliers, beaucoup de Cerfs et « d'Ours; on donne le nom de Théræ à l'espace qui est entre le Talétum et l'Évoras. » L'ensemble de la montagne s'appelle aujourd'hui *Pentadactyli* (les cinq doigts), parce qu'effectivement cinq pointes principales s'y distinguent de loin; le Talétum y répond parfaitement à ce qu'on nomme le Saint-Hélie, comme presque tous les combles sourcilleux de la Grèce, que l'antiquité avait également consacrés au culte d'Apollon, dieu du jour, et dont *Agios-Hélias* (équivalant à soleil sacré) n'est qu'un synonyme. De telles réminiscences du paganisme dans la Grèce chrétienne se retrouvent fréquemment : partout où l'on rencontre une église sous l'invocation de S. Denis, les anciens adorèrent Bacchus; les temples de Vénus se sont ordinairement métamorphosés en chapelles de S.e Vénérande ou de la S.e Vierge. Ceux de Mars sont dédiés à S. Dimitri, à S. Paul, à S. George ou bien à quelque autre bienheureux, guerrier de profession.

Sur la pointe du Taygète, où n'existait aucune sorte de plantes, on trouve les murs renversés d'un pauvre hermitage, où M. Boblaye a ajouté, dans ses ascensions postérieures, un signal pour sa triangulation; les voyageurs futurs y retrouveront sans doute cette nouvelle construction, car elle a été fort solidement établie. Une grande pierre carrée, dont la taille et le poli datent peut-être des temps où l'on venait en ce lieu égorger des chevaux, me donna l'idée de laisser sur les limites de l'atmosphère où nous respirions si gaîment, une inscription qui perpétuât le souvenir de notre voyage; j'y gravai donc profondément avec mon nom ceux de MM. Baccuet, Virlet et Brullé, qui m'accompagnaient. De singulières meurtrissures, s'il est permis de s'exprimer ainsi, se remarquaient sur plusieurs des blocs calcaires qui composent

1. *Loc. cit.*, *cap.* 20.

le cône du Saint-Hélie, particulièrement vers la pointe : on eût dit des coups d'un gros marteau donnés sur la pierre, et qui auraient causé des enfoncemens avec étoilement et recouverts d'un enduit vitrifié à l'endroit du choc. Ces marques, dont je cherchai à m'expliquer la cause sans qu'aucun de nos guides me la pût expliquer, et dont quelques-unes étaient presque entièrement effacées, tandis que d'autres semblaient tout récemment vitrifiées, ne seraient-elles pas des empreintes de la foudre qui tombe si souvent sur la montagne? Quoi qu'il en soit, on nous raconta que c'était ce même tonnerre qui avait fini par chasser de saints hommes, qui long-temps s'étaient succédé dans la chapelle dont nous retrouvions les débris. « Autrefois, nous dit-on, un grand concours de « fidèles montait ici à la fête de Saint-Jean, et l'on y célébrait l'office divin : « on n'y venait pas ordinairement par le côté où nous y sommes arrivés, « et qui est trop difficile ; mais par l'autre, d'où vous pourriez assez com- « modément descendre à Mistra, que vous voyez à vos pieds. Un évêque « de cette ville, ayant rêvé que S. Élie lui apparaissait et lui disait : « Vos pères m'adoraient antiquement sur la pointe de la montagne, je « veux que vous m'y bâtissiez une église : assembla des ouvriers, vint « bénir la place, et commanda d'y construire cet hermitage. Les ou- « vriers, lorsque l'évêque s'en fut allé, ayant trouvé le site trop escarpé, « se mirent à bâtir en un lieu plus bas et d'un accès plus facile ; leur « journée étant finie, ils laissèrent leurs outils sur la place pour venir « passer la nuit dans les villages ; mais quelle fut leur surprise lorsque, « étant revenus le lendemain matin, leurs outils se trouvèrent trans- « portés à l'endroit où nous sommes, le saint lui-même était venu les « prendre ; et cette marque de sa volonté ne laissant plus aucun doute, « les maçons se résignèrent sur le choix de l'emplacement. » Ne dirait-on pas des contes de Pausanias?

Le bassin de l'Eurotas était à nos pieds, et ce fleuve paraissait tour à tour y serpenter dans une large et délicieuse campagne, ou se précipiter dans un canal étroit entre des roches fracassées : le golfe de Laconie, où se distinguait fort bien Marathonisi, se dessinait comme sur une carte de géographie ; quelques pointes de l'Argolide et de l'Archipel pouvaient faiblement se reconnaître entre les Malévos de S. Pierre et comme des

nuages vagues suspendus sur la mer qui bornait l'horizon par-dessus la chaîne de Tzaconie, abaissée vers le cap Maléa : Cérigo (l'antique Cythère) se voyait parfaitement près de celui-ci; mais nous ne pûmes discerner Candie, qu'on assure être visible quand le ciel est serein. Il ne l'était point en ce moment, quelques vapeurs s'étant élevées peu à peu au loin. Cependant la température se rafraîchit tout à coup, et comme du milieu des neiges où nous avions fait halte, nous étudiions le magnifique panorama au centre duquel nous étions placés, en cherchant à reconnaître endroit par endroit les noms qui se trouvent gravés sur la carte de M. Lapie, des nuages épais s'amoncelèrent sur le Taygète comme pour nous y emprisonner. Un orage se préparait, nous ne nous obstinâmes point à demeurer sur le point où ses effets pouvaient être des plus terribles, et nous prîmes le parti de redescendre en toute hâte à Saint-Paraskévy, où nous arrivâmes harassés et bien mouillés; en voyant tomber la pluie, les bons pâtres avaient jugé que nous aurions besoin de nous sécher au retour. Nous trouvâmes donc l'abri, qu'ils nous avaient construit la veille, rendu impénétrable avec des toisons, et de bons feux où le bois n'avait pas été épargné.

La verdure de la région des Sapins, où nous nous trouvions ainsi plongés dans l'humidité du ciel, avait pris une apparence de fraîcheur qu'elle ne présentait point la veille, et beaucoup de plantes que nous n'y avions pas remarquées, des Cryptogames surtout, s'y montraient dans leur plus bel état de développement; cependant il devenait impossible d'herboriser et de chasser au milieu des brumes compactes, et n'ayant pas le temps d'attendre qu'une embellie les vînt dissiper, il fallut quitter dans la matinée du 30 les bergers du Pentadactyle, qui ne voulurent recevoir aucun paiement pour les soins qu'ils nous avaient prodigués. « Rapportez seulement à Mourdzinos, nous dirent-ils, que nous vous « avons accueillis du mieux que nous avons pu, et nous serons trop « récompensés s'il en témoigne la moindre satisfaction. » Je ne crois pas que dans les Alpes et dans les Pyrénées, dont les habitans n'ont pas la mauvaise réputation des Maniotes, on ait jamais sous un chalet accordé l'hospitalité d'une manière si touchante; mais, je ne sais pas non plus si d'autres voyageurs seraient aujourd'hui aussi bien reçus que nous le

fûmes à Saint-Paraskévy. Quand nous arrivâmes à Androuvista, où nous retrouvâmes un ciel serein, les habitans, pour nous offrir des fleurs et des cerises, étaient venus jusqu'à la fontaine du Cresson au son des violons et des mandolines; du plus loin qu'ils nous aperçurent, ils se mirent à chanter ou plutôt à glapir en ces termes: « Ces Français sont « les amis de Mourdzinos, et du nombre de ces libérateurs de la Grèce, « qui grimpent avec l'agilité des Spartiates sur nos montagnes, qu'Ibra- « him n'avait pu franchir. »

Mourdzinos aussi vint nous recevoir à quelque distance de son château, où je n'entrai qu'un instant, parce que, Baccuet ayant été pris en route par la fièvre, je voulais lui tenir compagnie au camp, où le lendemain un papas demanda à me parler. « J'ai appris, me dit celui-ci, qu'un « de vos compagnons était malade : nous n'avons pas de médecins dans « le pays, mais je viens lui dire des prières et lire sur sa tête des passages « de l'Évangile, dont je connais la vertu pour guérir ces sortes de maux. » Je répondis au saint homme, que nous ne doutions pas de l'efficacité de son remède; mais que Baccuet n'était point encore dans un état assez désespéré pour en essayer.

Ayant levé le camp dans la matinée du 2 Juin, pour revenir à Calamata, nous repassâmes d'abord par les casse-cous où nous avions cheminé naguère, et qui ne nous parurent plus aussi dangereux, par la comparaison que nous en faisions avec le Pas de schiste et le Pas calcaire. Étant venus surprendre Mavrico-Poulo dans sa tour, nous l'y trouvâmes, ainsi que sa femme et sa fille, qu'il fit aussitôt appeler dans son appartement, proprement tenus, et comme si toute la famille eût attendu des visites. A partir de Malta, et après avoir traversé Malévrianika, on voyage au milieu d'une plaine charmante durant une bonne demi-heure; le ravin de Saint-Nicou, dont nous suivions le cours, s'enfonce alors sur la gauche dans une brisure de rochers, qui n'a pas dix pas de large et, coulant quelque temps emprisonné entre deux remparts à pic fort élevés, va tomber dans le torrent que nous avions suivi en allant de Kitriès à Dolis. On monte ensuite pour redescendre dans le lit du Sandavapotamos, qu'on traverse sur un pont d'une arche; le pays, toujours admirablement cultivé, est aussi très-fortement accidenté. A l'endroit

où nous fîmes halte, près d'une petite église et sur les bords d'une jolie fontaine, les Sauterelles de diverses espèces étaient si nombreuses qu'on les entendait bruisser lorsque, s'élevant au devant de nos pas par milliers, elles s'abattaient toutes à la fois dans les trous du chemin, qui en restaient souvent remplis; pour que celles du dessous parvinssent à se dégager, et sauter de nouveau au travers de la couche supérieure formée par leurs pareilles, il se faisait dans leur masse un mouvement semblable à celui que font les larves de mouches, appelées vulgairement Asticots, dans les pots où les amateurs de la pêche à la ligne en tiennent quelques livres accumulées.

Les villages de Micri et de Mégali-Mandinia, que nous laissâmes sur la gauche et près desquels nous passâmes, comptent, nous dit-on, plus de cinq cents habitans: les murs qui soutiennent le terrain dans les ravins que dominent l'un et l'autre, sont les plus soignés du pays; en beaucoup d'endroits ils ressemblaient aux gradins de stades et de théâtres énormes, avec lesquels tout ce que nous avions vu et que nous devions voir en ce genre, ne saurait supporter la comparaison pour la régularité et la grandeur. Aucun autre ouvrage des hommes dans la Grèce n'a certainement autant d'importance et ne mérite plus d'être visité: on montre aux environs des assises de pierres qui passent pour des restes de la plus haute antiquité, et qui peuvent effectivement avoir appartenu à quelque soubassement hellénique; mais ils sont loin d'avoir le grandiose de ces terrasses modernes, qui nous étaient à chaque pas de nouveaux sujets d'admiration. Voyageant à une lieue de la mer au pied des montagnes, et à l'origine de plusieurs des ravins dont nous avions précédemment traversé l'embouchure, nous en trouvions la naissance également cultivée en forme de cirques de la plus symétrique élégance et souvent majestueux: de grands trous dans le sol y provenaient, nous dit-on, de récens tremblemens de terre; nous passâmes contre la maison forte d'Armiros, qui sert d'école, et rendus à Calamata assez avant dans la nuit, nous y fûmes joints par Delaunay, qui venait me rendre compte de sa reconnaissance de Phanari et d'Andrizéna.

Phanari, chef-lieu d'une éparchie de l'Élide, très-populeuse, ne compte pas plus d'une soixantaine d'habitans; mais Andrizéna, l'un des beaux

endroits de la Morée, n'en a pas moins de 250. On en trouve une charmante vue dans le voyage de M. de Stackelberg : ce bourg joue un rôle important dans la chronique de Morée, et nous avons cité le partage des conquêtes qu'y firent les aventuriers français du moyen âge. Parmi les raretés que Delaunay en rapporta étaient deux Serpens vivans, les plus grands peut-être de l'Europe; ils appartenaient probablement à l'espèce que les anciens appelaient *Boa* et dont Pline exagère la taille, en nous en contant des choses extraordinaires. M. de Pouqueville[1] parle aussi « de Serpens furieux, de couleur rouge et d'une grosseur considérable, « qui attaquent l'homme. » Ceux de M. Delaunay, quoique énormes, n'étaient ni rouges ni furieux, et se tenaient paisiblement roulés dans une assez grande jarre bien bouchée sans songer à attaquer personne : leur taille dépassait six pieds; ils avaient le diamètre du bras, des teintes luisantes et noirâtres en dessus, et plaisaient à voir, quoique sombrement nuancés. Ils appartenaient au genre des Couleuvres sans venin; ce qui fit que je ne m'empressai point de les faire tuer; mais ayant à la fin, pour les conserver, rempli leur jarre d'eau-de-vie par un trou percé à travers le bouchon très-serré, qu'on fixa au moyen d'une toile ficelée tout autour du goulot, les efforts des Serpens furent tels que la gorge du vase fut brisée et qu'ils s'échappèrent lorsqu'on les croyait morts et sans les avoir décrits.

Nous partîmes de Calamata dans la matinée du 4, pour explorer les ruines de Thuria et visiter les Képhalovritzi du voisinage, qui furent évidemment pour les anciens les sources du Pamisus. Après avoir repassé ce torrent où je crois reconnaître le Nédon, on voyage d'abord parmi des vergers et des jardins, que remplissent des arbres fruitiers d'espèces diverses : on y cultive entre autres des Grenadiers, le Citronnier et l'Oranger; plusieurs, arrosés par des puits à godets, ressemblent aux *Huertas* de l'Andalousie, avec leurs *Noria,* et sont enclos de Canevères, quand les Nopals n'en composent pas les impénétrables haies. Le pays que nous parcourûmes ensuite était fertile, quoique sablonneux; quelques bouquets d'Yeuse et autres bois, mêlés à des cultures, y étaient peut-être les restes d'une extrémité de cette forêt de Cornium consacrée à

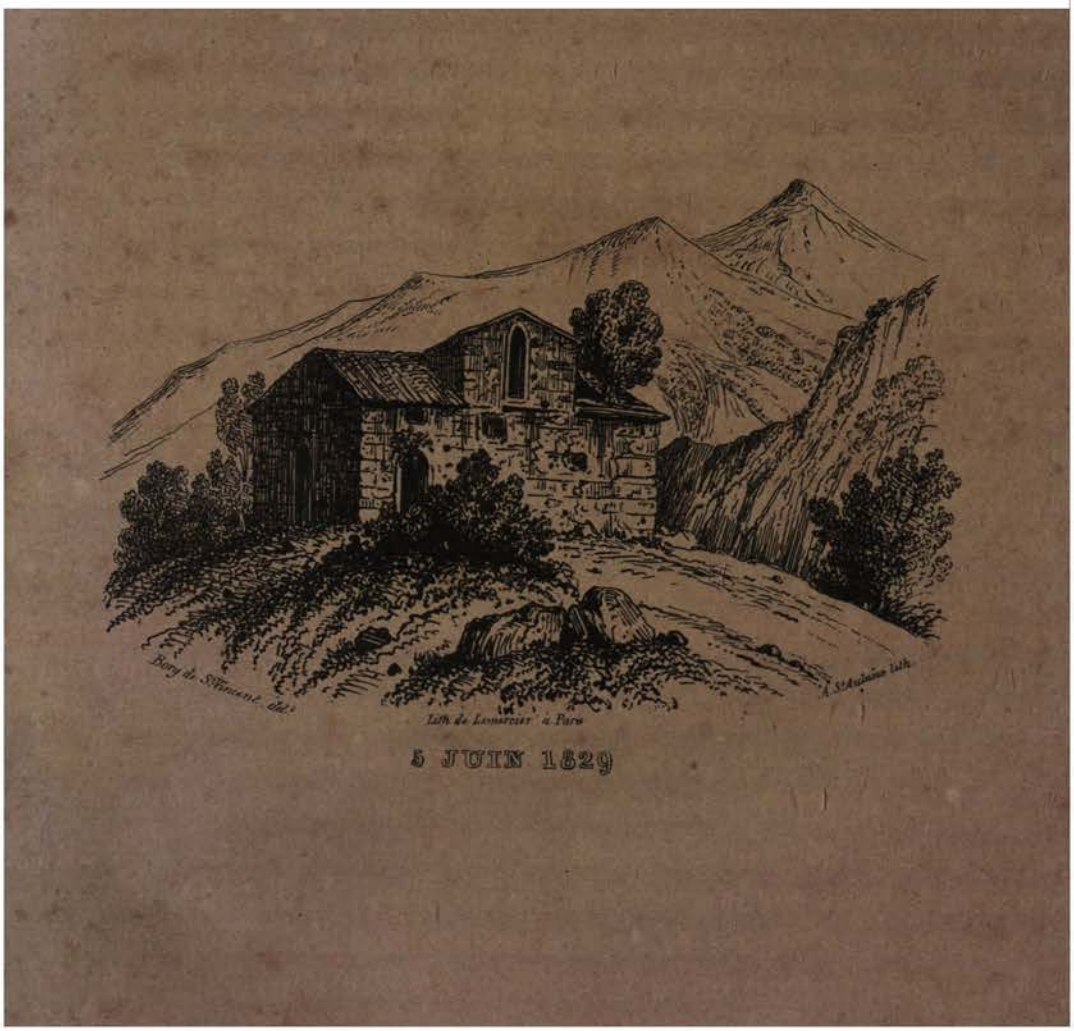
1. Voyage de la Grèce, t. VI, p. 375.

Apollon, et qui s'étendit dans les temps reculés sur une bonne partie du bassin du Pamisus, notamment entre Pharès et Thuria. Les villages en ruines de Leika, de Kalami, de Katzikovo, d'Aizaga et de Kourtchaonchi, nous restèrent successivement sur la droite; ce dernier avait compté près de 150 familles. Les collines qu'ils couronnaient, composées de transports d'alluvions, appuyées à des monts calcaires, rocailleux et arides, présentaient des érosions du plus étrange aspect; au fond du ravin de Fourdjala, où nous campâmes, une de ces buttes ressemblait à un tombeau monumental taillé de main d'homme. Fourdjala ou Phroutzala comptait autrefois plus de six cents habitans, il n'y en restait pas cent cinquante; mais ce lieu où se tinrent, nous dit-on, des espèces de foires, ne pouvait manquer de redevenir florissant, et des maisons s'y relevaient sur les deux rives de son torrent qui traverse un bois d'Oliviers. A partir de ce lieu, on marche entre de riches plantations de Mûriers, environnées de haies et de vignobles très-bien tenus; on laisse encore plusieurs villages à droite, où les collines s'élèvent et s'accidentent de plus en plus, et l'on trouve bientôt deux églises ruinées, dédiées à S. Nicolas et à S. George : celle-ci, qui est bâtie avec des matériaux antiques, s'élève à droite près d'un ravin marécageux; elle doit occuper la place de ce temple de Diane Limnatide, où commencèrent, par la mort d'un roi de Lacédémone, les guerres des Spartiates et des Messéniens, si l'on n'aime mieux la rechercher dans le marais qui est en avant d'Armyros. Un vieux Câprier, qui sortait d'un trou de la muraille au-dessus de la porte, pourra faire reconnaître aux voyageurs qui suivront nos pas, l'édifice abandonné que la vignette du présent chapitre représente, et peu après lequel nous quittâmes la route pour reconnaître sur la gauche, au milieu de nombreux Figuiers et des Oliviers, les ruines considérables de bains romains, qui, dans le pays, conservent le nom de Loutro. On ne sait ni à quelle époque ces bains furent bâtis, ni quand ils ont été détruits; ce qui en reste, consiste en salles voûtées, où l'on reconnaît l'embouchure de plusieurs des canaux par où venait l'eau. Baccuet en dessina les arcades de briques (voyez pl. XXIV). D'autres ruines en étaient rapprochées, et pouvaient bien être celles des réservoirs : un paysan, que nous aperçûmes sur un Mûrier voisin, nous dit « que, si nous voulions voir

« des ruines encore plus considérables, il pourrait nous y conduire; » ayant accepté sa proposition, nous montâmes au village de Veissaga, laissant à droite celui de Pharnusi, et par un étroit sentier, pratiqué dans un escarpement calcaire, nous arrivâmes sur un plateau couvert de décombres, et qui fut l'emplacement de l'antique Thuria. Cette ville descendit plus tard dans la plaine, et le Loutro, que nous venions de visiter, fut sans doute un des monumens de la Thuria inférieure et nouvelle; selon Pausanias[1], la supérieure répondait à l'Anthéa dont il est parlé dans Homère : elle fut détachée de la Messénie par l'empereur Auguste, pour être donnée aux Spartiates. Il y restait quelques pans de murs d'un temple de la déesse de Syrie, avec des remparts parfaitement reconnaissables. Ceux-ci, flanqués de grosses tours carrées, paraissent avoir été rasés, et ce qui en subsiste, peu élevé au-dessus du sol, est composé de pierres en tout semblables, pour la taille, les dimensions et l'assemblage, à celles de l'enceinte de Messène; les moins maltraités par le temps la couvrent à l'Est, du Sud au Nord, le long de la crête du ravin qui vient du mont Malévo, et qui passe à Poliani. On y voit beaucoup plus de restes des vieux âges que n'en cite Pausanias; divers soubassemens de temples ou autres édifices s'y reconnaissent fort bien : on y trouve l'une des plus grandes citernes de toute la péninsule, et à laquelle celle d'Hyéro d'Épidaure peut seule être comparée; cette citerne avait plus de vingt-cinq pas de long sur dix-huit au moins de large, et dans la multitude de décombres qui la remplissaient, il se trouvait des quartiers de diverses sortes de Marbres. Je vis çà et là quelques tambours de colonnes, sans un seul chapiteau, et vers le Nord dut être une porte de ville, dont les soubassemens sont parfaitement en place; l'enceinte fut assez étendue, et lorsque nous en sortîmes pour traverser ce qu'on nous dit s'appeler Paléocastron, où était une fontaine, on nous indiqua sur la gauche du village, à peu de distance, dans un enfoncement, à l'origine d'un vallon ombragé, une chapelle de S.^e Marie, très-digne d'attention; voisin d'une source fraîche et dans un site des plus pittoresque, ce monument s'élève au milieu des murs d'un temple antique, peut-être celui de la déesse de Syrie qu'on adorait à Thuria, et sa partie

1. *Lib.* IV, *cap.* 31.

moderne paraît dater des temps byzantins : la vue que nous en donnons (pl. XXIV) indique ce qui s'y reconnaît encore de matériaux helléniques et du linteau de l'entrée, qui, consistant en une seule pierre, y est posé comme le fut celle de la porte d'Élide à Messène. Tous ces lieux eussent mérité une station des architectes et des archéologues de la Commission, qui n'ont pu s'y rendre. Nous en recommanderons l'étude aux voyageurs qui voudraient suivre nos traces et réparer nos omissions.



CHAPITRE IX.

DE LA PLAINE DE STÉNIKLÉROS A KARITHÈNE EN ARCADIE. L'ANTIQUE GORTYS. LE DIAFORTI. MÉGALOPOLIS. SOURCES DE L'ALPHÉE ET PALLANTIUM. BASSIN DE TRIPOLITZA. EXCURSION EN LACONIE PAR LA SARANDAPOTAMOS ET SÉLASIE. LACÉDÉMONE. MISTRA. MARATHONISI (GYTHIUM). LE CAP TÉNARE. DES KAKOVOUNIOTES. COTES DU MAGNE ORIENTAL.

En quittant Paléocastron, on trouve que le terrain se déchire de plus en plus; pour redescendre dans la plaine, il faut traverser des collines arides, ravinées, horribles à voir, composées de dépôts pulviformes, remplis de débris roulés de coquilles; on dirait des amas de vase desséchés, fendillés et pilés, qui témoignent d'un vaste dépôt laissé par les flots au fond d'un golfe dont les rivages auraient été des hauteurs calcaires. Les pluies ont sillonné en tout sens ces lieux de confusion, où nous trouvâmes une chapelle de S.^{e} Barbe, construite sur les soubassemens helléniques d'un édifice qui dut être beaucoup plus grand; dans les hauteurs de droite étaient d'innombrables cavernes très-rapprochées les unes des autres, et dont plusieurs, nous assura-t-on, sont fort profondes.

On arrive dans la plaine, à Pidima, où jaillissent de la base des hauteurs, de volumineuses sources, semblables à ce que dans la Manche les Espagnols appellent *Los ojos de Guadiana;* les ruines en briques d'un vieux château féodal y avaient autrefois dominé des moulins considérables que faisaient tourner ces belles eaux. Il ne restait plus que deux ou trois de ces moulins avec des digues détériorées, autrefois très-étendues, et les environs s'étaient métamorphosés en d'herbeux marécages, qui, s'ils étaient assainis, seraient susceptibles de la plus riche culture : une véritable rivière, aussi forte que la Marne et l'Oise, en résulte presque aussitôt et, coulant au Sud pour aller se réunir à la Pirnatza au-dessus de Nisi, est évidemment le Pamisus de l'antiquité, dont les képhalovritzi de Pidima représentent ces sources citées par Pausanias comme étant très-salutaires aux petits enfans qu'on y baignait. Si l'on ne partageait point notre opinion sur ces sources, on les pourrait aller

chercher au-delà du torrent de Vromovirevma, qui descend des monts Hélénitza, sous les frais ombrages d'Agiosflores, où nous vînmes faire notre halte de midi. A deux heures de marche environ de Thuria, le lit de ce Vromovirevma est profondément encaissé: ses eaux, quand il en roule, se perdent, ainsi que celles de la plupart des autres gorges voisines, dans les sables et les cailloutages dont se compose le sol d'une plaine aride de plus d'une lieue de large et qu'il nous fallut traverser; il en est de même pour tous les ravins qui sillonnent les montagnes que nous avions à droite, et qui laissent filtrer dans de vastes réservoirs existant sous leurs bases, les trésors liquides si abondamment rendus au bassin du Pamisus par les magnifiques képhalovritzi de Pidima et d'Agiosflores. Ce dernier alimentait un grand bassin, enclos de digues en pierre, qui furent assez bien construites, mais que l'on a laissé ruiner par les eaux dont le suintement se fait jour à travers mille brisures: il dut y avoir aussi des moulins en ce beau lieu; mais il n'y reste, contre un ressaut de terrain, qu'une chapelle construite à l'ombre d'un grand Figuier. Quoique nous n'y ayons rien observé d'antique, il est impossible qu'il n'ait pas existé à la même place quelque hiéron consacré aux divinités des sources; le site est trop frais pour avoir été dédaigné par les adorateurs des Nayades: de magnifiques Platanes croissaient aux alentours, des Roseaux flexibles semblaient couvrir toute la plaine jusques vers l'Évan et l'Ithome. Nous avions ces deux montagnes à l'Occident, et sur leurs flancs nous reconnûmes à ses noirs Cyprès, le couvent dans le mur duquel nous avons signalé des pieds de statue. (Voyez p. 305 et pl. XXIII de la 1.re série.)

Au-delà d'Agiosflores, la route s'élève sur des rochers dont elle traverse plusieurs contre-forts bizarrement dépouillés, arides, et séparés par des lits de torrens à sec ou par de petites plaines altérées, semblables en diminutif à l'entrée du Vromovirevma. Après une bonne heure de marche, on monte par un joli vallon, couvert d'Oliviers, à Skala, bourg de 40 familles, situé sur la chaîne transversale de hauteurs qui, joignant le système des monts Hélénitza à celui du Kondovounia par l'Ithome et l'Évan, sépare la plaine de Sténiklέros ou bassin supérieur de la Pirnatza, de celle de Nisi, qui en est le bassin inférieur et proprement

celui du véritable Pamisus des anciens. Skala est un fort beau lieu, les maisons s'y perdent entre de plantureux jardins et vergers, enclos de haies ou de murs, et dont les arbres fruitiers étaient les plus grands que j'eusse vus en Morée; les Cresserelettes y étaient communes. Les Égyptiens avaient totalement ravagé le village qui à peine commençait à se relever; en le quittant, pour descendre dans le vaste bassin qui s'ouvrait devant nous, le chemin passe contre une aire, solidement construite en pierres et monumentalement élevée de quelques pieds au-dessus du sol; il se creuse ensuite dans le détritus calcaire dont la montagne est composée. En moins d'un quart d'heure, on se trouve rendu sur la plaine de Sténikléros, qui est aussi unie qu'une table; une demi-heure après on passe près d'un kan de Miliaticotiani : les décombres d'un village, qu'on nous dit s'appeler Tzaussi, en paraissaient être à peu de distance sur la gauche. A droite, vers la base des monts peu éloignés de Katzavouni, s'ouvrait le lit d'un grand ravin, qui, pareil à tous ceux devant lesquels nous passâmes jusqu'à Sakona, ne laissait pas la moindre trace dans le plat pays, après avoir profondément sillonné les pentes orientales : leurs eaux, au temps des pluies, se perdent au pied des monts; ce sont peut-être ces mêmes eaux qui, passant pardessus les hauteurs de Skala, reparaissent en si grande abondance au céphalovritzi d'Agiosflores. Andanie, dont il a été précédemment question (p. 277), était l'un des villages que nous laissâmes au loin derrière nous dans la plaine, lorsque, partant du kan Sakona, où nous avions passé la nuit, nous nous élevâmes vers l'Arcadie dans la matinée du 7; on remonte d'abord, le long de ses pentes septentrionales, un torrent desséché, qui s'encaisse de plus en plus et va grossir le Mavrozouména, au pont triangulaire. Ici, les Nérions cessèrent, mais quelques Gatiliers persistaient; le Paliure épineux (n.° 329), avec son port étrange, son feuillage comme vernissé, et ses bouquets de fleurs d'un jaune brillant, était l'arbuste le plus commun; et quand nous trouvâmes des bois, ils n'étaient plus composés que d'Yeuses. A une heure de marche, on arrive au kan de Makripotami ou Makriplagi, qui a pris son nom de celui que porte le *Derveni* ou défilé; il y croissait aux alentours d'une belle source, des arbres séculaires; dans les murs des trois ou quatre maisons de ce lieu

étaient quelques pierres d'apparence hellénique. Un assez grand village de Souli, où l'on dit que sont des grottes taillées et des ruines, se voyait de l'autre côté du vallon dans les montagnes; à peu de distance du kan, dans le bois où les Arbousiers avaient disparu, le torrent se fourche. Nous laissâmes en ce lieu la route de Londari, et, prenant sur la gauche, nous gravîmes à travers des pentes schisteuses durant huit à dix minutes: le site était charmant; s'il eût appartenu au canton de Zarnate, que de murs en terrasses y eussent protégé de riches cultures? le Grès rouge, par couches puissantes, succéda au Schiste, et bientôt nous cheminâmes par un étroit sentier, creusé entre des murs naturels de roches calcaires le plus singulièrement disposées qu'on puisse imaginer. L'origine du ravin creusé en cirque, formé de nombreuses assises superposées et couronnées d'un joli bois touffu, était à gauche sous nos pieds, quand, sortant d'entre les pierres si bizarrement entassées, nous nous trouvâmes tout à coup dans une agréable plaine herbeuse entourée de collines, s'abaissant vers de légers vallons ombragés et arrosés par de petites fontaines de frais sourcillemens, qui vont se perdre dans un des affluens de l'Alphée, appelé de Khorémi, où il fallut descendre, laissant à gauche la montagne d'Isary, et à droite une source admirable, qui arrosait les jardins d'un moulin à eau que sa masse avait autrefois fait tourner. En ces lieux nous retrouvâmes les Schistes: la végétation était fraîche; des prairies naturelles, entrecoupées de bouquets d'arbres, et la Chausse-trape (n.° 1200) avec le Panicaut des champs (*Eryngium vulgare*, L.) croissant le long des routes, nous rappelaient les régions à pâturage de l'Europe occidentale; je compris alors pourquoi les Arcadiens avaient dû être de tout temps pasteurs; tandis que les Messéniens furent agriculteurs et les Spartiates des guerriers continuellement incommodes à leurs voisins. Nous passâmes vers midi l'Alphée, maintenant appelé Roufia, peu après avoir laissé le village de Dédebey sur la droite; nous étions dans un bassin qui fut aussi le fond d'un ancien lac, comme la plaine de Sténiklέros, et qui s'est vidé quand ses barrières septentrionales se sont brisées sous Karithène; c'est d'ici que nous commençâmes à distinguer le rocher en pain de sucre que surmonte le vieux château de Colocotroni, et vers lequel nous nous dirigeâmes par la rive orientale du fleuve.

Nous rencontrions partout des troupeaux avec leurs bergers munis de la mangoura et vêtus de tuniques qu'on retrouve exactement représentées dans les bas-reliefs antiques où des pâtres d'Arcadie furent sculptés. Après avoir traversé l'embouchure de l'Hélisson des anciens, nos guides nous firent passer deux fois encore, et je crois sans nécessité, le lit de l'Alphée, où l'eau atteignait au-dessus du genou; ils voulaient nous décider à camper sur ses rives herbeuses, où nous trouvâmes quelques masses de Lignite saillant au-dessus du gravier, ce qui pourrait bien dénoter des couches inférieures plus considérables de la même substance. Laissant à gauche le grand village de Vromosella, le jour tombait quand nous arrivâmes au pied des hauteurs de Karithène, où nous campâmes près d'une chapelle ruinée dont les soubassemens helléniques avaient été soulevés et bizarrement encastrés dans les contours du vieux tronc, divisé en trois, d'un énorme Chêne vert (pl. XXVI).

Karithène est moderne et l'époque de sa fondation nous est parfaitement connue. On lit dans la Chronique de Morée[1] qu'au partage d'Andravida « messire Hugues de Brienne, qui avait vingt-deux fiefs de cheva-« lier dans le pays des défilés de Scorta, reçut encore des privilèges « et fit bâtir dans le pays un château appelé Cariténa, et que mes-« sire Geoffroy de Villehardouin eut depuis un fils qui en fut seigneur « et en prit le titre. » Celui-ci, qui avait épousé Hélène, fille de Guillaume de La Roche, duc d'Athènes ou Mégaskir, est très-célèbre dans les chroniques du temps, et son histoire rapportée dans les Croisades de M. Michaud[2], est trop connue par cet excellent livre pour qu'il soit nécessaire de la reproduire dans le nôtre. C'est lui dont la mort fut considérée comme une calamité publique telle, que, selon l'expression grecque d'un vieil auteur, « tous les hommes, grands et petits, le pleu-« rèrent, et que jusqu'aux oiseaux, demeurant muets, s'attendrirent « sur son sort. »

Colocotroni avait réparé les donjons féodaux du sire de Brienne en les armant de quatre pièces de canon qu'il fit tirer en notre honneur, et quand nous y montâmes avec lui, de roc en roc, la construction nous en parut fort bien entendue; il était facile d'y reconnaître que le pos-

1. Traduction de Buchon, l. II, p. 139. — 2. Tome III, p. 571.

sesseur, que n'assista cependant aucun officier du génie, avait l'instinct de l'art de la guerre; il n'avait encore voulu admettre dans sa forteresse aucune autre garnison que celle qu'y composaient des gens à lui. Le Président, dont il se donnait pour le bras droit, n'avait pas jusqu'alors essayé de lui en demander formellement la livraison, qu'il promettait toujours de faire, mais qu'il reculait sous divers prétextes. Ce lieu est élevé de plus de 540 mètres au-dessus de la mer : en réparant ses vieux ouvrages, on y avait trouvé des armures, consistant en cuirasses, brassards et casques du moyen âge; le nouveau seigneur de Karithène nous les montra avec ostentation, et comme si elles eussent été celles de ses aïeux; mais Colocotroni ignorait que je savais aussi bien que lui quelle était son origine, ainsi que son histoire et celle de ses pères; j'en réserverai les détails pour un autre ouvrage, il suffit ici de donner le portrait de ce klephte célèbre (pl. XXIV) dans l'accoutrement bizarre qu'il avait adopté; il n'habitait point sa citadelle, mais un corps de logis inférieur compris dans l'enceinte primitive, qu'il avait étendu et rendu assez logeable et plus susceptible d'être défendu. Il nous y présenta sa vieille mère, pour laquelle il avait les plus grands égards; sa bru nous reçut dans ses beaux habits de velours galonnés d'or sur toutes les coutures.

Karithène a près de 600 habitans, dont plusieurs possèdent aussi des maisons fortes; entre autres une, située à mi-côte, consiste en une bonne tour carrée ou pyrgo dans le genre de ceux du Magne. Colocotroni régnait en quelque sorte, et son pouvoir était absolu dans tout le canton; il nous donna un guide pour aller visiter les ruines de Gortys, qui sont à deux fortes lieues de sa demeure. On doit remonter, pour s'y rendre par la route de Dimitzana, la rivière nommée chez les anciens Gortynus ou Lusius, et qu'on appelle improprement aujourd'hui dans le pays Érymanthe; le vallon est à peu près inculte, mais il n'en est pas moins délicieux, tant il est frais. En voyageant par sa rive gauche, on passe d'abord un ravin appelé Kakorevma; après deux heures de marche, vient le pont que nous avons représenté dans notre planche XXIV. Des tronçons de colonnes antiques, dont celui de droite porte un reste d'inscription en deux lignes, sont à l'entrée : un moulin et ses dépendances, appartenant à Colocotroni, se voit au-dessus; l'eau de la rivière

était rapide, admirablement pure et bouillonnait sur un fond de sable entre des rochers coupés brusquement, elle me parut excessivement froide, et dès l'antiquité cette particularité avait été remarquée [1]. Les monts de Stemnitza s'élevaient sur notre droite; nous gravîmes ceux de gauche, après avoir traversé le lit très-profond d'un court affluent, et trouvâmes les ruines que nous venions étudier sur le plateau dont se couronnent les premières hauteurs. Gortys n'était déjà plus qu'un bourg au temps de Pausanias, et cependant une forte enceinte en carré long s'y reconnaît encore sans interruption : on y voit aussi beaucoup de ruines, et le nombre des fragmens de Marbre qui n'en ont point été enlevés, atteste qu'elle dut être assez belle, quoiqu'elle n'ait jamais dû être grande; cependant, son importance est démontrée, puisque Alexandre y consacra sa cuirasse et sa lance, qu'on y vit encore longtemps. On arrêta notre attention parmi les soubassemens d'un temple, qui fut peut-être celui d'Esculape, sur un grand quartier de Panthélique bizarrement creusé, et qu'on prétend dans le pays avoir été le berceau du fils d'un roi des anciens temps; je ne sais ce que ce put être. Ce qui reste des murs, flanqués de tours dont deux sont rondes et encore passablement conservées, est de construction polygonale dans de grandes proportions; on y entre par une porte carrée, située dans un angle rentrant, très-entière et sans le moindre ornement. MM. les architectes, qui ont aussi visité ces lieux, en ont donné un petit plan avec la vue de l'entrée (pl. 31 du Tome II).

Un joli hameau d'Atzigolo, dont les maisons éparses furent bâties en pierres tirées de Gortys, était situé tout proche et au milieu de Vignes fort belles, quoique dans un canton assez élevé au-dessus du niveau de la mer; nous descendîmes ensuite au monastère voisin, dont la petite et noire église est comme suspendue sur les coupures à pic du Gortynus. Les derniers tremblemens de terre ont fracassé les rocs sur lesquels repose le couvent, et l'ont détaché d'une grotte contiguë où l'on communique aujourd'hui par un pont de planches; et de ce lieu on jouit d'une vue singulière, qui s'étend dans toute la longueur de la vallée, remplie de sites pittoresques. Il y avait au devant de l'entrée un énorme

1. Pausanias, ΑΡΚΑΔΙΚΑ, *cap.* 28.

Platane ombrageant une fontaine dont le bassin était taillé dans le flanc du rempart naturel; et quoique l'eau de cette source fût très-bonne, les caloyers aimaient mieux, par suite de je ne sais quelle superstition, aller chercher au fond du torrent celle qu'ils buvaient. Ces bons moines, récemment arrivés du mont Athos, étaient au nombre de trois : ils avaient avec eux deux religieuses, ce qui me parut bien extraordinaire; mais qui n'étonnait personne dans le pays, tant la réputation de chasteté de ces saints personnages était bien établie. Il s'y trouvait aussi l'un des officiers de Colocotroni, qui, ayant embrassé la corne de l'autel, y vivait sous la protection du droit d'asyle qu'avait le couvent : ce lieu nous assura-t-on, était autrefois souvent peuplé de malfaiteurs, qui s'y retiraient quand ils avaient commis trop de crimes pour vivre autre part, et que nul n'eût osé venir arracher du saint lieu qui les mettait à l'abri de la vindicte humaine. Cependant le capitaine que nous y rencontrâmes, n'avait fait qu'exécuter un ordre; mais la politique du Président ne lui permettant sans doute pas toujours de pénétrer dans la fin des choses, l'instrument attendait qu'on l'oubliât dans Atzigolo; il me pria néanmoins de me charger d'une demande en grâce; Colocotroni ne put se refuser de me l'apostiller, et deux mois plus tard la clef des champs fut rendue au scélérat, à qui j'avais eu la faiblesse de m'intéresser. Pour aller du couvent à Karithène, on descend au fond du Gortynus par un assez bon chemin qui aboutit au pont où passe la principale route d'Arcadie en Élide; en ce lieu, où sont de jolies prairies et de beaux arbres, est bâti un moulin appartenant au monastère d'où nous sortions. Il faut ensuite remonter par des escarpemens, où des couches puissantes de Schiste, de Grès et de Calcaire se présentent confusément brisées : les ruines de l'antique Brenthès, qu'on a cherchées par ici, ne peuvent y exister; mais on aperçoit Karithène par le Nord, et ce site est très-beau (pl. XVII). Nous y rentrâmes par une espèce de porte de ville qui doit être du moyen âge, mais qui ne tient à aucun système de défense, le bourg étant entièrement ouvert.

Le jour suivant, 11 Juin, la chaleur étant très-forte, je fus avec MM. Virlet et Delaunay visiter le mont Diaforti; tandis que M. Brullé s'occupait de zoologie le long de l'Alphée. Nous passâmes d'abord le

fleuve par le pont très-pittoresque construit au pied du piton que la citadelle couronne: en ce lieu dut être primitivement le katovotron par où les eaux d'un grand lac s'échappaient au-dessous la digue naturelle qui le fermait du côté septentrional; les conduits mystérieux par lesquels se dégorgeait sa masse, s'étant agrandis au point que les voûtes ne s'en pouvaient plus soutenir, le terrain supérieur finit par s'affaisser, et il en est résulté cette rupture par où nous voyons l'Alphée s'échapper aujourd'hui entre les bases du Diaforti et le piton de Karithène. De l'autre côté du pont, en s'élevant sur les racines des hauteurs, on trouve, au-dessus d'un petit moulin à eau que fait mouvoir un ruisseau, la fontaine appelée Xyro, dont le bassin présente quelques caractères d'antiquité; dans le voisinage est aussi une tour carrée, environnée de jardins enclos, dont Colocotroni s'est, dit-on, emparé sur un Turc. C'est au-dessus de cet endroit que se voient, outre les chapelles de S. Bazile et de S. Anastase, et une autre source, les ruines d'une mosquée à l'entrée d'un défilé, où, dès les premiers jours de la révolution, le redoutable klephte surprit ceux de Phanari, qui venaient au secours des Musulmans de Karithène, lesquels furent entièrement détruits, et abandonnèrent un immense butin. On nous montra la place où Colocotroni tua cinq ou six combattans de sa propre main. A partir de cet endroit on descend, dans l'épaisseur d'un bois et le long d'un ravin creusé dans le Schiste, vers l'Alphée, à peu de distance duquel des nappes d'eau jaillissent en murmurant à l'ombre de séculaires Platanes et d'entre les roches pittoresquement culbutées; peu de képhalovritzi sont plus bruyans et plus beaux. Abandonnant la route d'Andritsena en cet endroit, on s'élève à Dragomanou, village de près de 400 habitans, situé sur des pentes fertiles, et dont les maisons disparaissent entre des arbres fruitiers et des plantations de toute sorte: ce lieu, malgré son élévation, est entouré de Vignes; des sources y sourdent de toute part, et l'église, assez jolie, est située dans un espace uni environné de Noyers énormes. La famille de Colocotroni est originaire de Dragomanou, où, nous assura-t-on, le général naquit: son père y avait été boucher et klephte renommé; il avait formé son illustre fils au genre de guerre que celui-ci entend si bien; mais il fut pris par les Turcs, et nous raconterons dans une autre relation comment ceux-ci le firent pendre.

Au-dessus de Dragomanou, que domine vers le Sud-Ouest la crête escarpée et calcaire du Diaforti, le Schiste bleuâtre tout fendillé dont se compose le sol, est souvent réduit en une sorte de poussière : des Chênes, principalement de l'espèce du Vellani, s'y multiplient, sans pourtant y former une forêt; et c'est au milieu des pâturages qu'ombragent ces beaux arbres, que se retirent, en été, plusieurs de ces familles de pâtres nomades, dont nous avions rencontré quelques-unes au bord de la mer dans les mois précédens. C'est encore dans cette région qu'habitent en plus grand nombre que partout ailleurs ces Chats sauvages qui semblent être le type de l'espèce, et dont on trouvera la description avec la figure dans la partie zoologique du présent ouvrage[1]. On nous reconnut pour ceux qui avaient tué un Chien, en allant à Mauzousta; mais on ne nous en fit pas moins un bon accueil. Nous retrouvâmes dans cette haute région cette jolie Hélène, qui n'avait pas voulu mettre mes conserves vertes, mais qui nous présenta de la meilleure grâce du monde et comme à d'anciennes connaissances, du lait exquis, avec quelques fleurs de la Phlomide arborescente (n.° 773), qui étaient à peu près les seules et les dernières qui dans cette saison s'épanouissaient sur cet arbuste à une telle hauteur. Nous contournions la montagne, afin de gagner son sommet par le côté occidental; mais il y existait également un sentier direct par lequel est descendu Gell[2], et que prit Virlet. Après avoir passé près d'une très-petite source, appelée Perdikonéro (fontaine des Perdrix), et marché sur le haut d'une rampe rapide, au bas de laquelle coulait un des premiers tributaires de la Néda, on laisse à droite, en arrivant sur le Diaforti, à la cime d'un monticule distinct, un gros pyrgo carré dès long-temps abandonné; quel tyran des pâtres de ces lieux y put jamais habiter? La vue y est, à la vérité, des plus belle : le temple de Bassæ contre les flancs du Cotylus, l'Ithome et l'Olénos s'y présentent au loin dans toute leur majesté; mais on y est isolé dans les hautes régions de l'atmosphère, sans eau ni végétation autour de soi. Le dernier maître de ce repaire fut, dit-on, un brigand fort riche et fort avare, qui s'y trouva un matin enseveli par les neiges hâtives d'un hiver rigou-

1. Tome III, 1.re partie, 1.re sect., pl. I.re A de la 3.e série, — 2. Itinéraire, p. 45 de la traduction française.

reux, tombées durant les heures de son sommeil: il fut retrouvé, avec les soldats de sa garnison, mort de faim ou de froid au printemps suivant; on ne dit point à quelle époque arriva cette singulière aventure. Au Nord et en face du pyrgo, on gravit sur le point culminant de la montagne entre des blocs calcaires éboulés, et c'est là que nous récoltâmes quelques-unes des plantes les plus rares de notre Flore (n.os 187, 1182, etc.); nous y trouvâmes un signal de triangulation que M. Peytier avait élevé quelques jours auparavant à 1420 mètres au-dessus du niveau des mers. Dès la première antiquité on offrit des sacrifices à Jupiter Licéen en ce même endroit, et nous fûmes étonnés de n'y pas trouver quelque chapelle: la vue y est immense, on distingue jusqu'à Zante dans le Nord-Ouest par-dessus les montagnes de Phanari, et au Sud-Ouest, Arcadia par-dessus les monts de Bassæ; puis le Tétrage, et de l'autre côté de l'Alphée, trop enfoncé pour qu'on le puisse apercevoir, le Lycée, avec tout le plateau anfractueux de l'Arcadie. On pouvait de ce lieu comparer l'Olénos et le Taygète, qui s'élevaient couronnés de leurs neiges et opposés l'un à l'autre, aux deux extrémités du tableau.

Prenant la direction de l'Orient pour redescendre, on voyage d'abord dans une sorte de vallée longitudinale qui divise en deux le faîte du Diaforti, et qu'interrompent de légers ressauts en manière de gradins; cette espèce de sillon, tout rempli de bonne terre, ressemblait à une étroite prairie, tant il était herbeux; quelques espaces y étaient cultivés et couverts de Seigle fort beau. Après une demi-heure environ de marche, on arrive au faîte d'une coupure dont la pente est très-brusque, ayant sur la droite un piton considérable, rougeâtre, tronqué au sommet, que Virlet escalada, et qu'il trouva avoir été évidemment aplani par la main de l'homme; on l'appelle aussi Saint-Hélie, et c'est ce que Gell paraît avoir pris pour le Diaforti. L'enfoncement que nous avions à nos pieds, ressemblait passablement à un cratère; et là fut une ville antique, où je crois reconnaître la véritable et primitive Lycosure, quelles que soient les autorités qui cherchent ailleurs les vestiges de cette première des cités d'où les hommes seraient descendus dans le reste du Péloponnèse, si l'on en croit l'antiquité. Je ne trouvai pas d'abord « ces ruines d'un temple dorique en Marbre blanc, dont les colonnes

« étaient remarquables par leur diamètre de trois pieds,* et que Gell y signale; mais dans la descente, parmi les éboulemens de terre qui ont pu recouvrir les constructions dont parle le voyageur anglais, je vis d'énormes pierres taillées, dont une avait trois mètres de long, un de large, trois décimètres d'épaisseur, et sur laquelle régnait une feuillure tout autour. Je ne reconnus qu'un tronçon de colonne, qui devait être de ceux dont parle Gell, puisqu'il était de beau Marbre blanc et qu'il avait trois pieds de diamètre, avec vingt-une cannelures; cependant, tout en reconnaissant si peu de débris du grand temple qui doit être enterré dans la pente, je fus surpris qu'on eût signalé comme celles d'un simple hippodrome les belles ruines dont est entièrement rempli l'enfoncement, que les pâtres appellent Mandraisse de Sélim-Aga. Après avoir eu d'abord affaire aux Chiens, que leurs maîtres s'empressèrent cette fois de retenir, nous parcourûmes ce bassin étrange et arrondi qu'entourent des hauteurs de formes variées; nous y vîmes d'importantes murailles, une porte, des soubassemens de temples, un hippodrome si l'on veut, et beaucoup d'autres constructions, qui ont surtout d'intéressant d'être mêlées de cyclopéen, de polygonal et d'hellénique: cette diversité de bâtisses indique que la ville primitive, dont le nom s'est perdu, datait de ces temps les plus anciens où l'on ne connaissait pas, faute de métaux, la taille des pierres; elle demeura peuplée lorsque les habitans, ayant connu les instrumens d'airain, réparèrent ou accrurent leurs murailles par des matériaux façonnés en polygone, et enfin dans l'âge de fer on finit par y employer des pierres taillées sur tous les sens; les hommes ne se lassèrent point, à l'aurore de ce dernier âge, d'un site où leurs pères avaient vécu durant les siècles d'enfance; ils en accrurent au contraire les monumens par des travaux perfectionnés. Je recommande donc à l'examen attentif des futurs voyageurs ce singulier berceau de la civilisation pélasgique, où je trouve que l'on a jusqu'ici passé beaucoup trop légèrement, malgré le plan qu'on en trouve dans le tome II de la section d'architecture. Nous sortîmes d'entre ces vénérables débris par une gorge de rochers, d'où l'on aperçoit, sur les pentes boisées de droite, Karriès, qui se perd entre les Noyers dont l'endroit tire son nom (village des Noix): comme tous ceux du canton, il est bâti en blocs de Schiste, et les toits y sont

faits en plaques tégulaires de la même roche. Ce genre de construction est absolument semblable à celui que j'ai vu employer dans les montagnes des Asturies et de la Galice, contrées dont le paysage de la région de l'Arcadie où nous voyagions, me rappelait exactement la physionomie; vers le Sud, sur un mamelon, se distinguaient les ruines échelonnées de ce que d'autres regardent comme Lycosure. Après deux heures et demie de descente parmi des bosquets d'arbustes, est une fontaine nommée de la Panagie; et plus loin, il y a de vieilles citernes creusées dans le sol, ce qui prouve qu'il y dut avoir des habitations ou quelque ville, dont il ne reste absolument pas d'autre témoignage. Trois heures suffiraient pour se rendre de la cime du Diaforti à Karithène; mais nous en avions bien mis sept à huit.

Colocotroni étant descendu à notre camp dans la matinée du 12, pour nous faire ses adieux, nous apprit que presque toutes les assemblées électorales, ayant nommé M. Capo d'Istria leur député à l'assemblée nationale, devaient recommencer leurs opérations, Son Excellence leur ayant fait savoir « que, chef du gouvernement et conséquemment « investi du pouvoir exécutif, il ne pouvait être en même temps investi « des fonctions législatives, même du consentement de la nation, sans « être transformé en tyran. » .... « Le Président, ajoutait le général, « est du reste fort reconnaissant de cette marque de confiance d'un « peuple qui met en lui tout son espoir. »

Après avoir repassé l'Alphée sur le pont de Karithène, nous remontâmes le cours de ce fleuve par sa rive gauche pour aller camper à Kiparissia, village d'environ 300 habitans, et distant d'un peu moins de trois lieues : on parcourt un pays bien arrosé où se cultivent quelques Vignes, mais où les pâturages sont en plus grand nombre; tous ces lieux sont sujets à des ravages occasionés dans les hivers pluvieux par les crues d'eaux. Nous dressâmes nos tentes auprès d'une fontaine, dans la construction de laquelle entraient quelques grosses pierres helléniques et qu'ombrageaient deux Peupliers blancs, dont l'un était énorme et des plus vieux, mais assez mal branché, ainsi que le sont la plupart des arbres du canton, parce que les pâtres ont coutume vers l'arrière-saison, quand le soleil a brûlé l'herbe, de dépouiller les

cimes de leurs feuilles pour en nourrir les bestiaux. Sur un monticule rocailleux, qui s'élevait sur la gauche, se voient les ruines d'une église; mais Kiparissia n'offrait point de ces traces d'antiquité que nous avions espéré y reconnaître, d'après Gell, qui parle aussi d'un tumulus qu'on devrait rencontrer à quelque distance, et qui m'a paru n'être qu'une butte naturelle. Ce qu'on dit du vallon mentionné par Pausanias, et d'où sortaient des flammes, ne paraît guère être plus exact; cependant on nous montra un espace marécageux, où les paysans assurent que, il y a dix ans, brillèrent quelques lueurs phosphoriques, qui n'ont laissé aucune trace. Dans la journée du 13, où à travers de jolis bocages parfumés par l'Aubépine, de verdoyantes prairies et de frais vallons, nous allâmes visiter le pyrgo de Déli-Hassan et la chapelle si pittoresquement située d'Agios-Georgios; nous espérions trouver quelques débris de cette ville antique qui couronne la cime de la montagne la plus voisine, qu'on nous nomma Corogniou, et que la section d'architecture donne, ainsi que Gell, pour la véritable Lycosure, mais que je crois être quelque autre acropole sans nom; la plus ancienne ville du Péloponnèse étant pour moi ce qu'on a jusqu'ici désigné comme un hippodrome qui eût été si bizarrement placé sur le mont Diaforti (p. 397). Nous cherchâmes vainement dans les murailles du pyrgo turc les Marbres et les débris d'architecture ancienne que nous y avait promis M. de Poucqueville[1]; mais nous trouvâmes des Chiens de bergers, avec lesquels il fallut avoir un furieux combat; heureusement Ibrahim, en renversant les maisons du voisinage, nous avait préparé un bon approvisionnement de projectiles, au moyen desquels nous parvînmes à mettre les agresseurs en fuite. L'Ammodyte était fort commun entre ces décombres: ce Serpent, que nous avons figuré[2], parce qu'il est en quelque sorte caractéristique de la Morée, y fut de temps immémorial cité pour la force de son venin. C'est lui qui, dans les temps héroïques, donna la mort à Épytus, neveu de Clitor, roi de cette Lycosure dont nous étions peu éloignés, peut-être sur la place même où je venais de venger ce prince, en tuant plusieurs individus d'une vipère dont

1. Tome V, p. 497.

2. Planche XII, fig. 3 de la troisième série.

Pausanias[1] donne une description que n'eût pas mieux faite un erpétologiste.

Repassant encore l'Alphée par un gué où il y avait peu d'eau, nous nous dirigeâmes vers le centre de son bassin, qui sur la rive orientale s'élève à un peu plus de 420 mètres au-dessus de la mer; nous passâmes par Sinano, village composé d'environ 60 familles, et qu'on a cru longtemps être bâti sur l'emplacement de Mégalopolis, qui en est à près d'une demi-lieue. Les restes du pyrgo seigneurial, qui avait été, comme celui de Déli-Hassan, un manoir d'Aga turc, et l'église du village, ne présentaient aucuns vestiges d'antiquité qui pussent faire soupçonner qu'on se trouvât dans le voisinage d'importantes ruines. L'Hélisson, que nous avions naguère traversé vers son embouchure, coupa Mégalopolis en deux parties; nous campâmes sur l'escarpement méridional de ses bords, entre les décombres d'un temple, au milieu desquelles croissaient des Yeuses, qui, nous protégeant de leur ombrage, nous dispensèrent de dresser nos tentes. On reconnaîtra notre halte dans le plan qu'ont donné MM. les architectes (en *O*, pl. 37, t. II); il se trouvait dans les environs quelques morceaux de Marbre provenant de tombeaux bouleversés, avec quelques débris d'inscriptions que j'ai réunis soigneusement, et placés en évidence sur les plus grosses pierres de notre campement, afin que les voyageurs à venir les y pussent examiner. A deux cents pas environ au couchant était un bâtiment en briques, probablement des temps romains; un grand Poirier s'y élevait. Un paysan qui vint à nous, comme nous examinions ces débris, nous assura qu'il existait de grands trésors dans les fondemens, et nous engagea instamment à les déterrer pour les partager avec lui. « Il y a plus d'un an, nous dit-il, « que vers midi, m'étant endormi à l'ombre de cet arbre, je discernai « à vingt pieds de profondeur, parmi ses racines, beaucoup de coffres « pleins d'or et de riches effets de toute espèce; m'étant aussitôt réveillé,

1. *Lib.* VIII, *cap.* 4. « J'ai vu de cette espèce de serpent, dit-il, plus venimeux que les autres; « ils sont de la grosseur d'une vipère, de couleur cendrée avec des taches noires par intervalle; « ils ont la tête large, le cou menu, le ventre gros et la queue fort courte. » On a encore trouvé l'Ammodyte en Épire, dans les parties chaudes de la Hongrie et jusque dans la basse Autriche. Jacquin, dans ses *Collectanea*, en avait donné une figure un peu différente de la nôtre quant aux teintes.

« je me rendis à l'église pour faire dire des messes, et, ayant prié Dieu « bien dévotement durant plusieurs jours, je revins souvent dormir à « la même place où je vis toujours les mêmes choses durant mon som- « meil, ce qui prouve que cette révélation me venait d'en haut. Je n'en « ai encore rien dit à personne, parce que je connais l'avarice des « puissans du pays, qui pourraient me ravir ma part d'une chose où « j'ai droit pour l'avoir trouvée; et comme j'ai confiance aux Français, « je viens m'associer à vous pour la recherche d'un bien que le Ciel « veut rendre aux hommes. » Le ton de conviction de ce bon Arcadien ne me détermina point à mettre la main à l'œuvre; mais si les spéculateurs de Paris qui dernièrement voulaient faire des fouilles à Candie, sur l'avis d'un Grec qui dit savoir où y furent ensevelies de grandes richesses, sont tentés d'exploiter Mégalopolis, ils peuvent s'informer à Sinano du nommé Khristophoros Stéganopoulo, qui leur enseignera où il a vu les immenses trésors que j'ai refusé de partager avec lui.

A peu de distance, dans la même direction et toujours sur la rive gauche de l'Hélisson, était le théâtre; ses restes, recouverts de terre, forment comme une excavation en demi-cratère exposé au Nord, dans les flancs d'un monticule[1]. On a fait autrefois quelques fouilles vers le milieu, où nous trouvâmes un grand Chêne; la scène, carrée, m'a paru égaler en grandeur la place de l'Odéon au faubourg Saint-Germain. La ville n'eut point de remparts ou de forte enceinte; mais les portiques durent y être fort nombreux, à en juger par la multitude de tronçons de colonnes épars qu'on y rencontre, les uns en Calcaire moréotique, les autres en Marbres divers; plusieurs de ces tronçons ont jusqu'à trois pieds de diamètre.

L'Hélisson, au devant du théâtre, s'encaisse dans la plaine, et son lit assez large, contenu entre deux rampes peu élevées, est ombragé de buissons croissant parmi des galets; il y avait peu d'eau. La partie la plus étendue de la cité fut sur sa rive droite, où le sol assez bien cultivé en Kalamboki (n.° 145) ainsi qu'en Vignes, n'est pourtant composé, dans une très-grande étendue, que de fragmens de briques et de

1. *E*, du plan cité, avec une vue fort jolie, prise par M. Ravoisié, fig. I, pl. 40. MM. les architectes ont en outre donné un dessin du paysage qui comprend l'ensemble des ruines, pl. 36.

tuiles brisées; au milieu des soubassemens de temples en carré long, et de nombreux débris que le temps avait dispersés çà et là, nous ne retrouvâmes pas un chapiteau, non plus que le moindre reste de sculpture.

L'espace nous manque pour donner l'histoire d'une ville qui d'ailleurs était, au dire de Pausanias, « non-seulement la plus moderne de l'Arca- « die, mais encore de toute la Grèce[1]; elle offre cependant, ajoute le « même auteur, un phénomène, à savoir, le règne d'un certain Aristo- « dème, fils d'Artylas, natif de Phigalie, qui, s'y étant érigé en tyran, « parvint néanmoins à se faire donner le nom de juste à force de vertus. » Polybe fait le plus grand éloge de la probité politique de ses habitans, en s'égayant sur un certain Physarque, historien, qui, pour donner une grande idée de leurs richesses, rapportait que, lorsque Cléomène pilla leur cité, il en tira 6000 talens, dont on lui réserva le tiers. « Pour moi, « dit le sage écrivain[2], j'ose affirmer qu'on vendrait tous les effets des « peuples du Péloponnèse, qu'on ne réaliserait pas une pareille somme. » C'est en revenant de ce pillage, que le général des Spartiates, au rapport de Plutarque[3], « rencontra une troupe de joueurs de farces et « d'instrumens de musique, qui venaient de Messène; il fit dresser un « échaffault dedans les terres mesme de ses ennemis, proposa un prix de « quatre cens escus auxdicts joueurs et musiciens, et fut tout un jour a « les faire faire, non pour plaisir qu'il y prist; mais pour plus faire « de despit a ses ennemis, et leur faire voir de combien il estait plus « puissant qu'eulx, en leur jouant un tel tour de mocquerie et de « mespris; car autrement de toutes les armées des Grecs ou des roys « qui estaient en la Grèce, il n'y avait que celle de Sparte seule, où « il n'y eust pas de suite de farceurs, basteleurs, joueurs de gobelets « et de tours de souplesse et menestriers; car leur camp estait seul pur « et net de toute dissolution, de toute gaudisserie et insolences. »

Cheminant au Levant par la plaine, et laissant à droite de fort beaux vergers enclos de murs en pierre sèche, nous quittâmes Mégalopolis dans la matinée du 14 Juin; parvenus, après une forte demi-heure de marche, à la racine du mont appelé Rapsomati, qui est un prolongement du Ménale vers ce Khelmos qu'embrassent les sources de l'Eurotas,

1. *Lib.* VIII, *cap.* 27. — 2. *Lib.* II, *cap.* 12. — 3. Vie de Cléomenès, §. 37. Traduction d'Amyot.

on trouve d'abord une jolie fontaine de Malosa, peu après laquelle venaient des ruines qu'on nous dit être celles d'un hameau du même nom. Après une heure de marche vers le Sud, nous traversâmes Tziapoga, où les habitans, au nombre de plus de 50, venaient de rentrer; nous suivîmes ensuite, à travers des champs couverts de moissons dorées, des pentes d'où se distinguait à droite et dans toute sa beauté le bassin supérieur de l'Alphée. Léondari, au milieu de ses bois d'Yeuse, en dominait le centre à l'extrémité septentrionale d'une chaîne de hauteurs qui va s'unir au Taygète, et qu'on pourrait même considérer comme le prolongement septentrional de cette montagne. Léondari, peuplé de plus de 40 familles, indiqué sous le nom de Londano dans les vieilles cartes, a été souvent pris pour Leuctres et même pour Mégalopolis. Leuctres effectivement n'en devait être guère éloigné, et beaucoup de décombres en plusieurs endroits des environs prouvent que tout le canton fut très-populeux autrefois; mais souvent ravagé dans les guerres des Spartiates et des Arcadiens. Léondari lui-même a beaucoup souffert dans ces derniers temps : ville importante vers le quinzième siècle, elle était, à ce qu'il paraît, considérée comme la capitale de la péninsule; mais sous Mahomet IV, les Vénitiens unis aux Maniotes ayant chassé les Turcs, Léondari tomba à la condition de simple bourg; il comptait encore, selon M. Pouqueville, 250 familles grecques en 1799.

A peu de distance sur la droite de la route de Tripolitza, où nous aboutîmes, existent les sources qu'on regarde dans le pays comme celles du Rouphia, et qu'indiquent les cartes de M. Lapie et de Gell; nous descendîmes vers ces prétendues sources de l'Alphée; en y arrivant, je trouvai sur les Labiées fleuries ces jolies petites espèces d'Ascalaphes que je signalai à Brullé, qui les a décrites et figurées sur sa planche XXII. Ce sont les eaux supérieures du bassin de Francovritzi, où nous allions passer, qui, absorbées par le sol ou engouffrées dans un katavotron, reparaissent ici en bouillonnant à travers les blocs de roches confusément entassés, et à l'ombre de Platanes séculaires : ces eaux font aussitôt aller un moulin considérable; le grand chemin, qui est pavé, serpentant sur la montagne à travers un bois de Chênes assez maigres, laisse à droite la coupure au-dessous de laquelle l'onde circule mystérieu-

sement, pour produire tout à coup un fleuve si célèbre dans l'antiquité par ses disparitions et réapparitions, qu'on supposait qu'il passait encore sous la mer, après s'y être jeté, pour aller en Sicile s'unir à la nymphe Aréthuse. Quand on est parvenu sur la cime du Rapsomati, on se trouve entre deux bassins qui furent évidemment deux lacs contigus, changés en plaines cultivables; on descend dans le moins étendu où étaient encore des eaux stagnantes et les restes d'un kan appelé Papa-Tziouni. Nous fîmes halte tout auprès à l'ombre d'un grand Chêne isolé, couvert de Loranthes (n.° 488): aux environs étaient des prairies, et le lit presque desséché de l'Alphée supérieur circulant dans la plaine se fourchait, pour se perdre d'un côté dans un katavotron; et de l'autre, sous les éboulemens d'une gorge de montagne. Les galets de ces lieux nous offrirent beaucoup de Schiste micacé, souvent réduit en sable brillant. J'essayai, avec Virlet, de pénétrer dans le gouffre, où ne se précipitait point d'eau en ce moment, et dont les obscures profondeurs présentaient d'un côté une pente de terre vaseuse, praticable durant trois ou quatre pas; mais le *Tïo*[1] Barbaraki, chef de nos muletiers, assura qu'il y avait un très-grand danger à se hasarder plus avant dans les ténèbres d'une caverne qu'il savait être sans fond et toute coupée à pic, « parce « que, avant la dernière guerre, quand Colocotroni faisait le métier de « klephte, il s'était trouvé avec lui dans une embuscade où l'on surprit « un pacha revenant de Lala, et dont on tua presque toute la suite, qui « fut jetée dans le trou où on entendit crier long-temps et bien loin, « bien loin, ceux qui n'étaient pas tout-à-fait morts. » Je rapporte cette anecdote afin que, si jamais la civilisation, pénétrant au centre du Péloponnèse, y fait régulariser le cours de l'Alphée, au point que son katavotron, cessant d'en être le dégorgeoir, ne soit plus qu'une simple grotte à ossemens, on ne prenne pas pour des Anthropolites antédiluviens les pauvres Turcs, dont on y pourra retrouver les squelettes.

La plaine où nous prîmes quelque repos est très-unie et semble être close de tous côtés, excepté vers le Sud, où existe une large ouverture

1. *Tio* est un sobriquet qu'on donne aux gens d'un certain âge, et qui parmi leurs pareils jouissent d'une certaine considération. On le retrouve en espagnol, où il signifie aussi oncle, ainsi qu'en plusieurs autres pays du bassin méditerranéen.

par laquelle on aperçoit le village de Koutroboukia voisin des sources de l'Eurotas, vers lesquelles les eaux de Francovritzi paraîtraient devoir naturellement s'écouler; tandis qu'elles viennent circuler à travers la chaîne qui borne la plaine à l'Ouest, pour se jeter souterrainement dans le bassin de Mégalopolis. Une autre source abondante qui sort avec impétuosité des bases du Ménales, dont les sommets dépouillés s'élèvent vers le Nord, donne son nom au bassin ainsi qu'à un second kan, dont il restait seulement des pans de murs: non loin de cette fontaine des Francs (Franko-Vritzi), est l'emplacement de l'antique Aséa, fondée par un fils de Lycaon; on le reconnaît à une tour hellénique qui s'appelle Delimis (moulin du fou) et qu'on laisse à gauche sur la hauteur; il n'en reste guère dans la plaine que les vestiges d'un temple consistant en gros blocs de pierres taillées et amoncelés à peu près circulairement: ce fut peut-être celui de la mère des dieux, qui n'avait déjà plus de toiture au temps de Pausanias [1], et qui se trouvait, selon ce voyageur, contigu à l'une des sources de l'Alphée commune à l'Eurotas. Frankovritzi est probablement cette source. Peu après, on gravit un dervéni, appelé de Kalogherovouno, que, durant le siége de Tripolitza, les Grecs avaient fermé par un tambour dont les pierres ont été arrachées au pavé de la route, laquelle devient assez commode en descendant vers le troisième bassin central d'où l'Alphée reçoit des eaux, et dans lequel nous vînmes camper près d'un kan nouvellement bâti; on y devait être par 700 mètres d'altitude; le thermomètre s'y tenait à 10 degrés centigrades seulement, et nous y dominions sur une vaste plaine encaissée vers le Sud, où se voyait un lac qui varie de grandeur selon que la saison est pluvieuse ou sèche; mais qui ne demeure jamais totalement à sec. Près du kan étaient les restes d'une grande maison, dans le genre de nos belles fermes d'Europe; on la nommait Bataki, et elle avait appartenu au fier Hamur-pacha. De bonne heure le lendemain je me dirigeai avec Delaunay vers le lac, qui se trouva bien plus éloigné que je ne l'avais supposé; il fallait, pour s'y rendre, cheminer à travers des Chardons pressés et déchirans. Après une bonne demi-heure environ d'une marche des plus pénible, ce fut au pied d'une

1. *Lib.* VIII, *cap.* 44.

hauteur en pain de sucre, que couronnait une tour bâtie en briques, et qui fait partie du mont de Kravari, élevé de 1088 mètres, que nous reconnûmes sous nos pas les ruines d'une grande ville antique : un espace tout couvert d'Eupatoires (n.° 1148) qui trahissait un peu d'humidité dans le sol, nous y fit d'abord remarquer les restes d'une fontaine auprès de laquelle étaient les soubassemens d'un temple culbuté; cette indication éveilla notre curiosité, et bientôt une multitude de pierres taillées s'offrirent à nos regards. Le sol était, comme celui de Mégalopolis, entièrement formé de fragmens de poteries et de briques : un second temple, plus reconnaissable encore que le précédent, nous fut bientôt révélé à travers les épines; plusieurs blocs de Marbres redressés s'y voyaient du côté où devait avoir été la place du dieu, et probablement les Grecs, convertis à la loi de Christ, y avaient célébré l'office divin depuis la ruine totale de la cité; un magnifique chapiteau ionique à volutes plates, placé à l'envers, y avait évidemment servi d'autel. Mais quelle avait pu être la ville que nous venions de découvrir et que nous ne trouvions signalée en ce lieu dans aucune carte ou itinéraire; elle fut évidemment Pallantium, qu'on a cherché mal à propos en d'autres endroits.

Cette ville de Pallantium fut l'une des plus anciennes du Péloponnèse; elle a été très-célèbre dans le commencement de l'empire romain, à cause de la tradition qui en faisait remonter l'origine à Pallas, fils de Lycaon. Évandre, qui en fut l'un des citoyens les plus considérables, en étant, dit-on [1], parti avec une armée d'Arcadiens, vint fonder une colonie sur les bords du Tibre, où son nom devint dans la suite, par la suppression de deux lettres, celui de la partie sacrée de Rome, appelée le Mont Palatin. Antonin le pieux, par cette seule considération, repeupla Pallantium et la combla de biens; car elle était, ainsi qu'Aséa, où nous venions de passer, demeurée presque déserte depuis que ses habitans avaient été, avec ceux de beaucoup d'autres villes d'Arcadie, contraints de grossir celle de Mégalopolis. Pallantium, dont Pausanias énumère les monumens, eut aussi une acropole, et l'emplacement de celle-ci pourrait bien être celui qu'occupe sur les hauteurs la tour voisine.

Les chardons piquans devinrent si intraitables qu'il nous fallut renoncer

1. Pausanias, *lib.* VIII, *cap.* 43.

à gagner les bords du lac; mais nous reconnûmes que le trop plein de ses eaux se perdait dans un immense katovotron, creusé en grotte dans le flanc des collines occidentales : ce sont ces mêmes eaux qui reparaissent peut-être dans la plaine de Frankovritzi; mais peut-être aussi n'alimentent-elles pas l'Alphée; une partie pourrait bien prendre son cours souterrain vers la Laconie pour grossir l'Eurotas. Nulle part on n'observe autant de bizarrerie dans la disposition des bassins et des pentes, et c'est au Péloponnèse surtout qu'on peut apprécier ce qu'elles valent, ces théories fondées sur la régularité nécessaire des versans, qui font depuis si long-temps surcharger les cartes de chaînes orographiques systématiquement distribuées. C'est parmi les décombres de Pallantium que je rencontrai, mort depuis peu, je ne sais par quelle cause, un Renard dont j'ai fait figurer la tête[1] : il offrait cette particularité que ses oreilles, beaucoup plus grandes que celles des Renards ordinaires, ne l'étaient pas tant que celles du Chacal, et que, longitudinalement mi-partie de noir vif et de roux clair, ces parties semblaient indiquer le résultat du croisement de deux animaux dont les instincts sont fort différens; il restait aussi à Pallantium les vestiges d'une grande tour, mais nous n'y découvrîmes pas d'enceinte. En revenant au kan, nous visitâmes, au pied des montagnes qui nous restaient sur la gauche, un enclos carré en pierres sèches, qu'entouraient les restes de masures qu'on nous dit avoir été bâties et habitées, peu de temps avant la dernière guerre, par une petite colonie de pâtres albanais.

Un orage subit éclata peu d'instans après notre départ pour Tripolitza, où nous arrivâmes au bout de deux heures de marche, tellement mouillés par une pluie comme j'en ai essuyé rarement même entre les tropiques, qu'en entrant dans la ville, nous ressemblions bien plus à des naufragés, sortant du sein des flots, qu'à des voyageurs maîtres de choisir le temps et l'heure où ils se mettent en route. Peytier et Boblaye, que nous rencontrâmes venant au-devant de nous quand l'eau du ciel eut cessé de tomber, avaient peine à nous reconnaître avec nos vêtemens collés au corps, et les bords de nos chapeaux nous retombant sur la figure. Baccuet a représenté l'ancienne capitale du pachalic de Morée,

1. Tome III, 1.re part., S. 1, p. 9.

telle que nous la trouvâmes après l'averse, c'est-à-dire dans le plus déplorable état de misère et de destruction, qu'attristait encore un ciel rembruni. N'ayant pu rencontrer, pour dresser nos tentes, un espace qui ne fût délayé, la Commission s'établit dans une mauvaise auberge tenue par une famille grecque.

Tripolitza, quoique déjà toute en ruines, était une ville très-moderne. « Au temps de la révolution de 1770, dit Rhulières, et après la prise « de Mistra, les Turcs restant les maîtres paisibles de toute la presqu'île, « la plupart s'étaient réunis en ce lieu nouveau, qui n'était encore, il y « a peu d'années, qu'un village sans nom.[1] » Cependant en 1719, au rapport de Pélegrin[2], le sérasquier musulman y résidait déjà; « et, dit « le voyageur provençal, les Grecques ne m'y parurent pas si farouches « que celles du reste de la Morée. » Pausanias parle bien de ce qu'on nommait *Tripolis*, c'est-à-dire les trois villes, au cœur de l'Arcadie[3], mais seulement comme de la réunion des trois bourgs de Callia, de Dipœna et de Nonacris, dont les populations furent comprises entre celles qui composèrent originairement Mégalopolis. Tite-Live[4] cite une acropole de ce nom sur les confins des Mégalopolitains et de Laconie; du reste, la Tripolitza actuelle est omise dans la plupart des cartes du siècle dernier.

Les Turcs voulurent certainement, avant l'époque où l'indique Rhulières, se faire une place centrale. La capitale de leur sandjiac et la résidence des pachas avait d'abord été Modon; mais ce lieu ne pouvait, dans leur système d'occupation, valoir un site que sa position rapprochait en quelque sorte de tous les points de la province, parce qu'il se trouvait vers son milieu et dans le fond d'un bassin fertile très-peuplé, que protégeait une enceinte naturelle de hautes montagnes, dont il est facile de défendre les passages ou dervéni. Le climat de ce bassin, fermé de toutes parts, est d'ailleurs salubre; les ardeurs de l'été y sont tempérées par l'altitude: trois grandes cités antiques disposées en triangle dans son étendue fournissaient des matériaux de construction, comme préparés par les générations effacées, à l'usage des profanateurs; et Pallantium, Tégée avec Mantinée, furent dans le voisinage comme des

1. Anarchie de Pologne, t. III, p. 384. — 2. Première partie, p. 46, et deuxième part., p. 137. — 3. *Lib.* VIII, *cap.* 27. — 4. *Lib.* XXXV, *cap.* 17.

carrières pour la nouvelle place, qui fut bâtie avec les débris des trois célébrités oubliées : on la nomma conséquemment Tripolitza. Il n'est resté de la troisième des villes entrées dans ses bâtisses, qu'une belle enceinte du genre de celles de Coronis et de Phygalée, mais moins magnifique que celle de Messène; les deux autres doivent avoir été, de même que Mégalopolis, des villes ouvertes; aussi demeurent-elles moins reconnaissables. Leurs Marbres, leurs pierres taillées, leurs colonnes, leurs sculptures et leurs inscriptions servirent de fondations, de coins de murs, de chambranles, de montans de portes, de marches et de pavés, aux moindres échoppes, comme aux principaux édifices de la capitale turque. La multitude des belles choses qu'on eût pu recueillir dans ses décombres, aurait valu la peine que des antiquaires et des architectes s'y établissent pour étudier les trois villes qu'on y transporta : un tel travail eût été autrement utile que la recherche du peu qui reste de moulures et d'ornemens sur de vieux monumens qu'on met une si plaisante prétention à remettre à neuf sur le papier, quelle qu'ait été leur mesquinerie et le peu d'importance que ceux qui les bâtirent y durent mettre eux-mêmes. Tégée surtout, dont le temple était si beau, doit se retrouver presque en entier dans certains murs de Tripolitza, où j'ai vu plusieurs inscriptions qui en témoignaient et qui, ayant été négligées, sont peut-être de nouveau rentrées dans les moellons de quelque cabaret ou masure indigne. Ce qui avait été le palais du pacha, et que donnent pour une baraque en bois certains livres, fut un bel édifice et eût, quand j'en visitai les ruines, pu passer pour un véritable musée, où j'admirai de fort belles colonnes, que les Musulmans n'avaient sûrement pas taillées, ainsi que divers fragmens fort remarquables d'entablement de corniches et de tombeaux.

Il y avait plus de 23,000 habitans à Tripolitza, quand, la guerre de l'indépendance ayant éclaté, Colocotroni avec ses Arcadiens, Yatrakos avec les Maniotes et la Bobolina avec des Insulaires, en vinrent faire le siége; plusieurs ouvrages qu'on a publiés sur la révolution de Grèce, rapportent, chacun à sa façon, les événemens qui signalèrent ce mémorable conflit, d'où date l'indépendance hellénique. Je raconterai ailleurs ce que m'en ont appris les principaux personnages qui prirent part à l'affaire. Quand nous partîmes de Tripolitza dans la matinée du 16, le

thermomètre marquait 10 degrés vers cinq heures, et le sol était couvert d'une abondante rosée, dont les larmes rappelaient ces matinées de nos automnes, où les moindres brins d'herbe sont perlés de gouttes d'eau. Pour se rendre à Sparte, il faut sortir par la porte dite de Mistra, que formaient des Marbres arrachés à quelque temple des plus beaux temps. Boblaye s'était joint à ma petite troupe, nous voyagions par la plaine rougeâtre, laissant à droite sur une hauteur le village de Thana, où se voyaient les ruines d'une mosquée, et qu'on appelle également Paléotripolitza : c'est probablement en cet endroit que dut être le Tripoli de Pausanias ou de Tite-Live; on y trouve aussi dans les murs de beaux débris de Tégée, et M. de Châteaubriand[1] semble prendre ce lieu pour l'antique cité des Tégéates; celle-ci exista plus loin sur la gauche et non sur la droite quand on se rend en Laconie par le chemin que suivit, ainsi que nous, l'illustre pélerin. On en retrouve l'emplacement à l'endroit appelé Paléo-Épiscopi, que nous vîmes environ à une lieue d'Hagios-Sostis.

Après plus de deux heures de marche nous fîmes halte à Kamaria, afin d'étudier le bassin aux limites méridionales duquel nous arrivions; on doit consulter le plan particulier qu'en a fait Boblaye[2], pour prendre une idée de la singularité de sa circonscription et de la bizarrerie des cours d'eau qui s'y perdent dans une multitude de katavotrons. Ici mon lecteur est rendu dans l'une des parties du Péloponnèse les plus intéressantes sous les rapports de l'histoire. Il y foule cette Tégéatide qui produisit aussi des héros pour les Thermopyles, et dans l'étendue de laquelle commencèrent les manœuvres savantes qui ont particularisé cette décisive bataille de Sélasie, où Philopœmen se fit connaître, et qui livra Lacédémone au vainqueur; nous nous arrêterons demain à la place même où le combat dut être livré. Dans l'endroit où nous nous reposâmes sous quelques Peupliers blancs qui bordaient de jolis jardins et ombrageaient une fontaine (*Leuconius fons*), les conquérans français, qui vinrent établir au treizième siècle leur domination en Morée, se donnaient rendez-vous quand leur seigneur les convoquait pour quelque expédition militaire : c'était dans le voisinage que fut ce Nikli, ceint de bonnes murailles, dont il est souvent question chez le chroniqueur de

1. Itinéraire, p. 56. — 2. Pl. IV des cartes de la 1.re série.

Morée[1], et qu'il ne faut pas confondre avec un autre Nikli, reste de l'antique Amyclée, voisin de Mistra, et appelé maintenant Sclavokhorio: le Nikli des plaines de la Tégéatide est marqué sur les vieilles cartes vénitiennes sous le nom de Muchli, comme un lieu d'importance, et disparaît quand Tripolitza s'édifie. Les débris de cette vieille place auraient-ils été aussi transportés dans la place nouvelle, de manière à ce qu'il n'en restât d'autres vestiges que la butte sur laquelle devait s'élever son château, et que couronnent aujourd'hui quelques décombres? Quoi qu'il en soit, tous les voyageurs qui, citant les anciens à tout propos, semblent consulter leurs écrits à chaque pas, ont passé fort légèrement en ces lieux si pleins de souvenirs, et encore retentissans non-seulement de la gloire grecque, mais encore de celle de plusieurs de nos propres aïeux!

C'est après Kamari, qu'ayant gravi sur les collines que l'antiquité nommait mont Crésius, et laissé à droite dans l'éloignement le grand katavotron du lac marécageux dont nous avions visité le bord septentrional en explorant Pallantium, nous descendîmes dans le lit du Saranda-potamos, l'un des plus singuliers torrens qui soient dans la péninsule: il naît au canton de Saint-Pierre et sur les pentes septentrionales du plateau d'Arakhova, où le mont Tsoka s'élève à plus de 1299 mètres, laissant Vervéna sur la droite et recevant un grand affluent qui se précipite des hauteurs de Doliana; il n'a pas moins de douze à quinze lieues de longueur, lacère et dépouille des montagnes fracassées, et cause à son passage les plus étranges accidens topographiques. Il roule partout une multitude de roches superbes, où l'on peut choisir de nombreux échantillons dignes de figurer dans les collections les plus magnifiques; on croirait son fond parfaitement horizontal lorsqu'on y chemine. Il va se jeter, au moyen d'une torsion, vers l'Est, au pied même du mont Parthénius, aujourd'hui Rohino, au fond d'une sorte de golfe de la plaine où se trouve, pour en recevoir le tribut, le grand katavotron de Berzova; l'opinion commune dans le pays est que ce sont les eaux du Saranda-potamos qui reparaissent à Myli (les moulins d'Argos) dans la plaine riveraine, où plusieurs croient retrouver les véritables marais de Lerne. L'antiquité regardait encore ce torrent comme l'Alphée, dont elle plaçait

1. Livre II, p. 144.

quelquefois les sources à Kryovritzi, où nous trouvâmes un kan ruiné, et dressâmes nos tentes après cinq heures de marche. « Ce fleuve, dit « Pausanias, forme la limite entre le pays des Laconiens et celui de Tégée; « il naît à Phisaque, et à peu de distance il reçoit les eaux d'un grand « nombre de fontaines, ce qui a fait donner à ce lieu le nom de Sym- « bola.[1] » Nous campâmes donc à Symbola, endroit qui devait être une position fort importante dans les anciens temps, la grande route de Lacédémonia à la plaine de Muchli y coupant celle de Londari à Saint-Pierre, ou mieux de Messénie en Argolide. C'est en cet endroit que M. de Châteaubriand s'arrêta aussi : « pour y arriver, dit-il, le lit « desséché d'un torrent nous servit de chemin; nous circulions avec lui « dans un labyrinthe de montagnes peu élevées, toutes semblables entre « elles, » etc. Cette description est exacte, ainsi que la remarque faite par l'auteur de l'Itinéraire sur la multitude de petits Chênes à feuilles de Houx (n.os 1274 et 1275), qui croissent dans ces solitudes; remarque que Pausanias avait faite également : mais l'illustre pélerin se trompe en ajoutant, « le chemin que nous suivions ne traversait aucun lieu « célèbre.[2] » S'il eût eu présente l'histoire de Cléomène ou seulement les commentaires de Follard, sur la mémorable bataille de Sélasie, il eût remarqué l'endroit où se rendit ce grand combat qui fut le Waterloo de Sparte. Il l'eût découvert en se rendant de Symbola, qu'il a méconnu, à cette descente en escalier, où nous le suivrons demain pour arriver au pont de l'Eurotas. La fontaine qui donna son nom moderne (eau froide) au lieu de notre halte, était d'une construction turque; mais les masses carrées de Marbre blanc qu'on y avait employées, étaient évidemment des vestiges de la plus haute antiquité; l'endroit d'où sortait l'eau qui l'avait alimentée, et qui se perdait entre les roches roulées du torrent, demeurait à quelque distance en arrière dans un enfoncement de la gorge qui vient de Saint-Pierre. Sur la rive opposée et vis-à-vis le kan étaient les ruines d'une tour importante, avec un mur d'enceinte bien caractérisé, mais dont nos devanciers ne font pas la moindre mention; ce fut cependant une forteresse très-militairement assise. La variété des galets était prodigieuse aux alentours, et nous passâmes le reste de la journée

1. *Lib.* VIII, *cap.* 54 au commencement. — 2. Itinéraire, t. I.er, p. 58.

à les interroger à coups de marteau, pour connaître la constitution géologique des lieux que déchirent les divers bras du vaste torrent. Laissant sur notre gauche le plus grand de ces bras, qui, venant de Saint-Pierre, tombe presque à angle droit dans celui qui suit la route de Mistra, nous commençâmes la journée du 17 en marchant encore vers le Sud, et dans le fond du Sarandapotamos, qui se rétrécit de plus en plus, mais qui demeure tellement horizontal qu'on serait tenté de s'y croire en plaine, si l'on n'y était dominé par des parois que forment d'arides blocs calcaires.

Des Poiriers sauvages et l'Aubépine furent les arbres que nous rencontrions le plus fréquemment en arrivant sur des terrains schisteux, où le Fer oligiste ne tarda point à se montrer en nombreux filons, dont le détritus entrait souvent, pour la plus grande partie, dans la composition d'un sol aréniforme, noir et brillant. Sans nous être aperçus que nous changeassions de versant, à travers de petites plaines ou jolis bassins circonscrits, dont le fond était couvert de prairies quelquefois très-humides, et qui dépendaient du singulier plateau d'Arakhova, nous nous trouvâmes dans le bassin de l'Eurotas, où l'on entre par un défilé qu'on nous dit s'appeler Klisoura.

C'est sur un monticule arrondi, qui garantit des ardeurs du Midi une fontaine située contre la route à droite, que j'observai pour la première fois en Morée l'un des plus grands et des plus beaux arbustes du bassin méditerranéen, l'Arbousier, qu'on pourrait appeler un tronc de Corail, et que les botanistes nomment *Andrachne* (n.° 534) : il est rare sur les versans occidentaux, s'il y existe; mais il abonde à l'exposition du Levant, et avec le Pin d'Alep (n.° 1282), qui parfume les côtes brûlées de l'Argolide, nous le rencontrerons désormais fréquemment entre les rocailles, surtout aux endroits exposés à l'influence de la mer Égée. Le Micaschiste composait ici le terrain; le sable du fond des ravins en devint de plus en plus brillant, sans que sa teinte d'ardoise en fût autrement altérée. Le Paliure (n.° 329), que nous n'avions plus rencontré depuis notre arrivée sur le plateau de Mégalopolis, reparut avec les Lentisques, et, enfin des Térébinthes : ce changement dans la végétation faisait connaître que nous nous étions abaissés sensiblement vers le niveau de la mer. Après

quatre heures de marche, nous étions rendus au kan de Kravata, ruiné comme celui de Kryovritzi; peu après, nous passâmes un torrent dont l'eau rapide et froide descendait des hauteurs de droite; nous trouvant ensuite dans la belle vallée du grand affluent de l'Eurotas, qui, venant d'Arakhova, prend le nom de kan détruit, et sur les pentes occidentales duquel nous voyagions depuis le défilé de Klisoura, nous nous arrêtâmes pour étudier l'histoire naturelle du bassin, qui est assez riche en plantes et en insectes; on s'y peut reposer à l'ombrage de grands Saules, qui nous rappelèrent d'autant mieux le bord des rivières de nos régions tempérées, que l'élégant insecte aux élytres d'un vert doré, qui répand l'odeur de la rose (*Cerambyx moschatus*), parfumait le pâle feuillage. Beaucoup de fragmens de briques et de poterie remplissaient les environs, où nous trouvâmes, à 820 et quelques mètres d'altitude, l'emplacement de cette Sélasie dont les pentes et les défilés portent encore les vestiges des ouvrages défensifs qui furent disputés dans la bataille célèbre sur les traces de laquelle nous étions depuis la veille, mais dont aucun voyageur jusqu'alors ne s'était occupé de rechercher le théâtre; encore que la description qu'en donne Polybe soit des plus exacte. « Le « détroit où l'on combattit, dit ce judicieux écrivain [1], est formé par des « montagnes, dont l'une s'appelle Éva et l'autre Olympe; le fleuve « OEnus y coule entre les deux, et sur le bord est la route qui conduit « à Lacédémone. »

Tournant le dos, en partant de la halte, au rapide torrent sur les bords duquel nous avions déjeûné, et traversant par une sorte de col vaguement conformé les hauteurs de Vourlia, nous passâmes contre un dernier kan qui dépend de ce village, et près duquel était une riche fontaine; de ce lieu, pittoresque et verdoyante nous apparut la plaine de Mistra dans toute sa splendeur: elle était bornée par les flancs abruptes et sombres du Pentadactyle, dont les pointes altières n'avaient point encore entièrement dépouillé leurs éblouissantes couronnes de frimas; passant alors contre un frais hameau de Voutiani, qui demeurait à gauche avec ses Peupliers, nous descendîmes le long d'un torrent très-creux, dans les parois calcaires duquel étaient des grottes. Le chemin,

1. *Lib.* II, *cap.* 13.

assez bien tracé, quoique pierreux, est parfois taillé en marches d'escalier; il y a encore une forte lieue entre le kan de Vourlia et l'Eurotas, qu'on traverse sur un pont très-pittoresque (pl. XXVIII), en passant contre un amas de rocs bizarrement entassés. Le fleuve, qui descend du Nord-Ouest, porte ici le nom de Karavas, qu'il perd un peu plus bas dans la plaine après le confluent du bras qui lui vient d'Arakhova, pour s'appeler Iri, et point Vasilipotamos, comme les voyageurs l'ont dit, en se répétant les uns les autres, ainsi que toutes les cartes jusqu'à notre propre feuille 6.e, mais toujours mal à propos. Au-dessus du pont le fleuve est encaissé: son eau rapide est de la plus suave teinte; d'abord captif dans ses berges de pierres à pic au fond d'une austère vallée, il s'ouvre ensuite, à travers de grands Nérions qu'enlacent des guirlandes de Smilax (n.° 1311). A partir du pont commence également cette abondance de Cannevères (*Arundo Donax*, L.), signalées comme des Roseaux par les poètes, et dont les belles touffes, mollement caressées par des vents, méritèrent au fleuve de Laconie l'épithète de καλλιδοναξ. Malgré tout ce qui se rattache de poétique à ce cours d'eau tant célébré, je dois avouer que ce n'est point à cause des traditions mythologiques qu'il m'occupa d'abord; n'y ayant pas plus aperçu de ces Cygnes dont le maître des dieux daignait emprunter la forme, que de site convenable pour qu'une reine, autre que celle des Carpes, s'y pût baigner, le désenchantement fut complet, et je ne considérai plus l'Eurotas, devenu l'Iri, que sous le rapport de la géographie: je reconnus au premier coup d'œil que son cours avait été détestablement tracé jusqu'alors, et que, loin de serpenter à égale distance des deux côtés presque parallèles de ce qu'on nommait encore naguère le Bras du Magne, il est beaucoup plus rapproché du golfe de Coron que de la mer orientale. Aussi le changement de situation que nous lui avons fait subir, donne-t-il au pays une physionomie tout-à-fait différente de celle qu'on lui avait supposée, et que nous voyons avec surprise être encore reproduite dans un ouvrage dont les auteurs ont parcouru les mêmes lieux peu de jours après nous.

Le chemin suit d'abord parallèlement les bords du fleuve au pied de collines rougeâtres, qui ne permettent plus d'apercevoir Mistra, et qui furent autrefois très-bien cultivées, si l'on en juge par les murs en degrés

qu'on y voyait encore et qui furent, comme ceux de Zarnate, destinés à soutenir le sol. A travers un canton de terres en labour ou couvertes de Mûriers, et bientôt sans suivre aucun sentier, tant nous étions pressés d'atteindre les ruines que nos guides connaissaient fort bien sous les noms de Paléokhori et de Lacédémonia, nous arrivâmes sur l'emplacement même de Sparte, qui n'a jamais été méconnu d'aucune personne instruite, quoi qu'on en ait pu conter pour faire de la poésie avec de la prose; j'y fis dresser nos tentes dans une plantation de coton qui remplissait l'aire d'un vaste théâtre antique[1], au milieu duquel nous passâmes la nuit du 17 au 18 Juin. Reconnaissant aussitôt qu'il fallait plus de quatre ou cinq heures pour visiter même superficiellement ce qui reste de la ville célèbre où nous étions rendus, nous convînmes tous qu'il était indispensable, pour en pouvoir parler au moins raisonnablement, de s'y établir durant quelques jours, ainsi que nous l'avions fait à Messène.

Le Chénopode fétide (n.° 352 *a*), plante vulgaire aux environs de Paris, croissait ici en telle abondance, que l'ayant foulée sous nos tentes, il s'y répandit une odeur cadavéreuse, qui nous fit supposer que des corps morts étaient gisans sans sépulture à proximité; ce fut au matin seulement que l'erreur fut reconnue, et je fis arracher jusqu'à une grande distance les moindres pieds du végétal infect. Je parcourus ensuite, en y mettant le temps que méritait le grand nom de Lacédémone, le vaste espace qu'occupa la cité de Lycurgue; je me fusse, en vérité, cru digne de pitié, si je m'étais, au milieu de ses sacrés débris, borné à parler aux échos, d'autant plus que, si le nom de l'ancien Léonidas est oublié des Spartiates, parmi lesquels, dans la guerre de l'indépendance, périrent inconnus plus d'un Léonidas nouveau, celui de leur antique chef-lieu n'y est point inconnu, et qu'il suffit de demander au premier venu où fut *Lacédémonia,* pour qu'il vous y conduise. On ne s'y heurtera pas même contre la cabane d'un chevrier pour faire résonner une antithèse; mais on s'y trouvera dans un isolement solennel, au milieu des vestiges d'une gloire dont notre enfance s'enivra; et dans le silence du désenchantement la parole profonde de l'Ecclésiaste[2] fut la seule dont le murmure me vint à la pensée.

1. Voir le dessin de ce théâtre à la pl. 47 du t. II de la section d'architecture.

2. *Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes : vanitas vanitatum et omnia vanitas. Cap. 1, v. 2.*

Je ne m'étendrai pas sur la description de ces lieux, dont MM. les architectes, qui les ont plus tard visités, feront connaître les principales ruines[1], et je renverrai le lecteur au croquis topographique de leur 45.e planche, que nous dessinâmes, Boblaye et moi, dans la journée du 18, à travers les chardons et les épines, dont les décombres et le sol étaient partout embarrassés. Nous y reconnûmes beaucoup d'emplacemens de temples et de constructions d'époques diverses; on sait que la Sparte primitive était composée de plusieurs quartiers distincts, habités par des tribus différentes, et qu'elle n'avait pas d'enceinte: sa citadelle même ne date que des temps où les lois qui en avaient fait la force, étant tombées en désuétude, ne suffirent plus pour la défendre. Les austères citoyens, formés par Lycurgue, ne fréquentaient point les spectacles, aussi ne leur attribuâmes-nous point la construction du théâtre dont nous occupions l'avant-scène. Ce n'est également que beaucoup plus tard, après vingt siècles au moins d'originalité et de gloire, qu'une république isolée du reste de la Grèce par des mœurs anti-sociales, ayant usé son farouche patriotisme, des tyrans s'y établirent, et s'y fortifièrent. Nabis s'y dut nécessairement retrancher, afin de mettre ses exécrables jours hors des atteintes de la haine publique; et quand de petits princes, qualifiés de Despotes sous la décadence de l'empire d'Orient, régnèrent au même lieu, les débris des anciens monumens servirent de matériaux à des fortifications dans lesquelles la population se concentra. Lorsque les conquérans champenois vinrent soumettre le Péloponnèse, ils marchèrent sur Lacédémone encore importante, et dans laquelle commandait un certain Léon Chamarète; s'en étant emparés, ils ajoutèrent de nouveaux ouvrages défensifs à ceux qui ne leur avaient pu résister, et de cette époque, funeste aux arts, date l'achèvement d'une irréparable profanation des restes nombreux de l'antiquité, que les siècles de désastres et de dilapidations antérieurs n'avaient pas suffi pour bouleverser entièrement.

« Lacédémonia était, dit la Chronique de Morée[2], une belle et grande « place bien garnie de tours et de murailles fabriquées de chaux: ses « habitans s'y étaient vigoureusement fortifiés, avec l'intention de ne

1. Depuis la planche 45 jusqu'à 51.

2. Traduction du savant Buchon, p. 145.

« pas se rendre; pendant cinq jours les Francs tournèrent jour et nuit « en combattant tout autour, et dressèrent des trébuchets qu'ils avaient « amenés de Nicli. » Quand Lacédémonia eut capitulé, Villehardouin en personne établit son quartier dans l'intérieur de la ville, dont l'évêque, déjà mentionné au partage d'Andravida, avait eu pour sa part quatre fiefs de chevalier. On y fit un second partage des conquêtes récentes; et c'est tandis que le vainqueur y vaquait, en qualité de bail, qu'eut lieu cette singulière mystification, qui transféra à messire Geoffroy la souveraineté du pays. On a vu (p. 238) que le Champenois, en retournant en France pour succéder à son frère aîné dans son comté, avait fait promettre à son lieutenant de remettre le pouvoir au seigneur qu'il lui expédierait avant une année révolue; nous renverrons à l'excellente Histoire des Croisades, où M. Michaud raconte [1], mieux que je ne le saurais faire, comment le cousin Robert fut berné de façon à n'arriver en Grèce qu'après l'expiration du terme où Villehardouin put se considérer comme dégagé de la parole jurée, et demeurer, aux termes de sa convention, maître des conquêtes, où il avait été de moitié avec Champlitte.[2]

« Pendant un tour que fit dans la contrée le nouveau prince, ajoute le « chroniqueur, messire Guillaume trouva, à une lieue de Lacédémonia, « un monticule élevé au-dessus d'une plus haute montagne; cette posi- « tion lui parut convenable pour y placer un fort, et il en fit effecti- « vement construire un sur cette montagne et lui donna le nom de Mé- « sithra, qu'il porte encore aujourd'hui. » Si l'on eût mis plus tôt à la portée du monde savant les précieux documens que M. Buchon rendit le service inappréciable de faire connaître, on n'eût pas tant et si long-temps

1. Tome III, p. 360.

2. C'est à tort que dans l'introduction de son Itinéraire à Jérusalem, t. I.er, p. CXXIX, M. de Châteaubriand répète, d'après Ducange, son guide dans ce qui concerne l'histoire de Grèce « qu'à « la mort de Guillaume de Champlitte, Geoffroy de Villehardouin hérita des biens de son ami et « devint prince d'Achaïe et de Morée. » Guillaume était plein de vie à la cour du roi Philippe-Auguste long-temps encore après l'escamotage fait au parent qu'il avait envoyé pour lui succéder. Si le célèbre écrivain que le savant investigateur des chroniques de Byzance induisit ici en erreur, eût lui-même remonté aux sources, il eût trouvé dans les documens originaux sur la Morée, qui n'avaient point échappé au savant M. Michaud, l'anecdote qu'a si plaisamment contée notre illustre confrère, et que M. Buchon a traduite avec une si agréable naïveté dans son recueil de chroniques, pages 147 à 160.

déraisonné ou raisonné sur l'identité ou la non-identité de Lacédémone et de Mistra, qui furent contemporaines durant quelques années; mais quand on sait précisément la date de la fondation de l'une, on ne peut trouver à quelle époque s'acheva définitivement la destruction de l'autre, dont il n'est plus fait mention après le sac qu'en rapporte Rhulières [1], auteur toujours fort exact en ce qui concerne les Grecs.

Le théâtre de Sparte fut construit en grandes pierres, et doit appartenir à la domination romaine, comme je l'ai dit plus haut, ainsi qu'un cirque en briques, dont la plus grande partie subsiste dans la plaine du côté oriental (*B* du plan); un peu au devant du théâtre (*A*), et près de notre camp, on a fouillé le sol et trouvé les restes d'un temple mesquin, avec des fragmens de colonnes. A la partie supérieure, au contraire, fut un édifice plus important du même genre, et qui pourrait bien avoir été celui dans lequel fut muré le roi Pausanias: ce temple et le théâtre qu'il domine sont situés à l'angle septentrional de l'enceinte que je crois être l'œuvre du Champenois, et dont un côté, qui s'étend en ligne droite du Nord-Ouest au Sud-Est, sur un peu moins de mille mètres de longueur, peut passer pour une véritable galerie d'antiques, composée de somptueux débris des pompes de Sparte. Des fûts de colonnes en Marbre divers, en Brèches et même en Granite, des morceaux d'entablemens, des pans de frises avec leurs triglyphes, des chapiteaux, une immense quantité de gros quartiers de panthéliques, où sont des sculptures souvent admirables, ainsi que des inscriptions entières ou mutilées; en un mot, toute sorte de restes de monumens des plus beaux temps, des pierres carrées qui appartinrent à des constructions du genre hellénique, et des briques dont quelques-unes furent artistement façonnées, ont été entassés dans cette enceinte par le plus aveugle vandalisme. Les bâtisses d'un autre angle, opposé à celui qu'occupe le théâtre, furent probablement les magasins de la citadelle; ce qui en reste, consiste en chambres voûtées, maintenant sans portes, et qui s'ouvrent aux deux côtés d'une sorte de grande cour en carré long, dont on profite aujourd'hui pour enfermer des bestiaux; mais où les Chardons étaient si durs et si pressés que, lorsque je m'y

1. Anarchie de Pologne, t. III, p. 379 et 382.

enfonçai, il me fut impossible d'en atteindre l'extrémité. Cette curieuse partie des ruines de Lacédémonia semble avoir totalement échappé, malgré son étendue et sa masse, à tous nos prédécesseurs. La route qui d'Amiclée passait, pour se confondre avec celle de Tégée, par ce pont Babix dont subsistent quelques restes de culées (*Z*), longe l'extrémité extérieure de ce bâtiment du moyen âge, où pût bien aussi être comprise une caserne.

Parmi les ruines extérieures à l'enceinte moderne, on doit remarquer, vers le Sud, celles d'un joli temple métamorphosé en une chapelle, depuis long-temps abandonnée, puisqu'un vieux Micocoulier, s'élevant au milieu et en ayant soulevé la toiture, protège le reste des murailles d'un épais ombrage; les montans de la porte sont des morceaux de quelque frise à moulures et sculptures, d'un fini gracieux, plantés debout. Tout auprès gisait un élégant chapiteau à feuillage d'Acanthe; un peu plus loin était une construction en grosses pierres carrées, qui dut être un tombeau, et dans lequel ont été faites des fouilles; plus loin encore nous découvrîmes quelques rocs grossièrement façonnés, et si bizarrement disposés l'un sur l'autre, qu'on y croirait voir un monument druidique de Basse-Bretagne. Sur la hauteur voisine sont les soubassemens de l'édifice le plus avancé vers le Sud-Ouest (*Q*), et dans lequel nous crûmes reconnaître le temple érigé à la Peur. Le sol, à une grande distance, était généralement composé de fragmens de briques ou de poteries; il contenait aussi beaucoup de scories, qui prouvent qu'il dut y avoir à Lacédémonia des fourneaux où se traitait de ce Fer oligiste si répandu dans le canton.

Nous consacrâmes une longue journée à étudier un espace qu'on voit au confluent de l'Iri et de la rivière de Magoula, qui fut la Tiase; nous croyons y avoir retrouvé le Plataniste au-dessous du village de Psikhiko : on y trouve des soubassemens, des sources et des tombeaux, parmi lesquels on nous fit distinguer un magnifique sarcophage renversé, en Marbre blanc, découvert récemment par un papas, et qu'ornaient des personnages parfaitement sculptés. Ce bon ecclésiastique me raconta comment il l'avait aussi montré précédemment à quelqu'un qui, s'imaginant avoir le mérite de la trouvaille, se proposait, dit-on, d'en publier la description; des

Peupliers blancs (n.° 1312), fort élevés, y forment une masse carrée de verdure grisâtre, qui se fait remarquer de très-loin.

Nous partîmes ensuite pour la ville nouvelle de messire Guillaume, second du nom, dont Baccuet prit une vue (pl. XXIX), du haut des murs de Sparte auxquels nos tentes étaient adossées[1]; une demi-heure après, ayant marché à travers des Oliviers, ou des cultures de Concombres et de Pastèques, on arrive à Magoula. Cent familles y vivent au milieu de jardins plantés d'Orangers et de Grenadiers, que couvrent des Clématites: il y avait de jolies maisons, que s'étaient appropriées des Maniotes descendus de la montagne et qui en avaient chassé les anciens propriétaires turcs; un pont, assez pittoresque, traverse le cours d'eau qui roule entre de jolis massifs d'arbustes et de Canevères, alors ornées de leurs fleurs disposées en panaches flexibles. Sur la gauche du village et à quelque distance, sont encore beaucoup de restes de l'antique Lacédémonie; là fut incontestablement l'une des bourgades dont se formait cette capitale. Il en subsiste, entre autres témoignages, une chapelle, dans un mur de laquelle est encastrée une statue assez bonne, qui paraît avoir été celle d'une Muse, mais où manquent la tête et les bras; de vieux Micocouliers ombragent ce monument de la piété des païens et du christianisme. Des côteaux cultivés nous restaient à droite; on y distinguait une chapelle, probablement élevée sur quelque hiéron. On traverse peu après un autre affluent de l'Iri, appelé Pantélimonia, sur les rives duquel sont des briqueries considérables: ce torrent vient des hauteurs où Mistra est adossé, et traverse la ville, laissant du côté du Nord le vieux quartier dominé par le château, et au Sud, la ville actuelle, composée de trois populations distinctes, Mistra proprement dite, Tristella et Parori. Lors de la révolution de 1770, Mistra, chef-lieu de la province, appelée au temps des Vénitiens *Bracio di Maina,* comptait 16,200 habitans, dont plus de 14,000 étaient Grecs. Ce nombre s'était encore accru lorsque la guerre de l'indépendance éclata: on l'éva-

1. On trouve dans le Voyage de M. de Stackelberg une vue encore plus étendue, prise à peu près du même point, et qui ne laisse rien à désirer. Ce savant a aussi donné la plaine de Sparte dans le sens opposé, et son magnifique dessin nous rappelle beaucoup mieux le canton que la vue de M. Blouet dans sa planche 44, qui n'offre guère de caractère ou d'accident qu'on ne retrouve dans toute autre solitude de la Morée.

luait à près de 20,000; mais Ibrahim et ses Égyptiens en avaient causé la dispersion, quand, sous le commandement de Panajotaki-Yatrakos, les légitimes possesseurs y rentrèrent. Ce général, dont il a déjà été parlé, et qui avait conduit ses Laconiens au siége de Tripolitza, venait d'être nommé par le Président au commandement du pays, où il était déjà considéré, à plus d'un titre, avant qu'il s'y fût illustré par les armes: d'une famille dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et chez laquelle l'art de guérir fut toujours héréditaire, il tirait son nom de la profession même qui s'exerçait dans sa maison de père en fils. L'érudit primat de Malta nous avait assuré que les Médicis de Florence appartenaient à une branche cadette de la noble race du capitaine de Mistra, laquelle, s'étant transplantée en Toscane dans le moyen âge, y avait traduit son nom dans la langue de sa nouvelle patrie; « il existe, ajouta-t-il, une multitude d'exem- « ples de tels changemens, dont celui des Kaloméros ne fut pas le moins « remarquable. » Peu s'en fallait toujours, selon Mavriko-Poulo, que les Yatrakos et conséquemment les Médicis, originaires de Zarnate, c'est-à-dire de la Gérénie des temps héroïques, où régnèrent et furent révérés Podalyre et Machaon, enfans d'Esculape, ne descendissent directement, de médecins en médecins, du dieu même de la médecine. Les Mavromichalis ont aussi la prétention d'appartenir aux Médicis, dont la noblesse, comme on le voit, remonterait bien au delà des siècles d'où les généalogistes ont coutume de la compter, et se trouverait consignée dans les écrits d'Homère.

L'archevêque et le préfet de Mistra accompagnaient le général dans la visite qu'il me fit (pl. XXX); ils voulurent bien prendre part avec lui au festin que j'avais fait préparer sous nos tentes; festin qui nous fut rendu au château, puis au palais métropolitain, dont l'église, la grande cour à colonnades, avec la chambre à cheminée du prélat, n'étaient pas sans dignité. De ce château presque inaccessible, élevé de 635 mètres, et d'où par miracle nous descendions de nuit sans nous casser le cou, au son de violons, qui ne cessèrent un instant de racler pour égayer l'épaisseur des ténèbres, on jouit de l'une des plus belles vues qui se puissent imaginer. Je n'essayerai point de la peindre poétiquement « depuis Sparte jusqu'à la mer, avec une plaine qui se roule unie et

« fertile, arrosée par l'Eurotas, » mais simplement telle qu'elle est, c'est-à-dire bornée de tous côtés par des monts d'inégale hauteur et de teintes diverses, au pied desquels le fleuve Iri serpente tantôt azuré et bordé de Roseaux ou de belles cultures, tantôt à peine visible parmi des galets resplendissans, qui réfléchissent les rayons d'un soleil radieux et comme altéré des eaux qu'il vaporise pendant la moitié de l'année. Le bassin est séparé de la mer par la chaîne de Lycovouno, où le fleuve parvint à se creuser un étroit passage, qu'on ne saurait apercevoir tant qu'on ne s'y est pas soi-même engagé.

Ibrahim, en ruinant Mistra, n'avait pu s'emparer de sa forteresse, où dix braves gens, avec des provisions suffisantes, résisteraient à une puissante armée, tant qu'ils ne s'ennuieraient point de s'y laisser assiéger: une place carrée qu'entourent des maisons à plusieurs étages, entièrement abandonnées, ressemblant à celles de nos vieilles villes d'Europe, composèrent, avec beaucoup de masures renversées, un haut quartier au-dessous du fort; ce quartier dut être celui qu'habitaient les Despotes en qui finit, chez les Moréotes, la race impériale de Byzance; il conserve encore le nom de Bourg de la princesse, parce que, nous assura-t-on, le palais d'une fille de je ne sais quel empereur d'Orient s'y était long-temps conservé; les Albanais furent ceux qui le brûlèrent en 1770. Un peu plus bas, et appartenant toujours à la ville supérieure qui fut certainement la Misithra de Villehardouin, était une belle église, bâtie avec des matériaux de tous les âges, et décorée par d'élégantes colonnes de Marbre, mais toute délabrée: on nous raconta que naguère ses prêtres, la Bible à la main, avec des cierges allumés et chantant des cantiques, sortirent pour s'opposer processionnellement à l'entrée des Arabes dans le sanctuaire; mais on les fit éventrer avec précaution, afin qu'il leur restât assez de vie pour voir dévorer leurs entrailles fumantes par des chiens affamés. On nous montra même la place où les saints martyrs avaient rendu leur ame à Dieu, en lui demandant miséricorde pour leurs bourreaux.

C'est de Mistra que partirent ceux des membres de la Section qui montèrent une seconde fois sur le Taygète, dont on gagne le faîte assez facilement par le côté où cette montagne est cependant coupée le

plus brusquement; il faut en suivre exactement les bases orientales par le chemin que nous prîmes dans la journée du 25, en nous rendant à Slavokhorio. A une demi-lieue environ de cette rivière de Parori, qui tombe dans la Pantélimonia près du village de Sykaraki, sourdent les abondantes sources d'Hagianni où existèrent des bassins pour retenir leurs eaux si fraîches, et des fragmens de briques jonchent toujours le sol, ombragé par des plantations de Mûriers et d'Oliviers; plus loin jaillit un autre képhalovritzi, appelé Paléohagianni, et qui alimente aussitôt le cours d'un ruisseau considérable: celui-ci baigne les murs d'une église abandonnée, mais remarquable par divers Marbres arrachés à quelque vieux monument et qu'on encastra dans ses murs; l'un de ces fragmens appartint à un bas-relief de la meilleure époque, et représente une scène de chasse. L'un des Chiens qui s'y voient encore, est très-bien sculpté, et dans la proie qu'il poursuit se reconnaît évidemment le Moufflon, qui dut conséquemment exister autrefois dans la chaîne du Taygète; où la race de cet animal paraît avoir été détruite. On tourne ici à gauche pour gagner l'antique Amyclée, en abandonnant la route de Marathonisi; tandis que, pour gravir les montagnes, il faut au contraire tourner à droite et remonter le lit d'un torrent qui passe au village d'Anavryti. Au-dessus de ce lieu, et par des pentes boisées, on marche diagonalement jusque dans la haute région; MM. Boblaye et Virlet y trouvèrent des pâtres d'origine albanaise, avec de nombreux troupeaux : ces bonnes gens menaient la même vie que ceux qui, sur le côté opposé du Saint-Hélie, nous avaient récemment si bien accueillis; ils paraissaient pratiquer les mêmes vertus hospitalières; au-dessus de leur demeure la végétation cesse entièrement, et, gravissant à quelque distance le seul pas un peu scabreux qu'on ait rencontré durant le voyage, on arrive au pied du piton, en ce même endroit où dans les derniers jours du mois passé nous avions encore trouvé de la neige, et que Pausanias me paraît désigner sous le nom de Théræ (p. 378).

Quant à Slavokhorio (village des Slaves), qui figure pour la première fois sous ce nom vers le milieu du quinzième siècle dans George Phrantzès, nous n'y vîmes point de ruines bien importantes, ni autant de chapelles grecques qu'on en a signalées; une seule église en bien

mauvais état y méritait quelque attention, parce que dans ses murailles étaient confondus des fragmens de sculptures de divers styles et appartenant à plusieurs époques; la plupart ne sont pas sans beauté. L'un d'entre eux, placé au-dessus de la porte principale, représente un Bœuf, dont la moitié postérieure manque, et qu'environnent des guirlandes gracieusement entrelacées à travers les cornes : il y avait des colonnes à l'intérieur et des tombeaux au pourtour; mais rien n'indiquait qu'Amyclée ait été une cité aussi considérable qu'on l'a prétendu. On a vu plus haut qu'il ne faut pas confondre le Nikli, où nous campâmes dans la soirée du 23 Juin, et qui est situé à deux lieues environ au midi de l'antique Sparte, avec le Nikli ou Muchli du moyen âge; rien n'indique qu'au temps de la conquête des Français ce lieu, qui s'appelait encore Amyclée, soit même devenu un fief. Mais il n'en est pas ainsi pour ce qu'on nomme aujourd'hui Mahmoud-Bey, distant d'un quart de lieue environ vers l'Est, et dont la puissante tour domine le canton[1]. Mahmoud-Bey fut évidemment le manoir de quelque seigneur du moyen âge doté d'une bonne mense au partage féodal de la Morée, et devint ensuite le pyrgo d'un Turc puissant; un fossé et d'assez bons murs y environnaient des jardins protégés par le fort. J'ai vu dans nos provinces occidentales plusieurs châteaux féodaux très-ressemblans à celui-ci, à l'escalier extérieur près, qui est sans doute une addition musulmane. Il paraît que dès le commencement de la dernière guerre Yatrakos, en ayant attaqué le possesseur, l'en débusqua; s'en regardant conséquemment comme légitime propriétaire par droit de conquête, il en faisait sa demeure, lorsque Ibrahim l'y vint assiéger à son tour avec de grandes forces; le petit-fils d'Esculape (p. 423), qui ne s'attendait point à la marche des Égyptiens, n'avait qu'une trentaine d'hommes autour de lui; mais il ne s'en défendit pas moins très-vaillamment pendant cinq ou six jours, et l'on voit encore les marques des coups de canon qu'on ne lui épargna pas. Cependant, sa garnison demeurant réduite à sept ou huit soldats, et sa dernière goutte

1. A peu de distance de cet endroit, en allant vers l'Eurotas, on a découvert sur un monticule un monument dans le genre de celui qu'aux environs de Mycène on appelle communément le tombeau d'Agamemnon, et qui, s'il ne fut pas ce qu'on regarde aussi comme un trésor, pourrait bien avoir été le tombeau d'Électre.

d'eau étant épuisée, ainsi que son dernier grain de poudre, Yatrakos, à l'extrémité, refusa toutes les propositions qui lui furent faites, parce que sa captivité de Navarin lui avait appris à suspecter la foi de l'ennemi. Il aima mieux profiter de l'obscurité d'une nuit pluvieuse pour sortir subitement de son réduit, suivi du peu de compagnons qui lui restaient, et traverser le sabre au poing le camp des assiégeans, où, nouveau Jonatas, il porta le désordre en tuant beaucoup d'Arabes endormis; il se sauva ensuite chez Mourdzinos à travers la chaîne du Taygète, dont il connaissait les moindres passages. Depuis la délivrance de la Morée, Yatrakos demeurait établi dans cette tour dont nul ne lui contestait plus la possession, et où nous trouvâmes ses gens, qui nous reçurent du mieux qu'ils purent. « Le général aurait bien voulu vous faire lui-même les « honneurs de son château, nous dit l'un de ses officiers; mais sa pro- « fession de médecin l'appelait impérieusement chez un capitaine de « Milia, son ancien compagnon de gloire, et auquel il doit faire une « opération. » Le Maniote qui parlait ainsi, avait été le protopalikar de Yatrakos dans les batailles; il lui était fort attaché et n'en prononçait jamais le nom sans attendrissement, et sans relever ses larges manches pour montrer d'énormes cicatrices, qui provenaient des entailles que lui avait faites le moderne Podalyre, en lui extirpant deux balles reçues au siége de Tripolitza.

Après avoir suivi le plat pays, si l'on veut atteindre le golfe de Laconie, en marchant dans la direction du Sud, on passe successivement les rivières de Racina et de Drysso, qui descendent des flancs méridionaux du Taygète pour former par leur réunion l'un des principaux affluens de l'Iri : entre ces deux cours d'eaux est situé le canton de Potamia; on monte de l'autre côté du second sur le chaînon transversal des monts de Bourdounia, à travers lequel le fleuve célèbre par ses Roseaux et les singulières amours de la reine Léda, s'est ouvert l'étroit passage dont nous irons sous peu visiter les rapides.

Nous laissâmes à gauche sur la hauteur Paléo-Daphné, avec ses murs d'enceinte debout, mais abandonnés; et sur la droite, au loin, le château turc de Tarapsa, avec le hameau de Vigla. On marche alors sur un plateau fertile, parsemé de pyrgos; puis on traverse des vallons

de l'autre côté desquels s'étend sur la droite le bourg de Lebetsova, qui ne compte pas moins de 500 habitans, et qui est divisé en trois groupes de maisons, dont plusieurs sont de véritables forteresses. Le pays, accidenté, populeux et riche avant l'invasion des Égyptiens, avait beaucoup souffert, parce que chacun s'y était vaillamment défendu; mais les cultures se rétablissaient promptement, et l'on y pouvait voir que les Laconiens ne sont point des fainéans et uniquement des voleurs, comme on s'obstine à le prétendre. C'est après avoir marché environ une heure, à partir d'une abondante fontaine où les filles de Lebetsova vinrent nous porter des fleurs durant notre halte, que, cheminant avec Boblaye en avant de notre petite colonne, nous nous trouvâmes au voisinage d'un hameau qu'on nous dit s'appeler Psyharie, sur le lieu d'où l'antiquité tirait ce magnifique Porphyre appelé improprement Marbre de Laconie, et que depuis vingt siècles on confondit sous le nom d'Ophites ou de Vert antique, avec des substances qui en sont éminemment différentes; le chemin était tout rempli de blocs de cette fastueuse roche, dont nous avions déjà vu quelques fragmens travaillés parmi les ruines de Sparte; elle est représentée dans la 11.e série de notre atlas (Pl. VIII, fig. 1.re); et mon savant compagnon de voyage, en lui imposant le nom scientifique de Prasophyre, lui consacrera une notice dans la partie géologique du présent ouvrage[1], avec une vignette (p. 137) représentant cette carrière de Crocées, d'où les Romains tiraient ces superbes bassins dans lesquels ils aimaient tant à voir verdoyer l'eau jaillissante de leurs palais. Ici les monts présentaient des formes de taupinières ou de *tumuli;* de grands et vieux Vellanis devenaient de plus en plus nombreux. Deux heures après avoir quitté les alentours de Crocées, on laisse sur les hauteurs de droite le grand pyrgo de Laio; des bases de celles-ci naît une source abondante, qui remplit un bassin creusé dans la pierre sur le côté gauche du ravin qu'on traverse pour monter une longue pente exposée au Nord, dont beaucoup de murs en degrés soutiennent la terre comme au pays de Zarnate. On est encore séparé du golfe de Laconie, qu'on aperçoit du faîte de la montée, par un petit bassin fermé; après lequel, rendu sur le bord de la mer, on découvre les rochers de Trinisa à 2000 mètres

1. Tome II, deuxième partie, p. 129.

environ vers l'Orient. Quelques jardins entourent sur la rive une masure de cultivateur voisine d'une source saumâtre, qui naît de la racine des pentes riveraines qu'il faut gravir pour entrer par le pas de Kaki-Skala dans l'éparchie de Marathonisi; ce défilé pourrait bien être celui que Pausanias appelle *Castorides portæ?* Parvenus à son extrémité, nous laissâmes à gauche, sur une hauteur projetée en cap escarpé, le château délabré qui lui donna son nom. Nulle ruine en Morée ne ressemble davantage aux débris de gigantesques gâteaux d'amandes, recouverts de caramel. Ce fut une des clefs de Sparte orientale avant que les Glygoraki, de la maison de Dzanétaki, eussent poussé leurs conquêtes sur les Turcs jusque vers ce Vasilipotamos, qu'à partir d'ici nous devons traverser avant de trouver l'embouchure véritable de l'Eurotas. Kaki-Skala, qui fut le berceau de cette branche d'une noble famille, est demeuré abandonné depuis que le Dzanétaki actuel s'est établi sur la petite île appelée Cranaé aux temps héroïques, et dans laquelle nous l'irons visiter tout-à-l'heure. A partir de ce château ruiné de Kaki-Skala, on descend vers l'embouchure du Skatina-Langadi, torrent qui vient des hauteurs de Tarapsa, à six ou sept lieues vers le Nord-Ouest, et au travers d'un canton montueux : son eau, qu'une barre de sable interceptait, formait une lacune parallèle au rivage, et dont le pourtour était garni des plus forts Tamaris que j'aie vus; les troncs de ces arbres au grêle feuillage, peu élevés, sont semblables, pour la forme, à ceux des Saules souffrans que la tonte défigure le long des fossés de nos prairies de France; plusieurs n'avaient pas moins de huit à dix pouces de diamètre. En remontant le torrent, on voit des grottes au pied des rochers de ses escarpemens orientaux; en suivant au contraire la plage par la route qui tourne au Sud, on marche au pied de falaises composées d'une Marne où les pluies causent des déchiremens continuels, et à travers l'épaisseur de laquelle sont des bancs superposés et considérables d'Huîtres fossiles plus ou moins agglutinées, et dont on heurte sous ses pas des blocs entraînés par les éboulemens. Les restes d'un aqueduc, construit par le père du Dzanétaki actuel, et d'où Baccuet prit une vue de Marathonisi (pl. XXXI), un moulin situé à l'entrée d'un petit vallon, dans le fond duquel est un bassin de retenue où se jouaient des Émydes à travers des nuages

de Conferves (n.° 1507) et des touffes de Potamot (n.° 237), avec un puits d'eau douce, protégé par des pierres helléniques sur le bord du rivage, précèdent l'emplacement marécageux de l'antique Gythium, où nous vînmes dresser nos tentes dans un bois de Mûriers, après une journée de quinze heures de marche.

« Les Gythéates, dit Pausanias [1], prétendent que leur ville n'a point « été fondée par un mortel; mais qu'Hercule et Apollon, après avoir « combattu l'un contre l'autre pour le trépied, se réconcilièrent et fon- « dèrent ensuite cette ville en commun; aussi voyait-on sur sa place « publique les statues d'Apollon et d'Hercule. » On ne les y voit plus maintenant; mais beaucoup de restes du vieux temps sont épars dans la conque où la ville s'étendait. Nous remarquâmes principalement entre ceux-ci des bains à demi submergés, et qui, étant construits en briques, datent des temps de la domination romaine; les soubassemens antiques sur lesquels s'élève une petite église entourée de sépultures très-récentes; un puits considérable, construit en grosses pierres de taille antiques, et qui répond peut-être à la fontaine d'Esculape; des traces d'une acropole sur la hauteur orientale, où sont comme de grands magasins creusés dans le sol; enfin une chapelle voisine de ceux-ci, qu'aux Marbres sculptés qui s'y encastrent, je crois devoir remplacer quelqu'un des temples dont Pausanias fait mention. Un ravin septentrional contient aussi d'importans débris; c'est vers l'endroit où ce ravin s'ouvre vers l'Est qu'est, au milieu d'un vignoble, le théâtre, dont les gradins se composent de cubes en Marbre blanc. Un peu au devant en gagnant la côte, toujours entre des pampres et des plants de Cotonniers, sont aussi des restes d'un édifice où gisaient quelques chapiteaux doriques d'un Marbre pareil; dans les flancs de la hauteur qui ferme la conque par le Sud, la roche a été évidemment taillée en retrait, avec une sorte de gradin au bas de la coupure, qui n'a guère moins d'une trentaine de pieds, si j'ai bonne mémoire, sans qu'on puisse deviner à quelle fin se fit un tel travail. Il semble qu'on ait ménagé, vers le milieu de l'enfoncement carré et à ciel ouvert, une masse de pierre isolée et oblongue; ce lieu serait-il l'extrémité d'un hippodrome qui s'étendait dans la plaine, et où les chars venaient tour-

1. Tome II, p. 279 de la traduction de Clavier.

ner entre ce qui serait alors des restes de la borne et le gradin sur lequel siégeaient les juges? Peut-être y doit-on chercher cette pierre brute sur laquelle Oreste, s'étant assis, fut délivré des furies, et qu'en mémoire de l'événement on aurait isolée de la montagne par une entaille monumentale? Je laisse ce point à décider aux érudits qui, ayant visité les mêmes lieux, auront un peu de temps à perdre.

« Cranaé, continue notre auteur [1], est située devant Gythium; ce fut « dans cette île, suivant Homère, que Pâris triompha pour la première « fois des derniers scrupules d'Hélène, qu'il avait enlevée. Sur le con- « tinent, en face, est le temple de Vénus Migonitide, et tout ce canton « se nomme Migonium.... Au-dessus de ce Migonium s'élève le mont « Larysium, consacré à Bacchus: la fête de ce dieu y est célébrée au « commencement du printemps; on raconte qu'alors il s'y trouve du « Raisin mûr. » Le mont Larysium est aujourd'hui appelé Mavrovouno (montagne noire), et donne son nom au canton : il ne s'y trouve plus de Raisins mûrs avant la saison des vendanges; mais on voit toujours des Vignes très-productives au pourtour de Gythium. La ville est appelée le port de Sparte par Strabon [2]; mais elle n'est point Kolokitia, comme le marque Gosselin en marge de sa traduction [3]. L'Athénien Talmidès y vint brûler les loges où les Lacédémoniens retiraient leurs vaisseaux; c'est là que Cléomène, forcé d'abandonner son pays au pouvoir d'Antigonus, s'embarqua sur des navires qu'il y faisait tenir prêts, pour aller chercher une mort ignominieuse sur la rive égyptienne [4]. Plus tard, Philopœmen y détruisit la flotte du tyran Nabis [5]. Il n'est plus question de ce port après les premiers empereurs romains; et l'on ne sait à quelle époque sa population l'abandonna pour passer à Marathonisi, située à quelque distance vers le Sud sur un promontoire. On montre parmi les rochers du bord de la mer, à l'entrée de la route coupée dans le pied des hauteurs, une source salée, et à droite une inscription taillée dans le vif de la pierre, qui doit, si elle n'est une plaisanterie archéologique, remonter à la plus haute antiquité. Le mouillage moderne, autour duquel s'élève Marathonisi, a été creusé de main d'homme en plusieurs endroits, et l'eau s'y

1. *Loc. cit.*, p. 180 et 183. — 2. *Lib.* VIII, *cap.* 3, §. 12. — 3. Tome III, p. 158. — 4. Plutarque, Vie de Cléomène, §. 61, et Polybe, *lib.* II, *cap.* 14. — 5. Pausanias, *lib.* VIII, *cap.* 50.

est évidemment élevée, si l'on en juge par les constructions qu'on voit au loin sous la mer, devant les bains antiques près desquels nous avions assis notre camp; on y compte plus de 700 habitans. L'église, où l'on a transporté plusieurs fragmens antiques, entre autres un beau chapiteau corinthien et de gros blocs de Marbre qui servent de soubassemens, occupe sans doute la place du temple élevé par le ravisseur de l'épouse de Ménélas; quant à l'île où l'Amour soumit la sœur des Tyndarides au fils de Priam, très-rapprochée du rivage, rase comme une table oblongue, et grande, tout au plus, comme l'esplanade du Champ de Mars: elle se compose de blocs de roches diverses, désunis, roulés en forme de galets plus ou moins gros, et dont les interstices produisent quelques Millepertuis, des Câpriers et surtout le Fenouil, auquel l'île doit son nom actuel[1]; cinq ou six misérables Oliviers sont les seuls arbres qui semblent croître à regret autour d'une petite chapelle située à la pointe de l'Ouest.

Dzanétaki, dont Mavrico-Poulo nous avait tant parlé (pages 358 à 360), fils de bey, et dont la maison comptait encore d'autres princes, habitait, depuis la guerre de l'indépendance, un château qu'il s'était construit sur l'île même, et dans lequel nous fûmes reçus au bruit du canon : voulant que j'y demeurasse avec lui, il m'y présenta sa famille et me traita à l'européenne, c'est-à-dire en m'y donnant à dîner sur une table supportée par des pieds, autour de laquelle on s'assit sur des chaises, où chacun eut sa serviette sans broderies, son verre et son couvert. Dzanétaki passe pour le plus riche des seigneurs de Sparte; il est aussi celui dont les manières sont le plus en rapport avec notre civilisation. Sa puissance, fondée sur une bonne réputation militaire, et sur la haute opinion qu'on a de son grand sens et de sa probité, s'étend sur le Magne oriental et jusque sur le canton des Kakovouniotes, autrefois soumis exclusivement aux Mavromichalis, qui, dans ces derniers temps, ont perdu beaucoup de leur influence vers cette sauvage extrémité de la Grèce : c'est aux habitans de ce canton, qu'il faut se garder de confondre avec le reste des Maniotes, que Sparte d'aujourd'hui doit sa mauvaise réputation; et, il faut l'avouer,

1. Le Fenouil se nomme en grec μαραθω, d'où *Marathou-Nisi*, île du fenouil, qui est appelée *Fenoche* dans la carte de Lapie.

ces *mauvais montagnards* (telle est la traduction de leur nom grec), à partir de la baie de Kolokyntha, au sud du cap Stavri, jusqu'au cap Matapan, vivent dans une déplorable indépendance, dont il sera long-temps difficile de leur faire comprendre les immenses inconvéniens. On a peine à concevoir, lorsqu'on les a connus dans leur repaire, qu'ils se puissent perpétuer sur ces rochers désolés où ne croît plus un brin d'herbe; où les arbres sont arrachés, et les moindres jardins ont depuis long-temps disparu; où ne coule plus un ruisseau; où les fontaines tarissent peu à peu, faute d'ombrages protecteurs; où l'eau des citernes est la seule que l'ardeur du soleil ne vaporise point; où chaque maison, sans porte hospitalière au niveau du sol, et dans laquelle on gravit par une échelle, est devenue une forteresse; enfin, où la population de chaque village se compte par fusils, c'est-à-dire par brigands, qui possèdent une arme à feu pour s'entre-tuer. Les prêtres eux-mêmes, qui sont, dans ce misérable canton, plus misérables encore que dans le reste des plus pauvres parties de la Morée, n'ont aucune influence sur leurs indisciplinables paroissiens; à peine parviennent-ils à obtenir qu'ils observent tant bien que mal une trève de Dieu qui, semblable en tout à ces suspensions d'hostilités où l'Église intervenait dans nos temps barbares, ne permet à qui que ce soit de sortir en armes du samedi soir, à partir de l'heure qui répond à l'Angelus, jusqu'au lundi matin après la messe. Pour nous rendre dans ce canton, où nul chemin n'est plus tracé, et dans lequel les habitans de Marathonisi eux-mêmes nous assuraient qu'il n'y avait sûreté pour personne, Dzanétaki mit à ma disposition le Marco-Botzaris, brick de guerre de douze canons, qu'il s'était fait construire à Ipsara, pour réprimer les pirates dans le golfe de Laconie: ce joli navire passait pour l'un des plus fins voiliers du Levant; un équipage d'élite le montait, Dimitri Meisseiani, l'un des plus braves marins de la Grèce, en était le capitaine. Ce fut ce même brick que M. le Président me donna plus tard pour mon voyage de l'Archipel, où le même capitaine demeura sous mes ordres. Nous levâmes donc l'ancre dans la nuit du 25 au 26 Juin, par une bonne brise du Nord-Est, et voguâmes vers le Ténare, où nous accompagna Kalkandy, parent de l'éparque, pour nous faire, si besoin en était, respecter en son nom, Dzanétaki étant

alors celui de tous les chefs de Sparte dont le pouvoir fût le moins bravé par les Kakovouniotes. Les vents ayant été favorables, tant que nous en eûmes besoin, dès la pointe du jour nous étions rendus à cette extrémité méridionale de l'Europe qui, par une singularité digne qu'on la signale, se trouve exactement sous le même méridien que le cap Nord dans la presqu'île scandinave. Par un autre hasard la mer étant devenue parfaitement calme et aussi unie qu'une glace, je fis armer le canot et nous pûmes descendre sans le moindre danger sur les effroyables rochers qu'assiégent des vagues furieuses, pour peu que le caressant zéphire lui-même ne retienne point son haleine. Le Meisseiani nous assura n'avoir jamais vu semblable bonace; il s'extasiait sur la fortune de ces Français, aux plus légères fantaisies desquels semblaient s'accommoder jusqu'aux élémens. « Qui a jamais eu, disait-il, envie de « poser le pied en un tel endroit? Qu'y prétendez-vous trouver; peut-être « n'y a-t-il pas une place à la base de ces noirs déchiremens de pierres où « vous puissiez marcher. J'ai passé cent fois à deux encâblures de ce cap, « et je n'ai jamais eu occasion de reconnaître si l'on peut seulement s'y « tenir; je profiterai donc de votre descente pour connaître ce qui en « est, et pouvoir dire, j'y suis allé. » Ayant pris la barre, le capitaine gouverna sur la pointe même, qui semblait être acore; il s'y trouva heureusement ça et là des saillies en corniches, sur lesquelles il n'était pas aussi difficile de circuler que nous l'avions imaginé. Nous y pûmes même assez aisément recueillir de beaux Hydrophytes, avec de rares Polypiers, et observer la nature des pierres qui appartenaient à ce Calcaire âpre, dont la surface est déjà si dure à parcourir, quand des érosions, causées par la mer, ne le rendent point complétement intraitable; la meilleure chaussure n'y saurait long-temps résister. Quelques Câpriers (n.° 665), avec une petite Immortelle (n.° 1152), étaient les seuls végétaux terrestres qui fleurissaient comme à regret dans quelques fentes des rochers, contre lesquels nous parvînmes à grimper jusqu'à vingt ou trente pieds, trouvant toujours leur surface couverte de cette substance vernissée, dont Boblaye attribue la cause à l'*Aura marina* [1], et que j'ai fait représenter dans la planche IX, fig. 2, de la seconde série

1. Voyez tome II du présent ouvrage, 2.e partie, p. 337 et suiv.

de notre atlas. Nous rapportâmes aussi de beaux échantillons d'un Albâtre rubané fort commun à l'extrémité du cap, où nous ne parvînmes point à découvrir un endroit où pût jamais avoir été situé le moindre temple; c'est en vain que nous cherchâmes celui du dieu de la mer, ainsi que la fontaine au fond de laquelle on apercevait des vaisseaux quand on y regardait. Il faut, pour trouver des ruines et quelques gouttes d'eau douce, les aller chercher en un site moins tourmenté, et je pense avoir rencontré un peu plus vers le Nord les merveilles que les anciens nous disent avoir existé à Ténarium, lequel, pour eux, n'était pas seulement le cap Matapan des modernes, mais la pointe entière de Laconie, à partir de ce qu'on nomme aujourd'hui Porto-Quaillo où je n'hésite point à reconnaître le Psammatus mentionné dans Pausanias[1], et qui, d'après Scylax, était adossé au port Achilléus; celui-ci se retrouve alors tout naturellement dans l'anse maintenant appelée Marinari. La contiguité de ces enfoncemens de deux côtes adossés comme les deux ports que signale le périple, forme un isthme escarpé et sépare du reste de la chaîne du Taygète, une presqu'île élevée à son sommet de 300 mètres au moins; on peut étendre à celle-ci tout ce que les anciens attribuaient à leur *Tænarium promontorium,* qu'on doit soigneusement distinguer de leur *Tænarus urbs.* Par cette manière de voir ce temple de Neptune, dont nous avons vainement cherché les traces sur la pointe même du cap Matapan, se retrouve sans la moindre difficulté à Kisternès, autre port composé de deux petits bassins, dont l'oriental fut évidemment taillé de main d'homme en carré long; ce lieu est situé dans la partie Nord-Est de la presqu'île de Ténarium, et nous parvînmes à gagner ses ruines, avec des peines infinies, à travers les âpres rochers d'un rivage affreux. Il peut y avoir une demi-lieue tout au plus de l'extrémité du redoutable promontoire à Kisternès, où le canot avait ordre de nous joindre; il nous fallut plus d'une heure pour faire le trajet, durant lequel nous rencontrâmes, entre les récifs, des femmes kakovouniotes, que de loin nous prîmes pour des brigands, parce qu'elles portaient des fusils en bandoulière. Leur tête était couverte du féci national: une sorte de tunique composée d'une étoffe de

1. *Lib.* III, *cap.* 25.

laine grossière, et qui, s'il n'était question de belles Grecques, se devrait simplement qualifier de chemise, composait leur court vêtement; de longues perches qu'elles maniaient, et que d'abord nous crûmes être des lignes, nous les firent prendre ensuite pour des pêcheurs; ce fut seulement lorsque la première dont nous nous trouvâmes proches, se retourna pour voir ce que pouvaient être les Francs qui se hasardaient en de pareils lieux, que nous reconnûmes au volume du sein bronzé qu'elle nous montra, le sexe de notre rencontre. Nous n'en eussions pas été plus rassurés, car les femmes kakovouniotes ne valent pas mieux que les hommes, si nous n'eussions été armés aussi, et si notre canot, dont les rameurs se tenaient sans cesse à portée, n'eût au besoin pu nous prêter main-forte. Ces espèces d'Amazones ne parurent pas moins étonnées de nous voir, que nous ne fûmes surpris de leur air guerrier. Kalkandy, ce parent de Dzanétaki, dont nous étions accompagnés, prenant alors la parole, nous raconta qu'au temps du passage des Cailles, l'extrémité du Magne étant un lieu de halte pour ces oiseaux, ils s'y abattent en volées innombrables avant de reprendre les routes de l'air, et de traverser l'espace de mer qui sépare la Grèce de l'Afrique. « Le sol en est « tellement couvert durant quelques jours, nous disait le Spartiate, « qu'à peine on y distingue la pointe de quelques pierres, car pour de « l'herbe il n'y en a plus; l'été a dévoré le peu qu'en produit cette con- « trée maudite. Les habitans ont eu soin de marquer à l'avance les « places qu'ils se réservent les armes à la main, et sur lesquelles ils « prennent les Cailles en masse avec des filets plus grands, mais à peu « près faits comme celui dont M. Brullé se sert pour attraper ses mouches « et ses papillons. Pendant que les hommes traitent de ces démarca- « tions, ce qui n'est pas une petite affaire, leurs femmes emploient au « rivage les mois de Juillet et d'Août à préparer un sel qui bientôt trou- « vera son emploi. Cette longue perche, que de loin vous avez prise pour « le manche d'un hameçon, est celui d'une grande cuiller en bois, avec « laquelle chacune puise au grand réservoir l'eau dont elle vient remplir « chaque matin, et quand il fait excessivement chaud deux fois par jour, « les moindres trous des rochers, où, l'ardeur du soleil en faisant éva- « porer promptement l'humidité, il demeure à la fin un dépôt de sel

« gris, légèrement amer, parfumé et des plus propre à la conserva-
« tion de la viande. Quand ce sel est recueilli et quand les Cailles sont
« arrivées, ces mêmes femmes plument et vident au fur et à mesure
« celles que prennent leurs maris : elles leur coupent ensuite la tête et
« les pattes, les aplatissent un peu entre deux planches, qu'on charge
« de cailloux, et les saupoudrent, après les avoir disposées par couches
« dans des barils, avec la récolte, corrosive et conservatrice à la fois,
« dont vous les voyez maintenant s'occuper. Les Cailles préparées de
« la sorte deviennent la meilleure chose à manger dont on se puisse
« faire l'idée. On en compose avec le Riz d'excellent *pilo.*" J'ai mangé depuis de cette sorte de salaison, dont le Magne expédie dans tout l'Orient et jusqu'à Constantinople des quantités assez considérables, et ne l'ai pas trouvée exquise, ainsi que Kalkandy l'affirmait. Il est des ménages qui, après en avoir fait provision pour six à huit mois, en peuvent, à ce qu'on m'assura, vendre encore pour cinquante ou soixante thalaris; ce qui est une fortune de Kakovouniote. L'espace nécessaire pour mieux faire connaître une peuplade dont les mœurs n'ont plus aucun rapport avec celles du reste de l'Europe, et que l'idée mal comprise de sa liberté rend étrangère à toute civilisation, venant à me manquer, je me vois réduit à regagner Kisternès, pour m'occuper du temple que nous y découvrîmes, et dont les ruines font le sujet de la vignette du présent chapitre[1]; ce monument peu considérable, même au temps où toute la Grèce le tenait pour l'un des plus saints, fut cependant solidement construit en grosses pierres carrées. On y pénètre difficilement, parce qu'il est enfoncé dans le sol, et que des amas de décombres en ont presque obstrué l'entrée, située du côté occidental : c'est peut-être à cause de cet enfoncement qu'on le comparait à une grotte. Dans l'intérieur étaient divers blocs de Marbre culbutés, avec deux chapiteaux ioniques à volutes plates, enclavés dans les réparations faites autrefois à l'une des murailles. En dehors s'élevait aussi une colonne, qui pourrait bien n'avoir pas toujours été à la place qu'elle occupe maintenant; plusieurs hommes

1. La carte de Gell, qui place le temple de Neptune au même lieu que nous, et qui voit également le port Psammatus dans Porto-Quaillo, indique Achilléus dans l'anse intermédiaire de Vathy (voyez la feuille *b* de notre carte, planche II). Peut-être l'auteur anglais a-t-il raison.

armés semblaient monter la garde dans le temple même, et nous assurèrent qu'ils y veillaient à la sûreté du pays. Ils ressemblaient, à mon sens, moins à des soldats qu'à ces brigands inhospitaliers qui, pour avoir jadis égorgé sur le même lieu des malheureux qui s'étaient venus mettre sous la protection du dieu qu'on y invoquait, causèrent l'une des guerres d'esclaves de Messène : si cet endroit n'eût point été absolument infréquenté, je n'eusse point douté que de telles sentinelles s'y tinssent en embuscade pour détrousser les passans, et si le ciel rembruni eût couvé quelque tempête, je les eusse cru à l'affût des naufragés que la mer leur pouvait jeter. Malheur, en effet, à celui que les vagues poussent sur un affreux rivage, où tout ce que vomissent les flots est considéré comme une proie légitime envoyée par Dieu, des bontés duquel on s'exposerait à ne plus rien recevoir, si on négligeait une fois d'en profiter. Le temple de Neptune domine le petit bassin carré, creusé dans la baie du côté de l'Orient; au fond de l'autre enfoncement sont d'évidens soubassemens d'un autre édifice détruit, et tout autour il y a des décombres avec des restes de maisons. On peut reconnaître quelle fut la distribution de plusieurs d'entre elles, qui n'ont pas dû être renversées depuis bien long-temps; il y eut même naguère des cultures. On voit plusieurs citernes, dont une contenait encore de fort bonne eau; un pyrgo s'élève sur la pointe d'une hauteur conique peu éloignée. Nous découvrîmes encore ici, car le hasard nous y faisait aborder les premiers, une route de chars antique creusée dans le roc, et la plus distincte peut-être qui reste des temps reculés : cette voie conduisait indubitablement du temple, qui était un lieu d'asyle des plus renommé, aux ports voisins d'Achilléus et de Psammatus; nous y vîmes également sur un bloc de Marbre blanc d'environ deux pieds, une inscription qui gisait à demi plongée dans la mer, d'où nous la retirâmes pour la copier et l'exposer plus dignement.[1]

1. Elle pourrait bien être demeurée inachevée, car elle n'occupe guère que la moitié supérieure du bloc où je la trouvai, et dont j'ai indiqué la forme dans la vue que j'ai prise de Kisternès (voyez la vignette de la p. 446). Je la donnerai telle que je l'ai calquée :

. ΤΕΑΡΧΟΥ
. ΟΝΙΟΥ ΛΙΑΙ
ΑΡΧΙΕ Η ΘΥΤΑ
ΤΗΡ

On en retrouve une semblable, mais plus complète, dans le *Corpus inscriptionum græcarum*, p. 175, n.° 1412, comme de Sparte.

Des Statices rigides au feuillage glauque (n.os 424, 425 et 426), la Philomide frutescente (n.° 773), la Scrophulaire canine (n.° 809), dont la fleur commençait à passer, composaient, avec l'odorant Thym de Crète (n.° 782), toute la végétation de ce site sauvage, qui pourrait bien être le canton que, dans le moyen âge, des chroniqueurs ont appelé Cuistèrne et Ghistèrna.

Ayant regagné notre brigg et doublé le cap Matapan, je fis gouverner le long des côtes, depuis la pointe où nous étions descendus jusqu'au cap Grosso, l'antique Thyridès, moins célèbre que le Ténare, mais non moins dangereux. Sur le point culminant du plateau qui couronne le promontoire, sont les ruines d'un ancien fort, qu'on nous dit se nommer Orioskastro, et le sol y est criblé d'innombrables citernes, la plupart effondrées. On y est à un peu plus de 300 mètres d'élévation; et la côte, semblable à une gigantesque muraille, est taillée à pic dans tout son pourtour[1]: c'est peut-être lui qui, chez les anciens, passait pour recéler l'une des portes des enfers; les excavations profondes qu'on aperçoit à sa base, et desquelles sortent, quand les flots s'y engouffrent, des mugissemens qu'on prenait pour la voix de Cerbère, pourraient le faire supposer. Nous renverrons aux travaux de la section d'architecture, pour les restes de l'antiquité dont ces lieux sont tous remplis; nous y reconnûmes, non loin du rivage, un monastère de Cyparissa, voisin de l'emplacement de Cœnopolis, avec une maison de douane. Les bourgs de Viporo, de Boularious, d'Alika, de Tsikalia et de Vathiay sont, qu'on me passe cette expression, perchés sur divers échelons de montagnes escarpées, dépouillées, grisâtres et d'un aspect sinistre; une multitude de pyrgos sont épars sur les moindres mamelons et font connaître, d'une grande distance, que les habitans vivent en défiance les uns des autres: aucun gouvernement, aucun lien social, n'existent plus, où cependant furent des villes florissantes dans les beaux siècles de l'antiquité. Ce n'est jamais sans danger qu'on se hasarde à pénétrer sur un territoire où l'homme semble être essentiellement ennemi de l'homme et ne reconnaît que la loi du plus fort; cependant, qui le croirait, le nom de Lycurgue

1. Voyez la vignette de la p. 375, dans le tome II du présent ouvrage, où le cap Grosso se trouve représenté.

ne s'y est pas entièrement effacé, et l'on nous dit, en nous montrant une tour d'Alika : « c'est ici que régna cet illustre capitaine. » Ayant viré de bord pour rentrer dans le golfe de Laconie, je fis cingler sur le Karavopétra, écueil assez élevé, près duquel nous passâmes et qui forme, avec les caps Matapan et Grosso, un triangle scalène, dont il serait le sommet. On nous raconta que, vers le commencement du siècle, Pétrobey, voulant donner un grand exemple de justice et de son respect pour les mœurs, y avait fait déposer le papas de je ne sais quel village, qui, ayant séduit une fille, fut trahi par la grossesse de la malheureuse, à qui ses frères infligèrent la mort.

Je fis remettre le canot à la mer en passant devant Porto-Quaillo ou Cajo : peu d'asyles contre les tempêtes sont aussi sûrs, lorsqu'on est parvenu à s'y réfugier; mais aussi nulle part on n'est sous la portée du fusil de pirates plus audacieux. Le Président avait été obligé de proscrire jusqu'à l'usage des moindres caïques sur les deux côtes du canton de Kakovouni; il disait un jour devant moi à certain philhellène qui trouvait cette mesure par trop sévère : « Je crois en vérité que si, dans « leurs guerres intestines, ils n'eussent détruit jusqu'aux arbres dont les « fruits pouvaient soulager leur pauvreté, j'eusse pris le parti d'y faire « arracher les Noyers, car une coquille de noix suffirait à ces gens-là pour « écumer la mer; c'est un penchant irrésistible en eux, ils y mettent « leur gloire; ne vaut-il pas mieux qu'ils se passent de poissons, que « de me susciter de nouveaux embarras diplomatiques. Il suffirait qu'un « bateau sortît de Porto-Quaillo, pour que les ennemis de la Grèce « publiassent dans toutes les gazettes la résurrection de la piraterie. » Cette opinion était fondée, et nous trouvâmes que les habitans du pays, ne pouvant exercer hors de leur pays le besoin de quereller qui les tourmente, se battaient entre eux. Comme nous abordions sur l'une des deux plages de sable qui sont au fond du port, dont le reste des parois sont composées de rochers escarpés, les balles sifflaient par-dessus nos têtes, et un pyrgo de Karokes, qu'on nous montra sur l'un des sommets voisins, était le sujet de la guerre. Nous fîmes rencontre en ce lieu de deux voyageurs, dont l'embarcation était amarrée à l'un des tronçons de colonnes en Marbre blanc et vert qui sont plantées

sur le rivage, et qui doivent provenir du temple de Tænarium; quoique Français, ils ne m'étaient pas moins suspects que les combattans. Après avoir écouté, sans trop y ajouter foi, leur histoire qui sera contée ailleurs, je gravis sur les pentes que nous avions en face, afin de visiter le monastère fortifié dont elles sont couronnées, et dans lequel je devais trouver l'évêque des Kakovouniotes, de qui j'espérais tirer quelques lumières. Le prélat, qui n'avait pas voulu se commettre dans les différends survenus entre ses ouailles, s'était rendu sous je ne sais quel prétexte à Calamata depuis plusieurs jours; un caloyer le représentait, et se tenait accroupi au soleil sur une natte en dehors des murailles que gardaient cinq à six coquins aussi mal vêtus que bien armés. Le moine grossier ne se dérangea point quand nous arrivâmes, et recevant avec indifférence au moins, sinon tout-à-fait insolemment, les complimens que je lui adressais par mon trucheman, il demanda laconiquement ce que je voulais. « Que tu te lèves, répliqua vivement Kalkandy, pour « saluer avec le respect que tu lui dois un effendi qui te fait l'honneur « de monter vers ton trou, et qui est l'ami de ton seigneur Dzanétaki, « non moins que de son Excellence le Président. » Ces mots n'étaient point achevés, que le caloyer, changeant de manières, s'inclinait déjà profondément en prenant ma droite pour la porter humblement à son front; le nom de Dzanétaki, et l'accent avec lequel il venait d'être prononcé, l'avait comme terrifié, et celui du Président était alors fort respecté dans toute la Grèce. « Puisque ce mylord[1] est l'ami du Président, dit, en me « désignant à Kalkandy, un Kakovouniote balafré par le milieu du « visage, qu'il représente donc à sa Seigneurie, qu'en nous ôtant l'usage « des armes sur mer, il nous ôte nos moyens d'existence; veut-il que « nous mangions des pierres, ou que nous nous entre-dévorions. J'ai « été riche, j'avais alors de la poudre tant que je voulais; maintenant « à peine en ai-je pour ma propre défense, et je m'exposerais, si je « tirais un Lièvre, à ce qu'il ne m'en restât plus pour les combats. »

1. L'habitude de voir des Anglais désœuvrés dans le Péloponnèse, depuis que les îles Ioniennes appartiennent à la Grande-Bretagne, fait que le peuple y appelle communément mylord tout étranger voyageur qui n'y fait pas quelque commerce. On nous a souvent désignés nous-mêmes sous ce titre, qui pour les Grecs était synonyme de seigneur ou d'effendi.

Le monastère de Porto-Quaillo consiste en une enceinte crénelée, renfermant la cellule bien misérable du prélat avec un logement commun à quatre ou cinq religieux; la chapelle en est obscure, et se trouve au rez-de-chaussée d'un pyrgo, dont la terrasse était chargée, ainsi que les toits de l'habitation, de grosses pierres, qu'on y tenait prêtes, en cas d'attaque, pour les lancer à la tête des assiégeans; car les saints lieux ne sont pas ici plus à l'abri de surprises que tous autres. Nous vîmes arriver alors deux ou trois nouveaux barbares, accompagnés de leurs femmes, qui portaient le bagage, et d'enfans dont un, de huit ans au plus, était armé d'un vieux pistolet; ils venaient de Lagia pour la bataille qui paraissait devoir se donner au premier jour. A quelques pas sur la route de ce village de Lagia, qui est le plus considérable du canton, car on n'y compte pas moins de sept à huit cents fusils, est une source avec un réservoir carré taillé dans les rochers au fond d'une excavation. Boblaye y crut reconnaître cette fontaine merveilleuse que Pausanias dit avoir coulé sur le cap Ténare; j'y vis des Abeilles qui venaient en foule s'y désaltérer, mais sans y apercevoir les vaisseaux dont l'image eût dû se dessiner dans le fond du bassin. Des Cyprès en flèches s'élançaient çà et là au-dessus de Mûriers et de Figuiers épars, avec des Cactes, dans plusieurs jardins échelonnés, qui faisaient de ce séjour le plus délicieux endroit du monde, nous dit le caloyer. De l'autre côté d'un étroit ravin, sur un plateau de peu d'étendue, est une enceinte en carré long, dont les murailles, assez solides, sont composées de moellons unis par de la chaux et du mortier : il y eut, m'assura-t-on, un château dans le milieu; mais depuis long-temps ce manoir avec les maisons qui l'entouraient n'existaient plus. Cette construction, signalée par Gell, a été prise pour ce fort Maini, dont il est question dans la chronique de Morée; et que, sous le nom de Mayna, d'autres cartes transportent à Mézapo sur le golfe de Messénie. En sortant de Porto-Quaillo on laissait, sur le côté méridional du goulot, une autre enceinte avec des traces de batteries, qu'on prétend avoir été élevées par des Russes au temps des Orloff; vis-à-vis s'ouvrait, dans la pointe avancée que formaient d'énormes rochers, une vaste grotte, refuge d'une multitude de Pigeons sauvages. Étant revenu au même endroit quelques mois après, je n'ai

plus retrouvé ces pauvres oiseaux, le cap s'étant abymé, et la grotte ayant disparu avec lui dans les profondeurs de la mer, sans que personne ait pu me dire quand et comment la chose arriva, et si quelque tremblement de terre local avait été la cause d'un tel engloutissement.

En remontant la côte du Magne oriental, nous aperçûmes d'abord sur les hauteurs le grand et long bourg de Lagia, que composent tant de pyrgos, et dont toutes les maisons paraissent être fortifiées. Le sommet de la chaîne, qui le domine en arrière, n'a pas moins de 900 mètres; les deux Dymanistica, le port Méligani, Pakhianika dans la montagne, à mi-côte le monastère de Kournos, où sont les ruines de temples antiques, Nymphi, Dryali et Argilia, se montrèrent successivement. On nous fit remarquer en outre le port de Kolokyntha, au fond duquel est le village de Kotronès, qui représente évidemment l'antique Teutrone. On double ensuite le cap très-avancé de Stravi; entre ce promontoire et celui de Pagania, qui n'est pas moins saillant, s'enfonce la grande baie de Scutari, que termine une petite plaine en forme de conque, dominée par le riche village dont elle tient son nom, et près duquel nous avons campé dans la nuit du 29 au 30 Juin. Nos tentes y furent dressées non loin de la plage contre une église byzantine dans laquelle a poussé un superbe Vellani qui, perçant la toiture, protège maintenant de son vaste ombrage l'édifice, en témoignant d'un long abandon. Scutari compte 600 habitans, qui ont le bon sens de n'être en guerre avec personne : ses environs sont fort bien cultivés; on y plante surtout des Poireaux, des Ciboules et de petits Oignons, qui se transportent, avec des Cailles salées, dans tout le Levant. Ce sont les marins des îles Ioniennes qui en venaient ordinairement enlever la récolte; la Tomate, la Mélongène, le Gombo (*Hibiscus esculentus*, L., n.° 919) et la Sésame (n.° 814), sont les productions qu'on y sème également en abondance. Charmé des soins que les habitans prenaient de leurs jardins, je distribuai à ceux qui en voulurent des graines de Pommes de terre, dont ils me promirent de multiplier les racines nourrissantes: le bourg abonde en ruines du moyen âge; son église, misérable aujourd'hui, fut construite avec une certaine magnificence, et l'on y voit des Marbres provenus de monumens antiques. Il existe d'autres débris sem-

blables dans la chapelle riveraine, où se remarque entre les moellons d'un mur, du côté de la mer, une belle volute ionique de Paros. Les restes de l'un des plus grands châteaux du moyen âge qui soient en Morée s'élèvent encore à Scutari, où l'on dit qu'un des aïeux de Dzanétaki, attaqué par les Turcs, soutint un rude siége : les seigneurs qui l'ont bâti et possédé ont dû être très-puissans.

C'est à la base de l'escarpement couronné par le village de Paléokalivia sur la langue de terre appellée cap Pagania, que, sur une indication donnée par Dzanétaki, nous allâmes visiter les carrières autrefois exploitées de ce Marbre qu'on nomme vulgairement Rouge antique; divers échantillons que nous en recueillîmes, étaient veinés de vert et passaient par toutes les nuances de coloration, de la teinte du sang à celle de la brique.[1]

De Scutari à Marathonisi, le canton appelé Trigonès est très-coupé, mais fertile et populeux; de jolies plaines bien cultivées, et qu'on arrose au moyen de puits à roues avec des godets, semblables aux norias de Valence et d'Andalousie, s'y étendent entre des contreforts de montagnes, qui se terminent au bord de la mer en caps plus ou moins saillans et escarpés. Il s'y trouve des sources salées en plusieurs endroits, et nous y reconnûmes successivement, avec les restes de plusieurs monumens grecs, tels qu'un temple de Jupiter, l'emplacement d'Araïnus dans Agéranos ou Géranos, et celui de Las où sont encore les vestiges de vastes thermes construits en briques, et qui doivent conséquemment dater des temps romains. Le premier de ces lieux n'est plus remarquable que par l'un des pyrgos de cet Anton-bey de la famille Grégoraki (p. 360), dont la Porte ne put parvenir à s'emparer après l'avoir déposé, et qui, s'étant maintenu indépendant au milieu de ses domaines, avait laissé un jeune fils, héritier de ses biens. Celui-ci, que j'ai connu vingt ans après, s'est marié avec une fille de Dzanétaki, pendant que j'explorai le Magne.

A quelque distance dans l'intérieur, et dominant le fond de la conque du port Vathy qu'arrose ce fleuve Sménus dont Pausanias remarque « que les eaux sont si douces et les meilleures à boire, » se voit Passava,

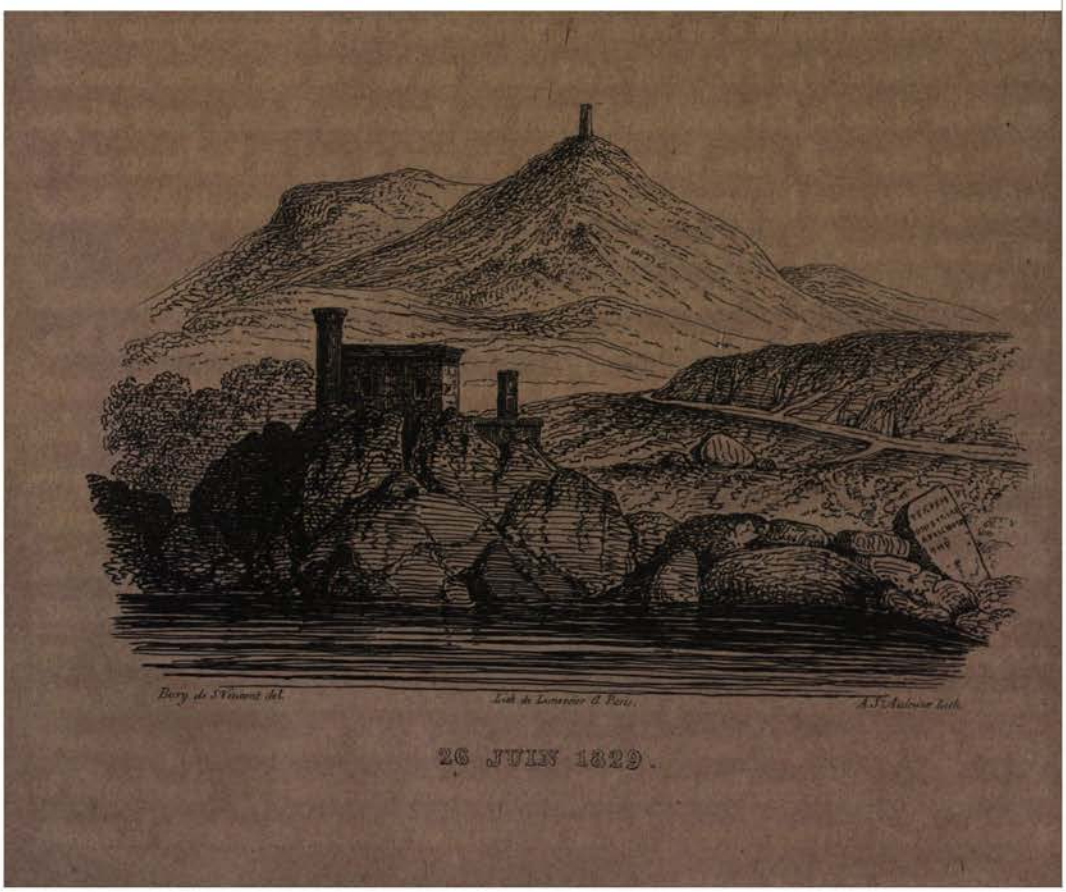
1. Voyez planche X de la deuxième série, fig. 1 *a*, *b*, *c*.

forteresse délabrée du moyen âge, mais que M. Buchon n'a pu reconnaître « ni dans les voyageurs, ni dans Pouqueville. » Cependant la carte de Gell, peut-être d'après celle de M. Lapie, qui en avait deviné la position avec son habituelle sagacité, l'avait précisément mise en son lieu; l'enceinte seule de la ville, dont Coronelli donne un plan, demeure en son entier : elle consiste en un bon mur de pierres et de chaux, flanqué de petites tours carrées, au faîte d'un rocher de Marbre rougeâtre, semblable à celui de Paléokalivia. Ce fut à messire Jean de Neuilly qu'elle échut lors du partage d'Andravida, avec quatre fiefs de chevalier, le droit de porter bannière et le titre de maréchal [1], transmissible à sa lignée. Guillaume de Villehardouin, qui en avait ordonné la construction pour entretenir ses communications militaires avec Vitylos et le port de Mani ou Mayna, vint visiter Passava après la prise de Monembasie. Jean de Neuilly étant mort, ce fief important passa par le mariage de sa veuve à ce Jean de Saint-Omer que nous croyons avoir fondé Navarin (p. 126); et c'est ainsi qu'on vit des noms français succéder dans le Péloponnèse à ceux de l'antique Grèce, pour disparaître à leur tour dans la confusion de ceux à qui la barbarie et les mélanges de tous les peuples du pourtour de la Méditerranée ont donné un tour levantin, qui leur est maintenant propre.

En s'éloignant de tant de ruines pour se rendre au Mavrovouni (*Larysius mons*), on traverse, par le chemin de Marathonisi, le Bardouniapotamos, pris à tort dans la carte de Gell pour ce Sménus dont nous avons tout-à-l'heure remarqué l'excellence des eaux; il est le plus important des fluvioles de la contrée, et descend d'Aguinavouni, prolongement des flancs méridionaux du Taygète. Les cimes de cette montagne qui, tout éloignées qu'elles sont des bords de la mer par ce côté, se présentent au voyageur dans leur plus grande pompe, resplendissaient toujours de lumière, malgré la fonte de leurs neiges. La plaine, qui s'ouvre alors vers l'Orient, est parfaitement cultivée partout où ne sont point des pâturages réservés pour les bœufs de Dzanétaki, possesseur du canton : elle représente le Migonicum des anciens; j'y observai à la gauche d'un torrent épuisé, bordé de Nérions fleuris, et près de la route,

1. Chronique de Morée, p. 140.

une butte assez ressemblante, pour la forme et la hauteur, à celle du labyrinthe du Jardin des plantes de Paris à partir du Cèdre; sa pointe fut couronnée par quelque hiéron, dont il reste divers fragmens de Marbre taillés. De cet endroit jusqu'à l'île de Cranaé, dont le seigneur nous préparait une réception plus brillante encore que la première, on a deux heures de marche environ. A moitié chemin, on laisse à droite sur l'escarpement d'un promontoire le village de Mavrovouni, pour s'engager dans un défilé riverain assez ressemblant à celui de Kaki-Skala (p. 429). Nous apprîmes en arrivant chez notre hôte l'issue de la bataille aux préludes de laquelle nous avions assisté à Porto-Quaillo: le pyrgo qui en était le sujet, s'était rendu, et le Kakovouniote, qui s'y défendait depuis près d'un mois, avait été tué avec son jeune fils et les trois ou quatre compagnons qui ne l'avaient point abandonné.



CHAPITRE X.

EMBOUCHURES DU VASILIPOTAMOS ET DE L'IRI. RAPIDES DE L'EUROTAS. DÉSASTRE DE MONEMBASIE OÙ LA COMMISSION SE TROUVE DÉSORGANISÉE PAR SUITE DES FIÈVRES DU CANTON D'HÉLOS ET DE L'INSOMNIE.

Ayant fait nos adieux au capitaine spartiate qui nous avait si magnifiquement accueillis sur son île, nous mîmes à la voile dans la soirée du 30, et passâmes au déclin du jour entre les écueils de Trinisa : ce sont trois rochers peu élevés au-dessus des flots; ils conservent le même nom de temps immémorial, et couvrent un port médiocre où sont des carrières antiques. Non loin de ce lieu s'élèvent des magasins protégés par une bonne enceinte, ainsi que par une grosse tour carrée, appelée Kamaria. C'est ici qu'existe cette limite de Sparte orientale, qu'ensanglanta l'un des faits d'armes de la guerre dernière, le plus digne d'être célébré, mais dont nous n'avions entendu parler qu'à Marathonisi. Nouvelles Thermopyles, deux cents Maniotes, tout au plus, y avaient arrêté en mourant une armée de Barbares : à l'approche d'Arabes, d'Égyptiens et de Nègres, envoyés pour dévaster leur patrie, ces braves augmentèrent les défenses du poste qu'ils devaient garder; ce que coûta leur résistance ne permit point au peu qui restait des assaillans, de pousser plus avant des conquêtes achetées par trop de perte. Plus de douze cents musulmans d'Ibrahim y avaient péri, et cinquante ou soixante seulement purent rapporter à leur maître quel avait été le succès de ses armes dans un pays qui produisait encore des héros. Et quel autre titre pourrait-on donner à ces Grecs, peut-être plus grands que leurs ayeux, puisque pas même un seul, comme au temps de Xerxès, ne revint porter à sa mère la nouvelle d'un glorieux désastre. L'histoire, en honorant à jamais la mémoire des compagnons de Léonidas, laissera-t-elle sans panégyrique ce fait non moins digne de célébrité, tout moderne qu'il est? Devenue aussi courtisane, ne burinerait-elle plus que les jeux homicides des princes qui la peuvent salarier? Hélas! pauvres Hellènes, êtes-vous passés de mode à ce point qu'il serait messéant de vous représenter grands comme vous

l'êtes...? Cependant, les premières clartés du jour venant à poindre dans l'enceinte où nous étions débarqués assez avant dans la nuit, je commençai à distinguer, autour de la place où j'avais dormi, une multitude d'ossemens humains, que des Chacals y avaient dispersés après les avoir arrachés d'une fosse voisine, où les cadavres confondus des héros et des stipendiés, qui s'étaient entre-tués environ dix-huit mois auparavant, reçurent confusément une sépulture commune. La terre de cette solitude, naturellement rouge, comme celle des environs de Navarin, semblait être toute pétrie de sang; et, comme si on y eût à dessein entremêlé des crânes, des omoplates, des côtes attenantes à des vertèbres, des fémurs ou autres fragmens de squelettes couleur d'ivoire, retournés par des bêtes dévorantes, elle présentait le plus hideux aspect, et notre suite demeura muette de stupéfaction à cette vue; je m'en sentis également glacé. Revenu de ce premier effet d'un spectacle inattendu, et rentrant dans le cercle habituel de mes idées, je me mis, en observant ces tristes restes, à recueillir divers crânes, dont la plupart étaient percés de balles; puis, les ayant disposés comparativement sur une même ligne, j'y recherchai à quelle espèce d'homme chacun avait dû appartenir. J'entrepris ensuite de faire distinguer à nos gens, qui me regardaient faire en gardant un respectueux silence, parce qu'ils devinaient bien que je n'agissais point dans un esprit de profanation; j'entrepris, dis-je, de faire distinguer à nos gens les différences caractéristiques que présentait chaque boîte osseuse. « Ceux-ci, leur dis-je, furent vos « frères, rendez-les pieusement à votre terre sacrée, et pleurez en gar- « dant le souvenir de leur haute vertu; ceux-là furent vos assassins; « pardonnez-leur si vous pouvez, car ils n'ont été que les instrumens « aveugles d'un tyran, qui les eût fait tuer s'ils n'avaient donné la mort. » Aucun muséum d'anatomie ne m'a offert une aussi intéressante collection de crânes parfaitement différenciés que l'ossuaire de Koumaria; j'en recueillis deux ou trois, de chaque espèce, entre les mieux conservés et les plus blanchis; les ayant cachés dans nos bagages, je m'éloignai rêveur du lieu où l'amour de la patrie aux prises avec une fureur mercenaire les avait accumulés.

La Commission scientifique se mit donc en route dans la matinée du

1.er Juillet pour reconnaître l'embouchure de l'Eurotas, et visiter le canton d'Hélos; ce fut dans cette nuit, passée au milieu d'un charnier, que nous fûmes pour la première fois assaillis par les Cousins qui, jusqu'à notre arrivée dans Monembasie, devaient nous causer cette privation absolue de sommeil que je tiens pour la principale cause des fièvres qui tout à coup ont suspendu nos travaux. Nulle part je n'ai vu des volées aussi épaisses de ces insectes atroces; ceux dont les cantons marécageux de Morée sont remplis aux approches de l'été et jusque vers le milieu de l'automne, appartiennent à une espèce que les entomologistes ne connaissaient point encore, et que M. Brullé, qui les bravait le mieux, a décrite et figurée sous le nom de *Culex Kounoupi*[1]. A peine commençait le crépuscule du soir, qu'ils s'introduisaient dans nos tentes en sonnant l'alarme: ils en noircissaient complétement l'étoffe, quand, repus de notre sang, ils s'y reposaient étroitement serrés les uns à côté des autres et par myriades sur le matin; on n'y distinguait quelquefois plus une des raies bleues du coutil. Nous pouvions alors tirer vengeance des tourmens qu'ils nous avaient causés, en les écrasant tous; mais de nouvelles légions venaient promptement remplacer celles dont la destruction ne nous rendait point le repos. Nous essayâmes d'abord, pour les mettre en fuite, de brûler de la poudre; ce moyen n'eut aucun succès; des moustiquaires eussent pu seules nous protéger, nous n'en avions pas prévu la nécessité. Après deux ou trois fois vingt-quatre heures d'insomnie nous fûmes, exactement parlant, chassés de nos demeures, préférant coucher en plein air, où la brise semblait suspendre l'acharnement des nouvelles Harpyes; mais cette imprudence fut une autre cause de fièvre. Je recommande aux voyageurs qui visiteront le pays d'Hélos, de n'y pas tomber. Ne pouvant parvenir à chasser de maudits animaux qui donnent une idée parfaite de ce que fut la troisième plaie d'Égypte[2], je pris le parti d'étudier leurs mœurs, et d'observer sur moi-même le mécanisme de leur piqûre; j'en ferai le sujet d'un mémoire digne de la société d'entomologie, pour laquelle je le réserve.

1. Tome III, 2.e partie, n.° 623, p. 289, pl. XLVI, fig. 1. Notre entomologiste a conservé, comme spécifique, le nom de *Kouvoupi*, qu'on donne dans le pays à ces exécrables diptères.

2. Éxode, chap. VIII, v. 16 et 17.

A peu de distance de Kamaria, jusqu'où s'étendent les racines des montagnes, commence la grande plaine insalubre dont on est séparé par l'embouchure de ce qui ressemble le plus à un fleuve dans toute la Morée : ce n'est point celle de l'Eurotas, qui se trouve à près de trois lieues dans l'Ouest, mais du Vasilipotamos (fleuve royal), ainsi nommé à cause du volume de ses eaux. Marqué comme un faible ruisselet dans la carte de Gell, étendu jusqu'au Taygète dans celle de Lapie, son cours n'a pas sept mille mètres de longueur; mais sa largeur est à peu près celle de la Seine dans le petit bras, durant les moyennes eaux. De magnifiques Roseaux se balançaient sur ses deux rives formées de terre et de galets, contre lesquels croissait étroitement appliquée la petite espèce européenne d'Héliotrope sans parfum (n.° 244) : une habitation protégée par un pyrgo, et qui partout serait réputée assez confortable avec ses jardins bouleversés, s'élevait à peu de distance; un grand Vellani abattu fut le pont dangereux sur lequel nous dûmes passer. Marchant ensuite le long de la plage du golfe de Laconie entre de petites dunes de sable mobile, où le Pancratium (n.° 447) croissait en abondance, nous ne tardâmes point à rencontrer une autre embouchure, où l'on avait de l'eau jusqu'aux reins, et qui n'était point encore celle de l'Iri; c'était l'Hagiosthéorodos, dont les sources sont les mêmes que celles du Vasilipotamos. Nous avions cheminé deux heures au plus en herborisant et chassant, quand nous trouvâmes sur la plage des amas pyramidaux de Concombres, de Melons et de Pastèques, qu'y venaient acheter, pour leur chargement, deux embarcations ioniennes, presque échouées dans une sorte de petit bras de mer : cet enfoncement était l'embouchure dont nous venions de déterminer la position méconnue, que tous les habitans du pays nous nommèrent Iri, qu'aucun ne confondait avec le Vasilipotamos traversé le matin; mais que les cartes s'obstinent à n'en pas distinguer. Cette embouchure est située à peu près vers le milieu de l'arc de cercle fort ouvert, qui termine le golfe de Laconie : on la peut manquer quelquefois parce qu'elle est sujette à s'ensabler; tandis que celle du véritable Vasilipotamos demeure toujours largement ouverte. Ici la plage est basse et le fond vaseux. Si nous eussions voulu nous adonner à la recherche des coquilles et à la pêche, nous

eussions pu y trouver quelques nouveautés; mais je ne sais quel frisson de fièvre semblait déjà poursuivre la Commission, et chacun, près d'être atteint, fut surpris d'éprouver un besoin de repos qu'il n'avait jamais connu; je l'attribuai d'abord à l'insomnie complète de la triste nuit que nous venions de passer. Cependant le soleil embrasait l'espace : des ondulations de chaleur donnaient à la vaste et marécageuse plaine une sorte de mobilité et d'incertitude de formes, où se mêlaient quelques effets de mirage : des Salicornes (n.os 423 et 430), des Statices (n.° 2), des Soudes (n.° 359), l'Éphèdre (n.° 1321), la Renouée (n.° 525), l'Harmale (n.° 607), la Cresse de Crète (n.° 361), des Euphorbes avec quelques autres plantes des lieux maritimes, en composaient l'austère végétation, que traversait, livide et comme s'il eût été stagnant, ce même cours d'eau que nous avions passé, rapide et couleur de lapis, sur un pont si pittoresque vers le milieu de son cours (p. 416); il pouvait avoir ici trente pas de large, mais il n'y restait pas trois pieds de profondeur à sa jonction avec les flots. Sa rive orientale, couverte de Canamèles (*Saccharum Ravennæ,* n.° 159), de Canevères et de Phragmites (n.° 161) ondoyans, hauts et fort pressés, pouvait seule nous y faire reconnaître le fleuve aux Roseaux beaux et nombreux; l'ayant remonté par sa rive occidentale, en passant par les villages de Limonia et de Saidiaga, où le fétide Métel de la zone torride[1] étalait à la fois ses blanches fleurs en forme de trompette, et ses gros fruits hérissés, nous vînmes camper sur les bords de l'Iri à l'endroit où il entre dans le plat pays; ce fut là que de nouvelles nuées de Cousins, fondant sur nous, finirent par ne plus nous permettre un instant de sommeil. L'évêque de Géraki[2], résidant alors à Skala, nous vint offrir d'y partager sa demeure; mais les moustiques n'étaient pas moins nombreux chez lui qu'au bord de l'eau, où nous prîmes le parti de rester, imaginant que nous pourrions à la fin braver les outrages de nos persécuteurs ailés, et qu'à force de veilles

1. *Datura Metel,* L. Cette plante, fort remarquable par son port qui n'est pas sans beauté, et par son odeur, croît aussi dans les Indes; elle a été omise dans notre Flore.

2. Géraki, appelé aussi Hiéraki, l'antique Géronthra, est à quatre lieues environ de Skala, sur la route la plus visitée de Mistra à Monembasie; on y trouve des ruines de divers âges. Guy de Nesle, qui eut six fiefs en Tzaconie, y fit bâtir un fort château, selon le chroniqueur de Morée (traduction de Buchon, p. 139).

nous parviendrions à dormir d'un sommeil assez profond pour ne plus sentir leurs piqûres. L'évêque avait été coadjuteur de ce patriarche de Constantinople, à qui la Porte donna les palmes du martyre vers le commencement de l'insurrection grecque, et dont le corps, rendu par les flots de la Propontide, avait été transporté comme une sainte relique à Odessa. Nous sûmes de ce respectable prélat les détails lamentables de ce tragique événement, et par quel miracle, sauvé de la fureur des Turcs, il avait pu venir édifier le siége qu'il occupait au pays d'Hélos: homme instruit, il me donna une statistique exacte de son diocèse, que peuplent environ 243 familles; on voyait en ce lieu, outre une trentaine de maisons éparses sur la hauteur, une vieille tour du moyen âge. C'est au pied de sa colline dépouillée, que sort tout à coup de terre, en bouillonnant, le véritable Vasilipotamos; ce fleuve fait aussitôt aller un grand moulin qu'entourent de fertiles jardins, et des massifs de Roseaux plus beaux et plus frais encore que tous ceux de l'Iri; une tradition locale apprend qu'il y eut autrefois de ces Roseaux qui donnaient du sucre, et dont quelques pieds, propagés sur les bords du Vasilipotamos, donnent à ses eaux une douceur que n'ont pas celles du reste de la péninsule. De là, sans doute, ce nom de *Zaccharicalamo,* marqué dans certaines cartes entre ceux de Kolokina, Vouvaglia, Agamico et autres villages imaginaires, qu'on place aussi faussement en ce canton.

Nous trouvant au voisinage de ce qu'on appelle communément les cascades de l'Iri, je voulus les reconnaître; à en croire les gens du pays, il ne fallait pas deux heures pour y parvenir. Ayant donc laissé au camp Brullé, Delaunay et Baccuet, chargés d'explorer la plaine; Boblaye, qui ne m'avait pas quitté depuis Tripolitza, et Virlet se joignirent seuls à moi; nous partîmes avant le jour dans la matinée déjà brûlante du 2 Juin; pas un de nous n'avait fermé l'œil durant la nuit, et je pensais être de retour pour déjeûner et prendre quelques instans de repos entre dix et onze heures. On voyage d'abord vers le Nord au milieu d'un pays agréablement inégal, où la Passérine (n.° 520), le Daphné argenté (*D. Tartonraira,* n.° 517) et la Pimprenelle épineuse (n.° 1271) se pressent, comme le font les Bruyères à la surface de nos Landes aquitaniques : la Vigne, le Coton, le Sésame et le Tabac, composent les

cultures qu'on y trouve çà et là. Longeant le fleuve, qui reste à gauche et qui ne tarde point à s'encaisser, on passe successivement par les villages, alors entièrement ruinés, de Philisi et de Granisa : chacun a ses fontaines, ses jardins enclos de haies ou de murs et de belles plantations d'Oliviers. Enfin, arrivant sur des hauteurs en avant desquelles passe un torrent qui vient de Géraki, les guides nous prévinrent qu'il fallait abandonner nos mules et descendre sur la gauche si nous voulions arriver aux cascades dont nous eussions dû, nous disaient-ils, entendre le bruit; les Lentisques, les Andrachné et les petits Chênes à feuilles persistantes, qui se pressaient de toute part en makis fourrés, empêchaient que nous pussions juger des dangers où nous allions nous engager. Il fut convenu que nos montures ne nous attendraient point; mais qu'elles retourneraient au-dessous de Philisi, où nous les retrouverions. A peine avions-nous descendu pendant cinq minutes, que la difficulté de l'entreprise nous fit désespérer de sa réussite; nous nous trouvions sur l'escarpement d'un véritable mur de plus de deux cents mètres d'élévation à pic, et il n'était pas moins difficile de l'escalader que d'y descendre. Nous étions tous les trois des marcheurs aussi agiles que déterminés; cependant nous fûmes vingt fois prêts à perdre courage : mais il n'était plus temps de renoncer à l'entreprise si difficile qu'on nous avait représentée comme ne devant durer que deux ou trois heures; nous ne pouvions demeurer accrochés aux branchages et suspendus sur un abîme; ne pouvant remonter, force nous fut de gagner le fond, ce que nous fîmes, encore que je ne puisse comprendre comment nous y parvînmes sans nous être rompu les membres. Qu'on imagine les tours de Notre-Dame à peu près deux fois plus hautes qu'elles ne le sont, et dont les corniches ou les sculptures, chargées de quelque humus végétal, supporteraient des fourrées d'arbustes, dont plusieurs auraient leurs feuilles piquantes; que, passant par-dessus le parapet des plates-formes, on essaie d'en descendre par dehors à l'aide des saillies et de la végétation que nous venons d'y supposer, et l'on aura une assez juste idée du pas où nous nous étions aventurés et dont il ne fallut guère moins d'une heure pour venir à bout. Virlet fut le premier rendu, c'est-à-dire hors de péril. Au fond de l'immense et étroite gorge, tapis-

sée de verdure sur ses deux flancs, le ciel paraissait sur nos têtes comme une bande lumineuse; mais les rayons du soleil, qui doraient le faîte des hauteurs d'un seul côté, ne pouvaient encore, à l'heure qu'il était, plonger jusqu'à nous. Le lit du fleuve n'y avait guère que quatre ou cinq mètres de large : l'eau qui s'y précipitait, fougueuse et trouble, mugissait encaissée entre des rochers, que la rapidité de son cours mine, détériore et culbute de distance en distance; ce ne sont point des cascades à proprement parler, du moins quand nulle crue ne change l'état des choses; mais on reconnaît les traces de débordemens à une hauteur considérable, soit à droite, soit à gauche, où des arbres déracinés, d'énormes pierres disloquées et des dépôts de sable mêlés de débris végétaux sont accrochés, mêlés confusément et abandonnés en masses immenses. Tout ce grand fracas n'avait pourtant rien d'imposant, il n'était qu'affreux, et le sinistre tableau qu'il présentait ne dédommage point des fatigues qu'on se doit donner pour en venir considérer le jaunâtre désordre; néanmoins nous y pûmes constater la manière dont le lac, que formait primitivement l'Eurotas, avait dû se faire tortueusement jour au travers des monts transversaux dont se formait sa rive méridionale.

Cependant il nous restait encore de rudes épreuves à subir : quand nous eûmes assez étudié les rapides, et qu'il fut question de retourner sur nos pas, l'idée de remonter par où nous étions descendus, ne nous vint même pas, nous tenions tacitement la chose pour impraticable; mais les embarras ne firent que changer de nature, en descendant le fleuve par le fond de son encaissement : son lit tortueux venant, en se coudant de distance en distance, creuser alternativement des parois perpendiculaires et d'effrayante hauteur; n'en pouvant remonter les coupures ou les franchir, il fallait à chaque sinuosité descendre dans l'eau presque glaciale, et traverser l'impétueux courant au risque d'être emportés. Nous en eûmes souvent jusques à la ceinture; et lorsque, ayant perdu nos chaussures, nous devions, en sortant de l'eau froide, poser nos pieds froissés et meurtris sur le sable ou les rocs du rivage, nous en trouvions l'ardeur insupportable. Huit à dix fois de suite dans un espace de trois lieues au plus, et durant quatre heures de marche au moins, nous dûmes subir de si rudes et dangereuses alternatives.

Il était cinq heures de l'après-midi lorsque, excédés de fatigue et n'ayant rien pris de tout le jour, nous rejoignîmes notre troupe au hameau d'Ali-bey, situé sur la rive gauche de l'Iri, vis-à-vis Scala; chacun y était inquiet de notre longue absence et en proie à de fâcheux pressentimens, qui ne tardèrent point à se réaliser, Virlet s'étant presque aussitôt trouvé saisi par une violente fièvre: ce fut le premier accident sérieux du voyage, mais non le dernier. Prévoyant que plusieurs de nos compagnons allaient aussi payer tribut à la privation du sommeil et aux émanations malfaisantes des marais d'alentour, je me décidai sur-le-champ à gagner le plus promptement possible Monembasie, où j'espérais que les Cousins ne nous poursuivraient pas, et dont le séjour du moins n'était point réputé malsain. Le nom de Malvoisie, qu'on donne quelquefois à cette même ville, réveillant en moi le souvenir du nectar qu'on appelle aussi Malvoisie sur les tables recherchées, j'y supposais devoir être de riches vignobles, de beaux vergers et de frais jardins. Hâtés de nous en rapprocher, nous parcourûmes dans la soirée même ce qui restait à traverser des plaines d'Hélos; j'eus à peine le temps de discerner que la culture en était assez riche, et que des lagunes, s'y étendant le long de la mer, en durent de tout temps faire un séjour dangereux. Après avoir passé près d'une fontaine environnée de tombeaux turcs, traversé le lit tari du Mariorevma, longé une série de rochers calcaires, disposés en mur, et monté au village de Birnico, où se voit une église assez bien bâtie, nous vînmes, au tombant du jour, camper non loin de l'endroit où fut Hélos, dont je crois qu'il n'existe plus rien. Des Vellanis énormes étaient épars en ce lieu, avec les plus grands Lentisques que j'aie jamais rencontrés. Les puits, où nous avions espéré trouver de l'eau potable, étaient à sec, celle qui remplissait les bassins d'une assez grande fontaine construite en pierres, et qu'on découvrit près du lit d'un torrent bordé de Nérions et de Gatiliers hauts de vingt pieds, avait été toute souillée par un troupeau qui venait d'y boire; il fallut donc renoncer à se désaltérer, et lorsque, nous étant jetés sur nos couches brûlantes, de nouvelles myriades de Cousins commencèrent à nous tourmenter, d'innombrables bandes de Chacals, accourant de tous côtés durant l'obscurité profonde, ne cessèrent de faire enten-

dre un affreux concert de gémissemens aigus, dont j'étais terrifié, quoi que je fisse pour triompher de l'appréhension puérile qui m'y faisait trouver un sinistre augure. Aussi le soleil n'était pas encore levé que déjà, mais sans avoir pu clore la paupière, nous gravissions la petite chaîne de Kourkoula, haute de 914 mètres au point culminant, et qui gît, comme isolée, entre les plaines d'Hélos et celle que l'antiquité nommait *Leucæ campi* (les champs blancs). Des fragmens de roches variées, et du Prasophyre nuancé de teintes brun-rouges (pl. VIII, fig. 4, de la 2.e série), se faisant remarquer par leur beauté, jonchaient les racines de la montagne, qui est très-boisée vers le Nord-Ouest; et sur les pentes de laquelle se voit Byzani, village de riante apparence, avec de jolies kalives. Cheminant au Sud-Ouest, et laissant la mer sur la gauche, on monte diagonalement, à travers une multitude de ravins successifs; l'origine de la plupart d'entre eux est remplie de cavernes creusées dans un Calcaire des plus grossier; après un puits d'eau douce, situé à une certaine élévation, on parvient sur de petits plateaux formant une sorte de gradin dans la montagne, et que couvrent des dépôts d'un gravier pareil à celui du fond des fleuves, ou des débris de poudingue dont le ciment serait détruit. On aperçoit alors au loin, dans le Sud, la presqu'île de Xili, formée d'une petite montagne absolument isolée, et ne tenant à la Morée que par un isthme très-bas, comme Gien, dans le voisinage d'Hières, tient à la Provence (voyez pages 13 et 14), ou Gibraltar à l'Andalousie; aux deux côtés de cet isthme sont les ruines d'Asopus et de Kiparissus, villes antiques qui furent comme adossées; celles d'Acriès étaient aussi dans ces parages, mais bien plus vers le Nord et presque à nos pieds. On dit qu'il existe un soubassement sur la presqu'île où fut un temple d'Esculape; à quelque distance dans la mer est aussi un très-considérable képhalovritzi d'eau douce, qui peut être considéré comme l'embouchure d'un fleuve souterrain, alimenté par les monts de Tzaconie: son abondance est telle que les flots amers en perdent, dit-on, leur salure dans une circonférence de plus de quinze brasses.

Nous découvrîmes aussi devant nous une plaine enfoncée de tous côtés, et assez analogue à celle de Sténikléros; mais à peu près déserte

et que nul cours d'eau ne vivifiait. La végétation à sa surface semblait être réduite en cendres; en hiver les eaux pluviales l'inondent; quand celles-ci s'en sont échappées par divers katavotrons, dont le plus considérable donne son nom à un village qui s'aperçoit vers l'Orient, ce lieu se transforme en une magnifique prairie, où de nombreux troupeaux viennent paître; on y descend en suivant un pavé vénitien assez bien tracé, quoique rapide; dans l'un des coudes du chemin coulait une abondante fontaine. Le village où l'on arrive d'abord après la descente, est celui de Pakia.

Il y avait environ trois heures que nous marchions, et le soleil était déjà brûlant; Virlet avait toujours la fièvre jusqu'au délire; il fallut s'arrêter sous l'ombrage d'un énorme Caroubier, afin de lui donner un peu de repos. Delaunay se sentit alors saisi de frissons, ainsi qu'un de nos sapeurs; tandis que tous deux grelottaient, Boblaye et Brullé, encore bien portans, escaladèrent le faîte du Kourkoula, et je fus reconnaître vers le Nord un village de Mylaos, que l'évêque de Skala m'avait signalé sous le nom de Ménélaos, en m'assurant « que l'un des « plus grands Hellènes des temps anciens, le roi Ménélas, peut-être, en « avait fait son séjour. » Je n'y vis que deux assez beaux pyrgos; mais à deux ou trois mille mètres, toujours dans le plat pays, sont des ruines où je n'avais pas le temps d'ordonner qu'on fouillât. Il était cinq heures passées quand l'état des malades permit qu'on se remît en route.

Trois fortes heures sont nécessaires pour traverser la plaine du Nord-Est au Sud-Est; Katavotra, village au bas duquel se voient ses principaux puisards d'écoulement, nous demeurait à gauche; Phiniki, à deux lieues environ, paraissait sur la droite et au pied des montagnes méridionales, quand, vers le milieu du bassin, nous passâmes successivement auprès de deux chapelles, dont la construction en assises alternatives de pierres et de briques paraît dater de l'époque byzantine. Il restait encore entre elles une lagune ronde, qui était, nous dit-on, une relique de l'hiver, durant lequel quinze à vingt mille strémates[1] de terrain demeurent habituellement noyés en cet endroit; quelques pieds rabougris de Passérines conservaient une apparence de vie parmi le reste de la

1. La mesure de surface ainsi nommée comporte 40 mètres carrés.

végétation calcinée: il s'y mêlait aussi quelques Oignons énormes de la Scille maritime (n.° 461), saillans, comme dans tous autres lieux découverts du pays, au-dessus du sol, où ils commençaient à s'alonger, l'époque de leur floraison ne devant pas se faire attendre. C'est ici que nous trouvâmes entre les touffes dures des herbes brûlées par le soleil, et en plus grande quantité que partout ailleurs, cette monstrueuse espèce de Sauterelle sans ailes, si vivement diaprée de vert, de jaune et de noir luisant, dont la singularité détermina Brullé à donner la figure.[1] Les mâles et les femelles se recherchaient alors, et nous les trouvions unis par centaines de paires sur de très-petits espaces; pour multiplier de la sorte, gros et lourds qu'ils sont, il faut que ces insectes n'aient point d'ennemis; dès qu'on les touche, ils laissent échapper par toutes leurs ouvertures une liqueur jaunâtre qui inspire sans doute du dégoût aux animaux qui seraient tentés d'en faire leur proie.

Nous campâmes dans un bois de Mûriers, au pied d'une hauteur conique, surmontée par le village de Sikia, ayant sur les pentes de gauche un autre lieu, nommé Hagiosthéodoros: les Cousins ne vinrent pas nous y assaillir en aussi grand nombre que durant les nuits précédentes; mais la quantité n'en fut pas moins assez considérable pour ne pas permettre qu'on sommeillât; et quand on leva les tentes le 4 dès la pointe du jour, trois muletiers de plus étaient atteints de la fièvre.

Après s'être élevé par une pente insensible dans une gorge assez large d'abord, on arrive entre deux montagnes dépouillées, rocailleuses, âpres, d'une teinte grisâtre, horribles, en un mot; mais dans le vallon sont de beaux Oliviers et des Caroubiers de la plus grande taille. J'étais surpris de ne pas apercevoir un vignoble en approchant du lieu où j'avais toujours cru que se devait savourer le meilleur vin de l'univers. Laissant à gauche, sur la crête des rochers, le village d'Angélonès ou Anglona, on monte encore, pour passer du bassin où l'on voyage dans le versant de la mer Égée, par un chemin vénitien rapide, dont le pavé, déjà brûlant peu d'instans après l'aurore, était poli, luisant et aussi glissant que s'il eût été frotté de savon. Après trois heures de marche, trouvant des Platanes et de grands Mûriers autour d'une claire fontaine,

1. *Bradyporus dasypus*, pl. XXXIX, fig. 7, 3.e série.

appelée Tassous, je commandai halte, pour reposer ma petite troupe naguère si joyeuse, et que son passage à travers le canton d'Hélos avait changée en un convoi de malades. Les mules altérées, qu'on laissa boire sans précautions dans les réservoirs bien remplis, eurent presque aussitôt la bouche piquée par des Sangsues, comme je l'avais vu autrefois si souvent en Andalousie et en Estramadure, où la cavalerie était fort incommodée par de tels animaux. Je n'avais point remarqué de ces Annélides en Morée; il y en avait beaucoup et de fort gros ici, ce qui m'étonna d'autant plus que l'eau était vive et froide. A dix heures du matin, le thermomètre centigrade, à l'ombre, se tenait à 29 degrés.

A partir de Tassous on descend vers la mer, qu'on aperçoit devant soi: la pente est à peine sensible; on se croirait en plaine, si des monts décharnés et resplendissans d'une brûlante réverbération ne bornaient la vue à droite et à gauche. De chaque côté courent à peu près parallèlement dans leurs lits encombrés deux torrens, entre l'embouchure desquels s'élève le double monticule où fut Épidaure-Liméra, dont il ne reste que des décombres, avec l'emplacement de plusieurs temples, entre lesquels je n'ai point eu le temps de rechercher quel pût être celui du dieu de la médecine, de qui les secours fussent venus fort à propos; j'ai visité ces ruines avec Boblaye et Brullé, qui avaient encore assez de force pour ne pas demeurer indifférens à tout. Épidaure-Liméra fut célèbre par un oracle, dont l'antre s'ouvrait au bord de la mer : on y voit un trou plein d'eau saumâtre, de quelques pas seulement de diamètre; mais qu'un pâtre du voisinage nous assura être sans fond. Représenterait-il le lac Ino, cité par les anciens, qui qualifient parfois la ville de pierreuse, d'aride et de pauvre: ces lieux, en effet, n'ont jamais dû être fertiles ni florissans, la terre y manque; et le port, quoiqu'on l'appelât celui de Jupiter-Sauveur, est toujours très-mauvais. Plusieurs semblent croire que Monembasie représente Épidaure-Liméra; cependant la plupart des vieilles cartes distinguent fort bien ces deux villes l'une de l'autre, et appellent la seconde Paléoembasis ou Palæoemvasia, comme qui dirait l'ancien port. Le *Minoa-promontorium* terminait cet ancien port dans le Sud, précisément où se voit actuellement la première, dont le nom moderne est évidemment

dérivé par corruption de *Minoa Embasis;* quoi qu'il en soit, la ville antique, éloignée de la moderne de deux petites lieues environ vers le Nord-Nord-Est, ne consiste plus qu'en blocs de pierres culbutés, confondus avec les rocs également en désordre dont se compose tout le canton; mais son enceinte se reconnaît sans qu'on en perde un instant la trace tout autour, à mi-côte, encore élevée de quelques pieds en certains endroits, cyclopéenne, polygonale et hellénique; les soubassemens des tours carrées qui la flanquaient, y subsistent fort distinctement, avec les vestiges d'une entrée. Dans le ravin septentrional était une chapelle appliquée contre l'escarpement de droite, et qui représente évidemment un lieu révéré des habitans primitifs; il se trouve des grottes, des sources et une vieille tour, parmi les hauteurs riveraines de la gauche, qui sont également arides et hideusement rocailleuses.

Quand nous fûmes rendus au pyrgo de Kranata, qu'on trouve au bord de la mer, avec ses jardins, le mercure du thermomètre centigrade marquait 35 degrés: c'était en ce lieu qu'aboutissait le torrent dont nous avions suivi la rive gauche; et de l'eau douceâtre, épaissie par une multitude de larves de Cousins, s'agitant pour se métamorphoser, y était retenue par une barre de sable qu'avait rejeté la mer. Des Orangers et des Citronniers, se mêlant à d'autres espèces d'arbres fruitiers, donnaient un peu d'ombrage; dans l'enclos d'une sorte de ferme, qui paraissait, de l'autre côté du torrent, dépendre de la maison de campagne fortifiée, se balançaient aussi de majestueux Palmiers, à l'un desquels pendaient des régimes dont plusieurs fruits semblaient devoir atteindre sous peu à leur parfaite maturité.

A partir de l'enclos des Palmiers, il restait environ une lieue et demie à faire pour arriver à cette Monembasie que je rêvais toujours devoir être une ville charmante et secourable; cependant plus nous en approchions, plus le pays devenait affreux et stérile: des monts sans majesté, composés de pierres brunâtres ou grises, et monotones dans leur genre de confusion, émanait une chaleur dévorante; un roc immense, tronqué, dont les flancs, perpendiculairement coupés en divers endroits, rappelaient l'aspect des murailles des gigantesques pyramides du désert, s'élevait devant nous du sein des flots; Monembasie, que je ne pouvais

apercevoir, en occupait les racines orientales; enfin nous reconnûmes que, non moins triste et brûlant que ses alentours, le terme de notre voyage était une île sans verdure et sans eau, rattachée au continent par un pont en bois, que soutiennent des piliers en bâtisse, et dont l'entrée est défendue par une tour. De ce pont aux murs d'enceinte, que nous ne pouvions même encore distinguer, il restait à peu près deux mille mètres à parcourir. Comme certaines formalités étaient nécessaires pour pénétrer dans la place, parce qu'on attribuait à des factieux le projet de s'en emparer, et qu'il n'eût pas fallu moins de deux heures pour trouver le commandant, qui était juché au faîte de sa roche dans la citadelle, excédés de fatigue et presque rôtis, nous prîmes le parti de camper au bord de la mer, d'où Baccuet prit la dernière vue que lui doive cet ouvrage (pl. XXXIII), la fièvre l'ayant saisi comme il l'achevait. Notre vieil André fut frappé presque en même temps.

Monembasie, que nous n'apercevions point, quoique nous y fussions à peu près rendus, s'élève en amphithéâtre à l'exposition du Sud-Est; sa montagne escarpée nous en cachait les maisons; une muraille crénelée la ferme du côté par où nous y devions entrer, à partir de brisures inaccessibles pratiquées dans le rocher jusques dans la baie. Il n'y restait plus guère que 600 habitans; les rues en sont irrégulièrement tracées, fort étroites, mal pavées ou dallées; à chaque pas il y faut monter ou descendre; les maisons, percées de très-petites croisées sans vitres, et la plupart surmontées de terrasses au lieu de toits, ont presque toutes aussi un petit jardin clos, où toute verdure avait disparu, excepté celle d'un vieil Amandier d'obligation, qu'on cultive dans chacune. Dès les douzième et treizième siècles, ce lieu, nommé Monobasia, était une place importante, réputée très-forte; on la trouve comprise en 1223, sous le nom de Malvoisie, parmi les siéges épiscopaux relevant de Corinthe. Dix-huit ans auparavant, Guillaume de Villehardouin s'en était emparé avec le concours des Vénitiens; et la chronique de Morée[1] rapporte avec détail l'histoire de cette conquête. Lorsque Michel Paléologue eut repris Constantinople sur les Latins, Baudouin, s'embarquant avec le peu de gens qui restaient fidèles à son

1. Livre II, p. 187, traduction de Buchon.

malheur, vint y aborder [1]; à la première nouvelle de son arrivée, Villehardouin accourut à sa rencontre, et lui rendit les honneurs dûs à sa qualité d'empereur. Baudouin était fort pressé de passer en Occident, où il espérait recevoir de la chrétienté les secours nécessaires pour ressaisir sa couronne. « Il alla d'abord, dit M. Buchon [2], trouver « Manifroi, roi de Sicile, puis il visita le pape Urbain IV et S. Louis; « errant ensuite dans toutes les cours de l'Europe pendant plusieurs « années. Après avoir inutilement sollicité des secours, qui ne vinrent « jamais, et promené sa misère, il mourut en l'an 1272, à l'âge de « 57 ans. » Ainsi finit plus d'une fois la légitimité. Cependant divers chevaliers et sergens de la suite impériale s'établirent en Morée; « le pre- « mier était le sire Anceau de Tourcy, maréchal de Romanie, homme « expert qui savait le turc. » Il a été déjà question de lui au sujet d'Arcadia (p. 239). Sous Guillaume Kalamatis, il fallut que le célèbre seigneur de Carithène fît, pour remplir les clauses d'un traité désastreux, la remise de Monembasie, de Mistra et du fort de Mayni, à l'empereur grec; de cette époque date la grande célébrité de la cathédrale de Monembasié, où l'archevêque me conduisit pour m'en faire voir les Marbres et la beauté : elle avait été investie de grands priviléges par Andronic; et plusieurs de ses prélats ont été des hommes distingués par leur érudition. Vers ce temps on commença à désigner la ville sous les noms de Marmésia, de Malvasia et de Napoli de Malvoisie.

C'était depuis long-temps un préjugé répandu dans toute l'Europe, que les coteaux voisins, couverts de pampres, produisaient la meilleure Malvoisie possible; sur la réputation de ces vignobles, au temps de la domination vénitienne, on était venu y chercher du plant pour en enrichir Madère et les Canaries. Un missionnaire jésuite, dans sa correspondance avec le père Fleuriau [3], rapporte, « qu'en voguant sur les « mers levantines, il découvrit Malvoisie, qu'on assure être la meilleure « place de Morée, située au pied d'un grand rocher, et que la côte « orientale produit cet excellent vin dont le nom seul fait l'éloge.... » La Guilletière [4], dont M. de Pouqueville a copié textuellement tout ce

1. Et non pas à Négrepont, comme on l'a imprimé quelque part. — 2. Chronique, p. 100. — 3. Lettres édifiantes, t. I.er, p. 301 et suivantes. — 4. Lacédémone ancienne et moderne, p. 579.

qui concerne le canton, en oubliant de marquer par des guillemets la moitié de ses emprunts, dit: « qu'à trois lieues de Malvoisia ou Mo-« nembaze, on commence à trouver ces Vignes fameuses qui rappor-« tent les excellens clairets que nous appelons vins de Malvoisie; elles « s'étendent le long des côtes de la mer, etc. » Croirait-on, après des assertions si positives, que non-seulement il n'existe peut-être pas un seul pied de Vigne dans le pays, mais que sur ces coteaux, qu'on disait en être couverts, il ne se trouve seulement pas de terre qui produise un brin d'herbe. En les parcourant, je doutai même qu'il y ait jamais eu la moindre treille. Si ces lieux eussent été dignes de célébrité par leurs vendanges, et quand les eaux pluviales n'en avaient point encore emporté le sol, l'antiquité y eût révéré Bacchus et non le dieu de la médecine? Quelques ceps y persisteraient en témoignage au moins dans les jardins; et l'on n'y serait pas réduit aujourd'hui, pour manger du raisin ou boire du krassi, à tirer l'un et l'autre d'Astros ou de Santorin. Je recherchais les causes de la réputation de richesse et de fertilité et qui m'avait fait accourir à Monembasie dans l'espoir d'y trouver des secours et du bien-être, quand mon interprète tomba malade, ce qui m'ôta les moyens d'investigation; il fut suivi en peu d'heures d'un second sapeur et de mon valet de chambre Villars. Dans la journée du 8, Brullé et moi demeurions seuls en assez bonne santé; Boblaye, à qui restaient également les forces nécessaires pour supporter les fatigues d'un voyage à dos de mulet, s'empressa de regagner Tripolitza.

La maison que nous habitions s'était transformée en un véritable hôpital; nous y avions remplacé le respectable amiral Miaulis, qui venait d'être appelé à l'assemblée nationale, après avoir été gouverneur du district durant deux mois. On l'y vénérait, et le portrait de cet homme respectable, que nous devons au crayon fidèle de M. Vaudrimey (pl. XV), rend parfaitement le caractère de rondeur qui, dans sa physionomie, tempérait la fierté du regard. Dans l'affreuse position où la Commission se trouvait réduite, elle eut à se louer des soins empressés de Joannis Enghénidis, démogéronte de la ville, et du commandant grec, M. de Morandi; l'un et l'autre contractèrent bientôt la fièvre au chevet de mes compagnons; on eût dit une épidémie, et notre contact semblait

être contagieux, lorsqu'on me présenta une espèce d'Italien qui, se disant grand docteur, parcourait l'Orient depuis deux ou trois années, en y faisant de miraculeuses guérisons; il avait, me dit-il, appris mille secrets précieux en voyageant et dans quelques volumes qui formaient, avec des paquets de poudres, de petites fioles d'élixirs et de grossières lancettes, tout son bagage. Je connus au premier abord quelle était l'énormité de son ignorance; mais il paraissait être assez adroit phlébotome; je l'autorisai donc à saigner abondamment tout le monde, en lui interdisant strictement l'administration du moindre médicament; en peu d'instans on eût dit une boucherie, au sang qui ruisselait chez nous de toute part. Prenant sur moi de trancher du médecin, j'ordonnai une diète rigoureuse, tempérée seulement par une boisson miellée; et chargeant Brullé de faire observer le régime, je me décidai à partir pour Napoli de Romanie, qui était le port le plus voisin de ceux où je pouvais aller réclamer des secours. M'étant donc jeté sur le premier caïque qu'on put me procurer, avec mon malheureux valet de chambre et celui des sapeurs dont l'état paraissait le plus menaçant, me confiant à trois matelots qui répondaient de faire la traversée dans une vingtaine d'heures, je mis à la voile le 9 de Juin dans l'après-midi par une chaleur de 34 degrés centigrades, n'ayant fait aucune réflexion sur l'exiguité de l'embarcation qui m'allait porter à travers la grande mer. Un calme désespérant me retint d'abord long-temps en vue du rocher où je laissais à regret ceux pour qui je m'exposais à me noyer; mais, un vent impétueux s'étant élevé de l'Est au déclin du jour, les lames ne tardèrent pas à devenir si hautes que leurs crêtes écumeuses, nous enveloppant de toute part, ne permirent plus de distinguer les monts de la côte qui, du cap Malée à l'entrée de la baie d'Argos, sont dans une longueur de vingt-quatre à vingt-cinq lieues coupés à pic, comme de gigantesques murailles; alors je connus le péril auquel je m'étais dévoué.

Après avoir successivement doublé les sinistres pointes de Liménaria et d'Hiéraka, vers lesquelles nous faillîmes être jetés, le patron me déclara qu'il était impossible de pousser plus avant sans être écrasés contre des escarpemens où mugissaient, en s'y déroulant, des flots d'écume : nous n'avions guère fait plus de quatre lieues; il était nuit,

et cédant à la nécessité, je consentis à ce que nos marins essayassent de gagner un port étroit qu'ils connaissaient, mais dont les ténèbres ne permettaient guère de discerner l'entrée. Au risque d'être brisés contre les rochers, nous essayâmes donc de nous y jeter, et arrivâmes avec un incroyable bonheur dans un bassin dont on ne distinguait pas même les bords, mais où la tourmente ne se faisait presque plus ressentir. Je pus alors, mollement balancé au fond du bateau, goûter quelques heures d'un sommeil que ne troublèrent plus les exécrables insectes ailés, par qui les nuits d'Hélos et de Monembasie avaient été empoisonnées. Dès l'aube, je voulais reprendre la mer; mais le patron m'ayant assuré que nous n'en ferions pas plus de chemin et que nous péririons immanquablement, force me fut d'attendre la bonace. « Où sommes-nous? » demandai-je; « au port Hiéraka, » me répondit-on. Je sautai donc à terre pour explorer les environs, et j'y trouvais les ruines cyclopéennes et polygonales de l'antique Zarex, où j'étais arrivé sans m'en douter; je n'aurai conséquemment pas la fatuité de m'en attribuer la découverte. Pressé que je suis d'arriver à Nauplie, je renverrai la description de l'asyle où je passai la nuit, à cette autre relation que j'ai déjà plus d'une fois promise: on y verra comment, ayant quitté Zarex vers huit heures du matin, une nouvelle tempête poussa mon esquif à Spezzia, où nos matelots refusèrent de passer outre, après avoir tenu péniblement la mer toute la journée. Il était environ quatre heures du matin. Je fus assez heureux pour trouver, malgré l'obscurité qui tenait encore tout le monde endormi dans l'île, une embarcation plus capable de braver la tempête. J'eus bien de la peine à en réveiller le petit équipage, et surtout à le décider à partir avant le jour et par le temps qu'il faisait; cependant, le lever du soleil ayant fait tomber la bourrasque, et les flots s'étant presque aussitôt calmés, les vents passèrent précisément au Sud, de sorte que, poussé avec rapidité dans le fond du golfe argolique, je ne tardai pas à y découvrir le rocher perpendiculaire que couronne Ischalé, et de l'autre côté duquel vient le port où j'aspirais; vers deux heures j'y étais rendu. Le baron Heideck, alors colonel au service de Bavière, mais à qui son roi avait permis de servir la cause des Grecs, en était gouverneur: cet excellent Heideck avait été attaché à M. le comte d'Erlon, lorsque

celui-ci commandait le contingent bavarois dans les armées impériales; il suivit ce général en qualité d'officier d'ordonnance lorsque, partant d'Allemagne, un commandement lui fut assigné sous les ordres du maréchal Soult, dont j'étais l'un des aides-de-camp. Je l'avais ainsi connu en Andalousie, où, nous étant convenus, nous nous liâmes assez étroitement: ma joie fut extrême en me jetant dans ses bras; mais avant que de renouveler plus amplement connaissance, je lui racontai nos désastres, et l'état où se trouvaient mes compagnons de voyage. Une demi-heure ne s'écoula point qu'une prame était armée et chargée de médicamens : M. Zuccarini, médecin philhellène, compatriote d'Heideck, eut mission de la monter et de se rendre à Monembasie, où étant arrivé heureusement en peu d'heures, il trouva Brullé alité à son tour. M. Zuccarini a sauvé mes collaborateurs : sans son habileté et son dévouement ils fussent certainement tous morts, comme mon pauvre Villars et le sapeur que j'avais conduits avec moi; ceux-ci, n'ayant pas affaire à un Zuccarini, ne survécurent guère à leur débarquement. La France doit à cet excellent jeune homme, qui, excédé par les fatigues qu'il se donna en soignant tant de malades, ne tarda point à tomber malade aussi; la France, dis-je, doit à M. Zuccarini la conservation d'une section entière de la Commission scientifique, et des cinq ou six autres Français attachés à son service. J'avais à mon retour sollicité la décoration de la Légion d'honneur pour lui; je l'ai sollicitée de nouveau depuis la révolution de Juillet, on m'a répondu qu'en sa qualité d'étranger il fallait que ce fût son gouvernement qui la demandât. Si j'eusse retrouvé M. de Martignac au Ministère il n'en eût probablement pas été ainsi.

APPENDICE.

Ici finit notre relation en ce qui touche la section des sciences physiques de la Commission de Morée, qui se trouva dissoute par le fait, lorsque, M. le président Capo d'Istria, ayant mis à ma disposition un navire à vapeur pour transporter de Monembasie à Napoli mes compagnons mourans, je dus autoriser chacun d'eux à retourner en France, dès que leur santé déplorablement altérée permettrait qu'ils supportassent les fatigues du voyage. Le sieur Pector, et le botaniste que j'avais détaché avec lui, s'étaient en quelque sorte déclarés déserteurs. M. Virlet, consultant plus son zèle que ses forces, persistant à ne pas me quitter, m'accompagna seul dans le reste de mes explorations.

De retour à Napoli de Romanie, je trouvai chez mon ancien camarade d'Espagne la plus aimable hospitalité: M. le baron de Heideck n'est pas seulement un excellent militaire et un vrai savant, il est de plus très-habile peintre; ses cartons sont remplis de vues fidèles, prises dans les parties de la Grèce que je n'avais point encore visitées; il me permit d'y choisir un panorama de la baie d'Argos et de Napoli, dont s'enrichit notre atlas (pl. XXXIV). Ce grand paysage donne une idée plus exacte des lieux, que ce que j'aurais le temps d'en rapporter. On y voit l'entrée du golfe, Myli ou les Moulins qu'on regarde comme Lerne de l'antiquité, l'acropole de Larisse, les vergers odorans de la ville d'Agamemnon, les hauteurs de Mycène, les ruines de Tyrinthe avec les forts de Palamède et d'Ischalé; les noms héroïques retentissent dans tout son pourtour.

Le Président résidait alors dans Argos, où je m'empressai de grossir le cortége qui l'accompagna, lorsqu'il fit l'ouverture du Panhellénium dans un théâtre des plus vieux âges; son Excellence avait fait déblayer ce vénérable monument pour la cérémonie; il a été creusé, on ne sait à quelle époque, dans les flancs du monticule en forme de cône que couronne la séculaire forteresse de ces mêmes Atrides dont les infortunes furent peut-être mises en scène sur la place d'où elles avaient épouvanté l'univers. M. Capo d'Istria, toujours empressé de favoriser les recherches scientifiques, mit ensuite à ma disposition ce joli brigg qui nous avait

naguère conduits au cap Ténare, et qui, envoyé par son maître à Nauplie, y fut frété pour moi. Monté de nouveau sur le Marco-Botzaris, où je donnai passage à MM. Peytier, de Vaudrimey et de Lagarde, j'ai pu commodément visiter l'Archipel et ce qui me restait à connaître du Péloponnèse. Ayant consacré la fin de Juillet et les premiers jours d'Août à parcourir tous les endroits célèbres qu'on retrouve au pourtour de la baie d'Argos, je levai l'ancre dans la matinée du 15, jour de l'Assomption; reconnaissant le lendemain l'extrémité hermionique de l'Argolide, Spezzia et la commerçante Hydra, nous cinglâmes vers Zéa, et voguant parmi les Cyclades, j'y visitai successivement Syra, dont le chef-lieu, qui était naguère le simple bourg en pain de sucre qu'on distingue au centre de la vue que j'en ai prise (pl. XXXV), est maintenant métamorphosé en une ville commerçante de vingt-cinq mille ames au moins; Tino, la plus peuplée, la mieux cultivée des îles du nouveau royaume de Grèce, et dont M. Vaudrimey dessina la capitale (pl. XXXVI); Mycone, abondante en Stellions (pl. XI, fig. 1 de la 3.e série), et dont les belles filles ont le plus religieusement conservé les singuliers et incommodes vêtemens de l'ancienne Dodécanésie; Réné, nécropole de l'île sacrée, où fut retrouvé ce Sphinx représenté dans la vignette de notre avant-propos; la granitique Délos, dont les habitans durent être bien embarrassés quand ils furent métamorphosés en grenouilles, leur patrie n'offrant pas une goutte d'eau qui leur pût servir d'asyle; Vaudrimey y dessina ce monument cyclopéen qu'on a pris, si mal à propos, pour une porte de ville, mais dans lequel je crois reconnaître la grotte où Latone mit au jour Apollon et sa divine sœur (voyez notre dernière vignette, p. 472). Passant ensuite dans l'île d'Antiparos, je descendis dans sa grotte, si souvent visitée, et que Tournefort a mieux décrite que tout autre; Paros m'offrit ses carrières de Marbre, dont je ne trouve les plus considérables mentionnées nulle part; la belle et fertile Naxie nous arrêta à son tour; elle est la plus intéressante et la plus belle; en descendant du mont Dia, élevé de 1007 mètres vers le milieu de l'île, nous pénétrâmes dans une grotte de Jupiter, beaucoup plus belle et plus compliquée que celle d'Antiparos, la plus curieuse peut-être de l'univers, qu'a figurée M. Vaudrimey (pl. XXXVII, fig. 2);

mais dont nul voyageur n'avait avant nous signalé l'existence. Viennent ensuite Nio, qui se vante de posséder le tombeau d'Homère; le groupe volcanique de Santorin, dont j'ai figuré les Kaïménis (pl. XXXVII, fig. 2), et qui n'est pas moins intéressant sous les rapports géologiques que par les antiquités qu'on y trouve, antiquités parmi lesquelles je vis, au milieu de champs de Coton, un petit temple cubique tout en Marbre blanc, dont personne avant moi n'avait eu connaissance; l'Argentière aride, ancien repaire des écumeurs de mers; Milo au vaste port, non moins que la Calliste des temps héroïques bouleversée par les feux souterrains, et qui nous offrit des sources thermales, outre une soufrière dont le soupirail est toujours brûlant, avec diverses antiquités; Syphante hospitalière, où nous descendîmes dans les galeries des mines qui la rendirent anciennement célèbre; mais où nous n'avons pas observé la moindre parcelle de cet or qu'on dit y avoir été exploité; enfin, après avoir côtoyé l'anfractueuse Serpho, où la tête de Méduse avait, dit-on, tout pétrifié, nous terminâmes notre tour des Cyclades par Thermia, à qui ses bains chauds et la caverne extraordinaire qu'on y trouve, mériteraient plus de célébrité. M. Virlet, ayant visité la plupart de ces îles une seconde fois, et lorsque sa santé fut rétablie, en fera connaître la constitution physique dans la partie du présent ouvrage consacrée à la géologie. Au retour de l'Archipel, je gravis sur les ruines de Sunium, où tant de colonnes, encore debout, couronnent majestueusement un promontoire de Schiste tout brillant de Mica.

Après avoir consacré quelques jours à l'étude d'Égine, dont M. Boblaye s'est particulièrement occupé, et visité les restes massifs d'un monument où je crois reconnaître le palais du roi des Myrmidons, je montai au temple qui produit un si bel effet à la cime de l'île quand on y arrive par le côté oriental[1]. Distinguant de ce point dominateur l'acropole d'Athènes, encore sacrée après tant d'outrages faits par les siècles, les Turcs et les Anglais, je ne pus résister au besoin de pousser mes excursions jusques à la ville de Thésée, quoique l'exploration de l'Attique ne nous eût point été ordonnée, et qu'il pût y avoir du danger à l'entreprendre alors. Personne, quoi qu'on en ait pu dire, n'avait,

1. M. de Stackelberg en a donné d'excellentes vues dans son Voyage pittoresque.

depuis que la Russie était en guerre avec la Porte, foulé cette terre de Cécrops. M. le Président paraissait désirer que je ne m'y hasardasse point, tant que la paix ne serait pas promulguée, et je ne sais dans quel dessein certaines personnes m'insinuaient de n'y point aller; pour ne donner d'ombrage à qui que ce fût, je dissimulai mes projets et ne m'y acheminai pas directement. Je me rendis d'abord à Métana, afin d'en explorer les volcans, puis au port d'Épidaure et dans cette ville de l'intérieur qui sous le nom d'Hiéro fut également sous l'invocation d'Esculape. Je visitais ensuite Corinthe et son acropole qui semble encore régner sur deux golfes; je trouvais bien plus considérables qu'on ne les a représentées, les ruines du lieu où se célébraient, sous le nom de jeux itshmiques, les plus anciennes solennités de la Grèce; des grottes et des conduits souterrains dont nul voyageur n'avait parlé, et les traces de beaucoup de monumens, y méritent l'attention des véritables savans, pour qui des moulures et des corniches ne sont pas les seules choses dignes qu'on s'y arrête; à Mégare, où n'existait plus une maison debout, je trouvai, parmi des amas de décombres, l'excellent général Trézel, avec ses troupes régulières; étant descendu au port de Nisée, je recueillis sur la plage cette élégante Anadiomène que j'ai figurée dans la dernière planche de notre Flore (pl. XXVII *bis*, fig. 5, n.° 1480); cette puissante tour du sort de laquelle un cheveu décida, y subsiste encore; enfin je touchai à Éleusis, riche en ruines, et où je rencontrai Vazo avec sa bande de palikars; après avoir parcouru les environs de la ville des mystères avec ce chef fameux, je passais à Salamine, où je reconnus que la position du port antique existe à l'opposé de celle qu'on lui attribuait. Cette île célèbre s'appelle maintenant Kalorie, et le tombeau de Télamon, père d'Ajax, s'y voyait encore non loin de notre mouillage : du village d'Ampelonia qui en était également rapproché, on distinguait ce cap Cynosure, d'où l'extravagant roi de Perse put voir le désastre de ses flottes; y étant monté pour observer le détroit où se rendit le combat naval qui sauva la Grèce au temps de sa grandeur, je pensai m'être fait oublier de ceux qui m'avaient paru craindre que je visitasse Athènes avant eux. Accompagné seulement de Virlet et de deux habitans de Tino, dont l'un savait le turc, je gagnai en canot le Pirée que

nous trouvâmes entièrement désert; y étant débarqués, nous n'hésitâmes point à nous enfoncer dans la campagne, et après avoir résolûment surmonté plus d'une difficulté, nous parvînmes jusqu'à Jussuf-bey, gendre d'Omer-pacha de Négrepont, commandant de l'Attique, et de qui nous fûmes parfaitement reçus. Cette heureuse promenade fit quelque bruit à Égine, où nous n'étions pas rentrés depuis vingt-quatre heures, que le chef de notre légation se hâta d'aller visiter à son tour ce Jussuf-bey, qui faisait un si bon accueil aux Français.

Les pluies de la mi-Octobre ayant commencé à désaltérer la terre, comme je m'étais rendu à Poros, je poussai mes reconnaissances dans le canton de Damala jusques à Trézène, dont j'ai parfaitement reconnu les ruines. La campagne commençait à se parer de fleurs nouvelles, dont quelques-unes, dans ces doux climats, persistent durant l'hiver jusqu'aux premiers jours du printemps; mais ces fleurs automnales sont pour la plupart celles d'humbles végétaux, tels que des Mandragores, des Safrans et des Amarillides. M'étant remis en mer, toujours sur le brigg de Dzanétaki, je ne négligeai point, en doublant le cap Malée, de faire déposer à sa base quelques provisions pour ce personnage mystérieux alors fameux dans le pays sous le nom de l'hermite sauvage, et dont je réserve l'histoire pour une autre occasion : je l'aperçus en oraison dans la niche qui lui sert d'asile, et montrant le ciel de l'index, comme pour nous exprimer que notre offrande n'échappait point à la vue de l'Éternel. Je m'enfonçai de nouveau dans le golfe de Laconie, afin de faire mes adieux au brave chef de Sparte orientale, qui me reçut encore au bruit du canon sur son île parfumée de Fenouil.

Rendu à Navarin, d'où je renvoyai à Dzanétaki le navire qui m'avait été confié, j'y trouvai la Cybèle qui nous avait tous portés en Morée, et sur laquelle seul je revins en France avec M. de Robillard; ce capitaine mit beaucoup de grâce à réclamer son ancien passager, et je saisis ici la seule occasion que je trouverai peut-être de publier la reconnaissance dont je demeure pénétré pour les attentions dont il ne cessa de me combler.

Ce fut à la fin de Décembre que nous arrivâmes à Marseille, d'où, condamnés à la ridicule quarantaine par messieurs de la santé, nous

vînmes à Toulon, passer assez gaîment une quinzaine de jours en vue de terre sans descendre au lazaret, si ce n'est afin d'y herboriser une fois. Je récoltai parmi les broussailles qui servent de jardin à cette espèce de prison, et fort élégamment appliquée contre le sol, l'une des plus jolies plantes de notre Flore de Morée (n.° 1328), que j'avais autrefois observée aux Canaries, ainsi qu'aux environs de Cadiz. Cette fougère m'eût fait supposer que j'étais toujours dans un climat chaud, si le thermomètre de Réaumur n'eût, quoique en Provence, marqué 12 degrés au-dessous de glace, lorsque ayant obtenu ce qu'on appelle en argot d'administration sanitaire la *libre pratique,* j'arrivai dans la nuit du 1.er Janvier 1830 à Marseille, où les rues étaient encombrées de neige, toutes les fontaines glacées, et l'âpreté du mistral augmentée par d'épais frimas.

00055538

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019